La saga des Bonaparte

SAGA_cs6_pc.indd 3 29/11/2017 12:55:04

DU MÊME AUTEUR

L'Économie selon Napoléon (dir.), Paris, Vendémiaire, 2016.
1814. La campagne de France (codirigé avec Patrice Gueniffey), Paris, Département de l'Aube/Perrin, 2016.
Joséphine. Le paradoxe du cygne, Paris, Perrin, 2016.
La Guerre secrète de Napoléon. Île d'Elbe 1814-1815, Paris, Perrin, 2014.
Les Secrets de Napoléon, Paris, Vuibert, 2014.
Napoléon et ses hommes. La Maison de l'empereur 1804-1815, Paris, Fayard, 2011.
Quand Napoléon inventait la France. Dictionnaire des institutions politiques, administratives et de cour du Consulat et de l'Empire (avec Thierry Lentz, Pierre-François Pinaud et Clémence Zacharie), Paris, Tallandier, 2008.
Le Prix de la gloire. Napoléon et l'argent, Paris, Fayard, 2007.
Napoléon, l'esclavage et les colonies (avec Thierry Lentz), Paris, Fayard, 2006.

SAGA_cs6_pc.indd 4 29/11/2017 12:55:04

Pierre Branda

La saga des Bonaparte

PERRIN

SAGA_cs6_pc.indd 5 29/11/2017 12:55:04

© Perrin, un département d'Édi8, 2018

12, avenue d'Italie
75013 Paris
Tél. : 01 44 16 09 00
Fax : 01 44 16 09 01

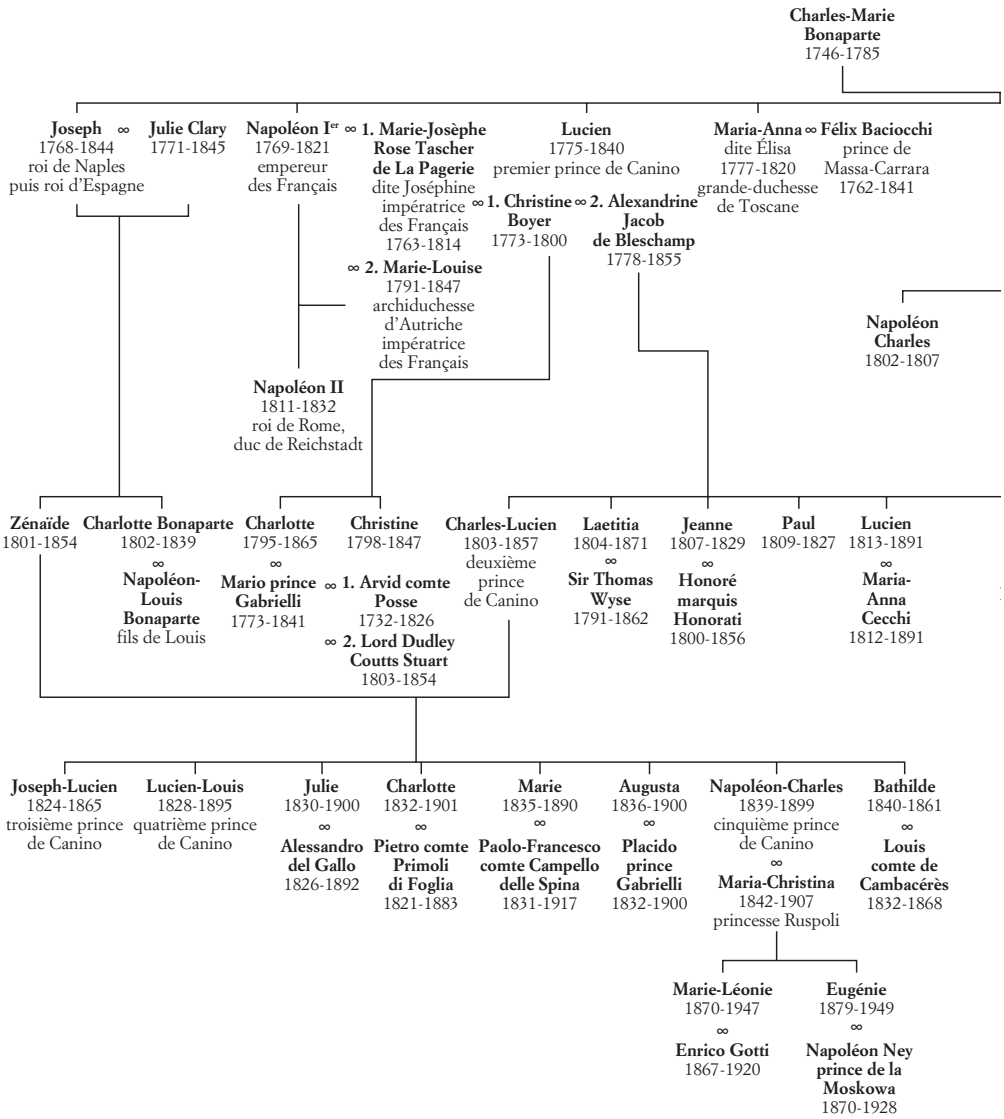
ISBN : 978-2-262-04890-7
Dépôt légal : janvier 2018

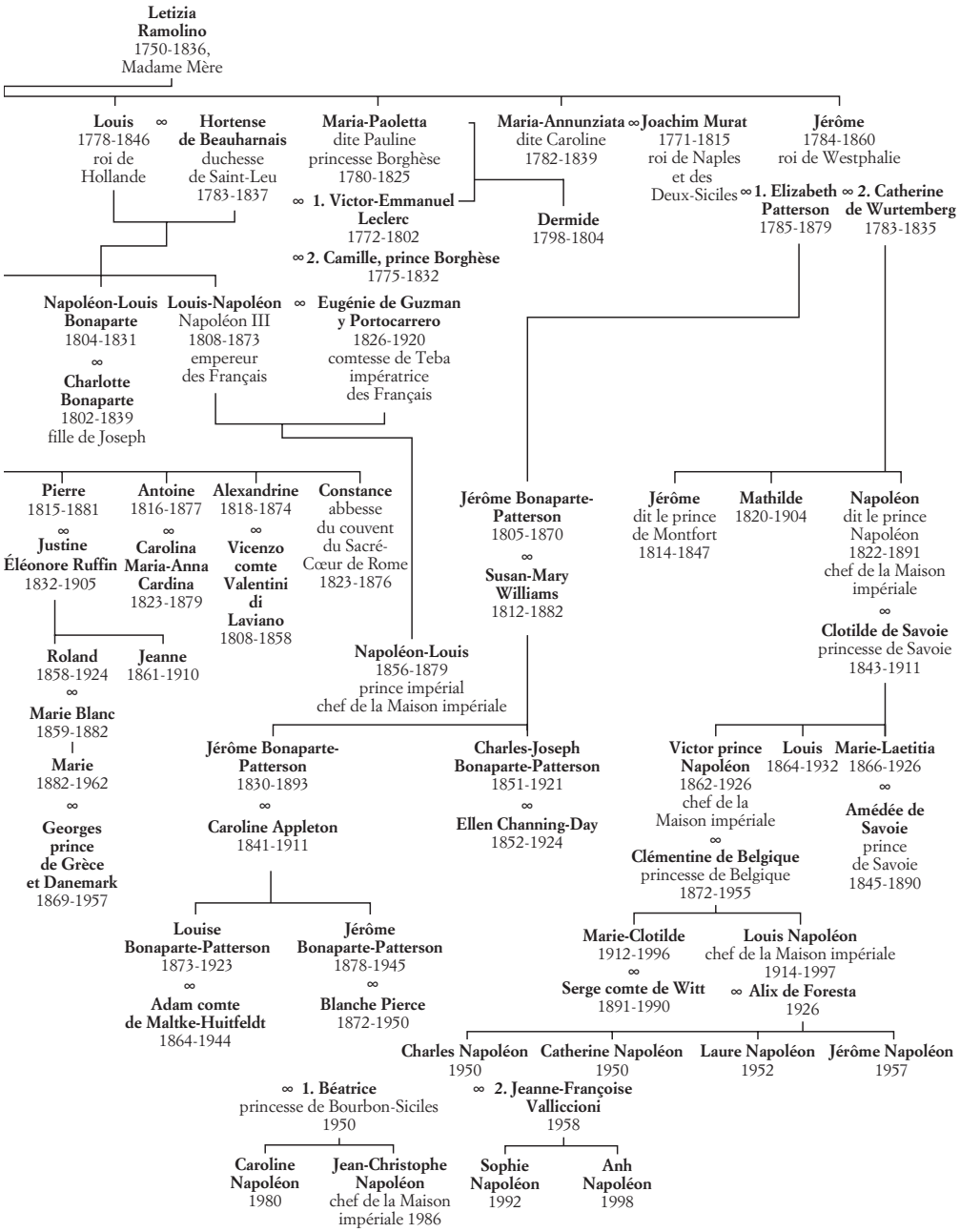
Composition : Facompo, Lisieux

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'Auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Généalogies

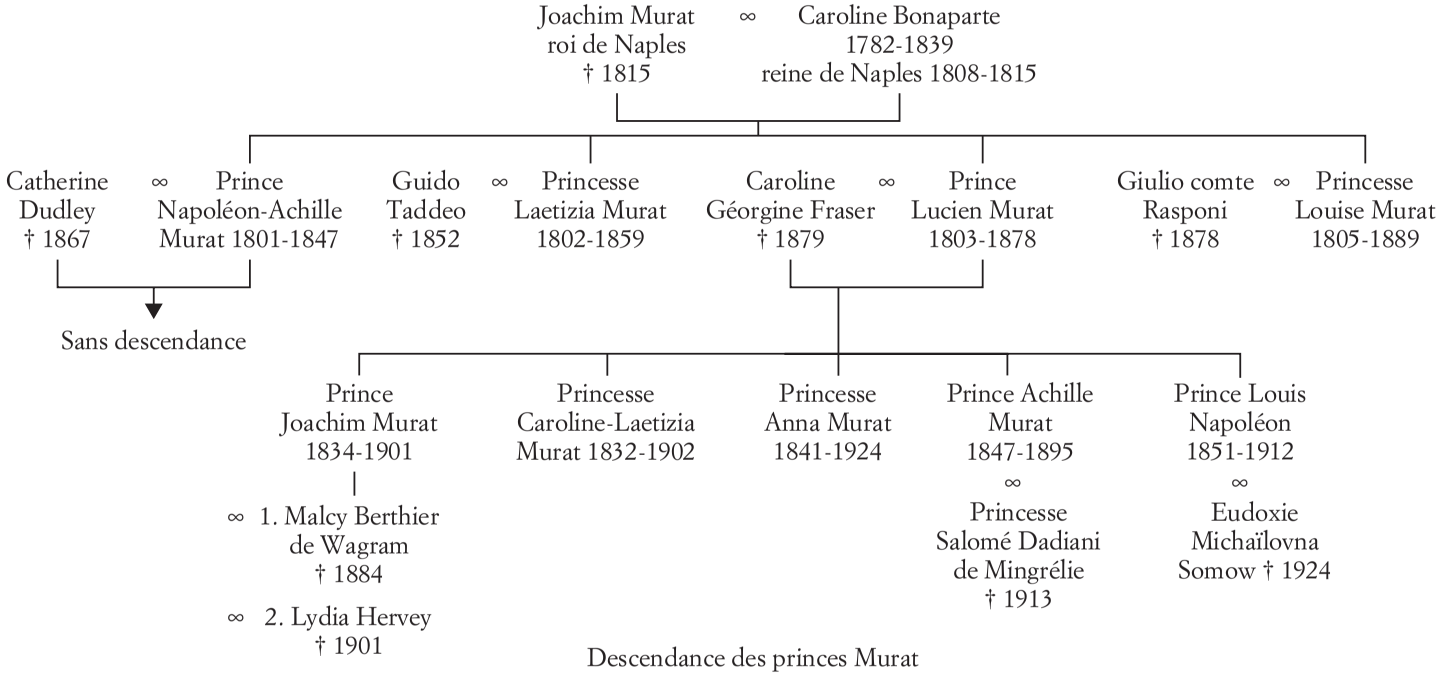
SAGA_cs6_pc.indd 7 29/11/2017 12:55:04


Charles-Marie Bonaparte 1746-1785
Joseph ∞ Julie Clary 1768-1844 roi de Naples puis roi d'Espagne 1771-1845
Napoléon Ier ∞ 1. Marie-Josèphe Rose Tascher de La Pagerie dite Joséphine impératrice des Français 1763-1814 ∞ 2. Marie-Louise 1791-1847 archiduchesse d'Autriche impératrice des Français 1769-1821 empereur des Français
Lucien 1775-1840 premier prince de Canino ∞ 1. Christine Boyer 1773-1800 ∞ 2. Alexandrine Jacob de Bleschamp 1778-1855
Maria-Anna dite Élisa 1777-1820 grande-duchesse de Toscane ∞ Félix Baciocchi prince de Massa-Carrara 1762-1841
Napoléon Charles 1802-1807
Napoléon II 1811-1832 roi de Rome, duc de Reichstadt
Zénaïde 1801-1854
Charlotte Bonaparte 1802-1839 ∞ Napoléon-Louis Bonaparte fils de Louis
Charlotte 1795-1865 ∞ Mario prince Gabrielli 1773-1841
Christine 1798-1847 ∞ 1. Arvid comte Posse 1732-1826 ∞ 2. Lord Dudley Coutts Stuart 1803-1854
Charles-Lucien 1803-1857 deuxième prince de Canino
Laetitia 1804-1871 ∞ Sir Thomas Wyse 1791-1862
Jeanne 1807-1829 ∞ Honoré marquis Honorati 1800-1856
Paul 1809-1827
Lucien 1813-1891 ∞ Maria-Anna Cecchi 1812-1891
Joseph-Lucien 1824-1865 troisième prince de Canino
Lucien-Louis 1828-1895 quatrième prince de Canino
Julie 1830-1900 ∞ Alessandro del Gallo 1826-1892
Charlotte 1832-1901 ∞ Pietro comte Primoli di Foglia 1821-1883
Marie 1835-1890 ∞ Paolo-Francesco comte Campello delle Spina 1831-1917
Augusta 1836-1900 ∞ Placido prince Gabrielli 1832-1900
Napoléon-Charles 1839-1899 cinquième prince de Canino ∞ Maria-Christina 1842-1907 princesse Ruspoli
Bathilde 1840-1861 ∞ Louis comte de Cambacérès 1832-1868
Marie-Léonie 1870-1947 ∞ Enrico Gotti 1867-1920
Eugénie 1879-1949 ∞ Napoléon Ney prince de la Moskowa 1870-1928


Letizia Ramolino 1750-1836, Madame Mère
Louis 1778-1846 roi de Hollande
∞ Hortense de Beauharnais duchesse de Saint-Leu 1783-1837
Maria-Paoletta dite Pauline princesse Borghèse 1780-1825
∞ 1. Victor-Emmanuel Leclerc 1772-1802
∞ 2. Camille, prince Borghèse 1775-1832
Maria-Annunziata dite Caroline 1782-1839
∞ Joachim Murat 1771-1815 roi de Naples et des Deux-Siciles
Dermide 1798-1804
Jérôme 1784-1860 roi de Westphalie
∞ 1. Elizabeth Patterson 1785-1879
∞ 2. Catherine de Wurtemberg 1783-1835
Napoléon-Louis Bonaparte 1804-1831
∞ Charlotte Bonaparte 1802-1839 fille de Joseph
Louis-Napoléon Napoléon III 1808-1873 empereur des Français
∞ Eugénie de Guzman y Portocarrero 1826-1920 comtesse de Teba impératrice des Français
Pierre 1815-1881
∞ Justine Éléonore Ruffin 1832-1905
Roland 1858-1924
∞ Marie Blanc 1859-1882
Marie 1882-1962
∞ Georges prince de Grèce et Danemark 1869-1957
Jeanne 1861-1910
Antoine 1816-1877
∞ Carolina Maria-Anna Cardina 1823-1879
Alexandrine 1818-1874
∞ Vicenzo comte Valentini di Laviano 1808-1858
Constance abbesse du couvent du Sacré-Cœur de Rome 1823-1876
Napoléon-Louis 1856-1879 prince impérial chef de la Maison impériale
Jérôme Bonaparte-Patterson 1805-1870
∞ Susan-Mary Williams 1812-1882
Jérôme dit le prince de Montfort 1814-1847
Mathilde 1820-1904
Napoléon dit le prince Napoléon 1822-1891 chef de la Maison impériale
∞ Clotilde de Savoie princesse de Savoie 1843-1911
Jérôme Bonaparte-Patterson 1830-1893
∞ Caroline Appleton 1841-1911
Louise Bonaparte-Patterson 1873-1923
∞ Adam comte de Maltke-Huitfeldt 1864-1944
Jérôme Bonaparte-Patterson 1878-1945
∞ Blanche Pierce 1872-1950
Charles-Joseph Bonaparte-Patterson 1851-1921
∞ Ellen Channing-Day 1852-1924
Victor prince Napoléon 1862-1926 chef de la Maison impériale
∞ Clémentine de Belgique princesse de Belgique 1872-1955
Louis 1864-1932
Marie-Laetitia 1866-1926
∞ Amédée de Savoie prince de Savoie 1845-1890
Marie-Clotilde 1912-1996
∞ Serge comte de Witt 1891-1990
Louis Napoléon chef de la Maison impériale 1914-1997
∞ Alix de Foresta 1926
Charles Napoléon 1950
Catherine Napoléon 1950
Laure Napoléon 1952
Jérôme Napoléon 1957
∞ 1. Béatrice princesse de Bourbon-Siciles 1950
∞ 2. Jeanne-Françoise Vallicioni 1958
Caroline Napoléon 1980
Jean-Christophe Napoléon chef de la Maison impériale 1986
Sophie Napoléon 1992
Anh Napoléon 1998

SAGA_cs6_pc.indd 10

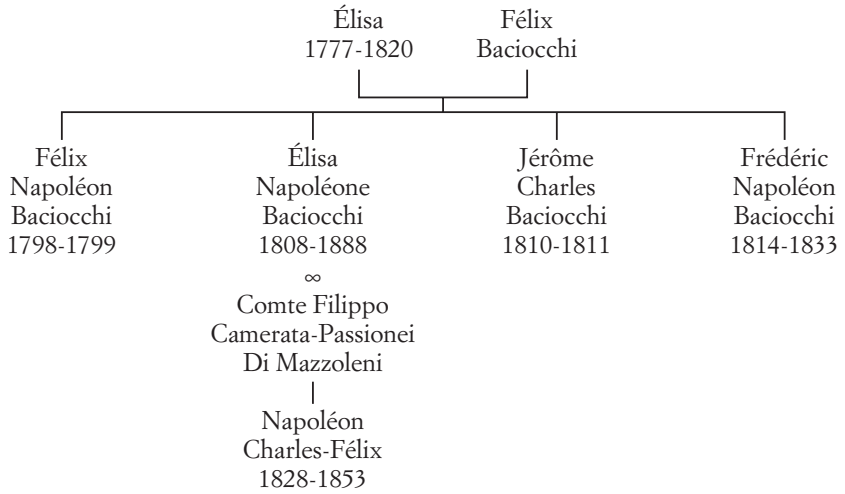
Descendance de Caroline



Descendance des princes Murat

29/11/2017 12:55:05

Descendance d'Élisa



SAGA_cs6_pc.indd 11 29/11/2017 12:55:05

À Pascale Leca
pour tous les moments
que nous partageons ensemble

SAGA_cs6_pc.indd 13 29/11/2017 12:55:05

Avant-propos

Ils sont dix-sept. Ils auraient pu être plus nombreux.

Entre Louis XVI et de Gaulle, ils peuplent l'histoire de France. Leur saga est éminemment française mais pas seulement. Elle est aussi italienne, allemande, hollandaise, anglaise, espagnole, russe et même américaine. Mais d'emblée, une question s'impose à leur sujet : l'immense stature du plus célèbre d'entre eux n'a-t-elle pas durablement diminué l'intérêt que l'on pourrait porter aux autres ?

Telle une tribu importante, les Bonaparte possèdent un totem de belle taille, mais trop imposant sans doute. Ce totem s'appelle Napoléon Ier. Comparés à lui, les autres membres de son clan paraissent lilliputiens, à commencer par sa fratrie. Quand le grand Frédéric Masson écrivit l'histoire des huit premiers Bonaparte, il appela sa monumentale série (13 volumes) *Napoléon et sa famille*. Lui et les autres en somme. À la manière de Walt Disney, l'œuvre du maître aurait même pu s'intituler *Napoléon et les sept nains* tant ils apparaissent mineurs dans cette étude comme d'ailleurs dans bien d'autres. Au sein des générations suivantes, un second totem se remarque cependant au sein de cette famille. Il fut couronné lui aussi et portait une fine moustache. Son nom est connu – Napoléon III – et son œuvre est flamboyante, mais sa légende reste désastreuse depuis que Victor Hugo l'affubla de ce sobriquet ravageur pour sa mémoire, « Napoléon le Petit ». Au total, même le second empereur est bien loin d'égaler le premier par son aura. Aussi, on ne s'étonnera guère de l'absence d'ouvrages réunissant les Bonaparte les plus célèbres, toutes générations confondues, même s'il existe par ailleurs une foultitude de remarquables biographies les concernant.

Il serait absurde de contester à Napoléon Ier son rôle central, mais ne s'intéresser qu'à lui le serait tout autant. Que serait l'histoire si

SAGA_cs6_pc.indd 15 29/11/2017 12:55:05

elle ne regardait qu'un seul personnage, si imposant soit-il ? Une histoire dévote, lassante car sans contrepoints, sans perspective et au total monolithique. Isoler Napoléon Ier de sa famille est une erreur. Sans elle, il n'aurait pas existé, truisme que dans son cas il est bon de répéter. Sans lui, autre évidence, elle n'aurait pu s'élever si haut. Opposer les Bonaparte entre eux n'est pas pertinent car en vérité ils forment un tout. Néanmoins, il leur a fallu lutter pour briller au côté de l'astre Napoléon. Chacun le fit à sa manière, avec ses armes, ses possibilités. Certains ont même forcé leur nature pour tenter d'exister, de se distinguer et ne pas rester confiné dans l'ombre du vainqueur d'Austerlitz. Ce pari osé, ils l'ont parfois presque réussi, parfois totalement manqué, mais là n'est pas l'essentiel. La trame de leur histoire, le nœud de leur intrigue, c'est précisément cette quête de reconnaissance qui perdure par-delà les générations. Une véritable gageure qui obligea les Bonaparte à se dépasser, à se surpasser. En menant ce combat désespéré et en ne renonçant finalement jamais, ils devinrent sinon grands du moins estimables. Là est leur élévation. Au fond, l'important est moins la quête que le chemin que l'on emprunte pour la poursuivre, même sans succès. Dans ces courses enivrantes ou désespérantes, nous avons souhaité accorder la même place à tous nos personnages. Qu'ils soient attachants ou contrastés, rocambolesques ou dramatiques, surprenants ou convenus, impériaux ou misérables, leurs parcours le méritent. Dans les pages qui suivent, le lecteur pourra découvrir ou redécouvrir, outre la vie de deux empereurs, celle de trois rois, d'une reine, de deux princes contestataires, d'une incomparable muse, d'un aiglon maudit, d'un autre tombé au champ d'honneur, d'une amie des poètes, d'une névrosée célèbre, d'un étonnant secrétaire d'État américain, d'un héros de la Résistance et enfin d'un député d'Ancien Régime. Pour les étudier, nous avons mené l'enquête à partir de sources renouvelées, d'études récentes, battant en brèche nombre d'idées reçues ou de légendes devenues vérité au fil des années. Leurs trajectoires épiques se suffisent en effet à elles-mêmes. Il n'est point besoin d'y ajouter l'affabulation.

Si neuf d'entre eux virent le jour au siècle de Louis XV, l'époque qui les a vus grandir, prospérer, atteindre les plus hauts sommets, est celle des révolutions. Au XIXe siècle, ils sont même omniprésents en France comme en Europe. Quelle autre famille peut en dire autant ? Bien sûr, il y eut les Romanov, les Habsbourg, ou encore les Windsor aux lignées riches en personnages d'exception, mais les Bonaparte sont d'un genre différent, car apparus soudainement sur la scène de la grande histoire avant de s'éclipser pour mieux reparaître. En regard

SAGA_cs6_pc.indd 16 29/11/2017 12:55:05

des autres dynastes, leur majesté est avant tout, il est vrai, fille de la gloire militaire, donc aventureuse, d'où une certaine propension à les considérer comme illégitimes et parfois même à les mépriser tels d'incorrigibles parvenus. Néanmoins, alors qu'ils n'avaient pas été préparés à régner, ils nous étonnent dans leurs habits de souverains. À l'évidence, la plupart semblent taillés pour le rôle tant ils le jouèrent avec sérieux. Après leurs chutes, ils conserveront d'ailleurs tous un indéniable sens de la majesté, d'où ensuite un certain respect pour leurs personnes. Partant, malgré mille déconvenues, leur lignée s'imposa bel et bien au sein de l'Europe dynastique. Et si au XX^e^ siècle ils furent plus discrets, ils sont loin d'être complètement absents. Trois personnages marquants, originaux mais moins connus, closent cet ouvrage, sans oublier pour notre siècle l'actuel représentant de la Maison Bonaparte.

Mais, s'ils n'avaient été que des aristocrates accomplis, ce qui déjà n'aurait pas été si mal, cette saga ressemblerait aux galeries de portraits que l'on observe parfois dans les châteaux délaissés, formant une suite impersonnelle et lassante de figures oubliées. Sans les étudier longtemps, il est aisé de s'apercevoir que tous possèdent un certain relief, parfois à l'excès. Leurs défauts les humanisent et leurs paradoxes les rendent complexes, plus touchants aussi. Tous ont mené plusieurs vies, au moins deux, souvent trois, parfois quatre. Tour à tour souverains ou aventuriers, avares ou généreux, romantiques ou goujats, amoureux ou intrigants, impétueux ou calculateurs, présomptueux ou timides, charmants ou vulgaires, inspirés ou ridicules, puritains ou jouisseurs, tragiques ou pathétiques, nos Bonaparte apparaissent tels d'excellents personnages de romans que n'auraient reniés ni Balzac ni Dumas. Il y a du Rastignac en eux. Comme le personnage emblématique de *La Comédie humaine*, leur dévorante ambition les poussa très loin, parfois trop. Ils ressemblent aussi à Edmond Dantès, surtout la deuxième génération des Bonaparte née en exil. S'ils ne connurent point les geôles humides dans lesquelles a croupi le comte de Monte-Cristo, ils furent des parias, un sort si injuste à leurs yeux, d'où leur perpétuelle soif de revanche. Et quel magistral retour en scène pour cette famille quand l'un d'entre eux sera triomphalement élu premier président de la République française en 1848 !

Avec les Bonaparte, littérature et histoire d'ailleurs se confondent. Poésies d'Hugo ou d'Alfred de Vigny, prose de Chateaubriand, romans de Dumas ou de Balzac déjà cités, sans oublier *L'Aiglon* d'Edmond Rostand, la liste est loin d'être complète. Leurs trajectoires incertaines ne pouvaient qu'inspirer tant ils évoluèrent comme sur un fil. L'apogée

SAGA_cs6_pc.indd 17 29/11/2017 12:55:05

de nos personnages fascine et leur crépuscule nous émeut. De leur piédestal, ils sont en effet si souvent tombés. Leurs ascensions comme leurs chutes donnent le vertige. D'ailleurs, le destin contrarié du fils malheureux de Napoléon Ier n'est-il pas romantique à souhait ? Le génial auteur de *Cyrano de Bergerac* ne s'y est pas trompé en adaptant sa vie au théâtre avec le succès que l'on sait. Et encore, il mourut trop tôt pour connaître la toute fin de son histoire, le retour de ses cendres en 1940. Tout aussi poignante, il y eut aussi la fin tragique du seul fils de Napoléon III, le prince impérial, mort en héros. Pareils scénarios méritaient, il nous a semblé, que l'on accorde une large place au récit.

Les traces des Bonaparte sont faciles à suivre. Partout où ils sont passés, ils ont laissé une large empreinte. Avec les règnes des deux Napoléon, la France fut, on le sait, transformée. Un épais dictionnaire suffirait à peine à recenser toutes leurs réalisations. Acteurs mais aussi mécènes, on songe ici à l'action de Mathilde, surnommée « Notre-Dame des arts » par ses laudateurs à la plume talentueuse. En Italie, à Carrare ou à Pompéi, celle des deux sœurs de Napoléon Ier, Élisa et Caroline, fut tout aussi remarquable. Au cœur de l'Allemagne, les réformes du roi Jérôme sont encore citées en exemple. Il en est de même pour l'œuvre de Louis en Hollande. Et si en Espagne le bilan du roi Joseph est plus que contrasté, en revanche à Naples il continue d'être salué. En Autriche, au palais de Schönbrunn, on visite la chambre où l'Aiglon vécut ses derniers instants. En Afrique du Sud, au bout d'une piste perdue, un mémorial rappelle la disparition du prince impérial atteint mortellement par une lance zouloue. Sur le continent américain, ils sont très présents aussi. Pour l'anecdote, les jeunes mariés qui roucoulent trempés près des chutes du Niagara ignorent sans doute que les probables fondateurs de cette tradition sont Jérôme Bonaparte et son épouse américaine. Autre fait tout aussi méconnu, l'amateur de fiction policière américaine serait probablement surpris si on lui révélait que le fondateur du F.B.I. est un Bonaparte, secrétaire d'État de Theodore Roosevelt, qui répondait au nom de Charlie. Plus près de nous encore, qui se souvient que Freud fut sauvé des griffes des nazis en 1938 grâce au dévouement d'une autre Bonaparte prénommée Marie, devenue l'une des meilleures amies du maître en psychanalyse ?

Autant d'improbables destinées pour ces fils ou petit-fils d'un clan né sous le soleil d'Ajaccio. Des ruelles de cette petite ville, ils ne seraient sans doute jamais sortis si un dénommé Charles Bonaparte n'avait pas au crépuscule de l'an de grâce 1778 entrepris un voyage qui changerait le cours de l'histoire.

SAGA_cs6_pc.indd 18 29/11/2017 12:55:05

PROLOGUE

Charles, l'absent

Le plus célèbre portrait en pied de Charles Marie Bonaparte est l'œuvre du peintre Girodet. Il a été réalisé plus de vingt ans après sa mort en 1806. En habit de cour galonné d'or, bas de soie et souliers vernis, le père de Napoléon I^er^ paraît à son avantage. Il porte beau avec sa perruque impeccable. Sa prestance que l'on devine naturelle s'accompagne aussi d'une certaine douceur des traits. Le regard semble bienveillant et le sourire satisfait se remarque à peine. Tout aussi connu, un autre portrait du XIX^e^ siècle nous le présente toujours aussi bien mis, affichant un large sourire, mais il paraît davantage marqué. Quelques épreuves semblent l'avoir affecté sans qu'il ait perdu pour autant son allure de courtisan gracieux. Même si les œuvres citées flattent à l'évidence leur modèle, elles semblent néanmoins fidèles à ce que l'on sait par ailleurs de ce personnage de belle taille et à l'élégance soignée. Dans son étincelant habit de couleur, on l'imagine sans peine arpenter avec aisance les salons du château de Versailles parmi la noblesse empanachée qui gravitait autour de l'astre royal.

Le 10 mars 1779, fraîchement désigné député noble de la Corse, Charles réalisa sans doute l'un de ses vœux les plus chers, être présenté au roi et pouvoir se mêler ainsi ne serait-ce qu'un instant à la plus éblouissante cour d'Europe. Assurément un véritable moment de grâce dans la carrière de cet obscur nobliau. Le cérémonial de la présentation au roi était à la fois immuable et rassurant. Dès que les Assemblées des pays d'états s'étaient entendues pour formuler leurs vœux, le monarque recevait trois de leurs représentants, un pour chaque ordre, et entendait leurs requêtes. Pour le pays concerné, le

SAGA_cs6_pc.indd 19 29/11/2017 12:55:05

moment était à l'évidence crucial. Du haut de sa toute-puissance, le roi était censé trancher les différends nés au sein de la province, se pencher sur ses malheurs, approuver ou rejeter ce que les Assemblées lui soumettaient et le plus souvent se préoccuper de leurs finances obérées. Essentiellement protocolaire, la présentation au roi durait peu, le travail étant ensuite assuré – quand il l'était – par les ministres et commis désignés à cet effet. Lorsqu'il se retrouvait face aux députés, le souverain délivrait de bienveillantes paroles, avant que le livre des demandes qu'on lui présentait avec respect ne soit furtivement emporté par un ministre empressé. Malgré la brièveté de l'instant, accéder ainsi à l'Olympe de son temps restait une faveur recherchée.

Quand s'ouvraient devant vos pas les portes du palais du Roi-Soleil – même habité par un plus pâle successeur –, un frisson vous saisissait : « On n'a rien vu quand on n'a pas vu la pompe de Versailles[1] », nous rappelle Chateaubriand. En 1779, Jupiter rayonnait sous les traits de Louis XVI. Âgé de vingt-cinq ans, celui qui avait été quelques années plus tôt un dauphin plutôt svelte et élancé était déjà gagné par l'embonpoint. Son règne paraissait prometteur. Un vent nouveau soufflait d'Amérique et on ne parlait alors que du marquis de La Fayette. Passionné de chasse, le roi vivait une année délicieusement giboyeuse, avec pas moins de 18 083 animaux abattus, dont 152 cerf[2]. Sa fougue chasseresse contrastait cependant singulièrement avec son ardeur amoureuse. Le ventre de la reine restait obstinément plat après neuf ans de mariage, ce qui alimentait caquets et potins de toutes sortes. Dans cette ambiance néanmoins encore insouciante, les gentilshommes de la chambre du roi préparèrent pour la date du 10 mars la réception de trois députés venus d'un tout jeune pays d'états, la Corse. Depuis 1768, date du rattachement de l'île au royaume de France, quatre députations s'étaient succédé à Versailles. Après une joute politique entre le gouverneur militaire, le comte de Marbeuf, et son second, le comte de Narbonne, de nouveaux députés avaient été désignés pour la présentation de 1779 : l'évêque du Nebbio, Mgr Santini, le roturier Paul Casabianca et donc le noble Charles Bonaparte. Avant d'atteindre Versailles, ce dernier avait réussi à placer ses deux aînés dans le collège royal d'Autun. Le premier se prénommait Joseph et le second, Napoléon.

Après une visite de pure convenance le 9 mars au ministre de la Guerre, le prince de Montbarrey, les trois députés se rendirent le lendemain en chaise de poste à Versailles. Aussitôt arrivés, ils goûtèrent un premier rafraîchissement dans le salon des ambassadeurs avant

SAGA_cs6_pc.indd 20 29/11/2017 12:55:05

qu'un aide des cérémonies ne les invite à se diriger vers l'appartement royal. Le député du clergé en soutane violette, le député de la noblesse en habit de couleur et le député du tiers en habit de cour noir, l'épée au côté, défilèrent tête haute dans les grands appartements jusqu'au salon de l'Œil-de-Bœuf qui jouxtait la chambre du roi où se trouvaient déjà quelques courtisans. Le cheveu poudré, le prince de Montbarrey s'empressa de saluer les trois députés que l'on imagine de plus en plus anxieux à mesure qu'approchait le grand moment de la rencontre avec le roi. Au milieu des palabres de circonstance, notre sémillant Charles se répandait exagérément en politesses quand s'ouvrit la porte de la chambre. D'un geste sûr, le garde suisse qui en gardait jalousement l'accès ramena vers lui sa hallebarde. Le passage étant libre, les courtisans du jour cessèrent aussitôt leurs bavardages pour former un plus digne cortège. Le ministre pénétra en premier dans la chambre puis vint se placer auprès du roi. Suivirent les trois députés plus impressionnés que jamais.

Assis dans son fauteuil, Louis XVI les observait d'un air bonhomme. Parfaitement à l'unisson, les trois Corses s'inclinèrent pour une première révérence fortement appuyée à laquelle le roi répondit en levant son chapeau. À peine eurent-ils le temps de reconnaître quelques grands de la Cour qu'ils s'avancèrent de deux pas et firent une seconde révérence. Dans la pièce presque bondée, le ballet bien réglé des trois hommes s'exécutait dans la plus parfaite indifférence tant les génuflexions étaient monnaie courante à Versailles. Deux pas plus loin et les voici tout près du monarque. Sans plus attendre, le député du clergé entama une déférente harangue. À sa gauche, le député du tiers, un genou à terre, tenait en main le recueil des demandes, tandis qu'à sa droite le député de la noblesse restait debout, silencieux et respectueux. À peine l'homme d'Église eut-il terminé son aimable adresse que Louis XVI prononça quelques mots. D'un ton convenu, il promit à sa province de Corse son absolue protection et sa constante bienveillance. Après l'auguste parole, le député du clergé présenta le recueil au roi qui s'empressa de le remettre au ministre Montbarrey. Par un geste élégant, le gentilhomme de la chambre signifia aux trois députés qu'il était temps à présent de se retirer. Genoux fléchis et chapeaux tournoyants dans l'air, ils se retirèrent respectueusement et en silence. À chacune de leurs inclinations, Louis XVI continua de soulever mécaniquement son couvre-chef. Un dernier plongeon vers le sol des trois députés acheva la brève cérémonie, telle qu'on peut la

SAGA_cs6_pc.indd 21 29/11/2017 12:55:05

reconstituer, avant que la lourde porte de la chambre du roi ne se referme derrière eux.

Étonnant moment que cette fugace et unique rencontre entre le dernier représentant d'une monarchie absolue et le géniteur si improbable d'une nouvelle dynastie. Tous deux dans la force de l'âge, ils semblaient alors promis à un si bel avenir. Dix ans à peine après cette entrevue, l'astre royal pâlira avant de disparaître, emporté par la Révolution. Et quant à Charles, six ans après s'être hissé jusqu'à Versailles, la maladie l'emportera. Les deux hommes n'atteindront jamais la quarantaine. Après leur mort, tandis que la race des Bourbons s'étiolera peu à peu, celle des Bonaparte la remplacera dans toute l'Europe, à Paris mais aussi à Naples, en Espagne et en Toscane.

Même si l'ombre du destin semble planer sur cette histoire, l'épisode de la rencontre entre Louis XVI et le député corse reste anecdotique. Pour le roi, c'est une évidence. Et quant au père de Napoléon, sa carrière s'en trouva peu modifiée malgré le prestige acquis. Ce moment symbolique illustre cependant fort bien l'ambition du député de la noblesse corse. Souvent reléguée au second plan, cette ombre lointaine est à peine évoquée dans l'histoire de ses glorieux descendants. Or ses choix et ses intuitions furent décisifs pour sa famille. Sans lui, rien n'eût été possible et cette saga n'aurait jamais vu le jour. En pénétrant par cette froide journée de mars 1779 dans un palais qui verra son fils puis son petit-fils régner, il entrouvrit une porte qui jamais ne se refermera. L'histoire ne retiendra cependant de son séjour à Versailles que ce seul mot dérisoire tiré de son livre de raison : « Je suis rentré sans un sou. » Cette phrase sibylline, un peu à la manière du fameux « rien » griffonné par Louis XVI dans son livre de chasse le 14 juillet 1789, déconsidère Charles Bonaparte depuis fort longtemps. Comme le martèle le dicton, cet absent-là ne pourrait qu'avoir toujours tort.

Les premiers Bonaparte

On s'est longtemps perdu en conjectures à propos de l'origine des Bonaparte, comme s'il fallait à tout prix identifier le gène ayant donné naissance au nouveau César. D'improbables arbres généalogiques sont même remontés jusqu'aux empereurs byzantins, comme s'il fallait absolument que du sang royal coule dans les veines de cette nouvelle race. Écartons d'emblée toute supercherie flatteuse pour reve-

nir à une genèse moins flamboyante mais plus authentique. À l'orée de la Renaissance, nous trouvons trace des premiers Bonaparte – ou plutôt Buonaparte (le nom ne sera francisé qu'en 1795) – à Sarzane ou Sarzana, petite cité ligure aux portes de la Toscane. Hormis dans quelques registres paroissiaux, ces obscurs potentats locaux se firent peu remarquer. Dans la partie de l'Italie où ils évoluaient semble-t-il avec prudence, la puissance dominante était la république de Gênes dont l'empire maritime s'étendait alors jusqu'à la mer Noire.

Le premier Bonaparte à s'être rendu en Corse se prénomme Giovanni. Au service du doge génois Campofregoso à Calvi dès 1483, il fut désigné ensuite pour construire l'enceinte fortifiée de la nouvelle ville de Bastia. Son fils, Francesco le Basané, surnommé aussi *« il mauro di Sarzana »*, fut le premier à se fixer dans l'île de Beauté. « Soldat à cheval » et mercenaire au service de Gênes « à 12 lires mensuelles », cet homme d'armes s'installa en 1529 à Ajaccio, petite bourgade de 500 habitants, et y mourut très probablement en 1540. La cité d'Ajaccio était alors un préside, c'est-à-dire une sorte d'enclave génoise au sein d'un territoire insulaire conservant une réelle part d'autonomie. Pour la République ligure, la Corse n'étant guère séduisante économiquement parlant, seule sa position stratégique en Méditerranée était véritablement intéressante. Aux antipodes d'un colonialisme forcené, les Génois se contentèrent la plupart du temps de lever l'impôt et de maintenir l'ordre, ne contribuant que très peu au développement de l'île de peur d'y perdre des sommes exagérées. Cette administration distante laissa sans doute quelques libertés à la famille Bonaparte.

Le sixième aïeul de Charles, Geronimo, se fit davantage remarquer dans l'histoire locale. Personnage clé de la cité, il devint « député d'Ajaccio auprès du Sénat de la république de Gênes » à deux reprises, en 1595 et en 1597. Sa vaste demeure était même l'une des plus enviées de la jeune cité. Son fils Francesco devint notaire, avocat et capitaine dans la milice. Preuve de l'ascension sociale des Buonaparte, il fit un beau mariage avec une « Bonifacienne de haut rang[3] ». Son héritier, Carlo Maria, convola également avec un excellent parti, une fille Odone, le 10 juin 1657, et l'un de ses fils, Sebastiano, lui aussi Ajaccien distingué, continua d'accroître sensiblement le patrimoine familial, tout comme son descendant, Giuseppe Maria, qui épousa une fille Bozzi, descendante des seigneurs feudataires du même nom. Du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle, les Bonaparte siégèrent constamment au Conseil des Anciens de la cité qui comptait six membres. Ceux qui apparte-

naient aux *anziani* dirigeaient non seulement le conseil de la ville, mais pouvaient aussi se vanter de posséder la charge la plus importante. Même s'ils paraissaient privilégiés, les Bonaparte ne roulaient pas sur l'or. Comptant moins de trois mille âmes aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, leur cité ne baignait pas non plus dans l'opulence tant l'agriculture restait misérable autour de la cité. Si depuis 1618 les conflits entre colons génois et natifs s'étaient estompés, les deux communautés vivaient obstinément à l'écart l'une de l'autre.

Les membres de la communauté ajaccienne n'avaient ainsi droit de propriété que sur un périmètre limité autour de leur cité, périmètre appelé *circolo* et qu'il était toutefois interdit de clôturer pour permettre aux troupeaux venus des montagnes d'y brouter l'herbe fraîche[4]. Quand l'ancêtre Geronimo s'avisa de planter sur ses terres quelques misérables pieux en bois dans la nuit du 15 juillet 1597, sa modeste clôture fut aussitôt mise à bas, sa moisson volée et ses animaux tués. Aussi était-il difficile de prospérer en dehors des murs protecteurs de la cité. Seules les alliances avec d'autres familles permettaient d'améliorer sensiblement l'ordinaire, quand la dot de la mariée comprenait un moulin, une vigne ou un troupeau. Néanmoins, ce qui était acquis d'un côté pouvait être perdu de l'autre quand il fallait à son tour marier ses filles. À l'ombre des hauts remparts de la cité, la famille Bonaparte évoluait d'ailleurs dans un confort matériel somme toute misérable, avec sept ou huit personnes confinées dans moins de quarante mètres carrés.

En étant ainsi restés claquemurés dans leur cité génoise, les Bonaparte peuvent-ils être considérés comme vraiment corses ? Certains le réfutent. Dans nos sociétés rongées par le communautarisme, il est devenu courant de disserter sur les origines des uns et des autres, avec souvent une belle dose de mauvaise foi. Avant la Révolution française, ce type d'interrogations n'enflammait guère les consciences, et même lors de l'éveil de la « nation corse » au XVIII^e^ siècle, la question de la nationalité resta très secondaire. Très simplement, on considérait alors que toute famille vivant dans l'île avec l'intention d'y rester et d'y prospérer était insulaire. À cette aune, la qualité de corse des Bonaparte ne peut être remise en cause. Malgré sa fondation récente (1492), leur cité s'inséra parfaitement dans le paysage corse en s'affranchissant progressivement de la tutelle génoise. Dans le même temps, la volonté de faire souche des Bonaparte apparaît évidente. Avant la naissance de Charles, pas moins de huit générations se sont succédé sous le soleil d'Ajaccio, et il semble qu'aucun membre de cette famille

SAGA_cs6_pc.indd 24 29/11/2017 12:55:05

n'ait songé à quitter l'île malgré l'ascendance toscane. N'est-ce pas là une intégration plutôt réussie ? Après le mariage avec une fille Bozzi à la fin du XVII^e^ siècle du patriarche Giuseppe Maria, la famille reprit un peu d'aisance. Surnommé le *magnifico*, son fils Nicolo convola avec Maria-Anna Tusoli en 1708 et de cette union naquirent trois garçons, le père de Charles, Giuseppe Maria, Napoleone et don Luciano. Leur jeunesse fut marquée par l'irrémédiable déclin de la domination génoise. Comme souvent en Corse, tout commença par une révolte contre l'impôt. En 1729, près de Corte, le refus d'un vieillard de payer les huit deniers supplémentaires qu'on lui réclamait aurait mis le feu aux poudres. Peu à peu, la contestation se mua en révolte puis en révolution. Dès lors, la présence génoise s'en trouva menacée et la violence se déchaîna. Entre luttes de clans et interventions étrangères, l'île sombra peu à peu dans l'anarchie, si bien que Gênes ne put conserver que quelques cités côtières, dont celle d'Ajaccio.

Pour tenter de reprendre le contrôle de l'île, les Génois sollicitèrent l'aide du roi de France qui dépêcha une expédition militaire en 1749 commandée par le marquis de Cursay. Aveuglé par son succès, l'imprudent marquis se sentit pousser des ailes et administra sa conquête sans se soucier de ses alliés génois. Lors d'une consulte réunie à Corte, certains représentants se prononcèrent en faveur de la monarchie française, dont celui d'Ajaccio, Giuseppe Maria Buonaparte, qui commença là sa brève idylle avec les Français. Un mois après la consulte, il déroula le tapis rouge au marquis en l'accueillant dans sa radieuse cité en compagnie de son beau-frère Paravicini, par ailleurs consul de France. En 1750, son frère Napoleone fut désigné commissaire aux routes dans le Vicolais par les hommes de Louis XV. Si l'emprise française demeurait, les Bonaparte s'étaient habilement placés pour en recueillir quelques fruits, mais le marquis de Cursay fut rapidement désavoué et la France se retira provisoirement du jeu. Mauvaise pioche donc pour notre famille.

Dans le même temps était surgi du tumulte un homme au charisme certain et à l'habileté manifeste, Pascal Paoli. Considéré comme le père de la « nation corse », il devint son général en chef et mit au point en 1755 une Constitution admirée notamment par Rousseau. Si elle contenait bien quelques principes nouveaux, ce qui put séduire, cette dernière confiait sans détour les pleins pouvoirs à celui qui apparaissait comme le nouvel homme fort de l'île. Malgré leur attitude profrançaise, la position de notre famille resta appréciable. Continuant d'exploiter sagement leurs terres ajacciennes, les

SAGA_cs6_pc.indd 25 29/11/2017 12:55:05

frères Bonaparte siégèrent comme leurs aînés au Conseil des Anciens entre 1750 et 1760. Une nouvelle ambition se dessinait cependant. Après deux siècles d'immobilisme sous la confortable férule génoise, les Bonaparte commencèrent doucement à s'extraire des murailles de leur cité. Se souvenant opportunément de ses racines toscanes, Giuseppe Maria sollicita du grand-duc la reconnaissance de ses lettres de noblesse et de son patriarcat. Pour l'obtenir, il multiplia les suppliques auprès d'un chanoine nommé Filippo Buonaparte. Lassé par les demandes insistantes de son supposé parent, celui-ci certifia d'une plume lasse qu'il existait une parenté entre les Buonaparte de Sarzana, lointains parents de Giuseppe Maria, et les Buonaparte de Florence ou de San Miniato, qui eux jouissaient d'une particule certaine, alors qu'il n'y avait entre les deux familles qu'une simple homonymie. Ce faux grossier permit ensuite à Giuseppe Maria d'obtenir en 1759 la précieuse reconnaissance qu'il convoitait, laquelle permettrait quelques années plus tard à son fils de revendiquer l'appartenance au deuxième ordre français.

L'héritier du clan

Venu au monde le 29 mars 1746, Charles, baptisé alors Carlo Maria, était le troisième enfant vivant de Giuseppe. On ne connaît hélas presque rien de sa tendre jeunesse, hormis cette courte autobiographie qu'il rédigea en 1780 : « Instruit jusqu'à douze ans par les Jésuites qui étaient présents à cette époque, je montrais un grand penchant pour la poésie[5]. » Le « dieu de l'Amour », confessa-t-il ensuite, le précipita dans les bras d'une fille Forcioli dont le souvenir resta longtemps agréable à cette âme rêveuse. Mais son père et ses oncles lui préférèrent un autre parti en la personne de Letizia Ramolino à la dot confortable et à l'appétissante beauté. La « main-forte » de ses oncles convainquit facilement Charles qui concéda plus tard avoir évité « un mariage qui aurait fait le malheur de ma vie et entravé la fortune de notre famille[6] ». Les frères Bonaparte étaient d'autant plus vigilants que tous les espoirs du clan reposaient sur les épaules du fringant jeune homme. Prêtre, l'oncle don Luciano ne pouvait pas avoir d'enfants, l'oncle Napoleone n'avait qu'une fille et le premier fils de Giuseppe Maria, Sebastiano, avait disparu à l'âge de dix-sept ans. Et quant à son père, il rendit son dernier souffle en 1763, à l'âge de cinquante ans.

SAGA_cs6_pc.indd 26 29/11/2017 12:55:05

Avec Letizia, un contrat de mariage fut signé le 1er juin 1764, suivi peut-être d'une cérémonie religieuse ; on ignore toujours si elle eut bien lieu. Le mariage fut en tout cas prestement consommé car le ventre de la jeune mariée commença à s'arrondir dès les premiers mois de cette union arrangée. Tandis que Letizia connaissait sa première grossesse, l'impétueux Carlo déserta rapidement son jeune foyer pour entreprendre un voyage d'études à Rome qui alimente la polémique depuis deux siècles. D'après deux documents contemporains, le sémillant étudiant aurait engrossé la fille d'une famille romaine distinguée, ce qui l'aurait obligé à quitter précipitamment la Ville éternelle pour fuir le scandale[7]. Fantasme ou réalité ? On ne peut rien affirmer. En tout cas, une mauvaise réputation était sur le point de naître, dont Carlo ne pourra jamais vraiment se défaire. L'un des corbeaux accusateurs dénonça son attitude dans une lettre qui contenait pas moins de seize pages, c'est dire son acharnement ou l'importance du forfait de l'imprudent Ajaccien. Le document fut ensuite généreusement recopié et distribué à tous les notables de la cité. Qui voulait-on atteindre ? Probablement tous les Bonaparte à travers Charles. Exposée et ambitieuse, notre famille fut une cible rêvée pour les médisants. Elle allait devoir s'y habituer.

En novembre 1765, l'héritier des Bonaparte rentra en Corse pour rallier Paoli et poursuivre ses études à Corte, alors capitale insulaire. Malgré son empressement à rallier la cause du *Babbu*, il patienta plusieurs semaines avant d'être reçu sans véritable chaleur. Le chef corse se méfiait-il de ces Bonaparte à la fidélité changeante ? La famille n'avait pas encore rompu tout lien avec la France, ce qui peut expliquer le peu d'empressement de Paoli. Néanmoins, à force d'insistance, Charles intégra l'université de Corte qui venait tout juste d'ouvrir ses portes. Étudiant assidu, il se distingua et eut l'honneur de voir ses premiers exercices académiques, d'un intérêt toutefois discutable, publiés. Peu à peu, il gagna la confiance du maître de la Corse et fut admis dans le cercle étroit de ses secrétaires, un titre sans doute plus honorifique qu'impliquant une réelle activité. Dans le paraître, il semble justement que Charles, rejoint par Letizia, excellait. Élégant et séduisant, le couple brillait en société tandis que sa fidélité à Paoli ne semblait plus faire aucun doute. L'un des espions ajacciens de Marbeuf nommé Jadart s'en inquiéta même : « Il y a dans cette ville des écrivains au général Paoli et je soupçonne fortement M. Buonaparte, frère de Mme la Consulesse, qui est établi à Corte avec sa femme et qui ne reste ici que comme espion[8]. » En 1767, l'emprise du géné-

ral sur la Corse paraissait incontestable et presque incontestée. Seuls quelques présides, dont celui d'Ajaccio, échappaient encore à son autorité, car occupés par les troupes du roi de France depuis le traité de Compiègne de 1756. La présence française semblait cependant en déclin et même sur le point de s'achever, ce qui laisser espérer à Paoli un contrôle complet de l'île à plus ou moins brève échéance.

Partant, les Ajacciens se rapprochaient chaque jour davantage de leur *Babbu*[9], et très naturellement le clan semblait soudé autour de celui que Charles appelait pompeusement l'« auteur après Dieu du bonheur public[10] ». L'oncle Napoleone appartenait ainsi à l'entourage direct de Paoli, tandis que, séparée de Paravicini, la sœur de Charles, Gertrude, vint également s'installer à Corte au sein de la solide bâtisse du cousin Arrighi dans laquelle les Bonaparte avaient élu domicile. Même l'austère et revêche don Luciano songea un moment à s'afficher aux côtés de celui qui promettait à tous bienveillance et protection. Mais alors que notre famille était bien en cour auprès de Paoli, un drame familial vint soudain assombrir leur ciel serein. Le 17 août 1767, l'oncle Napoleone disparut brutalement. Dans ses courts Mémoires, Charles reste muet à propos de cette mort qui l'affecta sans doute car, pour rendre hommage au disparu, ses deux premiers fils porteront son nom. Moins de quatre mois après la disparition de « Monsieur Napoleone », comme l'appelait Paoli, le premier fils de Charles et Letizia, Giuseppe Nabulione – ou Joseph Napoléon –, vint au monde le 7 janvier 1768 dans la maison Arrighi. En hommage aux disparus, on lui donna le prénom de son grand-père suivi par celui de l'oncle fraîchement rappelé à Dieu.

Au cours du printemps suivant, Joseph gazouillait à peine quand sa cité entra en effervescence. D'insistants bruits de bottes annonçaient une guerre prochaine contre la France. Depuis quelques années déjà, la monarchie française intriguait pour que la Corse tombe dans son escarcelle. D'incursions en occupations, la présence des troupes du roi était même devenue presque habituelle pour les insulaires. Ayant perdu toute influence, Gênes céda finalement l'île à la France le 15 mai 1768, aux termes du traité de Versailles, mais encore fallait-il soumettre Paoli et les siens pour faire de la Corse une terre française. Dans le camp du général corse, la cession à la France sema la consternation. Lors d'une *consulta*, ses partisans en appelèrent à la résistance armée, mais cette fois ils allaient devoir affronter la première armée d'Europe. Charles se prononça sans doute aussi en faveur de la guerre, même s'il ne joua pas le rôle de premier plan

SAGA_cs6_pc.indd 28 29/11/2017 12:55:05

que lui prêtera ensuite son fils Napoléon. On sait qu'il s'engagea dans les troupes paolistes, comme en témoigne sa présence sur les listes de volontaires, mais sans que l'on sache vraiment la place qu'il y occupa[11]. Maniant plus adroitement la plume que l'épée, il resta très vraisemblablement comme son chef loin des combats.

Dès les premières hostilités, les positions corses furent menacées. Le 17 septembre 1768, la victoire paoliste plutôt chanceuse de Borgo ranima cependant quelques espoirs. Avec près de 800 prisonniers et 20 canons pris à l'ennemi, la contre-attaque corse sema le doute dans les rangs de l'armée royale. L'année suivante, sous le commandement du comte de Vaulx, 22 000 soldats marchèrent sur Corte. Les débuts de l'offensive ne laissèrent aucune chance aux partisans de Paoli. Pour contrer l'irrésistible progression des Français et les empêcher de prendre leur capitale, près de 5 000 Corses attaquèrent à Ponte Novo, avec succès dans un premier temps semble-t-il, avant de reculer. Repli stratégique ou première débandade ? On en discute encore. Quoi qu'il en soit, la confusion parmi les paolistes se mua soudain en drame quand des mercenaires pourtant à la solde du *Babbu* déchargèrent leurs mousquetons sur eux. Pris entre deux feux, celui de leurs « alliés » et celui des Français, la journée tourna au désastre et sonna le glas de l'éphémère nation corse. En quelques jours, d'un bout à l'autre de l'île, les ralliements au roi Louis XV furent légion. Même les plus proches lieutenants de Paoli cédèrent aux sirènes françaises. Quelques pièces d'or suffirent semble-t-il à les convaincre : « Ce que n'ont pu une guerre de trente années, la haine envenimée des Génois et les forces des différentes puissances de l'Europe, la soif de l'or l'a produit. Nos malheureux concitoyens, trompés par quelques chefs corrompus, sont allés d'eux-mêmes au-devant des fers qui les accablent[12] », se lamenta Paoli.

Cet abandon presque unanime peina Carlo : « Je dois dire à notre honte, confia-t-il ensuite, que vers la fin de la lutte ceux qui avaient le plus bénéficié de lui l'abandonnèrent[13]. » D'une plume habile, il ajouta cependant ces quelques mots : « Mais moi je lui suis resté fidèle et loyal jusqu'à mon dernier souffle. S'il en avait eu besoin, je l'aurais suivi en terre ferme, mais il ne me le permit pas et m'obligea à rentrer à Corte, prendre ma famille et la transférer à Ajaccio, en me soumettant au joug du vainqueur. » Même s'il fut l'un des rares à être restés près de Paoli jusqu'à son départ pour l'Italie, notre « victime du joug français » s'empressa ensuite de tomber dans les bras des vainqueurs. On ne saurait toutefois l'accabler. Après une domination

génoise qui n'avait guère permis l'essor de l'île, la France offrait des perspectives sérieuses de développement, tout en permettant à la Corse de conserver, avec le statut de pays d'états, une certaine autonomie. En outre, plusieurs revendications corses en partie à l'origine des émeutes de 1729, notamment la création d'une noblesse insulaire ou l'instauration d'un véritable système judiciaire, seraient rapidement satisfaites. Pour l'ambitieux Charles, appartenir à la nouvelle justice, courir les subsides offerts par le roi ou obtenir ses lettres de noblesse étaient autant d'opportunités dont il ne pouvait que se saisir. Après avoir fait ses adieux à Paoli, il chemina péniblement dans la montagne corse avec sa femme enceinte avant de rentrer à Ajaccio la mine défaite et les poches vides. Le couple retrouva ainsi la maison familiale, encore habitée par l'oncle Luciano, fin juillet ou début août 1769. Letizia eut à peine le temps de se remettre des fatigues du voyage quand à la messe du 15 août elle ressentit les premières douleurs de son second enfant à naître, Napoleone. Tandis que la famille s'agrandissait, Charles travaillait avec ardeur le droit français avant d'être inscrit sur les registres du tribunal d'Ajaccio en tant qu'avoué du procureur dès le 20 septembre. Au moins n'avait-il pas perdu de temps. Toujours financé par l'oncle Luciano, il se rendit ensuite à Pise dans l'espoir d'obtenir un doctorat en droit. Des examinateurs, que l'on disait peu regardants, lui décernèrent sans barguigner le précieux titre. Après ce premier succès, il se montra fort assidu au tribunal, présent dans 98 audiences sur 184. Assistant puis substitut du procureur, *il dottore* apparut comme un accusateur zélé et redoutable. On le vit ainsi requérir l'enfermement à perpétuité dans une maison de force pour un couple illégitime que l'on avait accusé d'un menu larcin[14]. Après près de deux ans passés à pourfendre le crime, il devint juge assesseur. À l'évidence, la réussite se profilait pour l'ancien étudiant de Corte.

Une ambition qui tourne court

Comme il l'avait fait avec Paoli, l'affable Charles s'approcha avec succès des puissants du moment et notamment du commandant militaire de l'île, le comte de Marbeuf. À nouveau l'entregent du jeune Corse fit merveille. Les deux hommes devinrent ensuite amis et jamais le comte ne refusa d'aider les Bonaparte. Dans les rues d'Ajaccio ou de Bastia, il n'était pas rare de croiser le couple Bonaparte se promener avec le comte. Leur réussite insolente fit

évidemment jaser, jusqu'à soupçonner Letizia d'adultère avec le commandant français. Les attaques redoublèrent ensuite lorsque Charles parvint à faire reconnaître ses lettres de noblesse. Pour mieux intégrer ses nouveaux sujets, le roi offrit le prestige de la noblesse à certains d'entre eux. Grâce aux improbables certificats obtenus en son temps par Giuseppe Maria, la famille fut la quatrième de l'île à être anoblie le 13 septembre 1771. Dans la France de l'Ancien Régime, c'était un coup de maître. Avec l'obtention de la particule, tout devenait possible. Les Bonaparte pouvaient non seulement prétendre aux emplois et pensions réservés au deuxième ordre, mais voyaient aussi leur position sociale s'élever plus haut que jamais. Ce triomphe suscita nombre de rancœurs : « Ajaccio est frappé de stupeur et rempli de jalousie, écrivit Charles, à la nouvelle de l'attribution à la famille Buonaparte d'un titre de noblesse[15]. » À l'évidence, il jubilait du bon tour qu'il avait joué aux autres clans. La jouissance de notre héros se comprend. Avec l'excuse de la jeunesse – il n'avait alors que vingt-six ans –, il ne faisait que suivre les pas de ses anciens, tous mus par une ambition que l'on pardonne volontiers. Sa noblesse fut reconnue juste à temps pour qu'il puisse se présenter à l'élection des représentants du deuxième ordre à l'Assemblée des états de Corse pour l'année suivante.

Même si cette assemblée était purement consultative, pouvoir y siéger était un honneur fort couru. Le 24 septembre 1771, quarante-quatre nobles se réunirent à Ajaccio pour désigner l'un d'entre eux. Avec Charles, un dénommé Fozzani se présenta aussi au suffrage de ses pairs. Après le premier dépouillement, les deux hommes obtinrent le même nombre de voix. Un second vote s'ensuivit. Jusqu'aux derniers bulletins, le résultat resta incertain. Puis, le verdict tomba, Charles perdit de quelques voix. Dépité, il ne s'avoua cependant pas vaincu, allant jusqu'à mettre en doute la noblesse de son adversaire. En matière de procédures, l'homme était redoutable et avait réussi plus d'une fois à faire plier ses contradicteurs. Peu impressionné par ses effets de manche, le président de la séance confirma néanmoins l'issue du scrutin. L'Assemblée à peine dispersée, le perdant courut chez Marbeuf pour lui demander d'annuler l'élection. En réponse, le commandant s'empressa de donner satisfaction à son jeune ami et celui-ci fut ainsi reconnu vainqueur sur tapis vert. La haine des partisans de Fozzani à l'endroit de Charles n'en fut que plus vive. Pour se rendre à l'Assemblée des états qui siégea à Bastia le 1er mai 1772, le nouvel élu voyagea en outre comme

SAGA_cs6_pc.indd 31 29/11/2017 12:55:05

un prince à la suite de l'intendant de l'île Colla de Pradines qu'il avait réussi également à séduire. Manifestement, notre Bonaparte était bien en cour auprès de tous les maîtres de l'île. Au sein de l'Assemblée, on le considéra sans doute comme très influent malgré son inexpérience et sa jeunesse car il fut désigné au sein du comité délibérant sur l'impôt, sujet sensible s'il en est. Ensuite, il fut même appelé à siéger parmi les « Nobles Douze » chargés de conseiller les commissaires du roi jusqu'à la session suivante. En 1773, il fut facilement réélu, mais deux ans plus tard il ne sollicita plus le suffrage de ses pairs. À cette époque, son protecteur Marbeuf s'en était allé, ce qui explique sans doute son abstention.

L'absence provisoire du comte favorisa la montée en puissance du commandant en chef des forces du Sud, Narbonne. Habile manœuvrier, celui-ci fit élire à l'Assemblée de Corse des hommes qui l'aideraient dans sa querelle avec Marbeuf. Quand ce dernier revint parmi les représentants de l'île, il fut accueilli par des huées tandis que l'on acclamait son rival. Pour l'ami de Charles, il était urgent d'agir. Sans trembler, il fit renvoyer Narbonne et s'employa à chasser tous ses soutiens. Dans ce contexte, il fit à nouveau élire en 1777 Charles à l'Assemblée avec l'appui de la famille Pozzo di Borgo. Avec leur aide, le candidat de Marbeuf obtint trente votes contre vingt et un à son suivant immédiat, frôlant même la majorité absolue dès le premier tour (44 % des suffrages). S'il est vrai qu'à chaque fois Charles l'emporta grâce à son protecteur, il serait toutefois réducteur de ne voir en lui qu'un homme lige. Pour s'imposer de la sorte, il ne pouvait être totalement dépourvu de sens politique. Déterminé mais habile, cet ambitieux affable évitait sans doute d'exagérément fâcher les susceptibilités insulaires. Après son élection, Charles se confondit en remerciements vis-à-vis de son protecteur, allant jusqu'à composer puis faire imprimer un *sonetto* en son honneur.

Le second triomphe politique de notre personnage suscita néanmoins une méchante cabale contre lui et sa famille. Des rumeurs malsaines se propagèrent. On murmurait que Letizia s'était entichée du comte breton et qu'en guise de tribut son époux l'avait offerte. Cette rumeur prospère depuis plus de deux siècles, jusqu'à remettre en question la paternité de Charles concernant plusieurs de ses enfants. Si aucune thèse sérieuse ne peut être soutenue quant à l'ascendance de Napoléon, en revanche, le cas de Louis, cinquième enfant viable du couple, fait encore débat. Quand Charles s'absenta de Corse pour emmener ses deux fils sur le continent puis visiter

SAGA_cs6_pc.indd 32 29/11/2017 12:55:05

Versailles précisément en 1778, l'année de la naissance de Louis, il laissa Letizia chez Marbeuf à Bastia. Ce séjour qui commença sans doute en décembre intervint toutefois après la naissance de Louis (septembre). Deux écrits contemporains émanant l'un du secrétaire de l'intendant, le comte Colchen, et l'autre d'un capitaine du régiment provincial corse, Ristori, font cependant clairement état d'une liaison entre la jolie Letizia et le vieux comte de Marbeuf qui à la soixantaine bien écoulée restait il est vrai un incorrigible amateur du beau sexe. La correspondance de l'officier Roux de Laric paraît également accablante : « C'est une dame nommée Mme Bonaparte qui est la sultane favorite [de Marbeuf] ; il la ramena à l'hiver dernier à son retour et l'a gardée chez lui le plus qu'il l'a pu[16]. » On oublie souvent que ces trois témoignages furent rédigés par des partisans de Narbonne au moment le plus âpre de la lutte entre Marbeuf et leur maître. Ont-ils voulu salir l'un des soutiens les plus actifs de leur adversaire ? Nous pouvons le penser.

Ajoutons que Roux de Laric ambitionnait d'être député noble de la Corse. En remportant l'élection qu'il convoitait, Charles lui dama le pion, ce qui ne pouvait que le rendre jaloux. Les rumeurs colportées à propos de son épouse parvinrent très certainement à ses oreilles. Comment pouvait-il en être autrement ? Il est très vraisemblable qu'il les ait considérées avec le plus grand mépris. Sinon, il n'aurait pas loué les « mœurs irréprochables » de Letizia dans son « Exposé historique », ce court texte probablement destiné à sa progéniture, comme s'il voulait laver son épouse de tout soupçon au cas où ses enfants viendraient un jour à s'interroger[17]. En définitive, cette histoire d'alcôve ressemble plutôt à un roman de mauvais goût qu'inspira le fiel d'ennemis à la rancune tenace. Aussi, sans avoir à payer d'autre prix que celui de son dévouement le plus sincère, Charles renforça-t-il son alliance avec l'homme fort de l'île. Ce dernier fit d'ailleurs en sorte que son protégé soit désigné pour représenter la Corse à Versailles.

Après l'audience du 10 mai, Charles et les deux autres députés rendirent également visite à la reine, aux princes du sang et aux autres ministres en charge de la Corse. La journée se continua par une promenade en carrosse dans les jardins de Versailles avant de s'achever sur le divin spectacle des grandes eaux. En marge de son admission parmi l'Olympe de son temps, le député Bonaparte séjourna deux mois à Paris, surtout pour régler plusieurs affaires personnelles, notamment financières. Mais il y eut plus important encore au cours

SAGA_cs6_pc.indd 33 29/11/2017 12:55:06

de ce périple. Quand Charles avait pris la mer le 15 décembre 1778, il avait emmené ses deux aînés, Joseph et Napoléon, pour qu'ils soient admis dans les écoles du roi. En chemin, il les déposa au collège d'Autun. Dès son arrivée à Paris, il apprit avec bonheur que l'admission de Napoléon à l'école de Brienne était confirmée. Le jeune élève allait même être boursier grâce au certificat d'indigence que son père avait obtenu. Même si les finances du ménage étaient parfois délicates, le député avait largement exagéré son dénuement pour glaner cet avantage avec la même duperie dont il avait été capable lorsqu'il s'était agi de faire reconnaître sa qualité de noble. Une tradition de faussaire s'installait. Pour les Bonaparte, falsifier ne sera jamais véritablement un problème mais toujours une solution dès lors qu'un misérable papier entravera leur dévorante ambition.

Si Charles n'était pas un indigent, la fortune ne lui souriait pas encore. Il est faux de prétendre qu'il n'a cessé de dilapider le pécule familial, car en réalité avant qu'il en prenne possession, celui-ci était bien maigre. À la mort du grand-père, l'acte de succession montre que les revenus des Buonaparte s'élevaient à moins de 500 livres, ce qui était misérable[18]. Dans sa quête d'argent, notre solliciteur ne recula devant rien pour augmenter son patrimoine. « Jadis en Corse, qui ne prenait pas le chemin du maquis prenait en plaideur le chemin du palais de justice[19] », a-t-on coutume de dire. Procédurier émérite, le fringant député intenta procès sur procès pour faire valoir ses droits et parfois au-delà. Plusieurs années après son mariage, il poursuivit ainsi sa belle-famille pour non-versement de l'intégralité de la dot. Après une longue procédure, il eut gain de cause aux dépens du grand-père de sa femme (curateur de la succession des Ramolino). Le pauvre homme, vigneron peu fortuné, fut ensuite obligé de vendre aux enchères ses outils de travail. Et même si l'enjeu était parfois misérable, Charles en faisait une affaire de principe, l'un de ses fils, Napoléon, retiendra d'ailleurs la leçon paternelle. L'une de ses cousines fut ainsi condamnée à lui rembourser un habit qu'elle avait « imprudemment » sali en vidant son vase de nuit par la fenêtre. Mais son obstination finit par payer, la famille commença à vivre très à l'aise dans une « *casa* Bonaparte » (qui fut également l'objet d'un âpre combat judiciaire entre la famille Bonaparte et la famille Bozzi[20]) embellie par de récents travaux, avec à leur service deux ou trois aides, une femme de chambre, une bonne d'enfants et une cuisinière. L'argent serait toujours sacré chez les Bonaparte, les précieux *soldi* toujours un enjeu, un objet de convoitise, voire souvent un sujet de disputes.

SAGA_cs6_pc.indd 34 29/11/2017 12:55:06

La remarquable intégration de Charles dans la société française de l'Ancien Régime lui fit cependant concevoir quelques projets trop ambitieux. Ses enviables revenus – 1 200 livres procurées par sa charge et de 6 000 à 7 000 livres issues de l'exploitation des vignes familiales[21] – ne pouvaient l'enrichir véritablement. Aussi caressa-t-il le fol espoir de rendre prospère une terre marécageuse, les Salines, en l'asséchant d'abord, puis en y implantant la culture du mûrier. Avec l'appui de Marbeuf, il obtint des aides financières dans le cadre d'un programme que l'État mettait en place pour doter la Corse d'une industrie de la soie. Dans le droit fil de la pensée physiocratique, on croyait alors possible une « régénération » complète de l'île grâce à la mise en valeur de ses terres. Mais pour notre ambitieux, le grand projet devint un cauchemar quotidien. Ce « lieu répulsif » n'entraîna en effet que « dépenses, pertes, déceptions et désagréments »[22]. Les inondations succédèrent aux inondations. La pousse des plants de mûrier était souvent compromise, quand ils ne pourrissaient pas sur place. Malgré ces déconvenues, Charles s'obstina. Ce projet, « ruine des Bonaparte », était dès l'origine voué à l'échec. Aucune plantation de ce type ne perdura en Corse, et tous les projets (y compris sous l'Empire) échouèrent les uns après les autres.

Financièrement, l'entrepreneur Bonaparte se mit à accumuler les dettes. L'homme ne semblait cependant pas inquiet. À ses enfants, il avait coutume de dire : « Les dents nous manqueront avant la fortune[23]. » À vrai dire, à force d'avoir les dents longues, sa fortune s'amoindrissait bel et bien. Tenant une comptabilité rigoureuse, l'ancien député n'ignorait rien de sa situation, mais comme l'écrit si justement Dorothy Carrington : « [Il] payait cher sa carrière, mais en y gagnant les moyens de la poursuivre. Calculateur et parfois joueur, il n'était point parasite[24]. » L'ami de Marbeuf avait néanmoins trop joué la carte française. Or, au fil des années, elle perdit de sa valeur. Peu à peu, les espoirs nés après l'annexion française aussi bien chez les insulaires que parmi les continentaux s'estompèrent. Dans l'île, on estimait à présent que trop peu d'emplois avaient été distribués aux Corses, tandis qu'à Paris, les comptes décevants, voire aberrants pour certains, de l'annexion posaient question jusque dans les ministères. La Corse était en effet fort coûteuse en deniers publics et rapportait si peu, alors même que la monarchie française peinait à contenir une crise financière qui la menaçait directement. La « régénération » promise se révéla en outre un échec patent.

Dans ce contexte, l'ascension de Charles ne pouvait que s'interrompre. Cependant, même s'il avait misé au-delà de ses moyens avec

SAGA_cs6_pc.indd 35 29/11/2017 12:55:06

l'entreprise des Salines, il comptait bien se refaire, mais la fatigue creusait ses traits et il s'amaigrissait sans cesse. Son estomac le faisait atrocement souffrir. Pour reprendre quelques forces, il partit en 1782 en cure avec Letizia dans l'une des stations thermales les plus en vue, celle de Bourbonne-les-Bains. Bien mis et menant toujours grand train, le couple continuait d'attirer les regards. Quand ils rendirent visite ensuite à leurs deux fils dans leurs écoles, l'un des camarades de Joseph remarqua d'ailleurs la « superbe » de Charles et le « port romain » de Letizia[25]. Mais pour le député d'Ajaccio, c'était là son chant du cygne. De retour en Corse, les douleurs s'amplifièrent. À la gêne financière s'ajouta donc une lente déchéance physique. Malgré son mal, il repartit en 1784 pour accompagner sa fille aînée Élisa qui venait d'être admise dans la maison royale de Saint-Louis à Saint-Cyr. Après avoir vainement tenté de plaider son cas à Paris à propos de l'affaire des Salines, il rentra en Corse avec Joseph. Tandis que les médecins paraissaient impuissants, il était au plus mal. Ses intenses vomissements l'épuisaient. Le 15 novembre, il connut une dernière joie, Letizia donna naissance à son huitième enfant viable, Jérôme. Au nouvel an, ce père comblé entreprit son troisième voyage vers le continent en moins d'un an. Joseph venait d'être admis à l'école militaire de Brienne. En sa compagnie, il appareilla à nouveau pour le continent. Durant la traversée, Éole fit des siennes et Charles souffrit le martyre sur une mer démontée au point de croire sa dernière heure venue. La tempête se calma heureusement et son navire accosta à Saint-Tropez. La mine défaite et le teint cireux, il chemina péniblement avec son fils vers Montpellier dont la médecine était réputée dans l'Europe entière. Las, personne ne pouvait plus rien pour lui ; une tumeur grossissait dans son estomac, au point de l'empêcher de s'alimenter correctement*.

Épuisé et anémié, Charles entra dans une lente agonie, avant de succomber le 24 février 1785 à l'âge de trente-neuf ans. Il laissait huit enfants dont aucun n'avait atteint l'âge adulte. Pour Letizia, la tâche de les élever tous s'annonçait rude, même si l'oncle Luciano et sa précieuse cassette allaient lui éviter le dénuement. Ses deux fils, Joseph et Napoléon, partageraient rapidement le fauteuil de ce père disparu avant que la destinée du second ne connaisse une élévation tout à fait inattendue.

---

* D'après une étude approfondie de son rapport d'autopsie par le docteur Goldcher (ouvrage à paraître), sa tumeur ne paraît pas cancéreuse comme on l'a souvent affirmé.

SAGA_cs6_pc.indd 36 29/11/2017 12:55:06

I

Napoléon, le totem

Au nouvel an 1817, tandis que la pendule de Longwood sonnait les 3 heures de l'après-midi, l'empereur aperçut au-dehors le triste cortège de ses compagnons d'infortune qui s'apprêtaient à lui rendre visite. Aussitôt la petite société réunie, il leur distribua de jolies étrennes, une lunette au général Gourgaud, un jeu d'échecs au grand maréchal Bertrand, une croix en mosaïque de la Légion d'honneur au général Montholon, une jolie bonbonnière en cristal à une enfant Bertrand et de jolies étoffes aux dames. Même un jour de fête, l'allégresse était contenue, étiquette oblige. Seul le timide chahut des enfants occupés à jouer avec les boules de billard faisait un peu désordre. Avec fierté, Napoléon présenta aux élégantes conviées sa collection de tabatières, racontant l'histoire de chacune d'entre elles. Puis son humeur changea pour s'assombrir soudainement : « Je devrais avoir des trésors mais je n'ai rien[1] », ajouta-t-il dépité. La journée s'acheva tranquillement par le retrait du souverain à l'approche des 10 heures du soir. « Bon commencement d'année[2] », grinça Gourgaud.

L'ennui gagnait chaque jour davantage les captifs. Les jours suivants, l'empereur se fit plus rare. On oublia même de tirer en sa compagnie le gâteau des rois. Le 7 janvier, personne ne l'aperçut, ni au salon ni à table, pas même à table : « Voilà une belle journée[3] ! » pesta Gourgaud. L'empereur était parfois si las de la société qui l'entourait, ne parvenant plus à supporter la stupide jalousie de Gourgaud, la froideur revêche de Bertrand ou encore l'empressement étudié de Montholon. Malgré leurs défauts, tous devinrent ses derniers confidents. Les quatre « évangélistes » – si l'on ajoute Las Cases, parti en 1816 – notèrent ainsi religieusement ses moindres paroles et

SAGA_cs6_pc.indd 37 29/11/2017 12:55:06

l'aidèrent à rédiger ses Mémoires. Il fallait au moins quatre plumes pour recueillir les regrets, les espoirs, les coups de griffe, les satisfecit, les pensées, les condamnations, les colères, les joies et les peines d'un homme qui vécut comme mille vies. Dans ce corpus presque tétanisant pour un historien, Napoléon ne se montra guère amène avec ses contemporains. Parmi eux, aucun n'était capable pensait-il de contrarier sa destinée. Vraiment personne ? Pas tout à fait. Après des étrennes 1817 désespérantes, l'empereur retrouva une certaine verve en se remémorant ses jeunes années. Discourant sur la Corse et de Paoli, son histoire familiale lui inspira cette cruelle réflexion : « Si mon père avait vécu, il aurait probablement arrêté ma carrière. Il eût été député à l'Assemblée constituante, pris parti pour les intrigants, les Lameth, les Noailles, m'eût nécessairement lancé dans les affaires trop tôt, trop jeune, et je n'eusse pu faire la fortune que j'ai faite[4]. »

Autrement dit, sans la disparition de l'ambitieux Charles, l'Aigle eût été incapable de prendre son envol. Étrange hommage posthume en vérité. Il est cependant exact qu'il ne fut pas obligé, comme l'explique la psychanalyse, de tuer son père puisque la grande faucheuse lui épargna ce déchirement. La confession osée de Napoléon témoigne aussi de la grande influence qu'exerça Charles sur son fils. Une emprise que ce dernier minimisera toujours ensuite, comme pour mieux faire oublier ce géniteur encombrant. En 1798, revenant d'Égypte, il s'interrogea à haute voix : d'où lui venait son incroyable génie militaire ? Du sémillant Charles ? Impossible, répétait-il. Souvent affûtée, la parole du fier général lardait la mémoire de ce père disparu. Comme en témoigne sa correspondance de jeunesse, il n'en avait cependant pas toujours été ainsi. Tout au long de son adolescence, Charles fut plutôt un modèle pour lui. Jamais d'irrespect dans ses écrits, mais au contraire une certaine déférence. Dans la première lettre que nous connaissons de lui, il le nomme « cher père » à six reprises, alors que le reste de sa famille, sa mère comprise, se voit privé de tout adjectif affectueux[5]. L'un des premiers combats de sa vie consista sans doute à gagner la confiance de ce père affable en prenant au passage l'ascendant sur son frère aîné Joseph. Un indéniable premier succès puisqu'il fut choisi pour commencer une carrière militaire, une faveur généralement réservée à l'aîné, d'où ensuite sa reconnaissance vis-à-vis du « cher père ».

Il semble cependant qu'il ne se soit pas toujours incliné devant la figure paternelle du vivant de celui-ci. Une lettre de Letizia à Napoléon datée du 2 juin 1784 nous suggère une timide rébellion de la

SAGA_cs6_pc.indd 38 29/11/2017 12:55:06

part de l'écolier de Brienne. Il aurait alors réclamé 300 francs sans doute un peu vivement. La réponse maternelle fut sans nuances : « Où avez-vous appris, jeune homme, qu'un fils, dans quelque situation qu'il se trouve, s'adressât à son père comme vous avez fait ? Vous pouvez rendre grâce au ciel que votre père ne se soit pas trouvé à la maison. S'il eût vu votre lettre, après une pareille insulte, il se serait sur-le-champ rendu à Brienne, pour punir un fils insolent et coupable[6]. » Quelques semaines plus tard, notre timide rebelle comprit la leçon. La deuxième lettre que nous connaissons de lui, cette fois adressée directement à son père, est un modèle de déférence[7]. Lors de la disparition de ce dernier, son chagrin apparaît néanmoins plutôt contenu : « Il serait inutile de vous exprimer, explique-t-il à son oncle, combien j'ai été sensible au malheur qu'il vient de nous arriver. Nous avons perdu en lui un père et Dieu sait quel était ce père, sa tendresse, son attachement. Hélas[8] ! » On le sent déjà impatient de passer à autre chose. On le reconnaît bien là. Même dans la douleur, et il en éprouva sans doute, son opportunisme prenait toujours le dessus sur la circonstance heureuse ou malheureuse du moment.

Un envol retardé

Il n'existe pas plus vain exercice que d'essayer de comprendre la genèse du génie de Napoléon Bonaparte. Au cours de ses vingt premières années, rien ne le distingue vraiment de ses contemporains. Ses lectures étaient banales et sa prose romanesque était souvent mièvre. Sa formation fut conventionnelle, élève officier puis lieutenant du roi sans véritable éclat ni aspérités. Dans sa légende figure en bonne place une bataille de boules de neige qu'il aurait menée de main de maître. Dans les gravures qui représentent ce moment désormais célèbre, on le découvre à la tête d'une armée de chenapans en uniforme, paraissant sûr et décidé comme s'il était déjà en train de faire manœuvrer la Grande Armée. « Quand un homme est devenu fameux, on lui compose des antécédents », rappelle avec justesse Chateaubriand. L'anecdote de la bataille de boules de neige fut livrée au public la première fois en France sous le Consulat, dans un panégyrique à la gloire de Bonaparte que l'un de ses anciens camarades devenu son secrétaire, Bourrienne, a probablement inspiré, lui-même l'ayant probablement lu dans un écrit anglais daté de l'an VI, avant de reprendre ensuite l'épisode dans ses *Mémoires*, ce qui valut ensuite une belle postérité

SAGA_cs6_pc.indd 39 29/11/2017 12:55:06

à l'innocente bataille. Par l'analyse de la source, on ne saurait jurer qu'elle ait eu lieu. En outre, jouer les généraux en culotte courte dans une cour d'école est rarement synonyme de génie militaire, innombrables étant les meneurs juvéniles restés totalement obscurs. Enfin, si ses aptitudes mathématiques l'aidèrent dans sa carrière d'artilleur, elles ne présageaient en rien l'avènement du plus grand stratège de son siècle. Quelques mois après la disparition de son père, nous le retrouvons à Valence abonné un temps aux corvées militaires avant de pouvoir endosser l'uniforme de lieutenant artilleur en second. Dans sa ville de garnison, Napoléon ne brilla guère par sa sociabilité. Le jeune homme se liait peu et, hormis Bourrienne, peu de figures marquantes peuplent ses premières années. Tout au long de sa vie, il n'allait pas vraiment changer. Solitaire et bourreau de travail, l'isolement fut l'une des clés de sa réussite, n'en sortant que pour commander ses contemporains. S'il lui arrivait de soliloquer, le débat était rare en sa compagnie. A-t-il eu seulement un véritable ami ? On se le demande encore. Avec son clan, en revanche, même après plusieurs années d'éloignement, il conserverait toujours des liens étroits.

Depuis la mort de Charles, Napoléon s'intéressait de près aux affaires qui embarrassaient la famille, notamment celle des Salines, faisant preuve d'une belle opiniâtreté contre les sempiternelles lourdeurs bureaucratiques. Au cœur de sa solitude, la Corse nourrissait son imagination. Telles des figures antiques, les patriotes corses incarnaient à ses yeux sinon des modèles, du moins des héros qui le fascinaient. Lors de son premier congé, obtenu en août 1786, il s'empressa de retourner dans son île natale et prolongea son séjour. Quand son congé s'acheva, il renoua sans enthousiasme avec sa vie de garnison. Les années suivantes, son tropisme corse l'occupa presque entièrement, si bien que sans en pâtir sa carrière militaire fut presque mise entre parenthèses. Il entreprit aussi une grande fresque historique consacrée à la Corse, qu'il renonça ensuite à publier. Pendant qu'il faisait œuvre d'historien, la Révolution française vint surprendre ses rêveries. Les circonstances révèlent les grands hommes, dit-on. Dans son cas, il faudra encore attendre. Tandis que d'autres, les armes à la main, parcouraient déjà l'Europe, il profita du désordre ambiant pour retrouver cette terre natale qu'il chérissait par-dessus tout mais sans toutefois la connaître vraiment. Et quand entre deux permissions il revint sur le continent, ce fut en spectateur qu'il assista à la tourmente révolutionnaire. Dans sa correspondance adressée notamment à ses frères lors de ses séjours parisiens, il se révèle un excellent commentateur des turpitudes du

SAGA_cs6_pc.indd 40 29/11/2017 12:55:06

moment, mais n'affiche aucune intention de vouloir prendre part aux événements qui souvent l'horrifient, telle la journée du 20 août avec la prise sanglante des Tuileries. À Lucien, il confesse même son goût de « vivre tranquille, jouir des affections de sa famille, de soi-même[9] ». Au commissaire des guerres Naudin, il confie : « Je n'ai plus de sollicitude que pour la mère patrie[10]. » Pour un homme de sa trempe, même si son ambition corse était louable, on pouvait espérer mieux.

En 1789, s'il militait pour un maintien de l'île dans le giron français, il souhaitait ardemment comme beaucoup d'insulaires obliger la plupart des Français à plier bagage dans l'espoir de prendre leurs places. Si son rôle exact dans les émeutes antifrançaises d'Ajaccio reste flou, il semble qu'il ait voulu avec d'autres « nettoyer » la cité. Après l'expulsion des continentaux, Napoléon et Joseph se répartirent les rôles, le premier serait un chef militaire tandis que le second deviendrait un élu de premier plan. La passion nationaliste du premier lui valut même d'être sérieusement inquiété par une bande de profrançais. En mars 1792, Napoléon se fit élire commandant en second du 2e bataillon de volontaires corses quand son frère courait les assemblées pour mieux asseoir l'influence des Bonaparte. Pendant cette période corse, les deux frères apparurent comme les dignes héritiers d'une lignée qui avait toujours compté à Ajaccio. Après trois ans de Révolution, le fils de Charles se différenciait finalement peu de ses proches et mêmes lointains aïeux. Si le schéma familial n'avait guère évolué, les divisions insulaires en revanche n'étaient plus tout à fait les mêmes. Deux partis rivaux tenaient le haut du pavé, celui de Buttafoco, favorable à la royauté, et un second plus patriote, davantage acquis, en apparence du moins, aux idées révolutionnaires, celui de Pascal Paoli. Ce fut derrière ce parti du reste largement majoritaire que les Bonaparte se rangèrent sans sourciller. La figure de Paoli séduisait toujours Napoléon. Fut-il un second père pour lui ? On peut le penser.

Son admiration pour le « père de la nation » était ancienne. Il voyait en lui un héros digne de Plutarque, un véritable modèle. Et même s'il essuya auprès de lui de belles rebuffades, il le courtisa avec l'assiduité d'un dévot. Quand Paoli fut suspecté d'être un contre-révolutionnaire et menacé par la Convention en 1793, il prit ardemment sa défense, voyant en lui le « patriarche de la liberté[11] » admiré par tous les patriotes. Mais politiquement, Napoléon n'était pas encore complètement fixé. Depuis 1791, il penchait aussi vers les jacobins. S'il n'était pas hostile à la Révolution, la « canaille » qui la menait le révulsait. Remettre de l'ordre dans cette pagaille lui paraissait

SAGA_cs6_pc.indd 41 29/11/2017 12:55:06

nécessaire d'une manière ou d'une autre. Et selon ce prisme, l'ordre jacobin, déjà impitoyable et bientôt sanglant, était de loin préférable aux errements girondins par essence moins autoritaires et régionalistes. Mais comment dès lors rester à la fois patriote corse, partisan d'une certaine autonomie comme son mentor Paoli, et patriote jacobin, attaché donc à une vigoureuse centralisation ? Il n'eut pas à trancher. Les partisans de Paoli l'aidèrent à basculer irrémédiablement du côté jacobin. Quand le décret du 2 avril 1793 mettant en accusation Paoli fut connu, tous ceux qui étaient suspectés d'entretenir des sympathies jacobines furent pourchassés. Les Bonaparte étaient du nombre.

Le matin du 5 mai, près de Bocognano, Napoléon tomba dans une embuscade et fut pris par les paolistes, presque un comble pour celui qui deux ans plus tôt avait failli être lynché en raison de sa proximité avec le père de la nation corse. Grâce à un dénommé Bonelli qui parvint à le sauver de ce mauvais pas, il put ensuite gagner Bastia par la voie maritime pour se joindre aux forces conventionnelles. Dans le même temps, une consulte paoliste condamna les Bonaparte à « une perpétuelle exécration et infamie ». Le ton était donné, il fallait fuir. Après quelques péripéties, la famille embarqua à Calvi pour faire voile vers le continent le 9 juin 1793. Une page se tournait pour Napoléon. La Corse et Paoli venaient de couper les ponts avec lui. Cette double rupture fut tout aussi déterminante pour sa destinée que la disparition prématurée de son père biologique. Dès son arrivée à Toulon, il immola d'ailleurs celui qu'il encensait encore quelques semaines plus tôt : « C'est que Paoli a sur la physionomie la bonté et la douceur, et la haine, la vengeance dans le cœur, il a l'onction du sentiment dans les yeux et du fiel dans l'âme[12] », écrivit-il rageusement. L'emprise de Paoli dissipée, il venait de rompre avec son second père. Quant à sa terre natale, il l'oublierait bien vite pour se mettre au service des armées républicaines et ainsi commencer son ascension fulgurante. S'éloigner de son île fut moins un déracinement qu'une prometteuse libération. Aussi, l'historien Patrice Gueniffey a-t-il eu raison d'écrire : « De ce fardeau [la Corse], Napoléon devait nécessairement se délivrer[13]. »

Naissance du héros

En posant le pied à Toulon, il découvrit une France révolutionnaire en pleine tourmente. Quand les Girondins furent proscrits, la Provence entra en rébellion. Semant le désordre, des troupes fédé-

ralistes défiaient les armées de la Convention. Dans la tempête, le capitaine artilleur se morfondait dans l'armée régulière à compter les barils de poudre. S'estimant mal employé, il trépignait d'impatience. Le Conventionnel Saliceti lui donna heureusement sa chance en lui obtenant le commandement de l'artillerie du siège de Toulon. À son supérieur, le général Carteaux, il présenta un plan pour reprendre la ville qu'il fit adopter à force d'insistance. La situation paraissait pourtant désespérée. Derrière les murs de la cité, les troupes fédéralistes alliées aux Anglais étaient deux fois plus nombreuses que l'armée de Carteaux. Plus inquiétant encore, les insurgés et les tuniques rouges étaient solidement retranchés sur les hauteurs de la ville, ce qui empêchait toute attaque directe par la terre. En outre, la flotte anglaise qui stationnait dans la rade approvisionnait régulièrement les assiégés. Bref, le siège était bien mal engagé. Le dispositif ennemi présentait toutefois un point faible. Si l'artillerie parvenait à inquiéter la flotte, celle-ci serait contrainte de s'éloigner, ce qui fragiliserait considérablement le dispositif adverse. Pour réussir ce plan hardi et ingénieux, il suffisait de s'emparer d'un seul point haut pour y concentrer toute l'artillerie. Cartes en main, Napoléon paraissait sûr de son coup, sa fine étude de la topographie le confortant dans ses certitudes. Comme sur un échiquier, il s'apprêtait à mettre échec et mat les adversaires de la République. Mais si sur le papier tout semblait parfait pour ce mathématicien émérite, il restait néanmoins un dernier facteur qu'il ne pouvait entièrement maîtriser, le facteur humain. Pour ne pas risquer de tout compromettre, il jugea nécessaire de payer de sa personne. Pendant l'attaque, il se démena ainsi comme un beau diable, maniant lui-même le goupillon de ses batteries. Au cours des assauts contre les forts, un sergent britannique lui planta un esponton dans la cuisse gauche. Après la prise de plusieurs positions dominantes par les troupes françaises, le 17 décembre 1793 au matin, la flotte britannique mit les voiles sous une pluie de projectiles français. Deux jours après, la ville tomba. Le plan de Napoléon venait de triompher. De capitaine, il passa directement au rang de général de brigade.

Avec une science presque innée, il venait de naître à la guerre : « La guerre est un art singulier […] j'ai livré soixante batailles. Eh bien ! Je n'ai rien appris que je ne susse dès la première », dira-t-il ensuite. Étudiant le terrain avec précision et cultivant l'art du renseignement, il était doué pour repérer les failles de l'adversaire. Son génie mathématique l'aidait ensuite à concevoir un plan d'ensemble jusque dans ses moindres détails. Il calculait tout, vitesse de dépla-

SAGA_cs6_pc.indd 43 29/11/2017 12:55:06

cement des troupes, portée de tirs des canons, probables résistances de l'ennemi, consommation des munitions, etc. Avec une intuition confondante, il choisissait des hommes sûrs, valeureux et expérimentés. Avant même que soit tiré un coup de fusil, il connaissait généralement à la virgule près ses chances de l'emporter. Si elles étaient élevées, il pouvait se désintéresser de l'action en cours et il lui arrivait même de s'endormir tandis que la bataille faisait rage. S'il estimait en revanche sa présence nécessaire, son charisme et son énergie venaient rétablir une situation compromise. Son art n'était pas le fruit du hasard mais le résultat d'un esprit inspiré, méthodique, puissamment concentré, souvent héroïque et animé par une incroyable énergie. Doutant si peu de son succès, il ne s'étonnait point de ses victoires et en jouissait à peine.

En 1794, son heure n'était toutefois pas encore venue. Dans le ciel martial de la République, les étoiles filantes étaient encore innombrables. En guise de promotion, il reçut toutefois le commandement de l'artillerie de l'armée d'Italie. En politique, même s'il soutenait la Convention, il se tint prudemment à l'écart de ses excès sanglants. S'il admirait Robespierre, il n'avait aucune envie de faire couler le sang comme ceux qui entouraient le despote poudré. Proche du frère de l'Incorruptible, Augustin, on pensa un moment à lui pour commander les forces armées à Paris, mais il refusa poliment. S'il avait accepté, la guillotine lui était sans doute promise. Quand le régime de Robespierre tomba, il fut à peine inquiété malgré sa proximité avec Augustin, retrouvant rapidement la liberté. En l'espace d'une année, les deux causes politiques qui l'animaient jusque-là, paolisme et jacobinisme, s'étaient brutalement effondrées. S'il ne s'était véritablement enfermé dans aucune des deux, s'en éloigner fut pour lui une vraie chance. Au fond, ce qui caractérise le plus ses jeunes années, ce sont les disparitions successives de tous ses pères, qu'ils soient naturels ou politiques. Après chacune d'entre elles, son personnage s'affirma toujours davantage, mais une dernière rupture manquait encore à sa chrysalide.

Avant d'entrer sur la scène de la grande histoire, il patienta en coulisse encore une année. Comme il était toujours suspecté, la réaction thermidorienne pourtant peuplée d'anciens jacobins le tint à l'écart, le laissant un temps sans affectation, avant de l'installer dans un obscur cabinet topographique où la poussière recouvrait l'ennui. Entre deux idées noires, il songea à s'engager en Orient. Plongé dans ses rêveries, il n'en avait pas perdu le sens des affaires, s'essayant sans

SAGA_cs6_pc.indd 44 29/11/2017 12:55:06

succès mais avec acharnement à la spéculation immobilière pour le compte de son frère Joseph. Depuis son arrivée en Provence, les liens familiaux ne s'étaient guère distendus, bien au contraire. Avec Joseph, Napoléon entretenait une correspondance régulière, ponctuée de tendres déclarations. Il l'aimait sincèrement. Si les individualités existaient au sein du clan, l'entraide familiale était la règle et même la priorité. Du moins le général Bonaparte le voyait-il ainsi. À l'été 1795, en marge de ses tripatouillages financiers, l'affaire du mariage avec Désirée Clary était au centre de ses préoccupations. Il l'avait connue à Marseille et souhaitait ardemment épouser cette fille d'un riche commerçant marseillais qui venait de donner la main de son autre fille, Julie, à Joseph. Mais Napoléon ignorait que les Clary, comme son frère aîné d'ailleurs, n'avaient aucune envie de lui céder. Il eut beau insister, tempêter, rien n'y fit. En guise de refus, on lui opposa un silence blessant. Dès lors, son pacte avec le clan changea de nature. S'il pratiqua toujours ensuite une certaine forme de solidarité familiale, il privilégia désormais très nettement ses intérêts, les faisant passer avant ceux de sa fratrie. Désormais, ce serait lui le chef, et si un Bonaparte osait le contrarier, il l'écarterait impitoyablement. La dernière rupture était enfin intervenue, peut-être s'agissait-il de la plus importante. À l'été 1795 finissant, Napoléon était entièrement libre, sans amour, sans idole ou sans modèle. La Corse avait disparu de ses pensées et sa famille s'était éloignée de lui. Comme dépouillé, il était presque nu quand le destin vint lui sourire.

Si la Révolution n'avait pas manqué d'occasions pour les ambitieux qui voulaient s'en saisir, le vainqueur de Toulon n'avait jusque-là que timidement avancé ses pions. Désormais, il allait accélérer la cadence. Appelé par le Conventionnel Barras pour contenir une insurrection royaliste le 13 vendémiaire, sa détermination assura le succès de la journée. S'imposant d'emblée comme un homme fort au sein d'une Convention thermidorienne parfois hésitante, on le considérait à présent d'un autre œil. Il était écouté et gagnait en influence. En privé comme en public, il donnait le bras à une incomparable femme de réseaux, Marie-Josèphe Rose Tascher de La Pagerie, veuve du général Beauharnais, qu'il appela bientôt Joséphine. À travers elle, le général Bonaparte se lia avec un nouveau clan, celui des Beauharnais, entretenant tout de suite des liens forts avec les deux enfants de sa conquête, Eugène et Hortense. Complices en diable, Joséphine et son amant s'étourdissaient dans la fête thermidorienne tout en augmentant leur emprise sur la société

SAGA_cs6_pc.indd 45 29/11/2017 12:55:06

d'alors. Quelques jours avant son mariage, Napoléon fut nommé à la tête de l'armée d'Italie. Depuis de nombreuses semaines, il mûrissait un nouveau plan de campagne contre les Autrichiens, capable selon lui de ramener la paix. Désormais maître de son destin, Napoléon n'avait presque plus rien de commun avec les Bonaparte qui l'avaient précédé. Le jour de son mariage avec Joséphine, le 9 mars 1796, il ne signa d'ailleurs plus *Buonaparte* mais *Bonaparte*, francisant ainsi son nom comme pour mieux rompre avec son passé familial. On peut considérer ce moment comme un second baptême pour cet homme nouveau qui n'en finissait pas de renaître. Enfin surgissait du quasi-néant un homme « régénéré » capable par sa seule volonté de dicter aux événements comme personne ne l'avait fait avant lui. Si la Révolution était déjà riche en symboles, il lui manquait toutefois d'immortelles pages de gloire. Le général Bonaparte allait enfin les écrire tandis que l'on croyait la parenthèse révolutionnaire sur le point de se refermer. Atteints par une crise économique sans précédent, les Français regrettaient en effet amèrement l'Ancien Régime et une restauration paraissait à terme inévitable. Dans cette période troublée, personne n'aurait pu prédire l'apparition d'un véritable héros à l'Antique capable à lui seul d'infléchir le cours de l'histoire.

En Italie, Piémontais, Sardes et Autrichiens n'avaient aucune chance de l'emporter face à Napoléon. Son armée, qui n'était pourtant pas la meilleure, allait devenir sous son commandement l'une des plus glorieuses d'Europe. Comme à Toulon, il concentra ses meilleures forces sur le point faible de l'adversaire et en vint facilement à bout, avant de s'attaquer méthodiquement aux autres positions ennemies. Parvenant la plupart du temps à se placer en position centrale et empêchant ainsi ses adversaires de réunir des forces supérieures aux siennes, il les détruisit imparablement un à un. Jusqu'à Waterloo, il rejouera inlassablement la même symphonie guerrière. Comme de vulgaires dominos, les armées adverses succombaient, emportées par la vitesse d'exécution du joueur Napoléon. Ses armées se déplaçaient parfois si vite que ses ennemis en étaient étourdis. « Il fait la guerre avec nos jambes », répétaient fièrement ses soldats. Ses victoires étonnèrent l'Europe tout en faisant réfléchir leur génial inspirateur : « Ce n'est qu'après Lodi, confia-t-il à Las Cases à Sainte-Hélène, qu'il me vint dans l'idée que je pourrais bien devenir, après tout, un acteur décisif sur notre scène politique. Alors naquit la première étincelle de la haute ambition[14]. » Une fois la

fumée de ses propres canons dissipée, il n'avait aucune envie de se morfondre dans son quartier général seulement occupé à consulter ses cartes et entendait bien se mêler de politique et de diplomatie. Or pour le Directoire, la surprise était totale et pour tout dire presque désagréable. Barras, son ami, croyait avoir dépêché dans la péninsule italienne un homme lige capable peut-être de remporter deux ou trois victoires, mais surtout de récolter d'importantes quantités d'or et d'argent qui viendraient soulager les délicates finances d'un régime aux prises avec une robuste crise financière. Comprenant que le nouveau héros pouvait leur faire de l'ombre, les directeurs lui assignèrent une nouvelle mission début mai 1796.

Le 13 mai, tandis que les patriotes italiens célébraient partout son nom dans les rues de Milan, il reçut l'ordre de laisser son commandement au général Kellermann pour prendre la tête d'une expédition militaire destinée à rançonner le sud de l'Italie. Alors qu'il rêvait de poursuivre les armées autrichiennes jusqu'à Vienne en digne conquérant, le Directoire ne voyait en lui qu'un pillard. La déception était amère. Acculé, il tenta le rapport de forces en menaçant de démissionner s'il n'était pas confirmé dans son commandement. Le vainqueur de Lodi jouait là une carte osée, mais si le Directoire battait en retraite, sa victoire politique serait à l'égale de celles qu'il venait de remporter dans les plaines italiennes. Le 21 mai, le régime capitula en rase campagne : « Le Directoire a mûrement réfléchi sur cette proposition, et la confiance qu'il a dans vos talents et votre zèle républicain [a] décidé de cette question par l'affirmative[15]. » Le cordon qui le liait à son gouvernement se distendait, le général Bonaparte gagnait chaque jour en indépendance. Désormais sans entraves ou presque, le nouveau héros put avancer à pas de géant sans craindre d'être retardé par un gouvernement déjà si décrié.

Afin d'accroître son indépendance, il décida sans ordre de faire distribuer tout l'argent que collectait son armée, de juteux millions, à ses hommes de troupe plutôt que de les envoyer à Paris. Le sourire aux lèvres, chaque soldat vit alors sa bourse se garnir. Le manche du fusil étant de leur côté, personne n'osa protester. Par ce geste, le général se rendit davantage encore populaire, se constituant peu à peu un cercle soudé de fidèles, notamment parmi les généraux qui furent tous ou presque complaisamment gratifiés au moyen de caisses d'or bien pleines. La razzia française ayant provoqué quelques troubles, à Pavie par exemple, Napoléon comprit qu'il fallait organiser la collecte en associant plus intelligemment les Italiens. En leur

SAGA_cs6_pc.indd 47 29/11/2017 12:55:06

laissant le soin de prélever sur leurs terres ce dont l'armée avait besoin, il mit fin aux désordres tout en posant les premiers jalons d'une très relative indépendance. Peu à peu la péninsule vit naître des républiques, sœurs de leur aînée française, chacune succédant à une monarchie ou à une principauté effondrée. Leur autonomie fut toutefois bien mince, le nouveau héros reprenant d'une main ce qu'il avait donné de l'autre. En Italie, il arrêta ainsi ses premiers principes : la guerre doit payer la guerre et si elle paie davantage, le soldat en recueille les fruits. Autre principe, si l'autonomie du vaincu était préférable à la chienlit, la bride sur son cou ne devait jamais être trop lâche. Deux clientèles dévouées à Napoléon prospérèrent autour de lui, l'une militaire, subjuguée par les attentions du chef, l'autre patriote, séduite par des honneurs habilement décernés.

Vers de plus hauts sommets

En l'espace d'un an, trois armées autrichiennes se succédèrent en vain pour reprendre l'Italie à Napoléon, telles d'impuissantes vagues contre un fier rocher. Elles étaient pourtant aguerries, valeureuses et supérieures en nombre, mais à chaque fois elles furent défaites, rossées même, comme victimes d'une irrésistible *furia*, au grand désespoir d'un cabinet viennois de plus en plus inquiet. Entre deux batailles, le général collectionnait les traités de paix avantageux avec les vaincus italiens. Ses succès diplomatiques étaient d'autant plus facilement obtenus qu'il pratiquait une diplomatie plutôt expéditive exigeant presque à chaque fois une soumission complète. Encensé et maître de presque toute la péninsule, le général jouissait d'une réelle autonomie, tel un véritable proconsul. S'il en possédait tous les pouvoirs, il en avait également l'apparence. À Milan, au château de Mombello, entouré par une myriade d'artistes, d'hommes politiques, d'écrivains ou de militaires galonnés, on l'aurait cru roi. De cette cour, Joséphine était la perle. Sa bienveillance et son entregent compensaient les manières parfois rudes du général. Un couple de pouvoir était né. Autour d'eux gravitait l'inévitable famille Bonaparte avec son éclat modeste et ses jalousies rentrées. Leur position élevée semblait toutefois naturelle, comme s'ils étaient nés prince et princesse. La société du proconsul était jeune et flamboyante. L'ascendant de cette nouvelle génération paraissait irrésistible. À la suite de Balzac, Stefan Zweig jugea que l'ascension du petit lieutenant Bonaparte « ne signifiait pas

seulement le triomphe d'une personne, mais une victoire de l'idée de jeunesse[16] ». Mérite et gloire fondaient aussi une nouvelle élite, presque une nouvelle noblesse. Si quelques manières étaient observées, le tutoiement républicain restait toutefois de rigueur. Tandis que le néoclassicisme inspirait les artistes, le général Bonaparte était le nouveau César, l'archétype du héros à l'Antique, mais paré des nouvelles couleurs tricolores. Avec lui, mythes et réalités se confondaient.

À Paris, son indépendance affichée ne faisait pas que des heureux. En outre, la réaction royaliste menaçait un régime vilipendé. La presse de droite attaqua durement celui qu'elle qualifiait d'« ange exterminateur ». Ses conquêtes étaient critiquées, le mot de *dictateur* se lisait dans certaines gazettes tandis que le Directoire laissait écrire. Il fallait réagir et clouer le bec à ces « bavards » impénitents. Pour y parvenir, conscient de n'être jamais mieux servi que par soi-même, il se fit patron de presse. Et quel patron ! Le 19 juillet 1797 fut imprimé à Milan le premier numéro du *Courrier de l'armée d'Italie, ou le Patriote français à Milan*. Dès les premières phrases, le ton était donné. Bonaparte était présenté comme « le » sauveur de la France. Pour conforter la diffusion du journal, de nombreux exemplaires furent distribués gracieusement. Un second journal fut lancé dans la foulée : *La France vue de l'armée d'Italie*. Utiliser la presse pour vanter son action n'était certes pas chose nouvelle. Ce qui était plus innovant, c'était son emploi systématique pour la propagande du héros. Tout était prétexte à communication. Ainsi, Bonaparte incita tous ceux qui l'entouraient et qui étaient capables de tenir une plume à publier leurs écrits : « Ce n'est que parce que les patriotes et les gens sages n'écrivent jamais, disait-il, que l'on livre l'opinion à un tas de misérables stipendiés qui la pervertissent et tuent l'esprit public. » Quand sa gloire pâlissait, il était capable de transformer un demi-succès, voire un échec complet, en triomphe par la seule magie du verbe ou en confiant à un habile pinceau le soin de réaliser une œuvre magistrale. En Italie, Napoléon devint ainsi non seulement un remarquable communicant, sans doute le plus doué de son époque, mais aussi un véritable précurseur quel que soit le domaine – politique, financier, militaire ou médiatique.

Le 18 octobre 1797, avec la signature du traité de Campoformio, les hostilités cessèrent entre la France et l'Autriche. En moins de dix-huit mois, le général Bonaparte avait réussi l'incroyable pari de mettre fin à une guerre commencée cinq ans plus tôt. Tout en signant parmi les plus belles victoires françaises, il révolutionna

SAGA_cs6_pc.indd 49 29/11/2017 12:55:06

en profondeur l'Italie, se constitua une légitimité, se créa un espace politique et démontra toutes ses qualités d'administrateur. Mais quelle suite à donner à pareils prodiges ? Il eut alors l'intelligence de ne pas compromettre son ascension en tentant un coup politique hasardeux contre un Directoire encore solidement installé. En outre, il manquait encore quelques feuilles de lauriers à sa couronne de gloire. À l'évidence, les récolter en Égypte ajouterait au panache d'un général qui ne semblait déjà plus connaître de limites.

Sur le plan stratégique, on pensait aussi contrarier les intérêts maritimes et commerciaux britanniques, le vieil ennemi continuant de faire la guerre à la France, en s'installant sur la terre des pharaons. Politiquement, l'intermède égyptien éloignerait notre général d'un régime honni avec lequel il valait mieux éviter toute collusion fâcheuse. Enfin, le parallèle avec César était évident, même si la nouvelle Cléopâtre, Joséphine, n'allait pas être du voyage. De Toulon, le 19 mai 1798 appareillèrent treize vaisseaux de ligne, six frégates et trente-cinq autres bâtiments. Sur leurs ponts, près de 54 000 hommes qui ne connurent leur destination finale qu'une fois en mer. À l'expédition militaire s'ajouta une expédition scientifique. Astronomes, médecins, mathématiciens, chimistes, botanistes, ingénieurs, dessinateurs… acceptèrent nombreux de participer à l'une des plus fascinantes aventures des temps modernes. Au total cent soixante-sept scientifiques furent répartis par Bonaparte en cinq sections. À chacun son grade et ses attributions précises comme pour un régiment. Cette autre armée d'Égypte allait fonder l'égyptologie moderne en arpentant villes, ruines et déserts. À la guerre, à la politique et aux arts, il ajouta la science, nouveau trait de génie intemporel et sans doute déjà pensé pour la postérité.

À quel moment s'est-il intéressé à la trace qu'il laisserait dans l'histoire ? Probablement très tôt. Si les enjeux politiques ou stratégiques du moment le préoccupaient toujours, il n'oubliait jamais d'inscrire tous ses faits et gestes dans l'épopée qu'il voulait sans tache. Évidemment les contingences sapaient parfois la pureté héroïque qu'il souhaitait incarner. Pour conquérir ou se maintenir, il lui fallait parfois être brutal et punir sans concession, ne serait-ce que pour impressionner ennemis et adversaires. Sans rien dissimuler toutefois, Napoléon savait que le pinceau d'un artiste ou la plume d'un auteur pouvait habilement atténuer l'effet produit, voire le transfigurer. À cet égard, la campagne d'Égypte apparaît comme un cas d'école. Militairement, elle fut un échec complet. Certes, la terre des pharaons

SAGA_cs6_pc.indd 50 29/11/2017 12:55:06

fut conquise et de brillantes victoires remportées (les Pyramides ou Aboukir), mais aucun des objectifs stratégiques ne fut atteint. La puissance maritime britannique ne fut guère gênée, pire même, la flotte française fut décimée en rade d'Aboukir quelques semaines après le débarquement par un amiral Nelson au sommet de son art. À Jaffa, le général Bonaparte massacra sans pitié des milliers de prisonniers turcs et, au cours d'une retraite, se vit contraint de laisser derrière lui les malades et blessés de son armée, tous ensuite exterminés à leur tour. Au fil des mois, le sang coula sur la terre des pharaons, sans que l'on comprenne vraiment l'intérêt de cette campagne exotique, ce qui désorienta nombre de ses soldats. La réalité fut cependant ensuite habilement transfigurée grâce au talent de peintres tel Gros dont le célèbre tableau *Bonaparte visitant les pestiférés de Jaffa* fit de la douloureuse séquence survenue dans cette ville (massacre des prisonniers puis abandon des malades) une scène thaumaturgique où l'on admire le général touchant les malades de sa blanche main, tel un roi tenant son pouvoir de Dieu. En outre, grâce au succès de l'expédition scientifique, les défaites furent oubliées. Mieux encore, on vit l'émergence dans les salons parisiens d'un style « retour d'Égypte ». Affublé de symboles égyptiens, même le meuble servait la propagande d'un général dont l'héroïsme pouvait paraître biblique.

Au bout de quelques mois, Napoléon comprit cependant que s'il restait en Égypte prisonnier de sa conquête, son ambition risquait de s'ensabler durablement. Il lui fallait quitter au plus vite cette terre inhospitalière avant qu'il soit trop tard. Le 23 août 1799, dans les campements de l'armée, un ordre du jour circula. En le lisant, les soldats comprirent, la mine défaite, que leur général les avait abandonnés à leur sort. Sans ordre, il était en effet reparti pour la France. En désertant, il tentait un nouveau pari plus risqué encore que les précédents. Avec huit chances sur dix d'être capturé par la flotte anglaise, il pouvait terminer sa carrière dans une geôle londonienne. Et même s'il réussissait à se faufiler entre les navires de la Royal Navy, comment serait-il accueilli en France ? N'allait-il pas être arrêté pour désertion ? Autrement dit, le cachot lui semblait de toute façon promis. Lui sans doute calcula autrement, espérant que sa fortune, autrement dit sa chance, le conduise à bon port, et qu'ensuite il serait reçu en sauveur. Inconscience ou prescience de sa part, on ne le saura jamais. En tout cas, les dés roulèrent en sa faveur et sa fuite devint un retour glorieux. Quand il débarqua en rade de Fréjus, un vent d'allégresse emporta jusqu'aux plus réticents. Tandis que les

SAGA_cs6_pc.indd 51 29/11/2017 12:55:06

canons saluaient son arrivée, on accourait de partout pour le voir, les quais étaient combles et la baie était couverte de canots emportant des admirateurs impatients d'acclamer leur héros. Sa marche jusqu'à Lyon se fit parmi les vivats et sous les regards avides d'une foule en liesse. Partout on se portait à sa rencontre ; le peuple, il pouvait en être sûr, venait de l'adouber de la plus enthousiaste des manières.

Le miracle consulaire

Le régime du Directoire n'en finissait plus de finir. Même s'il était parvenu à contenir les oppositions – notamment royalistes – par des coups de force, un mécontentement diffus et irrésistible minait la moindre de ses actions. La guerre avait repris et si l'invasion du territoire avait été évitée, la situation restait incertaine car les armées autrichiennes reprenaient pied en Italie. La situation économique était douloureuse pour beaucoup, la monnaie restait rare, les rentiers étaient ruinés et les fonctionnaires n'étaient plus payés. Depuis 1789, on attendait un mieux qui ne venait pas, même la production agricole paraissait atone. Sur ce terreau, il était facile de prospérer politiquement. Le général Bonaparte incarnait l'espoir, encore fallait-il qu'il ne compromette pas ses chances d'accéder au pouvoir en tentant une aventure solitaire. Napoléon chercha des appuis qu'il trouva un à un, parmi les idéologues tel Sieyès, les jacobins comme Fouché, ou les ambitieux éclairés, à l'exemple de Talleyrand. Avec quelques militaires et banquiers, ses premiers conciliabules devinrent rapidement une conspiration qui ne surprit presque personne quand les 18 et 19 brumaire les Chambres assemblées furent invitées, en vérité contraintes, de confier le pays au général Bonaparte et à ses soutiens.

Après avoir rapidement écarté les idéologues, dont Sieyès, le nouvel homme fort du pays fit rédiger une Constitution à sa main consacrant un exécutif fort emmené par trois consuls. Des trois, un seul, le premier, possédait en réalité tous les pouvoirs. Talleyrand les surnommait malicieusement *Hic*, *Haec* et *Hoc* : *Hic*, « Lui », pour Bonaparte, *Haec*, « Elle », pour Cambacérès, allusion perfide à ses mœurs mais aussi à sa posture soumise, et *Hoc*, un « ça » méprisant pour l'effacé Lebrun. Si les deuxième et troisième consuls n'étaient que des collaborateurs, les trois assemblées avaient été installées pour se neutraliser. La première, le Tribunat, était

une Chambre bavarde sans réel pouvoir, discutant les lois sans les voter, la deuxième, le Corps législatif, était muette, votant les lois sans en débattre, tandis que la troisième, le Sénat, qui réunissait les « sages », pouvait censurer le travail des deux premières sous prétexte de contrôle de constitutionnalité, lors de séances à huis clos. En matière de « diviser pour régner », un principe que Napoléon affectionnait, la construction était habile. Si le Premier consul n'avait pas complètement les mains libres, il s'était cependant donné les moyens politiques de réformer avec panache. Quelle maestria politique pour un jeune général d'à peine trente ans qui n'avait administré jusque-là que des terres conquises !

Il serait vain de recenser ici toutes les institutions fondées par Napoléon Bonaparte. Un épais dictionnaire y suffirait à peine[17]. En tous domaines, ses intuitions furent décisives : « Une imagination prodigieuse animait ce politique si froid ; il n'eût pas été ce qu'il était si la muse n'eût été là ; la raison accomplissait les idées du poète », s'enthousiasma Chateaubriand. Avec des hommes de talent tels que Portalis, Cambacérès, Gaudin ou Mollien, il réussit à graver dans le marbre de la loi les acquis de la Révolution française, la finissant en quelque sorte de la plus efficace des manières. Sans lui, il aurait sans doute fallu des décennies pour que s'impose l'égalité civile et que naisse le puissant instrument qui allait en être le garant, une administration performante. Par sa volonté naquit un Code civil dont plus de la moitié des articles sont encore en vigueur aujourd'hui et dont les grands principes concernant l'état civil, les contrats, la propriété, le divorce ou l'héritage constituent toujours pour l'essentiel le socle de notre société. L'ensemble des codes napoléoniens parachève l'œuvre révolutionnaire en donnant la primauté absolue à la loi. Elle allait ainsi être uniforme partout, appliquée par des préfets nommés par le pouvoir et défendue par des instances judiciaires aux compétences étendues. L'œuvre législative et réglementaire de Napoléon devint comme intouchable, au point que ses premiers successeurs, pourtant adversaires politiques et réputés contre-révolutionnaires, Louis XVIII et Charles X, la reprirent quasiment en l'état. Mieux encore, le premier fit en sorte d'en perfectionner les rouages avec, par exemple, la création de la Caisse des dépôts et consignations. Ajoutons que l'administration napoléonienne constituait un outil de pouvoir tel qu'y renoncer eût été suicidaire. Si un retour en arrière était encore envisageable avant Brumaire, après Napoléon il n'était plus possible.

SAGA_cs6_pc.indd 53 29/11/2017 12:55:06

En quelques années, il fit entrer définitivement l'ancienne société dans l'histoire moderne tout en faisant en sorte de ne plus exclure ceux qui en avaient autrefois fait partie. Sous le Consulat, les émigrés rentrèrent, et grâce au Concordat, les églises ouvrirent à nouveau leurs portes aux fidèles impatients. Mais si nobles et ecclésiastiques retrouvaient une place, leurs privilèges s'étaient presque tous évanouis. En matière religieuse, les protestants et les juifs devinrent les égaux des catholiques, tandis que la franc-maçonnerie fut officieusement encouragée. Si le Premier consul, puis l'empereur fut chaque année davantage entouré par de grands noms parmi sa cour, il resta attaché à promouvoir le mérite. Décernée aux plus méritants, la Légion d'honneur en fut le meilleur exemple. Si les anciennes familles conservaient quelque lustre, savants, militaires et entrepreneurs étaient à présent autant considérés par un pouvoir intéressé à fusionner les élites. Le Consulat reste comme un vrai moment de réconciliation nationale tendant à effacer les anciennes plaies. C'était assurément pour Napoléon un excellent moyen de consolider son pouvoir tout en tournant les pages encore douloureuses d'un passé récent. On a cependant longtemps accusé Napoléon d'avoir fait le jeu de la seule bourgeoisie, de la classe des possédants. Souvent marxiste mais pas toujours, cette critique récurrente est à bien des égards injuste. En consacrant la propriété, en instaurant un véritable marché national, voire européen, en protégeant les biens tout en facilitant leur circulation, Napoléon a incontestablement favorisé une expansion économique qui profita au-delà des seules élites. La nette croissance des revenus agricoles constatée sous son règne en est la meilleure preuve. En témoigne aussi sa réelle popularité auprès des canuts lyonnais.

Autre « miracle » consulaire, une paix générale vint mettre un terme provisoire à une décennie de conflits. Traité après traité, la France en termina avec la guerre, jusqu'à conclure la paix d'Amiens avec son pire ennemi, l'Angleterre, en 1802. En l'espace de trois années, le pays avait retrouvé une stabilité intérieure comme extérieure. Avec des finances restaurées, une guerre civile éteinte, des principes révolutionnaires consolidés, une protection efficace des personnes et des biens, une monnaie solide, des frontières en paix et une économie retrouvant des couleurs, le mot miracle devint synonyme du moment consulaire. Dans l'ivresse d'alors, il y eut tout de même quelques erreurs magistrales, comme le rétablissement de l'esclavage (1802). Rêvant de fonder un empire colonial outre-Atlantique, le Pre-

SAGA_cs6_pc.indd 54 29/11/2017 12:55:06

mier consul crut utile de restaurer un ordre à la base de la prospérité coloniale de l'Ancien Régime. Il connut là l'une de ses pires défaites et abîma sa postérité. L'expédition qu'il envoya à Saint-Domingue, la plus importante des îles à sucre, fut décimée par la fièvre jaune et les révoltes, si bien que le rêve américain se mua en cauchemar sanglant. Malgré le désastre, la popularité de Napoléon ne fut guère entamée tant les réussites étaient par ailleurs éclatantes. Toutes les oppositions n'avaient cependant pas désarmé, bien au contraire. Leur poudre vengeresse restait dangereuse. Le 24 décembre 1800 tandis que la voiture du Premier consul filait vers l'Opéra, une bombe éventra la rue Saint-Nicaise. On dénombra vingt-deux morts, plus de cent blessés et une quarantaine de maisons furent si endommagées qu'il fallut les détruire ensuite. L'apogée consulaire restait donc fragile, à la merci de la main haineuse d'un terroriste.

Dans ce contexte, Lucien Bonaparte, le deuxième frère de Napoléon, devenu ministre de l'Intérieur, fut le premier à soulever la question de l'hérédité. Si le népotisme du Premier consul restait encore contenu, l'idée que le pouvoir devait rester aux mains des Bonaparte s'insinua dans les esprits. Si le Premier consul n'était pas revenu vivant de la seconde campagne d'Italie, Cambacérès et d'autres avaient par exemple songé à remettre les clés du pouvoir au frère aîné Joseph. Le nom Bonaparte étant alors synonyme de gloire, l'ensemble du clan voyait une nouvelle aura nimber chacun de ses membres. D'où une propension presque naturelle à vouloir se réserver le pouvoir. Et si une monarchie venait à être instaurée, la race des Bonaparte semblait la mieux placée car « leur histoire, estime Thierry Lentz, ne portait aucune des traces de l'ancienne monarchie et leurs tendances révolutionnaires garantissaient une filiation impeccable au regard des exigences des modérés[18] ». Comme des Washington couronnés, ils apparaissaient comme les seuls capables de maintenir les acquis de la Révolution tout en garantissant une stabilité politique. Mais qu'en pensait le principal intéressé ?

En public comme en privé, il répugnait à évoquer cette question délicate, estimant sans doute qu'il était bien trop tôt pour laisser choir ses habits consulaires, mais à n'en pas douter il attendait le moment favorable pour avancer ses pions monarchiques dans le jeu politique d'alors. Jugeant sans doute qu'il pouvait sacrifier sa dame sans trop d'incidence, cet expert en échecs exposa l'atout Joséphine en premier. Alors qu'elle n'était investie d'aucune fonction officielle, le Premier consul la combla d'honneurs ressemblant étrangement

SAGA_cs6_pc.indd 55 29/11/2017 12:55:06

à ce qui se faisait sous l'Ancien Régime au sein d'une nouvelle cour encore bigarrée mais déjà en passe de rivaliser avec les cours européennes. Les ambassadeurs étrangers lui faisaient la révérence comme autrefois à Marie-Antoinette et un essaim de dames d'honneur se pressait à sa suite. Personne n'y trouva rien à redire. Au contraire, il paraissait naturel de s'incliner chaque jour davantage devant l'homme providentiel et son entourage. L'idée dynastique progressait sans ostentation mais avec une évidente assurance.

Naissance d'une quatrième dynastie

Un problème de taille subsistait cependant pour Napoléon : il n'avait pas d'héritier. Stérile sans doute depuis les premiers mois de leur mariage, Joséphine ne pouvait lui en donner. Et si le clan Bonaparte ne manquait pas de prétendants, aucun ne trouvait grâce aux yeux du futur monarque. Le divorce étant exclu, le couple consulaire imagina une troisième voie, audacieuse mais désespérante pour ceux qui allaient s'y trouver mêlés. Les victimes désignées furent le troisième frère de Napoléon, Louis, et la fille de Joséphine, Hortense. Alors même que les familles Bonaparte et Beauharnais ne s'appréciaient guère, les deux jeunes gens furent mariés contre leur volonté. Le but de la manœuvre était simple, le couple consulaire adopterait leurs enfants pour en faire de probables dauphins. Affreuse et prédatrice, cette solution avait l'avantage de préserver leur couple tout en satisfaisant les hauts intérêts du moment. Ou comment concilier sans vergogne sentiments et politique*. Après cette union, dynastique avant l'heure, le pouvoir consulaire fut consolidé en l'an X par l'adoption du Consulat à vie. Si les résultats du plébiscite approuvant la Constitution consulaire en 1800 furent au total décevants (à peine 20 % de votants), ceux du Consulat à vie furent bien meilleurs avec une participation double et une majorité écrasante de oui. Le vote étant nominatif, peu de téméraires osèrent un vote négatif dans des registres visibles par tous et en particulier par la police. La consultation populaire fit taire des Chambres encore réticentes, le Sénat n'ayant auparavant voté qu'un simple renouvellement de son mandat pour dix ans comme « gage éclatant de la reconnaissance nationale ».

* Un temps considéré comme dauphin probable, Napoléon Charles disparaîtra, victime de la tuberculose en 1807.

Grâce au vote populaire, Napoléon contourna l'obstacle législatif. Le plébiscite de l'an X peut être considéré comme un point de non-retour. Ensuite, tout s'accéléra, une nouvelle monarchie allait bientôt éclore sur les décombres de l'ancienne. Tandis que les rôles dynastiques et de cour se précisaient, on s'empressa de ressortir de vieux ouvrages consacrés à l'étiquette de l'Ancien Régime pour en copier la plupart des usages et ainsi donner une certaine contenance aux futurs acteurs du règne annoncé.

Mais quelle couronne choisir pour Napoléon ? Ceindre une couronne royale eût été maladroit. Personne n'avait oublié que dix ans plus tôt la dernière tête à en avoir porté une avait roulé dans le panier de la guillotine. En outre, les derniers Bourbons emmenés par le comte de Provence n'avaient aucune intention de renoncer aux droits de leur race qu'ils considéraient encore comme légitimes. Enfin, la nouvelle monarchie se voulait innovante. La nation restant tout au moins sur le plan des principes encore souveraine, le prochain monarque tiendrait sa légitimité d'elle et d'elle seule. La nouvelle hérédité s'appuierait sur le vœu des représentants de la nation, les Chambres, formant ainsi un pacte constitutionnel entre le monarque et ses futurs sujets. Pour mieux habiller cette construction monarchique de type « statutaire », le titre d'empereur convenait mieux. Symboliquement, il rappelait les règnes de Charlemagne et des empereurs romains, ce qui donnait une majesté tout à fait dans l'air du temps à l'ensemble. En pleine vague néoclassique, prendre pour emblème l'aigle était très habile. Poser sur sa tête la couronne de Charlemagne même reconstituée de toutes pièces l'était tout autant. Attentif aux mythes politiques, Napoléon devenait le digne successeur de l'empereur à la barbe fleurie tout en se faisant représenter sous les traits d'Auguste. Son buste comme ses statues en pied seraient en effet romains. Il butina aussi l'héritage mérovingien en couvrant d'abeilles ses manteaux de cour et autres ornements. Avec pareils essaims mythiques, on pensa sans doute que la fleur de lys resterait fanée pour toujours.

Il manquait cependant à l'inéluctable proclamation de l'Empire l'urgence de la nécessité. Puisque les premiers complots contre la personne du Premier consul avaient fait émerger le principe d'hérédité, ceux qui se tramaient encore allaient servir d'alibi à la résurgence monarchique. Fomenté par le robuste Cadoudal, un attentat royaliste se préparait dans la capitale. À nouveau, l'angoisse et la peur serviraient de ferments d'unité, la recette était ancienne mais toujours efficace. Le chef de l'État étira alors les fils de cette conspi-

SAGA_cs6_pc.indd 57 29/11/2017 12:55:06

ration pour mieux souder la nation autour de sa personne, faisant au passage arrêter un rival républicain, le général Moreau, qui lui faisait encore de l'ombre. La manipulation était grossière mais avait le mérite de l'efficacité. On protesta contre cet arbitraire. Moreau, le « rival » militaire réputé républicain, eut la vie sauve mais fut éloigné. Pendant ce temps, la traque aux véritables conspirateurs se poursuivait dans une capitale placée en état de siège. Dans cette atmosphère pesante, la police mena rondement son enquête et arrêta les principaux chefs de la conjuration.

Au cours des interrogatoires, les suspects évoquèrent sans le nommer la complicité d'un « prince français ». Les soupçons se portèrent presque naturellement sur le dernier des Condés, le duc d'Enghien, qui résidait près de la frontière française en territoire allemand. S'il n'était pas mêlé au complot, il restait cependant un adversaire déclaré du régime qu'il serait peut-être judicieux politiquement de réduire au silence. Se trama alors ce qui fut appelé le « crime fondateur » de l'Empire, pour lequel Napoléon n'éludera jamais ses responsabilités. Enlevé le 15 mars 1804, le duc d'Enghien fut exécuté après un procès sommaire six jours plus tard dans les fossés de Vincennes. En faisant à nouveau couler le sang des Bourbons, Napoléon fit coup double : « Au moment où Bonaparte, écrivit Germaine de Staël, voulut se faire nommer empereur, il crut à la nécessité de rassurer, d'une part, les révolutionnaires sur la possibilité du retour des Bourbons ; et de prouver de l'autre, aux royalistes, qu'en s'attachant à lui, ils rompaient sans retour avec l'ancienne dynastie[19]. » Fouché aurait cependant alors murmuré : « C'est plus qu'un crime, c'est une faute. »

En vérité, la faute provoqua peu d'émoi dans la population. Seules quelques élites nostalgiques parurent émues. Après la proclamation de l'Empire français par le Sénat le 18 mai 1804, un nouveau plébiscite fut organisé en vue d'approuver la Constitution dite de l'an XII. Comme en 1802, le oui fut écrasant et la participation égale. À défaut d'approuver le « crime », le peuple l'avait semble-t-il vite oublié. Après le vote des Chambres et une dernière consultation populaire, le nouvel empereur souhaita renforcer sa légitimité dynastique en organisant une cérémonie éclatante et fastueuse, un sacre à Notre-Dame le 2 décembre 1804 en présence du pape. En marge de la cérémonie religieuse et devant une auguste assemblée de notables, l'empereur jura « de maintenir l'intégrité du territoire de la République ; de respecter et de faire respecter les lois du

SAGA_cs6_pc.indd 58 29/11/2017 12:55:06

Concordat et la liberté des cultes ; de respecter et faire respecter l'égalité des droits, la liberté politique et civile, l'irrévocabilité des ventes des biens nationaux ; de ne lever aucun impôt, de n'établir aucune taxe qu'en vertu de la loi ; de maintenir l'institution de la Légion d'honneur ; de gouverner dans la seule vue de l'intérêt, du bonheur et de la gloire du peuple français ». Le nouveau règne promettait en somme le conservatisme et une certaine tranquillité après une décennie de fureurs.

Le jour du sacre, au cœur de la cérémonie, Napoléon aurait murmuré ces quelques mots à son aîné : « Joseph, si notre père nous voyait ! » Peut-être apocryphe, cette fière réflexion sonne néanmoins juste. L'ascension des Bonaparte ne pouvait qu'apparaître stupéfiante et inespérée. Dans le paraître, elle ne semblait plus connaître de limites. L'empereur Napoléon se réserva, on l'ignore souvent, pas moins de quarante-sept palais à travers toute l'Europe pour sa seule jouissance. Aucun souverain moderne n'en posséda autant. À grands frais, le nouveau domaine de la Couronne fut embelli et même magnifié afin que la nouvelle cour de France brille davantage que ses concurrentes européennes. Mais comment les Français allaient-ils accueillir cette nouvelle pompe ? On estime qu'environ 500 000 personnes se massèrent, transies de froid, pour admirer le cortège impérial. Malgré l'affluence, on nota peu d'enthousiasme et on entendit peu de vivats, comme si le peuple parisien était venu par curiosité assister à un spectacle qu'il accueillait au fond avec méfiance. La cérémonie à Notre-Dame, sans être ratée, fut ensuite vite oubliée : « [Elle] n'avait donc trompé personne et l'empereur qui avait tant pourchassé l'utopie s'était révélé ce jour-là un de ces songe-creux qu'il ne pouvait souffrir. C'est qu'on ne crée pas de toutes pièces une tradition, on ne fabrique pas à volonté le respect[20] », trancha José Cabanis. Le propos est sévère mais pointe une ambiguïté dont Napoléon ne pourra jamais se défaire. Jusque-là, il avait agi avec un pragmatisme salvateur en fondant des institutions à la fois utiles et efficaces, repoussant toujours avec dédain les idéologues de tout poil. Puis, avec la proclamation de l'Empire et le sacre, sa rationalité de bon aloi s'embarrassa soudain d'une cohorte de mythes et de symboles parfois confus. Cette religion nouvelle ne s'imposa jamais vraiment. Une pompe née de nulle part acheva de brouiller les cartes.

Avec le retour de la prospérité économique et la fin de la guerre civile, les Français n'y trouvèrent cependant rien à redire, le citoyen acceptant sans protester de redevenir sujet du moment qu'il

SAGA_cs6_pc.indd 59 29/11/2017 12:55:07

conservait l'égalité civile et les droits qui y étaient attachés. Muselées, les oppositions ne pouvaient en outre s'exprimer librement. La presse était aux ordres comme l'ensemble des artistes parisiens. Ces derniers, on l'oublie souvent, travaillèrent à la gloire du régime. Ne manquant pas de talent (on songe à David, Ingres, Gros et tant d'autres), ils furent d'excellents propagandistes, les meilleurs sans doute, même si beaucoup de contemporains ne furent pas dupes. Leur héritage continue de nous émerveiller, faussant à l'évidence notre perception de l'époque. Le meilleur exemple en est *Le Sacre de l'empereur Napoléon I^er^*, le tableau de David, véritable œuvre politique s'il en est, dont la splendeur incomparable contraste avec la tiédeur de ce jour historique. Présenté au salon de 1808, il fut remisé moins de deux ans plus tard quand une nouvelle impératrice arriva à Paris. Il aurait été en effet maladroit de mettre sous ses yeux la consécration de Joséphine. Dernier élément qui assurait la stabilité du régime, la gloire. Déclinée à foison, elle seule faisait encore rêver. Sa mise en valeur était d'autant plus facile que jamais le « dieu de la Guerre » (Clausewitz) ne parut plus grand.

Le grand empereur

Un an après la cérémonie du sacre, l'armée française remporta ce que l'on considère encore aujourd'hui comme son triomphe le plus éclatant, la victoire d'Austerlitz, le 2 décembre 1805. Feignant de dégarnir sa droite, Napoléon attira les troupes austro-russes dans un piège. Une fois leur centre dégarni, il leur perça le flanc, les coupa en deux et obligea leurs débris à se disperser dans la froidure des étangs. Dans la foulée, l'Autriche capitula pour la troisième fois. Quelques mois plus tard, la fière armée prussienne autrefois conduite par le grand Frédéric connut sa pire défaite. À Berlin, Napoléon parada sous la porte de Brandebourg dont le quadrige qui l'ornait fut emporté comme trophée de guerre. Parmi les vaincus, l'humiliation s'ajouta à la consternation. Ils n'allaient jamais l'oublier. L'année suivante, en 1807, la campagne contre les Russes fut néanmoins plus rude. La bataille d'Eylau fut sanglante, mais à Friedland, le 14 juin, date anniversaire de la victoire de Marengo en 1800, les soldats du tsar connurent à nouveau le goût âcre de la défaite. Presque à chaque fois, l'empereur des Français célébrait ses anniversaires en moissonnant les drapeaux ennemis. La récolte fut

SAGA_cs6_pc.indd 60 29/11/2017 12:55:07

si abondante que la carte de l'Europe continentale s'en trouverait bouleversée. Comme l'Italie, la Belgique et les Pays-Bas, l'Allemagne passa sous domination française. Sur le radeau de Tilsit, le vainqueur d'Austerlitz s'entendit avec le tsar Alexandre, contraint de reconnaître sa mainmise sur l'Europe de l'Ouest.

Après la création du grand-duché de Varsovie en 1807, lui aussi sous la coupe de Napoléon, l'Empire français faisait presque frontière commune avec la Russie. Hormis l'Autriche, toute l'Europe était teintée de tricolore. Restait cependant un adversaire de taille, l'Angleterre. Avec Albion, la guerre s'était rallumée en 1803. Après avoir songé à l'envahir, l'empereur fut contraint d'intervenir militairement à l'est de l'Europe, l'Autriche ayant repris les armes. En mer, le 14 octobre 1805 à Trafalgar, la marine impériale connut sa pire défaite à cause du génial amiral Nelson. Peu à peu, toutes les colonies furent perdues et les Anglais resteraient maîtres des mers pendant tout l'Empire. Comme en Égypte sept ans plus tôt, Napoléon se retrouvait en quelque sorte prisonnier de sa conquête, enfermé dans le continent européen. Il voulut alors interdire aux marchandises britanniques d'entrer en Europe afin d'ébranler l'économie britannique et contraindre Londres à la paix. En raison notamment de la contrebande, le Blocus continental sera un échec cuisant. L'écrasante puissance maritime anglaise s'imposa peu à peu dans toutes les autres régions de monde, ouvrant autant de voies nouvelles à son commerce.

Dans la péninsule Ibérique, le soutien apporté aux Portugais puis aux insurgés espagnols allait progressivement saper les nouvelles positions impériales. Après une rapide conquête du Portugal, Napoléon voulut s'impliquer plus directement dans les affaires outre-Pyrénées. La monarchie espagnole pourtant alliée de la France, mais divisée, lui paraissait proprement incapable de diriger cet important royaume. À Bayonne, en mars 1808, au cours d'un guet-apens finement joué, l'empereur des Français ôta leur couronne à des Bourbons d'Espagne dont la suffisance égalait la bêtise pour la déposer sur la tête de son frère Joseph. De Madrid à Varsovie, les aigles françaises dominaient l'Europe. La conquête ne fut pas que militaire ou administrative. Partout le modèle napoléonien s'imposa et avec lui les idéaux révolutionnaires qui le composaient pour l'essentiel. Les droits féodaux furent partout abolis et l'égalité civile prévalut, avec pour conséquence par exemple l'émancipation rarement soulignée de la plupart des Juifs d'Europe que l'on avait jusque-là

SAGA_cs6_pc.indd 61 29/11/2017 12:55:07

confinés dans d'infâmes ghettos avec cousu à leurs habits un signe distinctif jaune, d'où la naissance à partir de 1807 de la dynastie financière des Rothschild.

En quelques années, Napoléon fit incontestablement entrer l'Europe dans la modernité. Mais le saut fut trop brusque, si bien que les résistances et les oppositions relevèrent la tête. La noblesse européenne n'acceptait pas d'être dépossédée et le clergé, notamment en Espagne, entendait conserver ses privilèges. Circonstance aggravante, le changement était d'obédience française, comme provenant seulement de l'« envahisseur ». Le souverain français du reste avait pour devise « la France avant tout » ce qui nuisait à l'universalité de sa politique. À la résistance des anciennes élites nobiliaires ou religieuses s'en ajouta une autre, nationaliste et populaire, appelée à un grand avenir. Cet éveil des nationalismes concerna toute l'Europe ; l'Allemagne, mais surtout l'Espagne et la Russie. Dirigé contre la France, il vint renforcer les rangs des adversaires de l'Empire français qui grossissaient chaque année davantage en dépit des triomphes militaires. Sur le plan géopolitique, l'expansion napoléonienne avait fini par contrarier bon nombre de vieux intérêts européens. S'étant mêlé de toutes les querelles – pour certaines séculaires – existant alors sur le vieux continent, Napoléon ligua peu à peu l'ensemble des puissances contre lui, même si cinq ans après son avènement sur le trône de France, son nom faisait encore trembler.

En 1809, l'Autriche osa reprendre seule l'offensive, croyant l'empereur incapable de s'extraire des affaires espagnoles. Après avoir failli l'emporter à Essling, l'armée autrichienne fut écrasée par la grande batterie française à Wagram. Cette quatrième défaite poussa l'empereur d'Autriche à offrir un ultime trophée à son ennemi de toujours, la main de l'une de ses filles, l'archiduchesse Marie-Louise. Depuis que l'empereur savait qu'il pouvait être père – l'une de ses maîtresses avait mis au monde un garçon prénommé Léon fin 1806 –, son divorce avec l'impératrice était inéluctable. Il l'était d'autant plus que Napoléon considérait Joséphine comme une « simple particulière » qu'il n'estimait plus digne de porter la couronne impériale à cause de son ascendance trop modeste. L'empereur voulait que la dynastie des Bonaparte se hisse au niveau, voire au-dessus, des plus grandes dynasties européennes. En voyant la plupart des monarques européens courber exagérément l'échine devant lui, il était persuadé désormais d'appartenir à leur famille. En

SAGA_cs6_pc.indd 62 29/11/2017 12:55:07

vérité, derrière leurs sourires aimables prospérait une haine froide et patiente. Comme des fauves sournois, ils guettaient immobiles le moindre signe de faiblesse de celui que l'on surnommait en coulisse l'« ogre corse » pour lui planter violemment les crocs dans le dos à la première occasion. Pour le moment, ils baissaient la tête, un sabre tricolore leur caressant douloureusement l'échine.

Le mariage de Napoléon avec Marie-Louise représenta un tournant pour le régime. Politiquement, les anciens alliés de Brumaire s'en étaient allés. Avant Joséphine, Talleyrand et Fouché avaient été sèchement renvoyés, avec toutefois l'assurance de confortables revenus. Au sein du clan Bonaparte, après avoir perdu sa couronne de Hollande, Louis boudait ostensiblement – comme Lucien – et disparut de l'aréopage impérial. Le mot « république » que l'on avait conservé jusque-là pour la forme disparut cette fois définitivement et la monarchie nouvelle se mit à copier toujours plus l'ancienne. Chaque jour ou presque la Cour accueillait d'anciens noms, tandis que le faste gagnait en importance. Pour l'arrivée de Marie-Louise, on imita à l'excès les usages qui avaient prévalu pour Marie-Antoinette. Cette étrange restauration, bien que sonnant faux, ne choqua cependant personne tant le pouvoir de Napoléon paraissait incontesté.

Si Marie-Louise suivit pas à pas les traces de sa tante décapitée, l'accueil de son époux fut en revanche fort différent de celui de feu Louis XVI. Faisant fi de ses propres conventions, l'empereur consomma le mariage le soir même de l'arrivée de la nouvelle impératrice à Compiègne, sans attendre la cérémonie empesée et presque ridicule que les services de la Maison de l'empereur avaient soigneusement préparée pour célébrer leur rencontre. Tous le savaient, l'étiquette impériale, qu'aucun courtisan n'osait à présent braver, ne pouvait être enfreinte que par son propre créateur. Fille des victoires militaires, l'hyperpuissance de Napoléon ne semblait pas connaître de limites. L'ensemble des cultes – catholique, juif et protestant – était tenu de célébrer le grand Napoléon. Dans les écoles, on lisait les bulletins à la gloire de la Grande Armée et toutes les plumes journalistiques étaient serviles. Peu de répression toutefois, les opposants se voyaient la plupart du temps éloignés et on dénombrait au total peu de prisonniers politiques. Sur le plan européen, l'empereur des Français pouvait compter sur les ressources financières comme humaines de toute l'Europe continentale. Le 20 mars 1811 vint au monde l'héritier du nouveau César, le roi de Rome. Tout sem-

SAGA_cs6_pc.indd 63 29/11/2017 12:55:07

blait sourire à cette dynastie que l'on croyait solide. Seule la Russie échappait encore à la mainmise napoléonienne et continuait même de commercer avec les Anglais. Peu à peu les relations avec le tsar se refroidirent. Levant une armée de plus de 600 000 hommes à l'échelle du continent, l'empereur crut qu'une nouvelle guerre mettrait au pas l'insolente Russie.

L'immense chute

Mais, à y regarder de plus près, l'édifice impérial se lézardait. L'économie n'était pas au mieux, la crise financière de 1810 se muant en crise industrielle avant qu'un soleil de feu en 1811 ne brûle les récoltes, entraînant une crise agricole sévère. Au chômage s'ajouta alors la disette, disette néanmoins contenue grâce à des distributions massives de soupes populaires. Malgré ces quelques nuages, l'empereur des Français se lança à l'assaut de l'immense terre des tsars. Dans les premières semaines, la campagne ressembla à une folle fuite en avant. Les Russes se dérobaient étrangement, laissant les troupes impériales s'enfoncer toujours plus avant dans leurs terres. Avec leurs seules jambes, les soldats napoléoniens furent plus rapides à atteindre Moscou que les blindés de la Wehrmacht en 1941. Cette avance prodigieuse épuisa cependant sévèrement hommes et chevaux. Quand les Russes acceptèrent enfin la bataille, Napoléon ne commandait déjà plus qu'à 125 000 hommes. Devant Moscou, pendant l'affrontement de Borodino, les grognards luttèrent pied à pied contre les géants russes. Les pertes furent terribles. L'avantage du terrain resta néanmoins aux Français qui s'arrogèrent ainsi la victoire, mais en vérité même éprouvée l'armée russe était loin d'être détruite. Sa retraite n'était que tactique. Le 14 septembre 1812, l'empereur des Français s'installa cependant au Kremlin, avant qu'un terrible incendie allumé sur ordre du gouverneur russe Rostopchine ne consume en grande partie la ville. Napoléon aurait dû alors comprendre le message. Le Tsar ne capitulerait jamais.

À Paris, l'éloignement de l'empereur ranima les velléités des comploteurs de tout poil. Avec quelques soutiens disparates, un général disgracié du nom de Malet prétendit que l'empereur était mort en Russie. Muni de faux documents, il fit emprisonner le ministre de la Police censé le surveiller, un comble, et s'installa à

SAGA_cs6_pc.indd 64 29/11/2017 12:55:07

l'hôtel de ville de Paris. Seul le commandant militaire de la place de Paris lui résista, mais il reçut une balle dans la mâchoire. Dans le tumulte, la conspiration sombra, mais après coup d'inquiétantes questions surgirent. Pourquoi personne n'avait songé à proclamer le roi de Rome à l'annonce de la mort de son père ? Aucun vivat n'avait été entendu comme autrefois à Versailles quand résonnaient les « Vive le roi ! » pour saluer l'avènement d'un nouveau monarque. Il fallut se rendre à l'évidence, en dépit d'un apparat somptueux et d'une mise en scène permanente, la légitimité impériale ne reposait que sur des sables mouvants.

Dans le même temps, en Russie, Napoléon attendait des offres de paix qui tardaient à venir. Si l'on observe une carte, son emprise s'étendait alors de Madrid à Moscou. Du Kremlin, il nomma le nouveau commandant en chef de l'armée du Portugal à plus de 4 500 kilomètres de là. Une caricature le montre juché sur des échasses, dominant l'Europe, mais sur le point de vaciller. Elle voyait juste. En ayant exagérément étendu son emprise, l'Empire napoléonien au lieu de se renforcer s'affaiblissait chaque jour davantage. Pour le contrôler, l'empereur avait à présent besoin de ressources immenses dont il ne disposait pas. Comprenant qu'aucune ouverture de paix ne viendrait, l'empereur jugea bon de quitter Moscou le 19 octobre pour se rapprocher de son Empire. La retraite de Russie débuta. Quand la longue cohorte de ses soldats commença à cheminer, encombrée de ses mille et un pillages, la température paraissait étonnamment clémente pour la saison. Elle n'allait pas le rester longtemps. Le 7 novembre, près de Smolensk, le thermomètre indiquait moins 22 degrés. Ensuite le mercure tutoya la nuit les moins 40 degrés. Dans la tempête blanche, l'armée française n'était plus qu'une longue file de traînards que le froid décimait. Ceux qui s'endormaient en chemin loin des bivouacs, car trop épuisés, ne repartaient pas. Pieds et mains gelées, à court d'haleine, les autres souffraient atrocement.

En plus du général hiver, les troupes de Napoléon devaient également affronter les Russes. Même s'ils souffraient eux aussi, les Cosaques ne laissèrent aucun répit aux malheureux grognards. Parvenus avant les Français près de la rivière Bérézina, les Russes se rendirent maîtres du seul pont qui permettait de poursuivre la route vers la Pologne. Avec cette prise, ils pensaient tenir Napoléon à leur merci. Mais, déjouant leurs plans, l'empereur fit construire un autre pont plus au sud par les héroïques pontonniers du général

SAGA_cs6_pc.indd 65 29/11/2017 12:55:07

Éblé, dont plusieurs furent emportés par les eaux glacées. Une fois de l'autre côté de la rive, il triompha des Russes qui s'opposaient à lui. Ce qui restait de la Grande Armée paraissait sauvé. Mais les quelques milliers de traînards épuisés et inconscients qui n'avaient pas encore franchi la Bérézina n'allaient jamais passer de l'autre côté. Pour éviter une poursuite de l'ennemi, le génie français mit le feu au pont tandis que l'armée russe arrivait au galop. La panique fut alors générale, les débris de la Grande Armée se précipitant d'un seul mouvement vers la rive opposée. Léché par les flammes, le pont s'écroula, jetant dans l'eau glacée des centaines de braves. Dernière apocalypse de cette terrible campagne. Le terrible épisode choqua à ce point les consciences que Bérézina devint synonyme de désastre.

Le 5 décembre 1812, l'empereur quitta l'armée pour rentrer à Paris : « Dans l'état actuel des choses, je ne puis en imposer à l'Europe que du palais des Tuileries », souffla-t-il à son grand écuyer Caulaincourt. Moins de deux semaines plus tard, il retrouva les bras encore aimants de Marie-Louise. Aussitôt, il se mit au travail pour reconstruire de toutes pièces une armée. Avec une belle énergie, il réussit l'exploit de renvoyer sur le front près de 200 000 hommes avec leurs équipements. Il était temps car les alliés d'hier, en particulier en Allemagne, vacillaient devant l'avance russe. Dès les premiers jours de janvier 1813, la Prusse fit défection pour s'allier au tsar. Au printemps, Napoléon remporta deux victoires à Lützen et Bautzen, au cœur de la Saxe. Cependant, même si son succès n'était pas contestable, cette fois il n'était pas parvenu à écraser son adversaire. Par manque de chevaux, la cavalerie était incapable comme autrefois de poursuivre l'ennemi défait.

Le 1er juin, un armistice figea les hostilités. En le signant, Napoléon espérait gagner du temps pour mieux rassembler ses forces. En vérité il fut dupé, car ce fut la coalition qui se renforça. Cette suspension d'armes permit en effet à l'Autriche de rejoindre les ennemis de l'Empire français. Comme toute sa cour, « beau-papa », comme l'appelait Napoléon, brûlait de prendre sa revanche. L'anéantissement de la Grande Armée en Russie avait prouvé que l'Empire napoléonien n'était pas infaillible. Depuis ce tragique épisode, les monarques européens, jamais avares autrefois de sourires déférents, montraient leurs vrais visages, ceux d'ennemis irréductibles d'une France qu'ils avaient toujours considérée comme dangereuse. Toute l'Europe ou presque se coalisa alors contre elle.

SAGA_cs6_pc.indd 66 29/11/2017 12:55:07

Même Murat, roi de Naples, vieux compagnon de gloire et époux de sa sœur Caroline, se mêla à la curée. À la bataille de Leipzig, dite bataille des Nations, l'empereur ploya sous le nombre. À nouveau la retraite fut compromise par un pont qui sauta trop tôt. Un autre désastre vint donc clore cette dernière campagne d'Allemagne. L'Empire s'écroula bientôt comme un château de cartes de l'Espagne à la Hollande. Partout les aigles françaises reculaient, si bien que fin 1813 les coalisés atteignirent facilement le Rhin.

Quand ils le franchirent en janvier de l'année suivante, la guerre continua en terre française, mais même avec une armée réduite à 100 000 hommes, Napoléon impressionnait encore. Le génial stratège infligea encore quelques défaites cuisantes aux Russes et aux Prussiens, sans toutefois mettre en péril l'ensemble du dispositif coalisé. Restant en retrait, l'armée autrichienne attendit son heure pour porter l'estocade. Après diverses manœuvres, les troupes alliées s'ouvrirent la route de Paris. Quand elles s'avancèrent très près de la capitale, l'impératrice quitta précipitamment ses palais pour ne jamais y revenir. Ce fut l'hallali. La ville fut livrée presque sans combats. Apprenant la capitulation de Paris, l'empereur entra dans une colère noire. Son armée n'était qu'à quelques marches de la capitale, mais désormais il était trop tard. La partie était perdue. Il le comprit aussitôt et, dépité et abattu, ordonna la retraite vers Fontainebleau. Trois jours plus tard, un Sénat opportunément rebelle vota sa déchéance sous l'œil d'un Talleyrand aux aguets et désormais maître du jeu. Un gouvernement provisoire fut instauré. Il ne restait plus pour Napoléon qu'à négocier les conditions de son abdication. Contrairement à ce que l'on affirme généralement, aucun maréchal n'osa forcer la main au souverain presque déchu. La plupart, il est vrai, espéraient son retrait, tant même parmi les plus valeureux on se montrait impatient de jouir des bienfaits que l'empereur avait prodigués. Sentant l'abandon se répandre autour de lui, Napoléon dépassa ses premières hésitations et consentit à renoncer au trône en échange de la souveraineté d'une petite île de la Méditerranée, l'île d'Elbe. Ajoutons qu'un confortable revenu de plusieurs millions lui fut également promis.

SAGA_cs6_pc.indd 67 29/11/2017 12:55:07

Une fin légendaire

Après la signature du traité de Fontainebleau le 11 avril 1814, l'empereur fut pris de remords. Cette fin était-elle digne de lui ? Assurément non. Se retirer ainsi comme un bourgeois épris de soleil et gavé de millions semblait un accident malheureux dans son parcours. S'étant ciselé un destin à l'antique, Napoléon n'acceptait plus cette fin (provisoire) de son histoire. Depuis Lodi, il s'évertuait dans sa communication comme dans ses actes à ne rien faire qui puisse écorner le marbre de sa statue. À l'heure de son déclin, il n'entendait pas renoncer. Comme l'aurait fait un grand Ancien, le poison lui parut alors préférable à l'exil. Dans la nuit du 12 au 13, il avala une solution censée le tuer, qu'il portait sur lui depuis la campagne de Russie. Trop ancienne, elle n'était cependant plus mortelle. Désorienté, il attendit le moment du départ qui intervint le 20 avril. Après des adieux déchirants, entouré de quelques officiers et surveillé par des commissaires alliés, il partit pour l'île d'Elbe. En chemin, il fut hué et conspué en Provence. Quinze ans plus tôt, un cortège de vivats avait accompagné sa marche vers le pouvoir. À présent, une foule hostile méprisait sa chute ; versatilité bien connue des peuples… Plutôt méfiant vis-à-vis du gouvernement provisoire dirigé par Talleyrand, il demanda et obtint des Anglais d'être transféré à l'île d'Elbe sur un navire britannique. Ce fut donc en compagnie des tuniques rouges qu'il débarqua dans son royaume d'opérette, un « carré de choux » dira aussi Chateaubriand, peuplé de seulement 10 000 âmes.

Malgré le côté un peu ridicule de sa nouvelle situation, le souverain de l'île d'Elbe se mit à organiser son nouveau royaume jusqu'aux plus infimes détails. Cette emprise retrouvée lui redonna de l'allant, au point de méditer son retour. Entouré d'ennemis, il comprit très tôt que sous peu il lui faudrait repartir. Hormis le tsar qui avait été à l'origine de la solution elboise, toutes les autres puissances, dont la France, rêvaient de le déporter plus loin. En outre, les projets d'enlèvement furent révélés dans la presse, ce qui ne pouvait qu'inquiéter le souverain de l'île d'Elbe. À Vienne, son épouse et son fils étaient retenus par le chancelier Metternich et l'empereur d'Autriche. Après plusieurs mois de séparation, isolée, l'impératrice allait peu à peu s'éloigner de lui aussi bien sentimentalement, en cédant aux avances du comte autrichien Neipperg,

SAGA_cs6_pc.indd 68 29/11/2017 12:55:07

que politiquement, afin de récupérer le duché de Parme qu'on lui avait promis et qui, elle le comprit, ne pourrait devenir sien que si elle rompait d'une manière ou d'une autre avec son époux. Ajoutons qu'en recevant son ancienne maîtresse Maria Walewska à l'île d'Elbe, une visite commentée dans toute l'Europe, Napoléon avait quelque peu désorienté sa jeune épouse par ailleurs fort éprouvée depuis les événements du début de l'année. Quant à l'Aiglon, les palais autrichiens deviendraient ses cages dorées et jamais plus il ne reverrait son père. Devenu l'un de ses ennemis les plus acharnés, Talleyrand était bien décidé à faire éliminer son ancien maître. À Vienne où se tenait le congrès décidant du sort de l'Europe, il militait ouvertement pour son éloignement et en coulisse réfléchissait même aux meilleurs moyens pour s'emparer de sa personne. La partie que jouait son ancien ministre pouvait balayer Napoléon tel un vulgaire pion.

Soupesant finement ses chances, l'empereur décida en février 1815 de renverser l'échiquier. Le 26 au soir, avec une misérable flottille, il fit voile vers la France à la surprise générale. Au moment du départ, ses officiers crurent leur dernière heure arrivée et jugèrent qu'il avait perdu la raison. Mais, passant au travers des croisières françaises comme anglaises, il se faufila jusqu'au golfe Juan, près d'Antibes, où il débarqua le 1er mars accompagné par sa petite armée de 800 hommes. Contre lui, théoriquement, toute l'armée royale, forte de plusieurs dizaines de milliers d'hommes. Le pari semblait impossible, et pourtant il allait réussir sans même qu'un coup de feu soit tiré par un mousqueton. Les Bourbons n'avaient pas su se faire aimer de ses anciens soldats, ces fières moustaches qui avaient parcouru l'Europe. Face à leur empereur, ils se rallièrent facilement, mettant à nu le régime royal. En vingt jours, Napoléon reprit son trône, obligeant Louis XVIII à fuir sans gloire. Les Cent-Jours commençaient. Médusés, les monarques européens assistèrent impuissants au retour de l'Aigle, mais tous se liguèrent aussitôt contre lui, le déclarant hors la loi et rassemblant à la hâte leurs armées. À Paris, Napoléon donna quelques gages politiques à ceux qui s'opposaient autrefois à lui, en particulier aux libéraux, et opta pour une Constitution moins autoritaire. Mais, même si la politique avait repris ses droits, l'urgence était ailleurs. Le vainqueur d'Austerlitz savait que seule une victoire militaire lui permettrait de se rétablir sur la scène européenne. Du moins l'espérait-il.

SAGA_cs6_pc.indd 69 29/11/2017 12:55:07

Deux armées ennemies s'étaient rassemblées aux frontières nord de la France, la première était prussienne, la seconde anglaise. Pour les vaincre, Napoléon entendait occuper comme à son habitude la position centrale pour défaire l'une, puis l'autre. En moins d'une semaine, il serait à Bruxelles pensait-il. Pour un homme qui avait combattu devant Moscou ou à l'ombre des pyramides d'Égypte, le défi ne semblait pas exagérément hors de portée. Composée pour l'essentiel de vétérans, son armée était en outre aguerrie et brûlait d'en découdre. Le 16 juin à Ligny, le vieux maréchal prussien Blücher manqua d'être capturé, tandis que ses soldats étaient à nouveau défaits. La première partie du plan avait fonctionné semble-t-il. En vérité, l'armée prussienne n'étant pas détruite, elle pouvait fort bien resurgir à tout moment, ce que Napoléon et ses généraux ne crurent pas possible. Le 17, l'empereur concentra ses forces contre le duc de Wellington et les troupes hollando-belges. L'Anglais se déroba cependant, pour livrer bataille près de Waterloo, sur un terrain qu'il avait repéré auparavant. Dans la nuit du 17 au 18, il s'entendit avec Blücher pour tenir jusqu'à ce que le Prussien débouche sur le champ de bataille. Un vaste piège attendait le vainqueur d'Austerlitz alors qu'il pensait être à même de disperser la seule armée anglaise en quelques heures : « Ce sera l'affaire d'un déjeuner », aurait-il dit. « Nous avons quatre-vingt-dix chances pour nous et dix contre[21] », assura-t-il à son frère Jérôme.

À cause d'un violent orage, il fallut attendre midi pour commencer les premières manœuvres. Pendant ce temps, les Prussiens progressaient déjà en colonnes. Comme il était de coutume, la bataille sur la morne plaine (qui est plutôt vallonnée en réalité) commença par un intense tir d'artillerie, mais presque aucun boulet ne vint semer la mort dans les rangs anglais. À cause de la configuration du terrain, tous passèrent au-dessus des soldats britanniques. Solidement installés, ces derniers résistèrent ensuite à toutes les attaques françaises. L'infanterie fut d'abord repoussée. Puis ce fut au tour de la cavalerie. Malgré les charges héroïques, les carrés anglais ne cédèrent pas un pouce de terrain. Au milieu de l'après-midi, les soldats de Blücher menacèrent très directement la droite française. Dès lors, Napoléon n'avait plus qu'une option, faire plier Wellington par une dernière attaque pour ensuite se retourner avec toutes ses forces contre les Prussiens. La garde impériale, l'unité d'élite, s'élança avec bravoure, mais quand la ligne anglaise ouvrit le feu, elle se mit à reculer. Aussitôt, un cri sinistre parcourut les rangs

SAGA_cs6_pc.indd 70 29/11/2017 12:55:07

français : « La Garde recule ! » La peur, l'effroi se répandirent alors comme une traînée de poudre parmi les rangs français, tandis que dans le camp adverse, galvanisés, les soldats criaient déjà victoire. Hormis quelques fiers grenadiers, l'armée française s'écroula en un instant. Contre son gré, l'empereur qui voulait mourir sur le champ de bataille fut emporté par le flot de fuyards, contraint de laisser à l'ennemi ses équipages. Autant de précieux objets qui font aujourd'hui la joie des collectionneurs.

Le matin du 21 juin, de retour à Paris, à Caulaincourt il prophétise : « Le coup que j'ai reçu est mortel. » Tandis que l'hostilité des Chambres grandissait, il abdiqua une seconde fois en faveur de son fils. Toujours captif à Vienne, ce dernier n'avait cependant aucune chance de régner. À nouveau l'exil se profilait pour le souverain déchu, mais où se rendre ? Il caressa un moment l'idée de gagner les États-Unis. Dans ce pays neuf, une seconde vie l'attendait peut-être, mais la flotte britannique gardait jalousement les côtes. À Rochefort, un capitaine lui proposa de le faire passer incognito, dissimulé dans la cale. Napoléon n'entendait pas fuir comme un misérable. Jamais il ne renoncerait, ne serait-ce qu'un instant, à son statut d'empereur. Continuant de ciseler sa légende, il passerait dignement outre-Atlantique ou ne passerait pas. Après quelques jours passés à l'île d'Aix, il prit la décision de se rendre aux Anglais : « Je viens comme Thémistocle, m'asseoir au foyer britannique. Je me mets sous la protection de ses lois », écrivit-il au régent George IV. C'était oublier que depuis mars il était considéré comme un hors-la-loi. À présent, les Britanniques n'étaient plus disposés à lui ménager une retraite confortable comme un an plus tôt, lorsqu'ils l'avaient convoyé jusqu'à l'île d'Elbe. Une autre île lui était promise cette fois, bien plus lointaine car perdue dans l'Atlantique Sud et dans laquelle il serait traité comme un captif, l'île de Sainte-Hélène.

Contre cette décision sans appel, Napoléon eut beau protester, tempêter, rien n'y fit. Il ne serait jamais accueilli en terre anglaise. Avant d'entreprendre le grand voyage, il resta quelques jours en rade de Plymouth, sans toutefois pouvoir toucher terre, les Anglais n'ayant aucune envie qu'en vertu de l'*habeas corpus* un avocat ne vienne entraver devant un tribunal la déportation qu'ils projetaient. Dans la rade, une multitude de barques remplies de curieux mais aussi d'admirateurs s'approcha très près du vaisseau britannique *Bellérophon*, dans l'espoir d'apercevoir « Boney ». Quand il parut sur le pont et se mit à saluer la foule aux aguets, une clameur s'éleva

SAGA_cs6_pc.indd 71 29/11/2017 12:55:07

au milieu des flots. Le peuple britannique lui rendait hommage. Waterloo ne serait pas son ultime bataille. Une autre l'attendait, sans aucun doute la plus importante, celle de la postérité. Au cours de son voyage vers cette « île chiée par le diable » (l'expression est de la comtesse Bertrand qui l'accompagnait avec son mari), puis tout au long de son séjour, il se mit au travail, devenant l'historien de sa propre légende. Quatre plumes recueillirent ses interminables dictées, Las Cases, Bertrand, Montholon et Gourgaud. Avec application et minutie, il revint avec eux en détail sur tous les épisodes de son incroyable parcours : « Quel roman que ma vie ! » aurait-il dit en conclusion. Qui pourrait contredire cette maxime tant elle résume de manière admirable son passage sur Terre ? Fait unique dans l'histoire mondiale, le dernier mot revint au vaincu. Jamais en mal de mesquineries, les vainqueurs, ses geôliers anglais (on pense notamment au célèbre Hudson Lowe), finirent par tenir le mauvais rôle dans cette histoire. Malade et affaibli, Napoléon devint la victime romantique que le siècle attendait. Tant de plumes allaient magnifier son existence, de Balzac à Vigny, oubliant l'homme pour ne plus dépeindre que le héros. Laissons une dernière fois la parole à Chateaubriand : « Enfin, le 5 [mai], à six heures moins onze minutes du soir, au milieu des vents, de la pluie et du fracas des flots, Bonaparte rendit à Dieu le plus puissant souffle de vie qui jamais anima l'argile humaine. » Ce souffle changea aussi à tout jamais la vie des autres Bonaparte.

Fier de son œuvre, Napoléon l'était tout autant de la dynastie qu'il avait fondée : « La Maison impériale de France contracta des alliances avec toutes les familles souveraines de l'Europe. […] Ces mariages sont heureux : de tous sont nés des princes et des princesses qui en transmettront le souvenir aux générations futures[22] », confia-t-il à Las Cases. Malgré la défaite, la « race » des Bonaparte continua en effet de prospérer en Europe et même au-delà. Mais dès son incroyable ascension, Napoléon posa un problème de taille aux Bonaparte. Comment exister au côté d'un pareil géant ? Fallait-il se tapir dans son ombre ou oser la lumière, quitte à s'éloigner de lui ? Sa fratrie fut d'emblée confrontée à ce pesant dilemme, à commencer par son frère aîné Joseph, qui eut toujours à souffrir de l'inévitable comparaison.

SAGA_cs6_pc.indd 72 29/11/2017 12:55:07

II

Joseph, le mesuré

Leur ressemblance était étonnante. Même taille à quelques centimètres près*, même allure, même profil ; à distance, Joseph et Napoléon semblaient comme jumeaux. De près, le doute n'était plus permis. La voix de l'aîné était différente, caressante, presque suave. Par rapport à son impérial cadet, ses gestes étaient plus mesurés, son sourire se dessinait plus spontanément et son regard, malgré de noires pupilles, témoignait d'une certaine douceur d'âme. Leurs personnalités étaient également si éloignées. La prudence de Joseph était à l'opposé de la fougue du vainqueur d'Arcole. En société, il était en revanche plus adroit, affichant de meilleures manières que son rustre de frère. Pour Joseph, le temps était un allié, pour Napoléon, c'était son ennemi. La phrase de Cervantès dans *Don Quichotte* « Donner du temps au temps » aurait pu être sa devise. Face à Napoléon, il ne voulut jamais vraiment s'opposer, comme si, dépourvu d'orgueil, le combat de coqs n'était pas digne de lui. Quelque part, il refusait l'engagement, attendant plutôt le moment propice pour agir. Et si ce moment ne venait pas, il continuait son chemin sans regret ni honte. Aussi le duel n'était-il pas possible avec ce frère impatient mais peu rancunier. Leur fausse gémellité empêcha sans doute une vraie rupture entre eux, les rendant même assez souvent complices aussi bien dans leur enfance qu'une fois installés sur d'enviables trônes européens.

* Napoléon mesurait 1,68 mètre et Joseph 1,71 mètre.

SAGA_cs6_pc.indd 73 29/11/2017 12:55:07

En 1808, ce digne Bonaparte régnait depuis deux ans en terre napolitaine. Les débuts de son règne paraissaient prometteurs. Le royaume de Naples jouissait d'une paix relative mais bienvenue. Certes la Sicile résistait encore et quelques insurrections fomentées par les Bourbons ou les Anglais troublaient toujours la quiétude d'un pays que l'armée française avait facilement conquis deux ans plus tôt. Les poches de résistance furent cependant vite réduites, souvent dans le sang. On était également venu à bout du célèbre bandit Fra Diavolo grâce aux efforts du général Hugo, le père de Victor. Avec l'aide des maréchaux Masséna et Jourdan, le nouveau roi avait su s'imposer avec habileté tout en faisant preuve de fermeté si nécessaire. À l'ombre du Vésuve, il fit aussi preuve d'emblée d'une étonnante modération afin de rassurer les âmes inquiètes et de soigner sa popularité. Il n'eut ainsi aucun mal à se faire napolitain, comme pour mieux montrer que désormais seul le bien-être de ses sujets comptait. Arrivé dans les fourgons de l'armée française, il ne devait pas apparaître comme un vainqueur revanchard, ce qu'il comprit très vite. Après avoir pris plusieurs mesures de clémence, il appela auprès de lui plusieurs éminents représentants de la classe politique locale. Si son gouvernement comprenait de nombreux Français, les Napolitains ne furent donc pas oubliés. Et s'il était tenu à bien des égards d'importer le modèle français, il fit le choix de l'appliquer avec prudence sans toutefois perdre de vue l'objectif essentiel, faire de Naples un satellite de l'Empire et conforter la position de la France en Méditerranée. Ce dernier enjeu était essentiel. De sa réussite dépendait en partie la politique d'expansion voulue par Napoléon.

Grâce à ses réformes, Naples entra enfin dans la modernité. Sur le modèle français, il s'employa à organiser la police, l'armée et de vastes pans de l'administration. Centralisation de l'État, abandon de la féodalité et application progressive du principe d'égalité furent au cœur de son ambitieux programme. Il prépara aussi l'instauration du Code civil en s'inspirant bien sûr de ce qui avait été fait à Paris, mais tout en prenant garde toutefois à ne pas brusquer une société encore dominée par la religion et n'ayant pas connu comme la France les soubresauts de la Révolution. Les finances ne furent pas oubliées. Son ministre Roederer réussit à maîtriser les dépenses tout en améliorant la collecte de l'impôt. En vingt-huit mois, les progrès réalisés étaient réels, même si le pays peinait à se doter d'une économie digne de ce nom. Dans les splendides palais laissés

SAGA_cs6_pc.indd 74 29/11/2017 12:55:07

par les Bourbons, le roi déployait un faste éclatant, comme pour mieux magnifier son règne. Pour impressionner, sa cour, comme celle des Tuileries, devait briller. Et même si l'homme aimait à vivre en simple particulier, il donna sans hésiter un certain lustre à une existence devenue peu ordinaire. La majesté royale lui convenait à merveille. Digne dans les grandes occasions, il pouvait rester simple dans l'intimité et, partant, rester accessible. Fuyant les excès, Joseph aimait l'équilibre en toutes choses et s'essayait en toutes circonstances à la juste attitude, du moins selon les canons de l'époque. Un monarque était né, apparemment apprécié de ses sujets. Vis-à-vis de Napoléon qui l'avait installé sur son trône, son autonomie restait toutefois très relative. La correspondance nourrie entre les deux frères était pratiquement à sens unique. Napoléon conseillait, en vérité ordonnait, tandis que Joseph faisait mine d'obéir. Néanmoins, à cause de la distance mais aussi en raison de la profonde entente qui existait entre eux, il arrivait au roi de pouvoir décider seul, sans oublier toutefois de rendre compte de ses moindres faits et gestes à un frère souvent impulsif. Ce dernier se montrait plutôt satisfait de son vassal. Qu'aurait-il pu lui reprocher ? Dans l'aréopage des États satellites de l'Empire français, le royaume de Naples pouvait être alors considéré comme un modèle du genre.

Au mois d'avril 1808, Joseph venait de prendre ses quartiers au palais de Caserte, la plus vaste demeure royale d'Europe, quand il reçut une lettre forte intrigante de son frère. Dans cette longue missive, Napoléon s'inquiétait du devenir de l'Espagne et demandait à son aîné de se tenir prêt à le rejoindre à Bayonne. L'affaire semblait du reste si pressée et importante qu'il lui conseillait de nommer un régent sans tarder. Le roi devait donc se préparer à abandonner sans cérémonie son royaume. De retour à Naples, il eut une longue discussion avec ses conseillers. Pour l'un d'eux, Stanislas de Girardin, Joseph serait prochainement roi d'Espagne, cela ne faisait aucun doute. En effet, Napoléon était en train de duper les souverains espagnols et s'apprêtait à ramasser leur couronne. Le règne des Bourbons d'Espagne s'achèverait bientôt. En écoutant le raisonnement de son conseiller, le regard de Joseph s'illumina soudain. Qui n'aurait envie de devenir « roi des Espagnes » et de succéder à Charles Quint ? En réponse, Joseph fit néanmoins le choix de la prudence : « Les affaires d'Espagne nous paraissent ici bien embrouillées, écrit-il à son frère. Nous sommes dans l'expectative de ce que fera Votre Majesté. Les esprits sont un peu inquiets[1]. »

D'un naturel posé, Joseph n'était pas homme à s'exalter facilement. Et pour tout dire, l'esprit aventureux de son frère l'effrayait parfois. Mais il fallut se décider vite ; le 10 mai, dans une seconde lettre, son frère lui offrit la couronne espagnole. Le piège qu'il avait tendu aux Bourbons avait admirablement fonctionné. Profitant de la dispute entre le vieux Charles IV et son fils Ferdinand VII qui convoitait la couronne espagnole depuis plusieurs mois, il obtint sans difficulté leur renonciation conjointe en les réunissant à Bayonne. Faibles et veules, les descendants de Louis XIV plièrent devant l'empereur des Français. Aussitôt, le roi Joseph fit préparer ses équipages et rassembla ses papiers à la hâte. Pour ne pas inquiéter ses sujets, il assista à la fête donnée en l'honneur de la reine sans rien laisser paraître, toujours stoïque, comme à son habitude. Le lendemain, il quitta Naples sur la pointe des pieds avec une garde restreinte et quelques officiers. Ainsi s'acheva son règne en terre napolitaine, sans bruit ni fureur.

Le voyage vers Bayonne fut tout aussi calme. Et même si sur la route ses équipages étaient prioritaires, il cheminait sans se presser, comme s'il savourait le moment qu'il lui était donné de vivre. En route, il s'arrêta à Bologne pour s'entretenir avec son frère Lucien. À Turin, il passa quelques moments avec sa sœur Pauline. Et à Lyon, il fit une halte chez l'oncle Fesch. Outre une certaine placidité, il n'était pas dans sa nature de se laisser dicter sa conduite, quitte à faire attendre l'impérial Napoléon. N'était-il pas roi après tout ? Au jour convenu, Napoléon l'attendait une lieue avant Bayonne, l'air satisfait. La veille, il venait de faire accepter aux grands d'Espagne l'avènement de Joseph, et ce donc avant même que le principal intéressé n'arrive. Quand la berline du nouveau roi s'arrêta à l'entrée de la ville de Bayonne, l'empereur descendit aussitôt de la sienne pour saluer son frère. Leurs retrouvailles furent chaleureuses et enjouées. Comment ne pas triompher ? La famille Bonaparte venait de ravir un nouveau trône aux Bourbons, après ceux de France, de Toscane et de Naples. Hormis au Portugal, plus aucun descendant des Capétiens ne régnait en Europe. Avec cérémonie, l'empereur des Français invita le nouveau roi d'Espagne à prendre place dans sa voiture. Six carrosses revêtus des armes impériales, escortés par une cavalerie de la garde impériale en grande tenue, formèrent le cortège. Assis côte à côte, les deux Bonaparte à la ressemblance étonnante prirent la route sous les vivats d'une foule impressionnée et enthousiaste.

SAGA_cs6_pc.indd 76 29/11/2017 12:55:07

Après un court voyage, ils firent leur entrée au petit château de Marracq que Napoléon venait d'acheter quelques semaines plus tôt.

Avant l'arrivée de son frère, Napoléon avait adressé une stupéfiante proclamation aux Espagnols, déclarant notamment : « Après une longue agonie, votre nation périssait. J'ai vu vos maux, je vais y porter remède. […] Je placerai votre couronne sur la tête d'un autre moi-même. » Comme le remarque le dernier biographe de Joseph : « On a connu l'empereur plus inspiré[2]. » L'erreur politique était manifeste. Quelle négation de l'individu ! L'empereur des Français faisait *de facto* de l'Espagne un royaume vassal sur lequel régnerait un fantoche. Autrement dit un pantin dont il tirerait les fils. Convaincu de sa supériorité en tous domaines, Napoléon semblait persuadé que l'on ne pouvait être digne de gouverner qu'à condition de lui ressembler. Après un règne satisfaisant à Naples, son aîné incarnait ainsi de son point de vue un « autre moi-même » crédible. Mais pour les Espagnols, quelle brutale déconvenue ! Dire à ce peuple fier qu'il ne méritait qu'une espèce de clone était plus que maladroit. D'ailleurs la caricature n'allait pas s'y tromper. Parmi les mille et un sobriquets dont fut affublé le roi Joseph, celui de « Joseph personne » fit florès. En n'étant introduit que comme un « autre moi-même », il ne pouvait que disparaître, comme écrasé par la figure d'un empereur omnipotent et omniscient. Ainsi ne serait-il pas vraiment roi, même pas ministre ou préfet. Il ne serait rien ou presque. Dès l'origine, Napoléon condamna le règne de son frère en l'inscrivant dans le néant.

Dès lors, la partie s'annonçait particulièrement difficile, même pour le politique et rusé Joseph. Mais à Marracq, en ce mois de mai 1808, cette mascarade ne troublait point encore le nouveau roi. En habit de cérémonie, les grands d'Espagne attendaient leur nouveau maître. À leurs côtés, une palanquée de notables et de fiers représentants du conseil de Castille. Les uns après les autres, ils firent allégeance à Joseph Bonaparte. Une nouvelle Constitution fut rédigée et le roi jura de la défendre, de maintenir l'indépendance de l'Espagne et de ne gouverner que pour le bonheur des Espagnols. Sa déclaration fut saluée par de sonores « Vive le roi ! ». Le nouveau règne pouvait commencer. Mais derrière les sourires de circonstance, les mines semblaient plutôt défaites. La plupart semblaient pressés de retourner en terre espagnole. Dans ses premières conversations avec ses sujets, le roi décela rapidement un certain malaise. Le mot rébellion était même sur toutes les bouches. Contrairement

SAGA_cs6_pc.indd 77 29/11/2017 12:55:07

à ce que lui avait affirmé son frère, la situation dans la péninsule évoluait de mal en pis. À présent, il était trop tard pour renoncer. Le 9 juillet, aux premières heures du jour, sur les bords de la Bidassoa, Napoléon salua son frère et lui remit sa Légion d'honneur. Dans l'entourage du roi, on versa quelques larmes. Quelques instants plus tard, la berline de « Don José primero » entra en terre espagnole.

Deux heures s'écoulèrent avant que le cortège royal n'entre dans la ville de San Sebastián. Si l'accueil des officiels fut obséquieux, les rues paraissaient étonnamment vides. Aux fenêtres, personne ne sortit la tête pour apercevoir le roi. Autour de sa suite française, les rares Espagnols présents murmuraient que ce Bonaparte était certes « joli garçon », mais qu'il ferait aussi un « fort beau pendu ». S'il n'entendit heureusement pas ces paroles, Joseph s'étonna du peu d'empressement de ses sujets. Les Espagnols n'étaient-ils pas lassés des turpitudes de leur ancienne monarchie à l'agonie ? Ne désiraient-ils pas un changement profond de politique ? En vérité, la rébellion gagnait le pays. Les populations s'armaient et l'armée régulière désertait pour rejoindre les insurgés tandis que le clergé appelait à massacrer les « chiens d'hérétiques ». Le nouveau catéchisme de l'Espagne s'écrivait en lettres de sang, le paradis étant promis à tous ceux qui décimeraient les Français. À Madrid, pour l'entrée du nouveau roi, on tenta bien de faire revivre avec faste l'ancien protocole royal de Charles III, mais le 20 juillet 1808 Don José primero n'aperçut dans les rues de sa capitale que les fiers bonnets et shakos de l'armée française. Au soir de la cérémonie, un Français consigna ces quelques mots : « Pas un prêtre dans les rues, pas un homme dont la tenue indiquât une fortune aisée ; pas un être vivant aux fenêtres des grands palais ; pas une fenêtre tendue de draperies ; les logis étaient partout fermés comme les cœurs ; et le soir, pas une maison illuminée[3]. » L'atmosphère était lugubre. L'enfer espagnol commençait pour Joseph Bonaparte.

Mais à cette date, qui pouvait imaginer que le vainqueur d'Austerlitz était en train de stimuler les premières métastases de ce que l'on appellera plus tard le « cancer espagnol » ? Personne à l'évidence. Et quand certains mémorialistes prétendent le contraire, ils sont à l'évidence de mauvaise foi. Aucun écrit, aucun rapport contemporain n'est venu alerter le roi. Napoléon paraissait alors invincible. De Brumaire à Iéna, il avait réussi tant d'exploits. Aussi, comment douter de son génie ? Même le prudent Joseph se laissa séduire au point de suivre aveuglément son puîné dans cette affaire espagnole.

SAGA_cs6_pc.indd 78 29/11/2017 12:55:07

Malgré cette fidélité, la postérité ne l'épargna guère ensuite. Faible, veule, timoré, indécis, brouillon ou lâche, tel est le portrait que de nombreux historiens nous ont laissé de lui, même si aujourd'hui son personnage est en voie de réévaluation. Pour le rabaisser davantage encore, on est même allé jusqu'à douter qu'il ait pu être l'aîné d'une fratrie écrasée par la figure de Napoléon.

Une aînesse contestée

Le jour de la naissance de Joseph, le 7 janvier 1768, est souvent traité comme un non-événement dans la plupart des ouvrages consacrés aux Bonaparte. À la différence de Napoléon, aucune légende dorée n'est venue embellir ce moment sans doute heureux du jeune couple Bonaparte. Cette date fut cependant retenue par certains auteurs, Chateaubriand en tête, pour être la véritable date de naissance non pas de Joseph mais de Napoléon. Les raisons en étaient diverses. Les uns crurent habile de faire naître l'empereur des Français alors que la Corse n'était pas encore française, pour mieux le traiter ensuite de « fatal étranger », tandis que d'autres accusèrent Charles d'avoir falsifié les actes de naissance de ses fils pour leur éviter les chicaneries administratives des écoles royales. La simple analyse historique condamne aujourd'hui sans appel ces deux hypothèses qu'affectionnent toujours les amateurs de sensationnel, car, comme l'explique Thierry Lentz, « en histoire napoléonienne en particulier, le mystère – pseudo-mystère serait plus exact – n'est jamais loin[4] ». Point de mystère donc ici, mais une certitude, Joseph est bien l'aîné de la fratrie Bonaparte. Avant lui, sa mère Letizia avait perdu deux nouveau-nés et Joseph fut donc le premier à survivre dans un temps où la mortalité infantile était monnaie courante. Au sein du clan, son père étant le seul héritier de tous les Bonaparte, le nouveau-né apparaissait sans doute comme une descendance bienvenue.

Après la défaite des paolistes, il fut emmené dans la maison familiale d'Ajaccio. Tandis que son père commençait son ascension dans les salons des nouveaux maîtres de la Corse, l'enfance de notre personnage se continua sans histoires. Il avait vingt mois quand il lui fallut partager la tendresse de sa mère avec le deuxième enfant viable de la famille, Napoleone. À ce stade, nous en sommes réduits aux suppositions concernant la vie du jeune Corse. Il paraît

SAGA_cs6_pc.indd 79 29/11/2017 12:55:07

cependant certain qu'un solide amour fraternel rapprocha d'emblée les deux frères. On les imagine volontiers complices et peut-être même un peu livrés à eux-mêmes. Fier et ambitieux, Charles n'était pas du genre à pouponner, et son épouse, parfois revêche, était constamment enceinte, ce qui l'éloigna nécessairement de ses deux premiers rejetons. À cause de la mort prématurée des trois enfants qui suivirent Napoléon, Joseph et son puîné restèrent ensemble plus de six années sans qu'un autre bambin vienne déranger leur complicité enfantine. Comme son frère, il usa ses premières culottes dans la classe de l'abbé Recco, professeur au collège royal et maître en humanités qui lui enseigna surtout la lecture. Ses parents le destinèrent ensuite à la prêtrise, tandis que Napoléon fut dirigé vers une carrière militaire. D'ordinaire, c'était toujours l'aîné qui était promis au métier des armes. Dans son cas, cette règle non écrite fut donc oubliée. Doit-on en déduire qu'il était forcément moins apprécié par ses parents que son frère cadet ?

Dans une lettre écrite cinq ans après le départ des deux frères pour le continent, Napoléon revient sur le choix familial : « Comme le remarque mon cher père, il n'a pas assez de hardiesse pour affronter les périls d'une action. Sa santé faible ne lui permet pas de soutenir les fatigues d'une campagne et mon frère n'envisage l'état militaire que du côté des garnisons[5]. » Il juge son esprit « léger, conséquemment propre à ses frivoles compliments ». S'il lui reconnaît de l'entregent, il s'interroge : « Il se tirera toujours bien d'une société, mais d'un combat ? » Avant d'ajouter : « C'est ce que mon cher père doute. » Si l'on en croit Napoléon, la famille jugeait sévèrement Joseph : « Un [possible] mauvais sujet les trois quarts du temps, et c'est ce que mon cher père, ni vous, ni ma mère, ni mon oncle l'archidiacre ne veulent car il a déjà montré des petits tours de légèreté [et] de prodigalité. » Léger et prodigue, Joseph ? Pour un frère et surtout une mère si économes, le défaut était sûrement insupportable. Au manque de vaillance s'ajouterait chez lui une certaine inconséquence. Drôles d'attributs pour un prêtre ! En vérité, cette voie religieuse promise à l'aîné des Bonaparte avait tout de la relégation d'un enfant que l'on mésestime. Au sein du clan, il n'avait probablement pas la position la plus facile. Prudent, timide et réservé, il lui était impossible pour le moment de s'imposer vis-à-vis de ses parents ou de son frère. L'ambitieux Carlo impressionnait par sa prestance et ses manières étudiées. Austère, Letizia possédait une terrible autorité naturelle. Et quant à

SAGA_cs6_pc.indd 80 29/11/2017 12:55:07

Napoléon que l'on imagine volontiers taquin, remuant et despote, il prenait facilement le pas sur ce frère parfois trop réfléchi. Fanfaron, il prétendra plus tard avoir dominé physiquement son aîné dès l'âge de deux ans.

Le 12 décembre 1778, en compagnie de son père, de Napoléon et de l'oncle Fesch, Joseph effectua sa première traversée vers le continent. La veille de la Saint-Sylvestre, la petite famille se présenta au collège d'Autun fondé par les Jésuites où Joseph allait demeurer cinq années durant. Après le départ de son frère quelques mois plus tard, il intégra la classe de sixième où on lui enseigna notamment le latin, les mathématiques, le français, la rhétorique et la logique, sans oublier la théologie. Élève doué, il travaillait cependant à sa guise, au point de paraître parfois paresseux. Néanmoins avenant et aimable, il sut se faire apprécier de ses professeurs. Sans son naturel porté vers l'indépendance d'esprit, il avait toutes les qualités de l'élève modèle. Lecteur assidu, il dévorait tout ce qui lui tombait sous la main. Doté d'une solide culture, il maîtrisa très tôt syntaxe et orthographe, ce qui ne fut jamais vraiment le cas de Napoléon. Autre différence avec le futur empereur des Français, il semble qu'il se soit beaucoup mieux intégré que lui dans la société de l'époque, au point sans doute de perdre son accent. À la fin de sa quatrième année, il fut même choisi pour interpréter le rôle principal d'une pièce de Molière, *Les Fâcheux*. Aurait-il décroché le rôle d'Éraste si son phrasé avait ressemblé à celui d'un berger corse ?

Confié aux bons soins d'un domestique payé par son père, le jeune exilé ne paraît pas avoir souffert de l'éloignement familial. Déjà doté d'un bel entregent, il n'eut aucun mal à se lier d'amitié avec de nombreux descendants de la noblesse française. Bref, le jeune Corse paraissait s'épanouir loin de son île natale, au point de vouloir désormais prendre en main lui-même son destin. En vérité, il n'avait qu'une envie, fuir l'état ecclésiastique qui lui était promis. L'occasion allait lui en être donnée en 1783 au cours d'une remise des prix dans laquelle il devait réciter une pièce en vers en l'honneur du prince de Condé, alors gouverneur de la Bourgogne. Après sa prestation unanimement saluée, le descendant du Grand Condé lui demanda à quel état il était destiné. Avant même qu'il ait eu le temps de prononcer un son, l'évêque d'Autun répondit avec autorité : « À l'état ecclésiastique ! » En entendant ces mots, Joseph répliqua aussitôt : « Je veux servir le roi ! » Autrement dit, il voulait embrasser la carrière militaire. Surpris et charmé par un tel enthou-

SAGA_cs6_pc.indd 81 29/11/2017 12:55:07

siasme, le gouverneur lui donna sa bénédiction, au grand dam de l'évêque d'Autun. Et même si ce dernier faisait grise mine, Joseph avait réussi son coup tout en finesse. Il était à présent presque assuré de ne jamais porter la chasuble. Le jeune homme s'était montré au cours de cette remise des prix déterminé et particulièrement habile.

Affable et gracieux, il suscitait l'empathie, et très probablement il connaissait toute l'étendue de son charme. Aussi, comme son père, il pouvait en user et sans doute parfois en abuser (avec les femmes, il fut un orfèvre en séduction). Quand l'occasion lui fut donnée d'approcher un grand de son temps, en l'occurrence le prince de Condé, il n'hésita pas un seul instant. La manœuvre était en outre subtile. S'il obtenait un blanc-seing du gouverneur de la Bourgogne, personne ne pourrait ensuite y revenir, que ce soit l'évêque d'Autun ou sa famille. À sa manière, il emporta donc facilement la partie et désorienta un clan qui le pensait sagement occupé à dire ses prières. Certains, c'est dire leur surprise, s'estimèrent trahis, à l'exemple de l'archidiacre Lucien qui le surnomma désormais le *bugiardo*, « le trompeur ». Et qui fut le premier prévenu aussitôt son coup joué ? Son frère Napoléon. Doit-on y voir une forme de défi ? C'est possible.

Quand il apprit la nouvelle, son frère cadet fit la moue. Militaire, Joseph ? À ses yeux, cette orientation était une erreur. Inquiet mais sans doute aussi jaloux, il supplia son père de ne point céder à cet aîné inconscient. Doit-on croire Sigmund Freud quand il écrit à propos du futur empereur : « Le frère aîné est le rival naturel, le cadet éprouve à son égard une hostilité élémentaire, dont on ne peut toucher le fond, et à laquelle, dans les années à venir, les termes de désir de mort et d'intention meurtrière pourront convenir. Éliminer Joseph, prendre sa place, devenir lui-même Joseph ont dû être chez Napoléon enfant le sentiment moteur le plus fort » ? Si l'on suit le raisonnement du maître de la psychanalyse, on comprend pourquoi le réveil tardif de l'aîné fut une mauvaise surprise pour un cadet qui pensait avoir pris un ascendant définitif sur lui. Après cette rébellion, Charles entama des démarches en vue de placer son fils dans une école militaire. La réponse se faisant attendre, il le ramena avec lui en Corse à la fin de l'été 1784.

Quelques semaines plus tard, la lettre d'admission de Joseph à l'école militaire de Brienne arriva à la *casa* Bonaparte. On imagine sans peine la joie de l'adolescent corse, alors âgé de dix-sept ans ; mais un drame familial allait bientôt changer le cours de son exis-

SAGA_cs6_pc.indd 82 29/11/2017 12:55:07

tence. Comme il l'avait fait six ans plus tôt, Charles accompagna son fils vers le continent alors qu'il ne lui restait plus que quelques semaines à vivre. À Montpellier, l'aîné resta au côté de son père jusqu'à l'issue fatale qui intervint le 24 février 1785. Son décès empêcha ensuite son fils de rejoindre Brienne, la famille n'ayant désormais plus les moyens de lui payer de nouvelles études. Letizia se retrouvait veuve avec huit enfants dont sept, en comptant Joseph, n'avaient pas terminé leurs études (le dernier, Jérôme, venait à peine de naître). Seul Napoléon, admis à l'école militaire de Paris, semblait tiré d'affaire. S'il ne devint pas le chef de famille immédiatement comme on le pense souvent (ce rôle fut tenu par l'archidiacre Lucien), Joseph fut cependant contraint de retourner dans son île natale. Du reste, il avait promis à son père pendant son agonie de suivre l'exemple paternel en faisant des études de droit. À lui de reprendre le flambeau des Bonaparte en Corse.

De la politique aux affaires

Tout au long de sa vie, Charles s'était montré piètre administrateur. Pour tenter de mettre de l'ordre dans ses multiples entreprises, Joseph se démena comme un beau diable. Avant même de s'approcher du barreau, il multiplia les démarches pour faire rentrer la famille dans ses droits. Obstiné et habile, il obtint quelques beaux succès. Comme il l'avait promis à son père, il partit en Toscane faire son droit. Le 24 avril 1788, il fut diplômé lui aussi de l'université de Pise après plus d'un an d'études. Joseph aimait l'Italie et la Toscane. S'il y fit de nombreux séjours jusqu'à l'automne 1789, se passionnant notamment pour la généalogie de sa famille, il n'entendait pas rester à l'écart de la Révolution qui secouait le royaume de France. Quand des élections municipales furent organisées dans sa ville natale, notre ambitieux n'hésita pas un instant à se déclarer candidat. Déterminé, il osa même falsifier son acte de baptême pour se vieillir de trois ans et ainsi prétendre qu'il avait l'âge requis (vingt-cinq ans) pour être élu. Le verdict des urnes lui fut ensuite favorable et on le vit siéger auprès du nouveau maire, Jean-Jérôme Lévie, par ailleurs apparenté aux Bonaparte. Entre fédéralistes (le parti de Joseph), séparatistes, ou monarchistes, la Corse sombrait dans la division et risquait l'anarchie.

SAGA_cs6_pc.indd 83 29/11/2017 12:55:07

Dans ce débat passionné mais dangereux, une ancienne figure se rappela au bon souvenir de tous : Pascal Paoli. Toujours respecté, voire révéré, il apparaissait comme le seul capable de rassembler tous les partis et de mettre fin au désordre. À Orezza, dans le centre de l'île, une assemblée départementale sur le modèle des anciennes *consulta* fut réunie autour de lui. Sans difficulté, Joseph fut désigné pour représenter sa ville au sein de cette assemblée. Sous les châtaigniers centenaires qui jouxtent le couvent d'Orezza, les représentants de la Corse, outrepassant leurs pouvoirs, entreprirent sans mandat de réformer toute l'administration civile, sans oublier au passage de s'attribuer les meilleures places au sein de la nouvelle gouvernance insulaire. Apparemment à l'aise dans le marigot politique, Joseph ne fut pas oublié en étant « élu », en vérité désigné, au Directoire du district d'Ajaccio. Dès son retour à Ajaccio, il se présenta à la présidence du Directoire. Le 9 octobre 1790, avec quelques contestations vite étouffées, il parvint encore à s'imposer. Le parti des Bonaparte gagnait joliment en influence, mais sous l'œil désormais jaloux de Paoli.

Apparemment séduit par une certaine forme de séparatisme, le maître de la Corse se méfiait des fils de Charles. En 1791, il empêcha l'aîné des Bonaparte de devenir député à l'Assemblée législative, et s'il l'appela auprès de lui, c'était en réalité pour mieux le neutraliser. Le chef corse le méprisait ouvertement, le traitant de « blanc-bec ». Pour ne rien compromettre, le fils de Charles laissait dire. Le *bugiardo* attendait vraisemblablement son heure pour prendre sa revanche, mais son jeu mesuré fut vite troublé par les foucades de son cadet. Les troubles qui suivirent l'élection contestée de ce dernier à la lieutenance en second de la garde nationale d'Ajaccio jetèrent en effet le discrédit sur la famille. En voulant remettre de l'ordre à sa manière, Napoléon avait froissé plus d'une susceptibilité. Désavoué, il était même question de l'éloigner vers le continent. À la différence de son frère, il n'avait pas compris que les affaires corses toujours compliquées par essence nécessitaient du temps et de la patience. Grâce à ces nombreuses relations, Joseph parvint à calmer le jeu, évitant à son cadet une disgrâce plus éclatante encore. Cependant l'hostilité de Paoli continuait de le fragiliser. Aux élections suivantes, notre jeune politique perdit sa présidence du Directoire, largement battu par un fidèle du nouveau maître de la Corse. Cependant, même si son ascension politique semblait compromise, l'aîné des Bonaparte restait persuadé que le

SAGA_cs6_pc.indd 84 29/11/2017 12:55:07

temps jouait en sa faveur. En politique, il est vrai, rien n'est jamais perdu du moment que l'on reste dans le jeu. Mais allait-il pouvoir se maintenir longtemps dans le chaudron corse ?

Le 14 avril 1793, à Paris, la Convention nationale qui avait remplacé l'éphémère Législative s'inquiéta de la prise de pouvoir de Paoli et le destitua sèchement. Le coup de force de la Convention déchaîna les passions. Même si, fidèle à ses principes, Joseph tenta d'apaiser les choses, il fut chassé de l'île en même temps que Napoléon car jugé trop proche du pouvoir parisien par des paolistes enragés qui pour la plupart n'attendaient qu'une occasion pour se débarrasser de ces encombrants Bonaparte et de tous leurs alliés. Pourchassé par les paolistes, le clan prit la mer pour la France le 9 juin 1793. Joseph fulminait contre Paoli : « [Il] a finalement arboré l'étendard de la révolte ; j'ai été plus longtemps sa dupe que vous ; j'en suis puni ; j'ai fini par être sa victime[6] », constatait-il amer. Aussitôt débarqué à Toulon, il prit la diligence pour Paris pour témoigner auprès de la toute-puissante Convention de ce qu'il venait de voir. Dans la capitale, il accabla le « traître » Paoli pour mieux gagner les bonnes grâces de ceux qui tenaient désormais d'une main de fer les destinées de la France. Son ralliement allait vite être récompensé. Joseph devint notamment commissaire des guerres de première classe à Marseille, un poste de premier choix pour tout ce qui avait trait à l'approvisionnement des armées dans une époque où les détournements de fonds étaient dans ce type d'administration monnaie courante. Nul doute qu'il sut profiter financièrement de son agréable position.

Un soir, tandis qu'il travaillait à ses dossiers de fournitures pour la troupe, il trouva assoupie sur un banc, dans les bureaux des représentants de la Convention, une jeune femme aux charmants atours prénommée Désirée, venue plaider le cas de son frère injustement arrêté quelques jours plus tôt. Prévenant et affable, il lui proposa de la raccompagner et entra ainsi en relation avec la famille des Clary, négociants marseillais au portefeuille bien garni. Tout comme Désirée, sa sœur cadette, Julie était un cœur à prendre et représentait un intéressant parti. Pour un Bonaparte politiquement ambitieux mais également fort attiré par l'argent, épouser une fille Clary apparaissait comme une opportunité de première main. Quant aux Clary, qui étaient riches mais aussi réputés royalistes, en liant leur destinée à celle des Bonaparte ils pouvaient à l'évidence se préserver de la fureur révolutionnaire à un moment où tant de têtes tombaient pour

SAGA_cs6_pc.indd 85 29/11/2017 12:55:07

de futiles prétextes. Le 1er août 1794, près de Marseille, Joseph épousa ainsi la « laide et hideuse » (l'expression est de Barras) Julie pour un mariage de circonstance qui allait toutefois durer jusqu'à sa disparition en 1844. Même s'il n'exista aucun amour véritable entre eux, un profond respect mutuel caractérisa toujours leur relation. Il est parfois des alliances qui résistent aux aléas de l'existence. Confrontée aux nombreuses infidélités de son mari, Julie préféra toujours détourner le regard et se consacrer à ses enfants, trois filles dont seulement deux devaient atteindre l'âge adulte. À plusieurs reprises son époux allait en effet durablement s'éloigner d'elle sans qu'elle élève la moindre protestation. L'aînée des Clary accepta donc sans réserve l'indépendance égoïste d'un époux qui veilla cependant toujours à ce qu'elle ne manque de rien. Son silence lui valut ainsi une existence confortable à défaut d'un amour véritable.

Avec les Clary, Joseph, comme l'explique son biographe Thierry Lentz, passa au « temps des affaires[7] ». L'époque se prêtait à merveille aux combines financières de toutes sortes. La monnaie papier d'alors, l'assignat imprimé par milliards par un pouvoir aux abois, autorisait maintes spéculations. Grâce à leurs correspondants, notamment italiens, les Clary étaient à même de se procurer des espèces en or ou en argent avec lesquelles il était possible d'agioter sans retenue. Avec la complicité de Napoléon, Joseph s'essaya au trafic de biens nationaux et fit quelques belles culbutes sur les marchés des matières premières. Pour mieux profiter des aubaines commerciales de son temps, Joseph s'installa avec sa femme et une partie de sa belle-famille à Gênes. Dans la capitale ligure, la souris était dans le fromage. Renouant avec les réseaux corses et aidé par d'habiles banquiers génois, il sut faire fructifier ses nombreuses affaires. Et comme un bonheur n'arrive jamais seul, Julie tomba enceinte. Grisé par l'argent et enthousiaste à l'idée d'être père, il en oublia un peu les affaires de France et s'éloigna d'un Napoléon alors en plein doute. À ce moment précis de notre histoire, c'est-à-dire à l'été 1795, le Bonaparte qui avait réussi s'appelait Joseph. Sans affectation, le général de la famille broyait du noir et traînait partout son épée avec désespoir. En regard, le rusé et habile Joseph semblait avoir pris une belle longueur d'avance. Le 13 Vendémiaire allait cependant changer la donne à tout jamais. Napoléon prit soudain une autre dimension et, juste retour des choses, se montra à son tour plus distant avec son frère aîné. Et tandis qu'il accroissait son avantage politique, il devint l'amant de

SAGA_cs6_pc.indd 86 29/11/2017 12:55:07

la veuve Beauharnais avant de l'épouser en mars 1796. Occupé à spéculer à Gênes, notre affairiste ignora presque tout de la nouvelle vie de son frère, à commencer par sa liaison avec Joséphine qu'il n'apprit que quelques mois plus tard. Cette révélation le laissa sans doute pantois et l'incita à se montrer plus que méfiant vis-à-vis de sa belle-sœur. Joseph craignait et pour tout dire détestait l'emprise qu'elle exerçait sur son frère. Depuis cette « intrusion », Napoléon semblait en effet différent. S'il restait attaché à son clan, les Beauharnais, à commencer par les enfants de Joséphine, paraissaient gagner en influence auprès de lui, ce que l'aîné du clan Bonaparte ne pouvait accepter. Pour ce dernier, sa belle-sœur représentait un danger qu'il convenait d'éliminer d'une manière ou d'une autre. Pendant plus de dix ans, il plaiderait en vain la solution du divorce, jusqu'à ce qu'une nouvelle combinaison dynastique imaginée par Napoléon vienne lui donner finalement raison.

Un diplomate aux dents longues

En 1796, Joseph fut happé par le tourbillon de gloire qui suivit les retentissantes victoires de Napoléon en Italie. Après une mission à Paris qui lui permit de connaître Joséphine, il put remettre les pieds en Corse, tandis que les partisans de Paoli alliés aux Anglais venaient d'en être chassés. En peu de temps, il noyauta l'organisation politique et administrative du sud de l'île. À n'en pas douter, l'heure de la revanche avait enfin sonné pour les Bonaparte. Désormais solidement installé au centre des réseaux qui tenaient l'île, Joseph paraissait tout-puissant sur la terre qui l'avait vu naître. Le 10 avril 1797, il fut élu facilement par cent trois voix contre une à son adversaire député au Conseil des Cinq-Cents. Comme son père vingt ans plus tôt, il pouvait s'enorgueillir d'avoir été désigné pour représenter l'île de Beauté auprès du pouvoir parisien. Mais désormais son horizon ne s'arrêtait plus aux seuls reliefs corses. La péninsule italienne s'offrant presque tout entière aux Bonaparte, il fallait à l'évidence en profiter.

L'ascension de Joseph fut toutefois ternie par la mort de son premier enfant, la petite Zénaïde, décédée à Gênes le 6 mars. À peine termina-t-il son deuil qu'il se vit proposer deux ambassades, celle de Parme, où il resta assez peu en poste, puis celle plus prestigieuse de Rome à partir de mai. Représenter la France auprès du

SAGA_cs6_pc.indd 87 29/11/2017 12:55:07

Saint-Siège était un poste envié, même si plus personne ne l'avait occupé depuis la rupture des relations diplomatiques avec le pape en 1791. Dès lors, tout était à reconstruire ou presque avec l'État pontifical. Dans la Ville éternelle, les manières affables du « frère de » firent merveille, même si personne n'était dupe. Son éternel sourire dissimulait bien mal une domination française qui se voulait chaque jour plus pesante. L'une de ses premières missions consista à s'assurer de la bonne exécution du traité de Tolentino par lequel Bonaparte avait obligé Rome à verser à la République française plusieurs millions en or et à lui remettre une kyrielle d'œuvres d'art. Disons-le d'emblée, dans l'opération quelques sacs d'or et quelques toiles de maîtres disparurent au profit du « citoyen ambassadeur ». Mais on le sait, souvent bien mal acquis ne profite jamais, le navire qu'il affréta pour ramener en France le fruit de ses pillages fut capturé par les Barbaresques et son précieux butin dispersé aux quatre vents.

Politiquement, Joseph ne resta pas inactif, encourageant en sous-main les partisans d'une république romaine. Cependant, malgré ses consignes de prudence, il fut vite dépassé par l'exaltation des patriotes, et le 28 décembre 1797 ce fut le drame. Tandis qu'ils manifestaient devant le palais Corsini où résidait Joseph, les patriotes romains furent chargés par les troupes pontificales. Épouvantés et en désordre, ils se réfugièrent dans le palais après en avoir forcé les grilles. Au milieu du désordre, Joseph, l'épée à la main, intima l'ordre aux soldats du pape de quitter les lieux contre la promesse d'une dispersion des manifestants. La tension était alors à son comble, patriotes et soldats se faisaient face. Après la courte allocution de Joseph, les soldats pontificaux se saisirent du général français Duphot et l'assassinèrent sauvagement. Rentré dans ses appartements, Joseph pouvait craindre le pire, mais heureusement quelques heures plus tard le calme revint. Après le meurtre du général, du reste condamné mollement par le Saint-Siège, Joseph n'avait d'autre choix que de quitter la Ville éternelle. Rentré à Paris, il profita de sa nouvelle fortune acquise pour l'essentiel en Italie, se portant acquéreur du somptueux domaine de Mortefontaine à trois heures de route de Paris. Il n'avait pas trente ans qu'il réalisait l'un de ses rêves les plus chers, posséder une grande propriété qu'il pourrait administrer à sa guise après l'avoir restaurée. Peuplée d'une dizaine de serviteurs, la demeure retrouva un air princier sous sa férule. Joseph aimait l'apparat, mais avec modération, ce

SAGA_cs6_pc.indd 88 29/11/2017 12:55:08

qui donnait un certain charme et même un supplément d'âme à toutes ses résidences.

Entre 1798 et 1799, il put goûter à Mortefontaine un repos tranquille, tandis qu'à Paris l'étoile des Bonaparte pâlissait dangereusement depuis le départ de son cadet pour l'Égypte. Le roi du Directoire, Barras, se méfiait de cette famille d'ambitieux et les surveillait de près avec la complicité d'une Joséphine qui redoutait le divorce à cause des menées de Joseph. En octobre 1799, le retour d'Égypte de Napoléon ressouda un temps la famille autour de l'ambitieux général. Joséphine et tous les Bonaparte s'unirent et firent jouer leurs relations dans la perspective du coup d'État qui s'annonçait. Dans la manœuvre, Joseph tint un rôle de tout premier plan. Avec l'entregent qu'on lui connaît, il s'employa à convaincre et à rallier le plus de monde possible. À Mortefontaine, les conciliabules allaient bon train en vue de renverser un pouvoir à bout de souffle. Le 18 Brumaire, Joseph neutralisa comme prévu l'influent général Bernadotte, par ailleurs devenu son beau-frère (il avait épousé Désirée Clary le 18 août de l'année précédente), en le retenant à déjeuner dans sa propriété. Le lendemain, le Consulat remplaçait un Directoire honni et désavoué.

S'il ne fut pas ministre, contrairement à son frère Lucien, Joseph fut néanmoins associé de près à la grande œuvre consulaire en devenant un diplomate de tout premier plan. De 1800 à 1802, l'aîné des Bonaparte allait représenter et conclure au nom de la France pas moins de quatre traités majeurs : la Convention dite « de Mortefontaine » avec les États-Unis, la paix de Lunéville avec l'Autriche, le Concordat avec le Saint-Siège et enfin la paix d'Amiens avec Albion. Le négociateur Joseph savait allier fermeté et souplesse, ne se laissant jamais engluer dans des détails sans importance. Autrement dit, il savait céder sur l'accessoire mais ne reculait jamais sur l'essentiel. À aucun moment il ne parut atteint par les revirements et autres coups de théâtre qui peuvent émailler une négociation internationale. Froid et appliqué mais toujours affable, il évoluait sur l'échiquier diplomatique avec la patience du joueur méthodique et déterminé. Et tandis que parfois son frère perdait patience, il lui enseignait l'art de donner du temps au temps. À la différence de Napoléon, la conciliation, il est vrai, était dans sa nature. Joseph était « florentin » dans l'âme. Ses quatre succès diplomatiques firent de lui un héros. Partout, le « sage » négociateur était célébré et encensé.

SAGA_cs6_pc.indd 89 29/11/2017 12:55:08

Le 4 août 1802, il fut nommé sénateur, gagnant toujours plus en influence jusqu'à incarner une alternative crédible en cas de disparition de son frère. En bas de soie et épée de parade à la ceinture, entouré de poètes ou d'écrivains, d'artistes, de notables du régime consulaire et bien évidemment de diplomates, le distingué Joseph menait grand train à Mortefontaine. Les cercles, dîners ou jeux de Mortefontaine ressemblaient à s'y méprendre à ceux d'une cour en villégiature. Et si le centre du pouvoir restait aux Tuileries, fréquenter le frère influent du Premier consul semblait une faveur chaque jour davantage recherchée. Dans ses *Mémoires*, il se rappela avec sans doute une pointe d'exagération de ce moment particulièrement heureux de son existence : « Ayant eu de tous les temps la plus grande confiance dans mon affection fraternelle, j'étais plus propre que tout autre à l'éclairer, puisque j'étais resté en dehors de l'administration du gouvernement. Je voyais beaucoup de monde à la ville et à la campagne, et, libre de tous détails, je me faisais une étude suivie d'observer et de deviner quels étaient véritablement les vœux et les désirs des diverses classes de la société. Combien de fois n'ai-je pas été consulté sur une mesure d'administration ou de législation pour savoir quelle était l'opinion de telle personne de bon sens, de telle classe de la société, à Paris, à Lyon, à Marseille ! Aussi la police anglaise m'avait désigné, à cette époque par la dénomination de l'*Influent*[8]. »

Se sentant pousser des ailes, l'Influent devint par moments vaniteux et se mit à quereller son frère à propos de dérisoires préséances. Mais derrière ces brouilles insignifiantes, une question majeure, celle de la succession du Premier consul, occupait les esprits. Pour les Bonaparte, le pouvoir devait à l'évidence rester dans la famille en cas de disparition subite du chef de l'État. Si Joseph paraissait un successeur crédible, Cambacérès avait d'ailleurs ouvertement songé à lui au moment où l'on était sans nouvelles de Napoléon lors de la seconde campagne d'Italie ; son frère ne l'envisageait toujours pas ainsi. En vérité, celui-ci s'intéressait davantage, avec la complicité d'une Joséphine prête à tout pour empêcher Joseph d'arriver à ses fins, aux enfants du couple que formaient Louis Bonaparte et Hortense. En 1801, le couple consulaire était parvenu à forcer la main au frère de l'un, Louis, et à la fille de l'autre pour qu'ils se passent la bague au doigt. Et quand un « gros garçon » prénommé Napoléon Charles vint au monde, tout le monde comprit que le Premier consul le considérait comme son héritier. Assurément une

SAGA_cs6_pc.indd 90 29/11/2017 12:55:08

déception de taille pour l'ambitieux Joseph qui, s'il n'en laissait généralement rien paraître, caressait sans doute le secret espoir de gouverner un jour. De 1802 à 1805, celui qui se disait si influent se montra cependant incapable d'infléchir politiquement le cours des événements en sa faveur. Il ne put empêcher par exemple le couronnement de Joséphine et fut écarté de la rédaction de la Constitution de l'an XII.

Obnubilé par sa position dynastique en France, il refusa le trône italien que lui proposait Napoléon, ce qui obligea ce dernier à ceindre lui-même la couronne lombarde. Sans doute piqué au vif, l'empereur proposa la vice-royauté italienne à Eugène, le fils de Joséphine, ce qui n'améliora guère les relations déjà fort tendues entre les Beauharnais et les Bonaparte. L'avènement de l'Empire fut néanmoins profitable à Joseph. Devenu prince français, il jouissait d'une position toujours plus en vue à la Cour et recevait un confortable traitement s'ajoutant à tout ce qu'il avait pu glaner ici ou là. Élevé à la dignité de grand électeur, il fut amené ensuite à prendre la tête du gouvernement en l'absence de son frère pendant la campagne de 1805. Travaillant de concert avec l'archichancelier Cambacérès, il allait remplir fidèlement sa mission et préserverait le pays d'une déroute financière totale. À cause de la reprise de la guerre continentale, le système de finances imaginé par Napoléon était en passe de s'écrouler. Malgré les réformes, le régime peinait à inspirer la confiance. Confronté à une véritable panique financière, l'avisé Joseph sut tenir fermement la barre de l'État au milieu de la tempête et parvint à sauver l'essentiel. À la fin de la crise, une fois n'est pas coutume, son frère lui adressa un franc satisfecit : « Je n'ai qu'à me louer de tout ce que vous avez fait pendant le temps que vous êtes resté à Paris ; recevez-en mes remerciements[9]. » À n'en pas douter, il avait gagné ses galons d'homme d'État.

De Naples à Madrid

Le 27 décembre 1805, Napoléon nomma son frère commandant en chef de l'armée de Naples. Puis, une fois la défaite de la faible armée napolitaine consommée, il lui offrit le trône de Ferdinand IV qui avait osé se dresser contre la France. Rasséréné, Joseph partit pour le sud de l'Italie avec enthousiasme. Il y avait là une opportunité à saisir qui ne se refuse pas, d'autant que désormais

il avait abandonné l'idée de devenir un jour le second empereur des Français. On le sait, le règne napolitain s'acheva prématurément. Et le second commença dans une certaine confusion avant de sombrer une première fois. La croisade contre « Bonaparte l'antéchrist » battait son plein quand la couronne espagnole fut offerte à Joseph. Autour du nouveau roi, les premiers ralliés espagnols pliaient bagage. Et même enfermé dans l'immense palais royal madrilène, Joseph mesurait toute l'ampleur de sa tâche, pour ne pas dire l'extrême inconfort de sa position, s'en inquiétant presque aussitôt. À Bailén, un général français nommé Dupont capitula sans même combattre. La nouvelle ranima l'espoir parmi les opposants, les aigles françaises n'étant donc pas invincibles. Dans les jours qui suivirent, l'évacuation de Madrid ne pouvait être évitée. Le premier séjour du nouveau roi dans sa capitale dura ainsi à peine… dix jours. Et déjà il lui fallait fuir. Au cours de la débâcle, il s'aperçut bien vite que son autorité sur les troupes françaises était nulle. Napoléon et Berthier commandaient depuis Paris, tandis que les maréchaux l'ignoraient, voire le détestaient, à l'exemple de Soult. Mis à l'écart, Joseph était désormais piégé en Espagne, d'autant que Murat l'avait remplacé sur le trône de Naples.

Devant les avanies militaires de ses armées, Napoléon se rendit en personne dans la péninsule pour reprendre le terrain conquis. L'offensive fut un franc succès et Madrid reprise aux insurgés le 4 décembre 1808. Le dieu de la Guerre avait encore triomphé. Mais sa victoire ne fut pas complète car son retour précipité à Paris pour des raisons politiques empêcha un écrasement complet de l'armée anglaise. Ayant pu embarquer à Cadix, les troupes d'Albion allaient en effet être redéployées ensuite au Portugal. Et quant à la rébellion, elle ne faiblissait guère. La « guerre de cannibales » (le mot est du maréchal Ney) pouvait se perpétuer avec son lot de massacres quotidiens. Pendant toute la campagne, le roi fut ostensiblement mis à l'écart. Et quand il osa donner son avis à l'empereur, il se serait entendu répondre sèchement : « Vous vous moquez de moi ? Je n'ai pas de conseil et ne consulte personne. […] Vous n'avez pas une idée de la guerre[10]. » Le ton était donné. Au fond, Napoléon donnait raison à la contestation espagnole qui ne cessait d'affubler Joseph du blessant sobriquet de « Joseph personne ». Sur cette terre rougie par le sang des patriotes et des soldats français, il comptait en effet pour si peu.

SAGA_cs6_pc.indd 92 29/11/2017 12:55:08

Le 22 janvier 1809, le roi fit sa deuxième entrée dans sa capitale. Cette fois, l'accueil sembla un peu meilleur, ce qui conforta Joseph dans sa volonté d'apparaître comme « roi et honnête homme ». À qui voulait l'entendre, il jurait être devenu espagnol et ne parlait que du bonheur de ses sujets. Comme à Naples, il tenta une politique de conciliation, mais en vain. Premier écueil, l'argent lui manquait cruellement. Dévasté par la guerre et la rébellion, le pays subissait une crise économique alors même que son développement apparaissait depuis de nombreuses années comme quasi nul. Son commerce s'était effondré à cause du blocus maritime anglais et de la perte de ses colonies. Partant, les recettes fiscales s'étaient effondrées. Et quand quelques pièces d'or parvenaient à être collectées, elles finissaient invariablement dans les caisses de l'administration militaire française. En voulant que la guerre paie la guerre, Napoléon priva ainsi son frère des moyens nécessaires pour développer sa politique. En outre, chaque province étant aux mains d'un maréchal ou d'un général n'obéissant qu'à Paris, toutes ses réformes furent mollement défendues, voire carrément ignorées. De 1809 à 1813, le règne de Don José primero ne fut qu'une illusion. Si à Madrid ses efforts furent en partie récompensés, ce qui lui valut le soutien de quelques milliers de partisans, dans les autres provinces le pays était aux mains de la guérilla ou des militaires français. Sur le terrain, la rivalité entre les officiers français, les maréchaux en particulier, compromettait chaque jour davantage la situation sans que Napoléon intervienne vraiment.

Ce désordre facilita les progrès des troupes anglo-espagnoles, désormais commandées par Arthur Wellesley, futur duc de Wellington. Rusé, le général anglais sut à merveille profiter des dissensions de ses adversaires. Aussi, même si les aigles françaises connurent ici et là quelques succès, aucun ne fut suffisamment décisif pour ramener la paix dans la péninsule. Au contraire, ce que l'on a appelé le « cancer espagnol » se propageait inexorablement, sapant toujours plus l'autorité d'un roi mésestimé, parfois même vilipendé par ceux-là même qui étaient censés le soutenir. Régulièrement, Joseph suppliait son frère de le laisser agir à sa guise : « Je ne suis roi d'Espagne que par la force de vos armes, je pourrais le devenir par l'amour des Espagnols ; pour cela, il faut que je gouverne à ma manière[11]. » Manifestement piqué au vif, il ajoute : « Les fausses positions ne sont conservées que par des sots. » Ses suppliques restèrent lettres mortes. Fin 1809, amer, Joseph confiait à sa femme :

« Le métier que je fais est intolérable tel que je le fais aujourd'hui. Si les rapports de l'empereur avec moi ne doivent pas changer, il faut que ma position change ; si sa conduite a eu pour objet de me dégoûter de l'Espagne, son but est rempli[12]. » Sur l'échiquier européen, Joseph n'était qu'un pion dans le jeu de Napoléon. Parvenu au faîte de sa puissance, l'empereur des Français n'écoutait plus personne et encore moins son frère aîné dont il moquait ce qu'il prenait pour des jérémiades.

Acculé, Joseph fit néanmoins le choix de rester. Orgueilleux, il ne pouvait se résoudre à rentrer la tête basse à Mortefontaine. Et tandis que le canon tonnait d'un bout à l'autre de son royaume, son départ aurait été perçu comme une infamante lâcheté. Dès lors, il ne lui restait plus qu'à boire le calice jusqu'à la lie. Aurait-il pu réussir si les moyens lui en avaient été donnés ? Doté de réels pouvoirs et secondé par un chef d'état-major capable, Joseph pouvait sans doute mieux résister, mais quant à l'emporter, il est impossible de l'affirmer tant les rancœurs du peuple espagnol étaient vives. Et s'il s'agissait de mener une répression aveugle, Joseph n'était assurément pas l'homme de la situation. Capable de fermeté, il réprouvait dans son for intérieur le recours à des méthodes expéditives. Désigner le diplomate Joseph pour gouverner un royaume à feu et à sang fut sans doute une erreur lourde de conséquences à la fois pour le pays et pour l'intéressé. Rongeant son frein, ce dernier se plia de bonne grâce aux obligations de la représentation royale, comme pour mieux faire illusion.

En privé, il se consolait dans les bras de la plantureuse marquise de Montehermoso, sans exclusive toutefois, car il collectionnait comme à son habitude les maîtresses. Fortuné et charmeur, il séduisit sans vergogne. Au moins put-il s'enorgueillir en secret de quelques conquêtes en terre espagnole, de quoi rassurer la virilité d'un homme par ailleurs fort malmené. Depuis Naples, il vivait séparé de la reine Julie, ce qui facilita à l'évidence sa vie amoureuse plutôt dissolue. Politiquement, la présence de sa femme à Paris lui fut en outre très utile. Appréciée de l'empereur et encore très liée à son mari, elle fut sa meilleure ambassadrice. En Espagne, Joseph essaya malgré les circonstances de faire prospérer sa cassette. En la matière, il était passé maître, mais l'incurie des finances espagnoles l'obligea très vite à revoir ses ambitions à la baisse. Il semble même que vers la fin il ait été obligé d'ouvrir sa bourse pour préserver l'éclat de sa couronne. Décidément, son règne, si l'on excepte

SAGA_cs6_pc.indd 94 29/11/2017 12:55:08

toutefois la bagatelle, fut en tous points consternant. Et la chute ne pouvait manquer d'intervenir. Après un léger mieux dans les relations avec la France au moment du mariage de Napoléon et de Marie-Louise, l'incompréhension entre Paris et Madrid persista et même s'amplifia. Sans même l'en avertir, Napoléon décida par exemple d'annexer la Catalogne pour la diviser en quatre départements français.

Début 1812, une offensive anglaise menaça sérieusement les positions françaises. Devant le danger, Joseph put enfin obtenir le commandement de l'ensemble des armées qui occupaient son pays, soit au total 230 000 hommes. Mais, détestant Joseph et convoitant probablement le trône du Portugal, voire la vice-royauté d'Espagne, Soult continua de faire cavalier seul et refusa de participer à l'offensive décidée par le roi. Dans le même temps, à la tête de l'armée du Portugal, Marmont s'avança seul fort imprudemment, sans tenir compte non plus des consignes de Joseph ; il fut lourdement défait à la bataille des Arapiles le 22 juillet. La défaite fut de nouveau le résultat de stupides divisions. Mais cette fois, la situation était fort compromise, et même désespérée. Avec la déroute de Marmont, la route de Madrid était grande ouverte à l'armée de Wellington. Toute résistance semblant vaine, Joseph donna l'ordre d'évacuation. Le visage dissimulé sous un capuchon blanc, le roi déserta piteusement pour la seconde fois sa capitale au milieu des 20 000 civils fuyant eux aussi l'avance anglaise. Abattu, il n'avait alors qu'une idée en tête, rejoindre Mortefontaine et fuir le cauchemar espagnol. Mais contre toute attente, une fois arrivé à Valence il se reprit et organisa avec succès la reconquête de son royaume, parvenant enfin à s'imposer à tous les commandants français.

Son offensive fit reculer Wellington, sans parvenir toutefois à le détruire. Un joli succès tout de même pour ce roi que l'on disait incapable ; comme le note Vincent Haegele, « cette campagne d'automne 1812, bien qu'elle se situe dans un contexte de reflux généralisé des forces impériales aux quatre coins de l'Empire, figure parmi les plus belles réussites de Joseph[13] ». Le 3 décembre, sans triomphalisme néanmoins, le roi fit son troisième et dernier retour à Madrid. Mais à peine avait-il repris possession de ses appartements qu'une terrible nouvelle vint assombrir son humeur. À l'autre bout de l'Europe, les armées de son frère venaient de périr dans les steppes gelées de l'empire du tsar Alexandre. Le vent mauvais de cette catastrophe sema le trouble jusqu'à Madrid, rendant presque

SAGA_cs6_pc.indd 95 29/11/2017 12:55:08

anecdotique le rétablissement de Joseph dans son royaume. Telle une ombre décidément pesante, Napoléon lui gâcha son triomphe. En outre, pour reconstituer son armée, l'empereur des Français préleva des milliers d'hommes en Espagne, affaiblissant ainsi considérablement la position de son frère. Quand il reprit l'offensive au printemps 1813, Wellington rencontra peu de résistance, s'approchant à nouveau dangereusement de la capitale. Tandis que le découragement gagnait les rangs français, le ministre de la Guerre de Napoléon, Clarke, exhorta Joseph à « jeter les Anglais à la mer ». Le roi s'exécuta et livra bataille aux troupes anglo-espagnoles le 21 juin à Vitoria. Vulnérable et mal préparée, son armée fut enfoncée de tous côtés. En quelques heures, ce fut le sauve-qui-peut général. Le roi y laissa toute son artillerie (120 canons) et tous ses bagages (415 caissons). La déroute était complète et la défaite humiliante pour un Joseph déjà très atteint moralement.

Au milieu du tumulte

Fâché avec son frère qu'il rendait responsable du désastre espagnol, Napoléon l'empêcha de regagner Paris et son domaine de Mortefontaine. Assigné à résidence dans les Landes, il assista impuissant à la rapide chute de l'Empire français fin 1813. Ses offres de service ainsi que ses nombreuses demandes d'indemnisation restèrent lettres mortes. L'empereur le boudait ostensiblement. Après avoir rendu le trône d'Espagne aux Bourbons, sans même en parler à Joseph, il le rappela cependant auprès de lui avant la campagne de France. Inquiet pour Marie-Louise et le roi de Rome, il fit entrer son frère au Conseil de régence pour se prémunir contre toute trahison. Ne connaissant que trop bien la nature changeante de l'âme humaine, surtout quand pointent les difficultés, l'empereur souhaitait s'en remettre à des hommes de confiance afin de partir en campagne l'esprit tranquille. Ses consignes étaient claires, Paris ne devait en aucun cas être abandonné, quitte à transformer la capitale en champ de ruine. La résistance des troupes françaises fut héroïque mais les victoires en trompe-l'œil de l'empereur n'enrayaient pas véritablement l'avance alliée. À Paris, Joseph – comme d'autres – était d'avis de transiger avec l'ennemi. Tout porte à croire qu'il milita pour conclure rapidement une trêve afin de sauver ce qui pouvait encore l'être. Il est possible qu'il soit parvenu à rallier, outre l'impératrice,

SAGA_cs6_pc.indd 96 29/11/2017 12:55:08

Cambacérès mais aussi le ministre de la Police Savary, pourtant très dévoué à l'empereur.

Quand il eut vent des menées de son frère, Napoléon multiplia les oukases d'une plume rageuse : « Si vous voulez avoir mon trône, fulminait-il, vous le pouvez faire, mais je vous demande pour seule grâce de me laisser le cœur et l'amour de l'impératrice[14]. » D'un naturel jaloux, il n'appréciait guère l'apparente complicité entre son frère et Marie-louise. L'intrigue était sans doute plus politique qu'amoureuse, mais l'empereur avait à l'œil son charmeur de frère. Après avoir feint de vouloir la paix pour mieux reprendre leur souffle, les Alliés repassèrent à l'offensive mi-mars. En seulement quelques jours, la capitale fut menacée. Comme l'empereur le lui avait demandé, Joseph fit partir promptement l'impératrice et le roi de Rome pour éviter qu'ils ne tombent aux mains de l'ennemi. Le 30 mars, la bataille de Paris commença, pour s'achever quelques heures plus tard. Submergés par un ennemi supérieur en nombre, les défenseurs de la capitale cédaient partout du terrain. Avec l'assentiment des ministres présents, Joseph ordonna la reddition de la ville pour éviter son anéantissement. Cette décision collégiale précipita la chute du régime. On sait aujourd'hui que le trône impérial n'aurait pu être sauvé, même si Napoléon fut longtemps persuadé du contraire. Cependant, même si sa responsabilité apparaît aujourd'hui secondaire, notre personnage fut accusé d'avoir perdu la France après avoir précipité la chute de l'Espagne. Partant, sa réputation fut durablement ternie par l'ombre de la défaite, malgré un premier parcours de vie plutôt réussi.

Puis vint le temps de l'exil. En Suisse tout d'abord, à Prangins, dans une vaste propriété que Joseph possédait depuis plusieurs années. Un premier exil très vite interrompu par l'épisode des Cent-Jours qui le vit reprendre sa place de prince français. Avant de partir pour la funeste campagne de Belgique, l'empereur lui confia à nouveau une importante responsabilité, celle de la présidence du Conseil des ministres. Napoléon lui aurait-il à nouveau accordé sa confiance s'il le pensait sincèrement responsable de la chute de l'Empire l'année précédente ? Difficile de le croire. Après Waterloo, lors de la seconde abdication de son cadet, il ne joua presque aucun rôle, ce qui lui évita sans doute d'être à nouveau désigné comme bouc émissaire. Fin juin, il se mit comme Napoléon à rêver d'Amérique. Ses équipages prêts, il partit en direction des ports de l'Atlantique dans l'espoir de gagner le Nouveau Monde.

SAGA_cs6_pc.indd 97 29/11/2017 12:55:08

Mais au large la flotte anglaise interdisait tout passage. L'ancien roi d'Espagne put néanmoins embarquer presque incognito à bord d'un navire marchand, le *Commerce*, et réussit à tromper la vigilance anglaise. Dans le même temps, ayant refusé un départ à la sauvette, Napoléon se rendit lui aux Anglais le 15 juillet 1815.

Après vingt-six jours de mer, l'ancien roi d'Espagne posa le pied à New York et descendit dans une pension de famille de Park Place située dans le centre de la ville sous le nom de « Bouchard ». Sa présence éveilla quelques soupçons, mais il fut confondu dans un premier temps avec le républicain Lazare Carnot, ce qui lui laissa quelques jours de répit. Les jours suivants, il déclina néanmoins son identité et obtint sans difficulté un permis de séjour, à condition toutefois de rester le plus discret possible. Se faisant appeler comte de Survilliers, il s'installa à Point Breeze, près de Philadelphie, dans une coquette bâtisse comprenant une trentaine de pièces et située dans un domaine de 800 hectares. Un exil somme toute royal en terre américaine. Considéré comme l'un des hommes les plus aisés de son temps, Joseph impressionnait les Américains par la richesse de ses collections et le raffinement de son intérieur. Fin lettré, habile financier et ayant régné deux fois, l'homme aussi en imposait ; tous ses hôtes tombaient sous le charme. Aussi les réceptions de celui que l'on surnommait le « seigneur de Point Breeze » furent-elles particulièrement recherchées. Pendant près de dix-sept ans il allait mener une existence plutôt confortable au Nouveau Monde, se tenant à distance de l'Europe. Il n'était pas rare de croiser chez Joseph quelques nostalgiques qui s'étaient mis en tête de le convaincre de rejouer un rôle politique en France, voire de tenter l'aventure au Mexique, pays dont comme roi d'Espagne il avait été le suzerain, du moins sur le papier. Mais même si les mots de « Votre Majesté » prononcés par cette kyrielle de visiteurs obséquieux le séduisaient encore, l'ancien roi n'avait aucune envie de quitter son agréable cocon américain. Poliment il déclina toutes les propositions rocambolesques qui lui étaient faites.

Après la chute de Charles X en France, il s'intéressa de nouveau d'assez près aux affaires du vieux continent. Depuis la disparition de Napoléon, dix ans plus tôt, il était considéré comme le sage de la famille et son chef naturel ; il y était toujours consulté et son soutien ne serait-ce que financier constamment recherché. En 1832, il se décida à retourner en Europe dans l'espoir de faciliter le retour en France du fils de Napoléon. Mais à peine avait-il posé le pied à

SAGA_cs6_pc.indd 98 29/11/2017 12:55:08

Liverpool qu'il apprit une bien triste nouvelle. L'Aiglon venait de succomber de la tuberculose à Vienne. À Londres, il croisa la route du second fils de Louis, Louis-Napoléon Bonaparte, le futur Napoléon III, dont il n'appréciait guère le caractère passionné. Tandis que son neveu prônait le coup de force pour reprendre le pouvoir, Joseph était un partisan de la voie institutionnelle. Toujours en quête de consensus, le mesuré Joseph n'avait pas la fibre aventureuse. En terre britannique, il rencontra aussi son frère Lucien avec lequel il imagina des solutions politiques pour le moins compliquées et passées de mode. Joseph ne comprenait plus son époque. Comparé à son fougueux neveu rebelle Louis-Napoléon, il paraissait vieilli et usé. Peut-être l'était-il en effet ? Dépité, il rentra aux États-Unis où il comptait finir sa vie. En 1839, une lettre de son frère Jérôme le dévasta. Elle lui apprenait que son enfant adorée, Charlotte, avait péri d'une hémorragie. Suivront Madame Mère, l'oncle Fesch et sa sœur Caroline. Isolé à Point Breeze, il pensa qu'il était préférable de rentrer mourir parmi les siens. Il était à Londres quand un autre avis de décès le secoua, celui de Lucien. Après cette nouvelle, il fit une attaque qui lui paralysa le côté droit. Les années suivantes, il végéta à Florence entouré par son fidèle serviteur Maillard et son épouse Julie qu'il retrouva tout aussi diminuée que lui après vingt-sept ans de séparation.

Le 28 juillet 1844, il rendit son dernier soupir presque entièrement paralysé, à plus de soixante-seize ans. Quelques années plus tard, sa dépouille fut transférée aux Invalides et installée à gauche de la monumentale entrée du dôme, à quelques dizaines de mètres du sarcophage impressionnant de son impérial cadet. Aujourd'hui, rares sont ceux qui remarquent sa présence, mais il est bien là, toujours là, discret, sans ostentation mais digne. À son image.

SAGA_cs6_pc.indd 99 29/11/2017 12:55:08

III

Lucien, l'éphémère

Il y avait incontestablement du Napoléon en lui. Le même orgueil, la même intransigeance. Opiniâtre dans la querelle, il l'était en revanche beaucoup moins dans le service de l'État. Sur le plan politique, il traversa son temps telle une étoile filante que l'on oublie vite. Celui que l'on a coutume de désigner comme le frère « rebelle » n'acceptait aucune tutelle, et surtout pas celle de Napoléon. Sa rivalité épidermique avec lui se concentra surtout sur les affaires familiales. Une lutte à couteaux tirés, sans concession, presque destructrice. Si l'enjeu était important, le mariage, il n'était probablement qu'un prétexte. Entre ces deux frères, la dispute naissait assez naturellement.

Autre point commun entre nos deux Bonaparte : tous deux épousèrent une veuve. On connaît bien Joséphine, mais beaucoup moins Alexandrine de Bleschamp. Concernant Lucien, il s'agissait d'un remariage, sa première femme, Christine Boyer, épousée en 1794, avait disparu en 1800. Dès l'annonce de ce second mariage en octobre 1803, Napoléon détesta d'emblée cette autre belle-sœur, fille d'un ancien avocat au Parlement sous l'Ancien Régime et veuve du banquier Jouberthon, qu'il jugeait indigne de la majesté impériale. Pour parfaire son système dynastique, il exigeait que son frère divorce pour ensuite épouser une princesse de sang. Depuis plusieurs années, cette affaire empoisonnait véritablement les relations de famille. À cause de cette brouille, Lucien s'était exilé à Rome et Madame Mère avait par exemple boudé le sacre à Notre-Dame. Après sept ans d'une âpre lutte, un compromis semblait enfin pos-

SAGA_cs6_pc.indd 101 29/11/2017 12:55:08

sible. Le 9 mars 1810, l'ancien secrétaire de notre personnage, un dénommé Campi, était attendu pour une audience particulière avec Napoléon. Quand il se présenta aux grilles du palais, il fut conduit jusqu'à l'antichambre du souverain. Après une courte attente, le chambellan du jour le pria d'entrer dans le salon de l'empereur. Debout, sourire aux lèvres, l'empereur attendait sa visite avec impatience. L'envoyé de son frère devait lui remettre deux lettres, la première portait la signature de Lucien, la seconde celle d'Alexandrine de Bleschamp. Allaient-ils enfin se séparer ? En recevant Campi, l'empereur espérait un rapide dénouement de cette affaire, d'où son air satisfait. La veille encore, Madame Mère et le cardinal Fesch le lui avaient assuré, le divorce aurait bien lieu.

Mais en parcourant l'écriture torturée de son cadet, Napoléon fit soudain grise mine. Contre toute attente, son frère refusait de se séparer de celle qu'il aimait. L'œil rageur, Napoléon s'emporta : « Le ciel peut tomber, je ne changerai pas. J'ai tenu ce langage dans tous les temps. La femme de Lucien ne peut être ma belle-sœur[1] », martela-t-il. Concernant sa famille, il n'envisageait plus que des alliances avec les meilleurs partis d'Europe, prestige oblige. À propos d'Alexandrine, Napoléon ajouta d'ailleurs : « Je ne lui en veux pas ; je n'ai contre elle que ma politique[2]. » En quittant les Tuileries, Campi tenta désespérément de trouver de l'appui chez Madame Mère puis chez le roi Louis, mais il n'y avait rien à espérer des autres Bonaparte. En chœur, ils répétaient que seul un divorce permettrait à notre rebelle de sauver ses intérêts : « Ne balancez pas entre une vie remplie d'amertume et de chagrin à laquelle vous devez vous attendre, si vous vous obstinez, et la perspective d'un avenir heureux ; à la fin, vos enfants seront reconnus par l'empereur et pourront succéder à des couronnes[3] », conseilla Letizia à sa bru. Avant que Campi se rende aux Tuileries, Lucien fut aussi confronté au chantage affectif de sa mère : « Ton sort, celui de ta famille, le mien, lui écrit-elle, et celui de nous ne dépend que de toi. […] Campi te dira qu'il me laisse malade au lit ; la dernière lettre n'y a pas peu contribué, comme ton obstination contribuerait, sans doute, à abréger mes jours. Tu peux me rendre à la vie et au bonheur et tu n'auras pas le courage de me le refuser[4]. »

Mais rien n'y fit. Lucien eut le « courage » de refuser, n'abrégeant en rien au passage la vie de Madame qui survécut près de vingt-cinq ans à ce drame. Pis même, il menaçait désormais d'appareiller vers les États-Unis si l'empereur persistait dans sa demande.

SAGA_cs6_pc.indd 102 29/11/2017 12:55:08

La tension retomba un peu quand Charlotte, la fille aînée de Lucien née du premier lit, se présenta à la Cour. À défaut d'unir le père à un prestigieux parti, sa fille pourrait-elle devenir une digne princesse en épousant un prince européen ? Mais tandis qu'elle était présentée à de prestigieux partis – le prince des Asturies ou le grand-duc de Wurtzbourg –, celle que l'on surnommait affectueusement la princesse Lolotte prenait un malin plaisir à tourner en dérision l'allure parfois grotesque de ses prétendants. L'innocent badinage de cette nièce aux atours pourtant séduisants contraria de plus belle l'empereur. Décidément, il n'y avait rien à attendre de la branche de Lucien. En présence de Campi, l'empereur s'emporta de nouveau contre son obstiné de frère : « J'ai besoin de m'entourer de femmes dont la réputation soit intacte. Je connais la France. Je sais mieux qu'un autre ce qui lui convient. Tous les hommes de bon sens seraient indignés de voir à côté du trône la femme d'un banqueroutier[5]. » Persuadé que son cadet n'aurait pas le courage de choisir l'exil, il multipliait les mises en garde. Son dernier ultimatum n'impressionna toutefois guère Lucien qui exigea le retour de sa fille séance tenante : « Rendez-la-moi, tempêtait-il dans une lettre à son frère, ou bravant ma proscription et vos ordres, j'irai la chercher jusque dans le salon des Tuileries[6]. »

Révulsée par l'intransigeance de sa famille, Charlotte conseilla d'ailleurs à son père de partir sans tarder outre-Atlantique : « Ah ! mon petit papa, que tu as raison de ne pas vouloir aller là ! L'Amérique vaudra bien mieux, j'en suis sûre[7]. » L'intéressé se le tint pour dit, débutant aussitôt les préparatifs de son départ en vendant tableaux, chevaux et voitures. Contre une importante somme d'argent, il déposa en gage ses propriétés et ses bijoux. Malgré quelques avanies financières ces dernières années, l'homme restait riche et capable de prendre le large sans sombrer dans la gêne grâce à une cassette contenant encore plusieurs millions de francs. Mais tandis qu'il était sur le départ, on lui retira ses passeports et, dans le but de l'assécher financièrement, l'empereur le raya à la fois de la liste des sénateurs français et de celle des membres de l'Institut. Au passage, Lucien perdit 70 000 francs annuels de rente. Le courroux impérial se faisait chaque jour plus menaçant. L'empereur irait-il jusqu'à arrêter son propre frère ? Ce dernier le redoutait en tout cas. Plus déterminé que jamais à prendre la mer, il s'adressa en désespoir de cause à Murat pour qu'il facilite sa traversée. En délicatesse lui aussi avec l'empereur des Français,

SAGA_cs6_pc.indd 103 29/11/2017 12:55:08

le roi de Naples s'empressa d'accéder à sa demande en mettant à sa disposition un navire américain l'*Hercules*. Avec son équipage de dix-sept hommes commandés par le capitaine Edward West, il leva l'ancre sur ordre de Murat pour le port de Civitavecchia escorté par le cutter *Achille*. Aussitôt à quai, il fut armé par un Lucien plus impatient que jamais. Le 8 août 1810, l'ancien sénateur monta à bord, accompagné d'Alexandrine, de leurs sept enfants et d'une suite de vingt-cinq personnes – amis, secrétaires, précepteurs, majordome et valets.

Avant d'appareiller, Lucien fut cependant salué par le général Miollis qui commandait les troupes françaises à Rome. Bien loin de s'opposer à son départ, le général fut au contraire plutôt courtois avec le frère de l'empereur, croyant ou feignant de croire que ce départ se faisait avec le consentement de Napoléon. Il ignorait toutefois que Lucien venait de mettre sous presse une proclamation destinée aux habitants de Rome dans laquelle il appelait à mettre fin à la tyrannie et à l'oppression impériale. Après une dernière salutation au général Miollis, l'*Hercules* mit tranquillement le cap vers le nord et son passager vit avec soulagement les côtes romaines s'éloigner. À présent hors d'atteinte de Napoléon, sa singulière évasion semblait sur le point de réussir. Le matin du deuxième jour à bord, d'inquiétants nuages noirs peuplaient l'horizon. Une puissante houle se leva soudain et fit dangereusement tanguer la coque du navire. Tandis qu'au-dehors la tempête faisait rage, les mines étaient blanches dans les cabines. Épouvantés, les enfants de Lucien allumèrent des bougies et se mirent à prier. Dans son coin, Charlotte maudissait son oncle. L'inquiétude était à son comble quand, affolé, son père ordonna au capitaine West de faire route vers le port le plus proche en Sardaigne. Mais, l'Américain, pour qui ce coup de tabac n'avait rien d'exceptionnel, secoua la tête, craignant de voir son navire mis sous séquestre par les Anglais qui contrôlaient la grande île. Devant son refus, Lucien insista de plus belle et l'assura d'un coquet dédommagement au cas où les autorités portuaires viendraient à saisir son navire. Rassuré, West mit le cap vers l'ouest en direction de la Sardaigne.

Quelques heures plus tard, le navire se présenta devant le port de Cagliari, militairement sous contrôle britannique. Tomber entre les mains des pires ennemis de son frère ne semblait pas effrayer Lucien. Au contraire, il était persuadé qu'on le laisserait faire escale puis reprendre la mer sans encombre. N'était-il pas à présent lui

SAGA_cs6_pc.indd 104 29/11/2017 12:55:08

aussi un opposant à Napoléon ? Confiant, il s'adressa au régent de Sardaigne Rossi pour obtenir la permission de débarquer. Plutôt embarrassé, ce dernier lui opposa une fin de non-recevoir. Accueillir le frère de l'empereur des Français n'étant pas anodin, il estima préférable de laisser l'*Hercules* au large. Après le refus du régent, Lucien tenta sa chance auprès de l'ambassadeur britannique William Hill et sollicita des passeports. De concert avec Rossi, les Anglais étaient à présent d'avis de ne plus le laisser repartir. Même s'ils connaissaient ses rapports exécrables avec Napoléon, la présence d'un Bonaparte en Amérique représentait pour eux un danger potentiel. Et s'il était porteur d'un message secret ? Avec les Bonaparte, la prudence était de mise. Hill demanda alors à son client de se constituer prisonnier, sous peine de se voir inquiété en pleine mer par la croisière anglaise. En découvrant la réponse anglaise, Lucien fut pris d'un accès de colère, ne comprenant pas pareille perfidie : « Je vous prie de dire à votre maître, fit-il savoir aux Anglais, qu'une conduite aussi barbare trouvera, j'espère, des vengeurs. Je pars dans une heure et le coup de canon de la frégate anglaise qui annoncera ma prise pourra coûter cher à vous tous[8]. »

Mais il était pris au piège. Face à l'opposition de la flotte anglaise, il ne lui était plus possible de faire voile vers Philadelphie, et s'il retournait à Civitavecchia, il lui faudrait affronter le courroux d'un frère irascible. Quitte à être mis aux arrêts, il préféra à tout prendre les chaînes anglaises. Tandis que notre captif méditait sur son sort, la frégate anglaise *Pomone* s'approcha de l'*Hercules* avec pour mission de lui interdire toute sortie. N'ayant d'autre choix que de se rendre, le frère de l'empereur fut transporté à bord du bâtiment anglais où il fut accueilli avec tous les égards. Désormais prisonnier de l'Angleterre, il allait être conduit à Malte sous bonne escorte. Bravache et un brin fanfaron, il répétait à qui voulait l'entendre qu'il préférait encore vivre sous pavillon anglais que de « subir le gouvernement de son frère[9] ». Au Corse Piétri, il jure un brin grandiloquent que « l'exil et la mort sont préférables au déshonneur[10] ». On croirait une tragédie antique. Pour les Anglais, la capture de Lucien était à l'évidence inespérée, et ils sauraient l'exploiter politiquement. La fuite d'un Bonaparte apportait de l'eau au moulin des détracteurs de l'Empire. Si le propre frère de l'empereur mettait sa vie en péril pour échapper à son emprise, sa tyrannie n'était plus à démontrer. Le coup porté à Napoléon était rude et n'arrangeait pas ses affaires. Quand il apprit le départ de son frère, l'empereur entra

SAGA_cs6_pc.indd 105 29/11/2017 12:55:08

dans une rage folle. Courroucé par l'attitude du général Miollis, il lui ordonna par l'entremise de son ministre de la Police Savary de surveiller et même d'arrêter son remuant cadet car il le suspectait d'« entretenir des correspondances avec les ennemis de l'État[11] ». L'*Hercules* devait être arraisonné et son capitaine jeté en prison. Dans la foulée, le nom de Lucien fut biffé de l'*Almanach impérial*. Désormais, il fallait faire comme s'il n'avait jamais existé. Dans le même temps, le proscrit croupissait avec les siens au fort militaire Ricasoli à Malte, un endroit assez inhospitalier qu'il quitta bientôt pour une ancienne résidence des chevaliers de Malte.

Désormais installé à son aise, Lucien se remit à écrire et passa près de trois mois dans cette résidence cossue. En novembre, le gouvernement britannique lui confirma son refus de le laisser voyager jusqu'aux États-Unis et lui fit comprendre qu'il ne pourrait pas rester plus longtemps à Malte. Le ministre Wellesley lui offrit en revanche l'asile en Angleterre avec un statut de prisonnier sur parole. Comme il était d'usage alors, le prisonnier pourrait vivre libre s'il faisait le serment de ne pas quitter le territoire britannique. Sans hésiter, il accepta, et le 12 décembre un navire de guerre anglais spécialement affrété pour lui l'emmena avec les siens en Angleterre. Son arrivée à Plymouth attira une foule nombreuse. On se pressait sur les quais pour apercevoir le frère du fameux « Boney ». Comme le relève l'historien Pietromarchi, « les journaux londoniens commentèrent avec beaucoup de détails l'événement, parlant de la cruauté de Bonaparte, de la noble vertu de l'exilé et de la générosité de l'Angleterre qui lui avait offert l'hospitalité, bien qu'il fût le frère du plus grand ennemi que les îles Britanniques eussent jamais eu au cours de leur histoire[12] ». Lucien allait rester en Angleterre jusqu'à la chute de l'Empire en 1814. Respectant sa promesse, il n'essaya jamais de fausser compagnie à ses aimables geôliers. Au cours de son exil outre-Manche, tandis que l'empereur des Français tentait de mettre au pas l'Église de Rome, il termina aussi l'écriture de *Charlemagne ou l'Église délivrée*, un long poème en vingt-quatre chants consacré à l'union entre le trône et l'autel. À l'évidence, il fallait y voir en creux une nouvelle critique de la politique napoléonienne. Comme une énième amabilité entre frères.

SAGA_cs6_pc.indd 106 29/11/2017 12:55:08

Les premiers pas de Brutus Bonaparte

Après la naissance de Napoléon, le couple Bonaparte perdit deux filles en bas âge, toutes deux prénommées Maria-Anna en hommage à leur sœur disparue en janvier 1768, et probablement un fils mort-né. La naissance de Lucien le 21 mars 1775 vint interrompre cette désespérante série morbide qui dura tout de même près de six ans. On imagine sans peine l'angoisse des parents à la moindre toux du dernier né. Allait-il survivre ? Cette situation favorisa peut-être une tendresse particulière de Letizia vis-à-vis de cet enfant plein de vie. Toute sa vie, il fut davantage couvé par sa mère que les autres. Près de sa berceuse, le jeune Napoléon au caractère déjà possessif fut-il un peu jaloux ? Difficile de l'affirmer, surtout qu'il ne le connut guère puisque ce dernier n'avait que trois ans quand il partit avec Joseph pour le continent. Après sept années d'une enfance sans histoire passée dans les rues d'Ajaccio, le troisième fils quitta à son tour son île natale pour suivre des études sur le continent. Se souvenant plus tard de ce départ forcément angoissant pour un enfant si jeune, il écrit dans ses *Mémoires :* « Nous sommes en 1781. J'atteins à peine ma septième année. Je quitte Ajaccio. Mon père est encore absent[13]… » À ce stade nous devons dire quelques mots des souvenirs rédigés par Lucien au soir de son existence. Ils doivent être considérés avec la plus grande précaution. Notre héros aime à se couvrir de jolis lauriers tout en se présentant la plupart du temps comme une innocente victime. Une constante aigreur apparaît également dans ses récits et confessions. Aussi, s'il se dévoile parfois, il nous influence toujours, méfiance donc. Exilé de sa « chère patrie », il fit le voyage vers le continent à bord d'une frégate française et en compagnie de l'oncle Fesch. L'intestin secoué par la houle et les oreilles épouvantées par le langage cru des marins, il garda un souvenir plutôt mitigé de sa première sortie en mer. Admis ensuite au collège d'Autun, il y resta trois ans pour apprendre le latin et le grec avec les petits aristocrates de son âge aux boucles poudrées, avant d'entrer à l'école militaire de Brienne en 1784, au moment où Napoléon y terminait son cycle d'études.

Après plusieurs années loin de sa famille, cet enfant de neuf ans attendait avec impatience de retrouver cet aîné qu'il espérait protecteur et attentionné. Quand il courut le rejoindre, il fut surpris par son sérieux et ses manières peu aimables, dit-il. Cette froi-

SAGA_cs6_pc.indd 107 29/11/2017 12:55:08

deur fut la cause de la « répugnance que j'ai toujours éprouvé à fléchir devant lui[14] ». Si on ne peut le croire sur parole, il n'en reste pas moins que ses courtes retrouvailles avec l'artilleur de la famille lui laissèrent un souvenir glacé. Après une première année sans éclat, il s'apprêtait à passer dans la classe supérieure quand il apprit la mort de son père. Affecté par cette disparition comme par l'éloignement de sa famille, l'élève Lucien ne montra plus ensuite aucune disposition pour l'étude. S'il n'avait pas été de « santé fragile », ses maîtres l'auraient plus rudement châtié qu'ils ne le firent. Était-il déjà passé maître dans l'art de se plaindre ? Peut-être. En tout cas, chétif et myope, cet élève malingre ne présentait pas les meilleures dispositions pour la carrière militaire. Aussi, en 1786, il quitta Brienne pour le séminaire d'Aix. Puisque Joseph avait renoncé à revêtir la chasuble, ce serait lui le prêtre de la famille. Il en fallait bien un. Mais en théologie comme dans les autres matières, il ne s'illustra guère, résumant ainsi son passage par le séminaire : « En tout, je m'ennuie. J'ai déjà dix ans et je travaille peu[15]. » Après deux ans passés en Provence, il retourna en Corse pour continuer ses études ecclésiastiques sous la férule du vieil oncle Lucien, l'archidiacre d'Ajaccio.

Contrairement à ses deux aînés, notre cadet n'avait donc jamais ébloui ses professeurs. Son retour ne faisait que masquer la gêne de parents attristés par ses pitoyables résultats dans les écoles du roi. Rentré dans le giron familial, il végétait à Ajaccio quand la convocation des états généraux pour le 5 mai 1789 réveilla une Corse presque endormie. La famille Bonaparte tout entière entendait bien profiter de cette soudaine agitation pour gagner en influence. Quand le retour de Pascal Paoli changea la donne politique, Lucien fut désigné pour prononcer le discours de bienvenue adressé au vieux chef corse au sein de la société populaire d'Ajaccio. Les accents du jeune patriote auraient ainsi ému un Paoli au bord des larmes, ce qu'on n'est pas forcé de croire non plus. Ce qui est sûr, c'est que sans aucune originalité les Bonaparte faisaient alors tout leur possible pour apparaître au côté de celui qui était partout fêté et célébré. On peine encore à apprécier véritablement le rôle de Lucien pendant les années allant de 1790 à 1793. Commençant à croire en ses talents politiques, il est possible qu'il ait animé plusieurs réunions du club d'Ajaccio, usant d'un verbe audacieux avec toute la fougue de sa jeunesse. Fut-il le secrétaire, le confident et même le grand admirateur de Paoli comme il le prétend ? En tout cas

SAGA_cs6_pc.indd 108 29/11/2017 12:55:08

quand l'occasion lui en fut donnée, il se ligua sans hésitation avec ceux qui sur le continent réclamaient sa tête, semblant même plus engagé contre lui que ses frères.

Parti à Toulon à la suite de l'ambassadeur Sémonville désormais très lié aux Bonaparte, il prononça ainsi un discours enflammé contre le *Babbu* au club de la ville. À l'en croire, ses paroles auraient dépassé sa pensée : « Entraîné par les cris, les trépignements des tribunes, j'en vins bientôt à dire tout ce qu'il fallait pour les exciter davantage[16]. » Dans une atmosphère surchauffée, il accusa ainsi Paoli d'avoir trahi la Révolution et de n'être rentré dans l'île que pour la vendre aux Anglais. L'accusation fit florès, au point que la Convention mit en accusation le chef corse et voulut le mettre en jugement par un décret du 2 avril 1793. Comme d'autres prononcés ce soir-là, son discours servit en vérité de prétexte à la mise au ban d'un homme que l'on suspectait depuis longtemps de ne plus servir les intérêts de la patrie. On a longtemps cru aussi que sa seule diatribe avait provoqué l'exil de sa famille. En vérité, Paoli avait décidé depuis longtemps de se débarrasser de ces encombrants Bonaparte et de les proscrire. Le discours de Lucien ne constitua qu'un prétexte de plus pour en finir avec eux. Soudé avec son clan, notre polémiste continua ensuite de se répandre en imprécations contre Paoli. Dans une période où il était préférable de clamer son patriotisme, le troisième fils Bonaparte ne fut donc pas en reste, probablement survolté par les succès d'estrade qu'il connaissait. Celui qui fut incontestablement le meilleur tribun du clan fit donc ses classes d'orateur au cours des premières années de la Révolution, quitte parfois à s'accommoder avec sa conscience pour mieux séduire son auditoire.

À l'aise dans les clubs exaltés de l'époque de la Terreur, Lucien ne fut nullement impressionné par le sang répandu en Provence comme ailleurs. Garde-magasin à Saint-Maximin, il fut même élu chef du comité révolutionnaire, se faisant appeler Brutus. Jacobin convaincu, il louait même la répression qui ensanglantait le pays, comme le prouve un message délirant adressé à la Convention dans lequel il se félicitait de l'exécution de 800 prisonniers politiques exécutés sans pitié après la reprise de la ville de Toulon. La France était enfin vengée disait-il, justice était faite. De quoi à l'évidence accabler sa postérité. Dans ses *Mémoires*, il rappelle toutefois qu'il s'est opposé avec succès à l'exécution d'une trentaine de suspects. Brutus n'était-il violent que dans le verbe ? C'est possible, car Saint-

SAGA_cs6_pc.indd 109 29/11/2017 12:55:08

Maximin fut plutôt préservé de la terreur. Comme beaucoup, il adopta une posture révolutionnaire dans l'air du temps et qui satisfaisait son ambition. Toujours coiffé d'un bonnet phrygien, le jeune homme n'était pas dénué d'un certain charisme. On l'écoutait volontiers et certains l'admiraient. Et surtout, il ne laissait pas indifférent les jeunes demoiselles qui croisaient sa route. La fille de son aubergiste, Christine Boyer, tomba ainsi sous le charme de ce grand échalas à la vue courte mais à la parole enflammée. Sans doute exalté, Brutus épousa sans tarder la jolie Provençale, n'hésitant pas au passage à falsifier son état civil pour dissimuler sa minorité légale. Un grand classique chez les Bonaparte toujours habiles dans l'art des fausses déclarations, que ce soit pour se marier ou se faire élire.

Célébré à la hâte le 4 mai 1794, le mariage républicain de Lucien fut rapidement suivi par la naissance d'une fille prénommée Charlotte Christine, le 23 février 1795. Mais, dans l'intervalle, le régime de Robespierre était tombé et la Terreur s'était évanouie. Avec l'arrivée des thermidoriens, la réaction tomba le masque. En Provence, les membres de la compagnie de Jéhu ou de Jésus traquaient ceux qui avaient trop ardemment soutenu l'Incorruptible. Notre jacobin était évidemment du nombre. Par un matin de juillet 1795, il fut arrêté sans ménagement par l'un des membres de la compagnie, un dénommé Rey, dont le père avait eu des démêlés avec lui quelques mois plus tôt. Ligoté et bâillonné, il fut conduit de vive force à la prison d'Aix où croupissaient déjà des centaines de patriotes. Il crut alors sa dernière heure venue : « Sauvez-moi de la mort […]. Puisse, dans le silence des nuits, mon ombre pâle errer autour de vous et vous attendrir[17] », suppliait-il d'une main tremblante le représentant du peuple Chiappe. Son frère Napoléon, alors général en demi-solde à Paris, ne semblait en revanche guère s'inquiéter : « Je vais demain m'occuper de son affaire, et comme il paraît qu'il est le jouet de quelque ressentiment particulier, j'espère pouvoir le faire remettre en liberté[18] », assura-t-il à la citoyenne Isoard. Grâce à son intervention et aussi à celle de Barras, Lucien retrouva la liberté le 5 août, après trois semaines d'angoisse. Et Napoléon d'espérer que « les événements passés lui ont mis du plomb dans l'imagination et [ont] de bon droit tempéré son exaltation[19] ». Un vœu pieux pour cette « mauvaise tête » ?

SAGA_cs6_pc.indd 110 29/11/2017 12:55:08

Le tribun dans ses œuvres

Après avoir connu l'odeur moite du cachot, l'ancien jacobin se mua en partisan convaincu du nouveau régime dont il vantait désormais la Constitution. On le sait, la girouette aime à suivre le vent, d'où qu'il vienne. Sans vergogne, il fréquenta les salons du Directoire où il dira plus tard avoir fait la connaissance de Joséphine. D'emblée, il porta un regard sévère et même blessant sur celle qui allait devenir sa belle-sœur, la considérant comme une femme « plus que sur le retour » dont « les apprêts de la toilette remédiaient assez bien à la clarté des lustres[20] ». Après une nouvelle intervention de Napoléon et en se servant de l'acte de baptême de son frère Joseph, de sept ans son aîné, pour prétendre avoir l'âge requis, il fut nommé commissaire à l'armée du Nord. Traînant ses guêtres fatiguées au milieu des combats contre les Autrichiens, il s'intéressa peu à la science administrative de l'époque. En froid avec l'ordonnateur de la division, la renommée grandissante de son frère le protégea néanmoins. On s'adressait à lui avec déférence, on le caressait dira-t-il, tout en excusant son indolence coupable. Sans crier gare, il quitta son poste au printemps 1796 pour rejoindre l'Italie. Après un bref entretien avec son frère, il prépara son retour vers la terre natale. À cause de son brusque départ de l'armée, il fut toutefois obligé de patienter le temps que l'administration renonce aux sanctions qu'il encourait. Impossible désormais de s'en prendre à un Bonaparte. Avec son épouse alors enceinte de leur deuxième enfant, il débarqua à Bastia en février 1797, la mine défaite à cause de l'éprouvante traversée qu'il venait de vivre. Décidément, la grande bleue ne l'épargnait guère.

Dès son retour, on le vit à nouveau s'époumoner dans diverses réunions publiques. Plus mesurés et maîtrisés, ses discours séduisaient davantage. Malgré son confortable traitement de commissaire ordonnateur, la politique le démangeait. Dans des circonstances plutôt obscures, il fut élu député du Liamone à l'une des deux assemblées du Directoire, le Conseil des Cinq-Cents, la Chambre basse du régime (le Conseil des Anciens servant de Chambre haute). Dans sa circonscription, la centaine de citoyens électeurs vota comme un seul homme en sa faveur. L'élection était en vérité entachée de nullité. Lucien n'avait pas l'âge requis (trente ans) et la loi électorale n'avait pas encore été promulguée en Corse quand il se présenta. Pour être

SAGA_cs6_pc.indd 111 29/11/2017 12:55:08

élu, il prétendit à nouveau être né comme Joseph en 1768, tout en feignant d'ignorer la non-promulgation de la loi électorale ; il aurait dû être renvoyé dans ses foyers. En outre, on l'accusa d'avoir volontairement fait sombrer un navire pour toucher la prime d'assurance et d'avoir financé et empoché les bénéfices d'une expédition corsaire près des côtes du Maroc contre la voile d'une puissance amie, la Sublime Porte, ce qui était en principe rigoureusement prohibé. Contestant un à un les griefs qui s'élevaient contre lui, il parvint contre toute attente à conserver sa toge de parlementaire. Son entregent mais aussi ses nombreux appuis l'aidèrent. On ne peut exclure non plus qu'il ait monnayé certains de ses soutiens. Sa fortune s'était en effet comme par enchantement considérablement accrue. Six mois après son retour à Paris, il se porta acquéreur d'un joli hôtel particulier dans la capitale et d'un vieux manoir sur la terre de Plessis-Chamant. Confortablement installé et menant grand train, il allait devenir l'une des personnes les plus en vue du monde politique. Même s'il le regretta plus tard, le parlementaire Lucien fut d'emblée un adversaire farouche du gouvernement. Sa « manie d'opposition journalière » lui fit retrouver les accents jacobins des années précédentes. Prompt à fustiger toutes les « sangsues du peuple », son art oratoire chaque jour plus aiguisé régalait les déçus du régime et provoquait de nombreux applaudissements. On le vit ainsi s'emporter avec succès contre le rétablissement de l'impôt sur le sel repoussé aux calendes grecques grâce à son verbe haut.

Tandis qu'il faisait mine de combattre le Directoire le jour, on le retrouvait ensuite à la nuit tombée en compagnie de ceux qu'il venait d'accabler quelques heures plus tôt. Politiquement, c'était finement joué. Comme ses frères, il restait proche des puissants tout en apparaissant comme un homme de renouveau capable d'incarner une politique nouvelle. Empêtré dans ses contradictions et surtout incapable de résoudre l'intense crise économique qui affectait l'ensemble du pays, le Directoire représentait à l'évidence une cible de choix pour ce tribun à la langue bien pendue. Peu à peu, le régime perdit sa majorité dans les deux Conseils. Aux Cinq-Cents, les jacobins se déchaînaient contre Barras et les siens, souhaitant ouvertement un retour des « piques », autrement dit une sorte de néo-Terreur. Le 13 septembre 1799, l'un des leurs, le général Jourdan, proposa de déclarer la patrie en danger, ce qui aurait entraîné le retour des mesures d'exception. Partout on redoutait une nouvelle invasion, et sur le front les nouvelles n'étaient

SAGA_cs6_pc.indd 112 29/11/2017 12:55:08

pas bonnes. Le général Joubert, mortellement atteint, venait d'être défait à Novi. Tandis que la panique gagnait, Jourdan jouait sur du velours. Mais à la tribune, le député de la Corse tempêta. L'ancien jacobin accusa ses anciens amis de despotisme, appelant au respect du pouvoir des parlementaires. Les cris des jacobins semblèrent de plus en plus isolés et la motion Jourdan fut repoussée par 245 voix contre 171. Avec d'autres, le « centriste » Lucien avait empêché le coup de force.

Mais dans toutes les têtes, une évidence s'imposait : le régime du Directoire était à terme condamné. L'influent abbé Sieyès réfléchissait à changer la Constitution en s'appuyant sur un « sabre » pour mieux asseoir son pouvoir personnel. Lucien était de cet avis et s'était rangé derrière lui, du moins en apparence. Dans l'écheveau des innombrables calculs politiques du moment, il est parfois difficile de savoir qui soutenait vraiment qui. Comme notre personnage, ils furent sans doute nombreux à se perdre en conjectures. Qui sortirait vainqueur du délitement du Directoire ? Tandis que le marigot politique s'interrogeait, le retour du général Bonaparte vint soudain troubler les manigances des conspirateurs de tout poil. Encensé, acclamé partout, il apparut comme un sauveur, ce qui compliqua les plans d'un Sieyès en train d'avancer ses propres pions. Pour Lucien, l'alliance entre ce dernier et son frère allait de soi. De son point de vue, les deux conspirations devaient fusionner car elles opinaient toutes deux pour un pouvoir fort. À peine son frère était-il revenu à Paris qu'il s'employa à rapprocher les deux hommes. Mais le général se méfiait du théoricien politique et ce dernier n'avait aucune envie de laisser la première place à ce sabre ambitieux. L'intervention du député contribua néanmoins à apaiser les relations entre les conspirateurs. Cette fusion lui était hautement profitable : son parti, celui des jacobins modérés, ne pouvait qu'augmenter son influence tandis que son clan s'imposerait avec Napoléon comme figure de proue. Aussi savourait-il à l'avance la réussite du coup d'État, celui-ci ne devant être qu'une formalité.

Avec le retour du général en chef de l'armée d'Égypte, la popularité des Bonaparte était au zénith. Quand la présidence des Cinq-Cents fut à renouveler, Lucien se porta candidat. Fort de ses soutiens et avec l'appui de son frère, il fut confortablement élu. Même s'il bénéficia incontestablement de l'aura du vainqueur d'Arcole, son élection récompensa aussi ses talents, voire son habileté politique. En moins de deux ans, il s'était constitué une clientèle

SAGA_cs6_pc.indd 113 29/11/2017 12:55:08

et était plutôt apprécié des autres parlementaires. Au royaume du verbe, il continuait de régner avec une belle aisance. Son élection représentait en outre une véritable aubaine pour les conspirateurs car le coup d'État imaginé par Napoléon et Sieyès comprenait un important volet parlementaire. Pour conserver un semblant de légalité, les Chambres devaient en effet voter en faveur du changement de régime. Restait un obstacle de taille, les jacobins. Allaient-ils sans broncher renoncer à leurs toges ? On le sait, un élu, peu importe sa couleur, renâcle toujours à quitter son mandat. Dans la soirée du 18 Brumaire, après la démission plus ou moins forcée de tous les directeurs, Lucien se montra optimiste et rassura les principaux animateurs du coup d'État quant à la suite des événements. Il promit qu'il saurait faire taire les oppositions et que les Chambres le suivraient. Mais, le lendemain, il fallut vite déchanter. Convoqués à Saint-Cloud, les parlementaires se tenaient sur leurs gardes. Pourquoi venir à Saint-Cloud ? La présence de 6 000 hommes de troupe massés aux abords du château n'était guère rassurante. Étaient-ils là pour protéger les députés ou pour leur forcer la main ? Dans une atmosphère pesante, les Cinq-Cents commencèrent seulement leurs travaux à 4 heures de l'après-midi. Un temps précieux avait déjà été perdu, la journée du 19 s'annonçait fort longue.

À la tribune, la lecture de la lettre de démission de Barras sema la confusion. Quelle suite donner à ce départ soudain ? Fallait-il le remplacer sur-le-champ ou repousser à plus tard la nomination de son successeur ? De part et d'autre les questions fusaient. L'Assemblée paraissait de plus en plus indécise. Or, si elle se séparait sans avoir voté, le coup d'État était condamné. Pour éviter le pire, Lucien tentait désespérément de gagner du temps quand soudain un murmure vint l'interrompre. De son perchoir, il aperçut des militaires en armes, puis il reconnut son frère qui, n'y tenant plus, s'était décidé à forcer le destin. La surprise se mua rapidement en colère. Les cris contre le général redoublaient. Même si vraisemblablement aucun poignard ne fut levé ce jour-là contre lui, la véhémence de l'opposition obligea Napoléon à battre en retraite. Blême et au bord de la crise de nerfs, il sortit et se griffa ensuite le visage. Les portes du Conseil refermées, son frère se retrouva isolé parmi la nuée d'opposants. Si une motion condamnant le général Bonaparte venait à être adoptée, le coup d'État ferait long feu. En un instant, tout venait de basculer : « Tout s'était passé en un clin d'œil… La consternation de nos amis, les cris de fureur de nos adversaires,

SAGA_cs6_pc.indd 114 29/11/2017 12:55:08

la retraite précipitée des militaires, le cliquetis des armes faisaient en ce moment ressembler l'Orangerie [où siégeaient les Conseils] à un pêle-mêle de champ de bataille[21] », se souviendra Lucien.

De sa tribune, le président des Cinq-Cents assistait impuissant au déchaînement de ses adversaires. Troublés et décontenancés, les soutiens du coup d'État étaient dans la confusion la plus totale. Le député jacobin Talot demanda un retour immédiat à Paris. Quelques instants plus tard, le député Grandmaison réclama le renvoi du général Bonaparte et son remplacement par un autre général. Si la motion était adoptée, on pouvait craindre que l'armée ne suive plus les conjurés. « Aux voix la motion de Grandmaison ! » criait-on avec ferveur. Un député tenta d'amener la contradiction mais fut empêché de parler. Lucien put alors prononcer quelques mots, demandant que l'on entende son frère avant le vote. Sa proposition fut vigoureusement rejetée. La victoire semblait à portée de main pour les adversaires de Napoléon. Dans le tumulte, son frère jeta sa toge à terre : « Il n'y a plus ici de liberté. N'ayant plus le moyen de me faire entendre, vous verrez votre président, en signe de deuil public, déposer ici les marques de la magistrature populaire. » Un frisson parcourut l'assemblée. Puis, appelant à lui la garde des Conseils, il sortit de la salle avec à sa suite quelques parlementaires. Son geste théâtral stupéfia ses adversaires, mais le pire était à craindre. Les jacobins étaient capables de profiter de son absence pour prendre les choses en main. Comprenant qu'il n'y avait plus un instant à perdre, notre Bonaparte se précipita dans la cour et courut vers son frère. Au milieu d'un attroupement de soldats, il sut trouver les mots pour les galvaniser, fustigeant les « représentants du poignard ». Joignant le geste à la parole, il s'approcha de son frère, tira son épée et prononça ces mots célèbres : « Je jure de percer le sein de mon propre frère si jamais il porte atteinte à la liberté des Français ! » À peine avait-il terminé sa harangue que les ordres fusèrent pour évacuer l'Orangerie. « Foutez-moi tout ce monde-là dehors ! », aurait dit Murat à ses grenadiers. On connaît la suite. En ce jour historique, la duplicité de Lucien fit merveille. Avec maestria, il sut retourner une situation *a priori* fort compromise. Et accuser de forfaiture des parlementaires qui ne demandaient qu'à sauver la Constitution ne manquait pas de sel. Seul un tribun exalté et retors tel que lui pouvait sans ciller traiter d'« audacieux brigands » ceux qui précisément s'élevaient contre l'arbitraire. Dans les heures qui suivirent la dispersion *manu militari* de ses collègues, il usa encore

SAGA_cs6_pc.indd 115 29/11/2017 12:55:08

de sa verve pour convaincre le Conseil des Anciens qui lui n'avait pas été dissous. À nouveau, il s'emporta contre les « représentants du poignard », mais le résultat du vote apparut ensuite mitigé. Le texte adopté ne donnait aucun blanc-seing à Bonaparte et Sieyès.

Dans le camp des conjurés, on se remit à douter. La nuit était tombée depuis longtemps et aucune conclusion ne voyait le jour. Lucien reprocha vertement à son frère son intrusion maladroite et malvenue quelques heures plus tôt aux Cinq-Cents. Dépité, le général aurait murmuré à Sieyès : « Oh ! le président me gronde, et sans doute n'a-t-il pas tort, mais à chacun son métier[22] ! » Pour ne pas laisser le vote hésitant des Anciens compromettre le coup d'État, Lucien proposa de réunir à nouveau les Cinq-Cents pour leur arracher l'approbation d'un décret prononçant l'arrêt de mort du Directoire de façon nette et définitive. Mais, poussées par les baïonnettes des soldats de Murat, les toges rouges s'étaient évaporées dans les environs de Saint-Cloud. Heureusement, la route de Paris avait été fermée, ce qui permit d'en retrouver plusieurs dizaines qui furent ramenés à l'Orangerie. Cette minorité de parlementaires écouta dans le plus grand calme son président vanter la nécessité d'un changement de régime. Il était alors 10 heures du soir. Épuisés, ils se laissèrent convaincre et appelèrent de leurs vœux la formation d'un exécutif constitué de trois membres, trois consuls de la République, et l'ajournement des Conseils.

Restait encore à emporter l'adhésion des Anciens qui continuaient, imperturbables malgré les événements, d'examiner les projets de lois dont la discussion avait commencé les jours précédents. On discutait ainsi d'une réforme du notariat quand la proposition des Cinq-Cents fut introduite. À 1 heure du matin, le Conseil adopta facilement le projet de résolution de la Chambre basse. Désormais tous les obstacles étaient levés. Les nouveaux maîtres de la France pouvaient entrer en scène. Un roulement de tambour annonça l'entrée de Bonaparte, de Sieyès et de Roger Ducos dans l'Orangerie. À la lumière hésitante des chandelles, les trois consuls provisoires s'avancèrent vers Lucien pour répéter l'un après l'autre la formule de serment convenue. Au nom des Cinq-Cents, celui-ci accepta leur démonstration de fidélité à la République et des cris de « Vive la République ! » se firent entendre. Le Consulat venait de naître avec pour maître de cérémonie Lucien Bonaparte. Peut-on le considérer comme un faiseur de rois ? En ce 19 brumaire, il fit preuve d'un joli sens politique et son habileté manœuvrière fit merveille. Tan-

SAGA_cs6_pc.indd 116 29/11/2017 12:55:08

dis que son frère paraissait dépassé par les événements, il prit les choses en main jusqu'à la victoire finale. Grâce à lui, le coup d'État conserva en outre un semblant de légalité, ce qui empêcha vraisemblablement le sang de couler. Mais sans l'armée et les nombreux partisans de Napoléon, il aurait été bien incapable d'imposer un changement de régime. Quoi qu'il en soit, pendant les journées de Brumaire deux Bonaparte occupèrent le devant de la scène. C'était sans doute un de trop.

L'éphémère ministre

Convaincu d'être l'égal de son frère, Lucien ne dissimulait guère son ambition : « Je croyais avoir acquis quelque considération comme homme d'État. Il me manquait peut-être l'éclat des armes, mais, la dignité présidentielle étant élective, il m'était permis de prétendre au choix de mes concitoyens comme tout autre Français de quelque renommée[23] », confesse-t-il sans pudeur dans ses *Mémoires*. Son allié Sieyès militait en effet pour une sorte de présidence de la République avant l'heure. Si le projet aboutissait, Lucien était persuadé de pouvoir briguer la magistrature suprême à la place d'un Napoléon qu'il aurait aimé voir retourner dans les bivouacs, mais son frère écarta habilement Sieyès, ce qui ruina pour le moment ses hautes ambitions. Nommé en janvier 1800 ministre de l'Intérieur, il reçut cependant des mains du Premier consul un joli portefeuille. S'il ne dirigeait pas la police, confiée à Fouché, son ennemi intime, il avait néanmoins la haute main sur les préfets, les routes, les hôpitaux, les prisons, les ports, l'instruction publique ou encore les musées, pour ne citer que les attributions les plus importantes.

Dans une France à reconstruire après l'épisode révolutionnaire, les chantiers exaltants et ambitieux ne manquaient pas, mais pour les mener à bien il aurait fallu au nouveau ministre des qualités d'administrateur qu'il n'avait pas. Brouillon et parfois fantasque, il n'était tout simplement pas à la hauteur. Aussi préféra-t-il continuer à faire de la politique plutôt que de s'attarder de longues heures à l'étude de ses dossiers dont la haute technicité le rebutait. Dans sa vie privée, un drame survint sans crier gare tandis qu'il était en pleine ascension. Enceinte de son quatrième enfant, la dévouée et discrète Christine rendit son dernier soupir. Sa perte affecta cruel-

SAGA_cs6_pc.indd 117 29/11/2017 12:55:08

lement le tout nouveau ministre. Presque quarante ans plus tard, son émotion n'avait pas disparu quand il consigna ses souvenirs : « Immense et première douleur de ma vie […]. C'est avec sa cendre inanimée que j'entre dans le manoir acquis pour elle et embelli à son intention. Âme douce et pure[24] ! » Sévèrement touché, il fut incapable de retourner à son ministère pendant un mois. Son naturel ambitieux l'aida cependant à reprendre vie. Son goût pour l'argent facile restait vivace, il agiotait à la Bourse et continuait d'armer des corsaires. Pour éblouir notamment Mme Récamier, qu'il courtisa en vain, il dépensait sans compter au Plessis, s'attirant ici ou là quelques médisances. Déjà controversé, il se lança tête baissée dans un combat politique qui allait lui coûter son portefeuille.

La personnification excessive du régime consulaire avec la figure prégnante de Napoléon posait en effet une question délicate : que se passerait-il s'il venait à disparaître ? Aucun « dauphin » n'avait en effet été adoubé par le Premier consul. En cas de malheur, on pouvait donc redouter le chaos. Aussi Lucien souhaita-t-il mettre le débat sur la place publique. De son point de vue, poser la question était la meilleure façon d'y répondre, avec en point de mire sa propre désignation. Se croyant populaire, il était persuadé que son nom serait bientôt sur toutes les lèvres. En secret, il fit imprimer sur les presses de son ministère un opuscule anonyme (probablement dû à la plume de Fontanes) intitulé *Parallèle entre César, Cromwell, Monck et Bonaparte*. Après une kyrielle de louanges adressées à son frère, la question de la succession fut clairement posée. La manœuvre était à la fois grossière et imprudente. En politique, un dauphin déclaré ou reconnu comme tel ne peut que gêner l'action du dirigeant en exercice à un moment ou à un autre. Le premier paraissant *de facto* incarner l'avenir, le second perd forcément en crédibilité. La brochure fit sensation : on se la passait de main en main. Napoléon ne pouvait tolérer qu'on lui fasse ainsi de l'ombre. Avec l'aide de Joséphine, Fouché, l'ennemi juré de Lucien, profita du faux pas de ce dernier. Alerté par son ministre de la Police, le Premier consul convoqua son frère et Fouché pour l'après-midi du 2 novembre 1800. Dans son cabinet des Tuileries, les deux ministres s'invectivèrent franchement, s'accusant mutuellement de voleries et de crimes. Quand le sujet du *Parallèle* fut abordé, Napoléon s'emporta à son tour : « Les dernières pages sont d'un fou[25] », s'exclama-t-il. Son frère ministre répliqua, le sourire aux lèvres : « Jupiter se fâche, donc il a tort. » Son insolence rendit le

Premier consul ivre de colère ; il menaçait à présent de jeter l'ancien jacobin en prison. De rage, Lucien jeta son portefeuille sur la table et quitta brusquement les Tuileries. Il n'était même pas resté un an au ministère.

Même s'il avait claqué la porte avec fracas, il n'était pas possible de laisser totalement à l'écart cet ambitieux. Son frère lui proposa de se rendre en Espagne pour représenter une France encore républicaine. Le 2 décembre 1800, il fut annoncé au palais de l'Escurial. Son prédécesseur, l'ancien Conventionnel Alquier, l'attendait, la mine sombre. Furieux de devoir quitter son poste à cause d'un népotisme à peine voilé, le diplomate s'employa à ruiner la réputation de Lucien. Accueilli plutôt froidement à la cour du roi en raison des médisances d'Alquier, le nouvel ambassadeur fit tout son possible pour charmer les suspicieux Espagnols. Ne regardant pas à la dépense, il fit venir dans ses fêtes les meilleurs musiciens, les danseurs les plus élégants et les cuisiniers les plus raffinés de Madrid. Se rendre chez l'ambassadeur de France devint une faveur enviée, même si quelques esprits jaloux venaient troubler la fête. À peine trois semaines après s'être installé, il réclama le secours financier de son frère : « Ici, malgré toutes mes économies, je me ruine et en suis déjà pour cinquante mille francs du mien[26] », lui assura-t-il. Pour s'attirer davantage encore les bonnes grâces de la haute société madrilène, il prit des cours d'espagnol et se mit à courtiser les dames de la Cour. Intrigante et désargentée, la marquise de Santa Cruz céda à ses avances et cette liaison fut vite connue du Tout-Madrid. Ébloui par cette femme d'expérience de dix ans son aînée, l'ambassadeur portait ostensiblement à son cou une délicate chaîne faite de cheveux tressés de la marquise avec en médaillon son portrait entouré de diamants. À la Cour, l'ancien jacobin fut cependant gêné par l'étiquette pesante qui entourait les souverains espagnols. L'air plutôt contrarié, il accepta de mauvaise grâce les révérences « féminines » que sa position nécessitait.

Les diamants de l'ambassadeur

Mais le cadet du Premier consul n'était pas seulement là pour jouer les ministres d'opérette, d'importantes affaires diplomatiques l'attendaient. Depuis 1795, la France ne pouvait compter que sur son allié espagnol pour lui venir en aide. Dans la guerre qui l'oppo-

SAGA_cs6_pc.indd 119 29/11/2017 12:55:09

sait au reste de l'Europe, ce soutien comptait, même si la puissance espagnole n'était plus ce qu'elle était au temps de sa splendeur. Néanmoins, sa flotte et ses positions coloniales pouvaient encore en imposer. Malgré les efforts de Lucien, le royaume espagnol ne soutenait que mollement son allié. En revanche, sur le plan diplomatique, le nouvel ambassadeur marqua des points avec la signature de la convention d'Aranjuez. Aux termes de celle-ci, la France regagnait la Louisiane qu'elle avait perdue après la guerre de Trente Ans et mettait la main sur la Toscane que le prince de Parme, un vieux Bourbon, fut contraint de céder. À force de prévenances et d'amabilités, Lucien était parvenu à se faire apprécier du couple royal et surtout de son principal ministre, le prince de la Paix Godoy. Les deux hommes se tutoyaient et paraissaient complices, ce qui facilita le travail diplomatique. Quant à la reine Marie-Louise, par ailleurs amante de son fringant ministre, elle appréciait les manières du frère du Premier consul, au point de le laisser pénétrer dans les appartements royaux sans même s'annoncer, ce qui fit naître quelques jalousies à la Cour. Les Bourbons d'Espagne semblaient même prêts à se lier davantage à la famille Bonaparte[27]. Lucien caressa alors l'idée d'unir l'infante Isabelle, âgée de seulement seize ans, avec son frère toujours sans descendance en raison de la stérilité de Joséphine. Ce projet d'union n'avait aucune chance d'aboutir car jamais le vainqueur de Marengo ne voudrait d'un mariage avec la descendante d'une monarchie alors en pleine décadence. Cette affaire a sans doute éloigné encore davantage Lucien de sa belle-sœur, et par contrecoup de Napoléon. Piquant parallèle quand on connaît la suite. Avant que le Premier consul ne veuille lui interdire de convoler avec une veuve, Lucien avait tenté de séparer Napoléon de sa première femme.

Quelques semaines plus tard, une autre affaire diplomatique agita l'ambassade de France. Talleyrand, ministre des Relations extérieures, insistait pour que le Portugal rejoigne l'alliance franco-espagnole et ferme ses ports à la marine britannique. En cas de refus, la réponse serait militaire et le petit royaume envahi. Proche du favori Godoy, Lucien n'eut aucun mal à convaincre l'Espagne d'appuyer les prétentions françaises. À Lisbonne, la demande fut rejetée avec le plus grand mépris. La guerre semblait dès lors inévitable. Le général Leclerc fut ainsi chargé de mettre sur pied une armée de 15 000 hommes qui s'ajouteraient aux forces espagnoles. Certains d'infliger une défaite cuisante aux Portugais, Lucien et

Godoy jouaient volontiers les va-t-en-guerre, d'autant que ce conflit leur apporterait sûrement gloire et fortune. Mais, surprise pour nos belliqueux intéressés, la cour de Lisbonne tenta de prendre langue directement avec Talleyrand pour éviter la guerre. Furieux, Lucien fit échouer cette négociation secrète en écrivant lettre sur lettre à son frère. Aussi, comme prévu, le conflit débuta le 16 avril 1801 pour se terminer à peine trois semaines plus tard. Assiégés dans la ville d'Yelves (ou Elvas), les Portugais firent passer au prince de la Paix en guise de soumission des branches d'oranger, d'où le nom donné à cette courte campagne de « guerre des Oranges ». Il se peut que cette promenade militaire n'ait été qu'une farce.

Au mépris des exigences françaises, Godoy et son complice se hâtèrent de signer le traité de Badajoz le 7 juin pour se remplir les poches. Le prince de la Paix n'ignorait pas qu'en coulisse la France et l'Angleterre discutaient. Or s'ils parvenaient à un accord avant qu'il ait réussi à jouer sa partition face au Portugal, l'Espagne serait certainement oubliée. De son côté, déjà occupé à compter les diamants qui lui avaient été promis, le citoyen ambassadeur appuya sans réserve les prétentions de son précieux allié. Au cours de la négociation, les dernières instructions de Talleyrand furent même sciemment ignorées et les dates du traité falsifiées pour en interdire toute remise en cause. Mais la manœuvre du faussaire Lucien échoua. Ulcéré par l'empressement de son frère, le Premier consul s'emporta contre cette diplomatie à « l'eau de rose » et une position digne d'une « carafe d'orgeat ». Dans une longue dépêche datée du 17 juin, il désavoua son frère et lui rappela que toute négociation avec le Portugal n'était valable qu'à condition qu'elle puisse amener des « gages pour la paix générale[28] ». Dans son esprit, les concessions portugaises serviraient de monnaie d'échange dans les futurs pourparlers avec Londres.

La réprimande fraternelle mit le citoyen ambassadeur sur la défensive. Tandis qu'il se divertissait à la cour d'Espagne, il prétendit être malade et menaça de démissionner si le traité n'était pas accepté, accusant au passage son frère de ne gouverner que par la « crainte ». Finalement, la France accepta de modérer ses prétentions et Lucien comme Godoy reprirent la discussion avec les Portugais. Si l'occupation des provinces fut abandonnée, Lisbonne consentit à payer une indemnité de 20 millions et à remettre plusieurs bâtiments de guerre. Tout semblait donc s'arranger au mieux, mais le désaveu des semaines précédentes laissa à notre

SAGA_cs6_pc.indd 121 29/11/2017 12:55:09

ambassadeur un goût bien trop amer. Aveuglé par sa proximité avec Godoy, Lucien joua les proconsuls et oublia un peu vite qu'il n'était que diplomate. Refusant de nouveau de se soumettre, il réclama ses lettres de créance en décembre après être resté à peine un peu plus d'un an en poste. Devenu un prince de l'éphémère, il s'éloignait chaque jour davantage du pouvoir. Une charge ne le séduisait que pour les avantages qu'elle offrait, peu intéressé qu'il était par son service. Le traité de Badajoz fit notamment sa fortune. Certes, ce que l'on appelait joliment les « douceurs » diplomatiques étaient l'usage, mais en ralliant un peu trop facilement les positions espagnoles, Lucien se couvrit d'or ou plutôt de pierres précieuses : « Les moins apparents et les plus solides des cadeaux sont plusieurs petits sacs de diamants. Je n'en ai connu la valeur précise qu'en traitant de leur vente à Amsterdam[29] », avoua ensuite benoîtement l'intéressé dans ses Mémoires. Les « petits sacs » le mirent à l'abri du besoin pour longtemps, tandis que ses collections personnelles s'enrichirent d'environ une vingtaine de tableaux. De quoi jouer les empêcheurs de tourner en rond avec faste. De retour au Plessis, il régala de nouveau sa petite cour où il n'était pas rare de croiser Mme de Staël et Chateaubriand, en passe de devenir des opposants déclarés au régime de son frère. Comme le remarque l'historien François Piétri « les mécontents vont à lui comme d'instinct[30] ». En outre, avec sa désignation au Tribunat, la Chambre basse dans laquelle il était permis de s'exprimer*, son frère lui offrait une belle tribune. Contre toute attente, il préféra toutefois marquer son opposition en tête à tête avec le Premier consul.

Hostile notamment à la vente de la Louisiane aux Américains, qu'il jugeait déshonorante, il eut une explication plutôt houleuse avec lui sur ce sujet. Comprenant que la maîtrise des mers reviendrait bientôt aux Anglais, Napoléon était plutôt pressé de tirer un bon prix de cette colonie qu'il pensait perdre de toute façon. Se prélassant dans son bain, il reçut Lucien et Joseph bien décidés à faire plier leur frère sur cette question. Insidieusement, le frère cadet prétendit que jamais les Chambres ne consentiraient à se séparer d'une si belle colonie. En entendant ces mots, Napo-

* Le vote final revenait à la seconde Chambre basse, appelée Corps législatif, mais ses membres ne pouvaient donner de la voix. Seuls s'exprimaient devant eux trois représentants désignés par le Tribunat.

SAGA_cs6_pc.indd 122 29/11/2017 12:55:09

léon redressa soudainement le torse et leur répliqua, impérieux : « Conçu par moi, négocié par moi, [ce projet] sera ratifié et exécuté par moi tout seul, comprenez-vous bien[31] ? » La solennité du « moi » consulaire raviva la dispute. Éclaboussant toute la salle de bains, Napoléon renvoya Joseph ivre de colère. Seul Lucien resta auprès de lui, et la discussion reprit dans le cabinet de travail. Devant les nouvelles protestations de son frère, Napoléon à bout de nerfs jeta violemment à terre une tabatière qu'il avait à portée de main, jurant de briser son rebelle de frère s'il continuait à lui résister de la sorte. Impassible, Lucien la ramassa et lui tint ce propos ironique : « C'est dommage, c'est le portrait de votre femme que vous avez brisé, en attendant que vous brisiez mon original[32]. » L'infortunée tabatière était en effet ornée d'un joli dessin d'Isabey représentant Joséphine. Quand elle eut vent de cette scène, la consulesse s'inquiéta d'un mauvais présage et courut affolée chez sa cartomancienne, Mme Lenormand. Pour conjurer le mauvais sort, celle-ci lui conseilla de remplacer la miniature par une autre toujours signée par le même artiste, ce que Joséphine fit au plus tôt sans se faire prier.

Liaison dangereuse

De retour sur les travées parlementaires, Lucien appuya sans réserve au Tribunat deux lois importantes, celles relatives au Concordat et à la création de la Légion d'honneur. Tandis que les Chambres boudaient parfois les projets consulaires, son art oratoire permit de convaincre quelques indécis et de recueillir une large majorité au moment de l'adoption de ces deux réformes majeures. Si au plan politique les tensions semblaient enfin s'apaiser, les conquêtes amoureuses de Lucien ravivèrent cependant les dissensions au sein de la fratrie. Peu après le retour de son bien-aimé à Paris, la marquise de Santa Cruz fit le voyage jusqu'au Plessis. S'étourdissant dans les fêtes données par l'ancien ministre, elle faisait jaser. Un jour, Napoléon s'amusa devant son frère de la frivole marquise, ce qui provoqua un nouvel incident pour le moment sans conséquence. Les tensions devinrent plus sérieuses avec une autre conquête, Alexandrine de Bleschamp. Avec Lucien, le coup de foudre fut immédiat. Littéralement submergé par sa passion pour cette femme, il laissa s'éloigner sa marquise espagnole et installa

SAGA_cs6_pc.indd 123 29/11/2017 12:55:09

auprès de lui cette jeune veuve*. Comme le note d'emblée Fontanes, leur liaison semblait faite pour durer : « Tous les symptômes d'une passion vive se lisaient dans les traits et les discours du *patron*, et […] les regards mêmes de la dame apprenaient que c'était elle qui tenait désormais la Cour, et à qui on devait la faire[33]. » Lucien venait de trouver sa Joséphine. Mais à la différence de cette dernière, sa seconde épouse lui donnerait une belle progéniture. Neuf enfants naîtront en effet de cette union.

Dès les premiers mois de leur relation, elle tomba d'ailleurs enceinte. Pour mieux vivre son nouvel amour, Lucien l'installa tout près de l'hôtel de Brienne qu'il était en train d'aménager à grands frais. Désireux de se glisser dans ses draps en toute discrétion, il fit même construire une galerie souterraine longue d'une centaine de mètres entre son hôtel et celui d'Alexandrine. Si l'on en croit Lucien, cet étroit « souterrain conjugal » était un chef-d'œuvre de discrétion : « Il n'y avait que deux portes d'entrée ou de sortie (l'une débouchait dans un hangar situé dans la cour intérieure de la maison de ma femme ; l'autre dans la galerie même de mon hôtel). Les serrures de ces deux portes, exactement pareilles et d'un mécanisme compliqué les mettant à l'abri d'habiles contrefaçons, avaient trois clefs que ma mère, ma femme et moi nous étions partagées et que nous ne confiions à personne[34]. » À la nuit tombée, notre prudent amoureux disparaissait au cœur même de sa somptueuse galerie de peintures, près d'une œuvre de Léonard de Vinci ou de Raphaël, pour ne réapparaître comme par enchantement qu'au petit matin.

Le 24 mai 1803, un premier enfant prénommé Charles Lucien vint au monde dans le plus grand secret. Seule Madame Mère fut mise dans la confidence. Peut-être même fut-elle obligée d'emprunter l'obscur passage secret qu'elle était seule à connaître au sein du clan pour rendre visite à son dernier petit-fils ? Que de précautions pour ne pas heurter un frère qui imaginait alors une autre destinée sentimentale pour le rebelle de la famille. Le lendemain de la naissance de leur premier fils, l'abbé Pereira maria clandestinement devant Dieu le frère de Napoléon et Alexandrine. Encore ignorée du Premier consul, la vie parallèle de Lucien devint rapidement inconciliable avec les espoirs dynastiques du premier des Français. Dans le but avoué de consolider les relations entre la France et la

* Son premier mari, le financier Jouberthon à la réputation sulfureuse, venait de succomber de la fièvre jaune à Saint-Domingue le 15 juin 1802.

SAGA_cs6_pc.indd 124 29/11/2017 12:55:09

Toscane, Napoléon songea à remarier la reine d'Étrurie qui venait de perdre son époux avec son remuant cadet. Devant Joseph, Napoléon sonda son frère à propos d'un éventuel mariage avec la reine Marie-Louise. Aussitôt l'intéressé se récria, prétextant que jamais il n'épouserait une femme bossue et boiteuse. Surpris, Napoléon lui répondit qu'il ne s'agissait que d'un mariage de convenance et qu'il restait libre de papillonner ailleurs. À bout d'arguments, celui qui se faisait autrefois appeler Brutus prétexta qu'il avait encore l'âme trop républicaine pour contracter pareille union. On en resta là pour le moment, mais Napoléon chargea Fouché d'espionner son frère.

Se sachant surveillé, Lucien comprit que si on venait à découvrir son union avec Alexandrine, son frère ferait tout pour la briser. Pour consolider les liens qui l'unissaient avec la mère de son premier fils, il lui fallait aussi l'épouser civilement, ce qu'il fit dans la nuit du 26 octobre en sa demeure du Plessis. Pour ne pas alerter son frère, les bans ne furent pas publiés et les témoins choisis très loin du cercle familial. Ce mariage avait comme un goût de conspiration. Flairant quelque chose de louche, le maire de Chamant, la commune dont dépendait le château du Plessis, se décommanda et délégua son premier adjoint, un certain Bloquet. À minuit passé, l'affaire était réussie. En présence d'un sous-inspecteur aux forêts, d'un cultivateur et d'un médecin, le frère de l'homme le plus puissant de France venait de s'unir devant la loi à la veuve Jouberthon. La loi protégeant en principe Lucien, il était peut-être temps de dévoiler le pot aux roses. Il semble que Napoléon l'ait appris par une lettre de son frère dans les jours qui suivirent. On donnait alors un concert à Malmaison, quand tout à coup le Premier consul fit arrêter la musique devant une cour médusée. Quand Joséphine l'interrogea sur les raisons de son geste, il lui fit cette réponse : « Sachez que Lucien vient d'épouser sa coquine[35] ! » La consternation se lisait sur les visages. Ébranlé mais encore combatif, Napoléon envoya aussitôt Murat pour tenter de ramener son frère à la raison. Arrivé au Plessis vers 3 heures du matin, le fringant cavalier fut promptement renvoyé par un Lucien sûr de lui. Le lendemain, ce fut au tour du deuxième consul, Cambacérès, de jouer les conciliateurs.

Obséquieux et flagorneur, comme à son habitude, il regretta devant Lucien ce mariage, faisant valoir son irrégularité. En effet, une loi était en préparation autorisant Napoléon, compte tenu de sa « haute dignité », à donner son avis sur les mariages de sa famille. « Qu'est-ce que la famille consulaire ? Depuis quand une telle

SAGA_cs6_pc.indd 125 29/11/2017 12:55:09

famille existe en France ? […] Il ne vous manque vraiment plus que de faire parité entre le bon plaisir des anciens rois et celui d'un chef populaire investi de l'autorité pour dix ans[36] », s'emporta Lucien. Comme s'il ignorait encore que l'Empire était dans toutes les têtes. Après l'affaire du *Parallèle* et l'épisode de l'ambassade d'Espagne, Lucien continuait de défier Napoléon avec toute la hargne d'un frère jaloux. Le mettre hors de lui était presque devenu son passe-temps favori. Et à chaque fois il y réussissait. Quelques jours après leur coup d'éclat, les époux s'affichèrent au théâtre. Dès leur entrée, tous les regards se portèrent sur eux, pour la plus grande joie du jeune marié désormais passé maître dans l'art de la provocation. Cependant, même si l'événement régalait les commères, il n'y avait pas là de quoi compromettre l'ascension du général Bonaparte. Dans ses *Mémoires*, au ton immodeste, le frère rebelle s'illusionne sur sa capacité réelle de nuisance. S'opposer à Napoléon était devenu pour lui comme un réflexe, le meilleur moyen qu'il ait trouvé pour exister, quitte à tout perdre.

Quant à Napoléon, le mariage de son frère devint une affaire de principe. Il l'avait décidé, la veuve Jouberthon ne ferait jamais partie de la famille. Il s'obstinerait d'ailleurs à ne jamais l'appeler Mme Bonaparte. Une fois la guerre déclarée, il n'était pas homme à reculer au cœur de la bataille. Tant que son frère continuerait de donner le bras à sa veuve, il serait exclu. Pour le mariage de Pauline avec le prince Borghèse, lui et sa nouvelle épouse ne furent même pas invités. À tous, Napoléon fit passer ce mot : « Tout pour Lucien non marié, rien pour Lucien marié ! » Si l'ensemble de la fratrie se rangea derrière Napoléon, Letizia n'entendait pas renier l'un de ses fils. Elle n'avait en outre jamais vraiment pardonné à Napoléon son mariage avec Joséphine. Même si, contrairement à ce que l'on a parfois avancé, elle appréciait le caractère de sa bru, elle lui reprochait son âge et son incapacité à enfanter. En outre, avant de s'unir à Alexandrine, son fils l'avait sans doute consultée, ce que n'avait pas fait Napoléon quelques années plus tôt. Pour toutes ces raisons, elle adopta son parti, au point même de le suivre dans son exil.

Le 4 décembre 1803, Lucien prit la route pour une péninsule italienne qu'il n'allait plus quitter avant longtemps. Après avoir rencontré le pape à Rome, il fila sur Naples, avant de goûter aux plaisirs de la Sérénissime. Au mois de mars, Letizia entreprit le même voyage, choisissant de cheminer sous un faux nom pour

SAGA_cs6_pc.indd 126 29/11/2017 12:55:09

mieux tromper les malandrins qui de temps à autre rançonnaient les voyageurs. Le 31 mars 1805, elle fit une entrée quasi officielle à Rome, accueillie également par le Saint-Père qui la logea à grands frais dans son palais de Loreto. Malgré le soutien maternel, Lucien n'avait pas encore rompu tout lien avec Paris. Son biographe le soupçonne de guetter la moindre occasion « de donner à son exil un prétexte plus éclatant[37] ». Napoléon, qui n'était sans doute pas dupe, n'avait cependant aucune intention de lui faire un si joli cadeau. En outre, les affaires se succédaient. L'Empire était en marche et l'exécution du duc d'Enghien concentrait toute l'attention. Lors de leur dernière entrevue, le futur empereur resta inflexible. Quand Lucien voulut savoir s'il pouvait espérer un jour voir sa femme reconnue, la réponse fut sans appel : « Jamais ! » tonna le futur empereur[38]. La rupture était cette fois consommée.

Au mois de mai, Lucien retourna dans la Ville éternelle au côté d'une épouse à nouveau enceinte et pour laquelle il venait de sacrifier sa carrière. Piazza Navona, il jeta son dévolu sur le palais Lancellotti, qu'il loua, puis il acheta une villa à Frascati pour y entreposer les centaines de tableaux qu'il possédait. Il se disait écœuré par ce « théâtre d'intrigues, d'injustices et de passions viles » qu'est la politique : « Si le sort me ramène sur le théâtre des événements politiques, j'y rentrerai par honneur, mais sans plaisir, et je regretterai les heures qu'il faudra enlever aux affections domestiques[39]. » Bien décidé à rester en marge de l'épopée impériale, il ajoute : « N'opposez à vos ennemis que le silence, le mépris et une retraite comblée d'honorables souvenirs. » Il n'eut cependant rien à craindre, ils seraient si peu nombreux à vouloir l'enlever à ses « affections domestiques ». Lors de la proclamation de l'Empire, la nouvelle Constitution oublia délibérément Lucien et, malgré les suppliques de Madame Mère, il ne fut pas invité à Notre-Dame le 2 décembre. Dépitée par l'attitude de Napoléon, Letizia décida de bouder la célébration impériale, faisant en sorte de ne pas arriver à temps à Paris. L'habile pinceau de David travestira ensuite, on le sait, la réalité en la plaçant au centre de son célébrissime tableau, *Le Sacre de l'empereur Napoléon Ier*. D'autres tentatives de conciliation échouèrent ensuite les unes après les autres. L'oncle Fesch et Pauline prirent ainsi la plume pour tenter de raccommoder les deux frères. Et Joseph fit de même : « Il est de fait que l'empereur ne reviendra jamais – tu n'as donc pas intérêt à sa conservation, tu es donc son ennemi – voilà comme raisonne un homme habitué

SAGA_cs6_pc.indd 127 29/11/2017 12:55:09

à calculer sur les intérêts des individus comme ceux des États ; tu dois donc te mettre dans un état naturel vis-à-vis de lui et alors il te verra sous ton véritable point de vue[40]. » Mais Lucien resta inflexible, perdant vraisemblablement la couronne des rois lombards que Napoléon lui destinait.

Rongeant son frein dans une autre propriété qu'il venait d'acquérir, la villa Rufinella (ou villa Tuscolana), il se prit de passion pour l'écriture et crut posséder quelque talent. Dans ses fastueuses réceptions nocturnes, où il n'était pas rare de croiser des adversaires déclarés de l'Empire français, on bâillait d'ennui quand Lucien déclamait ses interminables poèmes. Le jour, le poète cherchait longuement l'inspiration parmi les ruines de la cité, pour accoucher ensuite de vers poussiéreux. Entièrement absorbé par les arts et la littérature, il délaissa ainsi toute vie publique. Ayant revendu l'hôtel de Brienne à Madame Mère pour près de 1 million de francs, il devint propriétaire aussi d'une autre résidence, le palais Nunez, via Condotti à Rome. En 1807, il revit enfin Napoléon à Mantoue. L'entrevue s'annonçait délicate et elle le fut. Au cours de la discussion, au moment où Napoléon lui reprocha à nouveau son union avec une veuve, son cadet aurait eu ces mots : « Et toi aussi, tu as épousé une veuve ; mais la mienne n'est ni vieille, ni puante[41] ! » On ne s'étonnera pas dès lors qu'à chaque attribution de trône orchestrée par Napoléon, le frère rebelle soit reparti bredouille. Il n'est pas exclu qu'il ait à un moment ou à un autre caressé le secret espoir d'en obtenir un, d'autant que financièrement il n'était plus aussi à l'aise, mais il apprit à ses dépens que quand il le voulait, Napoléon savait tenir parole. Ainsi, il lui fallut attendre plus de huit ans pour recevoir un titre, non pas des mains de son frère, mais de celles du pape qui le fit prince de Canino le 18 août 1814, peu de temps après son retour à Rome. L'exil en terre anglaise qui avait suivi sa capture avait duré quatre années et il ne fut autorisé à rentrer en Italie qu'après la chute de l'Empire. La bulle pontificale vint d'ailleurs à point nommé pour renflouer les finances du dispendieux Bonaparte. Lucien et sa femme exultaient, et pas uniquement pour le confort financier retrouvé. Tandis que Napoléon venait de perdre son trône, le mot d'altesse sonnait délicieusement aux oreilles de ce couple si longtemps honni. Pour son blason, le nouveau prince romain adopta une couronne de feuillage, y ajoutant aussi les emblèmes du patriciat romain, comme un discret rappel au Brutus qu'il fut autrefois. Sa période dorée en terre romaine serait

SAGA_cs6_pc.indd 128 29/11/2017 12:55:09

cependant très brève. À nouveau il allait compromettre l'excellence de sa position en changeant de fidélité.

Éternel proscrit

Tandis que le nouveau prince romain soignait sa relation avec le Saint-Père, il reçut une lettre au ton mystérieux datée du 1er mars 1815. Elle était signée par sa mère : « Napoléon vient de partir d'ici avec sa troupe, mais j'ignore pour quel endroit. J'en partirai moi-même dans trois jours si le temps est favorable[42]. » La missive se terminait par une invitation à venir la rejoindre en compagnie de Louis à Civitavecchia. Que se passait-il ? Réfugiée sur l'île d'Elbe avec son fils, Letizia venait d'assister au départ de Napoléon de Portoferraio. Pour ne pas compromettre la réussite de la folle traversée du souverain de l'île d'Elbe, elle ne disait mot de sa destination mais la connaissait parfaitement. L'empereur osait un pari fou : reconquérir la France avec ses 800 grognards. « Le César déchu était resté le conspirateur émérite d'Ajaccio et de Brumaire[43] », regretta ensuite Lucien. Le vol de l'Aigle fut immédiatement suivi par l'attaque des États pontificaux par les troupes de Murat. Se précipitant au Quirinal, Lucien supplia le pape de ne pas quitter la Ville éternelle, mais en vain. Devant l'avance des troupes napolitaines, le prince de Canino se décida à demander ses passeports pour gagner le nord de l'Italie et la Suisse. Commença alors un bien peu glorieux périple vers le Simplon en compagnie du père Maurice qui avait facilité son retour à Rome quelques mois plus tôt.

Convaincu d'être filé par des espions, le prince de Canino et son compagnon changèrent plusieurs fois d'identité pendant le voyage. Au cours de la traversée des Alpes, le prince en fuite fut victime d'une mule qui en le jetant à terre manqua de le précipiter dans le vide. Enfin parvenu sain et sauf en Suisse, il apprit le retour de Napoléon aux Tuileries. N'était-ce pas le moment de retrouver son impérial de frère ? Sans hésiter, Lucien continua son voyage vers les frontières de l'Empire restauré. Toujours incognito, il parvint avec son acolyte jusqu'à Charenton où il s'installa dans une modeste auberge. Quelques émissaires se présentèrent alors et le père Maurice fut invité à rencontrer l'empereur pour discuter des conditions d'un retour en grâce du frère banni. Allaient-ils enfin se réconcilier ? Avant que le franciscain ne quitte l'auberge, Lucien

SAGA_cs6_pc.indd 129 29/11/2017 12:55:09

lui tint fièrement ce discours : « Ce n'est pas moi qui vous envoie, c'est lui qui vous demande… Allez, partez, et faites bien attention à tout ce que vous dira l'empereur, pour m'en rendre un compte exact[44]. » Autrement dit, il attendait que Napoléon fasse le premier pas. Orgueil, quand tu nous tiens !

L'entrevue aux Tuileries entre le père Maurice et Napoléon ne se déroula pas exactement comme le prévoyait le prince de Canino. Sans même évoquer son nom, l'empereur s'emporta contre le pape et ne parla que politique. Surpris et décontenancé, le père Maurice ne trouva le courage de rendre compte de sa mission que de longues heures plus tard, après avoir écumé quelques auberges. L'échec semblait consommé. Pourtant quelques jours plus tard Lucien repartit pour la Suisse avec en poche une lettre de Napoléon destiné au pape. Apparemment, l'émissaire secret l'avait bel et bien réconcilié avec son frère, sans que l'on sache ni où ni quand. Les espions royalistes eurent toutefois vent de cette mission et s'employèrent à la faire échouer. À Prangins (il avait revu Joseph quelques jours plus tôt), Lucien dînait tranquillement dans une auberge quand un magistrat communal lui fit comprendre qu'il allait être arrêté sous peu. Sans tarder, il fit ses bagages et repassa la frontière. Début mai, il reparut aux Tuileries et reçut des mains de son frère le grand cordon de la Légion d'honneur. « Il est honteux pour moi que vous ne l'ayez point[45] », murmura Napoléon, l'air satisfait, en lui passant le ruban rouge. Dans la foulée, il fut fait prince français avec comme cadeaux de bienvenue la jouissance du Palais-Royal et l'attribution d'un revenu confortable. L'Empire, qui se voulait libéral, pardonnait à ceux qui lui avaient autrefois tourné le dos. Politiquement, l'ancien jacobin était comme Benjamin Constant ou Carnot une belle prise, même s'il est difficile de mesurer la portée de ce geste. En tout cas, en lui faisant une place comme à d'autres, Napoléon passait de la parole aux actes. Il avait changé et entendait le prouver. Enchanté par sa nouvelle position, Lucien forma sa nouvelle Maison et prit ses quartiers au Palais-Royal.

Sourcilleux sur l'étiquette, il fronça toutefois les sourcils en découvrant quelques légères différences entre ses autres frères et lui, notamment lorsque l'*Almanach impérial*, imprimé il est vrai à la hâte, l'appela « prince Lucien Bonaparte » au lieu de « prince Lucien Napoléon » comme l'aurait voulu l'usage. Néanmoins, on le vit le 1er juin à la cérémonie du Champ-de-Mai placé à la gauche de l'empereur, vêtu cependant bien malgré lui comme Joseph ou Louis

SAGA_cs6_pc.indd 130 29/11/2017 12:55:09

en habit de prince de velours blanc et coiffé d'un ridicule chapeau à plumes. Il siégea aussi au Conseil des ministres avec voix délibérative, devenant même un participant assidu. Le 19 juin, lorsque la rumeur d'une défaite courait la capitale, il protesta pour que l'on censure avec la plus grande sévérité la moindre allusion dans la presse. Le « prince Brutus » restait un jacobin pur jus. Deux jours plus tard, quand Napoléon revint la mine défaite, il se proposa de défendre sa position devant des Chambres ébranlées par le désastre de Waterloo. Une seconde abdication de l'empereur paraissait alors inévitable. Retrouvant la verve de ses débuts, Lucien s'employa avec l'énergie du désespoir à retarder l'issue fatale, tentant même une dernière manœuvre en essayant d'imposer une régence de l'Aiglon : « Je demande qu'en conformité de l'acte additionnel, la Chambre des pairs, par un mouvement spontané et unanime […] déclare qu'elle reconnaît Napoléon II comme empereur des Français […] et pour ma part, je veux donner l'exemple et lui jurer ici fidélité[46]. » La démonstration ne convainquit guère. « Je demande au prince à quel titre il nous parle. Est-il français ? » répliqua non sans malice le député Pontécoulant. Le prince romain apparut en effet peu crédible dans sa défense d'un autre prince, l'Aiglon, que l'on savait enfermé à Vienne. Cette fois son verbe fut impuissant à infléchir le cours des événements. Après cet échec, il disparut sans gloire de la scène politique.

Sans attendre d'être éloigné de Paris par un gouvernement aux ordres de Fouché, Lucien quitta Paris en toute hâte sous une fausse identité, avec la ferme intention de gagner l'Amérique comme ses frères. Brûlant les étapes, il atteignait Dieppe quand soudain il ordonna à son cocher de faire demi-tour. Désormais, il n'avait qu'une envie, retourner à Rome, au risque de se faire prendre. Renoncer de la sorte à son titre de prince romain était sans doute trop humiliant pour lui. Comme Napoléon, qui préféra se rendre aux Anglais plutôt que de jeter bas son prestige d'empereur, il était obsédé par son titre au point de renoncer à poursuivre son aventure américaine. Mais parvenu en Savoie, il rencontra l'armée autrichienne qui lui barrait la route. Son nom d'emprunt – il se faisait appeler le chevalier Casali – ne trompa personne. Devant le général Bubna il fut alors contraint de décliner sa véritable identité. Escorté jusqu'à Turin, il fut ensuite jeté dans les geôles de la citadelle de la ville. Il protesta et protesta encore, excipant de sa qualité de prince romain et rappelant à qui voulait le lire qu'il se désintéres-

SAGA_cs6_pc.indd 131 29/11/2017 12:55:09

sait à présent des passions françaises. Ses multiples tentatives pour escamoter son rôle pendant les Cent-Jours furent néanmoins vaines. Il resta en détention jusqu'au 22 septembre et ne fut libéré qu'une fois le sort des Bonaparte tranché par les Alliés. Les ministres de France, de Russie, de Prusse et d'Autriche l'autorisèrent à rentrer dans sa principauté après s'être assurés qu'il y serait surveillé de près. Les agents du pape n'allaient pas être les seuls à s'intéresser aux allées et venues du prince de Canino. Espions français, anglais et autrichiens, pour ne citer qu'eux, allaient guetter ses moindres mouvements. Comme pour tous les Bonaparte restés en Europe, sa liberté n'était donc qu'apparente, mais Lucien s'en moquait, reprenant le cours de sa vie d'autrefois dans les États du pape.

Au Quirinal, il n'était cependant plus le bienvenu, le Saint-Père n'ayant guère apprécié son ralliement à Napoléon quelques mois plus tôt. Ayant renoncé à toute ambition politique, le prince romain n'était guère touché par cette nouvelle proscription : « Tranquillité et bonheur domestique[47] » l'occupaient désormais tout entier, comme il le confia, apparemment soulagé, à sa sœur Élisa. Pour notre personnage, l'année 1815 se termina néanmoins sur une note plutôt heureuse : sa fille aînée, Lolotte, épousa le richissime prince Gabrielli, neveu d'un cardinal. Dix mois plus tard, la courageuse Alexandrine mit au monde son huitième enfant, prénommé Antoine. Au total, Lucien eut quatorze enfants, dont trois disparurent au berceau. Les deux filles nées de son premier lit, Charlotte et Christine Egypta, connaîtront toutes deux le veuvage avant de se remarier. Après la mort de son premier époux, le prince Gabrielli, Lolotte épousa un autre Romain, le chevalier Centamori et quant à Christine Egypta, elle jeta son dévolu sur un chambellan de la cour de Suède, le comte Posse, puis partagea la vie d'un député à la Chambre des communes, lord Dudley Coutts Stuart. Les deux premières filles de Lucien reçurent la dignité d'altesse impériale sous le Second Empire, ce qui ne fut pas le cas des rejetons d'Alexandrine. Fidèle aux principes dynastiques de son oncle, Napoléon III ne leur donna que le titre de « prince Bonaparte », prolongeant ainsi une certaine forme d'exclusion à leur égard. Parmi ces princes de second rang, Charles Lucien devint naturaliste et ornithologue, Laetitia se mit en ménage avec sir Thomas Wyse, homme politique et diplomate irlandais, Jeanne épousa le marquis Honorati issu d'une vieille noblesse florentine, Louis-Lucien, linguiste distingué, fut sénateur sous le Second Empire, et nous aurons à reparler du prince Pierre né en

SAGA_cs6_pc.indd 132 29/11/2017 12:55:09

1815. Quant à Antoine, il se frotta également au monde politique, mais dans le camp royaliste, ce qui lui valut d'être ensuite écarté par le second empereur. Après la naissance de ce dernier garçon, Lucien eut encore deux filles : en 1818, une petite Marie-Alexandrine qui allait épouser Vincenzo Valentini, ministre des Finances de la République romaine, et en 1823, une dernière fille, Constance, qui entrera dans les ordres.

Après une semi-liberté dans la Ville éternelle, Lucien ne fut autorisé à retourner sur ses terres de Canino qu'en 1818, contre la promesse de se faire le plus discret possible. Partageant son temps entre l'exploitation de ses domaines, sa passion pour l'astronomie ou les fouilles antiques, son goût pour l'écriture et les attentions portées à sa nombreuse progéniture, le prince romain était pour ainsi dire rentré dans le rang. Néanmoins ses ouvrages se vendaient peu et ses terres peinaient à l'enrichir. En outre, le gouvernement français, aiguillonné par le redoutable Blacas, intriguait pour l'éloigner de Rome, ce qui le rendait triste et amer, et ranimait parfois ses envies d'Amérique. Sa nièce Mathilde, la fille de Jérôme, qui le fréquenta dans les années 1820, se souvient surtout de ses fantaisies vestimentaires : « Il portait des lunettes ; sa tenue était bizarre, il avait toujours des pantalons à pieds et une ample redingote bleue, mais il était agréable et spirituel ; nous l'aimions beaucoup[48]. » En 1822, une autre nièce venue d'outre-Atlantique allait lui enlever l'un de ses fils. Depuis l'année précédente, il était question d'unir la fille aînée de Joseph, Zénaïde, au fils aîné de Lucien, Charles Lucien. Le mariage fut célébré à Bruxelles, puis les jeunes mariés prirent la mer pour rejoindre les États-Unis. Un ménage également prolifique qui donnerait naissance à pas moins de quatre fils et huit filles.

Après l'envol de ses enfants, Lucien sombra dans une longue mélancolie dont il n'allait jamais vraiment s'extraire. Avec la révolution de 1830, il reprit néanmoins espoir de remonter en scène. L'Aiglon ayant disparu, la famille Bonaparte restait divisée sur le message politique qu'il convenait d'adopter. L'ancien député, avec le soutien de Joseph, milita activement pour un retour au Consulat en publiant un projet de Constitution rappelant celle de 1799. Mais Brutus venait de dire son dernier mot ; en France, la monarchie de Juillet parvint à triompher des premières difficultés, ce qui enterra le projet de Lucien. En outre, la loi de proscription ne fut point abolie, l'obligeant à s'enfermer dans l'exil et l'oubli. Après l'été 1835, la maladie vint ensuite mettre un terme à ses dernières ambitions.

SAGA_cs6_pc.indd 133 29/11/2017 12:55:09

Dans la souffrance, il vécut encore cinq années pénibles, avant de s'éteindre à Viterbe, le 29 juin 1840, à l'âge de soixante-cinq ans, emporté par une fièvre maligne. Son corps fut ensuite transporté à l'église collégiale de Canino où il se trouve toujours. Alexandrine lui survécut quinze années. Elle disparaîtra le 13 juillet 1855 en Italie.

Au fond, Lucien était un homme taillé pour l'exil. Il s'y sentait comme chez lui. Compromettant presque immédiatement tous ses succès à cause de ses fidélités changeantes, de son caractère épouvantable et de ses appétits déraisonnables, ses responsabilités publiques furent bien éphémères. Orgueilleux, il n'entendait céder sur rien et pour finir obtint bien peu. Restent ses amours et sa nombreuse progéniture, les seules réussites qu'il faut bien lui reconnaître.

SAGA_cs6_pc.indd 134 29/11/2017 12:55:09

IV

Élisa, la discrète

Dans notre saga, Élisa apparaît comme un parent pauvre. Son physique, sans être ingrat, ne l'avantageait point : « Jamais femme ne renia comme elle la grâce de son sexe : c'était à croire qu'elle portait un déguisement », persifla la duchesse d'Abrantès. « Désagréablement pointue », disait-elle aussi. De profil, on aurait dit Napoléon ou Lucien. Le teint pâle, longiligne, cheveux aile de corbeau, pupille sombre et masque autoritaire, elle n'avait *a priori* rien d'engageant. Tandis que ses deux sœurs, Pauline, la Vénus de Canova, et Caroline, la reine de Naples, brillaient, elle passa inaperçue. Sa bibliographie est plutôt mièvre comparativement à ses deux cadettes, et aucune légende ne vient embellir ou écorner son histoire. Ses passions furent intellectuelles, ses goûts éclectiques – plutôt sages – et ses amours contenues. Elle fut la première de sa fratrie à disparaître (1820), à l'âge de quarante-trois ans, presque dans l'indifférence générale. Amateurs de romans historiques, épiques et hauts en couleur, passez votre chemin, pourrait-on écrire. Et pourtant on aurait tort d'ignorer cette discrète. Sans bruit, elle réforma efficacement en terre italienne. Aimant le pouvoir non point pour paraître, mais bien pour l'exercer, elle possédait une autorité naturelle qui n'était pas sans rappeler celle de Napoléon. Bienfaitrice des arts, elle fut aussi la première femme à devenir une sorte de haut fonctionnaire avant l'heure quand elle fut désignée par son frère comme gouverneur général de la Toscane, une région qu'elle convoitait depuis fort longtemps, insatiable ambitieuse qu'elle était.

SAGA_cs6_pc.indd 135 29/11/2017 12:55:09

Dès sa création en 1804, la cour impériale parut trop étriquée à nos ambitieux Bonaparte. Tous ou presque rêvaient d'occuper les premiers rôles. Or, il leur fallait céder le pas à l'empereur, bien sûr, mais aussi à l'impératrice Joséphine. La royauté italienne, dévolue à Napoléon en personne, comme la vice-royauté, confiée à Eugène de Beauharnais, leur ayant échappé, quand seraient-ils enfin couronnés ? Les sœurs Bonaparte risquaient en outre d'attendre longtemps. Privilégiant la loi salique, Napoléon ne paraissait guère enclin à les favoriser. Lors de l'avènement de l'Empire, tandis que Joseph et Louis furent faits princes français, le titre de princesse leur échappa dans un premier temps, avant d'être octroyé *in extremis* par l'empereur suite aux objurgations de Caroline*. Mais, même princesses de fait, les sœurs Bonaparte n'occupaient que des seconds rôles. Leurs Maisons comme leur éclat, sans être modestes, ne pouvaient rivaliser avec les têtes couronnées qui croisaient leurs regards jaloux. L'aînée des sœurs, Élisa, moins préoccupée toutefois par ses atours que ses deux cadettes, attendait elle aussi d'être installée en majesté, mais ayant été autrefois l'alliée politique de Lucien, son influence déclinait. Dans son salon, même ses plus fidèles amis, et notamment Louis de Fontanes, le futur grand maître de l'Université, se faisaient désormais plus rares. Comme toujours, le vent avait tourné et les girouettes regardaient ailleurs. En politique, son frère ne l'écoutait guère, ignorant ses avis comme ses recommandations. Il avait ainsi préféré, pour remplacer Lucien au ministère de l'Intérieur, le savant Chaptal à Miot, futur comte de Mélito, le candidat d'Élisa. De dépit, elle en tomba malade, son estomac ne supportant plus la moindre nourriture ! Comme son frère Napoléon, son intestin se nouait à la moindre contrariété. Mêmes envies de pouvoir et parfois mêmes écœurements digestifs face à l'adversité. Heureusement, Élisa put bientôt se remettre de ses vapeurs gastriques avec l'octroi par l'empereur d'une terre bien à elle. Ce dernier, souvent agacé par ses manières abruptes et détestant, il faut bien le dire, côtoyer les femmes de pouvoir dans son genre, trouva sans doute utile et préférable de l'éloigner dès qu'il le put.

En 1803, la principauté de Piombino, 20 000 âmes, avait été rattachée à la France. Sa position était stratégique en Méditerranée pour les intérêts français puisque le port de la ville de Piombino était alors le principal point de passage vers l'île d'Elbe, également

* Voir le chapitre VII consacré à Caroline.

SAGA_cs6_pc.indd 136 29/11/2017 12:55:09

française, et la Corse. Existait-il meilleur candidat qu'une Bonaparte pour détenir la clé de cette principauté ? Apparemment pas de l'avis de Napoléon. Du haut de sa toute-puissance, l'empereur des Français confia la principauté à Élisa par un décret du 28 mars 1805. D'une certaine manière, on assistait alors à une sorte de rétablissement du droit féodal, l'empereur confiant des terres françaises à une suzeraine vassale. Le décret ne mentionne d'ailleurs aucun droit de souveraineté, tel un banal sujet, celui qui allait prendre les rênes de la principauté devrait jurer « obéissance et fidélité » à l'empereur des Français. Il précisa aussi sans détour que Piombono était « cédée et donnée » directement à sa sœur, tandis que son mari, Félix Baciocchi, obscur militaire d'origine corse (il était né à une centaine de mètres de la *casa Buonaparte*) qu'elle avait épousé en 1797, ne jouerait que les princes d'opérette. Au sein du système napoléonien, Élisa fut ainsi la seule femme qui régnerait, mais pas sans partage puisqu'il n'était pas question qu'elle s'affranchisse de la tutelle française. À croire que dans son couple, c'était elle qui menait la danse. Elle serait donc aux commandes de cet État dont Napoléon déplorait qu'il ait été jusque-là « administré sans règle et sans surveillance ». À elle donc d'y mettre bon ordre. Avant de prendre dignement possession de ses États, elle commanda une nouvelle garde-robe sans trop regarder à la dépense, mais sans excès. Contrairement à sa belle-sœur Joséphine ou à Pauline, plus futiles, elle regardait sa majesté uniquement comme un instrument de pouvoir, considérant même ses atours ou ses bijoux comme un « capital de réserve » au cas où elle viendrait à connaître de nouveau des temps difficiles[1]. Apparemment, elle avait hérité des gènes prudents de l'économe Letizia.

Ses malles remplies, elle partit courant avril d'abord pour Milan pour assister au couronnement de son frère comme roi d'Italie. Toute la péninsule (à l'exception des Napolitains) se rendit à l'invitation du nouveau César. Parmi les nombreuses délégations présentes, on remarquait à peine les quelques députés représentant la principauté de Lucques située en Toscane. S'interrogeant sur le devenir de leur État, ils demandèrent à être reçus par l'empereur, la peur au ventre. Ce dernier leur accorda une entrevue et leur jura qu'il ne toucherait jamais à l'indépendance de Lucques. Remis de leurs émotions, ils repartirent satisfaits. Mais ils ignoraient encore que la princesse de Piombino s'activait en coulisse pour ajouter cette principauté à son domaine princier. Devant son insistance,

SAGA_cs6_pc.indd 137 29/11/2017 12:55:09

il rappela les députés, paraissant mécontent de la prétendue division politique qui sapait l'autorité de leur gouvernement. Changement de ton mais aussi changement de discours. Pour remédier au désordre, le nouveau roi d'Italie leur suggéra, en vérité leur ordonna, d'organiser une consultation populaire en faveur d'une protection impériale. Autrement dit, Lucques passerait sous contrôle français. Impressionnés, les députés acceptèrent la « suggestion » de Napoléon. Après quelques discussions, ils obtinrent seulement que leur État soit gouverné par un prince, que les impôts n'excèdent pas 500 000 francs par an et que l'Église ne soit pas inquiétée. C'est bien connu, les promesses n'engagent que ceux qui les écoutent. Bientôt, sur tous ces points, les Lucquois seraient bernés. En juin 1805, le vote en faveur de la protection impériale fut un succès. Peu d'opposants pour une marée de oui, la voie était donc libre pour Élisa. Aussitôt après la consultation, Félix Baciocchi devint prince de Lucques. La vieille cité pouvait respirer, un homme serait placé à sa tête, Napoléon ayant apparemment tenu sa parole.

Peuplée de 130 000 âmes, Lucques était une merveille architecturale. Entourée par d'imposants remparts, la ville abritait de splendides hôtels Renaissance, demeures médiévales ou églises romanes. Un pur joyau pour l'ambitieuse Élisa qui ne respectera aucun des engagements de son frère, à commencer par la répartition des pouvoirs entre elle et son mari. Le couple princier fit une entrée triomphale dans la ville le 14 juillet 1805. Rien ne manquait à leur apparat. Escorté par des cavaliers guides de la garde impériale et quatre détachements des gardes d'honneur venus de toute l'Italie, Félix, en costume de prince français, montait un superbe pur-sang gris. Suivait Élisa dans un carrosse à six chevaux. Le cortège avança parmi une foule enthousiaste jusqu'à la cathédrale aux murs recouverts de soie bleue pour l'occasion. Après que l'archevêque eut béni les *regalia*, les attributs du pouvoir, dont la superbe épée d'apparat constellée de diamants du prince, Félix prêta serment. À son côté, dans sa robe de soie blanche parsemée d'or et portant diadème, rayonnait notre fière princesse au maintien parfait. La cérémonie fut suivie par un bal somptueux et une traditionnelle course de chevaux ; jusqu'au petit matin le vin coula à flots. Après les audiences de circonstance et la formation du gouvernement, arriva le temps des premiers décrets. Une Académie Napoléon rassemblant tous les esprits éclairés de la ville fut instituée, le jour anniversaire de l'empereur, le 15 août, aimable attention à l'endroit de celui qui les avait faits

SAGA_cs6_pc.indd 138 29/11/2017 12:55:09

princes. En tête du décret, on pouvait lire : « Nous, Félix I[er], etc. » Les apparences régaliennes de Baciocchi paraissaient ainsi sauves, mais si l'on examine de près l'original du décret conservé dans les archives d'État, point de signature de l'effacé Félix, mais une mention « approuvé E. ». Il s'agissait là du véritable cachet princier, celui d'Élisa.

Comme le remarque Frédéric Masson, les rôles furent vite distribués : « Félix jouera du violon, montera à cheval et en tombera ; il paraîtra dans les cérémonies et fera le premier gentilhomme de son auguste épouse mais […] ce sera à condition qu'il se tienne à sa place et ne se donne point des airs. Pour Élisa, la voici dans son rêve. Elle est maîtresse, souveraine, dictatrice[2]. » Impériale aussi, pourrait-on ajouter à la prose du maître. Son palais était d'ailleurs régenté par une étiquette encore plus stricte que celle des Tuileries. Dans les 243 articles de ce code sévère, elle se donna le rôle principal, s'attribuant tous les honneurs. Autour d'elle une domesticité nombreuse et des officiers de cour empressés pour la servir. Assez rapidement, elle revint sur les deux autres promesses de son frère, s'en prenant aux biens de l'Église puis augmentant taxes et impôts. Mais elle mena aussi des réformes courageuses, veilla à l'essor économique de ses principautés, favorisa les arts et augmenta son emprise. Vis-à-vis de la tutelle française, elle fit en sorte de rester bien en cour auprès de l'empereur comme de ses ministres. Avec Paris, elle échangea une correspondance nourrie, studieuse et insistante. En partie la clé de son succès. Tour à tour altière ou affectueuse, elle parvenait presque toujours à ses fins. Point de scandales ni d'algarades déplacées, notre discrète fit son chemin, progressant toujours et ne reculant jamais.

Une demoiselle de Saint-Cyr

Moins d'un an après la naissance de Lucien, Letizia Bonaparte connut une nouvelle grossesse. À terme, elle accoucha d'une petite Maria-Anna, le 3 janvier 1777. Les années précédentes, ses parents avaient déjà donné ce prénom à au moins deux filles disparues très tôt (l'une d'elles ayant été baptisée avec Napoléon en 1771). Heureusement cette Maria-Anna là survivra. À son quatrième anniversaire, deux ans après le départ de Joseph et de Napoléon en 1779, elle fut aussi séparée de son frère Lucien. Lors de sa prime enfance,

SAGA_cs6_pc.indd 139 29/11/2017 12:55:09

Lucien fut toutefois celui qu'elle connut le mieux, peut-être une première explication de leur future complicité. Elle était présente quand Louis (1778), Pauline (1781) et Caroline (1782) vinrent au monde, mais elle ne verra pas la naissance du petit dernier, Jérôme, car appelée comme ses aînés à rejoindre le continent. Après Brienne et Autun pour ses frères, Charles réussit à la faire entrer en 1784 à la Maison royale de Saint-Louis fondée par Mme de Maintenon et installée à Saint-Cyr. Cet établissement était en principe réservé « aux filles des gentilshommes tués ou ayant ruiné leur santé et leur fortune pour le service de l'État ». À l'âge de trente-huit ans, bien que malade et partiellement ruiné, Charles n'entrait pas le moins du monde dans cette catégorie. Il ne s'était ni tué à la tâche pour le service de l'État, ni n'avait engagé sa fortune pour soutenir l'action royale. Sans doute grâce au gouverneur Marbeuf bénéficia-t-il d'un nouveau passe-droit pour que son aînée puisse se mêler aux nobles demoiselles désargentées. Pour obtenir les 25 louis nécessaires au voyage vers Saint-Cyr, il fut toutefois obligé, semble-t-il, de mettre en gage l'argenterie de Letizia auprès du commandant d'Ajaccio. En juin 1784, sa fille et lui, accompagnés par deux autres demoiselles également destinées à l'école, partirent d'Ajaccio pour s'arrêter d'abord à Autun. Après y avoir retiré Lucien pour l'emmener à Brienne, Charles déposa Maria-Anna à Saint-Cyr.

Réputé, l'établissement royal accueillait environ deux cent cinquante pensionnaires, encadrées par une trentaine de maîtresses qui toutes avaient au moins prononcé des vœux « simples », c'est-à-dire temporaires, de chasteté, de pauvreté et d'obéissance. Les jeunes filles y entraient entre l'âge de sept et douze ans pour en sortir entre quinze et vingt ans, munies d'une bourse de 3 000 livres, une somme que l'on estimait suffisante pour trouver un agréable parti avec lequel se marier. L'article 54 du règlement de l'école donne un aperçu de l'éducation que l'on y recevait : « Premièrement à connoistre Dieu et la religion […]. Il leur faut inspirer une grande horreur du vice et un grand amour pour la vertu […]. Il leur faut apprendre les devoirs d'une honnête femme dans son ménage, à l'égard de son mari, de ses enfants et de ses domestiques […]. On leur apprendra à se tenir de bonne grâce […] on leur apprendra parfaitement à lire, à écrire l'orthographe, l'arithmétique […]. On leur doit apprendre à peigner, à coiffer, quand elles sont destinées à servir[3]… » Depuis le règne de Louis XV, l'institution déclinait doucement. Ses méthodes auparavant considérées comme innovantes

SAGA_cs6_pc.indd 140 29/11/2017 12:55:09

attiraient désormais les critiques, le marquis d'Argenson écrivant par exemple en 1750 : « On sait que l'établissement de Saint-Cyr n'est bon à rien. Il n'en résulte que des bégueules, qu'on ne saurait marier dans leurs campagnes ou qui font enrager leurs maris. » Notre « bégueule » Élisa y restera jusqu'à la fermeture de l'école sous la Révolution. En 1786, elle assista au centenaire de l'école célébré en présence d'Élisabeth de France, la sœur de Louis XVI, et agrémenté d'un joli feu d'artifice. Derniers feux avant une rapide disparition.

Avant la tourmente révolutionnaire, l'atmosphère de l'établissement s'apparentait plutôt à celle d'un couvent. Tous les jours, le rituel était le même : lever à 6 heures, avant la prière du matin à 8 heures, puis la journée d'études se terminait généralement vers 18 heures. Une bonne éducation était alors à ce prix. Il semble que très tôt, même si ensuite son orthographe ne serait jamais parfaite, Élisa ait profité des leçons de ses maîtresses, comme en témoigne cette première lettre au style déjà maîtrisé adressée à sa mère : « Vous savez que je vous aime de tout mon cœur. Je vous supplie donc d'avoir la bonté de me donner bientôt de vos nouvelles. Il ne manque que cela à mon bonheur. Je me plais toujours bien à Saint-Cyr et me porte à merveille. Mes maîtresses ont mille bontés pour moi. Je tâcherai d'y répondre par ma bonne conduite[4]. » Elle n'avait alors que dix ans ; jolie performance, même si le ton convenu de la lettre fait penser à un exercice appris en classe. Les cycles au sein de l'école, que l'on distinguait par des couleurs, duraient environ trois ans : en premier il y avait la classe rouge, où l'on apprenait les rudiments de la lecture et des mathématiques ; suivait la classe verte, où s'ajoutait notamment l'histoire ; puis venait le temps de la classe jaune dans laquelle les élèves se frottaient à la grammaire et prenaient leurs premiers cours de danse ou de dessin ; enfin l'école se terminait par la classe bleue, celle où l'on dispensait l'éducation morale. À cause de la fermeture de l'école décrétée par l'Assemblée législative le 16 août 1792, la scolarité de celle que l'on appelait encore Maria-Anna s'interrompit vraisemblablement à la classe jaune. Pour les Bonaparte, le plus désolant n'était point l'arrêt des études, mais le non-versement de la bourse promise à la fin de sa scolarité. Alors à Paris, Napoléon, qui par ailleurs était devenu son tuteur depuis la mort de Charles et la visitait souvent, s'en désole auprès de Joseph : « Il paraît clair qu'elle n'aura pas de dot, soit qu'elle sorte actuellement, soit qu'elle reste encore quatre ans. Il en est sorti sept à huit qui avaient vingt ans et n'ont pas eu

SAGA_cs6_pc.indd 141 29/11/2017 12:55:09

de dot. Il paraît clair que cette maison [Saint-Cyr] va être détruite ou changera tellement de face qu'elle n'aura plus aucune similitude avec ce qu'elle est[5]. » En pleine Révolution et sans dot, la jeune fille n'avait d'autre choix que de retourner sur sa terre natale.

De Saint-Cyr à Ajaccio, la transition risquait toutefois d'être compliquée pour celle qui avait connu la distinction d'une école royale. Napoléon ne parut guère s'en émouvoir : « Maria-Anna est neuve, s'accoutumera très facilement au nouveau train de la maison. Elle n'a point de malice[6] », assure-t-il. À la parution du décret annonçant la fin prochaine de Saint-Cyr, il s'empressa d'y aller chercher sa sœur. Pour l'en faire sortir, il fallut toutefois obtenir le blanc-seing des administrateurs de Versailles, ce qui prit plusieurs jours. Fin comptable, Napoléon n'oublia pas de leur réclamer les 20 sols par lieue que le décret avait accordés comme indemnité de retour à toutes celles qui se trouvaient contraintes de quitter l'établissement. Le 21 septembre 1792, notre héroïne retrouva le soleil d'Ajaccio pour un court séjour qui allait s'achever quelques mois plus tard à cause de la proscription de tous les Bonaparte. De 1793 à 1797, elle resta en Provence, à Toulon, Marseille ou Antibes, à la suite de sa mère, comme ses autres sœurs ou son frère cadet Jérôme. Pendant cette période, elle fut encore plus discrète qu'à l'accoutumée. À cette période également, elle changea de prénom, Maria-Anna devenant Élisa sans que l'on sache vraiment qui inspira ce second baptême. Lucien ? Napoléon ? Au même moment, la famille, on le sait, perdit la lettre « u » dans son nom, tandis que chaque prénom fut élégamment francisé. L'ancienne demoiselle de Saint-Cyr se plia donc comme tous les membres de sa fratrie à cette mode destinée à mieux les intégrer au sein de la jeune nation française. À part son changement de prénom, on ignore à peu près tout d'Élisa au cours de ses années provençales jusqu'à sa rencontre avec son futur époux, Félix Baciocchi.

La famille Baciocchi, originaire de Gênes, voisinait depuis des générations avec la famille Bonaparte. À l'ombre des mêmes ruelles, les deux familles tissèrent des liens, jusqu'à s'allier au moins une fois. Les Baciocchi furent aussi reconnus nobles sous Louis XV, avant que l'un de leurs rejetons, Pasquale, qui se fera ensuite appeler Félix, s'engage au Royal-Corse, un régiment royal regroupant les insulaires voulant servir le roi. Sous la Révolution, notre militaire fut éloigné par la Terreur et retrouva Lucien à Nice. Dans leurs

SAGA_cs6_pc.indd 142 29/11/2017 12:55:09

pérégrinations successives, les Bonaparte accueillirent bien volontiers ce cousin lointain empêché tout comme eux de séjourner en Corse. On dit qu'une fois installé dans le giron familial, il fit une cour assidue à l'aînée des Bonaparte. Très vite, on parla mariage, et il semble qu'aussi bien Letizia que Lucien aient été séduits par l'empressé capitaine à l'allure agréable. Pourtant, comme prétendant, sans fortune, sans véritable position et bien plus âgé que sa future femme (trente-cinq ans), il offrait un parti bien modeste. Il ne brillait apparemment pas non plus par son intelligence et sa passion pour le violon lui avait valu le surnom de « violoneux ». Approchant des vingt printemps, un âge déjà avancé pour marier une fille, Élisa, en outre dépourvue de dot, ne pouvait certes plus attendre. Est-ce cette raison qui la poussa dans les bras du premier charmeur venu ? Peut-être. Si l'on en croit l'historien Frédéric Masson, elle présentait déjà un physique ingrat, prompt à faire fuir n'importe quel soupirant : « Très grande, extrêmement maigre, avec des cheveux noirs, des yeux noirs à fleur de tête, une grande bouche, de belles dents, elle n'avait rien de la femme en son air, sa tournure et sa physionomie[7]. » Pour Letizia, Félix possédait cependant une qualité essentielle, il était corse, ce qui apparemment suffisait à son bonheur.

De concert, Élisa et sa mère écrivirent à Napoléon pour lui demander son consentement, mais aucune réponse ne vint. Malgré cette absence d'approbation, le mariage civil fut prononcé le 1er mai 1797. Néanmoins, tôt ou tard il faudrait que celui qui restait son tuteur approuve cette union. Letizia décida alors de rejoindre son fils dans les fertiles plaines d'Italie. Impatiente de le retrouver, elle pourrait en outre non seulement jouir de ses bienfaits, mais aussi régler certaines affaires familiales en instance, dont ce mariage. Sans escorte, elle s'embarqua pour Gênes avec Élisa, son gendre, Caroline et Jérôme. Le 1er juin, elle parvint à Mombello à la surprise générale. Apparemment, Napoléon pardonna très vite à sa sœur de ne pas l'avoir prévenu. Il faut dire qu'il avait lui aussi quelques « écarts » à se faire pardonner, et en premier lieu son mariage avec Joséphine pour lequel il s'était passé du consentement de sa mère. Du reste, à Mombello, en ce mois de juin 1797, c'était la première fois que Letizia rencontrait sa bru, plus d'un an après le mariage ; jamais elle ne lui avait été présentée auparavant. Ensuite, Napoléon désirait ardemment marier Pauline avec l'un de ses brillants officiers, Leclerc, et l'affaire était déjà quasi conclue, là encore sans

SAGA_cs6_pc.indd 143 29/11/2017 12:55:09

que la *madre* ait été vraiment mise au courant*. Autrement dit, l'austère Letizia était mise devant le fait accompli concernant deux de ses rejetons. Du coup, Napoléon pouvait au moins accepter de son côté celui d'Élisa avec l'effacé Félix, comme un échange de bons procédés matrimoniaux en quelque sorte sous le chaud soleil milanais. En outre, à Mombello, Napoléon régnait déjà en majesté et il eût été dommage de gâcher la fête par quelques disputes de famille mal à propos.

Entre Lucien, Fontanes et Chateaubriand

Après avoir approuvé le mariage de sa sœur, Napoléon ouvrit les cordons de sa bourse, accordant à son beau-frère une dot de 35 000 livres avec en sus l'attribution de quelques terres familiales sur l'île de Beauté. Il le nomma ensuite chef de bataillon, commandant de la citadelle d'Ajaccio. Puis Élisa et Félix furent aussi unis devant Dieu, en même temps que Pauline et Leclerc, le 14 juin 1797, dans la chapelle du château de Mombello. Après l'Italie, la jeune mariée suivit son époux en Corse puis à Marseille, quand il y fut affecté comme commandant du fort Saint-Charles. Apparemment éprise de Félix, Élisa donna naissance à un petit Félix Napoléon à Ajaccio en novembre 1798. Premières joies de parents mais aussi premiers chagrins car le nouveau-né ne survécut pas cinq mois. Un peu après le coup d'État du 18 Brumaire, notre ambitieuse, sans doute lassée par la vie de province, se fixa à Paris sans Félix, toujours retenu en Provence. Sous les lambris dorés, l'aînée des sœurs Bonaparte changea rapidement de dimension. Tandis que la vogue des salons battait son plein, Lucien créa le sien à l'hôtel de Brissac qui abritait au faubourg Saint-Germain le ministère de l'Intérieur dont il détenait alors le portefeuille. On y croisait les peintres David ou Gros, l'écrivain Chateaubriand, le savant Volney, les poètes Delille ou Arnault, les alliés politiques de Lucien, comme Fontanes, ou ceux de Joseph, tel Roederer. Sous les lambris dorés, elle évoluait telle la maîtresse de maison, toujours curieuse et enjouée. L'art comme la vie littéraire la passionnait, la subjuguait. Avec Lucien, sa relation n'en devint que plus proche. Quand la première épouse de Lucien

* Voir le chapitre VI consacré à Pauline.

disparut, Élisa resta proche de son frère éploré, devenant même la protectrice de ses deux filles sur lesquelles elle promit de veiller comme une mère.

Loin de l'insignifiant Félix, notre discrète paraissait transformée, si rayonnante, ardente et passionnée : « La mobilité de sa figure n'est pas son seul charme, c'est aussi la force de son expression ; c'est le mélange de diverses expressions. Souvent le rire et les larmes se mêlent […]. Dans la même seconde, elle souffre, elle crie, elle pleure, elle rit et console ceux qui l'entourent. Je n'ai vu personne qui se livrât plus franchement à ses premiers mouvements et qui gagnât moins à les réprimer[8] », se souvint, manifestement charmé, Pierre Louis Roederer. Que s'était-il passé ? Parmi le cercle d'invités de Lucien, un homme l'attira tout particulièrement, Louis de Fontanes. Royaliste modéré et auteur à la culture remarquable, sa conversation enchantait l'aînée des Bonaparte. Fontanes se prit également de passion pour cette « femme supérieure et aimable », ainsi qu'il la désignait. Il la régalait de citations finement choisies, la flattait, bref, la charmait. Émoustillée par sa verve, Élisa se sentit pousser des ailes. Jusqu'où poussa-t-elle son affection ? Ses biographes évoquent un « amour de tête », une simple volupté intellectuelle. Quelques pamphlets édités après 1815 attestèrent d'une liaison amoureuse. Dans le doute, abstenons-nous, d'autant que si liaison il y eut, elle ne prêta guère à conséquence.

À l'hôtel de Brissac, les conversations ne tournaient pas qu'autour de Boileau ou de Racine, il était souvent question de politique. Dans les premiers mois du Consulat, deux partis se faisaient face : celui de Lucien, soutenu par Fontanes, Roederer et Élisa, opposé à celui du ministre de la Police Fouché, qui pouvait compter notamment sur l'appui de Joséphine. Chaque parti se disputait âprement les faveurs du Premier consul. Pour Élisa comme pour Lucien, le pouvoir ne pouvait être détenu que par les Bonaparte. Jaloux de l'influence du ministre de la Police comme de la consulesse, ils désiraient ardemment leur éloignement. S'ils venaient à être débarrassés de ces importuns, ils pourraient enfin faire entendre raison à leur glorieux frère, pensaient-ils. Dans cette lutte à couteaux tirés, Élisa sollicita l'aide directe de son aîné Joseph : « Bonaparte s'aveugle, déplorait-elle. Il ne lit, ne voit que par sa police, sa femme et son secrétaire. Voilà où nous en sommes. C'est à vous de trouver le remède[9]. » Non seulement Joseph ne trouva point le « remède »,

mais Lucien fut écarté*. Si l'éloignement de son frère préféré fut pour notre Bonaparte un déchirement, elle n'entendait pas pour autant déserter la capitale. Plusieurs raisons l'incitèrent à rester : elle avait promis de veiller sur les filles de Lucien, et surtout il y avait Fontanes dont elle appréciait toujours autant l'érudite conversation. Malgré son alliance remarquée avec Lucien, Napoléon ne lui en tint pas rigueur, acceptant même par exemple sur sa recommandation de radier Chateaubriand de la liste des émigrés. Dans son salon de la grande rue Verte, parmi un décor égyptien du plus bel effet, elle continua de recevoir littérateurs, savants et caciques du régime. Dans la conversation, la conclusion lui revenait presque toujours : « Sa maison est un tribunal où les auteurs viennent se faire juger[10] », remarque son beau-frère Leclerc.

Souveraine dans son salon, elle l'était cependant moins en politique. Sa perte d'influence l'affectant sans doute, ses maux d'estomac abîmaient et creusaient ses traits. Et Félix ? Il était loin, parti en Espagne avec Lucien. À peine si elle pensait encore à lui : « Fais ce que tu veux de Baciocchi[11] », écrit-elle détachée à son frère. Féministe avant l'heure, Élisa se piqua de vouloir fonder une académie littéraire entièrement composée par des plumes féminines. Si l'on en croit la duchesse d'Abrantès, elle imagina même la tenue des futures académiciennes, tunique longue, voile de mousseline brodé et grand châle. Lors de la première assemblée, elle aurait réclamé la présidence de ce nouveau cénacle, impérieuse et tranchante. Moquée, l'auguste assemblée ne dura même pas une saison semble-t-il. Dans le même temps, elle poursuivit ses bons offices vis-à-vis de Chateaubriand qu'elle réussit à faire nommer secrétaire de la légation de Rome. Hélas pour peu de temps, car l'écrivain, trop présomptueux en se faisant passer auprès du pape pour le seul représentant de Napoléon, offusqua l'ambassadeur en poste, le cardinal Fesch. Ce dernier obtint facilement sa tête et Chateaubriand s'en retourna à ses œuvres. Pendant qu'elle luttait pour maintenir son influence, elle donna naissance à un autre enfant que le furtif Félix avait trouvé le temps de lui faire entre deux affectations. Hélas, comme le premier, il ne survivra pas ; nouvelle peine pour l'infortunée Élisa. Tandis que l'Empire se profilait, Mme Baciocchi assista impuissante à la déchéance de Lucien. Elle ne put en effet empêcher l'homérique dispute familiale qui conduirait à son exil et à l'éloignement

* Voir le chapitre III consacré à Lucien.

momentané de Letizia. Au fil des mois, il semble même qu'Élisa se soit éloignée sur la pointe des pieds de son frère préféré. Et quand Napoléon ordonna de ne jamais recevoir son épouse honnie, Alexandrine de Bleschamp, elle obtempéra comme ses autres frères et sœurs. La complicité aussi bien politique qu'affectueuse qui la liait à Lucien prit alors fin. Elle comprit sans doute que si elle persistait dans son alliance elle aussi serait à terme écartée, perspective douloureuse pour cette jeune femme aux dents longues. Autre inquiétude, on ne se pressait plus guère pour l'écouter. Même Fontanes se fit plus rare. Après avoir obtenu ses faveurs, lui aussi s'en était allé.

Ainsi isolée, Élisa n'avait d'autres choix que de rentrer dans le rang parmi la courte cohorte des princesses. Elle avait tout à y gagner, titres, honneurs et prébendes : « Outre que Napoléon lui savait gré d'avoir ostensiblement pris parti contre Lucien, elle se tenait à sa place, ne montrait point d'ambition, ne faisait ni bruit, ni esclandre, ne semblait pas avoir de prétentions et tirait d'autant plus de son frère qu'elle ne lui demandait rien[12] », commente Frédéric Masson. Napoléon savait en effet se montrer généreux avec ceux qui ne s'entêtaient point et qui pour finir courbait l'échine. Avec l'avènement de l'Empire, Félix devint sénateur, général et grand-croix de la Légion d'honneur. Princesse, Élisa pouvait désormais compter sur des centaines de milliers de francs de revenus. Elle put compter aussi sur une Maison riche de plusieurs officiers et de dizaines de serviteurs. Pour la composer, elle s'en remit à sa belle-sœur auparavant détestée, Joséphine. Toutes les personnes attachées à son service comptaient parmi les fréquentations de l'épouse de Napoléon, que ce soit son aumônier (Mgr Pancemont, évêque de Vannes), son chambellan (d'Esterno) ou l'une de ses dames d'honneur (Mme de Laplace). Manifestement, elle ne reculait devant rien pour s'attirer les bonnes grâces du nouveau César dont elle ne connaissait que trop bien les subtilités de caractère.

L'art de la réforme

Dès son arrivée aussi bien à Lucques qu'à Piombino, l'air toscan fit le plus grand bien à Élisa. Elle paraissait comme revigorée. Le pouvoir la grisait, la galvanisait. On la vit du matin au soir absorbée par les affaires de ses principautés. À Napoléon, elle confie :

SAGA_cs6_pc.indd 147 29/11/2017 12:55:10

« L'habitude du travail est presque devenue une passion pour moi et, quand je rentre dans mon cabinet, j'y reste avec autant de plaisir qu'à la fête la plus brillante[13]. » Lui-même bourreau de travail, l'empereur ne pouvait qu'apprécier. Obsédée également comme son frère par la fuite du temps, notre princesse italienne détestait les futilités, ne se donnant en représentation que lorsque les devoirs de sa fonction l'imposaient ou si elle le jugeait utile pour sa politique. À la tête de ses principautés, elle devint une véritable souveraine entrepreneuriale. Le meilleur exemple concerne Carrare qu'un décret de Napoléon lui avait octroyé en même temps que la cité de Massa le 30 mars 1806. Depuis plusieurs décennies, les fameuses carrières de marbre de Carrare tournaient au ralenti. Dès sa première visite, Élisa comprit tout le potentiel qu'elle pouvait en tirer. Le marbre extrait des carrières n'était pas sculpté dans la région, d'où une perte certaine de revenus. Recrutant professeurs, artistes et ouvriers, Élisa eut l'idée de créer au palais ducal de Massa un centre d'art. Très rapidement une académie des Beaux-Arts fut instituée, véritable fer de lance du projet. Sous sa férule, on sculpterait bustes et statues à la romaine que l'on proposerait ensuite à l'Europe entière. L'idée était géniale ; le style Empire d'inspiration néoclassique s'imposant partout, les clients n'allaient pas manquer. Les héros du moment, Napoléon en tête, prirent ainsi les traits d'Auguste ou de César sous le burin des artistes italiens. Flatteurs, ces derniers oublièrent souvent l'embonpoint de leurs modèles, ce qui ne manquait pas de plaire. Aux productions artistiques, le centre de sculpture de Massa ajouta des productions plus classiques, de la cheminée à la stèle, sans oublier chapiteaux, baignoires ou balustres. Pour stimuler l'activité économique, Élisa leva tous les obstacles. Pas de route directe entre Carrare et Massa ? Elle la mit en chantier. Les fonds nécessaires au développement de l'activité venaient à manquer ? Elle créa une banque, la Banque élisienne, qui finança l'essentiel des investissements. En quelques années, la ville de Carrare doubla sa superficie et devint le premier fournisseur d'Europe en marbre blanc. Une totale réussite pour notre discrète. Élisa aimait innover et stimuler les énergies.

Aux fins de développer économiquement ses principautés, elle créa aussi le Comité d'encouragement à l'agriculture, aux arts (au sens artisanal et industriel). Il avait pour mission de récompenser les inventeurs et surtout de rechercher les meilleures méthodes de culture comme d'exploitation. La liste des activités encouragées

SAGA_cs6_pc.indd 148 29/11/2017 12:55:10

par le Comité est impressionnante : soie, coton, laine, culture de la pomme de terre, papier, voiles pour la marine, verrerie, céramique, savonnerie, armurerie, sculpture sur bois, chapeaux de paille, cire, etc. Pour chaque activité, le Comité faisait travailler ses savants dans l'espoir d'améliorer techniques et méthodes. Ensuite, des essais grandeur nature étaient menés, des ateliers recapitalisés, des investissements réalisés (achat de machines notamment) et du personnel formé. La réussite ne fut pas toujours au bout du chemin, mais peu à peu le visage économique des principautés changea. La souveraine ne perdait pas une miette de ce qui se passait en dessous d'elle. Entourée d'experts, elle opinait, tranchait et suivait ensuite le moindre progrès. Ajoutons qu'elle lança aussi quelques grands travaux, construction de routes ou assèchement du lac de la Bientina notamment. Dans ses palais, à Lucques comme dans sa villa de Marlia, elle fit aussi d'importants aménagements ; et surtout elle les meubla avec goût. Comme dans les demeures impériales de son frère, la soie, les meubles Jacob, la porcelaine ou l'orfèvrerie furent privilégiés selon les canons désormais bien établis du style Empire. Partout du marbre taillé à Carrare ornait salles de bains et pièces d'apparat. Par ses commandes, la souveraine fit travailler les artisans de son État, participant ainsi très directement avec sa cassette au développement économique de ses territoires.

La princesse Élisa comprit aussi qu'un développement économique durable nécessitait une véritable politique d'éducation. Comme souvent en Europe, l'éducation était assurée par les institutions religieuses pour les masses et par des précepteurs particuliers pour l'élite. Le tout manquait de cohérence et surtout de modernité. Pour y remédier, Élisa entreprit un vaste projet de réforme et de transformation. L'enseignement fut réorganisé du primaire à l'université, les établissements étant regroupés, les programmes harmonisés et en même temps modernisés. Dans sa réforme, les filles ne furent pas oubliées. Pour les plus prometteuses d'entre elles, elle créa l'Institut Élisa le 2 juillet 1807. Ainsi, disait-elle, « d'ici à dix ans, tout le monde saura lire et il y aura des demoiselles qui n'auront pas toujours besoin d'un "sot" auprès d'elles ; les femmes étant instruites, les hommes le deviendront aussi[14] ». Parole d'expérience sans doute. Elle s'inspira aussi de l'action de Mme de Maintenon qui avait créé l'institution de Saint-Cyr : « Je me rappelle la maison où j'ai été élevée et qui avait été formée par un grand roy et par une femme (malgré ce qu'on en a écrit) digne de s'être élevée par ses

talents à la place où elle était parvenue[15]. » Pour l'organisation de cette école, elle prit également exemple sur les austères règlements de Saint-Cyr, tout en les mettant au goût du jour, créant ainsi en terre toscane une institution enviée par toute l'Europe, un modèle du genre en matière d'éducation de jeunes filles. De son éducation latine, Élisa n'avait certainement pas oublié la devise : *mens sana in corpore sano*.

Après l'éducation, notre princesse s'intéressa à la santé publique. Mieux financé, l'hôpital public fut réformé et surtout réorganisé. Comme Napoléon, Élisa aimait donner à ses institutions une structure pyramidale coiffant des divisions spécialisées. Sous l'autorité d'un directeur d'établissement, les malades ne seraient ainsi plus traités indistinctement, mais par spécialités médicales, avec à la clé de meilleurs résultats et à terme une meilleure expertise. De grandes campagnes de vaccination contre la variole furent également lancées : « En un mois, j'ai fait vacciner 15 000 enfants[16] », annonce-t-elle fièrement le 25 février 1807. Pour encourager les médecins à manier leurs seringues, elle leur versa des primes à la vaccine. Les nécessiteux comme les handicapés ne furent pas oubliés. Un Comité de bienfaisance publique était chargé de leur trouver du travail ou de leur fournir un asile correct. Les quêtes publiques comme les soupes populaires furent encouragées, et pour financer le tout une taxe sur les billets de spectacle fut instituée, comme une sorte de redistribution avant l'heure, les mieux nantis payant pour les déshérités. Malgré un certain essor économique, les mendiants furent cependant toujours plus nombreux. Les crises nées de la guerre, du Blocus continental ou des évolutions sociétales trop brutales laissèrent en effet beaucoup de Toscans sur le bord du chemin. Dans le domaine de la loi, la souveraine réforma aussi en profondeur. Son entreprise de codification fut considérable. Comme en France, on adopta un Code civil, un Code pénal, un Code de procédure pénale, un Code de commerce ainsi qu'un Code rural. Fine politique, Élisa ne se contenta pas seulement de transcrire en droit local le droit français. Comprenant que parmi les Lucquois on redoutait une sorte de « colonisation législative », elle associa très étroitement ses sujets à l'élaboration des Codes. Des dizaines de commissions travaillèrent ainsi d'arrache-pied pour adapter les principes nouveaux à la terre toscane. Malgré quelques réticences, le travail législatif fut achevé et les lois adoptées. Pour les faire

SAGA_cs6_pc.indd 150 29/11/2017 12:55:10

appliquer, une réforme de la justice fut également menée, avec la création d'une nouvelle magistrature.

La réforme ne fut cependant pas toujours un long fleuve tranquille pour Élisa. Tant qu'elle ne heurta aucun intérêt, elle rencontra peu d'oppositions, le pays lucquois étant en outre demandeur de réformes. Mais quand elle toucha à certains privilèges, évidemment, on ne lui sourit plus aussi généreusement. L'application du Concordat fut notamment compliquée, car il revenait à assujettir le clergé à l'État, les prêtres officiant désormais sous son étroit contrôle. En outre, des communautés religieuses devaient fermer, leurs biens être sécularisés (c'est-à-dire saisis) et leurs revenus transférés dans les caisses des principautés, une manne bienvenue pour une souveraine souvent à court d'argent en raison de ses nombreuses réformes ou de ses réalisations. Peu dévote, celle-ci espérait en outre réduire l'influence religieuse qu'elle considérait excessive. Dès le mois de mai 1806, les décrets confiscatoires furent pris, ce qui entraîna derechef la protestation du pape. Sans mesure, Élisa fit procéder aux expropriations, ventes et transactions sous la houlette des Domaines. Le tout sans une grande transparence et avec la complicité d'hommes parfois véreux. De prime abord, Napoléon condamna plutôt l'autoritarisme de sa sœur : « Ma sœur, n'allez pas tourmenter vos peuples de Piombino. Que gagnerez-vous à supprimer quatre ou cinq paroisses et quelques couvents[17] ? » déplora-t-il. Mais ensuite, agacé par les protestations de Pie VII qu'Élisa avait adroitement fait connaître à son frère, il la soutint sans réserve et même l'encouragea à mettre au pas le clergé récalcitrant : « Si l'on ne se prête pas de bonne grâce, et s'il y a le moindre désordre, je ferai avancer une division française. N'exigez aucun serment des prêtres. Ne vous mêlez dans aucun dogme. Emparez-vous des biens des moines, c'est là le principal ; laissez courir le reste[18]. » Si l'on en doutait jusque-là, le caractère essentiellement financier de l'opération est ici clairement souligné. Pour Élisa, l'encouragement fraternel tombait à point. Fort de son soutien, elle brisa les dernières résistances : « Les religieux sont soumis […]. Le peuple est tranquille et poltron[19] », écrit-elle. Dans la galaxie napoléonienne, elle détonne franchement par rapport aux autres Bonaparte couronnés. Point de récriminations sous sa plume ni de plaintes, mais au contraire de constants serments de fidélité et d'obéissance. En retour, Napoléon l'appréciait toujours davantage. Quand elle n'était pas de son avis, Élisa finassait, ne s'opposant jamais frontalement et

SAGA_cs6_pc.indd 151 29/11/2017 12:55:10

tentant toujours d'influencer l'entourage de son frère. Elle retardait ainsi l'échéance par ses manœuvres finement conçues. Auprès de l'empereur, sa méthode fut couronnée de succès : « Il lui écrit des dépêches comme il en écrirait aux hommes qui sont au premier rang dans sa confiance et il y place une nuance de louange rare sous sa plume. Il se sent entendu, compris à demi-mot, prévenu même[20] », commente Frédéric Masson. Saurait-il la récompenser vraiment ?

Grande-duchesse, mais…

Dès son installation en terre italienne, Élisa s'intéressa de près à un État voisin, la Toscane administrée par la reine d'Étrurie Marie-Louise de Bourbon. Elle en était sûre, tôt ou tard ce territoire tomberait dans son escarcelle, ce n'était qu'une question de temps. Entre les deux souveraines, aucune affinité, mais au contraire une sourde hostilité. À la cour de Marie-Louise, on critiquait ouvertement la politique d'Élisa, ce qui régalait la presse florentine. Et à Lucques, on accusait en retour la Toscane d'entretenir des foyers séditieux. Dans le même temps, par voie de presse évidemment stipendiée, Élisa répandait sa bonne parole dans les États de son ennemie, vantant ses progrès et ses réformes. La guerre médiatique était déclarée entre les deux femmes. En novembre 1807, la reine détestée, coupable de ne pas avoir appliqué le Blocus continental, fut priée de quitter ses États. À Lucques, Élisa jubilait. Bientôt elle serait à Florence, au palais Pitti, espérait-elle. Mais, au fil des semaines, il lui fallut déchanter. La Toscane passa sous administration française, l'annexion étant sans doute inévitable. Ce fut une nouvelle déception pour notre ambitieuse qui connut à nouveau des problèmes de santé. Était-ce lié ? À moins qu'elle ne souffrît des suites de sa troisième grossesse.

Le 3 juin 1806, elle avait mis au monde une petite Napoléone qui, elle, survivrait. Enfin le bonheur maternel pour cette mère qui avait déjà perdu avec douleur deux enfants. Quatre jours seulement après l'heureux événement, encore alitée, elle se replongea dans les affaires de ses États, son travail ne devant souffrir d'aucun retard. Pour son deuxième anniversaire, Napoléon donna à sa nièce le titre de princesse de Piombino, mais toujours aucun mot concernant la Toscane. Quand se déciderait-il ? Dans sa correspondance avec l'empereur, Élisa multiplia les sous-entendus, sans jamais oser une

SAGA_cs6_pc.indd 152 29/11/2017 12:55:10

demande directe. À nouveau, sa méthode fut payée en retour. La Toscane restait française mais serait administrée par une grande-duchesse en la personne d'Élisa. Comme son beau-frère Camillo Borghèse pour les provinces françaises dites au-delà des Alpes, elle occuperait la fonction de gouverneur général pour la Toscane. « Directement placés sous l'autorité de l'empereur, [les gouverneurs généraux] faisaient office de *super préfets* pour les affaires budgétaires, militaires et de police[21] », note Thierry Lentz. Outre leurs fonctions régaliennes, ils avaient aussi pour mission de représenter l'empereur en toutes circonstances. Un important bémol toutefois : cette fonction ne conférait aucune souveraineté à celui ou celle qui la recevait. Partant, Élisa ne jouissait d'aucune autonomie réelle à Florence et son titre de grande-duchesse n'était que protocolaire. En quelque sorte, comme nous l'avons déjà relevé, elle devint le premier haut fonctionnaire féminin de l'histoire de France, ce qui en étonna plus d'un. Mais qu'arrivait-il au réputé misogyne Napoléon pour confier à une femme une telle responsabilité ? Au-delà de son sexe, sa compétence fit la différence, Napoléon n'estimant que la compétence, d'où qu'elle vienne. À Florence, la grande-duchesse représentait l'empereur des Français et agissait donc en son nom, comme investie d'une sorte de délégation de la majesté impériale. Elle pouvait habiter ses palais et châteaux (palais Pitti à Florence, Poggio a Caiano, Poggio Imperiale, Pratolino, villa Ambrogiana ou villa Careggi, y usant de son autorité comme bon lui semblait. Sa Maison s'en trouva augmentée, comme ses revenus. Notre héroïne connaissait là son apogée.

Mais à y regarder de plus près, elle n'était plus aussi libre que dans ses principautés. D'inévitables conflits de compétence virent le jour entre elle et les services centraux français, source de tracasseries administratives incessantes. La Toscane, c'était la France, donc il lui fallut continuer d'introduire les mêmes lois et règlements qui prévalaient dans le reste de l'Empire, sans la même prudence qu'autrefois, ce qui ne pouvait qu'aviver certaines oppositions. Comme à Lucques ou Piombino, les biens du clergé furent sécularisés sans délai et avec la même fermeté. Sans trembler, la grande-duchesse favorisa en 1809 l'enlèvement du pape qu'elle n'estimait guère. Sur ordre de Napoléon, celui-ci fut conduit en France, avant que Rome soit réunie à l'Empire. En chemin, il s'arrêta près de Florence. Élisa décida de ne point rencontrer le prisonnier, mais s'assura qu'il quitterait ses États sous bonne escorte. Redoutant un mouvement insurrectionnel,

SAGA_cs6_pc.indd 153 29/11/2017 12:55:10

elle obligea même le prélat, sans beaucoup d'égards, à abandonner précipitamment à 3 heures du matin le couvent dans lequel il passait la nuit. Sans cruauté, elle fit donc son devoir de « super préfet », ni plus ni moins. À la parfaite obéissance, elle ajouta aussi de constants témoignages de son affection, Napoléon recevant très régulièrement de splendides œuvres d'art provenant de Massa ou d'autres présents tous plus somptueux les uns que les autres. Disposant des biens de sa fratrie comme il l'entendait, l'empereur tenta à plusieurs reprises d'écorner le domaine d'Élisa. En réponse, celle-ci, comme toujours, joua la montre. Quand l'empereur s'impatientait, elle implorait sa clémence et finissait presque toujours par le faire renoncer. Souvent il était question de gros sous, un sujet, on le répète, ô combien sensible chez les Bonaparte. Avec l'argent, Élisa continuait sa politique volontaire.

Désormais protectrice des arts en terre florentine, il lui fallait être à la hauteur de sa réputation. Grâce à elle, les artisans florentins connurent un nouvel âge d'or. Ses palais furent remeublés et embellis. Les portraitistes défilaient dans ses appartements et ses bibliothèques furent considérablement enrichies. Sans désemparer, elle travaillait toujours aussi assidûment, créant, réformant et veillant à tout. Pour le mariage de l'empereur avec Marie-Louise, elle quitta la Toscane « grosse à pleine ceinture ». À Paris, elle accoucha d'un garçon, Jérôme-Charles, l'héritier tant attendu qui hélas ne connaîtra même pas l'âge des premières dents. Affligée et épuisée, elle envisagea de se rendre à Paris pour se reposer. Le refus de Napoléon fut catégorique, pas question qu'elle quitte ses États pour si peu, la mort des enfants des autres n'étant pour lui qu'une péripétie, certes malheureuse, mais qu'il fallait oublier bien vite. En 1811, tandis que l'Empire fêtait le roi de Rome, elle fut contrainte sur ordre de l'empereur d'instaurer la conscription à Lucques. Bientôt la Russie serait envahie et Napoléon avait besoin de troupes fraîches. Dans le même temps, la pression fiscale s'accentua, alors que les récoltes étaient loin d'être satisfaisantes. Bref, d'inquiétants nuages noirs s'amoncelaient au-dessus de la couronne de notre grande-duchesse.

Dans la ville de Laurent le Magnifique, Élisa mérita amplement son surnom de « princesse des arts ». « Elle entend donner un nouveau souffle à Florence, ville de tous les talents, en suscitant chez les artistes et les artisans le désir de s'engager sur les voies de la modernité napoléonienne. Toutes ses commandes officielles, toutes ses actions de soutien et de mécénat contribuent à imposer un nou-

SAGA_cs6_pc.indd 154 29/11/2017 12:55:10

veau style, le style Empire. C'est une prise de pouvoir immatérielle, au travers des beaux-arts et des arts appliqués[22] », explique Florence Vidal. Un tableau de Pietro Benvenuti met en scène l'engagement d'Élisa en faveur des artistes. On y découvre Élisa régnant en majesté entourée du prince Félix, de l'artiste Canova, des peintres Fabre et Benvenuti, de quelques officiers de cour et dames d'honneur rassemblés autour d'un buste de la grande-duchesse sur le point d'être achevé. Sous la férule d'Élisa, art et politique étaient désormais étroitement mêlés. Comme son frère, elle avait compris l'intérêt de la propagande et de l'étroit contrôle des artistes. Malgré cette orientation, la période fut profitable aux artistes et permit la réalisation d'innombrables chefs-d'œuvre. Mais tandis que le burin des sculpteurs résonnait dans les ateliers florentins, les mauvaises nouvelles venues de Russie puis d'Allemagne semèrent le trouble, comme partout en Europe. Redoutant un coup de main sur l'une de ses villes, Élisa mit en état de défense la plupart d'entre elles. Le 10 décembre 1813, une descente anglaise sur le port de Viareggio mit en déroute la faible garnison. Des troupes françaises réussirent ensuite à arrêter la progression des Anglais avant qu'ils n'atteignent Lucques.

L'alerte avait été chaude, mais le plus préoccupant fut le comportement des populations. Partout la passivité était de mise, comme si l'invasion, sans être souhaitée, n'impressionnait personne. Il faut dire que l'envahisseur promettait la fin de la conscription, du Blocus continental et de certains impôts. Au moment où la situation économique restait difficile, les belles promesses étaient lues avec avidité. Élisa fit rapidement condamner ceux qui avaient baissé pavillon un peu trop prestement, mais n'était-il pas déjà trop tard ? Faiblement défendue, la Toscane ne résisterait pas bien longtemps aux coups de boutoir anglais ou à un coup de main d'un Murat sur le point de changer d'alliance. Élisa aurait-elle des renforts ? L'empereur tenta de la rassurer en lui annonçant l'arrivée d'une armée commandée par le maréchal Masséna dont les effectifs ne dépassaient pas 3 000 hommes. Conscient du ridicule de cette force armée, Napoléon conseilla à Élisa d'annoncer par voie de presse qu'ils seraient en fait 20 000. À la menace militaire, Napoléon n'opposait que la propagande, supercherie alors bien dérisoire. Au lieu de réconforter la grande-duchesse, le message impérial ne fit que la troubler davantage. Elle comprit que tout l'édifice impérial était à nu et que bientôt les artifices ne suffiraient plus. En janvier 1814, le royaume

SAGA_cs6_pc.indd 155 29/11/2017 12:55:10

de Naples changea de camp et 30 000 soldats napolitains commencèrent à progresser vers le nord. Depuis quelques semaines déjà, Élisa avait commencé à réunir argent, bijoux et tableaux. Son règne s'achevait. Le 1er février, il lui fallut fuir les bords de l'Arno, enceinte et éprouvée. Chateaubriand écrit : « Quand Mme Baciocchi quitta [Florence], la plèbe la suivait avec des cris injurieux ; la princesse, mettant la tête à la portière, disait à cette foule en la menaçant du doigt : "Je reviendrai, canailles !" Mme Baciocchi n'est point revenue et la canaille est restée. »

Arrivée à Lucques, elle prit langue avec les Anglais ; elle envoya aussi au congrès de Vienne son ancien secrétaire, Antonio Aldini, pour tenter de conserver au moins l'une de ses principautés. En vain. À Vienne, ses demandes furent ignorées ; quant à la réponse britannique, elle fut catégorique : si elle restait, elle serait arrêtée. Mais où aller ? Les armées alliées progressaient partout, irrésistibles et conquérantes. Elle se décida à passer les Alpes pour atteindre la Savoie. Lyon étant également menacé, elle trouva refuge à Montpellier. Après la capitulation de Napoléon, elle retourna en Italie puis se mit en tête de rencontrer le chancelier autrichien Metternich pour discuter de sa situation. Bon prince, il lui accorda un passeport pour séjourner en Italie. C'était toujours ça de gagné. Sur le voyage du retour, près de Palmanova, une douleur intense annonça son accouchement prochain. Dans une auberge, elle donna naissance au prince Frédéric Napoléon. L'enfant n'était pas bien gros mais allait survivre. Dans la tempête, Élisa connut au moins le bonheur d'être à nouveau mère. En compagnie de son frère Jérôme et de son épouse Catherine, elle s'établit ensuite à Trieste l'espace de quelques mois, avant que la nouvelle du départ de Napoléon de l'île d'Elbe ne soit connue. Aussitôt, elle fut arrêtée avec sa fille puis conduite en Autriche à la forteresse de Brünn, en Moravie. Même si son régime carcéral était loin d'être scandaleux, elle apparut en très mauvaise forme, comme submergée par une maladie nerveuse qui marbrait sa peau et la rendait insomniaque. Notre ambitieuse ne supportait pas d'être en cage, fût-elle légèrement dorée.

Après Waterloo, elle fut autorisée à revenir à Trieste où l'attendaient Félix et son fils. La famille s'installa villa Campo Marzo, aux jardins spacieux descendant vers la mer. Après maintes réclamations, elle récupéra un peu d'argent de son ancien patrimoine mis sous séquestre depuis 1814. En Toscane, son ennemie jurée, la reine Marie-Louise, retrouva son trône de grande-duchesse parmi

SAGA_cs6_pc.indd 156 29/11/2017 12:55:10

la « canaille ». Résignée, Élisa s'habitua à vivre loin des siens, veillant avec son vieux compagnon Félix sur ses deux enfants. Il lui restait moins de cinq années à vivre. Elle occupa ses journées à l'aménagement d'une seconde propriété dont elle fit également l'acquisition, la villa Ciardi. De nouveau, elle renoua avec les travaux, tentant de donner à sa nouvelle demeure des airs de palais princier. Comme Caroline, elle se passionna pour les fouilles antiques, visitant régulièrement le chantier d'Aquilée qu'elle finança pour partie. Sous son regard émerveillé furent mises au jour amphores, statues, monnaies, mosaïques, stèles ou verreries. Quel pur ravissement pour cette adepte du style néoclassique. La région d'Aquilée était cependant marécageuse et peuplée de moustiques. Est-ce l'un d'entre eux qui lui inocula un virus mortel ? En tout cas, en 1820 elle tomba gravement malade. Ses jours étaient comptés.

Pendant plusieurs jours, une fièvre qualifiée de « putride » par ses médecins l'obligea à garder la chambre. Puis son état empira et le 7 août 1820 un probable paludisme l'emporta. Elle fut inhumée à Bologne, une ville dans laquelle elle avait projeté de s'établir avec Félix, dans la basilique San Petronio. Son époux lui survécut plus de vingt ans et s'éteindra le 27 avril 1841. Son fils Frédéric ne vivra pas au-delà de l'âge de vingt ans, victime d'une mauvaise chute de cheval. Quant à la petite Napoléone, elle deviendra la comtesse Camerata. Extravagante (pour appeler ses domestiques, il lui arrivait de tirer au fusil) et passionnée, elle voulut en 1831 impliquer l'Aiglon dans une conspiration fomentée par le futur Napoléon III, conspiration visant à soulever Rome pour ensuite y régner. Méfiant, son cousin ne donna aucune suite*. Sous le Second Empire, après le suicide de son fils unique en 1853, la comtesse se prit de passion pour la Bretagne, multipliant les initiatives en terre bretonne, favorisant la culture des huîtres à Auray ou réclamant à son cousin l'empereur lors des épidémies la création d'établissements sanitaires. Comme sa mère, cette Bonaparte-là fut une femme d'action. Après s'être fracturé un fémur, elle mourut en 1869, à l'âge de soixante-trois ans, dans le château de Korn-er-Hoüet qu'elle avait fait construire à Colpo. Ainsi disparut la dernière Bonaparte-Baciocchi.

* Voir le chapitre IX consacré à l'Aiglon.

V

Louis, le torturé

Un double mystère nimbe la vie du cinquième enfant de Charles et Letizia, Louis, qui fut à la fois frère du premier empereur de la dynastie des Bonaparte et père du second. À chaque fois, il est question de paternité. Des doutes persistants suggèrent qu'il ne serait pas le fils de Charles. D'autres chuchotements laissent à penser qu'il ne serait pas le père de Louis-Napoléon, le futur Napoléon III. Double énigme donc, ce qui fait beaucoup pour un seul homme. Sur ses portraits officiels, il paraît triste, mélancolique, comme égaré. À la différence des autres Bonaparte, sa majesté n'est ni épanouie ni heureuse. Cette singularité interroge, nourrit même le soupçon. D'où vient cette souffrance ? Des tréfonds de l'enfance ? D'un profond chagrin domestique ? Ou plus banalement des suites d'un accident ?

Quand Louis vint au monde le 2 septembre 1778, l'avenir s'annonçait radieux pour la famille Bonaparte. Le père Charles avait en effet réussi, on s'en souvient, une intégration presque parfaite dans la nouvelle société française. Quelques semaines après la naissance de son garçon, il partit pour Versailles pour être présenté au roi. Derrière l'ascension rapide des Bonaparte, il y avait un protecteur haut placé, le mieux placé à vrai dire de toute l'île, le gouverneur militaire, un certain Louis de Marbeuf. Le vieux militaire (il approchait alors des soixante-dix ans) aimait particulièrement la compagnie de la belle Letizia. Les longues promenades de Mme Bonaparte et ses veillées tardives dans la *casa* Bonaparte semèrent le doute. Dans une cité dépassant à peine les 5 000 habitants, il n'en fallait

SAGA_cs6_pc.indd 159 29/11/2017 12:55:10

pas plus pour médire. Les langues se délièrent et les commères prétendirent que Letizia était devenu la maîtresse du militaire breton.

À l'appui de cette thèse, l'historien Paul Bartel dévoila deux lettres fort incriminantes écrites par le capitaine Ristori, un Corse rallié aux Français, à l'intention de M. de Pradines, ancien sous-intendant de l'île alors française. La première évoque notamment l'omniprésence de Letizia dans les appartements du comte, tandis que la seconde relate son accouchement d'un enfant « mâle mort-né » au cours d'une promenade avec le gouverneur. Les Mémoires du comte Colchen (publiés en 1952 dans la *Revue des Deux Mondes*) sont également accablants pour la mère de l'empereur. Visitant la Corse en 1778, l'année de la naissance de Louis, le comte consigna ses impressions de voyage. Concernant Letizia, il écrivit : « La femme qui marquait le plus à Ajaccio était Mme Buonaparte. Depuis deux ans, elle était l'objet des soins les plus empressés du comte Marbeuf qui était alors âgé de soixante-douze ans. Il en était éperdument amoureux. Elle avait de vingt-huit à trente ans. L'élégance de sa taille, l'éclat de son teint, la régularité et la délicatesse de ses traits la rendaient une beauté parfaite : rien ne lui aurait manqué si une timidité excessive ne l'eût privée des grâces que promettait l'exacte proportion de tous ses membres. » Colchen, manifestement tombé lui aussi sous le charme de la belle Ajaccienne, ajouta : « Elle accoucha le 2 septembre d'un fils que M. de Marbeuf et Mme de Boucheporn tinrent sur les fonts. Il passe pour constant que M. de Marbeuf en était le père. Ce qui semble autoriser cette conjoncture, c'est que le cinquième enfant Bonaparte, qui a été roi de Hollande, n'a dans sa figure, ses manières et le caractère aucun trait de ressemblance avec ses frères et sœurs, tandis qu'on lui en trouve avec M. de Marbeuf. » Les « soins empressés » du comte de Marbeuf ont-ils donné le jour à Louis Bonaparte ?

Il est permis d'en douter. Letizia connut treize maternités de 1767 à 1784. Toujours grosse et obligée d'élever une nombreuse progéniture, avait-elle ne serait-ce que le temps de badiner par ailleurs ? Il convient également dans cette affaire d'ajouter que les témoignages recueillis ici ou là sont apparus dans un moment politique bien précis. L'ennemi politique de Marbeuf s'appelait Narbonne. Tous deux commandants militaires, ils se disputaient la suprématie insulaire au vu et au su de tous. Dans cette joute politique, Charles aida sans réserve son vieil allié, ce qui lui attira un certain nombre d'inimitiés. Or Ristori comme Colchen, nos deux témoins, étaient

SAGA_cs6_pc.indd 160 29/11/2017 12:55:10

des soutiens de Narbonne. Ont-ils voulu faire circuler d'infamants bruits d'alcôve pour salir Marbeuf et les siens ? Ce ne serait guère étonnant. Ce genre de campagne oiseuse était alors monnaie courante dans la France de l'Ancien Régime – et l'est d'ailleurs resté jusqu'à nos jours…

Au XXIe siècle, la science peut-elle nous venir en aide ? En vérité pas vraiment. Si nous sommes sûrs grâce à des analyses ADN que les autres enfants du couple sont bien issus de Charles, nous ne pouvons rien conclure sur Louis[1]. Son cadavre n'a pas (encore) été exhumé, mais une analyse récente sur les restes de son dernier fils, Louis-Napoléon, crée le trouble. Le génome trouvé ne serait pas celui des Bonaparte. Charles n'est peut-être finalement pas son géniteur, mais il se peut aussi qu'en définitive Louis ne soit pas le père du second empereur. Son couple avec Hortense n'était pas au mieux quand leur troisième rejeton fut conçu en août 1807. Cette alliance, voulue par Napoléon et Joséphine pour des raisons dynastiques – nous y reviendrons –, déplut souverainement aux deux époux. De mesquineries en jalousies, ils se séparèrent peu à peu après avoir mis au monde deux garçons dont le premier, Napoléon Charles, était pressenti pour être l'héritier du trône impérial. Hortense eut plusieurs amants, le plus célèbre d'entre eux étant le comte de Flahaut, par ailleurs fils naturel de Talleyrand, avec qui elle eut un enfant en 1811, le futur duc de Morny. Présentée ainsi, la naissance de Louis-Napoléon ne peut que paraître davantage suspecte.

Et pourtant nous possédons des indices historiques de nature à conforter la thèse d'une paternité de Louis. Quelques mois avant la conception, le couple fut douloureusement atteint. Leur premier fils, Napoléon Charles, mourut du croup le 5 mai 1807. Le chagrin d'Hortense et de son époux fut immense. À l'été suivant, ils se retrouvèrent à Toulouse et reprirent effectivement une vie conjugale qu'ils avaient délaissée depuis longtemps. On est à peu près certain qu'Hortense n'entretenait aucune autre liaison au même moment. Tout porte à croire que le roi de Hollande serait donc bien le père de Louis-Napoléon. La science (ou ce qui en tient lieu) paraît donc s'opposer à l'analyse historique. Dans cette affaire, les études comparatives émanant de plusieurs sources manquent. Or une preuve scientifique ne s'obtient que par recoupement de plusieurs expériences, ce qui n'est pas le cas en l'espèce. Pour le moment, donc, même si le mystère plane, l'historien ne peut s'en

SAGA_cs6_pc.indd 161 29/11/2017 12:55:10

tenir qu'aux faits et considérer Louis et son fils comme des Bonaparte. En outre, aucune contestation familiale ni même le moindre bruit n'est venu contredire cette vérité au moment où la succession de Louis eut son importance, lorsque son dernier fils accéda à son tour au trône sous le nom de Napoléon III.

Le meilleur d'entre nous

Après une enfance plutôt tranquille en Corse, Louis fut envoyé à Auxonne en 1791 auprès de Napoléon qui ne l'avait pas vu naître. À l'École royale d'artillerie, pavillon des casernes, les deux frères partageaient la chambre n° 10. En garnison avec son régiment de La Fère, Napoléon s'était mué en précepteur sévère, faisant quotidiennement la leçon à son jeune frère. L'élève semblait doué : « Il étudie à force, apprend à lire le français ; je lui montre les mathématiques et la géographie. Il lit l'histoire. Il fera un excellent sujet[2] », écrit avec un brin de fierté le lieutenant d'artillerie à Joseph. Ses manières comme son caractère séduisaient au-delà des murs de la caserne : « Toutes les femmes de ce pays-ci en sont amoureuses. Il a pris un petit ton français, propre, leste ; il entre dans une société, salue avec grâce, fait les questions d'usage avec un sérieux et une dignité de trente ans. » Napoléon ajoute aussi : « Je n'ai pas de peine à voir que ce sera le meilleur sujet de nous quatre*. » L'assimilation du jeune Corse paraissait donc en bonne voie sous la férule de ce frère admiratif. En 1793, quand toute la famille fut obligée de s'établir en Provence, Louis était destiné à suivre les cours de l'école d'artillerie de Châlons-sur-Marne. Son voyage dans la France de la Terreur fut particulièrement intimidant. Apeuré par les regards farouches qui se portaient sur lui, il tremblait à chaque fois qu'on lui demandait son passeport. Parvenu sain et sauf à destination, « il apprit que l'école d'artillerie de Châlons-sur-Marne était dissoute. Comme il était effrayé, il crut facilement à ce bruit, et il s'en retourna de suite dans sa famille sans s'arrêter[3] ». Son retour précipité à Marseille lui permit de participer au côté de son frère au siège de Toulon.

Lieutenant dans une compagnie de canonniers volontaires, il suivit Napoléon quand celui-ci prit le commandement de l'artillerie

* Dans ce décompte, Jérôme, âgé de seulement sept ans, est oublié par le jeune officier.

SAGA_cs6_pc.indd 162 29/11/2017 12:55:10

de l'armée d'Italie. Ensemble, ils se lancèrent à l'assaut du village fortifié de Saorge, sur la route de Nice à Tende, quand les troupes austro-sardes ripostèrent violemment avec une lourde artillerie de montagne. Sous un déluge de feu, les deux frères organisèrent la contre-attaque. Près de ses batteries, le plus jeune ne semblait pas connaître la peur. Tandis que ses frères d'armes se jetaient à terre chaque fois qu'un boulet pointait dans leur direction, il était le seul à ne pas se coucher, stoïque, comme indifférent au danger. Chaque fois que son frère inspectait une position, il se plaçait devant lui et bravait la mort. Étonné par son courage, Napoléon lui en demanda les raisons. Entre deux salves de l'artillerie adverse, il s'entendit répondre : « Je vous ai entendu dire qu'un officier d'artillerie ne doit pas craindre le canon : c'est notre arme ! » Le général ne pouvait qu'être fier de ce cadet prometteur. Malgré son expérience au feu, Napoléon demanda qu'il retourne à Châlons-sur-Marne parfaire son éducation militaire : « J'ai pensé qu'il valait mieux qu'il passât par les examens que de le faire entrer par protection, ce qui est dans le corps un titre de reproche éternel[4] », explique Napoléon.

Le 12 juillet 1795, Louis retourna à l'école d'artillerie et n'y trouva pas cette fois porte close. Promu officier au bout d'un an à peine, son comportement fut à nouveau irréprochable : « Je suis on ne peut plus content de Louis. […] Il y fait les plus grands progrès. Il saura bientôt écrire comme Junot et très bien dessiner[5] », commente son frère le 9 août.

Expérimenté et bientôt breveté, le « meilleur » des Bonaparte continuait de donner toute satisfaction à l'aube de ses dix-sept ans. En mars 1796, Napoléon fut nommé général en chef de l'armée d'Italie, l'occasion rêvée pour son cadet de prouver de nouveau toute sa valeur militaire. Avec le grade de lieutenant, il fut tout de suite affecté à l'état-major comme aide de camp de son frère. Sa position plutôt privilégiée le protégeait cependant à peine. À plusieurs reprises, il se retrouva aux avant-postes, notamment lorsque, mécontents des réquisitions françaises dans la région de Pavie, les Italiens prirent les armes. Tandis que des remparts de la ville de Binasco un feu violent atteignait les troupes françaises, Napoléon envoya son cadet sur place pour surveiller la reprise de la cité insurgée. À nouveau, les balles pleuvaient autour de lui, mais aucune ne troua son uniforme. Quand les portes de la ville furent enfoncées, les grenadiers français se ruèrent à l'assaut des

SAGA_cs6_pc.indd 163 29/11/2017 12:55:10

dernières poches de résistance. Avec eux, Louis gagna l'hôtel de ville et en quelques heures la ville fut soumise. Ensuite, le pillage commença. Il fut si abominable que Louis, de son propre aveu, en ressortit « plus froid et plus taciturne[6] ». Pendant la campagne d'Italie, quelque chose changea en lui : « Il sentait son cœur vide ; il se voyait à regret entraîné dans la carrière des troubles et de l'ambition ; il soupirait déjà après la retraite et une carrière paisible[7]. » Si tôt, une certaine mélancolie ruinait sa volonté. Auparavant enthousiaste et valeureux, il devint effacé, triste et comme étranger au monde qui l'entourait. Qu'était-il arrivé au si prometteur Louis ?

Une parenthèse médicale s'impose à ce moment de notre récit. On a longtemps cru qu'il avait contracté hors des casernes la syphilis, par ailleurs très répandue parmi la troupe et les femmes de petite vertu. Amateur du beau sexe comme ses frères, Louis aurait en effet très bien pu en être victime après une escapade polissonne. Atteint par la fièvre syphilitique, son humeur en aurait été changée, au point de le rendre constamment taciturne, voire dépressif. Pourtant, la suite de son existence ne paraît pas accréditer cette thèse*. Il ne contamina jamais par exemple son épouse Hortense avec qui il eut trois enfants. La paralysie partielle des doigts de la main droite dont il souffrit ensuite n'est pas caractéristique de la syphilis – les deux côtés, mais aussi les épaules et les bras auraient dû être atteints. Autre cause possible du délabrement de sa santé, et par contrecoup de son humeur, ses nombreuses chutes de cheval à l'origine peut-être de lésions post-traumatiques jamais soignées, d'où ses migraines et infirmités diverses. À l'époque, les médecins opinèrent pour le « mal de Naples », la syphilis, et le soignèrent en conséquence. Comment ? Le malade était frictionné avec un remède à base de mercure jusqu'à ce que sa peau en devienne rouge et presque brûlante. Quand le patient salivait abondamment et saignait de la bouche, le supplice cessait, pour mieux recommencer le lendemain. Il n'était pas rare qu'à bout de forces certains malades préfèrent mourir de leur mal plutôt que d'endurer pareilles médications[8]. Louis reçut très probablement une dose de mercure telle qu'il en fut intoxiqué. On se croirait

* Merci au docteur Goldcher qui m'a confié en avant-première les conclusions de son étude médicale fouillée sur la santé des Bonaparte et qui fera bientôt l'objet d'une publication.

SAGA_cs6_pc.indd 164 29/11/2017 12:55:10

dans une pièce de Molière, sauf que le malade n'était point imaginaire et le mercure réellement nocif. Ajoutons avec un certain soulagement que ce type de traitement n'est plus prescrit depuis les années 1950, car remplacé par la pénicilline.

Un mariage improbable

Éteint et effacé, Louis entra ensuite dans une sorte d'anonymat. En Italie puis en Égypte, Napoléon lui confia bien quelques missions, mais seulement comme estafette. À la fin de la campagne d'Italie, désigné pour porter au Directoire la nouvelle de la paix, il fut victime d'un autre accident. Son genou faillit être brisé par une sortie de route de sa berline alors qu'il descendait de la montagne de Saint-André. Son retour d'Égypte fut encore plus pénible. Embarqué dans la nuit du 5 au 6 novembre 1798 sur le brick *Le Vif* pour porter cette fois-ci au Directoire les drapeaux pris à l'ennemi, il mit plus de deux mois à atteindre la France. Coursé par les flottes anglaise, turque ou russe, son navire fit escale en Calabre où il fut retenu vingt-sept jours en quarantaine avant d'atteindre Porto-Vecchio, en Corse. Il ne regagna Paris qu'au mois de mars 1799. Après le coup d'État, une période plus apaisée s'ouvre pour notre personnage. Affecté au 5e régiment de dragons, il fut élevé au grade de chef de brigade, l'équivalent de colonel, et commandait en titre le régiment. Pendant plus de trois ans, il allait partager le quotidien de ses hommes. Son existence devint rapidement routinière puisque, hormis une « cavalcade » en Hollande, son régiment resta stationné à Paris « bien au chaud ». Près de sa famille et de ses amis, il parut apprécier les charmes de la vie de caserne, loin de la fureur des combats. On y découvre un Louis très soucieux de la tenue de ses hommes et très sourcilleux sur la discipline, multipliant les règlements pointilleux jusqu'à l'écœurement. Ses obsessions furent cependant profitables à son unité, puisque le 5e régiment de dragons devint un corps d'élite.

Mais sa tranquillité allait vite être troublée par les manœuvres politiques qui agitaient sa famille, à propos notamment de la succession éventuelle du Premier consul. Le clan Bonaparte rêvait que le pouvoir se perpétue en son sein. Confrontés à la stérilité de leur couple, Napoléon et Joséphine imaginèrent, on le sait, une solution prédatrice en obligeant Louis à se marier avec Hortense pour

SAGA_cs6_pc.indd 165 29/11/2017 12:55:10

faire de leurs enfants leurs héritiers directs*. Le « dauphin » serait ainsi fils d'un Bonaparte et d'une Beauharnais, une descendance par couple interposé en quelque sorte, dans le but évident de préserver leur mariage. Dans cette affaire, Louis affirma ensuite avoir été piégé, son frère et sa belle-sœur lui ayant arraché son consentement : « C'est de là que date ses malheurs, ses peines physiques et morales ; il était pour lors âgé de vingt-deux ans. […] Cette fâcheuse situation changea son caractère ; elle altéra aussi sensiblement sa santé, sans qu'il s'en aperçût pour ainsi dire, mais progressivement ; il n'eut plus de repos dès lors. Il n'y a pas de malheurs plus réels et plus cuisants que les peines domestiques[9]. » Son témoignage est à considérer avec beaucoup de précautions, car avant tout destiné à étayer le dossier de son divorce. En réalité, son mariage ne fut pas aussi précipité qu'il le dit.

Entre la « proposition » de mariage que lui fit Joséphine lors d'un bal à Malmaison et le jour de la cérémonie, il s'écoula près de trois mois. Pendant ce laps de temps, Louis ne parut pas s'opposer à la volonté de son frère et sa belle-sœur. Au contraire même, il paraissait séduit à l'idée de convoler avec Hortense. Pendant ses fiançailles, il remit à sa promise un curieux document de vingt pages détaillant les méandres de sa vie sentimentale, espérant qu'à la lecture de ce *modus operandi* elle saurait comment l'aimer. Malgré son absence évidente de tout romantisme, il essaya à sa manière de donner toutes les chances à son mariage. Tandis que sa famille insistait pour qu'il le refuse, il fit la sourde oreille. Les protestations de Letizia qui y voyait « la victoire d'une famille étrangère sur la sienne » furent ignorées. À son frère Lucien qui le mit en garde, il aurait répondu : « Que veux-tu ? mais… c'est que… parce que… enfin, je suis amoureux[10]. » Quelques semaines après le mariage, Hortense tomba enceinte. Pour un couple révulsé à l'idée de se marier, cette conception fut pour le moins rapide. Contrairement à ce que l'un et l'autre affirmeront plus tard, on peut raisonnablement penser qu'une brève passion les rapprocha quelque temps. Ensuite,

* On peut noter que le premier mariage de Joséphine, avec le vicomte de Beauharnais, avait été arrangé de la même manière. Amante du marquis de Beauharnais, la tante de Joséphine, Désirée Renaudin, avait en effet avec la complicité du marquis voulu unir devant Dieu l'une de ses nièces, en l'occurrence Joséphine, et l'un des fils Beauharnais. Grâce à leur mariage, ce couple illégitime eut ainsi une descendance avec Eugène et Hortense.

SAGA_cs6_pc.indd 166 29/11/2017 12:55:10

ce fut nettement plus compliqué. La fille de Joséphine n'éprouvait rien pour son époux. Quand celui-ci partit pour Montpellier, Hortense déjà grosse refusa de l'accompagner : « Il pleurait beaucoup en me quittant[11] », témoignera-t-elle ensuite. Mais tandis que Louis s'éloignait la mine sombre, elle fut étonnée et même effrayée par le soulagement qu'elle avait à le voir partir : « Jamais je n'oublierai le sentiment pénible dont je fus oppressée quand j'entendis rouler cette voiture qui l'entraînait loin de moi et quand je sentis que je respirais plus librement. "Grand Dieu !" m'écriais-je, saisie d'une affreuse émotion, celui qui doit être l'âme de ma vie, mon mari, s'éloigne de moi et j'en ressens de la joie ; je suis donc bien coupable[12]. »

Après ce voyage, leurs relations restèrent froides, voire glacées. Leur premier enfant, Napoléon Charles vint au monde le 10 octobre 1802. Le jour de l'accouchement, soulagement général car c'était un garçon, comme le souhaitaient Napoléon et Joséphine. À peine l'enfant avait-il poussé son premier cri que les servantes d'Hortense dirent en chœur : « Voilà notre dauphin ! » En entendant ce vivat, les parents restèrent stupéfaits. Cet enfant n'était déjà plus le leur : « Il y a trois semaines qu'[Hortense] nous a donné un gros garçon. Bonaparte le fera baptiser à son retour à Paris. Il en est le parrain et moi la marraine : il s'appellera Napoléon », écrivit sans détour Joséphine à sa mère. L'adoption de l'enfant semblait alors acquise. Dans le même temps, tout réussissait à Napoléon. Hormis Lucien, mis au ban, toute la famille profitait de l'« état de grâce » du Premier consul. Louis ne fut pas oublié et fut nommé général de brigade en mars 1803. Général ? Au chef de brigade qu'il était alors, cette promotion parut déplacée : « Jamais je n'ai vu un homme se tourmenter davantage. Il accusait son frère de le désobliger à dessein[13] », témoigna Hortense. À nouveau, il fuyait les responsabilités, mais surtout il refusait d'abandonner ce régiment dans lequel il se sentait si bien. Sa « grande contrariété » obligea son frère à lui laisser le commandement de son régiment tout en lui permettant de continuer à se faire appeler « Mon colonel ». Mais un an plus tard, il devint général de division, ce qui l'obligea cette fois à laisser son commandement, non sans amertume.

Une autre nomination semble toutefois avoir satisfait sa vanité, celle de connétable de l'Empire. Quand la quatrième dynastie fut fondée, Napoléon institua plusieurs dignités impériales, dont celle qui échut à Louis. S'il était nominalement « gouverneur des écoles

SAGA_cs6_pc.indd 167 29/11/2017 12:55:10

militaires » et désigné pour poser la première pierre « des places fortes dont la construction [était] ordonnée », aucun commandement précis ne lui était attribué. Essentiellement honorifique, cette dignité n'était en outre pas appointée. Sur le plan financier, le connétable n'était toutefois pas à plaindre, car il recevait au titre de prince français 1 million de francs par an, soit l'équivalent du coût du ministère de la Police. Son rang lui assurait une place privilégiée à la Cour, ainsi qu'une Maison à sa disposition. Formée dès 1804, la Maison du prince et de la princesse Louis comprenait, outre des dizaines de valets et autres serviteurs, écuyers, aumôniers, chapelains, chambellans, dames d'honneur, gouvernantes pour les enfants, aides de camp et intendant. Toujours prompt à se plaindre dans l'autobiographie qu'il rédigea à la troisième personne, il n'évoque jamais les avantages de sa position, sans doute pour ne pas tiédir la force d'un plaidoyer rédigé, rappelons-le, dans l'optique de son divorce. Lors de la proclamation de l'Empire, le couple s'installa à la « maison » Dervieux, en réalité un splendide hôtel particulier construit en 1774 par l'architecte Brongniart rue de la Victoire, dans le quartier de la Chaussée-d'Antin, pour Mlle Dervieux, alors danseuse à l'Opéra*. Avec ses colonnades, sa cour intérieure et son jardin finement arrangé, la demeure ne manquait pas de charme. Dans les appartements, l'élégance des bains à l'Antique était d'ailleurs connue du Tout-Paris. À l'âge de vingt-cinq ans, l'ancien colonel aurait-il pu rêver mieux ?

Combinaisons dynastiques

En dépit de leurs bouderies respectives, le couple donna naissance à un second enfant, Napoléon Louis, le 11 octobre 1804. Puisque le pape venait à Paris pour participer à la cérémonie du sacre le 2 décembre, Napoléon l'invita également à baptiser aussitôt après le nouveau-né. À n'en pas douter il figurait lui aussi sur la liste des prétendants au trône, immédiatement après son frère aîné, Napoléon Charles. Autour de ce dernier, les manœuvres dynastiques s'étaient d'ailleurs accélérées les mois précédents. Le 7 avril, Louis

* Le nom d'hôtel était réservé aux demeures des personnes « de condition », c'est-à-dire appartenant généralement à la noblesse. Danseuse, Mlle Dervieux ne pouvait prétendre alors à entrer dans le cercle très fermé des gens « de condition ».

SAGA_cs6_pc.indd 168 29/11/2017 12:55:10

revenait d'une innocente promenade quand il s'étonna de trouver dans sa cour le piquet d'escorte de son frère en grande tenue. À l'entrée de son hôtel particulier se tenaient Napoléon et Joséphine, eux-mêmes en grand apparat. Que se passait-il ? En entrant, il trouva son frère « embarrassé », tandis que Joséphine le prit à part pour lui révéler une « importante » nouvelle : son premier fils allait être désigné comme successeur de Napoléon et le couple consulaire comptait l'adopter. Sa belle-sœur lui vanta ensuite tous les « avantages » qu'il pourrait en retirer. La démarche était osée. Héritier du trône, Napoléon Charles allait d'une manière ou d'une autre être enlevé à ses parents. Surpris et décontenancé, son père balbutia quelques mots, sans pouvoir s'opposer, mais une fois son frère parti il courut chez Joseph. Le frère aîné comprit la manœuvre et l'exhorta à résister.

Pour les Bonaparte, Napoléon Charles restait un Beauharnais, donc un ennemi du clan, mais surtout cette solution écartait tous les autres Bonaparte de la succession au trône. La famille qui, rappelons-le, estimait que la couronne impériale était sienne, n'entendait pas se laisser déposséder de cette manière. Louis décida alors de ne pas se soumettre. Accompagné par son frère Lucien, il se rendit aux Tuileries. Avec force, il déclina son refus : « Plutôt que de consentir à courber la tête devant mon fils, je quitterai la France, j'emmènerai Napoléon et nous verrons, si, tout publiquement, vous oserez ravir un fils à son père[14]. » La perspective d'un scandale fit reculer l'empereur. Néanmoins, il fit adopter dans la Constitution la disposition suivante : « Napoléon Bonaparte peut adopter les enfants ou petits-enfants de ses frères, pourvu qu'ils aient atteint l'âge de dix-huit ans accomplis, et que lui-même n'ait point d'enfants mâles au moment de l'adoption. » La désignation comme successeur de Napoléon Charles ou de Napoléon Louis restait donc possible, même si elle ne pouvait intervenir avant longtemps. Napoléon se donna en quelque sorte le temps d'apaiser les tensions familiales, voire de trouver une autre solution. Pour le moment en tout cas, Louis avait réussi à ce que ses enfants ne lui soient pas enlevés. Son premier acte de résistance avait donc payé.

Une autre question vint encore troubler les relations familiales, celle de la souveraineté du royaume d'Italie. Napoléon avait en effet décidé de faire de l'Italie du Nord un royaume « ami » de la France. Mais qui mettre à sa tête ? Joseph ? Le frère aîné refusa, par peur de perdre ses droits à la couronne impériale. Louis ? L'empereur n'était

SAGA_cs6_pc.indd 169 29/11/2017 12:55:10

guère enthousiaste. En revanche, son fils pourrait faire l'affaire. Un projet de Constitution italienne fut rédigé, dans lequel Napoléon Charles prendrait le titre de Napoléon II et serait adopté par Napoléon Ier. Autrement dit, l'empereur revenait sur les promesses qu'il avait faites moins d'un an plus tôt. Pour Louis, ce fut un nouveau *casus belli* : « Tant que j'existerai, je ne consentirai ni à l'adoption de mon fils avant qu'il ait atteint l'âge fixé par le sénatus-consulte, ni à aucune disposition qui, en le plaçant à mon préjudice sur le trône de Lombardie, donnerait par une faveur aussi marquée une nouvelle vie aux bruits répandus dans le temps au sujet de cet enfant[15] », aurait-il dit à son frère Lucien. De quels « bruits » s'agissaient-ils ? Les multiples « attentions » de Napoléon vis-à-vis des enfants d'Hortense avaient fait naître le soupçon. Napoléon Charles serait son fils naturel, murmurait-on parfois. Le mariage de Louis et d'Hortense n'aurait été ainsi qu'une sinistre comédie, destinée à masquer le « forfait » accompli par Napoléon sur sa belle-fille. Pour l'époux, le ragot colporté au gré des vents mauvais était infamant. Devant son refus de devenir roi d'Italie, Napoléon décida de se couronner lui-même et désigna Eugène, le fils de Joséphine, comme vice-roi d'Italie pour le seconder. La couronne d'Italie glissa ainsi entre les doigts des ambitieux Bonaparte.

Cette quasi-annexion du nord de la péninsule fâcha l'Autriche. Vienne considérait en effet que l'Italie faisait partie de sa zone d'influence naturelle. Aux côtés de la Russie, elle entra alors dans une nouvelle coalition contre la France et la guerre continentale reprit. En toute hâte, Napoléon fut obligé de diriger les troupes qui se préparaient à un débarquement en Angleterre vers l'Allemagne. Pour la première fois en près de cinq ans, l'empereur était contraint de quitter la France. Inquiet, il plaça des hommes de confiance à plusieurs postes clés afin d'empêcher toute entreprise de renversement de son régime, d'où la nomination de Louis comme gouverneur militaire de Paris. En outre, pour protéger davantage les frontières nord de son empire, Napoléon constitua le 8 novembre 1805 une armée forte de six divisions qui fut aussi confiée à son frère. Mais l'intéressé ne se sentait pas au mieux de sa forme. Son genou le faisait encore souffrir, sa main droite était en partie paralysée et son humeur restait maussade. Malgré sa faiblesse, il accepta cette nouvelle charge. Redoutant une attaque prochaine des Prussiens, qui se tenaient pour l'instant en dehors du conflit, le connétable décida sans ordre de faire marcher ses troupes à leur contact. Or, son mou-

SAGA_cs6_pc.indd 170 29/11/2017 12:55:10

vement vers la Hollande risquait de compromettre la paix avec cette puissance. Dès qu'il l'apprit, Napoléon fit annuler cette manœuvre pour le moins risquée : « Mon cousin, le connétable a donné l'ordre aux divisions des réserves de Strasbourg et de Mayence de marcher en avant. Envoyez leur contrordre par un courrier extraordinaire ; ces divisions ne lui sont point nécessaires, elles doivent rester où elles se trouvent[16]. » Le désaveu était cinglant. Résigné, Louis resta bien sagement l'arme au pied et découvrit la Hollande sans savoir qu'il allait y régner bientôt.

Depuis la Révolution, le pays était très lié à la France. De protectrices, les troupes républicaines étaient devenues en réalité occupantes. Après sa victoire à Austerlitz, le 2 décembre, l'empereur des Français décida de pousser son avantage. À Talleyrand, il confia : « Voici en deux mots à quoi j'ai réduit la question : la Hollande est sans pouvoir exécutif ; il lui en faut un : je lui donnerai le prince Louis[17]. » Autrement dit, si les Bataves ne se soumettaient pas, ils pourraient dire adieu à leur indépendance. L'ultimatum fit son effet, les représentants hollandais plièrent, tête baissée. Mais qu'allait décider le connétable de l'Empire ? Allait-il se dérober ? Contrairement à toute attente, il se montra plutôt séduit. À Paris, sa vie publique comme matrimoniale lui était devenue insupportable. En acceptant d'être roi de Hollande, il espérait s'éloigner d'Hortense tout en étant enfin considéré et utile à quelque chose : « Je porterai sur mon pays toute l'affection que je ne puis placer dans mon intérieur[18] », promit-il. Étrange enthousiasme pour un futur monarque. Porter une couronne pour échapper à ses chagrins domestiques, on connut plus noble dessein. Le 5 juin 1806, il fut proclamé roi, devenant ainsi le premier souverain hollandais. Mais pour une nation aussi éprise de démocratie que la Hollande, se voir ainsi imposer par pur népotisme un roi venu d'ailleurs n'était pas facile à accepter. Partant, Louis allait devoir jouer sa partie tout en finesse s'il ne voulait pas se voir renverser aussitôt intronisé.

Louis I^er^, roi de Hollande

Avant d'entrer à La Haye, le nouveau monarque renvoya les troupes françaises qui se proposaient de l'escorter pour ne pas apparaître comme un souverain imposé par la force étrangère. Néanmoins, l'accueil de ses sujets fut glacé. Aux députés venus l'accueillir,

il déclara solennellement : « Soyez persuadés que, du moment où j'ai mis le pied sur le sol du royaume, je suis devenu hollandais[19]. » Le discours était certes habile, mais pour réussir il allait devoir prouver qu'il était un véritable monarque et pas seulement un vassal de l'empereur des Français. Mais comment passer des discours aux actes ? En premier lieu, il s'entoura majoritairement de Hollandais dans la formation de son gouvernement, puis insista, contre l'avis de son frère, pour créer un ordre national. Dès le mois de juillet, l'ordre royal de l'Union vit le jour, avec pour devise une ancienne devise républicaine : « L'unité fait la force. » Un bon début, certes, mais largement insuffisant pour emporter l'adhésion pleine et entière de ses sujets. L'action du roi serait inévitablement jugée à l'aune de ses résultats, notamment économiques. Pour que la désignation de son frère soit mieux acceptée, Napoléon avait promis aux Bataves la prospérité économique. De tels propos ne pouvaient que résonner avec bonheur à l'oreille de cette nation avant tout marchande. Sur ce terrain, Louis devait donc agir, mais sans expérience, comment entreprendre des réformes ? Le roi décida alors de commander de nombreux rapports sur l'état réel du pays (commerce, agriculture, santé, industrie, travaux, etc.). Avant d'agir, il souhaitait consulter, méditer et s'entourer des meilleurs conseils. Le rapport sur les finances fut l'un des premiers à être remis au roi. Il était accablant. Le royaume était au bord de la faillite. Confronté à une dette abyssale en raison de son soutien militaire à la France, le pays peinait à la rembourser et même à en payer les intérêts, tandis qu'il devait continuer de contribuer à l'effort de guerre aussi bien terrestre que maritime de l'Empire français. Autrement dit, pour les sujets du roi, il n'y avait rien à se mettre sous la dent. Dans ces conditions, comment moderniser le pays, développer la santé publique ou même seulement étendre ses villes ? C'était impossible.

Or Louis avait de l'ambition. Il désirait notamment faire construire au centre de sa capitale un palais royal entouré d'édifices majestueux. Pour lui, les sciences et les arts étaient également une priorité, tandis que la santé ne devait pas être oubliée : l'hygiène nécessitait d'être améliorée, les marais pestilentiels asséchés et tous ses sujets vaccinés contre les maladies. Mais outre les finances publiques, l'économie n'était pas au mieux. Nation marchande, la Hollande était empêchée de commercer à cause de la guerre maritime avec l'Angleterre. Sans le poumon vital du commerce international, le pays était sans doute en récession. Prenant au mot son frère qui avait promis aux

SAGA_cs6_pc.indd 172 29/11/2017 12:55:10

Bataves un mieux-être économique, Louis l'appela à la rescousse : « Si Votre Majesté ne vient pas à mon aide, j'ignore comment on pourra faire[20]. » Cette lettre prouve que Louis ne comprenait rien au système continental voulu par son frère. Au sein de celui-ci, les pays satellites étaient censés préserver économiquement l'Empire français, et notamment lui permettre de contenir ses dépenses de guerre. « La France avant tout », ne cessait de répéter Napoléon à ses vassaux. Aussi, comme on pouvait s'y attendre, il refusa tout net la demande de Louis : « Vous m'écrivez tous les jours pour me chanter misère. Je ne suis pas chargé de payer les dettes de la Hollande ; j'en serais chargé que je n'en aurais pas les moyens[21]. » Une dette en grande partie contractée pour venir en aide militairement à la France… Cependant, si la France ne pouvait rien financer, au moins pouvait-elle reprendre à sa charge les soldats qu'elle avait envoyés sur le territoire hollandais. Nouveau refus ; à Louis de contraindre ses sujets : « Il ne faut pas, lui disait-il aussi, être trop bon ni vous laisser affecter. Soyez ferme […]. C'est à votre Conseil des ministres à arranger toutes les affaires. Faites-leur connaître qu'ils doivent supporter cet état de choses encore un peu de temps[22]. » Au lieu de diminuer ses dépenses militaires, la Hollande fut donc priée de les maintenir, voire de les accroître. Le roi Louis était piégé.

Dans le même temps, le couple royal se délitait. Quand elle avait appris son prochain départ pour la Hollande, Hortense s'était effondrée : « Croirais-tu, écrit-elle à son frère, que l'on veut nous envoyer en Hollande ? Sans bonheur intérieur et sans ambition, qu'est-ce que je deviendrai ? Je ne puis pas y penser sans que les larmes me viennent aux yeux[23]. » Quitter Paris pour La Haye ressemblait pour elle à une condamnation, mais il lui fallut accepter cet exil. On ne résistait pas à l'empereur. En proie à une jalousie maladive, Louis fit de son intérieur un univers glaçant : « À présent que rien ne peut retenir, on a arrangé tout de manière à ce que nous sommes réellement dans une véritable prison[24] », confie-t-elle à Eugène. Ce « on » désignait un Louis désormais roi et que personne ne pouvait contrarier dans son palais. Dans sa nouvelle patrie, la reine souffrait : « Je suis capable de tous les sacrifices, je l'ai déjà prouvé. Mais quel devoir ai-je à remplir auprès de quelqu'un qui me traite aussi indignement ? Tant que ce n'était que de la jalousie, de la méfiance, on peut supporter cela quand personne n'en est instruit. Mais, quand on est roi on ne se cache plus et quand on regarde sa femme comme un ennemi et qu'on cherche à en faire dire du mal,

SAGA_cs6_pc.indd 173 29/11/2017 12:55:10

on réussit parce qu'on en a tous les moyens[25]. » Soupçonneux et irascible, le monarque menait véritablement la vie dure à la reine, multipliant les taquineries et entretenant d'insignifiantes querelles. Il lui imposa par exemple comme dame de compagnie une belle intrigante, Mme Huygens, au caquet facile et à la séduction redoutable, ce qui empoisonna davantage encore les relations au sein du couple royal.

Aux coteries de cour succéda un drame épouvantable. Dans la nuit du 5 mai 1807, victime du croup, le petit Napoléon Charles expira dans les bras de sa mère. Éplorée et sévèrement atteinte, elle confia à son frère Eugène : « Je ne sens plus rien. Il est mort, je l'ai vu ; Dieu n'a pas voulu que j'aille avec lui[26]. » Pour sa part, le prude Louis commentera ainsi la perte de son premier enfant : « Cet enfant périt dans les bras de ses parents, la nuit du 4 au 5 mai. L'étonnement de ceux-ci égala leur douleur sur une perte aussi subite[27]. » Même s'il contient sa plume, le roi fut cruellement touché. Contre toute attente, l'épreuve rapprocha néanmoins le couple. Louis redevint proche de sa femme et lui fit ce serment : « Confiez-moi toutes vos faiblesses, je vous les pardonne toutes. Nous allons recommencer une nouvelle vie qui effacera pour jamais le passé[28]. » Pour surmonter cette épreuve en compagnie de sa femme, mais aussi rétablir sa santé toujours chancelante, le roi décida d'aller prendre les eaux en France. Avec l'accord de son frère, il quitta momentanément son royaume : « Votre Majesté, en m'accordant de passer en France, écrit-il grandiloquent à l'empereur, a fait plus que m'accorder la vie. Ce n'est ni vivre ni mourir que de rester dans l'état où je suis[29]. » Délaissant tous deux leurs couronnes, les deux époux se retrouvèrent à Toulouse, multipliant les excursions et reprenant même une vraie vie conjugale. La date du 12 août est à marquer d'une pierre blanche. Ce fut en effet très probablement cette nuit-là qu'ils conçurent le futur empereur Napoléon III. Donner la vie comme pour mieux oublier l'épreuve de la mort de Charles.

Un difficile maintien

Presque indifférent à la disparition de son neveu, Napoléon continuait de faire la leçon à son frère à propos des affaires de son royaume, notamment coloniales : « Curaçao a été indignement

vendue aux Anglais. J'espère que vous en ferez bonne justice. Faites faire des enquêtes là-dessus, et, à leur arrivée en Hollande, faites passer tous ces malheureux au fil de l'épée[30]. » En outre, le mal-être de son frère l'exaspérait : « Je vois avec plaisir que les eaux vous font du bien, lui écrit-il de Saint-Cloud, et que votre santé s'améliore ; mais ce qui vous fait du mal, c'est votre inquiétude, qui vous porte à voir trop de médecins et qui vous empêche de suivre vos remèdes avec assez de constance[31]. » Une sourde incompréhension grandissait chaque jour entre le roi et l'empereur. Louis n'acceptait pas de sacrifier le bonheur de ses sujets sur l'autel du système impérial : « Le but de ma vie, c'est l'estime, l'amitié de mon frère, et l'assurance de le laisser convaincu, ainsi que mon peuple, que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour eux[32] », écrit-il à Napoléon. De son point de vue, faire de la Hollande une puissance forte et indépendante serait en outre bénéfique pour la France, ainsi pourrait-elle compter sur un allié solide. Napoléon n'était pas, loin s'en faut, du même avis. Selon ses intangibles principes, le royaume devait entièrement se mettre à son service, quitte à en oublier ses propres intérêts. Comme Joseph, Louis n'acceptait pas de n'être qu'un roi fantoche, une marionnette dans les mains de Napoléon, mais il ne possédait pas la force morale de son aîné. Aussi, après chaque rappel à l'ordre, il semblait comme physiquement atteint. Il aurait tant aimé prouver à son frère et sans doute à lui-même qu'il était capable de grandes choses.

Considérant qu'à tout prendre il valait mieux suivre ses intuitions et résister, Louis se mit en tête dès son retour dans son royaume d'éradiquer la présence française. Dans sa Maison, il renvoya ainsi l'un après l'autre, sous couvert de leur confier une mission à l'étranger, tous les grands officiers français. Les ministères ne furent pas non plus épargnés et progressivement les profrançais se firent plus rares autour de lui. Le roi voulut également changer de capitale et délaisser La Haye, jugée elle aussi trop française, pour Utrecht dont l'âme hollandaise le séduisait davantage. Dans ce but, il fit acheter des terres et des maisons pour établir sa cour ainsi que son gouvernement. Pour Napoléon, il y avait cependant plus grave. La contrebande anglaise se répandait comme la transpiration sur la peau (l'expression est de Louis). Sans être florissant, le commerce extérieur restait en effet une manne appréciable, continuant même de progresser en 1807. Dans une Europe soumise au Blocus continental contre les produits anglais décrété par Napoléon, seule

SAGA_cs6_pc.indd 175 29/11/2017 12:55:10

la Hollande faisait exception. Courroucé, Napoléon multipliait les oukases : « Vos intentions pour fermer les communications avec l'Angleterre ne sont pas remplies. Le gouvernement hollandais continue à donner des passeports pour Hambourg, par mer, ce qui veut dire évidemment pour l'Angleterre[33] », lui rappela-t-il fermement le 29 septembre 1807. En réponse, le roi protesta : « Votre Majesté m'accable de reproches comme si mes sentiments, mon zèle pouvaient être mis en doute, et d'un autre côté son ministre de la Police envoie arrêter des habitants de mon royaume sans m'en donner le moindre avis[34]. » Pouvait-il y avoir plus blessant ?

Entre les deux frères, les escarmouches épistolaires ne cesseront jamais. Le roi fut-il aussi négligent sur la question du Blocus continental qu'on l'a parfois affirmé ? En réalité, dans cette affaire comme dans certaines autres, Louis s'est montré au contraire déterminé. À chaque fois que l'empereur durcissait le Blocus, le roi prenait un décret respectant l'exacte volonté de son frère. Pour traquer la fraude, il renforça notamment les moyens de la police en nommant des commissaires généraux. Mais d'incessants conflits d'attribution entre administrations compromirent ses efforts. À cette paralysie s'ajouta une corruption intense ayant pénétré jusqu'aux plus hauts niveaux de l'État. Il se murmurait que le ministre des Finances, pourtant en charge lui aussi de la lutte contre les trafics clandestins, était propriétaire d'une cargaison de 12 millions de marchandises illicites. La supériorité industrielle anglaise ainsi que l'exclusivité que détenaient les marchands anglais en matière de denrées coloniales procura à la contrebande des moyens formidables. L'État hollandais, en perpétuelle cure d'austérité à cause de l'énormité de sa dette, n'était pas de taille à lutter contre elle. Difficile de ne pas se laisser tenter quand on ne reçoit qu'une solde modeste. Pour le roi, le coup de grâce allait venir non pas des cabotins britanniques, mais de l'armée anglaise. Fin juillet 1809, soixante vaisseaux de guerre débarquèrent environ 40 000 soldats sur l'île de Walcheren. Le cabinet de Londres avait décidé d'ouvrir un troisième front en Europe après ceux de l'Espagne et de l'Autriche. Le port de Flessingue tomba sans coup férir. La nouvelle sema la panique à La Haye, mais aussi à Paris. L'empereur étant loin de sa capitale, occupé à livrer bataille contre les Autrichiens, l'État impérial se trouva désemparé. La situation était critique, le roi n'avait que quelques milliers d'hommes à opposer aux tuniques rouges et parmi les troupes françaises la plus grande confusion régnait.

SAGA_cs6_pc.indd 176 29/11/2017 12:55:10

S'étant précipité près de la zone des combats, Louis organisa de concert avec les généraux français la résistance, sans attendre les ordres venus de Paris : « Enfin, Sire, je ne perds pas une minute, je fais tous mes efforts ; je regrette d'être invalide et de ne pouvoir faire plus[35] », assure-t-il fièrement à Napoléon le 9 août. Cet acte valeureux allait-il le raccommoder avec son auguste frère ?

Pendant toute la première semaine de la campagne, Napoléon l'ignora carrément, préférant traiter avec Cambacérès et ses ministres restés à Paris, Clarke, le ministre de la Guerre, ou Fouché, le ministre de la Police. Décontenancé, celui qui était encore connétable de l'Empire accusa le coup : « Me voilà abandonné dans toutes les horreurs des embarras intérieurs et extérieurs[36] », se lamentait-il. Loin de le réconforter, Napoléon l'accabla ensuite de reproches dans sa correspondance : « L'économie d'un roi n'est pas celle d'un prieur de couvent. Si vous aviez aujourd'hui les 2 000 Français de votre Garde que par économie vous avez licenciés, si vous aviez l'armée que par économie vous avez réduite, votre pays ne serait pas envahi[37]. » Autrement dit, tout était de sa faute. Même s'il ne s'attendait pas à de chaudes félicitations, Louis resta interdit en lisant la prose furieuse de son frère : « Sire, si j'ai jamais été étonné dans ma vie, c'est en recevant la lettre de Votre Majesté. Elle en jugera aisément puisque je ne m'attendais pas à recevoir des témoignages de sa satisfaction et de son contentement[38]. » Mal préparée, l'expédition anglaise fut cependant un échec. Installée près de marais pestilentiels, l'armée fut décimée par une terrible épidémie. Le 23 décembre, elle fut obligée de retourner piteusement en Angleterre. L'échec de cette offensive précipita même la chute du premier ministre Portland. Si la Hollande était sauvée, le trône de son roi était cependant plus menacé que jamais.

Pour Napoléon, son frère ne pouvait qu'en descendre et la Hollande devait être le plus tôt possible réunie à la France. Les mois qui suivirent, il grignota une à une les prérogatives du roi et annexa plusieurs départements méridionaux sans même l'en prévenir. Le dénouement était proche. Le 13 mai 1810, une dispute présumée (le cocher de l'ambassade de France aurait été insulté par un citoyen hollandais) servit de prétexte à l'invasion. Suite à cet incident, Napoléon se déchaîna contre son frère : « Mon intention, lui écrivit-il rageur, est que ceux qui se sont rendus aussi coupables envers moi me soient livrés, afin que la vengeance que j'en tirerai serve d'exemple[39]. » Sa missive se conclut par ces mots terribles :

« Ne m'écrivez plus de vos phrases ordinaires ; voilà trois ans que vous me les répétez, et chaque instant en prouve la fausseté. C'est la dernière fois que je vous écris. » Pendant trois longues années, il allait en effet tenir parole. Louis eut beau protester, l'invasion de son royaume était actée depuis longtemps. En dernier recours, il lui rappela même leurs liens de sang : « Dois-je effacer de mon souvenir et de mon cœur les années de mon enfance[40] ? » Mais l'empereur resta de marbre. Le 1er juin, l'armée française pénétra en divers endroits du pays et un corps de douaniers français s'installa à Amsterdam. Après quelques heurts à Haarlem entre soldats français et hollandais, le maréchal Oudinot marcha sur Amsterdam. Acculé, le roi songea un instant à appeler « toute la nation aux armes ». Était-on proche d'une guerre entre les deux frères ? Ses conseillers le dissuadèrent cependant d'entrer en résistance et les ministres refusèrent d'appliquer le plan de défense qu'il avait conçu. La partie était perdue. Il lui fallait l'accepter. Son frère l'avait prévenu : « Tout le monde sait que hors de moi, il n'y a point de crédit, que hors de moi, vous n'êtes rien[41]. » En effet, il n'était plus rien. Plongé dans un abîme de désespoir, il abdiqua en faveur de son fils aîné, Napoléon Louis, qui régna deux courtes semaines puis disparut.

Le Bonaparte errant

Aussitôt son frère descendu de son trône, Napoléon rattacha la Hollande à la France. Le 16 août, devant les députés hollandais, il expliqua ainsi sa décision : « Mes espérances ont été trompées […]. Enfin, je viens de mettre un terme à la douloureuse incertitude où vous vous trouviez, et de faire cesser une longue agonie qui achevait d'anéantir vos forces et vos ressources. » Le règne de Louis s'acheva par cette blessante oraison funèbre. Le roi déchu n'était cependant plus là pour l'entendre. Après avoir abdiqué, il partit à bride abattue vers l'Allemagne. Pour faire gagner du temps à ses équipages, les relais nécessaires à la santé des chevaux furent ignorés. Inquiets par cette folle cavalcade, les postillons au service de Louis refusèrent d'avancer après quelques jours, exigeant une halte à la prochaine poste. L'aide du camp du roi, le général Travers, fut alors obligé de les menacer l'épée à la main pour qu'ils reprennent la route sans attendre. Autre incident à Delden, le petit chien du roi, un barbet nommé Thiel, fut écrasé sous les roues de sa voiture.

SAGA_cs6_pc.indd 178 29/11/2017 12:55:11

Après la disparition de l'infortuné animal, on vit le roi prostré, accablé par le chagrin et en pleurs. Le sort semblait s'acharner contre lui. Arrivé à Osnabrück, on perd sa trace. Commença alors très vraisemblablement une longue errance en Allemagne. Il semble qu'il ait été tenté par un départ en Amérique, comme Lucien, mais y renonça par crainte de tomber aux mains des Anglais et, surtout, il espérait encore qu'on le rappelle sur le trône. Illusions tragiques d'un homme aux abois.

Ensuite, il installa ses quartiers en Bohême, à Tœplitz (aujourd'hui Teplice, en République tchèque). À tous ceux qui croisaient sa route, il se plaignait d'avoir été forcé d'abdiquer et se disait victime de la toute-puissance impériale. Mais autant crier dans le désert car aucun soutien ne vint soulager sa peine. Au contraire même, on s'inquiétait de la présence de ce personnage encombrant. La place d'un prince français n'était-elle pas en France ? C'était du moins l'avis de Napoléon. Pour obliger son frère à revenir, il fit transférer ses papiers ainsi que sa garde-robe à Paris, et il l'empêcha de communiquer avec la Hollande. Tout aussi aimablement, il lui coupa les vivres. Mais malgré la pression, Louis tint bon et poursuivit son errance jusqu'à Graz, en Autriche, sous le nom de comte de Saint-Leu. Vivre dans l'anonymat le plus complet était son seul souhait. Son exil lui inspira d'ailleurs ces quelques vers désespérés :

Victime de ma confiance
Sous d'injustes nœuds gémissant,
Loin des amis de mon enfance,
Je souffre et meurs à chaque instant

Son ancien conseiller, l'habile Decazes, futur favori de Louis XVIII, fut alors envoyé auprès de lui pour le convaincre de rentrer. Mais Decazes eut beau insister, le roi déchu ne voulait plus rien entendre, refusant désormais tout contact avec une famille qu'il l'avait de son point de vue trahi : « Ils m'ont avili, accusé, renversé, foulé aux pieds[42] », confia-t-il à l'envoyé de Napoléon. En décembre 1810, Decazes dut se rendre à l'évidence, Louis ne reviendrait pas. Après avoir essayé la manière forte, Napoléon tenta une dernière fois de l'amadouer en lui promettant un confortable revenu s'il réapparaissait aux Tuileries. Nouveau refus courroucé et sans appel. Désormais, Louis ne voulait plus, à aucun prix, dépendre de ce frère impossible à satisfaire. L'indépendance, même misérable, lui parut

SAGA_cs6_pc.indd 179 29/11/2017 12:55:11

alors préférable au rôle ingrat de marionnette, fût-il couvert d'or. Et de toute manière, puisque l'empereur ne l'estimait guère, pourquoi s'acharnait-il à le vouloir à ses côtés ? En échappant à son emprise, Louis avait cependant touché l'un des points faibles de son aîné. Voulant tout contrôler, Napoléon n'aimait guère que l'on s'affranchisse de sa pesante tutelle, surtout si l'on appartenait à son cercle familial. Et quand ni la force ni la séduction n'opéraient, il détestait ainsi perdre toute emprise sur l'individu. L'attitude fuyante de son cadet l'affligea profondément. Il allait cependant devoir s'habituer à son absence.

L'ancien roi resta à Graz près de trois ans, avant que la défaite des armes françaises ne le contraigne à rentrer en France. Quand il apprit la perte de la Hollande, il se porta naïvement candidat pour reprendre son trône. Comme on pouvait s'y attendre, un soutien des Alliés, le prince d'Orange, futur Guillaume I^er^, fut appelé par les Hollandais et beaucoup poussé par les Anglais à qui il devait presque tout. Celui-ci reprit néanmoins à son compte un grand nombre des réformes civiles que son prédécesseur avait initiées, conservant même à son service la plupart des fonctionnaires qui avaient servi Louis. Notre héros facilita donc en quelque sorte le règne de son successeur Guillaume I^er^. Bien maigre consolation en vérité pour ce roi déchu. Comme elle l'avait fait pour Lucien, Letizia essaya longtemps de raccommoder ses deux fils. À chaque dispute familiale, elle tentait, souvent en vain, de ramener un peu de sérénité parmi sa turbulente progéniture. Après 1805, elle appuya la plupart du temps les demandes de Napoléon, tout en obtenant de sa part quelques concessions. Quand elle estimait qu'il était temps que la querelle prenne fin, elle allait jusqu'à écrire au fils récalcitrant, avec tendresse mais aussi avec fermeté : « Je vous l'ordonne ! » Pour obliger sa progéniture, elle pouvait très bien se montrer très dure, ou jouer sur la corde sensible, sans exclure une certaine forme de chantage. Le 20 février 1813, elle fit cette fausse confidence à Louis : « Je ne vous répéterai pas ce que je vous ai dit mille fois sur mon compte. Je vous devrai le calme et la tranquillité de mon âme si vous revenez ; dans le cas contraire, vous aurez à vous reprocher d'avoir abrégé les tristes restes de mes jours et de m'avoir fait descendre au tombeau, sans regretter la vie[43]. » Si ses fils ou ses filles n'étaient pas toujours dupes (elle disparut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans), pareilles lettres devaient parfois leur serrer le cœur.

SAGA_cs6_pc.indd 180 29/11/2017 12:55:11

Malgré les suppliques maternelles, Louis ne revit Napoléon qu'un an plus tard, début 1814. Ce serait la dernière fois. Après leur ultime entrevue, leurs rapports restèrent distants. Après la première abdication, sa terre de Saint-Leu fut transformée en duché par Louis XVIII et réservée à son épouse, la reine Hortense. Séparé d'elle depuis 1810, notre Bonaparte errant accusa le coup. Réfugié en Suisse, il tenta plusieurs démarches pour récupérer à la fois son domaine et ses enfants, mais désormais proscrit, il ne pouvait plus prétendre à rien. Il se retira alors à Rome où il retrouva Lucien et sa mère. Pendant les Cent-Jours, il fut le seul des frères Bonaparte à ne pas rentrer aux Tuileries – même Lucien rallia l'empereur –, persistant ainsi à ne pas renouer avec celui qui l'avait tant blessé. Ce séjour italien fut comme une résurrection pour cet esprit aigri et torturé. Il écrivit des mémoires consacrés à la Hollande, s'essaya au roman et prit aussi à plusieurs reprises la plume pour défendre la mémoire de Napoléon quand elle était injustement attaquée. Romancier, poète, mémorialiste et historien, ses œuvres ne sont certes pas dignes de la Pléiade, mais l'écriture apaisa un peu son mal-être persistant. Après Rome, il passa quelque temps à Livourne et Florence.

Année après année, il vit ses proches disparaître. Sa sœur Élisa fut la première à mourir (1820), puis ce fut le tour de Napoléon (1821), Pauline (1825), l'Aiglon (1832), sa mère (1836), Caroline (1839), Lucien (1840) et Joseph (1844). Seul Jérôme lui survécut au sein de la fratrie. Son fils aîné Napoléon Louis décéda tragiquement en 1831 en luttant aux côtés des carbonari pour soulever l'Italie. On imagine sans peine le chagrin de ce père singulier mais aimant. Puis Hortense, dont il était séparé mais non divorcé, disparut en 1837. Épargné par cette sarabande mortelle, il lui vint des envies de remariage à l'âge de la soixantaine. Qui l'eût cru quelques années plus tôt ? Le chétif et malingre Louis était donc plus robuste qu'il ne le laissait paraître. Encore vert, il projetait d'épouser en 1838 une jeune aristocrate italienne, Julie Livie di Strozzi, qui venait à peine de fêter ses seize printemps, mais hélas la belle disparut avant qu'il puisse lui passer la bague au doigt. Dans ses dernières années, il légua ses biens à son dernier fils, Louis-Napoléon, et tout ce qu'il possédait encore en Hollande à la ville d'Amsterdam. Avant de disparaître, il retourna en 1840 dans sa seconde patrie et y reçut même un excellent accueil. Trente ans après en être parti, son nom suscitait encore une jolie ferveur. Ému par cette reconnaissance tar-

SAGA_cs6_pc.indd 181 29/11/2017 12:55:11

dive, Louis en pleura de joie. Il lui manqua néanmoins deux ans de vie pour voir son fils devenir le premier président de la République française. À Livourne, le 25 juillet 1846, il succomba à une attaque.

Louis Bonaparte fut inhumé à Saint-Leu, où il repose depuis en compagnie de ses deux premiers fils. Frère et père d'empereur, il apparaît comme un personnage essentiel de cette saga. Pour raison d'État, il épousa Hortense de Beauharnais et la Hollande. Deux unions *a priori* improbables, sources d'un terrible échec personnel pour ce corps torturé. Il ne fut heureux que loin de ce frère exigeant qu'il aimait comme un père et dont il guetta longtemps une certaine forme de reconnaissance, comprenant sans doute trop tard qu'elle ne viendrait jamais.

SAGA_cs6_pc.indd 182 29/11/2017 12:55:11

VI

Pauline, la fidèle

La princesse Pauline apparaît comme la plus grande amoureuse de notre saga. Fut-elle la plus passionnée ? On peut en douter. Si son corps brûlait de désir, son âme égarée souffrait atrocement. Sans être mortelle, sa maladie d'amour l'épuisait, la consumait, la détruisait. Le seul compagnon qui la rendit un peu heureuse ressemblait comme deux gouttes d'eau à Napoléon. Il n'y avait là aucun hasard. Sa complicité avec lui en témoigne, il fut en définitive l'homme de sa vie. Pour lui, elle était prête à tout. Oui, une authentique fidèle, jusqu'à accepter une périlleuse expédition en enfer dont elle ne sortit pas indemne.

Sur l'île de la Tortue, l'habitation Labattut n'était plus peuplée que par quelques vieux cultivateurs, nom pudique que l'on donnait parfois aux esclaves noirs. Autour d'elle, un environnement apaisé, presque rieur, contrastait outrageusement avec l'effroyable guerre coloniale qui faisait rage dans la grande île voisine, Saint-Domingue. Désormais, presque à l'abandon, les anciennes cases à nègres qui logeaient autrefois les esclaves se remarquaient à peine. Malgré un commencement de décrépitude, l'ancienne maison du maître resplendissait encore au cœur de la nature foisonnante qui l'entourait. Aux premiers jours de l'été 1802, l'habitation fut choisie pour servir de refuge au capitaine général de l'île de Saint-Domingue, le général Leclerc, et sa suite. Hantée par les stigmates de la guerre et dévastée par la maladie, la capitale de la colonie, Port-au-Prince, puait la mort, obligeant Leclerc, soucieux de préserver son entourage, à transférer son quartier général sur l'île voisine,

SAGA_cs6_pc.indd 183 29/11/2017 12:55:11

autrefois repaire des flibustiers mais pour l'instant épargnée par la fureur du temps. L'arrivée sur la petite île de l'épouse du général fit sensation. Le mémorialiste Norvins qui accompagnait la générale se souvient de l'accueil enthousiaste des habitants : « Leur admiration à sa vue avait été si énergique que, malgré nous et malgré aussi celle qui la causait, ils l'avaient tumultueusement suivie dans la maison, dont nous eûmes beaucoup de peine à les faire sortir. Pendant notre séjour, ils stationnèrent constamment devant la porte, guettant aux fenêtres l'apparition de la déesse ; il fallut la consigne d'un cordon sanitaire pour leur défendre l'entrée[1]. »

Après ce premier triomphe, le soir venu elle fut invitée à découvrir une danse traditionnelle africaine appelée chica. Reposant alanguie et superbe sur un sofa en feuilles de bananier que l'on avait méticuleusement tressé pour elle, la « déesse » rayonnait à quelques pas de la parade endiablée qui se jouait devant elle. Cris, chants frénétiques, délires convulsifs et pantomimes rythmées surprirent un entourage plutôt habitué aux danses et contre-danses des salons parisiens. Entourée de lauriers-roses et de frangipaniers aux senteurs délicates, l'épouse de Leclerc paraissait souveraine et comme habituée aux honneurs exotiques qu'on lui rendait cette nuit-là. Elle n'avait encore que vingt et un ans et évoluait déjà partout en majesté. La grâce ne quitterait jamais celle dont l'artiste Canova fera plus tard sa muse. Cette générale-là portait un nom célèbre, Bonaparte, et bientôt un prénom qui subjuguerait l'Europe, Pauline.

Quelques mois plus tôt, elle n'avait guère été séduite par l'idée de suivre son mari dans l'expédition lointaine qu'il s'apprêtait à commander. Le Premier consul avait en effet désigné le général Leclerc pour rétablir l'ordre à Saint-Domingue. À la tête de 20 000 hommes, il devait reprendre en main une colonie restée nominalement française mais administrée par un général noir que l'on jugeait trop émancipé, François-Dominique Toussaint Louverture. Pour le soumettre, Leclerc devait commander la plus grande expédition envoyée aux Amériques de toute l'histoire. Reprendre pied dans ce qui fut autrefois la perle des Antilles, qui à elle seule produisait sous l'Ancien Régime plus de sucre que l'ensemble des autres colonies françaises, n'était pas le seul but de l'expédition, mais le premier acte important d'un vaste projet colonial destiné à restaurer la présence française dans cette partie du monde. Assuré de reprendre le contrôle de la Guadeloupe, de la Martinique et d'une Louisiane qui s'étendait alors sur près d'un tiers des États-

SAGA_cs6_pc.indd 184 29/11/2017 12:55:11

Unis d'aujourd'hui, le Premier consul ambitionnait de transformer le golfe du Mexique en lac français. Pour ce grand dessein, les forces militaires mobilisées, plus de 25 000 hommes et 100 navires, étaient comparables, et à certains égards supérieures, à celles de l'expédition d'Égypte.

Après avoir évincé Toussaint Louverture, Leclerc avait aussi pour instruction d'administrer la colonie, voire par la suite tout l'Empire américain que l'on rêvait d'établir. Le Premier consul aimait le dévouement de ce beau-frère qui par ailleurs ne cessait de l'imiter. S'il réussissait, il serait comme son double au Nouveau Monde. Autour de ce digne envoyé de la République, il fallait aussi créer une pompe et un embryon de cour pour impressionner outre-Atlantique. Pour l'animer, celle que l'on appelait encore Paulette était toute désignée. Mais, capricieuse, elle répugnait cependant à prendre la route jusqu'à Brest, port de départ de l'expédition. Pour se soustraire au grand large, elle prétexta un temps être enceinte, avant que les médecins dépêchés par Bonaparte ne mettent fin à cette fable. Toujours prévenant avec elle, le Premier consul la rassura, lui promettant une escorte solennelle et un transport confortable.

Comprenant qu'elle était sur le point de changer de dimension, Paulette s'enthousiasma soudain pour ce périple qui l'effrayait quelques jours plus tôt. Sur la grande île, elle serait l'égale de celle qu'elle jalousait, sa belle-sœur Joséphine : « Écoute, Laurette […] il faut que tu viennes à Saint-Domingue, tu y serais la première après moi. Je serai reine, […] et toi tu seras vice-reine. […] Nous donnerons des bals, nous ferons des parties dans ces belles montagnes[2] », aurait-elle confié à l'épouse du général Junot. Dans le paraître, elle voulait régner sans partage, quitte à dépenser sans retenue. « Notre-Dame des colifichets », c'est ainsi que la surnommait Napoléon, un brin moqueur. Le 25 novembre 1801, une chaloupe la conduisit avec son fils, le très jeune Dermide âgé de trois ans, en rade de Brest à bord de *L'Océan*, vaisseau de cent vingt canons et navire amiral de l'escadre. On s'apprêtait à lever l'ancre quand une mauvaise mer contraria son départ : « Voilà trois nuits de suite que nous essuyons des tempêtes. Au moment où je vous écris, confie Leclerc au Premier consul, la tempête est tellement forte qu'il me sera impossible d'aller coucher aujourd'hui à bord[3]. » Éprouvée par le roulis incessant, Paulette revint à terre après seulement huit jours en rade. Le 11 décembre enfin, par des cieux plus cléments, l'expédition mit le cap à l'ouest. Quarante-cinq jours de mer attendaient

SAGA_cs6_pc.indd 185 29/11/2017 12:55:11

la future reine de la colonie. Sempiternelle plaintive, elle ne quittait la cabine du commandant et sa couche confortable que pour se prélasser sur un canapé que l'on avait installé sur la dunette du navire. Pour s'y rendre, la *diva Paolina* demandait toujours à être portée, à la plus grande joie de marins trop heureux de lui rendre ce service.

Le 29 janvier 1802, Cap-Français était en vue. On arrivait enfin et aussitôt la guerre commença. Le général Toussaint Louverture et ses lieutenants accueillirent à coups de canon les troupes de Leclerc. Les villes furent incendiées et les habitants massacrés. Redoutant un retour à l'ordre ancien, l'esclavage, qui avait été aboli dans l'île en 1794, les soldats noirs reçurent pour consigne de décimer la population blanche. En réaction, les soldats de l'expédition passèrent par les armes un grand nombre de prisonniers. D'emblée, le conflit bascula dans l'horreur, d'effroyables massacres étant perpétrés de part et d'autre. Malgré une farouche résistance, les partisans de Toussaint Louverture furent contraints de se terrer dans les montagnes. À la suite de son mari, la générale entra dans une capitale, Port-au-Prince, encore fumante, avant de s'établir plus au nord, au Cap. On imagine sans peine avec quel effroi elle découvrit les horreurs de ce conflit sanglant. Saint-Domingue n'était pas la colonie riante et paisible qu'elle avait imaginée : « Les événements désastreux au milieu desquels elle s'est trouvée l'avaient abattue au point de la rendre malade. Aujourd'hui que cela est passé, écrivit Leclerc au Premier consul, elle a repris courage[4]. » Comprenant qu'elle était sur le point de flancher, son frère prit aussitôt la plume pour la réconforter, lui prodiguant au passage quelques conseils : « Songez que les fatigues, les peines ne sont rien quand on les partage avec son mari et que l'on est utile à sa patrie… faites-vous aimer par votre prévenance, votre affabilité, et une conduite sévère et jamais inconséquente. […] Je vous aime beaucoup ; faites que tout le monde soit content de vous et soyez digne de votre position[5]. » Connaissant son goût parfois immodéré pour la mode, il ajouta aussi : « L'on fera faire des caisses de modes pour vous, que le capitaine de la *Syrène* vous apportera. »

Tout au long de l'affaire de Saint-Domingue, le Premier consul ne prit jamais vraiment la mesure de la situation. Pour lui, ce conflit colonial ne présentait pas de difficulté majeure, alors qu'il était d'une nature fort différente de tout ce qu'il avait pu connaître jusque-là. L'infernale spirale de la violence conduisait à une guerre d'extermi-

SAGA_cs6_pc.indd 186 29/11/2017 12:55:11

nation, la victoire n'étant possible qu'à ce prix. Aussi, même si le 6 mai 1802 Toussaint déposa les armes, une « guerre de couleurs » entre Blancs et Noirs ne laissa ensuite aucun répit à Leclerc. Les rumeurs faisant état d'un prochain rétablissement de l'esclavage firent déserter des milliers de soldats de couleur. Chaque nuit, la rébellion gagna en intensité, et progressivement tous les officiers noirs qui avaient rallié Leclerc retournèrent leurs armes contre la France. En outre, un mal sournois et endémique rôdait, fauchant plus de soldats que la plus impitoyable des armées, la fièvre jaune. Personne ne pouvant y échapper, la maladie se répandit comme une traînée de poudre. Une fièvre subite et d'une rare force faisait perdre connaissance au malade. Ensuite, seulement deux adultes sur dix (les enfants n'étaient pas atteints) en réchappaient, après plusieurs jours cloués au lit. Autour de la sœur de Napoléon, les enterrements se succédaient à un rythme effroyable. L'expédition voyait ses effectifs fondre et les renforts envoyés de métropole étaient insuffisants à combler les rangs. Son armée s'affaiblissant, la situation du commandant en chef se dégradait inexorablement.

Tandis que l'angoisse fragilisait les consciences, Paulette semblait résolue à ne pas abandonner Leclerc : « Considérant combien il était cruel pour elle de rester dans un pays où elle n'a sous les yeux que le spectacle des morts et des mourants, je l'ai pressée de se rendre en France. Jamais elle n'a voulu y consentir, en me disant qu'elle devait suivre mes chances malheureuses comme les bonnes[6] », rapporta, sans doute soulagé, le général à son beau-frère. « Son séjour ici est bien agréable pour moi », ajouta-t-il d'ailleurs sans fausse pudeur. À l'île de la Tortue puis claquemurée au Cap dans la maison Destaing, pompeusement appelée « palais du gouverneur », Paulette se morfondait. Cette terre de sang l'épouvantait : « Pays bien triste, soupira-t-elle en prenant la plume pour écrire à son amie Mme Michelot, les maladies ont fait mourir beaucoup de monde, mais heureusement Leclerc et Dermide ainsi que moi nous en avons été quittes pour quelques maladies passagères. […] J'espère bonne et chère amie que dans sept mois je serai près de vous pour ne jamais quitter Paris car j'ai trop souffert et je souffre encore[7]. » Devisant avec Norvins, elle enviait sa sœur Caroline : « Imaginez-vous mon cher ami que ma sœur Murat a une voiture ! Elle me l'écrit elle-même pour me faire enrager, me parlant de fêtes, de bals, de tout ce que Bonaparte fait pour elle[8]. » Malgré la situation, elle n'avait rien perdu de son charme : « Mme Leclerc

SAGA_cs6_pc.indd 187 29/11/2017 12:55:11

s'entourait d'une nombreuse domesticité et se montrait fort gracieuse. Son caractère un peu enjoué lui valait de nombreux admirateurs[9] », témoigne le maréchal des logis Bro. À n'en pas douter, elle était désormais la reine de cette petite colonie française qui tant bien que mal parvenait à couler des jours paisibles au nord de l'île.

Au cœur de l'été, elle reçut cet autre conseil de son frère : « J'ai appris avec plaisir que vous supportez avec courage les peines attachées aux mouvements de la guerre. Ayez soin de votre mari qui à ce que l'on m'assure est un peu malade. Ne lui donnez aucun sujet de jalousie. Pour un homme occupé, toutes les minauderies sont insupportables. Une femme doit être bonne et complaisante et ne doit rien exiger[10]. » Propos de connaisseur sans doute. Leclerc avait en effet bien besoin de soutien car, qu'il soit clément ou sévère, tous ses efforts pour ramener la paix dans la colonie étaient vains. Tandis qu'au dehors la révolte grondait, les soirées au palais du Cap ne désemplissaient pas. Élégante en diable et couverte de bijoux, la générale s'efforçait de distraire des invités dont les pensées restaient sombres. S'approchant du général noir Clervaux qui avait rallié Leclerc après la défaite de Toussaint, elle s'inquiéta de sa mine renfrognée : « Ne devriez-vous pas être satisfait ? Nous fêtons ce soir le bonheur qui règne en France et qui ne tardera pas à régner dans la colonie ? » lui demanda-t-elle. Sur un ton sec, il lui fit cette réponse : « Madame, j'étais libre autrefois […] mais si je croyais qu'il fût jamais question ici d'esclavage, à l'instant même je me ferais brigand[11]. » La coexistence sous le même uniforme de soldats blancs et noirs était vouée à l'échec. Si jamais ces derniers venaient à déserter en masse, la position de Leclerc deviendrait critique.

Le 16 octobre 1802, tandis que la plupart des généraux noirs se retournèrent contre lui, 8 000 insurgés attaquèrent rudement les défenses du Cap. À la vue de cette horde de rebelles, les visages blêmirent. Si l'assaut réussissait, la colonie était perdue et la mort certaine. Avec l'énergie du désespoir, les derniers soldats valides livrèrent une résistance opiniâtre. Avant de se mettre à la tête de ses hommes, Leclerc confia la vie de sa femme et de son fils à ses aides de camp. S'il périssait, sa femme et son fils devaient être conduits à bord des vaisseaux de guerre qui mouillaient à proximité. Dans les appartements de la maison Destaing, une foule inquiète se pressait autour de la générale. Aux femmes apeurées, elle lança : « Vous avez peur de mourir, vous autres ! Mais moi, je suis une Bonaparte et je n'ai peur de rien ! […] Ils me trouveront morte,

SAGA_cs6_pc.indd 188 29/11/2017 12:55:11

ainsi que mon fils[12]. » Puis, à l'oreille de Norvins, elle murmura ces quelques mots : « Vous me promettez de nous tuer tous les deux n'est-ce pas ? » Empreint de gravité, son visage était transformé. Notre Vénus frivole ressemblait désormais à une farouche amazone.

Alors que la ville semblait perdue, un aide de camp se présenta devant elle. Il avait reçu l'ordre de la mener jusqu'aux chaloupes. D'un ton ferme, elle refusa de le suivre. Aidé par quatre sergents, Norvins fut obligé de la prendre de force pour l'emmener avec Dermide vers les quais de la ville où se pressaient déjà d'innombrables fuyards. De toute manière, elle n'embarquerait pas disait-elle. Se riant de la situation, elle comparait sa fuite à une mascarade digne de l'Opéra. Tandis qu'elle cheminait à dos d'homme parmi une foule terrorisée, elle paraissait sereine et comme détachée. Au milieu de la foule bruyante et désemparée, les soldats réussirent à mettre la main sur un canot où ils installèrent la générale à son corps défendant. Au moment où les rames de la chaloupe furent mises à l'eau, un second aide de camp survint au galop : « Victoire ! cria-t-il, le général a mis les Noirs en pleine déroute[13] ! » Aussitôt un immense soulagement gagna les esprits. La ville était sauvée : « Je savais bien que je n'embarquerais pas[14] », triompha malicieusement Paulette. Ramenée au palais en chaise par les quatre sergents, elle tomba dans les bras d'un Leclerc couvert de poudre. Après l'avoir fougueusement embrassé, elle lui fit ce serment : « J'ai juré de ne pas rentrer en France sans toi[15]. » Elle tiendra en effet parole, ignorant encore dans quelles affreuses conditions elle le ramènerait en France. Le succès de Leclerc fit illusion jusqu'aux derniers jours d'octobre.

Après s'être battu comme un lion, le fier général était désemparé. Cette guerre abominable l'éprouvait durement : « Mon âme est flétrie : aucune idée riante ne peut me faire oublier ces tableaux hideux. Je lutte ici contre les Noirs, contre les Blancs, contre la misère et la pénurie d'argent, contre mon armée qui est découragée[16] », confia-t-il au Premier consul. Au cours de cette guerre, nombre de prisonniers noirs furent noyés ou étouffés, d'autres furent pendus aux vergues des navires ou dans les rues, tandis que les soldats européens étaient mutilés à la machette et les anciens colons, enfants compris, impitoyablement massacrés. La « guerre des couleurs » atteignait son paroxysme. Dans l'horreur, le sang-froid dont avait fait preuve son épouse impressionnait le capitaine général : « [Elle est] un modèle de courage. Elle est bien digne

SAGA_cs6_pc.indd 189 29/11/2017 12:55:11

d'être votre sœur[17]. » Le 22 octobre au matin, il montait en voiture pour rejoindre son quartier général quand un malaise le fit tituber. Ramené à sa chambre, il grelottait comme un pauvre diable. Le diagnostic du docteur Peyre tomba comme une évidence : la fièvre jaune l'atteignait à son tour. Au bout d'une semaine, il se releva péniblement, mais son mal n'était pas guéri. À bout de forces, il signa son dernier ordre, sa femme et son fils seraient ramenés en France, puis il s'écroula, inondé de sueur. Au cœur de la nuit du 2 novembre, un terrible cri résonna dans la maison Destaing : « Mon père est mort[18]. » C'était la voix brisée du petit Dermide. Le capitaine général venait de succomber.

Quand la nouvelle de sa mort fut connue, un mot se répandit dans la colonie : « Saint-Domingue est perdue[19]. » Et en effet, quelques mois après sa disparition, la présence française disparaîtrait dans un bain de sang. Pour Paulette, l'heure du voyage de retour avait sonné. Avant que l'on ne ferme le lourd cercueil de plomb de son mari, elle y déposa deux épaisses nattes de sa chevelure. De chagrin, elle s'était rasé la tête. Elle fit inscrire sur l'urne d'or qui contenait le cœur du général : « Paulette Bonaparte […] a enfermé dans cette urne son amour auprès du cœur de son époux dont elle a partagé les dangers et la gloire. » Le 8 novembre, ce fut l'adieu à Saint-Domingue. Dans le port de Cap-Français, plusieurs salves retentirent au passage du cortège funéraire. Le vaisseau *Swiftsure*, un ancien navire britannique de soixante-quatorze canons capturé un an plus tôt, attendait l'épouse éplorée et la dépouille de son défunt mari. Au bras de l'amiral La Touche, elle monta péniblement l'échelle de coupée. Parvenue jusqu'au tillac, elle sembla défaillir, renversant sa tête sur l'épaule du marin, avant d'être portée dans la chambre du conseil confortablement aménagée pour elle. Sur le navire, le chevalier de Fréminville qui était du voyage se retrouva nez à nez avec la jeune veuve et consigna aussitôt ses impressions : « Son œil noir me parut avoir le regard perçant de son frère Bonaparte. Cet œil noir donnait à sa physionomie une certaine expression de dureté[20]. » L'embarquement terminé, l'ancre fut levée. Paulette était-elle aussi atteinte qu'elle voulait bien le laisser croire ? Témoin privilégié, Fréminville parut en douter : « Bientôt, je l'entendis rire aux éclats. Son évanouissement n'était, je crois, qu'une comédie […]. En effet, très peu de temps après, dans le particulier, elle n'était rien moins que triste[21]. » Difficile de crêper de noir cette nature si exubérante.

SAGA_cs6_pc.indd 190 29/11/2017 12:55:11

Après huit semaines de mer pendant lesquelles on la vit prostrée dans sa cabine, le trois-ponts entra en rade de Toulon, le 1er janvier 1803. Placé dans un canot, le cercueil fit le tour de la rade, sous les yeux d'officiels et de militaires en deuil, tandis que résonnait une musique lugubre. La tête rasée, la générale ne parvenait pas à retenir ses larmes. À bout de forces, elle griffonna péniblement ce billet déchirant à l'intention de son frère : « J'arrive à Toulon après une traversée affreuse et une santé abîmée, et c'est encore le moindre de mes chagrins. J'ai ramené avec moi les restes de mon pauvre Leclerc ; plaignez la pauvre Paulette, qui est bien malheureuse. » Jamais en mal de venin, la duchesse d'Abrantès prêta ce mot sinistre à Napoléon quand il apprit que sa sœur s'était coupé les cheveux : « Oh ! elle sait qu'ils n'en repousseront que plus beaux après avoir été coupés[22]. » Comme si le malheur ne pouvait atteindre cette grâce que d'innombrables caquets ne cessèrent de moquer. Au fil des années, sa réputation ne fit que s'abîmer et sa profonde complicité avec Napoléon fit même naître un doute insidieux et perfide. Singulière destinée au fond que celle de cette femme qui se révéla dans un moment de douleur pour mieux se réfugier ensuite dans une luxuriance jalousée, terreau fertile d'une légende pas toujours élégante.

Les premiers pas d'une amoureuse

Au sein de la *casa* Bonaparte, Maria Paola ou Paoletta poussa son premier cri le 20 octobre 1780. À cette époque, ses parents paraissaient fort à l'aise dans leurs habits de petite noblesse. Les travaux de la maison principale étaient depuis plusieurs années terminés et un héritage, celui du cousin Giuseppe, augmenta sensiblement le pécule de ces Bonaparte, semble-t-il promis à un avenir radieux dans la cité d'Ajaccio. Avec son affabilité calculée, son père Charles apparaissait comme un personnage important depuis qu'il avait été désigné à deux reprises (en 1777 et 1781) comme député noble de sa belle cité. Brune incendiaire, sa mère Letizia rayonnait malgré ses grossesses à répétition. Paoletta allait grandir en compagnie de Lucien, Louis, Élisa puis Caroline née deux ans après elle. Au hasard des conversations, on évoquait sans doute devant elle Joseph et Napoléon, ses deux frères partis sur le continent bien avant sa naissance. Tandis que la jeune Ajaccienne faisait ses premiers

SAGA_cs6_pc.indd 191 29/11/2017 12:55:11

pas, ses parents vivaient leur période véritablement riante, même si quelques soucis d'argent les troublaient parfois. Puis survint le temps des premières épreuves avec le terrible échec de la culture des mûriers et surtout la disparition du père en 1785. Revinrent alors en Corse ses deux frères aînés qu'elle apprit à connaître alors qu'elle n'avait que huit ans.

Tous les biographes de Paoletta insistent sur la complicité qui exista d'emblée entre elle et Napoléon. Il semble en effet que très tôt elle n'eut d'yeux que pour ce fier militaire au bel habit bleu roi à parements écarlates et boutons dorés. Elle semblait également très proche du vieil oncle Lucien, l'archidiacre dont tous les Bonaparte lorgnaient avidement la cassette. Attendri par la jeune enfant, le vieil avare lui aurait même donné quelques pièces d'or que Letizia se serait empressée de récupérer. Impatient de confondre cet oncle qui se disait sans le sou, Napoléon aurait un jour demandé à sa jeune sœur de faire innocemment tomber à terre le sac d'or que le religieux dissimulait dans sa paillasse[23]. Une fois les pièces d'or répandues sur le sol s'ensuivit un éclat de rire général vite réprimé par une mère offusquée. Malicieuse, l'adolescente jouait déjà semble-t-il les coquettes : « Je t'envoie une feuille du *Cabinet des Modes*. Cela aura dû être pour Paoletta[24] », écrit par exemple Napoléon à Joseph. Un portrait de femme intéressée, malicieuse mais futile se dessine ainsi peu à peu. Hormis cette image encore fugace, on ignore tout d'elle pendant les premières années de la Révolution.

En 1793, elle connut comme le reste de sa famille l'errance et l'angoisse des exilés. La fuite vers le continent fut, on le sait, sinistre et éprouvante. Installé au cœur de la cité phocéenne, le clan prit néanmoins un nouvel essor sous la protection de l'allié corse Saliceti, puis en s'alliant aux Clary. L'ascension de Napoléon ramena ensuite une certaine aisance. De plus en plus appétissante du haut de ses quinze printemps, celle que l'on appelait Paulette et non plus Paoletta, pour faire plus français, ne laissait pas indifférent. Tandis qu'elle était chichement éduquée dans la pension de la veuve Dudon à Marseille, un audacieux savonnier qui avait fait fortune demanda la main de la jeune Corse. Âgé de quarante ans, chauve et ventru, le charme n'était pas sa qualité première, mais, attirée par le tintement agréable de sa cassette, Letizia le laissa espérer. Averti on ne sait trop comment, Napoléon fit la moue en apprenant la nouvelle : « Un citoyen Billon que l'on m'assure être de ta connaissance,

écrit-il à Joseph, demande Paulette. Ce citoyen n'a pas de fonctions. J'ai écrit à maman qu'il ne fallait pas y penser[25]. » Personne n'osa le contrarier et le prétendant s'en retourna à ses savons. Pour le général Vendémiaire, sa sœur préférée méritait mieux. Tout au long de son existence, il lui témoignera une sincère affection et la protégera toujours. À Sainte-Hélène, il la décrira comme « la plus belle femme de son temps », mais aussi comme « la meilleure créature vivante »[26]. Aux liens du sang, Pauline et Napoléon ajoutèrent une tendre complicité qui prêtera le flanc à la calomnie. On dit aussi, ce qui n'est pas prouvé, que le général refusa à Junot alors simple lieutenant la main de sa sœur.

À n'en pas douter, les prétendants se bousculaient auprès de la ravissante Paulette. Dans le nombre, le redouté Stanislas Fréron se distingua. Il était connu pour avoir durement réprimé l'insurrection royaliste à Marseille, avec Barras comme compagnon de massacre. Malgré son sens aigu de la Terreur, il s'allia aux thermidoriens pour abattre l'Incorruptible. Robespierre exécuté, Fréron retourna à Marseille avec de meilleures intentions. Il avait pour mission, un comble, de faire oublier le sang versé et de ramener la concorde. Ancien journaliste, cheveux poudrés et toilette impeccable, l'homme portait bien sa quarantaine. Paulette tomba rapidement sous le charme de l'enjoué commissaire qui, en retour, ne tarda point à lui déclarer sa flamme. Au théâtre comme dans les cafés, les deux amants s'entendaient si bien que rapidement on parla mariage. Plusieurs lettres de Pauline témoignent de cette folle passion : « Oui, je jure, cher Stanislas, de n'aimer que toi seul. Mon cœur s'est donné tout entier. Qui pourrait s'opposer à l'union de deux êtres qui ne cherchent que le bonheur et qui le trouvent en s'aimant[27] ? » Letizia ne semblait guère séduite par cet ancien Conventionnel au regard inquiétant et au passé trouble. Sa conduite parfois débonnaire n'était pas non plus de nature à lui attirer ses faveurs, et surtout son étoile palissait. Sans réelle fortune et presque oublié politiquement, il ne représentait plus un parti estimable pour une famille Bonaparte alors en pleine gloire. De Milan, Napoléon lui donna le coup de grâce : « Je te prie, mon amie, écrit-il à Joséphine, de faire savoir à Fréron que l'intention de ma famille n'est pas qu'il épouse ma sœur, et que je suis résolu à prendre un parti quelconque pour l'empêcher[28]. » Fréron et Pauline eurent beau protester, supplier ou renouveler leurs serments d'amour, rien n'y fit. La messe était dite. Quand Fréron rappela à Napoléon qu'il lui avait promis d'appuyer sa demande en

SAGA_cs6_pc.indd 193 29/11/2017 12:55:11

mariage, il n'obtint aucune réponse. De son côté, notre amoureuse n'eut guère plus de succès, même en jouant les plaintives : « Au milieu de ces grandes victoires et de tout ce bonheur, rappelez-vous quelquefois la vie pleine d'amertume et des larmes que répand Pauline Bonaparte[29]. » Malgré ses jérémiades, le général resta inflexible. Il saurait lui choisir un mari plus digne.

Au bras du « Bonaparte blond »

Parmi les galonnés qui l'accompagnaient dans sa folle ascension, le héros de l'armée d'Italie n'avait que l'embarras du choix. En décembre 1796, il demanda à son oncle Fesch d'emmener Paulette avec lui à Milan. Au sein de l'élégante cour italienne qui papillonnait autour des Bonaparte, mutine et facétieuse, elle dénotait franchement : « Singulier composé de ce qu'il y avait de plus complet en perfection physique et de plus bizarre en qualités morales. Si c'était la plus jolie personne qu'on pût voir, c'était aussi la plus déraisonnable. Pas plus de tenue qu'un pensionnaire, parlant sans suite, riant à propos de rien et à propos de tout, contrefaisant les personnages les plus graves, tirant la langue à sa belle-sœur Joséphine quand elle ne la regardait pas, me heurtant du genou quand je ne prêtais pas assez d'attention à ses espièglerie, et s'attirant de temps en temps de ces coups d'œil terribles avec lesquels son frère rappelait à l'ordre les hommes les plus intraitables[30] », se souvint le poète Arnault, malheureux compagnon de table de la remuante Bonaparte. Même si elle choqua parfois, son humeur souvent taquine réussissait toujours à dérider jusqu'aux plus grincheux. Et comment ne pas remarquer cette polissonne qui promenait une beauté à couper le souffle ? Troublé dès qu'il l'apercevait, un officier prometteur lui fit une cour assidue dès ses premiers pas à Milan. Il s'appelait Charles Victor Emmanuel Leclerc.

Leclerc possédait toutes les qualités. Il était riche, car fils d'un important minotier de Poitiers, valeureux sur les champs de bataille et était aussi bien de sa personne. Le parti idéal en somme. En outre, ses manières ressemblaient étrangement à celles de Napoléon. Le regard vif, la parole brève et le geste nerveux, on le soupçonna même de cultiver une certaine forme de mimétisme avec celui qu'il idolâtrait. On l'appelait d'ailleurs le « Bonaparte blond », c'est dire. Dans ses bras, Paulette oublia vite Fréron ; elle paraissait impatiente

SAGA_cs6_pc.indd 194 29/11/2017 12:55:11

de l'épouser. En lui, elle retrouva très certainement un peu de ce frère qu'elle adulait depuis l'âge de huit ans. Cette fois, sans surprise, Napoléon non seulement donna sa bénédiction, mais fit en sorte de les marier rapidement. Après une promesse de mariage civil rédigé à la hâte par Berthier, Letizia souhaita néanmoins qu'une bénédiction nuptiale soit donnée aux deux tourtereaux. La volonté maternelle faisant loi chez les Bonaparte, Napoléon accepta, mais à la seule condition que le sacrement soit donné en toute discrétion. Le 14 juin 1797, le curé du modeste village de Bovisio, près du château de Mombello où résidait toute la famille, fut appelé en catimini pour célébrer le mariage. Puisque Dieu devait être de la partie, on en profita pour unir devant lui le même jour Élisa et Félix Baciocchi. Après ces bénédictions discrètes, un contrat de mariage fut rédigé. Contre 40 000 livres de dot, une somme confortable, Paulette perdait ses droits à l'héritage familial. Une clause rituelle stipulait aussi que le mariage pouvait être consommé « dès que les parties le demanderont ». Quand on connaît le tempérament de feu qui animait ces deux êtres, on peut écrire sans se tromper que les demandes passionnées ne firent point défaut.

Le voyage de noces des époux Leclerc fut ensuite moins propice aux tendres effusions sentimentales. Au lieu de laisser roucouler langoureusement les jeunes mariés, Napoléon leur organisa dans les moindres détails une excursion au lac de Côme d'un genre un peu particulier. Il mit ainsi sur pied un somptueux cortège comprenant une première voiture tirée par six chevaux dans laquelle prendraient place lui-même, Joséphine et les deux sœurs fraîchement mariées. Suivaient six autres voitures à quatre chevaux dont la première fut réservée aux deux maris. Une vingtaine d'officiers furent désignés pour les accompagner et un piquet de dragons fermait la marche. À Côme, une réception officielle attendait le vainqueur d'Arcole et sa suite familiale. En donnant une telle publicité aux mariages de ses sœurs, Napoléon entendait souligner l'ascension d'une famille emportée par la gloire mais de moins en moins républicaine.

À Milan, près des appartements de Joséphine, Paulette jouait aux princesses, prenant goût aux révérences de ses valets. Dépensant sans compter, elle rayonnait dans une Scala acquise à la cause des Bonaparte. Puis elle disparut soudain, gardant la chambre, ivre de douleurs. Elle était enceinte. Après une grossesse difficile, elle accoucha d'un garçon qui fut appelé Dermide. L'enfant devait son prénom singulier à son oncle Napoléon, grand admirateur du légen-

SAGA_cs6_pc.indd 195 29/11/2017 12:55:11

daire barde irlandais Ossian dont Dermide était l'un des héros*. Plusieurs mois après leur mariage, le couple restait sous l'emprise de ce frère ou beau-frère impérieux, porté de plus en plus à régler à sa manière toutes les affaires de famille. Était-ce un désagrément pour nos jeunes mariés ? Nous ne le pensons pas. Ivres tous deux d'admiration pour lui, leur reconnaissance n'était pas feinte, et en respectant ses volontés, ils espéraient tous deux recueillir un peu de cette gloire attachée à l'uniforme du nouveau héros. Quand le couple rentra à Paris, l'érudit Leclerc s'inquiéta du peu de culture de sa jeune épouse et la fit entrer dans la maison d'éducation de Mme Campan qui accueillait déjà Caroline. Si l'on en croit l'ancienne femme de chambre de Marie-Antoinette, sa nouvelle pensionnaire partait de loin : « La citoyenne Leclerc est entrée chez moi il y a six mois. Ses progrès sont étonnants et elle ne savait ni lire ni écrire[31] », confia-t-elle à Joseph. La suite du bulletin de Mme Campan laisse penser que Paulette tentait par tous les moyens de raccourcir cet apprentissage trop longtemps retardé mais qui lui pesait sans doute : « Sachez résister à ses petites prières, vous lui sauverez des larmes amères, qu'elle ne manquerait pas de répandre à l'âge mature », prévint sèchement l'éducatrice réputée.

Heureusement que pour se distraire la vie parisienne lui tendait les bras. Théâtres, ballets, opéras, les mondanités se succédèrent avec bonheur pour cette élégante. À sa suite, on apercevait souvent trois généraux, Macdonald, Beurnonville et Moreau. La proximité de ces galons fit jaser. Jalousies et rumeurs perfides lui prêtèrent déjà d'innombrables amants. Les commérages étaient d'autant plus insistants que son mari s'était éloigné pour commander l'armée de l'Ouest à Rennes. Puis, survint le retour de Napoléon d'Égypte et le coup d'État de Brumaire auquel participa activement Leclerc. Le 19 brumaire, il commandait avec Murat les grenadiers qui dispersèrent les députés récalcitrants. Après s'être montré digne de la confiance de son beau-frère, il brûlait de retourner en campagne et demanda à rejoindre l'armée du Rhin. Et tandis que son mari se salissait les bottes, Paulette jouait avec bonheur les reines de salon. Remarquée et admirée, elle continuait d'alimenter les potins de la capitale. On murmurait qu'elle s'était entichée d'un fort bel acteur de la Comédie-Française, l'éclatant Lafon qu'elle avait choisi pour

* Il ignorait cependant que ce barde n'était qu'un mythe et que ses poèmes étaient l'œuvre d'un écossais habile du XVIIIe siècle, un dénommé Macpherson.

SAGA_cs6_pc.indd 196 29/11/2017 12:55:11

recevoir des leçons de diction et de maintien. Se sont-ils égarés ? Rien ne permet de l'affirmer, mais la calomnie laissa comme toujours son empreinte. Le parfum de scandale qui entourait désormais cette beauté rieuse acheva de la rendre irrésistible. Au cœur de l'été 1801, Leclerc partageait la vie quotidienne de ses hommes quand il reçut un ordre pressant de son beau-frère qui le rappelait à Paris. La nouvelle était d'importance, il était nommé commandant en chef de l'expédition de Saint-Domingue. Le couple Leclerc, on le sait, s'apprêtait à voguer vers son destin sinistre.

Chagrins d'une princesse

Au retour de la dépouille du général, le deuil fut national. Partout les honneurs furent rendus au héros, jusqu'à son inhumation dans sa propriété de Montgobert en mars 1803. Épuisée, sa veuve ne put l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure. Napoléon l'invita alors à se rendre à Paris sans tarder. Le clan retrouvait sa fille éplorée – néanmoins à l'abri du besoin car son mari lui laissait plus de 1 million de francs. De soirée en soirée, ses cheveux repoussèrent et le sourire revint sur son visage. Moins exubérante qu'autrefois, la sœur du Premier consul rivalisait d'élégance avec Joséphine ou Mme Récamier sous les lambris dorés. Fleur consulaire à peine éclose, elle n'avait aucune envie de se crêper de noir comme le fit sa mère sa vie durant. Elle écourta même son deuil à l'arrivée à la Cour d'un prince italien finement apprêté et agréablement servi par la nature. Chef d'une famille à l'éclat certain, Camillo Borghèse, célibataire de vingt-huit ans, était en outre immensément riche, une qualité essentielle, on le sait, chez les Bonaparte. Sa collection de peintures était l'une des plus enviées d'Europe et son palais à Rome, un splendide bijou. Dès lors, on ne s'étonnera pas que sa présence à Paris ait chaviré le cœur de toutes les grâces de l'époque. À son passage, Paulette multipliait les œillades, bien décidée à le prendre dans ses rets. L'idée de s'allier avec un Borghèse séduisit d'emblée les Bonaparte, et surtout le premier d'entre eux qui ne demandait qu'à mêler son nom à ceux qui sonnaient le mieux en Europe. Restait à connaître l'avis du principal intéressé.

Contre toute attente, il se montra plutôt froid à l'idée de convoler avec une Bonaparte, mais un prince romain ne pouvait rien refuser au nouveau maître de la France. Autour du pape, on pensait tout

SAGA_cs6_pc.indd 197 29/11/2017 12:55:11

haut que ce mariage conforterait les relations entre le Saint-Siège et la République consulaire. Partant, pour Camillo il était impossible de se dérober. Vive et décidée, Paulette fit accélérer les formalités, au point d'oublier une disposition civile qui interdisait à une veuve de se remarier moins de dix mois après la disparition de son premier mari. Décidément chez les Bonaparte, après les exemples de Napoléon et de Lucien, contourner les procédures matrimoniales devenait une véritable tradition. Il faut dire qu'avec le prince Camillo la prise était d'importance, même si parmi les royalistes l'ironie restait de mise : « Il y aura donc une véritable princesse dans la famille Bonaparte[32] », murmurait-on ainsi très discrètement au faubourg Saint-Germain.

Corollaire de cette union, Paulette devait faire ses bagages pour rejoindre la Ville éternelle. Même si elle ne fut guère enchantée à l'idée de quitter Paris et ses réjouissances, il lui fallut obtempérer. À nouveau, elle endossait la robe de représentante en mission pour le compte de son frère. Avant qu'elle emprunte la difficile route des Alpes, Napoléon lui détailla par le menu la conduite qu'elle devait adopter une fois installée parmi les Romains. Lui donnant du « Mme la princesse Borghèse », preuve s'il en était du caractère officiel de son périple romain, il l'invita à rester obligeante, bonne et douce vis-à-vis de son nouvel entourage. Il lui fallait oublier Paris et toute nostalgie de sa vie passée. Pour conclure, il lui prodigua ce dernier conseil domestique : « Enfin, aimez votre mari, faites le bonheur de votre maison et ne soyez pas surtout légère et capricieuse. Vous avez vingt-quatre ans, vous devrez être actuellement mûre et sensée[33]. »

Une fois franchies les portes de la Ville éternelle, notre princesse fit en sorte de suivre à la lettre les préceptes fraternels. Avec le pape, elle se montra aimable et conserva un maintien de bon aloi. Son arrivée fut suivie de deux jours de réjouissances au palais Borghèse où se pressa enthousiaste et curieuse toute la noblesse romaine. Un véritable triomphe. En revanche, dans l'intimité, il en allait tout autrement. Camillo se montra d'emblée froid et distant avec elle. Un vrai « énuque » aurait confié la princesse en mal d'amour. L'entourage français de son épouse l'indisposait et tout était prétexte à conflit. Aussi s'empressa-t-il de la fuir. Dépitée, Paulette regrettait la vie parisienne et le faisait savoir, bravant ainsi l'interdit fraternel. Rapidement tenu au courant de ses écarts de langage, Napoléon lui rappela fermement ses devoirs avant d'ajouter : « Quant à Paris,

SAGA_cs6_pc.indd 198 29/11/2017 12:55:11

vous pouvez être certaine que vous n'y trouverez aucun appui, et que jamais je ne vous recevrai sans votre mari. Si vous vous brouilliez avec lui, la faute serait à vous, et alors la France vous serait interdite. Vous perdriez votre bonheur et mon amitié[34]. »

Le courroux fraternel constitua une surprise pour la princesse romaine. Suspicieuse, un trait commun chez la plupart des Bonaparte, elle supputa quelque obscur parti de vouloir la perdre auprès de l'empereur : « Il est certain, confie-t-elle à une amie, que j'ai quelque ennemi caché qui me nuit auprès de mon frère, rien dans ma conduite n'a mérité le moindre reproche, et il faut que leur haine soit bien active et leur caractère bien faux pour inventer toutes les absurdités qu'ils font débiter ; au surplus je les méprise[35]. » L'empereur payait-il une *mouche*, autrement dit un mouchard, appartenant à sa suite ? On peut fort bien l'imaginer. En tout cas, devenue un pion diplomatique et dynastique sur le vaste échiquier de son frère, la princesse Borghèse n'avait d'autre choix que d'obéir à sa volonté. L'Empire français étant sur le point d'être proclamé, elle pouvait d'autant moins briser son mariage. Deux jours après la promulgation de la nouvelle Constitution, elle devint altesse impériale. Le titre d'altesse Paulette n'étant pas du meilleur effet, elle adopta le prénom de Pauline, plus agréable à entendre. Au même moment, le sculpteur Canova réalisa son chef-d'œuvre, une Vénus *victrix* (« victorieuse »), avec pour modèle une princesse Borghèse à la nudité éblouissante. Si l'œuvre fut jugée plutôt ressemblante, on ne saurait affirmer qu'ici ou là quelques coups de burin n'aient pas embelli le modèle, mais on le sait, l'art excuse tout.

Au cœur de l'été 1804, elle promena sa santé fragile de ville d'eaux en ville d'eaux, escortée par un prince Borghèse masquant toujours avec la plus grande distinction son dépit conjugal. Établie à Lucques, la princesse goûtait un peu de sérénité quand un messager à la mine triste lui apporta une terrible nouvelle. Pour ne pas compromettre son rétablissement, personne n'avait osé la lui communiquer. Son unique enfant, Dermide, venait de périr d'une fièvre violente dans les environs de Rome. Ses convulsions épileptiques ne lui avaient laissé aucune chance. La mort qui n'avait pas voulu de lui à Saint-Domingue vint ainsi le cueillir dans une campagne romaine peuplée de moustiques aux dards mortifères. En apprenant sa disparition, la princesse fut secouée par une intense crise de nerfs. Pendant plusieurs heures, on l'entendit crier, pleurer, sangloter, renvoyant sans ménagement tous ceux qui tentaient de

SAGA_cs6_pc.indd 199 29/11/2017 12:55:11

la consoler. Il fut décidé que sa dépouille rejoindrait celle de son père à Montgobert. Le 1er octobre, l'empereur autorisa sa sœur à se rendre en France pour accompagner son fils jusqu'à sa dernière demeure. En outre, sa présence était requise pour une cérémonie que l'on annonçait grandiose, celle du sacre de son frère et de sa belle-sœur pour le 2 décembre 1804.

Un mal endémique

À Notre-Dame, la princesse Pauline figurait en bonne place, au plus près de l'impératrice. Plus tard, le peintre David, autre travestissement dans ce tableau qui n'en manque point, la représenta un peu en retrait de Joséphine avec ses sœurs. La raison en était simple : il fallait faire oublier le geste servile qu'elle avait dû commettre en portant avec Élisa et Caroline la traîne de cette belle-sœur détestée. De méchantes langues prétendirent qu'elle aurait malicieusement tiré sur la fameuse traîne pour faire trébucher celle qui s'apprêtait à être couronnée. Médisances sans fondement toutefois, même si l'on ne peut exclure que l'espiègle Pauline n'y ait pas un moment songé. Comme princesse française, on lui imposa une Maison digne de son rang. Pour la formation de celle-ci, Napoléon privilégia essentiellement le ralliement de l'ancienne noblesse, en choisissant notamment Marquet de Monbreton pour écuyer, Clermont-Tonnerre pour chambellan, Saint-Maur pour secrétaire des commandements et Mme de Champagny pour dame d'honneur. La politique, toujours la politique, Pauline ne pouvait désormais plus s'y soustraire. Comme écrin de la princesse en majesté, l'hôtel de Charost (l'actuelle ambassade de Grande-Bretagne), rue du Faubourg-Saint-Honoré, fut choisi. À deux pas de l'Élysée, cette ancienne demeure princière avec son vaste jardin et son architecture heureuse ne pouvait que plaire à sa nouvelle locataire.

En marge du faste impérial, son mari continuait en revanche à promener sa triste mine, vexé de n'être qu'un prince consort parmi les courtisans. Rongeant son frein, il n'en conçut que plus de ressentiment envers une épouse tout étourdie par la fête impériale. Lassée de ce mari grognon qui désertait ses draps, la Borghèse, comme on l'appelait aussi, intrigua pour qu'il rejoigne le camp de Boulogne avec le grade de chef d'escadron des grenadiers à cheval. Malgré le départ du trouble-fête, elle ne trouva point le repos. Elle semblait

SAGA_cs6_pc.indd 200 29/11/2017 12:55:11

épuisée. Comme il était d'usage, elle décida de se rendre dans la ville d'eaux de Plombières pour se rétablir. En cure, elle croisa le regard du bel Auguste de Forbin, de vieille souche provençale. Élancé, distingué et délicat, il promenait une mélancolie irrésistible. Tombée sous le charme et passionnément amoureuse, la princesse en fit son chambellan « bien-aimé ». Les témoignages épistolaires qui nous sont parvenus ne laissent guère de doutes quant à la nature de leurs relations : « Eh ! n'es-tu pas mon époux ? Le mien a-t-il mérité ce titre si doux, si sacré ? Non, il ne l'a pas mérité, car sans cela tu ne serais pas le mien[36]. » Les deux amants devaient cependant rester discrets, politique oblige : « Avec de la prudence, nous serons toujours heureux », lui répétait Pauline.

Pour tenir son rang, la princesse s'entourait de modistes réputés dont le vilain défaut était de se faire payer à prix d'or. Bals, cercles, soupers ou dîners, les cérémonies de cour se succédaient à un rythme effréné. Aussi, le passage par le cabinet de toilette était-il nécessaire au moins trois ou quatre fois par jour. Jamais ne revêtir les mêmes atours et toujours éblouir. Un rêve éveillé pour cette victime consentante de la mode. Et même si la sévère étiquette qu'imposait son frère gâchait parfois la fête, Pauline, jamais boudeuse, au contraire toujours enjouée, avait le divertissement facile. Le 30 mars 1806, son frère la fit princesse et duchesse de Guastalla en Émilie-Romagne. Parmi les titres qui pleuvaient sur la tête des Bonaparte, celui-ci n'était pas le plus prestigieux (Guastalla n'était qu'une bourgade), mais un confortable revenu y était attaché. En vérité, y compris sur le plan financier, la Vénus de Canova fut largement perdante, car toujours regardant Napoléon en profita pour lui retirer les revenus qu'elle recevait de la liste civile française. Les innombrables pompons et fanfreluches dont elle raffolait furent désormais à la charge du contribuable toscan, c'était toujours cela de gagné pour un empereur toujours en quête d'économies.

Promenant depuis plusieurs mois son ennui dans le sud de la France, elle retrouva début 1808 à Nice son mari qui venait d'être nommé gouverneur général au-delà des départements des Alpes. Chapeautant dorénavant six départements transalpins, le prince Borghèse était investi de larges pouvoirs, aussi bien militaires que judiciaires, sur son territoire. Désireux de renforcer la majesté de son règne, l'empereur souhaita aux frontières de l'Empire s'adjoindre plusieurs gouvernements généraux comme autant de pro-

SAGA_cs6_pc.indd 201 29/11/2017 12:55:11

consulats. Le siège du gouvernement général étant fixé à Turin, la Borghèse fut obligée d'y accompagner son mari. L'installation du couple s'accompagna d'une certaine pompe, une nouvelle Maison étant par exemple attribuée aux deux époux, Maison composée d'une dame d'honneur, de douze dames pour accompagner, de six chambellans et de quatre écuyers. Valets, fourriers ou femmes de chambre se pressaient par dizaines auprès de la princesse. Désormais sa Maison était tout à fait comparable à celle de sa belle-sœur, l'impératrice Joséphine, en début de règne. Ancienne cité des rois de Piémont-Sardaigne, Turin semblait un bel écrin pour l'éblouissante princesse. Las, elle n'y resta que… deux mois. En route vers l'Espagne, Joseph rencontra fin mai une princesse à la mine défaite : « J'ai trouvé ici Paulette, écrit-il à son frère Napoléon, en un déplorable état de santé ; elle ne mange pas depuis huit jours et ne peut même pas supporter le plus léger bouillon. Les médecins m'ont dit qu'elle devait quitter le plus tôt possible l'air humide de Turin, et aller aux bains d'Aix en Savoie[37]. » Mais impossible pour elle de faire ses bagages avant d'y avoir été autorisée par l'empereur. Même princesse, la femme d'un gouverneur général restait aux ordres de Paris. La lettre de Joseph fit néanmoins son effet. Du haut de son Olympe, l'empereur consentit à ce qu'elle s'éloigne de Turin, pas entièrement convaincu toutefois par sa maladie soudaine : « Je suis fâché d'apprendre, lui écrit-il, que votre santé soit mauvaise. Je suppose que vous êtes sage et qu'il n'y a point là-dedans de votre faute[38]. »

La souffrance de Pauline n'était pas seulement diplomatique. Quelle était la nature de son mal ? Son médecin personnel, le docteur Peyre, lève un coin du voile dans une lettre datée de 1807 : « Cet état est celui d'une *affection hystérique*. […] Les spasmes que j'ai vus dans les bras étaient des spasmes hystériques, la douleur de la tête était hystérique. L'aspect général est celui de l'abattement et de l'épuisement. […] L'état habituel et constant est un *état d'excitation de l'organe utérin*, et cet état soutenu et continué peut devenir fâcheux. Voilà le mal. J'ai touché les causes en parlant à demi-mot à la princesse jeudi dernier. J'ai accusé les douches internes, et j'ai parlé en général de tout ce qui portait de *l'irritation sur la matrice*, de quelque nature qu'il fût ; je crois avoir été entendu, mais j'ai peur de ne l'avoir été assez[39]. » Plus récemment, le docteur Goldcher conclut à son sujet : « Comme chez un grand nombre d'hystériques, Pauline présente une insatisfaction sexuelle, et recherche l'amour.

SAGA_cs6_pc.indd 202 29/11/2017 12:55:11

Peut-être en raison d'un blocage œdipien, par la mort précoce de son père et le manque d'affection dans son enfance, elle présente une avidité affective et recherche obstinément dans l'amour une figure parentale[40]. » Autrement dit, elle était victime d'une nymphomanie chronique qui épuisait son organisme. Son hystérie la rendait aussi nerveuse, instable, capricieuse et toujours en quête de plaire. Jusqu'où poussa-t-elle son hystérie amoureuse ?

Amours secrètes

Propagés par l'opposition royaliste, des écrits infamants évoquèrent sans détour un inceste entre Pauline et Napoléon. Souvent, l'opprobre fut jeté sur la famille Bonaparte. Ragots et caquets n'ont pas manqué à propos de la Borghèse qui, extravertie et ensorcelante, apparaissait comme une cible de choix pour les plumes acides. En outre, la complicité qu'elle affichait avec son frère l'empereur ne pouvait qu'entretenir les fantasmes de mauvais goût. Sans être incestueux, les rapports entre le frère et la sœur furent néanmoins plutôt particuliers. Pauline s'occupa ainsi très directement des affaires de cœur de son frère. Ils ne cultivaient aucun secret l'un envers l'autre et elle l'aida à surmonter certaines périodes sentimentalement compliquées. Ce fut par exemple le cas fin 1809, au moment de la séparation de Napoléon et de Joséphine. Quand il rentra victorieux de la campagne d'Autriche, il bouda ostensiblement l'impératrice, tout en se rapprochant de sa sœur cadette. Une fois la dissolution du mariage en bonne voie, Napoléon s'intéressa de près à l'une de ses dames de compagnie, Christine de Mathis. Cette blonde un peu boulotte venue du Sud attira son regard et excita son désir. Connaissant l'attrait de l'empereur, sa sœur ne se fit pas prier pour servir d'entremetteuse. Mais comme sa protégée restait apparemment insensible aux lourds appels du pied du souverain, Pauline lui aurait alors fait la leçon avec autorité, lui demandant de ne jamais rien refuser à son impérial aîné. L'Italienne s'exécuta ensuite avec plus ou moins d'entrain. Pour préserver ses secrets d'alcôve, Napoléon ne correspondait avec sa sœur qu'au moyen de discrets petits billets qu'il prenait bien soin de cacheter avec son sceau.

L'idylle entre Mme de Mathis et Napoléon se termina courant janvier 1810. La nouvelle impératrice étant bientôt annoncée, Pauline suspendit ses bons offices pour le moment. Même si l'on ignore

la nature des sentiments que lui inspira cette seconde belle-sœur, la princesse se mit en frais pour célébrer cette union qui de toute manière ne souffrait aucune discussion. Au mois de juin, elle s'activa pour préparer une réception fastueuse en l'honneur des deux jeunes époux. La fête devait avoir de l'allure sans toutefois obérer exagérément ses délicates finances : « Monsieur, fit-elle savoir à son intendant Michelot, je vous prie, dès que vous aurez reçu cette lettre, d'aller chez M. Bénard [son architecte] et de lui dire de ma part que je ne veux pas que la fête que je donne à l'empereur passe les 80 000 francs, y compris les soupers, les bals et tout absolument. C'est un secret car je veux que l'on dise qu'elle en a coûté 120 000. Ainsi on économisera sur les détails, mais il n'y a que vous et M. Bénard qui sachiez et qui devrez savoir le véritable prix[41]. » Briller au rabais était parfois comme une seconde nature chez les Bonaparte. Leur pingrerie, probablement héritée de leur mère à l'avarice renommée, se mariait assez mal avec ce goût immodéré pour le faste qui leur venait sans doute du père disparu. Autre point commun dans cette famille, celui-là plus discutable et discuté, mieux partagé encore au sein du clan, celui de la chair. Si Napoléon, Joseph, Jérôme, Caroline, mais aussi, dans une moindre mesure, Louis et Lucien multiplièrent les conquêtes, celle qui les devance tous d'une large et jolie épaule se prénomme Pauline. Les biographes de la Vénus de Canova peinent encore aujourd'hui à établir la liste de ses amants.

Comme on ne prête qu'aux riches, l'exagération fut sans doute de mise et, disons-le franchement, la débauche permet d'augmenter les tirages. La règle vaut pour les biographies comme pour les Mémoires qui, sans un parfum de scandale, auraient paru bien mornes à leurs lecteurs. Ainsi, on oubliera volontiers les délires romanesques du beau lieutenant prussien Conrad Friedrich qui raconta avec moult détails érotiques sa passade supposée dans les salles d'eaux de la princesse[42]. Outre ce vantard sont souvent cités comme amants probables de la princesse entre 1810 et 1812, le Polonais Poniatowski, le capitaine Canouville, le chef d'escadron Septeuil, le corrompu Montrond, le Russe Kabloukoff ou encore l'Autrichien Metternich. Une vraie communauté européenne aux pieds de la princesse, pourrait-on presque suggérer. Et même si les preuves manquent pour la plupart des soupirants présumés de la princesse, la légende a désormais pris le pas sur la vérité historique. Tandis que l'Empire était à son apogée, une seule liaison

est aujourd'hui attestée. Elle resta longtemps secrète, au point de rester ignorée des langues les plus perfides de la Cour. La duchesse d'Abrantès, par exemple, ignora tout de cette passade.

Sur les planches, cet amant excellait. Possédant l'art de la déclamation comme personne, l'acteur François-Joseph Talma enchantait l'Europe dans ses costumes étudiés. À Aix, en Savoie, Pauline reposait sa langueur perpétuelle en juin 1812 quand le célèbre tragédien décida de s'y arrêter quelques jours. Aussitôt, elle le fit demander auprès d'elle pour l'entendre en toute intimité lire du Molière. Aux répliques connues de Scapin ou de Géronte succéda bientôt un chant d'amour bien plus leste. Il avait quarante-neuf ans et elle, trente-deux. L'idylle s'était nouée quelques mois plus tôt à Paris dans la plus parfaite discrétion mais n'allait pas se poursuivre au-delà de leurs ultimes effusions amoureuses au cœur de la Savoie. Leurs adieux furent déchirants pour Talma, comme en témoigne ce billet enflammé qu'il griffonna peu de temps après leur rupture : « Ce que j'ai éprouvé de bonheur, de plaisir dans le cours de ma vie passée, tout a disparu, tout a été effacé devant toi. Je ne vois plus qu'un seul point dans mon existence, c'est le moment où je t'ai connue, où je t'ai aimée, où tu m'as cru digne de ta tendresse, où j'ai senti que ma destinée, quelque chose qui arrivât, était désormais de ne plus vivre que pour toi[43]. » Ses tendres déclarations ne purent empêcher leur éloignement.

Sans doute pour mieux oublier ses souffrances, la princesse voyagea sans cesse. Même éprouvée par les soubresauts de la route, on la vit se rendre de ville d'eaux en ville d'eaux, suivie par une Maison aux ordres. Quand elle ne se prélassait pas dans les bains d'Aix-la-Chapelle ou ceux d'Aix-les-Bains, elle s'aventurait parfois au soleil du sud de la France, à Nice, Hyères ou Gréoux. Eau thermale ou soleil, rien n'y fit. Elle continuait de maigrir et commença à tousser avec insistance. Sa famille, Madame Mère en particulier, s'inquiétait : « J'ai vu avec peine, lui écrivit-elle, que depuis dix jours de séjour à Nice vous n'éprouviez encore le moindre bon effet du changement de climat. […] Je vous engage fort, ma chère, à ne pas vous décourager[44]. » Même Joséphine, à présent répudiée, lui témoigna sa tendre sollicitude : « Je suis bien touchée, lui confia-t-elle, de votre souvenir. Je vois avec peine que vous avez été bien souffrante et que vous n'êtes pas encore rétablie[45]. » Autour d'elle, le cénacle de médecins qui la soignait se perdait en conjectures et parfois même se disputait. Leur médecine semblait impuissante

SAGA_cs6_pc.indd 205 29/11/2017 12:55:11

à revigorer leur patiente. À Nice, pendant l'hiver 1813, on la disait entourée de fêtes et de divertissements tant sa réputation n'était plus à faire. En vérité, elle restait la plupart du temps recluse : « Nous ne voyons âme qui vive, avouent ses dames de compagnie. Nous passons notre vie à voir passer Son Altesse d'un lit dans l'autre. Nous ne songeons pas seulement au carnaval[46]. » Au quotidien, elle paraissait crispée et même colérique, s'inquiétant sans cesse de réduire le train de sa Maison. Sa décrépitude physique semblait accompagner la chute de l'Empire : « Son état est désolant, s'alarme Mme Cavour. Chaque jour de nouvelles crises. […] Elle est maigre à faire pitié ; tout la chagrine et l'irrite. Il lui faut épargner autant que l'on peut les mauvaises nouvelles de ses affaires[47]. » Des affaires qui avec l'avancée des ennemis de son frère n'allaient à l'évidence guère pouvoir s'arranger.

Les derniers feux

Tandis que l'Empire subissait ses derniers assauts, Pauline prenait un peu du repos en terre niçoise, même si les cures de soleil furent impuissantes à rétablir sa santé délabrée. À l'annonce des victoires de Champaubert et Montmirail, elle voulut rejoindre la capitale, mais, épuisée, elle s'arrêta en chemin près du Luc, dans la maison du député Charles. Peu de temps après son installation, la nouvelle de l'abdication de l'empereur se répandit. Cette fois, tout était consommé. Après avoir été contraint de quitter son poste de gouverneur, son époux l'appela à ses côtés, mais la Borghèse n'avait aucune envie de retrouver son triste « énuque ». La chute de l'Empire n'allait pas réconcilier ces deux époux dont la vie conjugale n'était plus depuis longtemps qu'une fiction. Inquiète pour son frère, elle resta au Luc pour l'attendre : « L'empereur devant passer ici, confie-t-elle à Camillo, je veux le voir, lui offrir mes consolations, et, s'il accepte que je le suive, je ne le quitterai plus. […] Je n'ai pas aimé l'empereur comme souverain ; je l'ai aimé comme mon frère et je lui resterai fidèle jusqu'à la mort[48]. » Leurs retrouvailles furent chargées d'émotion : « Pauline saisit les mains de son frère qu'elle baise et qu'elle baigne de larmes. Elle s'enferme avec lui dans son appartement où tous deux restent jusqu'à huit heures du soir[49]. » Fort éprouvé par sa difficile traversée de la Provence, Napoléon trouva du réconfort auprès de cette sœur aimante. Celle-ci voulut

SAGA_cs6_pc.indd 206 29/11/2017 12:55:12

l'accompagner dans son exil mais, estimant qu'elle était trop souffrante, Napoléon l'en dissuada. Elle partit néanmoins trois semaines plus tard sur un bateau mis à sa disposition par Murat pour aller prendre les eaux près de Naples. Elle apparut cependant si indisposée que son navire fut obligé de relâcher à la moindre houle.

En chemin, son bateau fit naturellement escale le 1er juin 1814 à l'île d'Elbe, à Portoferraio, où se trouvait son frère, avant de continuer sa route vers le sud de l'Italie. Malgré le bon accueil que lui fit Napoléon, elle resta peu, mais elle promit de revenir. Au passage, elle remit à son frère quelques diamants qui lui servirent ensuite à acheter un petit domaine dans la campagne. Parvenue à Portici, près de Naples, elle rédigea ces quelques mots à l'attention de son amie, Mme Michelot : « Je suis bien souffrante, je suis bien malheureuse de n'avoir personne pour soigner mes affaires, tout est dans un désordre affreux. Je n'ai rien pour m'habiller […] faites attention que toutes mes robes sont trop larges de partout, j'ai beaucoup maigri[50]. » Au désordre de sa toilette correspondait le chaos de sa fortune. Elle peinait à revendre ses biens parisiens, tandis que son mari put capter tout ce qui lui appartenait en propre, de l'argenterie aux tableaux. À la séparation de corps avec Camillo s'ajouta donc la séparation de biens, peut-être plus cruelle encore pour Pauline. Le 16 juillet, elle confia toute son amertume à son intendant : « Vous savez que je n'ai rien à démêler avec le prince, n'ayant jamais pu vivre avec lui, et il se conduit dans ce moment-ci fort mal avec moi[51]. » Non sans une certaine exagération, elle ajouta : « Il ne m'a donné signe de vie depuis tous nos malheurs », alors qu'il l'avait réclamée auprès de lui quelques semaines plus tôt.

Comme elle l'avait assuré à son frère, elle fit son retour à Portoferraio le 31 octobre 1814. Impatient de la revoir, le souverain de l'île d'Elbe se mit en frais pour aménager le premier étage de son modeste palais des Mulini qu'il avait à l'origine réservé pour Marie-Louise qui ne viendrait jamais. D'emblée, son arrivée rompit la monotonie de cette petite cour un brin austère : « L'arrivée de la princesse Pauline ouvrait une nouvelle existence à Portoferraio ; les fêtes, les bals, les concerts se donnèrent chez la princesse ; des soirées eurent lieu chez l'empereur et chez Madame et remplacèrent les travaux de toutes sortes qu'il y avait eu jusque-là. La petite cour du souverain de l'île d'Elbe prit une tournure moins militaire. La princesse, dont tous les charmes étaient dans tout leur éclat, donnait un air de galanterie et d'enjouement à tout ce qui l'entourait[52] »,

SAGA_cs6_pc.indd 207 29/11/2017 12:55:12

s'enthousiasma le valet de chambre Marchand. Mais pour ceux qui la servaient, sa présence n'était pas toujours une sinécure : « Elle se disait toujours souffrante, malade ; quand il fallait qu'elle monte ou descende un escalier, elle se faisait porter sur un carré de velours garni des deux côtés de rouleaux à poignées ; et cependant, si elle était au bal, elle dansait comme une femme qui jouit d'une très bonne santé[33] », témoigna le mameluck Ali. Se prétendant incapable de supporter les cahots de la route, elle ne se déplaçait qu'en chaise à porteurs. Parmi l'aréopage des officiers présents, on se disputait néanmoins la faveur de l'accompagner dans ses sorties. Avec son frère, elle retrouva sa complicité d'antan, ce qui fit jaser de plus belle. Le souverain du minuscule royaume adorait la taquiner, parfois jusqu'à l'excès, ce qui provoquait d'homériques disputes vite oubliées par ce couple d'un genre particulier. En marge de leurs chamailleries, la princesse prit à nouveau en main la vie sentimentale de ce frère à la gourmandise charnelle encore bien présente. Elle jeta ainsi dans ses bras l'une de ses « protégées », une superbe Espagnole répondant au nom de Bellini qui était mariée à un lancier polonais. Remarquable de « tournure et de distinction », la belle Ibérique est l'une des dernières d'une liste fort longue dont certains noms resteront inconnus longtemps encore.

La pause heureuse de l'île d'Elbe s'acheva bientôt avec le départ de Napoléon pour la France. Tandis que la confusion régnait à Portoferraio, la princesse trouva une felouque pour regagner le continent en compagnie de quelques domestiques. La fuite de son frère ayant passablement éprouvé les nerfs des Anglais, il valait mieux s'éclipser sur la pointe des pieds avant de subir leurs avanies. Le 4 mars 1815 en milieu d'après-midi, la petite expédition toucha terre près de Viareggio en Toscane, avant de poursuivre jusqu'à la villa de sa sœur Élisa à Compignano. À l'ombre des oliviers, elle se crut à l'abri des turpitudes du moment, mais elle paraissait avoir oublié que la région était aux mains des Autrichiens. Quelques jours seulement après son arrivée, elle fut réveillée par d'innombrables uniformes blancs. Elle était désormais captive et il était question de l'emmener en Autriche. Quand elle connut le sort qui lui était réservé, Pauline décida de jouer au malade imaginaire, réclamant langoureusement la présence de médecins à son chevet. Même si elle avait été mise au secret, ses geôliers n'osèrent lui refuser son insistante requête. L'avis des Hippocrate au petit pied qui l'auscultèrent fut unanime : elle ne pouvait quitter son refuge

SAGA_cs6_pc.indd 208 29/11/2017 12:55:12

méditerranéen « sans craindre pour ses jours[54] ». Quelques pièces d'or glissées discrètement dans leurs poches les avaient facilement convaincus de déclarer la princesse malade. Avec la complicité de ces praticiens stipendiés, elle obtint même de pouvoir se rendre à Lucques pour se baigner dans les eaux bienfaitrices de la cité.

Confortablement installée à la villa Fatinelli, elle lisait avec avidité les nouvelles venues de France. Certaine de la victoire prochaine de son frère, elle affichait une mine satisfaite et toisait de son œil noir les curistes qui la dévisageaient. L'empereur viendrait la délivrer, ce n'était plus à présent qu'une question de semaines pensait-elle. Aux premières chaleurs de l'été 1815, il lui fallut déchanter. La défaite de Waterloo jeta un voile sombre sur ses derniers espoirs. Abattue et inquiète, elle faisait peine à voir : « Cette bonne princesse, écrivit l'une de ses dames de compagnie, est au plus mal, tant moralement que physiquement. La mort serait un bonheur dans ces circonstances-ci[55]. » Autorisée à se rendre à Rome, elle reprit néanmoins un peu de forces une fois de retour dans la Ville éternelle. Mais les problèmes d'argent occupèrent tout son morne quotidien. Pour vivre, il lui fallut céder mobilier, bijoux et même jusqu'aux cadres des tableaux que son mari avait depuis longtemps récupérés. Sa cassette épuisée, la Borghèse n'avait plus à son service que quelques domestiques aux habits élimés. Fort heureusement, quand Camillo demanda l'annulation du mariage, cette séparation payée au prix fort par son ancien époux lui permit de retrouver une certaine aisance. Dans le même temps, elle parvint à se défaire de tous les biens qu'elle possédait en France, ce qui augmenta d'autant son pécule. La situation de son frère à Sainte-Hélène la chagrina davantage encore que les soucis d'argent qu'elle avait pu connaître. En vain, elle tenta d'émouvoir l'Europe pour obtenir sa libération.

Quand la mort de l'empereur fut connue, Pauline parut dévastée. Même si la Vénus romaine séduisait encore, elle semblait avoir vieilli précocement. Elle avait beau se farder, plus aucune poudre ne parvenait à effacer les tristes sillons du temps. Une seule satisfaction toutefois pour cette âme languissante, l'argent n'était plus un problème. À Rome, à Viareggio ou près de Lucques, elle ouvrit généreusement sa cassette pour acquérir quelques charmantes propriétés qui furent toutes rebaptisées villa Paolina. L'épiant sans relâche, quelques mouches scrupuleuses consignaient ses moindres faits et gestes pour le compte de la France ou de l'Autriche.

SAGA_cs6_pc.indd 209 29/11/2017 12:55:12

À chacune de ses fièvres, ils espéraient la voir disparaître, mais pendant près de dix ans elle allait démentir leurs sombres pronostics. Dans ses propriétés, elle aimait encore se divertir parmi une petite cour dans laquelle il n'était pas rare de croiser quelques Anglais. Au mois d'avril 1825, elle sentit cependant ses dernières forces l'abandonner : « Je ne fais que vomir et souffrir, ce n'est plus qu'une ombre[56] », confie-t-elle à son frère Louis, parlant d'elle-même à la troisième personne. Après avoir dicté un long testament par lequel elle léguait presque tout à ses frères Louis et Jérôme, sans oublier les pauvres d'Ajaccio, la muse de Canova expira le 9 juin. Elle fut inhumée à Rome dans le caveau de la chapelle Borghèse de la basilique Sainte-Marie-Majeure. La « petite païenne », comme la surnommait Napoléon, mourut dans la foi chrétienne après avoir reçu les derniers sacrements le matin même de sa disparition. Cette absolution somme toute rapide étonna autour d'elle après la vie plutôt tumultueuse qu'elle avait menée. Cette pécheresse devant l'Éternel n'avait été, il est vrai, fidèle qu'à Napoléon. À l'heure de son dernier jugement, ce dévouement compta peut-être.

SAGA_cs6_pc.indd 210 29/11/2017 12:55:12

VII

Caroline, la danseuse

En amour comme en politique, le pas de deux est un art difficile. Il l'est davantage encore quand il se pratique avec des partenaires successifs. Difficile d'être toujours à l'unisson quand il faut soudain changer de pied pour tomber dans les bras d'un autre cavalier. Longtemps, Caroline fut plutôt à l'aise dans cet exercice éprouvant. Pour ne pas fâcher ses deux partenaires, son époux le roi Joachim Murat ou son frère l'empereur Napoléon, elle joua les équilibristes, quitte à s'exposer dangereusement.

Après la campagne de Russie fin 1812, le tempo s'accéléra pour notre héroïne. Sans finesse, son époux Joachim, roi de Naples depuis 1808, s'était abouché avec l'Angleterre et l'Autriche tant depuis le désastre la crainte de perdre son trône l'obsédait. Quand Napoléon apprit son départ précipité de l'armée en pleine débâcle, il l'accabla de reproches. Entre eux, le torchon brûlait. Pour son prochain carnet de bal, Caroline hésitait encore. Quel parti choisir ? Depuis de longues semaines, on guettait avec impatience à Naples l'estafette impériale, quand enfin un messager de l'empereur se présenta au palais royal pour délivrer une lettre destinée à la seule reine de Naples. Tandis que Joachim parut être vexé de n'en être pas le destinataire, son épouse l'ouvrit précipitamment. À sa lecture, elle se mit à pâlir. Son frère n'ignorait rien des négociations secrètes que Joachim avait entamées avec Londres et Vienne. Si le roi changeait d'alliance, la sanction serait terrible promettait-il. En juillet 1813, ses armées étant encore puissantes, ses menaces impressionnaient toujours. En réponse, Caroline reprocha d'abord à son

SAGA_cs6_pc.indd 211 29/11/2017 12:55:12

frère les humiliations constantes qu'il avait infligées à son époux, sources selon elle d'un immense malentendu : « Votre silence à son égard et quelques passages de la lettre que vous m'avez adressée l'avaient si profondément blessé que je l'ai vu balancer un instant[1] », confia-t-elle. Puis, tout en démentant la moindre intelligence avec l'ennemi, elle lui assura que tout était rentré dans l'ordre et que le roi viendrait sous peu lui prêter main-forte pour la prochaine campagne.

Si cette nouvelle crise paraissait surmontée, elle avait profondément troublé la reine. Tandis que l'édifice napoléonien vacillait dangereusement, ses certitudes s'envolaient peu à peu. Tourmentée et amaigrie, elle garda la chambre de longues semaines. Pour calmer son anxiété, ses médecins lui appliquèrent sur les tempes des « mouches »*, de l'emplâtre noir. Remède antique bien dérisoire pour une reine si affligée. Quand Joachim repartit finalement pour la Grande Armée, il signa en sa faveur un décret la nommant régente. Le texte daté du 2 août 1813 la désignait comme « la plus digne dépositaire d'une si grande marque de confiance ». L'entente au sein du couple n'avait jamais paru aussi bonne en dépit de leurs écarts amoureux réels ou supposés que commentaient avidement les méchantes langues de la Cour. En marge de leur affection mutuelle, la crainte de perdre leurs couronnes les rapprochait chaque jour davantage

Sans être en danger mortel, le royaume était sérieusement menacé. Les troubles intérieurs et le brigandage gagnaient en consistance, la flotte anglaise s'approchait toujours plus près des côtes, tandis que la conscription marchait mal. Après les saignées des guerres précédentes, les désertions minaient une armée napolitaine plus démotivée que jamais. Obéir aux ordres de l'empereur des Français devenait donc chaque jour plus difficile, d'autant que ce dernier n'étant plus infaillible, le fait de rester son allié ne préservait plus totalement d'une invasion étrangère. Dans le même temps, se détourner de lui restait périlleux car partout où ses partisans et surtout ses soldats étaient encore en nombre, il n'avait qu'un ordre à donner pour annexer un royaume. Aussi était-ce vraiment le moment propice pour un double jeu qui, tout en sauvant les apparences, permettrait

* En pharmacopée, on utilisait un vésicatoire à base de poudre de cantharide officinale – un insecte coléoptère ressemblant à une mouche verte – pour soigner les maux de tête, les rhumatismes ou les fluxions.

SAGA_cs6_pc.indd 212 29/11/2017 12:55:12

de préparer un changement d'alliance ? Le lendemain du départ du roi, l'ambassadeur d'Autriche, le comte de Mier, fut introduit dans les petits appartements de la reine. Il était porteur d'un message du chancelier Metternich. Dans la prochaine guerre qui s'annonçait, l'Autriche était sur le point de rallier la Prusse et la Russie. Trois ans à peine après le mariage de sa fille avec Napoléon, l'empereur François montrait son vrai visage, celui d'un ennemi irréductible. Face à une telle coalition, les chances de l'empereur étaient minces et la tempête qui se levait risquait d'emporter comme un fétu de paille le royaume napolitain. L'orgueilleuse Caroline était horrifiée à plus d'un titre à l'idée de redescendre de son trône. Aussi prêta-t-elle une oreille attentive aux propos de l'ambassadeur autrichien. Comprenant son avantage, celui-ci lui suggéra une alliance ou, à défaut, de rester neutre en échange du soutien de Vienne. Pour la reine, cette ouverture était inespérée. Avec l'appui de François I[er], elle pouvait espérer se maintenir. L'habile tentation autrichienne était donc comme un chant des sirènes auquel il paraissait difficile de résister. Mais sur le papier, son frère Napoléon conservait toutes ses chances. À la tête d'armées renforcées, n'allait-il pas une fois encore renverser la situation ?

Pour Caroline et Joachim, il était encore trop tôt pour opiner avec assurance et Mier repartit bredouille. On dit même que la reine déchira devant l'ambassadeur la note qu'il lui remit. Si l'anecdote est vraie, elle ne fait que trahir sa probable nervosité face à l'épineux dilemme qui la minait. Après cette algarade, Mier resta cependant plutôt proche de Caroline : « La reine me salua deux fois en passant sous mes fenêtres ; on venait de m'accorder la permission de chasser dans le parc de Caserte[2] ! » fit-il savoir à Vienne. Des caquets insistants le désignèrent comme le nouveau favori de la reine. Caroline pratiqua-t-elle la diplomatie sur l'oreiller ? Si l'infidélité de Joachim ne fait aucun doute, celle de la reine est toutefois plus compliquée à établir. Mais là n'est pas le plus important. Pour des ambitieux de cet acabit, la politique l'emportait de toute manière sur les sentiments, fussent-ils passionnés : « La reine de Naples s'était beaucoup formée dans les événements, disait Napoléon. Il y avait chez elle de l'étoffe, beaucoup de caractère et une ambition désordonnée[3]. » Connaissant fort bien sa sœur mais aussi la versatilité de son beau-frère, l'empereur s'agaçait franchement de leur attitude ambiguë. Tandis que Murat s'affichait à son côté sur les champs de bataille, Mier paradait à Naples et l'ambassadeur

napolitain à Vienne, l'onctueux Cariati, régalait de douces paroles ses interlocuteurs. La ficelle était trop grosse pour que Napoléon ne comprenne pas qu'il y avait là comme un parfum de trahison.

Alors que Mier fanfaronnait, l'ambassadeur français Durant de Mareuil s'étonna de la froideur subite de la reine. Cette distance n'augurait rien de bon, ce qui poussa le diplomate à mettre en garde son souverain contre une possible défection de Naples. Ses soupçons se muèrent ensuite en certitude quand un autre envoyé autrichien se présenta à la porte des appartements de Caroline, le chevalier de Schinina. L'homme fut d'autant plus persuasif qu'il pérora en terrain conquis. Par son entremise, Metternich promettait les mêmes conditions que pour la Bavière, le maintien sur le trône contre une entrée dans la coalition. Après cette entrevue, Caroline promit à Mier qu'elle allait négocier avec son souverain et que dans le même temps elle n'enverrait plus aucun renfort à Napoléon. Notre danseuse était prête à l'évidence pour un nouveau pas de deux. Mais qu'en pensait le roi ? Frère d'armes de Napoléon le jour, il correspondait secrètement avec l'Autriche à la nuit tombée. Sans s'être vraiment concertés, les deux époux regardaient donc dans la même direction. L'un et l'autre étaient prêts à trahir celui qui leur avait ciselé un trône. En brisant le pacte de famille, les ambitieux Murat prirent en quelque sorte leur envol, sans réaliser qu'ils ne faisaient que changer de dépendance. Rien ne leur garantissait en effet que la tutelle autrichienne soit plus enviable que celle de l'empereur des Français. Une douce illusion les berçait cependant, celle d'agir par eux-mêmes. En outre, les événements ne laissèrent aucun répit au couple royal désorienté. À Leipzig, lors de la bataille des Nations (19 et 20 octobre 1813), Napoléon fut sévèrement battu. Après l'immense engagement, ses armées étaient en déroute. Le 24, Joachim quitta précipitamment la cohorte des vaincus, officiellement pour ne point manquer l'anniversaire de la reine. Qui pouvait le croire ? Il s'apprêtait en vérité à rompre avec Napoléon.

De retour dans sa capitale, il expliqua aussitôt à l'ambassadeur autrichien Mier son plan : « J'ai déjà donné des ordres pour mobiliser 30 000 hommes de mes troupes, elles pourront être sur le territoire français avant la fin du mois. Elles y entreront sous prétexte de garantir les frontières de mon royaume et y contenir la tranquillité, mais, au fond, c'est pour être plus à portée d'agir de concert avec l'armée autrichienne quand nous nous serons entendus[4]. » Manifestement, il semblait désormais disposé à retourner ses canons contre la France et ses alliés. Tandis que le retournement d'alliances se précisait, un

envoyé de Napoléon se présenta à Naples dans l'espoir de sonder les intentions du couple royal et au besoin les influencer. L'homme qui demanda audience n'était autre que l'ancien ministre de la police, Joseph Fouché. L'empereur ne fut guère inspiré en lui demandant pareil service. Au double jeu des Murat, il ajouta le sien : « Mon rôle était facile, confia-t-il ensuite. J'écrivais à [Metternich] que je détachais Murat de l'empereur ; à [Napoléon], que tous mes efforts étaient vains, et que Murat allait se joindre à l'Autriche[5]. » Passé maître dans l'art de l'intrigue, l'habile Fouché leur conseilla sans doute de ne pas rompre trop tôt avec Napoléon et de faire monter dans le même temps les enchères avec l'Autriche. Caroline et Murat retinrent la leçon. Après la visite de Fouché, le roi stoppa ainsi net l'avance de ses troupes. L'ancien Conventionnel avait raison, s'engager prématurément d'un côté ou de l'autre était une erreur. Mieux valait en effet se faire désirer.

La nouvelle stratégie diplomatique fut un succès, car sans tarder les Autrichiens mordirent à l'hameçon. Le dernier jour de décembre, le comte de Neipperg, celui-là même qui un an plus tard remplacera Napoléon dans la couche de Marie-Louise, arriva à Naples. Désigné ambassadeur extraordinaire par Vienne, il était muni des pleins pouvoirs pour signer un traité d'alliance, signe que l'Autriche voulait conclure au plus tôt. Les Murat avaient désormais la main. Le 11 janvier, l'accord entre Naples et l'Autriche fut scellé et annoncé publiquement. La fin de la tutelle française suscita aussitôt un certain enthousiasme, le commerce napolitain étant par exemple impatient d'en finir avec le Blocus continental qui le ruinait. Dans les milieux profrançais, en revanche, c'était la consternation. Le commandant en chef des faibles troupes françaises casernées à Naples, le maréchal Pérignon, aurait lancé à Caroline : « Et vous, Madame, sœur de l'empereur, si ce fatal traité doit se conclure, bien malgré vous je n'en doute pas, sans doute vous partirez avec l'armée française[6] ? » La reine lui fit alors cette réponse malicieuse : « Monsieur le Maréchal, vous ne l'ignorez pas, le devoir d'une femme est dans l'obéissance. » Il ne restait plus qu'à en avertir Napoléon. Continuant de jouer les soumises, ce qui l'arrangeait en la circonstance, Caroline laissa Murat s'en charger. Sur un ton désolé, le roi s'exonéra de toute faute, renvoyant la responsabilité sur l'empereur des Français : « J'avais fait marcher mes troupes et j'agissais conformément au système proposé. Mais Votre Majesté s'est tue pendant deux mois entiers ou ce qu'elle m'a écrit ne pouvait ni me rassurer ni me diriger. […] Il a donc fallu me résoudre à traiter et à consentir

SAGA_cs6_pc.indd 215 29/11/2017 12:55:12

presque malgré moi à ma conservation, à celle de ma famille, à celle de ma couronne[7]. » Difficile d'être plus hypocrite quand on sait que les troupes en question étaient destinées à se retourner contre les soldats français dès qu'elles seraient en position favorable.

En public, le roi avait oublié toute prudence, appelant désormais à lutter contre la « tyrannie » de Napoléon. Dans une adresse à son armée, le roi exhorta ainsi ses troupes à se ranger sous la bannière « morale » et « juste » des coalisés. Le traité d'alliance fut un coup dur pour l'empereur : « La conduite du roi de Naples est infâme et celle de la reine n'a pas de nom. J'espère vivre encore assez pour venger moi et la France d'un tel outrage et d'une telle ingratitude aussi affreuse[8] », s'emporta-t-il auprès de Fouché. On imagine sans peine l'ancien ministre rire sous cape à la lecture de cette missive enragée. À Naples, Caroline était plus déterminée que jamais à jouer la carte autrichienne, souhaitant désormais une défaite rapide de son frère. Comme elle l'expliqua au ministre des Finances Agar, son rétablissement entraînerait fatalement sa déchéance : « Je crains que les avantages remportés par l'empereur n'augmentent les incertitudes du roi et ne lui paraissent une raison pour différer, tandis qu'à mes yeux c'en serait une pour se hâter, car si l'empereur parvenait à arranger ses affaires, avant que les nôtres soient terminées, soyez-en bien sûr, nous serions sacrifiés, peut-être serions-nous un des sacrifices offerts pour obtenir la paix[9]. » Ses craintes n'étaient pas fondées. Si pendant la campagne de France son frère remporta encore quelques belles victoires, stratégiquement la partie était irrémédiablement perdue. En Italie, l'offensive conjuguée des forces autrichiennes et napolitaines obligea le vice-roi Eugène à se réfugier déconfit dans Mantoue. Le changement d'alliance des Murat donna ainsi le coup de grâce à une Italie napoléonienne moribonde. Mais une fois Napoléon défait, l'allié autrichien resterait-il longtemps un partenaire fiable pour Caroline et les siens ? Comme le reste de sa fratrie, cette enfant d'Ajaccio comprit trop tard qu'elle ne devait sa majesté qu'à la gloire des armes françaises. La vieille aristocratie européenne n'avait, elle, jamais oublié ses origines modestes.

Dans l'ombre de Murat

Comme pour ses autres rejetons, Charles n'est guère loquace à propos de la naissance du septième enfant du couple dans son

livre de raison : « Dans la nuit du 24 mars 1782, à 2 heures, est née une de mes filles appelée Maria-Annunziata. Elle a été baptisée le lendemain 25[10]. » La première trace de vie de la future reine de Naples apparaît donc au milieu d'un indigent aide-mémoire traitant de banales « affaires domestiques ». Presque une routine désormais pour ce père encore comblé par une naissance heureuse. Après la délivrance, Letizia souffrit toutefois davantage que les fois précédentes (sa dernière fille fut sa treizième grossesse). Afin qu'elle se remette de ses couches, touchante attention, Charles l'emmena en cure à Bourbonne-les-Bains. Dans ce prestigieux établissement, ils rivalisèrent d'élégance, tandis que leur dernier bambin était aux mains de ses nourrices. Caroline allait grandir avec pour compagnon de layette Louis et Pauline, les deux seuls de ses aînés dont elle partagea l'existence pendant les premières années de sa vie, les autres étant déjà établis sur le continent. À l'âge de ses premières dents, elle entendit les premiers cris du petit dernier, Jérôme, né en 1784. Cette naissance, on le sait, fut suivie de la mort d'un père dont Caroline ne conserva probablement aucun souvenir. De son éducation, on sait peu de choses, sans doute fut-elle plutôt sommaire. La période révolutionnaire vit les aînés retourner dans le giron familial avec le succès que l'on sait. Dans le tumulte corse, l'enfant se fit discrète, vraisemblablement occupée à aider sa mère, avec pour seul horizon l'étroite rue Malerba d'Ajaccio.

Sans éducation ni même avenir, elle se trouva emportée au printemps 1793 avec toute sa fratrie loin de sa ville natale, pour fuir les paolistes. Avec son frère Jérôme, la jeune fille put rejoindre à temps Napoléon et sa mère près de Calvi, avant d'embarquer pour Toulon. Sur son passeport, numéroté 579, on pouvait lire : « Buonaparte, Annontiata, couturière, treize ans. » Dans ce document, son âge était inexact (elle était vieillie de deux ans), ainsi que la profession déclarée. Pour cette famille aux abois, satisfaire aux obligations civiles du moment n'était pas, on peut le comprendre, une préoccupation première. Ensuite, notre héroïne allait rester près de cinq années en Provence, ballottée au gré des pérégrinations de ses aînés. Quand la famille francisa son nom, on adopta aussi des prénoms plus continentaux. Annunziata détestait le sien, l'estimant trop typé et trop corse, ce qui n'était pas faux : elle opta pour Caroline, un prénom apparemment soufflé par Napoléon qui avait conservé un souvenir ému d'une demoiselle connue autrefois à Valence, Caroline Du Colombier. En 1796, « notre » Caroline n'avait pas encore

SAGA_cs6_pc.indd 217 29/11/2017 12:55:12

quinze ans quand elle découvrit les charmes de l'Italie. À la cour du général Bonaparte à Mombello, sa place restait cependant modeste, et même fort discrète. On ignore même si elle reçut une éducation, c'est dire le peu d'intérêt qu'elle semblait susciter, tandis que ses deux autres sœurs, certes plus âgées, convolaient déjà avec leurs maris respectifs. La dernière des Bonaparte grandissait dans l'ombre de sa fratrie. Peut-être une première souffrance pour cette enfant dont le caractère s'affirmait chaque jour davantage.

Après la fête milanaise, les plaisirs romains. Nommé ambassadeur à Rome, Joseph la prit sous son aile et l'emmena. L'adolescente recueillit quelques égards, un obscur littérateur lui dédia même *Les Aventures de Sapho, poète de Mytilène*, dont le caractère osé pour l'époque suscita bien des réimpressions. L'éclat de sa jeunesse lui valut d'insistants regards masculins : « Enfant encore, écrivit le poète Arnault, elle ne laissait pas deviner tout ce qu'elle a de viril dans le cœur, mais elle portait déjà sur son visage de petite fille l'indice d'une beauté qui aurait peu de rivales[11]. » Un fringant cavalier était sous le charme de cette juvénile beauté. Il s'appelait Murat. Dernier d'une famille de onze enfants, le superbe Joachim était né près de Cahors le 25 mars 1767. Depuis le 13 Vendémiaire, il ne quittait plus le général Bonaparte. Dans les plaines d'Italie, sa fougue guerrière fit merveille. Cavalier d'exception et portant beau, on se disputait ses faveurs dans les salons italiens. À Mombello, parmi les élégantes italiennes, il remarqua Caroline et lui fit une cour assidue. Les chastes assauts du superbe cavalier ne pouvaient que flatter la jeune donzelle. S'il était cependant encore bien trop tôt pour qu'une relation amoureuse soit possible et même permise, ces deux-là n'allaient jamais s'oublier.

Avant de connaître l'amour, la dernière-née des Bonaparte recevrait enfin une véritable éducation. Au printemps 1798, elle fut admise à Saint-Germain-en-Laye dans l'école prestigieuse de Mme Campan, ancienne lectrice de la reine Marie-Antoinette. À son arrivée, cette dernière lui tressa bien peu d'éloges : « Caroline est bien aimable, mais elle est née légère et a tant besoin de travailler[12] », écrit-elle à Joseph. On ne saurait être plus direct. En outre, la nouvelle pensionnaire devait se mesurer à une autre pensionnaire, Hortense, la fille de Joséphine, qui elle excellait dans toutes les matières. En étant sans cesse citée en exemple par Mme Campan, mais aussi par son frère général, la camarade de classe de Caroline attisait la jalousie de notre jeune élève. Quand allait-on enfin l'ap-

SAGA_cs6_pc.indd 218 29/11/2017 12:55:12

précier à sa juste valeur ? Dans son cloître scolaire, la jeune Corse fit cependant de réels progrès. Son écriture s'affina, son style aussi. Sans être une grande lettrée, elle se passionna ensuite pour les arts et pour la politique. Son passage à Saint-Germain fut en quelque sorte son antichambre du pouvoir. Elle était d'ailleurs occupée à ses études quand dans la nuit du 19 brumaire quatre grenadiers vinrent réveiller toute l'école. Ils étaient envoyés par Murat pour annoncer la réussite du coup d'État. Si Mme Campan se montra consternée par cette irruption nocturne, Caroline n'y vit « qu'une preuve de galanterie et d'amour » de son beau soupirant. Après s'être illustré en Égypte à la tête de la cavalerie, Murat en pinçait toujours pour elle et se décida très vite à la demander en mariage. Il lui fallait cependant obtenir l'aval de Napoléon, désormais incontournable pour tout ce qui regardait les affaires de famille. Après avoir réuni le clan, il consentit à donner la main de sa sœur à l'un de ses plus fidèles lieutenants malgré leur différence d'âge (près de quinze ans). S'il n'avait aucune noblesse, au moins n'était-il pas sans panache. Au mariage de Pauline avec le général Leclerc succéda donc celui de Caroline avec le général Murat. Le mérite étant alors essentiellement militaire, rien d'étonnant à ce que la famille Bonaparte ne veuille que des partis portant fièrement leurs galons dorés.

Le contrat de mariage fut signé le 18 janvier 1800 en présence des trois consuls et une cérémonie civile fut organisée dans l'enceinte du château de Joseph. Au sein de la cour consulaire, les époux Murat figuraient aux premières places, tels deux jeunes gens heureux presque insouciants mais évoluant au sein d'un cercle de pouvoir dangereux tant les intrigues y étaient monnaie courante. L'argent n'étant plus un problème pour les Bonaparte, les Murat reçurent dans leur corbeille de mariés le château de Villiers quelques mois à peine après leurs noces. Autre bonheur, le ventre de Caroline commença à s'arrondir. Au cours de la seconde campagne d'Italie qui s'acheva par la victoire de Marengo le 14 juin 1800, Murat rivalisa de bravoure. Cette folle ascension aurait cependant pu être compromise dans la nuit du 24 décembre. L'événement, la première du nouvel oratorio d'Haydn *La Création*, avait attiré le Tout-Paris. Les Bonaparte devaient s'y montrer au grand complet quand, après quelques mesures jouées, une forte explosion inquiéta l'assistance. À quelques pas de là, rue Saint-Nicaise, un attentat venait de semer la mort. À quelques secondes près, Napoléon mais aussi Joséphine, Hortense et Caroline en réchappèrent. Quand ils apparurent dans

SAGA_cs6_pc.indd 219 29/11/2017 12:55:12

leur loge, une puissante ovation résonna dans toute la salle. Tandis que Joséphine et Hortense semblaient affectées, Caroline paraissait parfaitement maîtresse d'elle-même. Malgré sa grossesse avancée, aucune émotion ne se lisait en effet sur son visage. La force de son caractère commençait à poindre. Celle que l'on regardait « dans sa petite enfance comme la sotte et la cendrillon de la famille » avait bien changé. Comme dans le conte enfantin, désormais ses atours resplendissaient, son carrosse la faisait remarquer et un prince de la guerre tenait son bras. Oubliant sa jeunesse citrouille, elle aspirait aux plus hautes destinées. Mais la promotion de son fantasque mari tardait à venir. Quand aurait-il enfin un commandement en chef ?

Alors que le couple ambitieux rêvait de brûler les étapes, Joachim collectionnait désespérément les rôles de second. En Italie où il était affecté, le général Brune le précédait par exemple dans la hiérarchie militaire. Quand Caroline mit au monde le 21 janvier 1801 un joli garçon prénommé Achille, Joachim s'était enfin révélé dans la péninsule, se comportant comme un proconsul et en possédant presque toutes les prérogatives. Avec son nouveau-né, Caroline put le rejoindre, devenant ainsi l'égérie de son bref proconsulat. Dans les palais italiens, elle rayonnait telle une reine en devenir. Parmi la vieille noblesse, son maintien impeccable imposait le respect. L'Italie et ses chefs-d'œuvre l'enchantèrent. Avec l'érudit diplomate Cacault, elle partit même incognito pour découvrir Venise et ses charmes. Cette innocente escapade réveilla les commères. D'insistants ragots se gaussèrent de cette liaison que l'on supputait amoureuse. Sa réputation de courtisane insatiable venait de naître. Elle ne s'en déferait jamais. « Quand la légende devient réalité, imprimez la légende », disait le cinéaste John Ford. Si on ne saurait attester de sa parfaite fidélité, on lui a prêté bien des liaisons imaginaires sans l'ombre d'une preuve. L'amour, le vrai, elle l'éprouvait avec son extravagant Joachim aux tenues hautes en couleur. En Toscane, à peine remise de ses couches, elle tomba une seconde fois enceinte. Le 25 avril 1802, une Letizia « étonnamment grande et grosse[13] » vint au monde. À Paris, Caroline pouvait désormais jouir des charmes de l'hôtel Thélusson, l'une des plus somptueuses demeures parisiennes du temps, que le couple s'était offert quelques semaines plus tôt. L'élévation des ambitieux Murat paraissait irrésistible.

Son frère étant sur le point de fonder une nouvelle monarchie, Caroline attendait les prochaines distributions de titres avec gourmandise. Le lendemain de la proclamation de l'Empire du 18 mai 1804,

SAGA_cs6_pc.indd 220 29/11/2017 12:55:12

Murat fut élevé à la dignité de maréchal de l'Empire. Déjà gouverneur de Paris, il fut fait également grand amiral, une charge honorifique mais aux juteuses prébendes, alors même que nul n'avait alors remarqué chez lui de compétences navales particulières. Tandis que les titres pleuvaient, Caroline fut néanmoins oubliée. Alors que ses frères, à l'exception de Lucien, devenaient princes français, Napoléon lui refusa le titre de princesse. Elle en fut d'autant plus affligée que sa rivale de toujours, Hortense, était elle princesse, car épouse de Louis. Chagrine et en colère, elle peinait à masquer son profond dépit parmi les dignités heureuses de la Cour : « Quand à Mme Murat, elle éprouvait un violent désespoir, et, pendant le dîner, elle fut si peu maîtresse d'elle-même, lorsqu'elle entendit l'empereur nommer à diverses reprises la princesse Louis, qu'elle ne put retenir ses pleurs. Elle buvait à coups redoublés de grands verres d'eau pour tâcher de se remettre et paraître faire quelque chose ; mais les larmes la gagnaient toujours[14] », relève Mme de Rémusat. Devant tant d'injustice, elle ne put se contenir et éclata en reproches. Pourquoi était-elle méprisée, tandis que des « étrangères » à la famille recevaient tant d'honneurs ? Sa sœur Pauline semblait approuver sa rébellion. La mine sévère, l'empereur répondit : « En vérité, à voir vos prétentions, Mesdames, on croirait que nous tenons la couronne des mains du feu roi notre père[15]. » Le mot fit taire notre rebelle qui, épuisée, s'écroula inconsciente sur le tapis du salon. Interloqué et sensible à sa détresse, Napoléon s'empressa de consoler sa sœur rebelle et lui promit de lui donner satisfaction dès le lendemain. Le 20 mai 1804, Caroline et ses sœurs furent élevées à la dignité d'altesse impériale. Sa vanité en fut satisfaite, même si son rang l'obligeait encore à céder le pas à sa belle-sœur Joséphine. Avec la nouvelle monarchie réapparurent les querelles d'étiquette, comme au temps de Saint-Simon. Pour la cérémonie du sacre à Notre-Dame, il était prévu par le protocole que les princesses portent le lourd manteau de Joséphine. Ce geste hérité des traditions de l'Ancien Régime parut toutefois trop servile à des Bonaparte ivres de reconnaissance. Après une violente dispute avec Joseph, Napoléon consentit à ce que ses sœurs ne fassent que pincer la traîne. La différence était minime mais elle apaisa les tensions.

SAGA_cs6_pc.indd 221 29/11/2017 12:55:12

Enfin reine…

L'altesse impériale Caroline accoucha d'une seconde fille, prénommée Louise, le 22 mars 1805. Avec la présence du pape à Paris, elle espéra un baptême en grande pompe pour la nouvelle venue dans la famille impériale. Par ailleurs, il était prévu que le second fils d'Hortense, Napoléon Louis, né quelques mois plus tôt, reçoive l'onction papale. Quand sa sœur s'avisa de solliciter pareille faveur, le refus de l'empereur fut catégorique. Il fit valoir qu'il ne serait pas possible de mêler les deux cérémonies, Napoléon Louis étant troisième dans l'ordre de succession au trône tandis que le troisième rejeton, qui plus est une fille, de l'impétueux maréchal n'avait qu'un rang secondaire. La désillusion fut cruelle pour le couple Murat. Partant, la jalousie de Caroline vis-à-vis d'Hortense n'en fut que plus vive : « Je reçois comme toi, j'agis en tout de la même manière puisque je viens te consulter d'avance, et l'empereur te montre toujours pour exemple, comme si toi seule savais bien faire[16] », lui aurait-elle confié. Quand sa sœur Élisa obtint la souveraineté de la principauté de Piombino, elle en devint méprisante : « Voilà donc Élisa princesse pour de bon, elle aura pour armée quatre hommes et un caporal[17]. » Si sa vanité restait insatisfaite, sa cassette en revanche se portait au mieux. Pour la naissance de la princesse Louise, elle reçut la coquette somme de 900 000 francs, de quoi oublier bien des déceptions. Cette manne permit ainsi au couple Murat de racheter le palais alors passablement délabré de l'Élysée. À grand renfort de dépenses et de travaux, Caroline l'aménagea avec goût et raffinement, laissant une marque qui n'allait jamais disparaître, ses somptueux aménagements profitant toujours à nos actuels présidents de la République. Tandis que Caroline suivait avec application le chantier de l'Élysée, la valse des couronnes orchestrée par Napoléon en Europe ne profitait guère aux époux Murat. Certes, ils avaient reçu le grand-duché de Berg, mais si le petit État leur assurait des revenus confortables, son prestige paraissait bien pâle en regard des autres trônes distribués, notamment à ses éternels rivaux les Beauharnais. Déjà vice-roi d'Italie, Eugène épousa Augusta de Bavière en 1806, devenant ainsi le premier membre de la famille impériale à s'unir au gotha européen. Puis Hortense devint reine de Hollande et Stéphanie de Beauharnais fut mariée au grand-duc de Bade. Et, comble de tout, notre grande-duchesse fut désignée

SAGA_cs6_pc.indd 222 29/11/2017 12:55:12

presque à chaque fois pour représenter la famille aux cérémonies célébrant l'élévation de ses pires rivaux. La « préférence » accordée aux Beauharnais exaspérait. Quand cesserait-elle ?

Dans la Maison de la princesse, une séduisante lectrice charmait tout autant par son verbe que par ses atours. Elle s'appelait Éléonore Denuelle de La Plaigne. Parmi l'aréopage des maîtresses de Napoléon, elle figure en bonne place pour lui avoir donné un enfant mâle prénommé Léon, dont elle accoucha le 15 décembre 1806. On ignore si Caroline joua les entremetteuses, comme le fit Pauline à d'autres moments. Quoi qu'il en soit, glisser cette élégante dans les draps de Napoléon se révéla particulièrement utile dans la stratégie anti-Beauharnais. La naissance de ce premier fils naturel de l'empereur bouleversa en effet tout l'édifice dynastique qui faisait jusqu'alors la part belle à la famille de Joséphine. Sachant désormais qu'il pouvait être père, l'empereur se mit à songer sérieusement au divorce. La belle-sœur honnie serait bientôt obligée de céder sa place, même si la partie était encore loin d'être gagnée. Continuant de tendre ostensiblement leur sébile, les Murat restaient particulièrement attentifs aux prochaines distributions de trônes. Un temps Joachim fut pressenti pour être roi de Pologne. La rumeur battait même son plein quand Caroline inaugura le palais de l'Élysée avec le faste d'une future reine. Ce soir-là, son cuisinier, le « grand Laguipière », se surpassa pour le plus grand bonheur de ses invités. Aux lendemains de la fête, il fallut néanmoins déchanter, Napoléon ayant jugé prématuré la création d'un royaume polonais. Après la campagne de 1807 et le traité de Tilsit, un nouveau royaume tomba bien dans l'escarcelle des Bonaparte, celui de Westphalie, mais il fut attribué à Jérôme. Le ressentiment ombrageait la princesse. L'enjouée Caroline devint sarcastique et autoritaire, toujours prête à houspiller ses semblables. Elle se reprit à espérer quand Murat fut envoyé en Espagne. Peut-être serait-il récompensé de ses bons et loyaux services par ce trône chancelant ?

Obligé de réprimer une émeute antifrançaise les 2 et 3 mai 1808, Joachim fut au contraire accusé d'avoir compromis la paix civile dans la péninsule Ibérique. En vérité, Napoléon n'avait pas un instant songé à lui pour la royauté espagnole. Quand Joachim sut que Joseph avait décroché la précieuse timbale et succéderait donc aux Bourbons d'Espagne, il contracta une jaunisse qui le cloua au lit plusieurs jours. On crut même qu'il avait été empoisonné, c'était dire l'étendue de sa déception. Un important lot de consolation

SAGA_cs6_pc.indd 223 29/11/2017 12:55:12

l'attendait toutefois : « Je vous donnerai le royaume de Naples ou celui du Portugal. Répondez-moi sur-le-champ sur ce que vous en pensez, car il faut que cela soit fait en un jour », lui fit savoir un Napoléon plus pressé que jamais. Si le choix du fantasque cavalier se porta tout de suite sur Naples, son état ne s'améliora guère. L'offre de l'empereur avait manifestement déçu le couple. À bout de nerfs, Murat gardait toujours la chambre, tandis que Caroline s'inquiétait de la pauvreté du pays napolitain. À son intendant, elle avoua sans détour ses craintes profondes : « Il est urgent que vous fassiez des fonds le plus possible, car comme nous irons dans un pays pauvre où il y aura beaucoup de dépenses à faire, il serait impolitique de commencer le règne par de nouveaux impôts[18]. » En partant pour Naples, les Murat furent contraints de rendre au domaine de la Couronne toutes leurs possessions acquises grâce aux fonds du Trésor impérial. L'empereur accepta seulement de leur rembourser l'ensemble des sommes déboursées pour les travaux et le mobilier. Les désaccords financiers furent toutefois vite oubliés sous le soleil napolitain. Le domaine dont hérita le couple royal en imposait. L'immense palais de Caserte n'a rien à envier au château de Versailles et le théâtre Saint-Charles est un pur joyau. Et puis comment ne pas être séduit par cette somptueuse baie de Naples que domine le Vésuve ? Malgré ses premières réticences, Caroline aimera passionnément cette terre napolitaine. Le jour de son entrée dans la capitale, le 25 septembre 1808, elle affichait cependant encore une mine boudeuse tandis que retentissaient à son passage d'innombrables vivats.

Pour cette nouvelle dynastie, Napoléon souhaita renforcer les pouvoirs de la reine, agissant ainsi à rebours de ses principes. Dans toutes les autres Constitutions monarchiques dont il était l'inspirateur, les femmes n'occupaient généralement que des rôles de figurantes. En France, il faudra attendre 1813 pour que l'impératrice Marie-Louise se voie confier la régence. Or à Naples, Caroline serait par exemple régente si le roi venait à quitter ses États et même appelée à lui succéder s'il disparaissait. Pourquoi une telle faveur ? Joachim ne devait jamais oublier qu'il n'était roi que parce qu'il avait épousé une Bonaparte. Autrement dit, s'il s'avisait de la répudier, sa couronne tomberait dans le ruisseau. Tout au long de son règne, Joachim n'accepta jamais de n'être que l'« époux de », devenant même jaloux et suspicieux, ce qui créa quelques fêlures au sein du couple. Attaché à ses prérogatives, le roi n'entendait

SAGA_cs6_pc.indd 224 29/11/2017 12:55:12

pas céder un pouce de souveraineté, allant jusqu'à multiplier les bassesses. Au début du règne, Caroline ne parut point s'en soucier, s'occupant seulement des arts ou du contrôle des manufactures. L'éducation des jeunes filles lui fut aussi confiée, jolie revanche pour la « cendrillon » inculte qui subissait autrefois les sévères leçons de Mme Campan. Au palais, la vie de cour devint chaque jour davantage pesante, l'étiquette étant aussi stricte qu'aux Tuileries. Pour Caroline, il fallut s'habituer à vivre en public au milieu d'une foule pressante et curieuse. Bals, cercles, cérémonies ou audiences, la représentation royale ne devait jamais faiblir. L'attitude enjouée et gracieuse de la reine contrastait avec celle du roi qui était gauche et plus à l'aise sur les champs de bataille qu'en société. Dans cette cour dont elle connaissait chaque nom, elle papillonnait à son aise et imposait sa marque. Parfaite dans son rôle, elle était d'autant plus naturelle qu'elle accédait enfin à la vie dont elle avait tant rêvé.

Le cérémonial royal lui permettant toutefois quelques escapades, elle s'enthousiasma par exemple pour le chantier des fouilles de Pompéi. Sous son regard étonné, la maison de Polybe fut ainsi exhumée des cendres qui l'enveloppaient depuis l'éruption. Sous son impulsion, des centaines d'ouvriers furent mobilisés pour exhumer les trésors antiques et de nombreuses terres environnantes rachetées pour poursuivre cette quête fascinante. Dès qu'elle y mettait les pieds, la campagne napolitaine l'apaisait. Elle y trouvait un agréable refuge à ses peines et à ses angoisses. Charmée par le spectacle qui s'offrait à elle, sa prose en devint même poétique : « Tandis que les flots de la mer réfléchissent les rayons de soleil, se peignent de mille couleurs et éblouissent les yeux par le magnifique spectacle qu'ils déploient de toute part ; cependant celui du soir est encore au-dessus ; il est pour moi d'un effet vraiment magique[19] », confia-t-elle à la reine de Hollande avec qui elle s'était entre-temps raccommodée. Mais après ces pauses enchantées, le retour au palais royal était d'autant plus difficile. Sans la bouder, Joachim se méfiait d'elle, la soupçonnant de vouloir s'approprier le pouvoir. Subissant chaque jour de sévères remontrances impériales venues de Paris, il crut son épouse de connivence avec son frère, d'où sa méfiance envers elle. Toujours aussi volage, Joachim enchaînait les conquêtes, tout en apparaissant chaque jour plus jaloux vis-à-vis de Caroline, un comble. Bref, les premiers pas du couple en terre napolitaine tournaient à l'aigre. Le conflit domestique minait la reine, comme en témoignent ces quelques mots à Hortense : « J'ai du chagrin,

SAGA_cs6_pc.indd 225 29/11/2017 12:55:12

j'ai de l'humeur. J'ai enfin du noir dans l'âme[20]. » Recluse dans ses appartements, elle pâlissait chaque jour davantage, comme atteinte par une sévère dépression. Malgré son trouble, elle n'en voulait pas vraiment au roi, estimant que cette situation délétère était plutôt causée par son « injuste frère ». Tout à son ressentiment, Joachim prêta d'ailleurs une oreille attentive aux appels à peine voilés de Fouché, le ministre de la Police, et de Talleyrand, qui songeaient à lui pour le trône de France si d'aventure l'empereur venait à disparaître en Espagne où il était occupé à faire campagne. Quelques courriers imprudents venant de Naples et prouvant l'intérêt du roi pour ce « complot » auraient même été interceptés. Ces quelques conciliabules inquiétèrent Napoléon, au point de le faire rentrer à Paris. Dès son retour, il tempêta contre Talleyrand, sans toutefois vraiment l'écarter, réprimandant plus mollement Fouché. Joachim ne reçut en revanche ni mise en garde ni même un seul reproche. Un silence particulièrement inquiétant.

Sur le fil du rasoir

Après la campagne d'Autriche, le couple fut convoqué à Paris pour la mi-décembre 1809. Pour ne pas affoler leurs sujets, Caroline et Joachim quittèrent leur royaume en toute discrétion. S'inquiétant de voir l'Empire français s'agrandir sans cesse au détriment des États voisins, ils voyagèrent fébriles vers la France. Allaient-ils être détrônés ? Dans la capitale, une tête était sur le point de perdre une couronne, mais c'était celle de Joséphine. On imagine sans peine le soulagement des Murat quand ils l'apprirent. Le 15 décembre, avec les autres membres de la famille Bonaparte, ils assistèrent à la mort politique de celle qui les avait tant contrariés. Pourtant, malgré cette victoire sur le clan Beauharnais, Caroline ne parvenait pas à se réjouir. Avec la disparition de Joséphine, une nouvelle ère s'ouvrait. Serait-elle favorable aux Murat ? Rien n'était moins sûr. Surpuissant, Napoléon régnait sans partage. Avec Joachim, Caroline n'était que l'un de ses *missi dominici*, et même si l'un et l'autre paraissaient avoir regagné ses faveurs, ils pouvaient encore disparaître d'un simple claquement de doigts. Les mains liées, les Murat avançaient ainsi tête basse. Près de l'empereur, Caroline retrouva cependant une certaine insouciance et se rassura un peu. Cette proximité l'incita même à prendre son parti : « Ainsi rends-toi à

SAGA_cs6_pc.indd 226 29/11/2017 12:55:12

ses ordres. Crois-moi, avoir dans ce moment un autre sentiment ne signifierait qu'un entêtement déplacé[21] », conseilla-t-elle notamment à Joachim. Insigne honneur, elle fut désignée pour accueillir la nouvelle impératrice, Marie-Louise, à la frontière. Même si cette charge protocolaire ne l'enthousiasmait guère, elle l'accepta avec empressement : « [L'empereur] est si bon pour nous que je ne puis lui refuser ce qu'il regarde comme un grand service[22]. » Vis-à-vis de Napoléon, n'agissait-elle que par intérêt ? Ses sourires gracieux n'étaient-ils que pure comédie ? On serait tenté de le croire, même si les liens de sang n'avaient probablement pas entièrement disparu.

Entre son frère et son époux, la reine jouait avant tout les équilibristes pour mieux se maintenir. À Braunau, elle rencontra une impératrice « belle de tournure, de la noblesse dans la taille, d'une grande fraîcheur » et qui lui donnait du « ma sœur, la reine de Naples »[23]. La politesse exquise de l'Autrichienne comblait d'aise notre héroïne. Son orgueil en était flatté. Apparaître désormais comme la *sœur* de la nièce de Marie-Antoinette, quelle jouissance ! Mais c'était oublier qu'elle ne devait ce titre que grâce à la puissance des baïonnettes françaises. Pour le moment, tout à ses illusions, elle ne se préoccupa que de la majesté de ses atours, contrainte d'endurer une représentation permanente loin d'être une sinécure. Pour le voyage de retour, elle resta en voiture plus de seize heures sans pouvoir en descendre et en compagnie de ses écuyers et de ses gardes, ce qui l'obligea à oublier toute pudeur pour certains besoins naturels. Et à force de n'entendre de l'aube au crépuscule que des vivats adressés à Marie-Louise, elle en devint somnambule, criant elle aussi « Vive l'impératrice ! » alors qu'elle reposait dans les bras de Morphée. Sur son conseil, Joachim accepta finalement de se rendre au mariage, mais en traînant des pieds : « Sire, je reçois la lettre de Votre Majesté, écrit-il à Napoléon d'un ton résigné, qui m'ordonne de me rendre à la célébration de son mariage. Sire, jamais ordre ne fut exécuté avec plus de joie[24]. » Les convocations de l'empereur ne se discutaient pas encore. Pendant cette période, la susceptibilité de Joachim continua d'être durement éprouvée. Par exemple, il n'avait pas été informé du voyage de la reine à Braunau, comme s'il était mis à l'écart. Pour réparer cette maladresse, Caroline se lança dans des explications plutôt confuses sans convaincre son impétueux Joachim.

Le roi était en outre très affecté par la moindre remontrance de son beau-frère. En réponse à une énième consigne impériale,

il eut ce mot : « Votre Majesté ne voudrait pas que je fusse le seul malheureux dans une circonstance qui assure son bonheur et celui de l'Europe[25]. » S'il est vrai que Napoléon n'agissait pas toujours avec doigté, les constantes jérémiades de ce trompe-la-mort, si valeureux sur les champs de bataille, prêtent parfois à sourire. S'il s'inquiétait de la complicité que la reine entretenait avec son frère, il restait sincèrement épris d'elle. Le même attachement subsistait en retour : Caroline ne pouvait rester longtemps éloignée de son fringant époux. Sans nouvelle de l'autre, leurs plumes devenaient jalouses et même furieuses. S'ensuivait presque toujours une tendre réconciliation, propice à de nouveaux élans amoureux. Aux derniers jours du printemps 1810, la reine tomba d'ailleurs de nouveau enceinte de son ardent cavalier. Le retour vers Naples fut ensuite particulièrement éprouvant pour cette femme qui attendait son quatrième enfant. En arrivant au palais, elle découvrit l'absence du roi, parti en Calabre conquérir la Sicile sans le soutien formel de Napoléon. Entre les deux hommes, les relations restaient âpres. Joachim fulminait sans cesse contre lui : « On n'est pas roi pour obéir[26] », répétait-il. Devant chaque demande impériale, il se cabrait, protestait, récriminait. Manifestement ragaillardie par son séjour parisien, la reine le désavoua, lui conseillant vivement de ne plus protester. Elle le mit aussi en garde. Napoléon, lui dit-elle, ne tolérait plus le manque d'égards qu'il lui témoignait. Autrement dit, si Joachim ne changeait pas d'attitude, il perdrait son trône. Puis elle critiqua vertement ses choix, considérant par exemple l'expédition en Sicile comme une erreur majeure. Pour le roi, c'en était trop. Jouer les rois d'opérette n'était pas dans sa nature et son orgueil blessé lui commandait de réagir. Il saurait mettre au pas sa fière épouse.

Dans la nuit du 12 septembre 1810, le Vésuve entra dans une éruption terrible, recouvrant de cendres et de lave de vastes étendues. Les grondements du géant minèrent encore davantage une Caroline déjà bien affectée. Une semaine plus tôt, une fausse couche lui avait enlevé l'enfant tant attendu. À peine avait-elle retrouvé un peu le sommeil qu'elle reçut enfin une réponse du roi. La lettre était violente et sans la moindre compassion pour le drame intime qu'elle venait de subir. Avec fureur, Joachim l'accusa de soutenir ceux qui voulaient sa perte. En parcourant la prose de son époux, Caroline comprit qu'elle avait poussé un peu trop loin son avantage. Dans le même temps, l'expédition de Sicile tourna au désastre, l'armée napolitaine ayant sombré dans un traquenard habilement préparé par

SAGA_cs6_pc.indd 228 29/11/2017 12:55:12

les Anglais. Défait et tourmenté, le roi rentra cependant à Naples bien décidé à reprendre le dessus dans son ménage. Pour le mari jaloux, le combat fut semble-t-il plus facile que contre les Anglais. Assurément dépressive depuis sa fausse couche, Caroline rendit les armes et renoua avec lui, comme en témoigne cette nouvelle grossesse qui surprit le couple au commencement de l'année suivante.

Dans le même temps, l'Empire français attendait une autre naissance, celle du roi de Rome. Pour son baptême, Caroline fut choisie comme marraine. Malgré cet honneur, Joachim l'empêcha de se rendre à Paris, par crainte qu'elle ne s'entende à nouveau dans son dos avec son frère. Il se rendrait seul à l'invitation de l'empereur. Restée à Naples, la reine fit encore une fausse couche, la seconde en l'espace de huit mois. Désormais, elle ne pourrait plus enfanter. Le coup fut terrible pour cette mère aimante. Après cette brutale désillusion, ses idées noires reprirent le dessus et sa chambre devint son seul horizon. Quand Joachim rentra dans ses États, il n'avait plus qu'une idée en tête, s'affranchir de la pesante tutelle française. Même si lors du baptême les relations avec l'empereur avaient été cordiales, d'insistantes rumeurs avaient fini par le convaincre d'agir contre le parti « français » emmené par le ministre Daure que l'on soupçonnait lui aussi d'être l'amant de la reine. De nouveau, la calomnie avait abusé le roi, sans que Caroline, amaigrie et dépressive, trouve la force de s'opposer pour le moment aux incartades de son mari qui passa sans prudence – et sans réflexion – à l'offensive.

Un décret daté du 14 juin 1811 obligea en effet soudainement tous les étrangers occupant un emploi à se faire naturaliser napolitains, sous peine de se voir expulsés. Personne n'était dupe, la mesure revenait à chasser les Français. En réponse, Napoléon révoqua le décret et ôta le commandement des troupes françaises à Joachim. L'un des soutiens du roi à Paris, le général Aymé, fut même arrêté sous un fallacieux prétexte. Tandis que nombre de Français s'apprêtaient à plier bagage, le roi paraissait à présent effrayé des conséquences de ses actes. Le 7 juillet, une estafette portant un pli de l'empereur qui lui était destiné se présenta aux portes du palais. Personne n'osa délivrer le message à l'intéressé tant il paraissait abattu et éprouvé. Seule la reine trouva le courage de décacheter la lettre. Après avoir lu les mises en garde de son frère, elle convainquit facilement le roi de revenir sur sa décision, reprenant ainsi l'ascendant dans son couple. Maîtresse d'elle-même, rusée et intuitive, elle attendait toujours le moment propice pour

SAGA_cs6_pc.indd 229 29/11/2017 12:55:12

avancer ses pions. Vis-à-vis de Joachim, elle savait se montrer tour à tour rassurante, suggestive ou menaçante pour l'influencer à sa main. Du grand art. Mais cette position instable lui coûtait chaque jour davantage. Ses traits s'altéraient. Face à elle, le parti napolitain ne désarmait pas, répandant son fiel dès que l'occasion lui en était donnée. Comprenant qu'il était sur le point de perdre la partie, le ministre Maghella, principale figure du parti antifrançais qui avait l'oreille du roi, accusa la reine d'infidélité avec Daure, sur la base de caquets ancillaires pourtant très incertains. Même si les preuves apportées étaient faibles, Joachim, à nouveau déstabilisé, renvoya le ministre français sans ménagement. Cette disgrâce sonna Caroline. Les jours qui suivirent, des poignées de cheveux garnissaient son peigne. Fort heureusement, la coiffure à la Titus restait à la mode, ce qui lui épargna le port d'une perruque. Si Caroline venait de perdre une manche, le jeu restait cependant ouvert tant l'intrigue du parti antifrançais était basse et grossière.

Un nouveau courrier de l'empereur vint cependant mettre un terme au psychodrame napolitain. Si le roi ne changeait pas de politique, Naples serait annexée à l'Empire. Sa mise en demeure fit l'effet d'une bombe. Dévasté, Joachim supplia Caroline de se rendre à Paris afin de plaider sa cause. Joli revirement quelques mois seulement après l'avoir empêchée d'assister au baptême de son neveu. Malgré les insinuations minables du parti napolitain, Caroline triomphait une nouvelle fois. L'envoyer au-devant de son frère était cependant risqué après ce qu'elle venait de subir. Si elle l'avait voulu, elle aurait facilement pu accabler le roi et lui ôter le peu de crédibilité qui lui restait. Elle préféra plutôt plaider l'apaisement. Même si l'ingratitude du pouvoir lui pesait, elle n'entendait pas renoncer, restant par ailleurs attachée à son époux en dépit de leurs différends. Aux Tuileries, elle fit preuve d'une telle humilité que peu à peu elle parvint à amadouer son frère. Retourner la situation lui fut d'autant plus facile que Napoléon avait besoin de tous ses alliés pour la guerre qui s'annonçait contre la Russie. Au moment où l'empereur projetait d'envahir la terre des tsars, un conflit ouvert avec Naples n'était évidemment pas souhaitable. En outre, la présence du valeureux Murat à la Grande Armée allait de soi. Entre deux claquements de boules de billard, l'empereur pardonna donc rapidement à son vassal ses incartades passées. Sus à la Russie désormais. Pendant l'absence du roi, la régence fut déposée entre les mains de Caroline. Elle ne pouvait toutefois signer aucun

SAGA_cs6_pc.indd 230 29/11/2017 12:55:12

décret, aucune nomination, aucune loi, Joachim restant méfiant. Cependant, même bridée, la reine gouverna avec sérieux et application, alors même que la situation laissée par le roi n'était guère brillante.

Les caisses étaient vides, les Anglais menaçaient les ports et les brigands couraient les campagnes. Résolue et sans état d'âme, elle sut faire face et conserva l'intégrité du royaume. La lionne Caroline défendit ainsi sa terre toutes griffes dehors. Sa santé cependant chancelait. Elle ne pouvait presque plus rien manger et une toux grasse la rendait pratiquement aphone. Si la maladie n'entamait pas sa détermination, l'inquiétude se lisait sur son visage. Les nouvelles venant de Russie étaient rares. Et quand un courrier à bout de forces parvenait à Naples, les lettres qu'il apportait étaient souvent sévères pour la reine. Même plongé dans la fureur des combats, Murat restait jaloux de ses prérogatives, condamnant vertement certaines décisions de son épouse. Puis une certaine complicité réapparut, comme à chaque fois. Joachim se languissait de son royaume et de son épouse. Trois jours après le passage de la Bérézina, Napoléon quitta l'armée pour rentrer précipitamment à Paris et laissa son commandement à son beau-frère. Entre décembre 1812 à janvier 1813, sous son commandement, les débris de la Grande Armée continuèrent leur sinistre repli, mais dans la tourmente neigeuse Joachim s'inquiétait pour son trône. Le 15 janvier, sans ordre, il décida de rentrer à Naples. Deux semaines plus tard, affublé d'une longue pelisse et d'un bonnet à poil long, il retrouva son palais de Caserte. Sa désertion courrouça l'empereur : « C'est un fort brave homme sur le champ de bataille, mais il est plus faible qu'une femme ou qu'un moine quand il ne voit pas l'ennemi. Il n'a aucun courage moral[27] », écrit-il rageusement à sa sœur. Il resterait en froid avec les époux Murat ; Caroline ne serait plus invitée à Paris et le roi appelé à la Grande Armée seulement à l'automne suivant. Cette mise à l'écart les affecta davantage que de longs reproches. Ensuite le pardon impérial ne viendrait pas. Prête à tout pour sauver sa couronne, l'acrobate Caroline se rangea corps et âme derrière son roi, le poussant même à abandonner le parti français. Son fil d'équilibriste venait de rompre.

SAGA_cs6_pc.indd 231 29/11/2017 12:55:12

Emportée par la tempête

Dans le grand fracas du désastre impérial en 1814, il y eut tant de désertions, d'abandons ou de trahisons qu'il fallut un épais dictionnaire, le *Dictionnaire des girouettes*, pour les recenser. Dans ce recueil, chaque revirement politique valait une girouette à son auteur. Murat en obtint six, le maximum étant de douze, un score finalement très moyen pour notre cavalier. En regard, les notices consacrées dans un autre ouvrage aux « immobiles » tenaient en quelques minces feuillets. Après tant de défections, l'empereur considéra d'un autre œil le retournement d'alliance des Murat. Dès son arrivée à l'île d'Elbe, il reprit d'ailleurs contact avec Naples comme si rien ne s'était passé. L'empereur eut le pardon d'autant plus facile que son royaume d'opérette manquant de tout, l'aide des Murat lui parut essentielle. Détesté par tous ses voisins immédiats, de la France de Louis XVIII aux États pontificaux, il ne pouvait espérer de relations normales qu'avec un seul État, le royaume napolitain. Au début, ses premières demandes furent accueillies avec la plus grande froideur, la reine Caroline jugeant ses demandes « incompatibles avec leur situation personnelle[28] ». La reine ne voulait à aucun prix compromettre la précieuse alliance avec l'Autriche qu'elle croyait encore solide. Au fil des mois, il lui fallut cependant déchanter. Le chancelier Metternich ne soutenait plus que du bout des lèvres son allié napolitain. Au congrès de Vienne qui s'ouvrit le 1er novembre 1814, la France comme l'Espagne souhaitaient ouvertement le départ immédiat des Murat. Depuis la chute de l'Empire, les Bourbons avaient repris tous leurs anciens trônes, seul Naples leur échappait encore. Avec toute l'habileté qu'on lui connaît, Talleyrand intriguait pour faire tomber Joachim et Caroline. Progressivement, ses coups de boutoir firent trembler les positions napolitaines. Sous les lambris dorés des salons viennois, pour beaucoup de diplomates Murat n'était de toute manière qu'un « coquin de fils de cuisinier ». Au bal des vainqueurs, ces Bonaparte-là n'étaient manifestement pas les bienvenus.

Quand Caroline et Joachim comprirent leur exclusion, ils se rapprochèrent naturellement de Napoléon et lui firent savoir qu'ils étaient disposés à l'aider. Entre Naples et l'île d'Elbe, une correspondance secrète débuta aux premiers jours de l'année 1815. Quelques semaines plus tard, persuadé qu'il n'était plus en sécurité

SAGA_cs6_pc.indd 232 29/11/2017 12:55:12

sur l'île d'Elbe, l'Aigle s'envola de son nid pas aussi douillet qu'on aurait pu le croire pour débarquer au golfe Juan le 1er mars 1815. Au même moment, la France des Bourbons était parvenue à nouer une alliance avec l'Angleterre et l'Autriche pour entreprendre très prochainement une expédition militaire contre Naples. Dans ce contexte, Joachim ne pouvait rester l'arme au pied. Avant même que l'Autriche ne soit à même de concentrer ses forces, il partit en campagne. Exalté par l'odeur de la poudre et certain de sa victoire, il crut même possible de réunir toute l'Italie sous son sceptre. Son heure était-elle enfin arrivée ? Les débuts de sa première campagne furent plutôt prometteurs. Devant lui, on fuyait en désordre. Au palais royal, l'humeur de Caroline était cependant bien morose. La nouvelle guerre n'était que pure folie pensait-elle. En jouant aux aventuriers, Napoléon comme Joachim risquaient de tout perdre. Au large de Naples, la flotte britannique se faisait d'ailleurs chaque jour plus menaçante. Dans la nuit du 19 au 20 mai, le retour de son époux la réveilla en sursaut. Après sa terrible défaite de Tolentino le 3, il n'était plus qu'un fuyard aux abois. Le surlendemain, il renonça à son abondante chevelure, emporta quelques diamants et disparut précipitamment. Caroline ne le reverra jamais. Seule au milieu de la tempête mais calme et résolue, elle prit langue avec l'amiral anglais Exmouth pour négocier les conditions de son départ. Après de courts palabres, il l'autorisa à partir à bord du *Tremendous* avec sa suite. En quittant la rade de Naples, Caroline aperçut au loin le navire qui ramenait le Bourbon Ferdinand sur le trône. Cruel chassé-croisé pour celle qui avait tant œuvré pour se maintenir en dépit des vents mauvais.

La reine fut conduite à Trieste avec ses enfants pour être remise à l'Autriche. Comme tous les Bonaparte, elle ne fut pas autorisée à rentrer en France au moment où la guerre reprenait. Elle espérait encore pouvoir rejoindre Napoléon quand la nouvelle de la défaite de Waterloo vint briser ses derniers espoirs. Quelques semaines plus tard, elle apprit une nouvelle plus terrible encore. Après une tentative manquée de débarquement en terre napolitaine près du Pizzo, Joachim avait été passé par les armes. Son projet fou de reconquête de son royaume lui avait coûté la vie. Malgré sa peine immense, Caroline trouva la force d'écrire ces quelques mots : « Il a péri, griffonne-t-elle à Hortense, et avec lui s'est perdue toute espérance de bonheur pour ma famille et pour moi. Nous le pleurerons toute notre vie[29]. » Reine déchue, veuve larmoyante et presque

désargentée, telle était la situation de Caroline en cette fin d'année 1815 quand elle changea d'identité pour devenir la comtesse de Lipona, anagramme de Napoli, cette terre si chère à son cœur. Incognito, elle sombra dans l'oubli. Sans être complètement dans la gêne, elle ferma à double tour sa cassette, évitant prudemment toute dépense fastueuse. En outre, sa famille se mit à lui réclamer de l'argent. Dans l'espoir d'augmenter son pécule d'exilé, chacun refaisait ses comptes. À Trieste, sa joie de revoir Jérôme fut ainsi rapidement gâchée quand ce dernier lui réclama abruptement le demi-million qu'il disait lui avoir prêté. Il s'ensuivit de longues années de querelles avec le frère cadet, mais aussi avec le cardinal Fesch qui lui présenta quelques créances. Dans l'entourage immédiat de Caroline, la présence constante et bienveillante d'un ancien ministre du royaume de Naples, Francesco Macdonald, fit jaser. Que faisait-il auprès d'elle ? Le précieux consolateur devint très probablement son amant.

Après un deuil somme toute rapide, Caroline retrouva donc une épaule aimante sur laquelle elle pouvait s'appuyer. Mais qui pourrait l'en blâmer après les épreuves qu'elle venait de subir ? En 1817, elle traîna son chagrin au château de Frohsdorf, près de Wiener Neustadt, en Basse-Autriche, où se trouvaient également Jérôme et son épouse Catherine. Malgré l'allure distinguée de son parc à la française, cette demeure à l'allure massive avec ses vastes fossés et sa tour féodale ressemblait davantage à une prison qu'à une coquette villégiature pour souverains oubliés. En français, Frohsdorf se traduit par « village de la joie », drôle de nom pour un morne exil. Recluse, la reine trompa un peu son ennui en redonnant du lustre à ses appartements et en ajoutant une piscine d'intérieur. Elle reçut aussi plusieurs visites, notamment celle de Juliette Récamier, dont elle appréciait la « conversation vive » et les « manières caressantes ». Si la reine avait pris de l'embonpoint, son charme n'était pas encore flétri : « On comprenait qu'elle devait, quand elle voulait plaire, exercer un grand empire de séduction[30] », dira aussi la belle Juliette. Mais autour d'elle, on ne se pressait guère. Même avec sa famille, les liens étaient plutôt distendus. Madame Mère la boudait un peu, ne lui ayant jamais vraiment pardonné son attitude vis-à-vis de Napoléon. Après un long purgatoire, Caroline fut enfin autorisée à retourner en Italie en 1830. À Florence, elle acheta le petit palais Grifoni et retrouva une vie publique dans le confort douillet de ses salons : « On va chez elle pour la voir, l'admirer,

SAGA_cs6_pc.indd 234 29/11/2017 12:55:12

l'écouter surtout et s'attendrir, car jamais nulle femme n'eut plus de grâce et d'enchantement dans la parole[31] », s'enthousiasma le poète Joseph Méry. Sous la monarchie de Juillet, la comtesse de Lipona fit plusieurs séjours en France, dernières pérégrinations d'une vie d'exception.

À la fin de l'année 1838, un cancer de l'estomac vint surprendre notre héroïne. Après six mois d'agonie, elle rendit son âme à Dieu le 18 mai 1839, elle n'avait que cinquante-sept ans. On l'inhuma dans l'église des Ognissanti, à Florence, non loin du tombeau du peintre Sandro Botticelli, où elle repose encore, dans une petite chapelle récemment restaurée. Deux mariages avantageux avaient heureusement mis ses deux filles à l'abri du besoin, Louise épousa un comte Rasponi et Letizia un marquis Pepoli. Les Murat allaient ainsi faire souche en Italie où ils comptent depuis de nombreux descendants. Femme réputée et estimée, Letizia fut même surnommée la « reine de Bologne » et l'un de ses fils fut élu à la mairie de cette ville. Quant aux fils de Caroline, ils furent très tôt tentés par le démon de l'aventure. Têtes chaudes comme leur père, Achille et Lucien partirent tous deux pour les États-Unis. Sous l'uniforme américain, le premier s'illustra pendant les guerres séminoles, avant de devenir en 1825 maire de Tallahassee, en Floride. Fiancé à une arrière-petite-nièce de George Washington, il l'épousa l'année suivante. Après être retourné à plusieurs reprises en Europe, il disparut en 1847 sans descendance. De son côté, après un naufrage et plusieurs mois passés dans les geôles espagnoles, son frère Lucien vint aussi s'établir outre-Atlantique. Succombant aux charmes d'une protestante répondant au nom de Caroline Fraser, il l'épousa et ensemble ils eurent cinq enfants. Après une faillite retentissante, Lucien et son épouse vécurent des maigres revenus d'un pensionnat de jeunes filles dont ils avaient la charge, avant de s'établir en France en 1848. Élu député puis sénateur, Lucien reçut la dignité de prince en 1853. Parlementaire replet mais tenace, il fut aussi grand maître du Grand Orient de France. Le prince Murat, dont les restes reposent au Père-Lachaise, mourut en 1878. Ses descendants sont les représentants actuels de la Maison Murat.

SAGA_cs6_pc.indd 235 29/11/2017 12:55:12

VIII

Jérôme, le survivant

Personne n'aurait parié un sou sur son incroyable longévité. Cette tête folle n'aurait pas dû survivre. Longtemps, il lui manqua du plomb dans la cervelle, au point de se jeter à corps perdu dans des aventures périlleuses. Dix fois, cent fois, à terre ou en mer, une balle anglaise, un sabre de barbaresque ou de dragon aurait pu l'étendre raide mort. Longtemps, la mort ne voulut pas de lui. En Méditerranée il côtoya la peste et à Saint-Domingue la fièvre jaune. Alors que sur les mers la marine anglaise régnait en maîtresse, jamais il ne fut capturé au cours de ses nombreuses traversées. Jérôme Bonaparte possédait sans doute une bonne étoile, de celles qui vous préservent miraculeusement. Courageux ou inconscient ? Sans doute les deux à la fois. Son indicible orgueil lui donna aussi une irréductible confiance en lui. Jérôme en était persuadé, sa majesté n'était pas un accident de l'histoire.

En 1814, tandis que l'Empire de son frère s'écroulait avec fracas, il n'entendait pas changer de position. On l'avait injustement spolié de son trône westphalien et il exigeait réparation. À l'Autrichien Metternich, il demanda une légation, celle de Bologne, et au tsar Alexandre, il réclama Gênes. Son toupet n'avait d'égal que son ignorance. Pour les vainqueurs de Napoléon qui s'apprêtaient à redessiner la carte de l'Europe, aucun Bonaparte ne devait plus régner ne serait-ce que sur une misérable principauté. La relative liberté de Napoléon sur l'île d'Elbe donnait déjà la migraine aux diplomates et on s'activait en coulisse pour détrôner Murat. Malgré son insistance, le roi ne fut pas même autorisé à se rendre en Italie. Par la suite, Metternich consentit toutefois à l'accueillir à Trieste,

SAGA_cs6_pc.indd 237 29/11/2017 12:55:13

ville alors rattachée à l'Autriche. Jérôme s'y installa début août 1814, rapidement rejoint par son épouse Catherine de Wurtemberg. Grâce à l'appui d'un émigré français, le couple acheta le Palazzo Romano situé près du port. Entourées par une cour maigrelette, les deux têtes couronnées y menèrent une existence banalement bourgeoise. « En pays d'exil, même le printemps manque de charme », prévient un proverbe russe. À Trieste, malgré la douceur du climat et l'élégance de la ville, l'exil paraissait si morne aux deux époux : « La ville est triste[1] », se lamentait la reine. Un heureux événement vint cependant rompre cette désespérante monotonie.

Le 24 août à midi, Catherine accoucha avec peine de son premier enfant qui fut prénommé Napoléon Jérôme Charles. Malgré une délivrance difficile, l'enfant semblait « bien portant et bien joli ». Après sept ans d'une longue attente, un héritier poussait enfin ses premiers cris au sein de cette famille-là. L'heureux père était ivre de bonheur. Pendant les heures difficiles, il n'avait pas un instant quitté le chevet de sa femme, l'entourant de toute sa tendresse. Dans la nuit de l'exil, cette naissance représentait une petite lueur d'espoir, même si au-dehors le ciel s'assombrissait. Un bruit inquiétant courait les gazettes, bientôt Napoléon serait déporté dans une île perdue de l'Atlantique Sud, Sainte-Hélène. Une longue captivité semblait donc promise aux Bonaparte. Le 12 mars 1815, la ville de Trieste parut plus agitée qu'à l'ordinaire. De maison en maison, on répétait la même rumeur : l'empereur venait de quitter son île misérable pour débarquer en Provence. Au Palazzo Romano, on n'osait y croire et surtout on s'inquiétait. Le cadet des Bonaparte serait sûrement arrêté par la police autrichienne. À Vienne, Metternich préparait en effet son assignation à résidence dans la ville de Prague. Autrement dit, si l'ancien roi voulait fausser compagnie aux Autrichiens, il n'y avait plus un instant à perdre. Quand il confia à Catherine son désir de rejoindre son frère, la jeune mère eut un moment d'angoisse. Et s'il était pris ou même tué dans son entreprise ? Malgré ses inquiétudes, elle l'encouragea dans son projet. Toute fuite par la terre étant cependant impossible, ne restait que la voie maritime.

Avec l'aide du consul de Naples, un discret navire fut affrété et une vingtaine de matelots recrutés. Aucun bateau ne pouvant quitter le port sans avoir été visité par la police, Jérôme allait devoir ruser s'il voulait fausser compagnie aux Autrichiens. En outre, devant le Palazzo Romano, les espions étaient aux aguets, si le roi s'avisait de mettre le nez dehors, ils le suivraient à coup sûr. Pour couvrir sa sor-

SAGA_cs6_pc.indd 238 29/11/2017 12:55:13

tie, Catherine envoya un billet alarmiste au gouverneur de Trieste : son mari était au plus mal, prétendait-elle. Dans la nuit du 24 mars, notre fugitif enfila des habits bourgeois puis, accompagné par trois aides de camp, sortit par une porte dérobée. À la faveur de l'obscurité, personne ne remarqua heureusement leurs banales pelisses. L'œil aux aguets et la main sur le pistolet, les quatre hommes se faufilèrent jusqu'au navire. Sans bruit, ils montèrent à bord puis se dissimulèrent en un instant. Le capitaine scrutait les quais. Pas âme qui vive à l'horizon. Personne n'avait remarqué le départ de Jérôme. Après deux ou trois heures d'attente dans le plus parfait silence, l'ancre fut levée puis l'embarcation s'éloigna sur une mer tranquille. Au petit matin, la petite voile napolitaine filait vers le large au nez et à la barbe des Autrichiens endormis. Adossé au bastingage, le roi semblait perdu dans ses pensées : « Embarqué sur mon frêle navire, je m'abandonnai à mes réflexions et à tout mon chagrin[2] », confia-t-il plus tard à son épouse. À bord, la satisfaction était de mise, le plan avait fonctionné. Mais, soudain, un vent contraire contraria la marche du navire. Pis même, l'embarcation était irrésistiblement ramenée sur Trieste. Le périple allait-il déjà s'achever ?

Ancien marin, Jérôme décida de relâcher dans une crique voisine. Malgré la houle vigoureuse, il parvint à toucher terre sans encombre. Après une première nuit à terre, les vents contraires ne faiblissaient toujours pas. Le lendemain, le cadet des Bonaparte et ses compagnons d'aventure décidèrent de prendre un peu de repos dans une auberge voisine, mais à peine y avaient-ils posé leurs bottes que cinq grenadiers autrichiens firent irruption. Pour permettre au roi de leur échapper, l'un de ses aides de camp joua les ivrognes et provoqua une bagarre. Malgré le tumulte, les soldats remarquèrent les trois autres comparses qui semblaient bien trop pressés pour être honnêtes. À coups de sabre, Jérôme et les siens forcèrent alors le passage. Avec les Autrichiens à leurs trousses, ils se précipitèrent vers la mer sans regarder derrière eux. Tandis que les balles sifflaient au-dessus de sa tête, le roi réussit à se hisser tant bien que mal à bord de son bateau. Dans la plus grande précipitation, la grande voile fut hissée au moment même où le vent se mettait enfin à souffler. Éole fut ainsi providentiel dans la fuite de notre héros. Sur le rivage, les uniformes blancs assistèrent impuissants à l'envol des fuyards et la folle aventure put continuer. Deux jours plus tard, près d'Ancône, une plage hospitalière attendait le roi et sa suite. Au loin, on apercevait une nuée d'uniformes. C'était l'armée de Murat. L'ancien roi avait réussi son évasion.

SAGA_cs6_pc.indd 239 29/11/2017 12:55:13

En compagnie de Fesch et de Madame Mère, il embarqua ensuite près de Naples pour la France. Le 19 mai, le port de Bastia était en vue : « Je fus bien aise de passer quelques heures dans ce pays, berceau de mon enfance[3] », se souviendra-t-il. La remontée vers Paris fut ensuite rapide et glorieuse. À Lyon, Jérôme fut célébré, acclamé. Le 1er juin 1815, il participa aux côtés de ses frères à la cérémonie du Champ-de-Mai voulue par Napoléon pour célébrer le résultat d'un plébiscite qui venait d'approuver les nouvelles mesures constitutionnelles. Sur la fastueuse estrade, il se tenait à la droite de l'empereur, vêtu tout de blanc, costume de velours et manteau à l'espagnole parsemés d'élégantes abeilles dorées. Le petit costume de cour des quatre Bonaparte (Napoléon, Joseph, Lucien et Jérôme) tenait en vérité de la mascarade. Leur pompe désuète parut d'ailleurs si éloignée des nécessités du temps qu'ils furent nombreux à rire sous cape. La plupart des Français redoutaient une guerre prochaine. Lorsque la mobilisation fut décidée, Jérôme accepta d'ailleurs très vite un rôle dans la nouvelle armée que l'empereur mettait sur pied depuis plusieurs semaines déjà. Il reçut ainsi le commandement d'une division d'infanterie, la 6e, la « plus belle » dira-t-il plus tard, et fut élevé à la dignité de lieutenant général. Pour encadrer ce jeune frère parfois inconséquent, Napoléon lui imposa toutefois comme supérieur direct un homme d'expérience, le général Reille.

Le 14 juin 1815, quand Jérôme arriva au quartier général du 2e corps auquel il appartenait, l'atmosphère était tendue. Les doigts fébriles des officiers parcouraient les cartes d'état-major. L'ordre de marche n'intervint que le lendemain, à 4 heures du matin. La progression fut ensuite rapide, presque irrésistible. L'ennemi prussien fuyait en désordre après chaque attaque des soldats de Reille. Mais le 16, l'armée anglaise solidement installée à un carrefour appelé les Quatre-Bras, barrait la route de Charleroi à Bruxelles. Fallait-il attaquer cette armée commandée par le duc de Wellington ? Au sein de l'état-major, l'hésitation dominait. Après d'interminables discussions, le lieutenant général reçut enfin l'ordre de se porter en avant. L'une de ses brigades lutta pied à pied contre quatre bataillons dans le bois dit « du Bossu ». Le corps à corps fut sanglant et les pertes terribles. À mesure que Jérôme progressait, l'ennemi se renforçait irrésistiblement. L'héroïque mêlée fut ainsi d'une rare violence. Le duc de Brunswick, dont le duché avait autrefois disparu au profit de Jérôme, tomba, le corps criblé de balles. Ses pistolets furent recueillis pour être offerts en trophée au lieutenant général. Dans le même temps,

SAGA_cs6_pc.indd 240 29/11/2017 12:55:13

à quelques kilomètres à l'est, Napoléon bousculait les Prussiens de Blücher. Leur fuite obligea les Anglais à reculer vers une « morne plaine », celle de Waterloo. À l'aube du 18 juin, la pluie avait cessé mais l'humidité faisait encore grelotter les soldats affamés. Dans la boue, l'artillerie peinait à manœuvrer. Vers les 7 heures du matin, en grand uniforme, Jérôme se présenta au quartier général de son frère installé dans la ferme du Caillou. Sur une table paysanne, il participa au frugal déjeuner de l'état-major impérial. L'assurance de son frère l'impressionna. La journée ne serait qu'une formalité, plastronnait l'empereur. Son plan était simple : attaquer violemment la gauche et la droite anglaise dans l'espoir que Wellington dégarnisse son centre. La droite de l'armée anglaise occupait cependant une belle position, la ferme fortifiée d'Hougoumont. Avec sa division, Jérôme reçut pour mission de l'attaquer dès que l'ordre de bataille serait formé. En ce jour historique, il lui revint l'honneur d'ouvrir le bal.

Trente-cinq minutes après 11 heures, une batterie de la Garde frappa les trois coups. Pendant de longues minutes, une violente canonnade précéda l'attaque générale. Une épaisse fumée obscurcissait déjà tout l'est du champ de bataille. L'âcre odeur de poudre donna le signal, le carnage pouvait commencer. Dans les rangs de la division du frère de l'empereur, on cria : « En avant ! » Comme à la parade, les premières vagues de soldats s'élancèrent, musique en tête, fières et conquérantes. À la tête du premier bataillon, Jérôme avançait, galvanisé par les cris de « Vive l'empereur ! » qui résonnaient autour de lui. Les premiers Français pénétrèrent dans le petit bois qui jouxtait la ferme. Aussitôt, des centaines de tirs de mousqueterie les fauchèrent par dizaines. Protégés par un taillis ou un arbre, les soldats allemands de Nassau leur opposèrent une vive résistance. Autour du lieutenant général, les balles fauchaient mortellement, l'une d'elle atteignant à quelques mètres de lui le valeureux général Bauduin, vétéran de tant de campagnes et qui ne survécut pas. Cette première résistance fut cependant vite vaincue par le nombre. Les baïonnettes des soldats de Jérôme firent place nette. En quelques minutes, le bois était jonché de cadavres et les survivants couraient à en perdre haleine, puis la marche des uniformes bleus reprit. Devant eux se dressait l'imposante ferme d'Hougoumont, une belle bâtisse seigneuriale aux murs épais et hauts de plusieurs mètres, dans laquelle s'étaient retranchés les soldats de Wellington. À peine les hommes de Jérôme étaient-ils sortis de la modeste forêt entourant la ferme qu'un feu nourri s'abattit sur eux. Abritées derrière les murs crénelés, les

SAGA_cs6_pc.indd 241 29/11/2017 12:55:13

compagnies anglaises les mitraillaient à bout portant tandis que le feu français ne parvenait pas à les atteindre. Dans les rangs français, la confusion régnait. Fort éprouvée, la brigade du général Bauduin fut relevée par celle du général Soye. À sa tête, Jérôme attaqua à nouveau la ferme-château par son côté nord, là où la résistance semblait le moins forte. Des hauteurs du champ de bataille, la brigade reçut une pluie de projectiles. Quelques hommes valeureux réussirent toutefois à entrer dans la ferme sous la mitraille. À coups de hache, ils défoncèrent les lourdes portes, puis investirent la cour intérieure, mais le piège se referma sur eux. Par centaines, les gardes anglaises se jetèrent sur les audacieux intrus. Victimes de leur courage, aucun ne survécut. La deuxième attaque venait d'échouer. Le général Reille envoya ensuite en renfort la division Foy. Avec elle, Jérôme repartit au combat. Le bois fut repris, le verger investi et le château cerné. Cette troisième et dernière attaque fut vaine. Les pertes se comptaient désormais en milliers. L'enfer d'Hougoumont méritait bien son nom. Et Victor Hugo d'écrire dans *Les Misérables* : « Hougoumont, ce fut là un lieu funèbre, le commencement de l'obstacle, la première résistance que rencontra ce bûcheron de l'Europe qu'on appelait Napoléon ; le premier nœud sous le coup de hache. »

Vers 16 heures, Jérôme fut appelé auprès de l'empereur qui l'aurait félicité pour sa bravoure : « Mon frère, je regrette de vous avoir connu si tard[4] », lui aurait-il lancé. À Sainte-Hélène, il disait aussi : « Je découvrais en lui de véritables espérances[5]. » Le dieu de la Guerre ne semble donc pas avoir tenu rigueur à son frère de sa désespérante et si mortelle offensive. Depuis deux cents ans, on soupèse parfois au trébuchet les responsabilités de chacun dans ce désastre. Au tribunal de l'histoire, le frère de Napoléon n'est guère épargné, malgré le satisfecit que lui décerna ce dernier. Mais laissons là ce débat pour revenir à cette triste journée du 18 juin. En pleine débâcle, Napoléon laissa le commandement à son frère vers les 4 heures du matin près de Charleroi. À la tête d'une maigre colonne de quelques milliers d'hommes, Jérôme recula vers Paris. Quand la nouvelle de l'abdication de son frère fut connue, il s'empressa de quitter la capitale sous l'apparence d'un marchand de vin. Après avoir quitté Trieste en habits bourgeois, il adopta donc un nouveau déguisement, tel un habile Fregoli, pour échapper aux royalistes. Cet anonymat retrouvé était le prélude à un nouvel exil, cette fois beaucoup plus long, avant une renaissance dynastique tant espérée mais tellement improbable. Il fut ainsi le seul de sa fratrie à vivre

SAGA_cs6_pc.indd 242 29/11/2017 12:55:13

l'avènement du Second Empire, renaissance des Bonaparte. Comme un trait d'union dans notre saga.

Un petit gars de la marine

Dernier enfant de la célèbre fratrie, Jérôme Bonaparte n'avait que trois mois quand son père fut rappelé à Dieu. Sa naissance survenue le 15 novembre 1784 précéda donc de peu le drame qui affecta tous les Bonaparte. Veuve à l'âge de trente-quatre ans, sa mère Letizia avait encore la charge de quatre enfants en bas âge. Outre Jérôme, Louis (sept ans), Pauline (quatre ans) et Caroline (deux ans) s'accrochaient encore à ses noirs et austères jupons. Dans l'épreuve, elle fut bien aidée par le clan. L'oncle Luciano devint le tuteur du dernier-né et de tous les enfants mineurs de Charles, tandis que la grand-mère maternelle, Angela Maria Pietrasanta, veillait également sur la dernière progéniture de sa fille. Dans la *casa*, il y avait aussi la sœur de Charles, Gertrude, et Joseph Fesch, le demi-frère de Letizia. Puis assez rapidement les deux aînés, Joseph et Napoléon, prirent en main les affaires familiales. Le bambin Jérôme fut donc un enfant plutôt entouré, bercé dit-on par les « récits des événements héroïques » dans lesquels son père se serait illustré, d'après ce que l'intéressé veut bien nous en dire dans ses *Mémoires*. Quant à son éducation, elle semble avoir été très rudimentaire et plutôt décousue. Comment aurait-il pu en être autrement dans une ville atteinte par la fièvre révolutionnaire ? Il était encore écolier quand il arriva sain et sauf à Toulon le 13 juin 1793 après la fuite mouvementée de la famille. En pleine Terreur, le jeune Corse ne pouvait qu'être épouvanté par ce qu'il voyait. Au crépuscule de son existence, il se souvenait encore avoir vu « passer sous ses fenêtres des charrettes de condamnés qu'on menait à la guillotine[6] ». Ensuite, il fut ballotté au gré de l'errance familiale entre Marseille et Antibes, ce qui ne put que contrarier une scolarité déjà médiocre. Après son succès en vendémiaire, Napoléon le fit venir à Paris pour qu'il reçoive enfin une éducation convenable, le faisant inscrire dans le même établissement qu'Eugène, le fils de Joséphine, au sein du collège réputé de l'Irlandais Mac Dermott à Paris où il resta moins de deux ans.

Après un séjour à l'été 1797 à la cour des Bonaparte, il usa quelques mois ses fonds de culotte crayon à la main au prestigieux collège de Juilly, avant d'en être probablement renvoyé.

SAGA_cs6_pc.indd 243 29/11/2017 12:55:13

Admis ensuite brièvement à l'institution Savouré, où il ne brilla guère, il retourna à Saint-Germain chez Mac Dermott. L'un de ces condisciples le jugea alors fort sévèrement : « Il était maigre, d'une taille assez élégante, d'une figure agréable, fort ignorant d'ailleurs, et passablement suffisant[7]. » Tandis que le nom de Bonaparte suscitait partout l'admiration, l'arrogance de notre petit héros s'affirma, jusqu'à devenir un trait permanent de son caractère. Sa morgue juvénile était probablement aussi l'inévitable conséquence des multiples attentions dont cet enfant (presque) gâté faisait l'objet. Partout où il passait, des officiers émérites couverts de gloire envoyés par son frère Napoléon s'inquiétaient de ses moindres désirs. Et leur compagnie sans doute joyeuse lui était probablement plus agréable que celle de ses professeurs à la mine sévère. Au-dehors, partout renaissaient les salons et les fêtes, avec comme invités de marque ses frères et ses sœurs. Difficile dans ces conditions de s'astreindre à une vie d'étude rigoureuse et renfermée. Dès qu'il pouvait s'échapper, notre écolier à l'orthographe hésitante brûlait de partager l'étourdissante existence de sa fratrie. Dans l'atmosphère enivrante d'alors, cet immodeste, trop à l'étroit dans ses habits étriqués de petit dernier de la famille, rêvait lui aussi de gloire et d'aventure.

Après le coup d'État de Brumaire, il fut retiré à ses maîtres pour connaître la vie quotidienne des palais encore républicains qu'habitaient Napoléon et Joséphine. Mais le nouveau maître de la France n'avait aucunement l'intention d'en faire un oisif galonné d'or. Pour lui apprendre la vie, il l'enrôla comme simple soldat dans la garde des consuls nouvellement créée. Humilité et discipline feraient sans doute le plus grand bien à cette pousse rebelle. Mauvais calcul en vérité, car Jérôme fut surtout remarqué pour ses querelles. À peine avait-il coiffé le bonnet de grenadier de la Garde qu'il provoqua en duel le frère du futur maréchal Davout. Dans le bois de Vincennes, ils allaient « se frotter le cuir », comme l'on disait alors. Au jour dit, éloignés de vingt-cinq pas, les deux duellistes déchargèrent leurs pistolets d'arçon jusqu'à ce que le sang coule. Le premier blessé fut Jérôme ; une balle lui toucha la poitrine et vint se loger dans l'os du sternum. Elle ne sera retirée que soixante ans plus tard lors de son autopsie. À quelques centimètres près, le frère du Premier consul aurait pu terminer là sa jeune existence. En l'apprenant, Napoléon, aussi consterné qu'inquiet, le retira de la Garde. Que faire du petit dernier de la famille ? Puisque cette tête brûlée était aventureuse, le grand large pourrait peut-être lui convenir. Il serait marin.

SAGA_cs6_pc.indd 244 29/11/2017 12:55:13

Le 28 novembre 1800, il reçut ses épaulettes d'aspirant de seconde classe[8]. Malgré cette promotion, il ne jouirait d'aucun régime de faveur : « Vous savez qu'il a besoin d'être tenu sévèrement et de réparer le temps perdu. Exigez qu'il remplisse avec exactitude toutes les fonctions de l'État qu'il embrasse[9] », ordonna le Premier consul à l'amiral Ganteaume. On ne saurait être plus clair. Le jeune matelot fit alors son paquetage, direction Brest, pour embarquer à bord d'un splendide quatre-vingts canons, l'*Indivisible*. Pendant neuf mois, Jérôme allait surtout bourlinguer en Méditerranée, l'escadre à laquelle il appartenait ayant reçu la mission de ravitailler l'armée d'Égypte. Après avoir affronté mille calamités, dont une épidémie de peste, et avoir réussi à semer la marine britannique, son navire mouilla en baie d'Alexandrie début juin 1801. Pour sonder les intentions des populations locales, Jérôme fut envoyé à terre pour parlementer. Mais, à ses paroles apaisantes, les Égyptiens répondirent par des décharges de mousqueterie. L'ambiance étant de plomb, l'escadre n'avait plus qu'à lever l'ancre, ce qu'elle fit sans se faire prier. Sur le chemin du retour, une voile anglaise fut cernée par l'escadre, le *Swiftsure*. Pris sous le feu des canons français, son commandant livra son navire à notre marin, subtilement désigné par son amiral pour recevoir le sabre du capitaine malheureux. Comme s'y attendait Ganteaume, cette prise enchanta le Premier consul, au point qu'il en oublia l'échec de la mission. Il paraissait si fier de son cadet.

Le benjamin des Bonaparte avait donc le pied marin. Ce serait bien le seul. Même si les alizés se faisaient parfois attendre, cette vie libre lui convenait à merveille. Pour sa deuxième mission, Jérôme fut envoyé à Saint-Domingue avec l'expédition Leclerc avec le grade d'aspirant de première classe. Cette fois, le « pacha » serait l'amiral Latouche-Tréville, autre marin d'exception. L'imposante escadre qui emmenait les troupes de Leclerc appareilla de Rochefort le 23 novembre. Deux mois et demi plus tard, Port-au-Prince était en vue. La flotte de Latouche-Tréville déclencha un feu terrible contre les forts de la ville. Après la défaite des troupes de Toussaint Louverture, Jérôme resta peu de temps sur cette terre de feu. L'amiral le renvoya en France, porteur de messages pour le Premier consul. Mi-avril, arborant ses nouveaux galons d'enseigne de vaisseau, il se présenta aux Tuileries pour confirmer le succès de l'expédition. Auréolé d'une petite gloire, Jérôme fut rapidement désigné pour une troisième mission. Son séjour parisien n'avait en outre que trop duré. Notre marin montait à l'abordage de chaque

SAGA_cs6_pc.indd 245 29/11/2017 12:55:13

jupon qui croisait sa route, dilapidant au passage un argent qu'il n'avait pas. Le rappel à l'ordre de Napoléon fut tout sauf fraternel : « Il me tarde de vous savoir sur votre corvette en pleine mer, qui doit être le chemin de votre gloire. Mourez jeune, j'y consens, mais non pas si vous viviez sans gloire, sans utilité pour la patrie, sans laisser de traces de votre existence, car ce n'est n'avoir pas existé[10]. »

À bord de l'*Épervier*, Jérôme fit voile vers la Martinique à des fins d'exploration des Antilles. De la dunette de son nouveau navire, il découvrit les îles du Vent, relâchant souvent à Fort-de-France. Après son escapade antillaise, il voulut découvrir l'Amérique, à la grande satisfaction de l'amiral Villaret de Joyeuse plutôt pressé de le voir partir : « Mettez à la voile, je vous en supplie, la politique l'exige[11] », lui ordonna le grand marin. La raison de cet empressement ? Sans ordre, le frère du Premier consul avait arraisonné un navire britannique, provoquant ainsi un incident diplomatique. Malgré son faux pas, il se montrait plutôt fier de sa campagne antillaise, s'estimant parfaitement digne de son nom. Il en était d'ailleurs persuadé, sous peu il recevrait le commandement d'un navire. La suite de son histoire allait cependant prendre une tournure inattendue. Foulant aux pieds tous les codes de la marine, Jérôme déserta son service et s'embarqua avec quelques amis à bord d'un navire américain qui fit voile vers Norfolk, en Virginie. Loin de toute considération politique ou militaire, notre fringant aventurier brûlait de découvrir la jeune nation américaine. Peu glorieux, son geste rebelle lui évita néanmoins de croupir dans une geôle anglaise, puisque l'*Épervier* fut capturé peu de temps après son départ inopiné.

À l'été 1803, à peine avait-il posé le pied à terre en Amérique qu'il fut invité chez le juge Samuel Chase, l'un des signataires de la Déclaration d'indépendance, pour un bal réunissant toute la bonne société de Baltimore. Lors d'une contre-danse, notre tête d'ange croisa le regard énamouré d'une charmante Elizabeth, connue comme « la belle de Baltimore ». Entre eux, le coup de foudre fut immédiat et surtout réciproque. Âgés respectivement de dix-neuf et dix-huit ans, Jérôme et Elizabeth Patterson s'aimèrent follement. En pleine ivresse amoureuse, notre soupirant retarda son retour en France, se souciant du reste fort peu de ce qui s'y passait. Comprenant que le Premier consul allait être furieux et désapprouverait cette folie, le consul général de France, Louis-André Pichon, se désespérait. Nerveux et agacé, il insista pour que le frère du Premier consul mette un terme à cette relation. Le marin tint bon, pis même, il pensait à haute voix

SAGA_cs6_pc.indd 246 29/11/2017 12:55:13

mariage. Avec l'appui du père d'Elizabeth, un riche négociant, le consul multiplia les entraves juridiques. Après plusieurs semaines de folle passion, il obtint que les fougueux amants se séparent. Jérôme s'en alla à New York et Betsy fut exilée dans une plantation de son père en Virginie. Mais cette séparation leur fut si cruelle qu'ils se retrouvèrent à peine quinze jours après s'être quittés. Ivre de passion, Jérôme força la main à son beau-père pour obtenir celle de sa fille. Devant son insistance, les Patterson cédèrent. Le mariage fut célébré le 24 décembre 1803 sans que le consul Pichon soit prévenu. Placé devant le fait accompli, ce dernier ne put que s'incliner. S'ensuivit une tendre lune de miel qui conduisit nos amoureux jusqu'aux chutes du Niagara à l'été 1804. Depuis leur visite, des kyrielles de jeunes mariés viennent admirer les impressionnantes chutes, Jérôme et Elizabeth ayant apparemment inauguré cette touchante tradition. Mais tandis que notre marin roucoulait près des eaux fraîches du Niagara, en France une tempête familiale se levait.

Du gouvernail au sceptre

Quand il fut prévenu du mariage de Jérôme, le chef de la France consulaire fulmina contre cette autre union qui après celle de Lucien se faisait sans son consentement. Décidément, le clan prenait un malin plaisir à contrarier ses vues dynastiques. Depuis son avènement au pouvoir, il s'était mis en tête, on le sait, de marier ses frères et ses sœurs aux plus beaux partis d'Europe. Et d'une manière générale, il entendait donner son avis sur tous les mariages de sa fratrie, tel un chef de famille particulièrement jaloux de ses prérogatives. Rappelons que les mariages d'Élisa, de Louis, Pauline et Caroline avaient été conclus directement par son entremise. Le benjamin des Bonaparte ne ferait pas exception : « Je pense que vous aurez donné des instructions à mon ministre en Amérique sur la conduite qu'il a à tenir envers la soi-disant Mme Jérôme Bonaparte. Il ne doit point la voir, ni se rencontrer avec elle, et dire publiquement que je ne reconnais pas un mariage qu'un jeune homme de dix-neuf ans contracte contre les lois de son pays[12] », précise-t-il à Talleyrand. En effet, d'après la loi française, Jérôme ne pouvait se marier sans l'autorisation formelle de sa mère. Et pour mieux enfoncer le clou, il décréta en mars 1805 qu'aucun officier d'état civil ne pourrait enregistrer cette union et que les enfants du couple seraient privés de tout droit dynastique. Pour

SAGA_cs6_pc.indd 247 29/11/2017 12:55:13

plaider sa cause, notre jeune marié décida de rentrer en Europe au bras d'Elizabeth. Peut-être son impérial de frère changerait-il d'avis en découvrant son joli minois ? Le cadet des Bonaparte ignorait encore que Napoléon avait donné ordre d'interdire l'entrée de sa femme dans les ports français ou hollandais. En escale à Lisbonne, il fut contraint d'y laisser Elizabeth pour se rendre seul au-devant de l'empereur. Les deux frères se retrouvèrent ensuite en Italie. Dès leur première entrevue, Napoléon ne laissa aucun espoir à Jérôme. Devant l'intransigeance impériale, notre marin obtempéra tel un sergent face à son général : « Te quitter ma bonne femme, je n'en eus jamais la fatale pensée ; mais je me conduis en homme d'honneur, en brave et loyal militaire[13] », se justifia-t-il. Le caporalisme marital de Napoléon venait de faire une nouvelle victime. Le mariage américain avait vécu. Fin de l'histoire ? Pas tout à fait. « La belle de Baltimore » arriva en Europe avec un ventre arrondi. Une branche américaine des Bonaparte était sur le point de naître. L'heureuse nouvelle fut promptement oubliée par Jérôme qui désormais se confondait en excuses devant son frère. Chagrinée, Elizabeth s'en retourna outre-Atlantique. Elle devrait désormais élever seule son enfant.

Pour le mettre à l'épreuve, Napoléon réinstalla son frère sur le pont arrière d'un navire. Le 18 mai 1805, Jérôme reçut le commandement de la *Pomone*, une frégate fraîchement sortie des chantiers navals de Gênes, et de deux autres bricks, alors qu'il restait en titre lieutenant de vaisseau. La promotion était exceptionnelle, inédite même, car à rebours des règlements[14]. Curieuse sanction en vérité. Comme il le fit souvent avec son frère, Napoléon, tout en l'incitant à l'effort, le récompensa avant même qu'il ait prouvé sa valeur. Cette incohérence renforça le sentiment d'impunité de Jérôme. Se sachant pardonné à l'avance, il multiplia les incartades comme les approximations, ce qui en retour contrariait prodigieusement son frère, d'où leurs rapports compliqués. Avant de reprendre la mer, notre marin s'avisa de se présenter au quartier général de son frère sans y être invité, ne comprenant rien aux subtilités de l'étiquette impériale à laquelle Napoléon tenait par-dessus tout. Le grand maréchal du palais Duroc le renvoya sans ménagement, tel un vulgaire officier de marine. Penaud, il regagna son bord sans mot dire. Plus à l'aise pour le moment dans son uniforme de marin qu'en habit de soie, il reprit la mer dès l'été suivant, traquant sans relâche les impitoyables Barbaresques qui ruinaient les flottes marchandes. Avec aplomb, il se présenta devant Alger et obtint du dey la libération de deux cent trente et un esclaves français

SAGA_cs6_pc.indd 248 29/11/2017 12:55:13

ou ligures, les ramenant ensuite à Gênes sous les vivats. Cette action d'éclat lui valut ensuite un commandement plus important, celui du *Vétéran*, un imposant vaisseau de soixante-quatorze canons. Sous les ordres de l'amiral Willaumez, il navigua à nouveau sur l'océan Atlantique pour jouer les corsaires. Depuis la défaite de Trafalgar, la marine française en était réduite à livrer une guerre de course, arraisonnant au gré des vents les navires marchands britanniques. À ce jeu de cache-cache, le navire de Jérôme relâcha quelques jours devant l'île de Sainte-Hélène, avant de faire voile vers le Brésil. Ses pérégrinations le conduisirent jusqu'à Terre-Neuve avant un retour à haut risque à Concarneau le 1er septembre 1806.

Après plusieurs mois de mer et avec seulement sept navires britanniques capturés, le bilan paraissait fort maigre. Malgré cela, notre capitaine fut accueilli en héros à Paris, surtout pour avoir ramené à bon port son navire. Exemplaire sur les mers, il se racheta en quelque sorte une conduite. Satisfait, Napoléon mit un terme à son purgatoire maritime, lui ouvrit toutes grandes les portes de sa cour. Dès son retour, il fut élevé à la dignité de prince impérial. Comme ses frères Joseph et Louis, il jouissait désormais de confortables revenus et d'un rang appréciable. Le nouveau prince se vit également attribuer une Maison où défilaient serviteurs en nombre et officiers de cour. En quelques semaines, son existence changea du tout au tout. Entre le gaillard d'arrière de son navire battu par les vents et l'atmosphère délicate des palais impériaux, le contraste fut sans doute saisissant. Mais à peine avait-il revêtu ses nouveaux habits de cour qu'il dut en changer pour ceux de général de division, l'épopée napoléonienne ne laissant aucun répit à ses principaux acteurs. Pour sa guerre contre la Prusse, Napoléon plaça sous le commandement de Jérôme les troupes allemandes qui le soutenaient, troupes venant principalement de la région du Wurtemberg. La décision impériale peut surprendre. Pourquoi choisir un marin de vingt-deux ans pour le mettre à la tête de plusieurs milliers de fantassins ? L'empereur des Français caressait déjà l'idée d'associer son frère au futur redécoupage de l'Allemagne, espérant aussi le voir épouser une princesse allemande. En outre, au sein de l'état-major, Jérôme allait être remarquablement entouré. Son nouvel apprentissage débuta par l'attaque de la ville de Glogau en novembre 1806. Sa division déclencha un feu nourri contre la place, mais en vain. Sans même avoir entamé les murs de la forteresse, le prince brûlait de monter à l'abordage de ceux de la cité, mais le général Deroy l'en dissuada aussitôt : « On ne peut

SAGA_cs6_pc.indd 249 29/11/2017 12:55:13

pas prendre une ville d'assaut quand on n'a pas fait la brèche et quand il n'y a pas une escarpe et une bonne contre-escarpe[15]. » Le marin retint la leçon ; il lui faudrait désormais oublier ses instincts de corsaire. Pendant plusieurs mois il traîna ses bottes dans la boue des tranchées de siège, se désespérant parfois de cette drôle de guerre que son frère l'obligeait à mener.

En janvier 1807, Jérôme commandait une armée de près de 30 000 hommes, mais si dans l'organigramme de la Grande Armée son nom apparaissait aux côtés de ceux des plus prestigieux généraux, il ne jouissait en vérité d'aucune autonomie. Son frère l'accablait de lettres contenant l'exacte marche à suivre, et s'il s'en écartait d'un pouce, le rappel à l'ordre était immédiat. Néanmoins il ne commit aucun faux pas dans cette campagne, se montrant appliqué et faisant preuve du plus grand sérieux, même s'il n'avait rien perdu de son arrogance. À la tête de ses divisions, il mena une campagne de Silésie certes peu inventive, mais efficace, apportant un soutien de poids aux aigles françaises. Et même si son théâtre d'opérations resta secondaire, il avait sans conteste justifié ses galons de général. Apparaître victorieux en terre allemande lui ouvrit également d'autres perspectives, notamment matrimoniales. Puisqu'il avait si bien commandé les troupes du roi de Wurtemberg, il pouvait à présent épouser sa fille, Catherine. Comme il se devait, le mariage fut célébré en grande pompe en août 1807, sous les regards satisfaits de l'empereur, de l'impératrice et du ventripotent roi de Wurtemberg à l'estomac si proéminent qu'il fallait systématiquement pratiquer une découpe de la table derrière laquelle il prenait place. Tandis que les invités ripaillaient bruyamment, les jeunes époux affichaient une triste mine. Cette bague au doigt, ils n'en voulaient pas. Sans conviction, Jérôme s'était plié à la volonté de son frère, tandis que Catherine s'estimait sacrifiée pour les besoins de la politique de son père, obligée d'épouser le fils d'une France révolutionnaire que par ailleurs elle détestait.

Le soir de la noce, après un furtif baiser, Jérôme lui tourna les talons, puis chacun se dirigea vers ses appartements dans un morne silence. Le même cérémonial se répéterait souvent entre eux, ce qui faciliterait les innombrables escapades de notre incorrigible séducteur : « Pour mieux choisir, il fut volage », s'excusa-t-il au détour d'un tendre poème qu'il adressa, un comble, à son épouse. Catherine se le tint pour dit, devenant un modèle d'abnégation et lui pardonnant tout. Dès leur première rencontre, elle fut néanmoins « émue » par cette irrésistible tête blonde, s'employant sans cesse par la suite à

SAGA_cs6_pc.indd 250 29/11/2017 12:55:13

renforcer ce mariage qu'elle apprécierait de plus en plus au fil du temps. Quant à Jérôme, même s'il ne tomba point en pâmoison devant sa plantureuse promise, il lui trouva néanmoins un certain charme : « La reine est fort bonne, sans être très jolie, elle est bien ; elle joint à une très grande dignité une bonté parfaite[16] », confia-t-il ainsi à sa sœur Élisa. Une tendre affection, peut-être même un amour raisonnable l'attacha ensuite à elle. Dans l'épreuve, ils apparurent unis et plus liés que jamais, preuve s'il en était de la solidité de leur couple. Dans la corbeille des jeunes mariés, l'empereur Napoléon déposa un cadeau de choix, un nouveau royaume allemand qu'il venait lui-même de ciseler aux dépens de la Prusse, le royaume de Westphalie.

Après la paix de Tilsit, l'État prussien fut en effet démembré pour créer de toutes pièces ce royaume frère de l'Empire français, élément essentiel du jeu napoléonien. Composé de dix-neuf territoires différents s'étendant sur une superficie de 38 000 kilomètres carrés, la Westphalie, avec pour capitale la ville de Cassel, comptait près de 2 millions d'habitants. Le dernier des Bonaparte allait donc régner pour le compte de son frère sur l'équivalent d'un vingtième de l'Empire français, ce qui faisait de lui tout au plus un préfet de région, la majesté en sus. Si l'emprise géographique du nouvel État n'était pas très étendue, sa position centrale était stratégiquement importante. Par l'entremise de Jérôme, la France prenait ainsi position sur les bords de l'Elbe, menaçant directement la Prusse comme la Saxe. Autant dire que s'il voulait régner longtemps, le nouveau roi allait devoir se conformer à la lettre aux intentions de son frère, mais après tout il en avait désormais l'habitude. Quand il partit avec sa jeune épouse pour Cassel, le roi avait en poche une liste détaillée d'instructions, ainsi que la Constitution qu'il devait promulguer. Son entourage avait en outre été soigneusement choisi par Napoléon et Cambacérès dans le corps des conseillers d'État. On retrouvait dans le cercle de ceux qui allaient être placés à la tête de l'administration des hommes d'expérience, tels que Siméon, Beugnot ou Jollivet, dont la mission consistait à faire de la Westphalie un État modèle sous influence française. Sa Constitution soigneusement étudiée par l'empereur des Français lui donnait même des allures d'État fantoche. Si le roi venait à disparaître, le royaume revenait de droit à Napoléon. De plus, ce dernier s'était réservé la moitié des domaines royaux et ses armées étaient libres d'aller et venir comme elles l'entendaient, tout cela aux frais du contribuable westphalien. Si ce n'était point là nominalement une occupation, mais cela y ressemblait étrangement.

SAGA_cs6_pc.indd 251 29/11/2017 12:55:13

Dans les premiers mois du règne, on oublia même de créer un ministère des Relations extérieures, c'est dire le peu d'autonomie dont jouissait cet État. Les fils du marionnettiste Napoléon commandaient le moindre mouvement du sceptre de Jérôme.

Un roitelet modèle ?

Lentement mais sûrement, le royaume de Westphalie devint un calque de son grand frère, l'Empire français. La structure départementale fut adoptée, le corps préfectoral institué, l'organisation judiciaire entièrement copiée sur la France, des municipalités à la française installées, un Conseil d'État mis sur pied et les privilèges de la noblesse rognés au profit de la bourgeoisie émergente. Roi constitutionnel, Jérôme partageait son pouvoir avec une Chambre élue au suffrage censitaire. En installant ainsi un État napoléonien modèle au cœur de l'Allemagne, l'empereur espérait qu'ensuite les pays voisins s'inspireraient des réformes menées par son frère, ce qui à terme les rapprocherait de Paris sur le plan civil, économique, financier, administratif, militaire et même artistique. Cette contamination par l'exemple se ferait par étapes, presque insensiblement, afin de ne pas inquiéter les roitelets voisins. La mission était donc d'importance pour un roi d'à peine vingt-trois ans sans la moindre expérience de gouvernement. Le nœud coulant qui enserrait le cou de Jérôme serait-il plus lâche que dans les autres royaumes satellites ? Pas vraiment.

Véritable terre occupée, la Westphalie devait financer l'effort de guerre impérial de trois manières : nourrir et payer la solde des troupes françaises présentes sur son sol, verser à la France des subsides et enfin lever une armée pour seconder les aigles françaises. Le tout revenait presque à dépenser trois fois plus qu'avant l'alliance avec la France. Partant, le nouveau royaume se trouva rapidement sans ressources, sauf à augmenter drastiquement les impôts, ce qui n'était pas la meilleure façon d'inaugurer un règne. En outre, une partie des recettes domaniales alimentait directement la caisse de Napoléon, privant ainsi Jérôme de précieux revenus. Cette quadrature du cercle mina l'action d'un roi qui tenta par tous les moyens de faire comprendre à son frère la difficulté de sa position. Fidèle à ses principes, Napoléon resta parfaitement indifférent à ce qu'il prenait pour des jérémiades. Avec d'autres, la reine s'en affligeait : « Le roi a reçu la réponse de l'empereur à sa lettre du 6. Il paraît

être fâché des représentations que le roi lui fait, et prétend que si les peuples d'Allemagne ne lui sont point attachés, c'est la faute du roi. Comme si le roi pouvait faire quelque chose aux énormes contributions que ces pauvres peuples sont obligés de payer, et qui sont une des principales causes de leur mécontentement. Je le répète, puisse l'empereur ne jamais se repentir de ne pas avoir écouté ces avis salutaires[17] ! » confia-t-elle à son journal.

Dans l'épreuve, le roi montra toutefois une belle détermination. Contrairement à Louis, il fit en sorte d'éviter la rupture, tout en inscrivant son jeune royaume sur la voie du progrès. Étonné par son appétence au travail, le conseiller Beugnot se montra d'emblée admiratif : « Il a ébahi son Conseil d'État par sa facilité, son éloquence et sa justesse d'esprit. On n'en revient pas et je n'en reviens pas. Où a-t-il pris tout cela ? Cette famille est privilégiée[18]. » L'extase du conseiller confirma les louanges de l'ambassadeur de France Reinhard. L'élève était donc appliqué et faisait même preuve d'un certain discernement. Sans évincer les Français envoyés en mission par son frère, il nomma beaucoup d'Allemands pure souche dans l'administration comme à la Cour, ce qui lui attira quelques faveurs d'opinion. La disparition de la féodalité dans cette région de l'Allemagne est également à mettre à son crédit. Remplacés par plusieurs redevances, les privilèges s'évanouirent avec bonheur, tandis que la mise en place d'un Code civil consacra l'égalité devant la loi. Le progrès fut alors manifeste pour le peuple, tandis que la noblesse conserva titres et propriétés, autant dire presque l'essentiel. Le nouveau régime rassura ainsi les anciens possédants tout en permettant aux autres franges de la population de prendre une place nouvelle. La liberté religieuse permit ainsi aux 18 000 Juifs du royaume de jouir des mêmes droits que les autres sujets. Les discriminations les concernant furent éradiquées et les ghettos dans lesquels ils croupissaient depuis des siècles entièrement détruits. À partir de 1808, il n'est pas excessif de prétendre qu'un vent de progrès souffla avec force sur cette partie de l'Allemagne sans que l'on observe de réelles résistances. Comme une douce révolution, de nature en tout cas à rassurer tous ceux qui craignaient l'expansion des idées révolutionnaires. Même la création d'une véritable police suscita quelque enthousiasme. Certes les libertés politiques furent rognées, mais dans le même temps l'ordre policier combattait efficacement le crime, ce qui n'était pas pour déplaire aux nouveaux comme aux anciens possédants. Un véritable ordre bourgeois s'installait peu à peu. Il allait faire école tout au long du XIX^e^ siècle.

SAGA_cs6_pc.indd 253 29/11/2017 12:55:13

À la résidence du roi et de la reine, au palais de Wilhelmshöhe, vite renommé Napoleonshöhe, la Cour brillait de mille feux et surtout on s'y amusait vraiment. Les témoins sont unanimes, aucune comparaison n'était possible avec l'ambiance pesante et parfois glacée des Tuileries. Presque un contre-exemple. À Cassel, légèreté courtisane et pompe royale marchaient de pair. En matière de représentation royale, le roi paraissait à l'aise, contrairement à Napoléon qui préférait cent fois l'atmosphère studieuse de son cabinet. Aimant la chasse, les jeux, la danse et les réceptions, il n'avait ainsi aucun mal à donner quotidiennement de sa personne, à la plus grande joie de ses courtisans. Pour paraître dignement, le nouveau souverain et son épouse ne lésinèrent pas sur les moyens. Les commandes aux artisans de luxe parisiens furent en effet innombrables, car évidemment, sans atours ruineux, point de cour fastueuse. Le roi en majesté se montra d'emblée dispendieux, ce qui chagrinait Napoléon. « Économies, économies, économies », lui répétait-il sans cesse. Ce royaume n'avait pas été fondé pour couvrir de bijoux le plus jeune des Bonaparte, mais pour faire de la Westphalie un puissant allié militaire de la France, ainsi qu'un appréciable soutien financier. Aussi, quand son frère lui tendait une sébile hésitante, l'empereur la repoussait-il d'une main ferme, ce qui n'était pas de nature à arranger les affaires financières du royaume.

Dans ses habits de souverain, Jérôme paraissait encore plus séduisant : « Le jeune souverain s'abandonnait tellement à tous ses penchants que j'ai entendu dire […] qu'à l'exception de trois ou quatre femmes respectables par leur âge, il n'en était presque aucune au palais sur la fidélité de laquelle Sa Majesté n'eût acquis des droits[19] », persifla ensuite Talleyrand. Pour cet amateur du beau sexe, la chasse aux jupons faciles ne connaissait point de relâche. Bien rares furent celles qui réussirent à semer cet insatiable chasseur quand tant d'autres succombèrent sans même qu'il ait à courir bien loin. De ces amours éphémères naquit en 1813 un petit Achille du ventre de la comtesse de Loewenstein. Il y en eut très certainement d'autres. En marge de cette vie de cour plutôt agréable, la guerre reprit ses droits dès la deuxième année du règne, menaçant très directement le royaume. Une résistance éparse mais tenace commença aussi à devenir dangereuse au début de l'année 1809. Quelques partisans allemands reprirent espoir quand l'Autriche voisine réarma. Quelques milliers d'insurgés parvinrent même jusqu'aux portes de la capitale, ce qui sema une belle panique. Le danger galvanisa Jérôme. Sans trembler,

il mit en déroute ceux qui avaient osé le défier. Mais ensuite, face à l'Autriche, son attitude fut moins audacieuse et surtout plus ambiguë. Avec 10 000 hommes sous ses ordres, il resta en retrait, protégeant prioritairement ses frontières sans vraiment appuyer les manœuvres de Napoléon. Ce dernier comprit aussitôt son jeu et le tança vertement : « Vous faites la guerre comme un satrape. Est-ce de moi, bon Dieu !, que vous avez appris cela[20] ? » Sa conclusion se passe de commentaires : « Cessez d'être ridicule ! » Pendant cette campagne, Napoléon l'accabla de reproches : « Il n'y a à la guerre ni frère de l'empereur, ni roi de Westphalie, mais un général qui commande son corps[21] », lui rappela-t-il aussi. Si Napoléon possédait la faculté innée de changer de costume à volonté, oubliant en un claquement de doigt le souverain pour redevenir général, son frère peinait à faire de même. Roi à Cassel, il restait roi sur les champs de bataille, emmenant toujours une suite aussi nombreuse qu'inutile. La sanction tomba comme la foudre, Jérôme perdit son commandement au profit de Junot.

Une fois l'Autriche défaite, Napoléon redécoupa une nouvelle fois la carte de l'Europe. La Westphalie gagna le Hanovre mais perdit d'immenses domaines royaux qui tombèrent dans l'escarcelle de son frère. En outre, le roi fut contraint de lever davantage de troupes. Aucun moyen pour lui de s'y opposer tant la menace d'une annexion semblait dangereusement se préciser. À la fin décembre 1810, le roi reçut sans crier gare une nouvelle carte de ses États. Quand il la déplia, il remarqua stupéfait que son royaume avait été amputé sans même qu'il en ait été averti. Des Tuileries, le vainqueur d'Austerlitz avait décidé de rattacher trois départements westphaliens sur onze à son Empire. Jérôme perdait ainsi la moitié du Hanovre et son seul accès à la mer Baltique. Le coup était rude, même si un morcellement valait toujours mieux qu'une disparition totale. Le roi n'osa même pas protester. La tête basse, il assista impuissant au dépècement de son fragile royaume. À Paris, l'empereur tout-puissant rayonnait depuis que sa jeune épouse venait de mettre au monde le roi de Rome. Encore ébranlé par le redécoupage de son royaume, Jérôme hésitait à se rendre au baptême de l'enfant. Il fallut un sec rappel de l'empereur pour qu'il consente à préparer ses équipages. Officiellement souffrante, Catherine ne fit pas le voyage. Incapable pour le moment d'enfanter, elle jalousait son beau-frère : « Que je lui envie ce dernier bonheur[22] », soupira-t-elle. Mais si l'héritier du trône se faisait attendre, ses sentiments pour son époux eux grandissaient, comme en témoignent ces quelques lignes extraites de son

SAGA_cs6_pc.indd 255 29/11/2017 12:55:13

journal : « Notre attachement mutuel n'a pas acquis un degré de plus, cela n'était pas possible ; mais il a pris je ne sais quoi de plus intime et de plus touchant depuis que nous avons senti réciproquement que nous étions nécessaires l'un à l'autre, mais indispensables à notre bonheur mutuel[23]. » Dans l'épreuve, le couple tenait bon. C'était préférable, car bientôt il leur faudrait affronter des tourments plus terribles encore.

Un couple dans l'épreuve

Le 8 mars 1812, un ordre venu de France toucha le roi ; il lui intimait : « De faire partir ses bagages et sa Maison militaire pour Halle, et de venir de sa personne, avec très peu de monde, à Paris. Il y viendra incognito, y restera deux ou trois jours, et ira ensuite rejoindre son corps[24]. » Il émanait de Napoléon. Que tramait-il à nouveau ? « Je ne puis exprimer à quel point cette nouvelle m'a troublée[25] », confia Catherine, plus inquiète que jamais. Tandis que la Cour le croyait parti pour Halle, Jérôme se dirigea toutes affaires cessantes vers Paris comme le lui avait ordonné Napoléon. Dès son arrivée, il fut mis dans la confidence. Dans quelques semaines, la Grande Armée franchirait le Niémen pour attaquer la Russie et le roi était désigné pour commander l'aile droite du dispositif impérial avec près de 45 000 hommes. La mission confiée était de la plus haute importance. Napoléon espérait prendre en tenaille l'armée russe avec comme pointe sud l'armée de son cadet. Le roi devrait agir avec promptitude et précision s'il voulait prendre de vitesse les troupes du tsar. Fin juin, la proie fut désignée, en l'occurrence le corps de Bagration. Mais dès le début de la campagne, la marche de Jérôme fut désespérément lente. Aussi le Russe s'échappa-t-il irrésistiblement, sans que les avant-gardes du roi puissent tirer le moindre coup de fusil. Le 10 juillet enfin, la cavalerie polonaise qu'il commandait aperçut les uniformes verts de l'armée impériale russe, mais l'affrontement tourna à l'avantage des seconds, ce qui facilita davantage encore leur dérobade. Ensuite, le corps de Jérôme se montra incapable d'arrêter leur marche. Irrité par les lenteurs de son frère, Napoléon s'emporta à nouveau contre lui. Il ne réalisait pas que la région était si marécageuse que ses plans hardis ne pouvaient que tomber à l'eau. Persuadé que seul son frère était responsable de cet échec, il modifia l'organisation de son armée.

SAGA_cs6_pc.indd 256 29/11/2017 12:55:13

Le 14 juillet 1812, tandis que Jérôme était affalé sur ses cartes, un messager vint soudain interrompre sa réflexion. En lisant le pli qui lui était destiné, le visage du roi se décomposa : son armée passait sous le commandement du maréchal Davout. Profondément blessé, il ordonna aussitôt à sa suite de quitter le corps d'armée. Autrement dit, le frère de l'empereur désertait. À Catherine, il écrivit, amer : « Tu sens bien que je n'ai vu et pu voir dans tout ceci qu'un ordre de l'empereur, ou au moins un désir de quitter le commandement de l'aile droite. […] Je ne me mettrais jamais sous les ordres de qui que ce soit[26]. » Napoléon tenta de le raisonner, jurant qu'il n'avait pris cette décision que pour suivre des impératifs militaires et qu'il ne fallait y voir aucune sanction personnelle. Il lui ordonna sèchement de reprendre sa place, ce que le roi refusa tout net. Quand les circonstances l'exigeaient, Napoléon ignorait superbement les titres qu'il avait lui-même créés. À son contact, que l'on soit roi ou ministre, on pouvait redevenir un subalterne corvéable à merci. La tête enflée par une couronne qu'il jugeait trop petite, le roi n'acceptait plus d'être houspillé tel un vulgaire sergent. En 1807 ou en 1809 il avait serré les dents, mais cette fois, mélange de fierté et d'orgueil, il tourna ostensiblement les talons. Cette disgrâce l'avait trop blessé. Mais plier bagage en pleine campagne n'était guère responsable, car son geste allait semer le trouble au sein de troupes westphaliennes soudainement désorientées. Tandis que les ordres de Napoléon continuaient de s'empiler sur la table désertée de son quartier général, Jérôme, penaud, regagnait Cassel pour retrouver Catherine à la mi-août. Il apprendra les terribles nouvelles de la retraite de Russie bien à l'abri dans ses États. Après chaque désastre, à la Cour les mines s'allongeaient. Accablée, la reine ne trouva même pas la force de poursuivre son journal.

Revenu de l'enfer blanc, Napoléon ne dissimula rien de l'ampleur de la catastrophe : « Il n'existe plus rien de l'armée westphalienne à la Grande Armée ; et tout paraît annoncer une crise pour le printemps prochain[27]. » Oubliant dans l'urgence du moment tout ressentiment, il s'adressa à son frère pour lui demander du renfort. Pour la campagne qui s'annonçait, le roi eut toutes les peines du monde à rassembler ne serait-ce qu'un bataillon en état de combattre. Les nouvelles recrues, outre leur manque d'expérience, traînaient des pieds pour défendre une cause qui leur paraissait de plus en plus discutable. Dans le même temps, l'armée russe s'enfonçait toujours plus loin en Allemagne avec l'appui de soldats prussiens chaque jour plus nombreux. En mars, Berlin tomba, tandis qu'au nord de

SAGA_cs6_pc.indd 257 29/11/2017 12:55:13

la Westphalie les Cosaques couraient les campagnes. Cassel étant menacé, la reine se réfugia incognito à Paris. Le régime vacillait, la chute semblait proche. En avril et mai 1813, deux victoires françaises, Lützen et Bautzen, firent illusion. Mais après l'armistice de l'été, quand l'Autriche jeta à son tour toutes ses forces dans la bataille, Jérôme fut emporté en même temps que tout l'édifice napoléonien. Comme on pouvait s'y attendre, sa brillante cour se dispersa aux quatre vents. Seuls quelques rares fidèles l'accompagnèrent jusqu'au château de Compiègne où se trouvait déjà Catherine. Dans sa fuite éperdue, il ignora superbement un ordre de Napoléon qui l'exhortait à rester à Aix-la-Chapelle pour montrer un peu d'ardeur face à l'ennemi. Avait-il lâché prise ? En vérité, tandis que soufflait le vent de l'infortune, la reine contemplait avec bonheur le nouvel arrondi que faisait son ventre. Un héritier enfin s'annonçait.

Tout à son bonheur domestique, le couple royal délaissa bien volontiers les pesantes obligations de sa position. Jugeant Compiègne trop froid et trop vaste, ils se mirent en quête d'une nouvelle demeure, comme indifférents aux événements. Pour un peu on croirait qu'ils désiraient jouir d'une tranquille retraite, alors que tout s'écroulait autour d'eux. Séduits par deux pouponnières de luxe, les futurs parents jetèrent leur dévolu sur le château de Stains puis sur celui de Villandry, malgré le courroux grandissant de l'empereur qui jugeait fort déplacée l'attitude distante du couple royal. Tandis que l'ennemi était sur le point de franchir le Rhin, Napoléon offrit à son frère le commandement de l'armée de Lyon. L'heure étant au rassemblement, il espérait ainsi mobiliser toutes les énergies. Mais pour réendosser ses habits de général, Jérôme devait toutefois se séparer de sa suite royale, ce qui le chagrinait. Le roi déchu n'était toujours pas descendu du piédestal sur lequel l'empereur l'avait autrefois installé. Aussi, peu enclin à se retremper dans la boue des champs de bataille, il déclina poliment cette offre aux allures de rédemption tardive. Ensuite, il se tint en marge du naufrage, comme un passager prostré parmi le tumulte des flots. Dans sa soute dorée, il maudissait le capitaine qui l'avait entraîné là.

Quand survint la capitulation de Paris, le dernier de la famille reprit toutefois sa place dans le triste cortège impérial qui échoua à Blois aux premiers jours d'avril 1814. Dans le château de François I^er^, les Bonaparte se répartirent non sans avidité les quelques millions sauvés de la débâcle. Pathétique fin de règne. Après avoir soigneusement calculé son dû, Jérôme le réclama avec le sérieux d'un

SAGA_cs6_pc.indd 258 29/11/2017 12:55:13

comptable. Tandis qu'à Blois le roi se constituait un pécule, à Paris la reine demanda audience aux vainqueurs dans l'espoir de retourner avec son époux dans son royaume natal et reprendre presque naïvement le cours d'une existence que l'épisode napoléonien avait un temps troublé. Elle trouva cependant porte close presque partout. Même son frère, le prince royal, refusa de la recevoir. Et le seul ministre qu'elle rencontra, le Russe Wintzingerode, lui donna un seul conseil, celui de divorcer sans tarder. Le vent de la défaite dissipa ainsi ses dernières illusions dynastiques. Libérés à présent de l'emprise napoléonienne, les souverains européens entendaient bien rompre tout lien avec ces Bonaparte qu'ils n'avaient jamais cessé au fond de haïr. Offusquée par tant de cynisme, Catherine refusa d'abandonner son époux : « Je me suis attachée à lui, je porte aujourd'hui son enfant dans mon sein ; il a fait mon bonheur pendant sept ans par des procédés aimables et doux[28] », s'indigna-t-elle auprès de son père. Le sentiment l'emportant sur le calcul politique, le couple entra ainsi soudé dans l'exil.

Grâce à des passeports accordés par le chevaleresque tsar Alexandre, Jérôme prit la route de la Suisse, tandis que Catherine quitta la capitale à la tête d'une caravane de plusieurs voitures emportant tous les effets du couple, notamment leur fortune en or et en diamants. En chemin, ses voitures croisèrent celles de l'empereur déchu. Si les routes étaient différentes, la même tristesse enveloppait les deux cortèges. Au relais de Frossard, la reine fit ensuite une mauvaise rencontre. Un aventurier ruiné nommé Maubreuil fit main basse sur la dizaine de cassettes précieuses qu'elle emmenait, prétendant agir au nom du nouveau gouvernement. Prestement délestée de ses parures et autres pierres précieuses, la reine protesta aussitôt auprès du tsar. Suite à l'intervention courroucée de l'autocrate, la supercherie fut éventée et les coupables arrêtés*. Une partie du trésor fut ainsi rendue à Catherine, mais le temps de l'enquête, plusieurs diamants disparurent. Malgré cette mésaventure, la cassette du couple restait encore suffisamment pourvue depuis la distribution de Blois.

* Accusé d'avoir volé bassement la reine, Maubreuil allait ensuite prétendre avoir été envoyé en mission pour assassiner Napoléon, histoire de ne plus apparaître comme un bandit de grand chemin. Cette version que rien n'étaye prospéra longtemps dans les ouvrages consacrés aux événements de 1814.

SAGA_cs6_pc.indd 259 29/11/2017 12:55:13

L'étonnante résurrection

Le premier éloignement de Jérôme fut bref, on le sait, tout comme son retour en France qui s'acheva par la tragédie de Waterloo. À l'été 1815, l'ancien lieutenant de Napoléon errait sous un nom d'emprunt, se présentant comme un commerçant en vin. Mais où se rendre ? Partout des vainqueurs irrités – on l'aurait été à moins – imposaient leur loi. Ayant réussi à entrer en contact avec son beau-père, il obtint l'assurance d'être bien traité sur les terres du Wurtemberg. Mais, il l'ignorait encore, c'était une captivité qui lui était promise. Le ventru couronné avait fort détesté l'épisode des Cent-Jours. Mollement poursuivi par la police de Fouché et escorté par un colonel wurtembourgeois qui le surveillait de très près, Jérôme quitta la France au mois d'août. Un exil de trente-deux ans l'attendait, soit « huit ans de plus que celui des frères de Louis XVI[29] », relève son biographe Jacques-Olivier Boudon. Après avoir retrouvé Catherine à Göppingen, l'ancien roi fut emmené sous bonne escorte au château austère et escarpé d'Ellwangen. Reclus dans ses appartements, le couple ne pouvait respirer l'air libre qu'entre deux murailles dans une fosse en friche. De quoi douter de l'hospitalité familiale. En sus, le roi exigea de son beau-fils l'état de ses avoirs. Outré, ce dernier refusa, ce qui eut pour effet de faire doubler le nombre de sentinelles. De guerre lasse, il avoua en décembre posséder plus de 3,5 millions de francs*, dont près de la moitié en diamants, que l'heureux aventurier avait su conserver malgré ses pérégrinations successives. Sa fortune allait cependant vite s'épuiser.

Après le Wurtemberg, Jérôme et Catherine vécurent jusqu'en 1819 en Autriche en compagnie d'une suite appréciable. Entre les émoluments généreusement distribués à l'entourage et l'achat du château de Schönau, au sud de Vienne, les petits sacs de diamants disparurent les uns après les autres. Autorisé à revenir à Trieste, l'ancien roi succomba cette fois au charme de la somptueuse villa Cassis et l'acheta malgré l'opposition d'un Metternich quelque peu irrité par le train de vie du proscrit. Au total, la punition infligée à ce Bonaparte-là paraissait en effet bien molle. Au milieu d'une cour composée pour l'essentiel par des émigrés français et des artistes italiens, Jérôme

* Une somme considérable quand on sait qu'un revenu moyen était de l'ordre de 1 000 francs à l'année.

SAGA_cs6_pc.indd 260 29/11/2017 12:55:13

fréquenta de nouveau un Fouché tombé lui aussi en disgrâce. Dans la villa cossue, la reine donna naissance à deux autres enfants, la princesse Mathilde en 1820 et le prince Jérôme Napoléon, deux ans plus tard. Après les jours heureux au soleil de Trieste, la famille put enfin se rendre en Italie en 1823, à Rome. Depuis la mort de Napoléon, l'étreinte autour des Bonaparte s'était quelque peu relâchée.

En pleine *dolce vita*, l'ancien aventurier devenu comte de Montfort fut rattrapé par le chapelet de révolutions qui secouait l'Europe. Désormais légaliste, il ne bougea pas une oreille quand en 1830 le nom de Napoléon II apparut sur les barricades. À son frère Joseph, il avoua son faible pour Louis-Philippe, trouvant même des vertus à la monarchie constitutionnelle. Même s'il regrettait toujours sa couronne allemande, il considéra d'un œil mauvais les coups de force imaginés ici ou là par les autres Bonaparte. Quand l'aventure des fils de Louis irrita le pape, il fut obligé de quitter la Ville éternelle, non sans un certain ressentiment : « Que dirait l'empereur s'il pouvait voir ses neveux, destinés à être un jour le soutien de sa dynastie, payer l'asile que le Saint-Père accorde à toute sa famille en s'armant contre ce même souverain[30] ! », protesta-t-il auprès de ses impudents neveux. Rien n'était moins sûr. Napoléon n'aurait-il pas au contraire encouragé la relève des Bonaparte à agir ? En vérité, Jérôme ne leur pardonnait pas d'avoir imprudemment compromis sa confortable position. Difficile il est vrai de redevenir révolutionnaire quand certaines puissances, comme la Russie, lui donnaient de l'altesse royale et surtout beaucoup d'argent. Il ne s'éloigna guère de Rome ensuite, s'établissant à Florence, toujours sur un grand pied, ce qui n'étonnera personne.

Quelques voyages ponctuèrent ensuite cette vie insouciante, à Stuttgart d'abord, puis en Suisse, en Belgique et même à Londres. Pour son retour en Westphalie, l'ancien roi veilla scrupuleusement à ce que tous les égards dus à son rang lui soient rendus, ce qu'il obtint assez facilement. Avec pareil traitement, on comprend mieux sa soudaine inclination, pour ne pas dire son intransigeance, pour tout ce qui avait trait à la légitimité des cours européennes. Au cours de son périple belge, il fit découvrir à son second fils, Plon-Plon, le champ de bataille de Waterloo. On imagine sans peine le ravissement du garçonnet à l'écoute de son glorieux père. Un drame vint toutefois assombrir l'errance nonchalante de notre proscrit, la mort de Catherine dans la nuit du 29 au 30 novembre 1835. Jusqu'à son dernier soupir, elle conserva de tendres sentiments pour son bel époux : « Ce que j'ai aimé le plus au monde, c'est toi Jérôme[31] »,

SAGA_cs6_pc.indd 261 29/11/2017 12:55:13

lui susurra-t-elle avant d'expirer. Même éprouvé, Jérôme se consola toutefois bien vite dans les bras de l'aguicheuse marquise Bartolini-Baldelli. Au moins n'était-il plus infidèle, même si ce séducteur impénitent s'était si peu soucié du péché de chair tout au long des vingt-huit années de son mariage avec Catherine.

À l'avènement de la monarchie de Juillet, il espéra en vain un prompt retour en France. Ne perdant toutefois pas espoir, il signa en 1847 une larmoyante pétition destinée aux Chambres : « La mort a frappé tous les frères de l'empereur, sauf un, qui vient s'adresser aujourd'hui à la France par ses représentants. À la fin de ma carrière, sur le bord de la tombe, je viens remplir un devoir de citoyen et de père en faisant tout ce qui dépend de moi pour retrouver une patrie que j'aime par-dessus tout. » Grâce à une campagne de communication finement orchestrée, il gagna la sympathie de l'opinion et sa cause trouva d'illustres avocats en les personnes de Lamartine, Victor Hugo et surtout de l'influent Odilon Barrot. De guerre lasse, le roi Louis-Philippe autorisa ensuite le séjour de Jérôme et des siens. En mars 1848, Victor Hugo fit sa connaissance : « Il avait une voix très douce, un sourire charmant, quoique un peu timide, les cheveux plats et grisonnants, et quelque chose du profil de l'empereur[32] », se souvint le poète. Même s'il appréciait sa conversation, sa prétention lui parut toutefois moins admirable : « Un peu de vanité perçait en lui, j'aurais préféré l'orgueil[33] », dira-t-il aussi. La soixantaine bien entamée, l'ancien roi était impatient d'arpenter de nouveau les rues d'une capitale qui lui rappelait tant de souvenirs glorieux. Lors d'une promenade près du pavillon de Flore, il passa le corps de garde puis pénétra sous les regards médusés de sa suite aux Tuileries. Sur les marches du palais, il fut rattrapé par un portier stupéfait par tant d'audace qui lui demanda où il allait de ce pas pressé : « Parbleu ! Chez moi[34] », lui répondit avec aplomb le prince déchu. Les Bonaparte renoueraient sous peu avec les ors de leurs anciens palais. Une révolution emporta Louis-Philippe et une Deuxième République naquit sur les cendres de la monarchie disparue. Pour l'élection présidentielle qui s'annonçait, le nom de Napoléon était sur toutes les lèvres. Devenu le chef de famille, Jérôme fut-il tenté par l'aventure électorale ? Tout semble indiquer le contraire. Il avait été roi, comment pouvait-il n'être que président ? Aussi se contenta-t-il de servir de caution et de soutenir le neveu prometteur qui serait très facilement élu.

L'élection du prince-président fut un soulagement pour l'ancien proscrit. Ayant dispersé sa fortune aux quatre vents, son retour en

SAGA_cs6_pc.indd 262 29/11/2017 12:55:13

France avait été plutôt misérable et seul son profil rappelait encore sa majesté passée. Avec un neveu chef de l'État, il obtint plus aisément le poste qu'il convoitait, celui de gouverneur des Invalides où quelques vieux grognards se trouvaient encore. Outre un vaste appartement, il reçut aussi un traitement appréciable lui permettant de renouer avec son lustre passé. Redevenu un personnage qui compte, il changea de favorite, renvoyant en Italie la marquise Bartolini pour une rousse femme du monde, Mme de Plancy. Entre deux amours, il fut élevé au maréchalat, ce qui en écœura de plus valeureux que lui. S'il appréciait les honneurs, il aimait aussi sans modération l'argent qui pouvait les accompagner. Quand il sut que l'administration militaire le réintégrait dans son grade de général de division, il refit ses calculs et se mit à réclamer sans sourciller trente-deux ans d'arriérés de solde. À cause de ses prétentions quelque peu mesquines, le maréchal parut soudain moins glorieux. En définitive, sa demande se perdit dans les méandres de l'administration des finances. De juteuses gratifications l'attendaient cependant grâce au rétablissement de l'Empire le 2 décembre 1852.

Le passage en force de son neveu l'année précédente avait toutefois choqué sa fibre légitimiste : « Je vous écris au nom de la mémoire de mon frère, dont je partage l'horreur pour la guerre civile. Fiez-vous à ma vieille expérience, et n'oubliez pas que la France, l'Europe et la postérité vous jugeront[35] », lui écrit-il sévère au lendemain du coup d'État. Si le nouvel empereur l'écoutait poliment, il ignorait superbement ses avis. En définitive, que ce soit avec son frère ou avec son neveu, Jérôme ne pesa jamais politiquement. Sous le Premier Empire, il n'était qu'un freluquet couronné. Sous le Second, il ne serait qu'une figure respectée mais sans prise sur les événements, même s'il fut élu président du Sénat. À la Cour comme lors des cérémonies du règne, il incarnerait la continuité d'une dynastie qui paraissait s'enraciner dans le sol de France. Le passé venant en quelque sorte conforter le présent, l'image à présent respectable de ce vieil homme rassurait. Qui se souvenait encore qu'il fut un roi parfois brouillon ou l'un des mauvais élèves de cette classe de souverains dominée par Napoléon I^{er} ? Désormais, tout ce qui rappelait le mythique Premier Empire était comme sacré.

En 1853, ce fantôme du passé quitta les Invalides pour le Palais-Royal. Le nouvel empereur lui attribua aussi le château de Meudon, le tout conforté par un solide et appréciable budget. Gar-

SAGA_cs6_pc.indd 263 29/11/2017 12:55:13

dien du tombeau de son frère, Jérôme fut associé à la construction de l'impressionnante sépulture que nous pouvons contempler aujourd'hui aux Invalides. Terminée en 1853, elle n'accueillera cependant les restes de Napoléon Ier qu'en avril 1861, son neveu ayant songé un temps à les transférer à Saint-Denis. Dans le registre sépulcral, Jérôme insista auprès de son neveu pour que le corps de sa mère, « abandonné sur quatre tréteaux », soit dignement inhumé. Suite à son intervention, Napoléon III fit ériger à Ajaccio une chapelle dédiée à Saint-Joseph où furent transférées les cendres des membres de la famille impériale qui reposaient auparavant au sein de la cathédrale de la ville. Deux nécropoles se partagèrent désormais les illustres dépouilles. Par ce geste impérial, la Corse, le berceau de la dynastie, n'était plus oubliée, comme par un juste retour des choses, même si le véritable « Saint-Denis des Bonaparte », selon l'expression de Jean Tulard, ne pouvait prendre place qu'aux Invalides. Disparu en 1847, le premier fils de Jérôme y fut d'ailleurs inhumé en 1860, peu de temps avant la disparition de son père. Alité depuis plusieurs semaines, victime d'une mauvaise grippe, l'ancien roi succomba le 24 juin 1860 entouré par les siens, à l'âge respectable de soixante-seize ans. Aucune parole historique ne vint parachever cette vie singulière, Jérôme rendit son âme à Dieu en silence. Personne ne s'en étonna vraiment tant cette icône parfois galvaudée était devenue muette. Ses funérailles furent grandioses. Conduit par son fils survivant que l'on appelait désormais le prince Napoléon, un cortège imposant l'emmena du Palais-Royal aux Invalides sous les regards d'une foule « immense et recueillie[36] ». Son cercueil fut ensuite déposé dans la chapelle Saint-Jérôme où il repose depuis*. Le petit dernier de sa fratrie fut donc aussi le dernier à disparaître. Sa descendance en France comme aux États-Unis connaîtra une belle postérité. Comme autant d'improbables destinées.

* Avant l'aménagement définitif de la crypte des Invalides et pendant que l'on érigeait son tombeau, le corps de Jérôme reposa une année au caveau des gouverneurs, avant d'être inhumé définitivement dans la chapelle Sainte-Jérôme. (Voir à ce sujet Céline Gautier, *Le Tombeau de Napoléon*, Paris, Soteca, 2010.)

SAGA_cs6_pc.indd 264 29/11/2017 12:55:13

IX

N., le maudit

Quelques jours avant de disparaître, le « fils de l'homme » aurait ainsi résumé son existence : « Ma naissance et ma mort, voilà toute mon histoire. Entre mon berceau et ma tombe, il y a un grand zéro. » Celui que Victor Hugo appela l'Aiglon était né pour régner, le premier du genre pour notre saga. Tandis que les peuples réunis sous le sceptre de son père, Napoléon I[er], attendaient sa naissance, on murmurait « quelqu'un de grand va naître », rappelle encore le poète. Ce roi de Rome serait un grand empereur, pensait-on alors. Mais le destin en décida autrement. Jouet politique entre de puissantes mains, cette tête d'ange sera prisonnière dès l'enfance. Si l'histoire de sa vie fut à la fois pathétique et manquée, celle du retour de ses cendres à l'ombre de la croix gammée s'apparente à un mauvais songe. Comme si le cinéaste allemand Fritz Lang* avait remplacé Victor Hugo pour écrire la fin de son histoire.

Le 10 novembre 1938, à Berlin, le journaliste à *L'Intransigeant* Jacques Benoist-Méchin, conservateur bon teint, venait à peine de terminer une conférence consacrée à « L'armée française et l'armée allemande, face à face à travers l'histoire », quand il reçut une invitation pour le moins surprenante émanant du ministre des Affaires étrangères du Reich, Joachim von Ribbentrop. Sa conférence avait été particulièrement appréciée par les généraux allemands, mais de là à être invité par un ministre de Hitler, la surprise était de taille.

* Fritz Lang réalisa en 1931 le film *M. le maudit*, un film policier sur les enlèvements d'enfants qui dénonçait en filigrane la montée des périls en Allemagne.

SAGA_cs6_pc.indd 265 29/11/2017 12:55:14

Aussi, quand il se présenta à la Wilhelmstrasse, le ministère des Affaires étrangères du Reich, Benoist-Méchin se demandait encore ce qu'il venait y faire. À peine s'annonça-t-il qu'il fut aussitôt introduit auprès du ministre. Après un bref salut hitlérien, le diplomate s'inquiéta auprès de lui à propos de l'accueil des Parisiens lors de sa prochaine visite à Paris. Serait-il bien reçu ? Le journaliste fut direct : « Je ne voudrais pas vous décevoir, Monsieur le Ministre, mais vous n'y serez peut-être pas aussi bien reçu que vous semblez le croire[1]. » Émanant d'un germanophile, la remarque parut décontenancer un Ribbentrop pourtant d'ordinaire plutôt sûr et imbu de lui. Les Français étaient horrifiés par les coups de force du régime nazi lui expliqua Benoist-Méchin. Pour améliorer son image, l'Allemagne devrait faire un geste en direction du peuple français, poursuivit-il. « Quel cadeau voudriez-vous que je fasse à la France ? », demanda aussitôt le ministre. En réponse, le journaliste eut alors cette idée : « Rendez-nous le cercueil du roi de Rome… Je veux dire les cendres du duc de Reichstadt, qui reposent à Vienne dans le caveau des Capucins. Vous savez combien Napoléon aimait son fils, combien il désirait le revoir avant de mourir. Il en parle presque à chaque page du *Mémorial de Sainte-Hélène*. Vous n'imaginez pas combien la figure de l'Aiglon est restée populaire chez nous[2] ! »

Admirateur de Napoléon et descendant d'un préfet d'Empire, Benoist-Méchin pensait avoir trouvé là, sans doute un peu naïvement, une parade à la brouille franco-allemande. Le personnage de l'Aiglon était il est vrai très populaire depuis qu'Edmond Rostand avait créé en mars 1900 sa fameuse pièce éponyme avec la grande Sarah Bernhardt dans le rôle-titre. Dès les premières représentations, l'œuvre triompha : « Rostand est venu saluer deux fois. Demain, s'il veut, il sera roi de France », écrivit Jules Renard. Depuis, le succès ne s'était pas démenti, malgré la disparition de son auteur décédé brutalement de la grippe espagnole. Trois adaptations cinématographiques avaient été réalisées, dont la dernière datait de l'année 1931. La même année, une version allemande avait également été tournée. À la fin de son entretien avec le journaliste français, le ministre Ribbentrop ne lui laissa guère d'espoir. Un tel geste lui paraissait bien trop sentimental et surtout sans réelle portée politique. Mais, dans le cénacle nazi, Otto Abetz, le délégué du parti nazi aux relations franco-allemandes, trouva au contraire l'idée excellente, au point d'en avertir le Führer. Le dictateur fut ensuite du même avis, ordonnant même de débuter en Autriche, alors annexée au Reich,

SAGA_cs6_pc.indd 266 29/11/2017 12:55:14

les premières démarches de restitution. Cependant, quand Mussolini fut mis au courant, il protesta fermement. On frôla même l'incident diplomatique. Considérant la terre natale de Napoléon comme italienne, le Duce craignait que ce geste ne réveille le patriotisme français des insulaires. Devant l'intransigeance de ses alliés transalpins, Hitler n'eut d'autres choix que d'abandonner le projet. Il le ressuscitera toutefois un an plus tard, quand la guerre entre la France et l'Allemagne se termina dans les conditions que l'on connaît.

Après son éclatante victoire sur l'armée française, le vainqueur voulut visiter Paris le 23 juin 1940. Après un atterrissage au Bourget commença une visite éclair qui n'allait durer que quelques heures. Après s'être arrêté à l'Opéra dont il admirait au plus haut point l'architecture, Hitler se rendit aux Invalides pour découvrir la tombe de Napoléon. D'un air absent, il contempla l'immense cercueil de porphyre, sans doute impressionné. Après quelques instants de recueillement, il décida de faire revenir les cendres du fils de l'empereur : « Estimant que la restitution de sa dépouille serait un geste magnifique, susceptible de sceller la réconciliation avec le peuple français, il donna l'ordre de faire transférer les cendres du duc de Reichstadt à Paris pour qu'elles fussent placées aux côtés de son père[3] », témoigna ensuite l'un des membres de sa suite, le sculpteur Arno Breker. Otto Abetz, entre-temps devenu ambassadeur à Paris, fut chargé de coordonner l'opération pour le mois de décembre. À 1 heure du matin, le 11 décembre, le téléphone sonna chez Benoist-Méchin à peine revenu de captivité : c'était Abetz. « Son vœu le plus cher allait se réaliser[4] », lui disait-il, l'Aiglon allait faire son retour. Surpris, le journaliste crut à une mauvaise blague : « Vous voulez plaisanter ? », lui répondit-il du tac au tac. « Du tout. Je parle sérieusement. Le Führer a décidé de transférer aux Invalides le cercueil du roi de Rome, à l'occasion du centième anniversaire du retour de la dépouille de Napoléon I^er^. » Restait encore à prévenir les autorités françaises.

Le 10 décembre 1940, une lettre rédigée par Hitler et destinée au maréchal Pétain parvint à l'hôtel Matignon. Elle contenait l'annonce officielle du retour des cendres de l'Aiglon. Le vice-président du Conseil, le rusé Laval, fut l'un des premiers à en prendre connaissance. Cette nouvelle le mit en joie. Chaud partisan de la collaboration avec l'Allemagne, il voyait là un geste d'une grande « noblesse » de la part du Führer. Il faut dire que depuis que la France s'était engagée sur la « voie de la collaboration », elle avait été peu payée

SAGA_cs6_pc.indd 267 29/11/2017 12:55:14

en retour. Peut-être était-ce là l'amorce d'une véritable entente ? Pour recevoir la dépouille, les autorités allemandes souhaitaient vivement la présence du vainqueur de Verdun. À Vichy, où résidait le chef de l'État français, la nouvelle ne fut pas accueillie très favorablement. La mésentente entre Pétain et Laval gagnait chaque jour en consistance. Jaloux de ses maigres prérogatives, le vieux chef se méfiait de son renard de second. Bien en cour auprès des Allemands, ce dernier n'allait-il pas profiter de cette cérémonie pour le moins incongrue pour le forcer à se démettre de ses pouvoirs ?

Dans cette atmosphère compliquée, le Maréchal lut à son tour la lettre du chef allemand : « Monsieur le Maréchal, le 15 décembre s'accomplira le centenaire du jour où le corps de Napoléon fut déposé aux Invalides. Je voudrais profiter de cette occasion pour vous faire savoir, Monsieur le Maréchal, que j'ai pris la décision de rendre au peuple français les restes mortels du duc de Reichstadt. Ainsi le fils de Napoléon, quittant une ambiance qui, durant sa vie tragique, lui était déjà étrangère, retournera dans sa patrie pour reposer auprès de son auguste père[5]. » Un siècle jour pour jour après le retour triomphal des cendres de son père, l'Aiglon rentrerait à Paris parmi les noirs uniformes de la SS. De retour à Vichy, Laval insista fortement pour que le Maréchal consente à se rendre à Paris. Après cette cérémonie, il était persuadé que les Allemands accepteraient son installation à Versailles, autre geste de réconciliation. Dans le camp de Pétain, on subodorait un complot : « En dehors de la portée hautement symbolique de la cérémonie, obligatoirement teintée d'entente franco-allemande, ils y voyaient pour Laval l'occasion d'isoler ensuite le Maréchal à Versailles, de le retenir en otage loin de ses ministres, de lui imposer un nouveau gouvernement composé d'extrémistes et, avec eux, de se lancer à bride abattue sur la route de la collaboration[6] », souligne l'historien Georges Poisson. Le jour même, Laval fut démis puis arrêté et assigné à résidence. Dans la foulée, Pétain fit savoir à Hitler qu'il ne viendrait pas, désignant pour le représenter l'amiral Darlan.

L'affront était de taille pour le Führer du Reich : après avoir démis l'un de ses principaux soutiens au sein du gouvernement français, le Maréchal déclinait son invitation. Dans sa lettre de réponse, le Maréchal salua poliment le geste du Führer comme « un honneur qui remuera le cœur de tous les Français », avant de lui annoncer la formation d'un nouveau gouvernement et le renvoi de Laval. Malgré la défection de Pétain, il était désormais trop tard pour annuler le

SAGA_cs6_pc.indd 268 29/11/2017 12:55:14

retour des cendres de l'Aiglon. Avant même que le Maréchal prenne la plume pour exprimer son refus, des membres de la SS et de la SA étaient descendus dans la crypte des Habsbourg accompagnés par les pompes funèbres viennoises. Sans même l'accord des frères capucins qui, depuis des siècles, gardent les tombeaux des Habsbourg, les hommes en noir ouvrirent le tombeau pour en extraire le lourd cercueil. Les frères protestèrent, mais en vain. Ils eurent tout juste le temps de bénir la dépouille de l'Aiglon avant qu'elle soit enlevée par un corbillard tiré par quatre chevaux noirs. Sinistre journée. Dans leur précipitation, les nazis oublièrent le cœur du roi de Rome qui reposait dans une urne séparée. Le lendemain, le journal nazi *Neues Wiener Tagblatt* s'enthousiasmait : « Le Führer a permis que le rêve des Français devienne réalité. L'adieu au duc de Reichstadt s'est déroulé dans un noble calme, et est passé presque inaperçu de la ville, où il a reposé si longtemps. […] Le corbillard à quatre chevaux qui emprunta la Tegetthoffstrasse, pour se rendre par le plus court chemin à la Westbahnhof […] a peut-être été remarqué par les piétons durant ce long parcours, mais aucun ne pouvait se douter qu'il emmenait le malheureux fils de Napoléon, qui est désormais de retour dans sa ville natale, Paris, qui l'a si longtemps attendu. » Sous bonne garde, le noir convoi se rendit à la gare où l'attendait un train spécial. Dans un wagon aménagé en chambre funéraire, le corps de l'Aiglon quitta Vienne le 12 décembre dans la nuit. Après deux jours de voyage, il fut annoncé gare de l'Est à Paris. La neige tombait dru quand vingt-quatre hommes empoignèrent le lourd cercueil de huit cents kilos. Chargée sur une prolonge d'artillerie, la dépouille du fils de Napoléon commença son macabre voyage dans les rues de Paris. Places et avenues étaient vides. La nuit était noire et parsemée de flocons. Dans un silence lugubre, le convoi passa très près de l'emplacement de l'ancien palais des Tuileries où l'enfant roi était né cent vingt-neuf ans plus tôt. Presque une éternité.

Au cœur de la nuit allait se jouer cette « tragédie clandestine à la lueur des torches, dans une atmosphère de colère, de consternation et de deuil[7] ». Depuis plus d'une heure les officiels français emmenés par l'amiral Darlan battaient le pavé dans la neige et le froid. Sacha Guitry était là aussi. Plusieurs descendants d'Empire avaient également été conviés pour ce moment « inoubliable ». Quelques journalistes prévenus sur le tard, dont l'historien André Castelot, attendaient aussi. Enfin, la dépouille se présenta devant les grilles

SAGA_cs6_pc.indd 269 29/11/2017 12:55:14

des Invalides à 1 heure du matin. La cérémonie put commencer : « Le spectacle était grandiose par sa simplicité : sous la neige fondue, qui, par rafales, balayait la vaste cour, les deux rangées de torches grésillantes traçaient une voie lumineuse qui montait jusqu'à la chapelle grande ouverte ; tout au fond, où le père, dont on croyait sentir la présence matérielle, attendait son fils, ce fils qui lui avait été arraché à peine âgé de trois ans », rapporta avec emphase le journal *L'Illustration* quelques jours plus tard. Dans l'espoir de gagner les faveurs de l'occupant, la presse servile trouva même une certaine « poésie » à ce qui n'était qu'un lamentable avatar de la déchéance française d'alors. Vingt soldats allemands portèrent ensuite le sarcophage sur un podium installé au bas des marches, avant de disparaître dans la nuit. La sonnerie *Aux champs* se mit à retentir dans un silence glacé. Puis douze gardes républicains prirent en main l'Aiglon pour le porter au bas des marches du maître-autel du dôme. « L'encens monte en volutes blanches d'un brûle-parfum doré. Napoléon II repose maintenant devant un tapis pourpre constellé d'abeilles impériales[8]. » Une courte messe fut dite. Puis l'assistance se sépara presque sans un mot, comme si chacun avait vécu là un songe étrange. Dans les jours qui suivirent, sur les murs de la capitale, on pouvait lire ce terrible mot : « Ils nous prennent le charbon et ils nous rendent les cendres ! » Les Français n'étaient pas dupes du « geste » de Hitler. Quel sinistre épilogue pour l'Aiglon, cet enfant pourtant promis à un destin exceptionnel.

L'avènement d'un nouveau César

L'histoire de notre héros malheureux débute également un 15 décembre. À cette date en 1809, son père se sépara de sa compagne des années de gloire, l'impératrice Joséphine qui ne pouvait lui donner d'enfants. La dissolution de ce mariage autorisait une nouvelle union et laissait espérer une descendance. Pour se perpétuer, le grand Empire avait besoin d'un « ventre » capable d'enfanter (Napoléon). Quelques mois seulement après son mariage avec l'empereur des Français, l'archiduchesse Marie-Louise tomba heureusement enceinte. Une grossesse ardemment désirée par l'impulsif et impatient Napoléon. Dès les premières heures de sa rencontre avec l'impératrice, il s'était d'ailleurs empressé de consommer le mariage, et ce avant même la cérémonie nuptiale prévue à Com-

SAGA_cs6_pc.indd 270 29/11/2017 12:55:14

piègne. La morale fut cependant sauve car les consentements avaient été échangés par ambassadeurs interposés quelques semaines plus tôt à Vienne. Le choix d'épouser une fille des Habsbourg s'était presque imposé naturellement. Sur le plan diplomatique, se marier avec la fille de l'empereur d'Autriche permettait de revenir aux fondamentaux de la politique extérieure française. Depuis Choiseul, l'habile ministre de Louis XV, on considérait qu'une alliance avec cet empire puissant et central permettrait non seulement de stabiliser l'Europe, mais aussi de contenir les ambitions russes comme prussiennes.

Pour un empereur toujours en quête de légitimité, s'allier avec une Habsbourg n'était pas non plus sans avantages du point de vue dynastique. Dans les veines de sa future progéniture coulerait un peu de sang des Bourbons (Marie-Louise descendant aussi de Louis XIV), une parenté bienvenue avec l'ancienne France au moment même où Napoléon imitait toujours plus ses prédécesseurs. Le père de Marie-Louise, l'empereur d'Autriche François I^er^, avait été aussi le dernier empereur du Saint Empire romain germanique. Cette ascendance conforterait la légitimité en Allemagne du futur héritier, tout en le rattachant à la grande lignée des empereurs d'Occident. En remontant très loin dans les hauts feuillages de son arbre généalogique apparaissaient aussi les noms des empereurs Charles Quint et même Charlemagne. Par tous ces sangs mêlés, le fils du grand Napoléon serait le nouveau César. La combinaison dynastique imaginée par l'empereur des Français semblait non seulement habile diplomatiquement, mais surtout particulièrement bien inspirée pour conforter la légitimité européenne des Bonaparte. D'ailleurs, les adversaires de l'empereur ne s'y trompèrent pas. Le plus farouche opposant, le comte de Lille, frère de Louis XVI, fut stupéfait en apprenant cette « effroyable nouvelle » : « Mon sang se glace », confia-t-il à ses proches. Avec son sang, s'il venait à posséder les qualités de son père, le deuxième empereur des Français installerait immanquablement la IV^e^ dynastie dans la durée. Pour mieux souligner sa remarquable lignée, mais aussi rappeler la filiation désormais directe qui existait entre l'Empire français et l'ancien Empire romain, Napoléon donna à son fils le titre de « roi de Rome ».

À tout grand seigneur, un important rituel. On commença à travailler sur le cérémonial de la naissance dès février 1810. La perspective d'un accouchement en public, comme cela se faisait autrefois sous l'Ancien Régime, ne réjouissait guère Napoléon. Les divers incidents qui s'étaient parfois déroulés dans cette circonstance

SAGA_cs6_pc.indd 271 29/11/2017 12:55:14

ainsi qu'une certaine pudeur l'incitèrent à restreindre l'accès de la chambre de l'impératrice pour le jour de la naissance. Sa porte devait par exemple rester close, et il refusa, s'il s'agissait d'un enfant mâle, de le présenter lui-même l'épée à la main devant les princes. Dans le projet définitif, seraient avertis des premières douleurs de l'impératrice : les princes grands dignitaires, les grands officiers de la Couronne, les ministres, les grands officiers de l'Empire, les dames et officiers de la Maison. Les hommes devraient se rendre au palais en grand habit de cérémonie et les dames en robe de cour. Durant l'accouchement, seules Madame Mère, la gouvernante, la dame d'honneur et la dame d'atours resteraient dans la chambre de l'impératrice. Tous les autres devraient attendre selon leur rang dans une pièce adjacente. Enfin, deux témoins au moment des dernières douleurs entreraient dans la chambre. Et l'empereur ? Il n'était pas prévu qu'il assiste à l'accouchement. Le chef de guerre qui avait si souvent côtoyé la mort put ainsi se dérober.

Le 20 mars 1811, le peuple de Paris retenait son souffle. Comme il était d'usage lors de chaque naissance d'un enfant pouvant régner, on tirait au canon : 21 coups pour une fille, 100 pour un garçon. Les tirs s'égrenaient avec la régularité d'une horloge : 18, 19, 20, 21 et puis… 22. C'est un garçon ! entendit-on aussitôt dans les rues de Paris. « Dans les lieux les plus solitaires, comme au jardin du musée des Augustins, on a applaudi le vingt-deuxième coup », note Stendhal dans son *Journal*. Un bulletin de police relève même un « miracle » : deux paysans arrêtèrent leur dispute en entendant les premiers coups de canon et tombèrent même dans les bras l'un de l'autre au 22e coup… Menteur comme un bulletin, disait-on alors pour ceux de l'armée… déviance qui semble avoir ici atteint ceux de la police. Le télégraphe Chappe annonça la nouvelle aux quatre coins de la France, nouvelle qui se répandit comme une traînée de poudre. Les cloches sonnaient et partout les canons tiraient leur centaine de salves. Dans les nouveaux départements, comme à Rome, les transports de joie furent toutefois moins nombreux. Les mesures autoritaires décidées notamment contre le pape avaient refroidi de nombreux croyants. Mais peu importaient quelques accès de mauvaise humeur ici ou là, l'Empire s'illuminait de mille feux joyeux. Aux Tuileries, dans les heures qui précédèrent l'accouchement, l'attente avait été éprouvante.

Dans la soirée du 19 mars lorsque les premières douleurs apparurent, les princes, les princesses, les membres de la Maison et

SAGA_cs6_pc.indd 272 29/11/2017 12:55:14

les ministres avaient été conviés au palais. À l'aube du lendemain, comme l'impératrice paraissait apaisée, Napoléon avait renvoyé tout le monde chez soi avant que le travail ne reprenne de plus belle. Mais l'enfant se présentait mal, par le siège. « Traitez-la comme une boutiquière de la rue Saint-Denis ; oubliez qu'elle est l'impératrice », aurait même ordonné Napoléon au médecin accoucheur Dubois. Heureusement, la délivrance fut réussie. Elle intervint à 8 h 45 du matin. Après un certain affolement, l'étiquette jusque-là un peu oubliée reprit ses droits. La gouvernante des Enfants de France, Mme de Montesquiou, présenta l'enfant à l'archichancelier Cambacérès qui constata son sexe et fit rédiger l'acte de naissance par le secrétaire de l'État de la famille impériale, Regnaud de Saint-Jean d'Angély. L'acte signé, les huissiers ouvrirent la porte et annoncèrent fièrement de leurs voix de stentor : « Le roi de Rome. » Notre héros faisait là sa première apparition publique. Très attaché aux anciennes traditions, Napoléon fit ondoyer immédiatement son fils Napoléon François Charles, puis deux mois plus tard le fit baptiser. Contrairement toutefois à ce qui se faisait sous l'Ancien Régime, l'empereur tint à porter lui-même l'enfant sur les fonts baptismaux, alors qu'auparavant le roi et la reine n'assistaient à la cérémonie que du balcon réservé aux princes de sang. Il entendait par ce geste bourgeois rappeler que sa monarchie n'était pas de droit divin mais émanait de la volonté du peuple.

Le jour du baptême, l'empereur ne regarda pas à la dépense. Le matin du 9 juin, les hérauts d'armes appartenant au service du grand maître des cérémonies distribuèrent 20 000 médailles en argent et même 500 médailles en or frappées spécialement pour l'événement au peuple parisien massé dans les rues. Dans le parc de Saint-Cloud, on avait organisé une myriade de petits spectacles. Trois cent cinquante-quatre « teneurs de petits spectacles, maîtres de curiosités, saltimbanques » amusèrent ainsi les badauds. Au programme, il y avait des marionnettistes, des voltigeurs, des animaux savants, mais aussi par exemple Cabot, « escamoteur et mangeur de filasse », qui avalait goulûment du fil de chanvre ; Nores, qui présentait « une mécanique représentant le triomphe de Sa Majesté » ; Miette et sa « physique amusante », une fontaine hydraulique simulant le combat de l'eau et du feu ; Lesourd, joueur de gobelets, avec ses chants italiens et ses farces ; Renaldi, « joueur de guitare grimacier » ; Corré, « distributeur de bonbons avec vaudeville » ; ou encore Blanche, réputé pour ses « bouffonneries et tours de

SAGA_cs6_pc.indd 273 29/11/2017 12:55:14

filasse ». On distribua aussi 6 000 billets gagnants de loterie et des fontaines improvisées distribuèrent près de 30 000 litres de vin. À la nuit tombée, la Garde tira un magnifique feu d'artifice à partir de six chaloupes. Mais le clou du spectacle fut incontestablement l'ascension en ballon de Mme Blanchard. Une fois en l'air, l'intrépide aéronaute alluma plusieurs fusées et jeta aux quatre vents des poèmes de circonstance. Dans Paris, 56 500 lampions illuminaient la place de la Concorde, le jardin des Tuileries, la place du Carrousel, l'actuelle rue de Rivoli et les alentours du Louvre.

Dès sa naissance, le petit roi fut entouré par une prestigieuse institution, la Maison des Enfants de France créée par le décret du 25 novembre 1810. Elle avait vocation à s'occuper de « tous les princes, fils ou petits-fils de France, jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de sept ans, époque à laquelle ils passent aux mains des hommes, et pour les princesses, filles ou petites-filles de France, jusqu'à l'époque où l'empereur juge à propos de leur composer une Maison particulière ». Napoléon voulut que son fils bénéficie de toute l'attention nécessaire pour le préserver autant que possible de tout et surtout des maladies. Il ne devait manquer de rien et être élevé dans un cocon protecteur. Il en allait de l'avenir de la dynastie. Le petit enfant eut ainsi à son service plus de personnel que l'impératrice elle-même. S'affairait ainsi autour de lui une gouvernante (Mme Louise-Charlotte-Françoise de Montesquiou-Fezensac [1765-1835], descendante de Louvois), deux sous-gouvernantes (Mmes de Boubers et de Mesgrigny), tout un service de santé comprenant un médecin (Bourdois), un chirurgien (Auvity) et un médecin vaccinateur (Husson), trois berceuses (Mmes Marchand, Petit et Legrand), une bonne et des nourrices, dont une « surveillante des nourrices ». Étaient aussi à son service un maître d'hôtel, un tranchant, deux huissiers, quatre valets de chambre, deux femmes, trois filles et deux garçons de garde-robe. En tout sa Maison comptait trente et une personnes, toutes placées sous l'autorité de la gouvernante. Celle-ci, nommée à vie, possédait d'ailleurs des pouvoirs très étendus. Elle avait même le « pas », la préséance, dans le palais sur beaucoup d'autres dignitaires. Elle pouvait accéder, privilège rare, à presque toutes les pièces du palais et ne rendait de comptes qu'à l'empereur. Bien entendu, la gouvernante devait être en permanence auprès du jeune roi. Elle l'accompagnait partout, dormait dans une chambre voisine, avait sa propre table au palais, disposait souverainement du budget de son service et s'occupait elle-même du

SAGA_cs6_pc.indd 274 29/11/2017 12:55:14

trousseau et de la layette. Dès qu'il sut aligner quelques mots, le roi de Rome surnomma affectueusement celle qui veillait si bien sur lui « Maman Quiou ». Le nouveau César grandissait, choyé et protégé, telle une graine d'avenir si précieuse pour la nouvelle dynastie.

Aux mains de l'Autriche

Aux Tuileries, la vie familiale ressemblait à celle de n'importe quelle famille aisée, l'apparat en sus : « Accablé de soins et de soucis, c'était seulement auprès de sa femme et de son fils que Napoléon rencontrait une agréable distraction à tant de fatigues. Le peu de loisirs que lui laissaient les affaires dans la journée, il les consacrait à son fils, dont il se plaisait à guider les pas chancelants avec une sollicitude toute féminine. Les chutes fréquentes de cet enfant chéri étaient accueillies par les caresses et les éclats de rire bruyants de son père… Ce trio, dont la simplicité aurait pu faire oublier la grandeur, offrait le spectacle d'un ménage bourgeois uni par les liens de l'intimité la plus douce[9] », témoigne le secrétaire Méneval. L'enfant aux belles boucles blondes faisait l'admiration des soldats de garde aux Tuileries. Le grenadier Coignet connut même la joie de prendre l'enfant dans ses bras : « Je fis un tour sur la terrasse ; l'enfant arrachait mes plumes, et ne faisait pas attention à moi. Ses draperies tombaient très bas et j'avais peur de tomber, mais j'étais heureux de porter un tel enfant[10]. » Le roi de Rome avait à peine soufflé sa première bougie que son père repartit à la guerre. La terrible campagne de Russie était sur le point de commencer.

Même absorbé par les préparatifs militaires, Napoléon suivait de près ses progrès : « J'espère que vous m'apprendrez bientôt que les quatre dernières dents sont faites[11] », demande-t-il à sa gouvernante. Les meilleurs médecins se penchaient d'ailleurs régulièrement sur son berceau. À l'âge de deux mois, il fut par exemple vacciné contre la variole dont l'épidémie était encore loin d'être contenue. Dans cet univers de rêve, l'entente était loin d'être parfaite entre sa gouvernante et l'impératrice. Cette dernière souffrait de voir son fils apprécier davantage Maman Quiou qu'elle-même. En réponse, la gouvernante ne manquait jamais une occasion de mettre en cause sa trop grande tiédeur avec le chérubin : « Mme Montesquiou m'a dit que j'avais un cœur de pierre lorsque je pris congé de mon fils avec un œil tout à fait sec (ce qui ne m'arrive pas ordinairement)[12] », note

SAGA_cs6_pc.indd 275 29/11/2017 12:55:14

par exemple l'impératrice dans son journal. Malgré une certaine froideur, elle aimait sincèrement son enfant. À chaque fois qu'elle était séparée de lui, ce qui arriva très tôt, elle paraissait affectée, comme en témoignent ces quelques mots écrits en août 1813 : « Je souffrais aussi de me séparer de mon fils qui est ma consolation pendant l'absence de l'empereur[13]. » Choyé dans son palais, le petit roi ne pouvait soupçonner les périls qui menaçaient l'Empire.

Pendant que la Grande Armée retraitait péniblement dans l'enfer russe, un audacieux général du nom de Malet tenta de renverser le régime. Avec quelques comparses, il prétendit que l'empereur était mort sur la terre des tsars et qu'un gouvernement provisoire allait être nommé. Dans sa folle tentative, il parvint tout de même à faire arrêter un préfet, le chef de la police secrète et le ministre de la Police en personne. Le complot fit toutefois long feu et les conspirateurs furent placés sous les verrous avant d'être fusillés. Outre les incroyables manques ayant permis une telle aventure, il y avait plus grave. Quand la mort de Napoléon I^er^ fut annoncée, aucun dignitaire ne songea à proclamer le roi de Rome. Autrefois, quand un monarque passait de vie à trépas, on criait « Le roi est mort ! Vive le roi ! », saluant ainsi la continuité du pouvoir. En 1812, personne n'imita ce cri passé de mode. Et même si la Garde fut rapidement déployée autour du palais où séjournait l'Aiglon afin de le protéger, la dynastie des Bonaparte ne paraissait pas aussi légitime que Napoléon le croyait malgré la naissance d'un héritier. De retour de Russie, l'empereur, amer, confia d'ailleurs à son grand écuyer Caulaincourt : « L'idée du roi de Rome n'est même pas venue à Frochot [le préfet de Police]. Une nouvelle révolution lui a paru plus simple que la conservation de l'ordre établi […]. La France a besoin de moi pendant dix ans. Si je mourais tout serait, je le vois, dans le chaos […] car je vois que tout ce que j'ai fait est encore bien fragile[14]. » Pour consolider le régime en son absence, il nomma régente l'année suivante Marie-Louise, multipliant les démonstrations de pompe monarchique. Malgré ses ultimes efforts, sa dynastie n'en sortit guère renforcée. Le moment de vérité approchait. La chute de l'Aigle n'était plus qu'une question de temps.

Après la défaite de Leipzig, Russes et Prussiens passèrent le Rhin, tandis que les Autrichiens entrèrent dans la vallée du Rhône dans les premiers jours de l'année 1814. Avant de prendre la tête de ses armées, Napoléon fit réunir la garde nationale de Paris. Prenant la main de sa femme et de son fils, il prononça ces quelques mots

SAGA_cs6_pc.indd 276 29/11/2017 12:55:14

la voix brisée par l'émotion : « Si l'ennemi approchait de la capitale, je confie au courage de la garde nationale l'impératrice et le roi de Rome… ma femme et mon fils. » Le lendemain au crépuscule, tandis que ses derniers papiers brûlaient dans la cheminée de son cabinet de travail, il déposa un dernier baiser sur le front du petit enfant qui dormait à poings fermés. Il ne devait jamais plus le revoir. Avant de partir, il avait écrit à Joseph : « Je préférerais que l'on égorgeât mon fils, plutôt que de le voir jamais élevé à Vienne comme prince autrichien[15]. » La consigne était claire : tout devait être entrepris pour empêcher le petit roi et l'impératrice d'être pris par l'ennemi. Vœu pieux s'il en fût.

Après huit semaines de batailles, le « dieu de la Guerre » plia sous le nombre. L'abdication était à terme inévitable. Après le vote de sa déchéance par le Sénat sous la férule du revenant Talleyrand, les Alliés refusaient de traiter avec lui, estimant que son maintien sur le trône était dorénavant un obstacle à la paix. Après avoir longuement hésité, il se disait prêt à abdiquer, mais seulement en faveur de son fils. Dès que Napoléon II serait reconnu par les puissances, il céderait la place. Était-ce l'heure de l'Aiglon ? Peut-être. Muni des instructions de l'empereur, le ministre des Relations extérieures, Caulaincourt, accompagné par les maréchaux Ney, Marmont et Macdonald, se rendit auprès du tsar devenu l'homme fort de la coalition. Dans la nuit du 4 au 5 avril 1814, l'autocrate russe installé à Paris à l'hôtel de Talleyrand leur fit le meilleur accueil. À peine les envoyés de Napoléon étaient-ils devant lui qu'il leur demanda si l'empereur avait consenti à abdiquer. « Pour son fils », répondirent-ils en chœur. La réponse parut satisfaire le tsar. La discussion semblait ouverte et l'avènement de Napoléon II possible. Avant de prendre congé, le tsar leur donna rendez-vous le lendemain midi.

Mais en quelques heures les minces chances de l'Aiglon s'évanouirent. Après la défection du corps du maréchal Marmont, la négociation tourna court. Même si le maréchal jura ses grands dieux qu'il s'agissait d'une erreur, le mal était fait : la dynastie des Bonaparte était condamnée. Caulaincourt le pressentait avant même de revoir le tsar. Quand il fut reçu en audience, ses craintes se vérifièrent. D'un ton calme, Alexandre expliqua qu'une régence n'offrirait à la France « aucune garantie de tranquillité » et que la seule solution possible était d'accepter un retour des Bourbons sur le trône de France. Le ministre français comprit sa défaite et n'insista pas. Il n'obtint qu'une seule chose : l'assurance d'une retraite « honorable »

SAGA_cs6_pc.indd 277 29/11/2017 12:55:14

pour l'empereur sur l'île d'Elbe. Mais qu'allait-il advenir du petit roi ? Avant que Paris ne capitule, il avait été évacué avec sa mère et le gouvernement en province. Pendant qu'à Paris on négociait, il jouait tranquillement parmi les restes de la cour impériale au château de Blois. Dès que son père abdiqua, un aide de camp du tsar se présenta au château. L'Aiglon et l'impératrice seraient désormais sous la « protection » de l'armée russe. Inquiète, Marie-Louise appela au secours son père : « Je vous confie le salut de ce que j'ai de plus cher au monde, un fils encore trop jeune pour connaître le malheur et le chagrin[16]. » Pourquoi Napoléon ne demanda-t-il pas à son épouse de le rejoindre à Fontainebleau où il se trouvait toujours ? En fait, il espérait encore que l'impératrice pourrait favorablement influencer son père une fois qu'elle l'aurait retrouvé. Son calcul diplomatique l'aveuglait. Une fois sa femme et son fils aux mains des Autrichiens, ils seraient comme prisonniers. L'empereur d'Autriche revit sa fille quelques jours plus tard à Rambouillet où entre-temps elle avait été conduite. Visiblement à bout de nerfs et la larme à l'œil, la jeune impératrice le supplia de nouveau de la recueillir ainsi que son enfant. Feignant d'être ému, l'empereur d'Autriche accepta sa requête après les avoir perfidement embrassés. En vérité, il attendait depuis longtemps de pouvoir leur mettre la main dessus pour à terme en terminer avec ce mariage qu'il considérait comme une flétrissure à sa couronne. Quant à l'Aiglon, il deviendrait un petit Autrichien que l'on éloignerait de son père. Le piège venait de se refermer sur le petit roi. Jamais il ne serait rendu à son père. La figure austère de son grand-père lui inspira cette réflexion : « Je viens de voir l'empereur d'Autriche, il n'est pas beau[17]. »

Du haut de ses trois ans, l'Aiglon étonnait par ses remarques et sa vivacité d'esprit. Même confusément, il comprit facilement que tout était en train de changer autour de lui, s'étonnant par exemple de la disparition subite des pages qui autrefois l'entouraient. Puis, il fut conduit vers la capitale autrichienne. L'empereur François avait sans difficulté convaincu sa fille épuisée de venir s'y reposer. Tout ceci n'avait qu'un but, on le sait, l'éloigner elle et son fils. Pour sauver les apparences, elle fut néanmoins autorisée à emmener sa suite française. Restèrent auprès de son fils la gouvernante, Mme de Montesquiou, et Mmes Soufflot et Marchand. Le cortège de calèches emmenant Marie-Louise arriva à Schönbrunn le 21 mai au soir. À la lueur des flambeaux, elle retrouva le palais qu'elle avait quitté à peine quatre ans plus tôt. La Cour était là au grand

SAGA_cs6_pc.indd 278 29/11/2017 12:55:14

complet pour l'accueillir. La voiture du roi de Rome fut également annoncée. À sa descente de voiture, il fut emmené dans les appartements jouxtant ceux de sa mère par le comte Kinski qui ne le quittait pas d'une semelle. Les jours suivants, il fut présenté à toute la Cour. Comme on peut s'en douter, le petit Bonaparte attirait tous les regards : « On a été enchanté du jeune prince de Parme dont on ne se fatiguait pas de louer l'affabilité et la belle assurance », disait-on. Pour la grand-mère de Marie-Louise, il ressemblait trop à son père, tare regrettable s'il en était. De son côté, l'archiduc Jean, frère de l'empereur d'Autriche, était presque du même avis : « Un charmant bambin, blond, les yeux bleus, mais avec le visage, le regard, l'entêtement, l'esprit et l'âme de son père. Bien élevé, on peut en faire quelque chose de bien ! » Mais élevé par qui ? La réponse paraissait désormais évidente.

Un avènement bien discret

Pour le chancelier Metternich comme pour l'empereur d'Autriche, Marie-Louise restait trop attachée à Napoléon. Comment l'éloigner durablement de lui ? Quand l'impératrice fut autorisée à prendre les eaux à Aix-les-Bains, en Savoie, on glissa dans sa suite un bel officier autrichien du nom de Neipperg. Ses instructions étaient limpides : « Le comte de Neipperg tâchera de détourner la duchesse de Colorno [titre donné à Marie-Louise à Vienne], avec tout le tact nécessaire, de toute idée d'un voyage à l'île d'Elbe, voyage qui remplirait de chagrin le cœur paternel de Sa Majesté[18]. » Même s'il était borgne, l'homme ne manquait pas d'allure, comme le souligna le secrétaire de Napoléon : « Son regard était vif et pénétrant. Ses traits n'étaient ni vulgaires ni distingués ; leur ensemble annonçait un homme délié et subtil[19]. » Adroit en toutes circonstances, le comte fit peu à peu chavirer le cœur de l'impératrice déchue. Il convient toutefois de ne pas accabler la jeune femme. Durement éprouvée, elle resta plusieurs mois fidèle à son premier mari, avant de comprendre que son avenir politique ainsi que celui de son fils passaient par une séparation. Jamais en effet elle n'obtiendrait de la part des puissances alliées le duché de Parme si elle restait de près ou de loin attachée à lui. Ensuite, quand Napoléon reçut son « épouse polonaise », Maria Walewska, à l'île d'Elbe, ce que toute l'Europe sut malgré les précautions de l'empereur, Marie-Louise en conçut un fort ressentiment.

SAGA_cs6_pc.indd 279 29/11/2017 12:55:14

Dès lors, sa brouille avec son mari était presque inévitable et très rapidement elle refusa toute correspondance avec lui. Le plan autrichien fonctionna à merveille. Par amour, mais aussi par intérêt (pour obtenir le duché de Parme), elle se détourna de son premier mari, tout en restant proche de son fils. Avec Neipperg, elle le couvait du regard. Pour lui, elle fit venir ses jouets de Paris. Elle fit tout de même sculpter son buste dont une copie fut envoyée à son père. Dans sa dernière lettre à son époux, elle commente ainsi ses progrès en terre autrichienne : « Ton fils t'embrasse et me charge de te souhaiter la bonne nouvelle année et te dire qu'il t'aime de tout son cœur ; il parle bien souvent de toi, et grandit et se fortifie de manière étonnante. Il a été un peu malade cet hiver, j'ai tout de suite consulté Frank qui m'a fort rassurée en disant que ce n'était que des accès de fièvre éphémère ; effectivement il a tout de suite été bien. Il commence à savoir passablement l'italien, et il apprend aussi l'allemand, mon père le traite avec bien de la bonté et de la tendresse ; il a l'air de l'aimer tendrement, il joue beaucoup avec lui[20]. » Puis, dans son exil, il ne reçut plus aucune nouvelle. Silence pesant et déchirant pour ce père aimant.

Le souverain de l'île d'Elbe n'avait cependant pas dit son dernier mot. La nouvelle de son départ de l'île d'Elbe fut connue officiellement le 8 mars 1815. À Vienne, parmi les puissances assemblées en congrès pour décider du sort de l'Europe, ce fut la stupéfaction. Inquiète, Marie-Louise s'empressa de condamner l'entreprise hardie de celui qui restait son époux. Elle fit aussi savoir à son père qu'il n'était pas question pour elle de courir au-devant de celui qui allait être mis au ban des nations. Elle préférait rester sous la protection de l'Autriche plutôt que de retrouver son trône. De toute manière, l'empereur François n'avait aucune intention de faire revenir l'Aiglon en France. Pour mieux le surveiller, il le fit escorter sous bonne garde à la Hofburg, le palais d'hiver des Habsbourg. Rassuré, Talleyrand put écrire à Louis XVIII : « L'enfant va être établi à Vienne, au palais. Ainsi il ne pourra pas être enlevé, comme plusieurs circonstances pouvaient le faire présumer[21]. » Par peur d'une conspiration, les suites françaises de Marie-Louise et du petit roi furent ensuite progressivement renvoyées. Le départ de « Maman Quiou » fut douloureux à vivre pour l'Aiglon. Aux mains d'une nouvelle gouvernante autrichienne, notre petit prisonnier passait facilement de la colère à la tristesse,

SAGA_cs6_pc.indd 280 29/11/2017 12:55:14

boudant ostensiblement les plats qu'on lui présentait. Puis, autre déchirement, ce fut au tour de Méneval de partir. Au moment où il s'apprêtait à le saluer, l'enfant emmena le secrétaire dans l'embrasure d'une fenêtre et lui glissa ces quelques mots destinés à son père : « Monsieur *Méva*, vous lui direz que je l'aime toujours bien[22]. » Ému, le secrétaire quitta Vienne le cœur gros, tandis qu'en France les événements se précipitaient. Les Cent-Jours commençaient. Ils allaient bientôt s'achever dans la plaine de Waterloo au soir du 18 juin 1815.

Dès son retour au palais de l'Élysée, le 21, l'empereur médita son abdication prochaine. Comme un an plus tôt, il était persuadé que les Chambres lui demanderaient tôt ou tard de laisser son trône. Pour les prendre de vitesse et ainsi imposer ses conditions, il rédigea une déclaration dans laquelle on pouvait lire : « Ma vie politique est terminée ; et je proclame mon fils, sous le titre de Napoléon II, empereur des Français. » Le message impérial provoqua peu d'enthousiasme, loin s'en faut. En coulisse, Fouché s'activait pour ramasser la mise et devenir le nouveau faiseur de rois, préparant activement le retour des Bourbons. Mais contrairement à 1814, le vaincu de Waterloo n'entendait pas déguerpir tant qu'il n'avait pas reçu quelque assurance concernant l'avènement de son fils. Tandis que les armées alliées progressaient vers Paris, les Chambres assemblées au Palais-Bourbon débattaient furieusement. Pour éviter que les parlementaires ne soient contraints de proclamer l'Aiglon, l'un des complices de Fouché, le député Manuel, manœuvra tout en finesse. Devant ses pairs, il souligna qu'un vote en faveur de l'Aiglon était inutile puisque selon la Constitution il succédait automatiquement à son père, en théorie du moins. L'esquive étant trop belle pour ne pas être aussitôt saisie, le débat autour de l'Aiglon fut ajourné. Pour autant, Napoléon II était-il devenu empereur ? Officiellement oui, puisque son père l'avait désigné et que la Constitution en décidait ainsi. Le ministre de la Guerre Davout fit d'ailleurs placarder sur les murs de la capitale une proclamation annonçant simultanément l'abdication de Napoléon I^er^ et l'avènement de son fils. Mais à y regarder de plus près, cette deuxième information n'était mentionnée qu'en petits caractères, tel un banal post-scriptum. Singulier avènement. En vérité, cette comédie n'avait qu'un but, convaincre l'empereur de s'éloigner de Paris. De guerre lasse, ce dernier quitta l'Élysée le dimanche 25 juin. Jamais Napoléon II ne régnerait. Fouché l'avait emporté, désormais

SAGA_cs6_pc.indd 281 29/11/2017 12:55:14

la voie était libre pour les Bourbons. Louis XVIII reprendra sa couronne et Napoléon sera exilé à Sainte-Hélène.

Le jeune prisonnier

À Vienne, dans sa cage dorée, l'Aiglon ignorait tout de ce qui se tramait à Paris. Si politiquement son sort était fixé, que faire de sa personne ? Son grand-père trancha, il serait prince allemand et éduqué comme tel. Ami de Beethoven, le comte Maurice de Dietrichstein, à la culture excellente, fut désigné pour veiller sur son éducation. Quand il aperçut cet austère aristocrate à l'air réservé qu'il prit pour un chambellan, l'enfant parut d'abord effrayé : « Lorsque, le 30 juin 1815, j'entrais en fonction à Schönbrunn, le prince me fixa avec de grands yeux. […] Il ne voulait pas entrer dans le salon où je me trouvais[23] », raconta ensuite le nouveau précepteur. À une dame du palais, il aurait confié : « Je ne veux pas aller au salon parce qu'il y a là le chambellan et je ne veux pas aller de l'autre côté, parce que je dois apprendre[24]. » À la bienveillance maternelle qu'il avait connue depuis qu'il était né succéda une éducation classique mais sévère, d'où une période difficile pour ce prince autrefois si choyé. « Pendant les premières leçons, les larmes coulèrent abondamment[25] », nota laconiquement le rigide Dietrichstein. Alors qu'il n'avait que quatre ans, on lui apprenait déjà la grammaire, l'orthographe et le catéchisme. Avec peine toutefois, car il écoutait peu et refusait de travailler. Le soir, il pouvait toutefois se consoler auprès de sa sous-gouvernante Soufflot et de la berceuse Marchand, mère du premier valet de chambre de Napoléon, qui avaient échappé à la purge de son entourage. Elles lui rappelaient avec ferveur d'où il venait et lui donnaient parfois des nouvelles de son père. Leur nostalgie rendait l'enfant « sournois » et « malheureux » estima le précepteur. Un jour, devant les grilles du château de Schönbrunn, il soupira : « Ah ! je voudrais que ça soit Paris, mais le vrai Paris, ah ! je voudrais bien[26]. » La mauvaise influence des femmes devait cesser, pensait à haute voix Dietrichstein.

En octobre 1815, la sous-gouvernante fut renvoyée sans ménagement : « Les circonstances m'obligent de mettre mon fils dans les mains des hommes[27] », s'excusa Marie-Louise en la congédiant. Sa berceuse Marchand quitta son service quelques mois plus tard.

SAGA_cs6_pc.indd 282 29/11/2017 12:55:14

Le dernier lien avec la France était coupé et la germanisation de l'enfant en bonne voie. La lettre N fut ôtée de ses linges et de ses jouets, remplacée par la lettre F, pour François, ses décorations françaises lui furent enlevées, ses livres illustrés chantant la gloire de son père disparurent et abeilles ou aigles s'envolèrent comme par magie. Les cours d'allemand furent aussi renforcés. Ultime brisure avec son monde d'autrefois, il fut séparé de sa mère. Quand celle-ci fit ses bagages pour Parme en 1816, il était hors de question qu'il la suive. Leur première séparation dura près de six mois. Ce ne sera pas la plus longue, loin de là, car l'Aiglon ne reverra ensuite sa mère que sept fois en tout et pour tout. C'était si peu pour un enfant déjà privé de son père. À chaque fois que Marie-Louise le quittait, il faisait peine à voir ; Dietrichstein écrit ainsi à Neipperg : « Il a été extrêmement affecté et l'est encore, j'ai eu de la peine à le consoler, il a pleuré la plus grande partie et d'une manière qui indique bien son amour envers sa mère. Il a écrit hier soir sa lettre en sanglotant[28]. »

En outre, les rares fois où il retrouvait sa mère, il devait la partager avec Neipperg : « Si ma chère maman revient en Autriche, est-ce que Monsieur de Neipperg la suivra[29] ? » demanda-t-il à l'un de ses précepteurs, le capitaine Foresti. Ce dernier hocha la tête. « Pourquoi donc, Monsieur, je vous prie, pourquoi donc ? » se lamenta l'enfant. Le capitaine lui fit alors cette réponse embarrassée : « Parce que votre chère maman est une princesse de très haute naissance et qu'il faut toujours qu'elle soit accompagnée par quelque respectable sujet. » L'Aiglon n'était sans doute pas dupe. Marie-Louise épousa en secondes noces Neipperg, trois mois après la mort de Napoléon. Autour de « Franz » n'évoluaient plus que des maîtres certes appliqués, mais dont les prévenances ne pouvaient à l'évidence compenser l'absence d'amour maternel. Longtemps il défia leur autorité : « Il se montrait alors tout obstiné, insensible et d'une méchanceté froide et calculée qui arrivait à son plus haut degré lorsqu'il regardait ses précepteurs de côté en riant pour montrer qu'il s'appliquait à les fâcher et à les fatiguer[30] », déplora Dietrichstein. Pour les contrarier davantage, il se mit même à boiter l'espace de quelques jours. Devant tant de malice, le comte n'était pas avare de punitions corporelles : « Parce que le prince avait mouillé son lit, à cause de ses mensonges et parce qu'il avait mal fait ses lectures, je fus contraint de lui donner une seconde fois le fouet, mais en le frappant un peu plus fortement, ce qui me

SAGA_cs6_pc.indd 283 29/11/2017 12:55:14

fit obtenir un certain résultat, jusqu'à ce que le 23 janvier, tous ces défauts se manifestèrent si souvent que je fus forcé d'en user pour la troisième fois[31]. » Il écrivit aussi : « Le travail le dégoûte au suprême degré et je n'ai jamais vu d'enfant esclave de ses habitudes comme lui, et plus facile d'en contracter de mauvaises, plus enclin à la malpropreté, aux choses ignobles[32]. » Parmi les choses « ignobles », il y aurait l'énurésie jusqu'à l'adolescence, mais aussi ensuite l'onanisme. Affecté par l'éloignement de ses parents, l'Aiglon présenta ainsi de nombreux troubles du comportement qu'il surmonta heureusement plus tard.

Malgré ses enfantines rébellions, Dietrichstein appréciait chez son élève son esprit « naturel et inné », sa « bonté de cœur » ou sa bonne mémoire. Il regrettait en revanche son éternelle paresse et son cynisme. Bref, le sujet était doué mais devait être correctement éduqué, d'où l'insistance parfois rude du comte. Ce dernier était cependant loin d'être un des plus sévères de son temps. On le disait même affable. Sous sa férule, le fils de l'empereur des Français reçut une éducation tout à fait classique pour l'époque, étant même initié aux sciences et à la littérature plus tôt que n'importe quel jeune archiduc. Le cercle de ses professeurs particuliers était d'un excellent niveau : Collin était son professeur de latin et de grec, Foresti lui enseignait les mathématiques et les éléments de stratégie, le professeur Baumgartner la physique, la chimie et les sciences naturelles, et le dénommé Pina l'italien. Pour ses cours de théologie, Mgr Wagner, assisté par le chapelain de la Cour, Darnaut, fut désigné.

Et les cours de français ? En fut-il privé ? Contrairement à la légende, on continua de lui apprendre la langue de Molière grâce aux professeurs Podewin et Barthélemy. Sa « défrancisation » ne fut donc pas aussi totale qu'on aurait pu le penser. Ses maîtres avaient toutefois pour consigne d'éviter de parler de la France ou de son père : « Nous sommes forcés d'être très prudents dans notre conversation en sa présence, car il retient tout, particulièrement quand il s'agit de la France[33] », témoigne Dietrichstein. Un jour, notre élève s'interrogea à haute voix faussement candide : « Mais il y avait cependant un empereur en France, j'en suis sûr, quel était cet empereur ? » La réponse de Foresti fut plutôt directe : « Mon Prince, c'était votre cher papa qui a perdu sa couronne et son Empire à cause de son malheureux penchant pour la guerre[34]. » Gênés par ses questions sur son père, ses éducateurs se contentaient généralement de réponses brèves et prenaient soin de ne pas

SAGA_cs6_pc.indd 284 29/11/2017 12:55:14

développer le propos. Aucun sujet n'était vraiment tabou. Avec le temps, on espérait que ce prince allemand en oublierait sa prime jeunesse et ses origines. Le pari faillit bien réussir.

Le duc de Reichstadt

À Vienne, l'Aiglon n'avait rien d'un prince déchu que l'on relègue dans une pièce humide du palais comme un enfant de la honte. Très tôt, il fut admis à participer aux réjouissances du palais, comme en témoigne sa présence remarquée au premier bal de la Cour le 1er janvier 1817 : « Le prince se conduisit très bien, prit part à toutes les danses et ne tomba pas[35] », relève satisfait son précepteur. Le 30 janvier, au second bal de la Cour, il glissa sur le parquet trop bien ciré. Contrarié, il maugréa : « Mais c'est une honte ; c'est vraiment une honte[36] ! » En définitive, il fut plutôt bien accueilli dans la grande famille des Habsbourg, à commencer par son grand-père. L'empereur d'Autriche lui témoigna une réelle affection. Souvent il mangeait avec lui, le laissait entrer dans son cabinet et l'autorisait à jouer avec ses petits soldats de plomb tandis qu'il traitait des affaires de l'Empire. Sa quatrième épouse (François II connut trois veuvages), Caroline Auguste de Bavière, lui témoigna une certaine tendresse, le traitant même parfois comme son propre fils. Ses oncles et ses tantes le considéraient d'un œil plutôt bienveillant, ne manifestant aucune animosité vis-à-vis du fils de celui qui les avait tant outragés quelques années plus tôt. Son plus jeune oncle (ils n'avaient que neuf ans de différence d'âge), l'archiduc François-Charles (le père de l'empereur François-Joseph), devint même l'un de ses camarades de jeu préféré. Ensemble ils jouèrent quelques tours pendables aux laquais de service, ce qui leur valut de belles corrections. Avec cette seconde famille, l'humeur du jeune prince devint meilleure. Presque assagi, il fit d'importants progrès, à la plus grande joie de ses précepteurs.

Au cours de l'été 1817, il ne mit ainsi que trois semaines pour apprendre à lire l'allemand. S'il évoluait presque normalement à la cour de son grand-père parmi les petits princes de son âge, deux questions n'étaient pas réglées le concernant. Comment l'appeler ? Et surtout quel rang lui donner ? Son nom déchaînant toujours les passions en Italie, il ne pouvait être fait prince de Parme, le duché devant revenir à l'Autriche à la mort de sa mère. Toute allusion à ses précédents titres était évidemment exclue. Il ne serait donc ni

SAGA_cs6_pc.indd 285 29/11/2017 12:55:14

italien ni français, mais bien allemand. Sa germanisation prit un tour définitif quand, par un rescrit impérial du 22 juillet 1818, son grand-père lui ôta son nom de baptême (il serait désormais appelé François Joseph Charles, son premier prénom Napoléon ayant disparu), ainsi que son nom de famille (Bonaparte), les titres qu'il avait pu porter et son rang de prince. En France comme en Italie, il ne pourrait disposer d'aucun bien, même s'il venait à en recevoir par héritage. Dans ce document, il n'était fait aucune mention du nom de son père, l'enfant étant seulement présenté comme le fils de la fille bien-aimée de l'empereur. Après ce nouveau baptême, Napoléon II disparut au profit de Franz, son nouveau prénom usuel. Quant à son titre, son grand-père opta pour celui de duc de Reichstadt, une petite ville de Bohême (aujourd'hui Zákupy en République tchèque). Avant la mort de sa mère, il était bien stipulé qu'il n'en percevrait aucun revenu. Pour son rang à la Cour, après d'âpres discussions, on lui donna le titre d'altesse sérénissime, ce qui le plaçait immédiatement après tous les membres de la famille impériale, tel un Habsbourg de second ordre. Parmi le beau linge de la cour d'Autriche, il ne se distinguerait plus. Sans doute l'oublierait-on plus facilement ainsi ?

De ces questions d'étiquette le jeune duc n'avait cure tant il était absorbé par ses leçons. Vers l'âge de neuf ans, il se découvrit une nouvelle passion, la chasse. Au côté de son grand-père, il aimait traquer lapins et autres gibiers. À la manière d'un général, il consigna dans ses cahiers la géniale manœuvre à laquelle il était si fier d'avoir participé : « Nous avons attendu que le gibier sorte des buissons, pendant que l'autre aile faisait un mouvement tournant. Après une longue attente, le gibier s'est montré. Je voulus tirer un coup mais je manquai mon but. L'autre aile fut plus heureuse que la nôtre[37]. » Cette fois-là, deux cents pièces furent tirées, beau résultat pour une première sortie. Débordant d'énergie, notre jeune chasseur épuisait le souffreteux Dietrichstein, obligé de participer lui aussi aux nombreuses et interminables chasses auxquelles son jeune élève était convié. Sur le plan des études, son précepteur pouvait toutefois être satisfait, il progressait vraiment. À la fin de l'année 1820, il passa son premier examen sous l'œil sévère de l'empereur. Sa note fut cependant passable, ce qui contraria un peu l'inflexible Dietrichstein, infatigable pourfendeur de sa paresse. Malgré ce résultat moyen, il fut admis l'année suivante au Gymnasium (lycée).

Le 13 juillet 1821, une dépêche urgente parvint sur le bureau du chancelier autrichien Metternich. Elle annonçait la mort de Napo-

SAGA_cs6_pc.indd 286 29/11/2017 12:55:14

léon, survenue le 5 mai dans l'île de Sainte-Hélène. L'empereur en fut aussitôt averti. Dietrichstein étant absent de Vienne, la mission de prévenir l'Aiglon échut à Foresti : « Je choisis l'heure paisible du soir, écrivit ensuite le capitaine à Neipperg, et je vis couler plus de larmes que j'en aurais attendu d'un enfant qui n'a jamais connu son père[38]. » Entre deux sanglots, le fils éploré lui confia : « Mon père était bien loin de penser en mourant que c'est de vous que je recevrais des soins si affectueux et tant de preuves d'attachement[39]. » En 1809, le capitaine Foresti avait été fortuitement pris à partie par un Napoléon furieux de devoir livrer une nouvelle guerre à l'Autriche, d'où cette remarque de l'Aiglon. Seul son entourage fut ensuite autorisé à porter le deuil. À la cour d'Autriche, on s'abstint évidemment de saluer l'âme du défunt, pourtant gendre de l'empereur. Pour éviter toute publicité autour de ce que beaucoup considéraient comme un non-événement, on ordonna à Dietrichstein de ne plus emmener son jeune protégé au théâtre pendant au moins trois semaines. Le duc ne devait plus paraître en public le temps que l'on passe à autre chose. Pendant son deuil, il reçut une lettre de sa mère : « J'ai appris, mon cher fils, que tu as été très ému du malheur qui nous frappe tous les deux, et c'est pour mon cœur, je le sens, la meilleure consolation que de t'écrire à ce sujet et d'en parler avec toi. Je suis bien sûre que tu as ressenti une douleur aussi profonde que la mienne ; car tu serais un ingrat si tu pouvais oublier toutes les bontés qu'il a eues pour toi pendant tes jeunes années. Tu t'efforceras d'imiter ses vertus, tout en évitant les écueils auxquels il s'est heurté[40]. » Le conseil était sage et l'émotion, bien que contenue, néanmoins présente. Mais une lettre ne pouvait suffire à consoler cet enfant triste à qui les bras d'une mère manquaient cruellement. Si le deuil officiel de Marie-Louise dura trois mois, son deuil intime fut plutôt bref puisque le 8 août suivant elle devint officiellement comtesse de Neipperg. Après cette lettre, elle ne lui écrivit que très peu et resta deux ans sans le voir. Désormais orphelin de père, l'Aiglon grandirait toujours loin de sa mère. Dans les mois qui suivirent, Dietrichstein remarqua chez lui une profonde tristesse, se désolant de le voir se renfermer sur lui-même, s'étonnant qu'il ne pose plus aucune question à propos de son père. Sa façon à lui sans doute de porter le deuil. Lors de l'été suivant, son grand-père le nomma caporal, ce qui le sortit un peu de sa torpeur. Particulièrement fier de son uniforme blanc, il le portait à chaque réunion de famille. Le voilà devenu si autrichien, en apparence du moins.

SAGA_cs6_pc.indd 287 29/11/2017 12:55:14

L'espoir renaît

Tandis que le petit caporal autrichien paradait innocemment dans les salons de Schönbrunn, la seule évocation de son nom faisait frissonner les gouvernements européens. Dans la décennie 1820, quelques complots militaires vite déjoués se réclamèrent du deuxième Napoléon. À Colmar, en 1822, le colonel Caron, après avoir fait retentir son nom au sein de sa caserne, le paya de sa vie. Partout, la police était aux aguets. À peine entendait-elle susurrer le nom de Napoléon II qu'elle se précipitait pour enquêter. Les moindres bruits affolaient les anciens camarades de Vidocq, tel ce jour de 1825 où un dénommé Poppon prétendit révéler l'existence à Genève d'un dépôt de pièces de 20 ou 40 francs à l'effigie de Napoléon II. De vérification en vérification, la police comprit ensuite qu'elle avait affaire à un exalté, mais l'affaire mobilisa des dizaines d'inspecteurs. En Italie, Marie-Louise était souvent saluée par des « Vive Napoléon II ! », ce qui l'exaspérait au plus haut point. Sous le manteau, des objets séditieux à la gloire de l'empereur déchu et de son fils circulaient un peu partout en Europe. À mesure que l'enfant du grand homme grandissait, l'espoir d'un retour des Bonaparte renaissait. En 1828, la police française peinait à arrêter tous les colporteurs de ces « infâmes » colifichets, mouchoirs, rubans, statuettes, verres, médaillons, brochures, chansons, cocardes, foulards, canifs ou assiettes à la gloire des deux Napoléon. Le 8 septembre, le ministre de l'Intérieur La Bourdonnaye rédigea à l'intention de ses préfets une circulaire prohibant toute représentation « sous quelque prétexte » du fils de Napoléon I^{er}. En vain car le nouveau culte fut à peine contenu. En France, en Italie, mais aussi en Pologne ou en Belgique, la figure de Napoléon II devenait populaire et enflammait les imaginations. Le temps de la nostalgie impériale était venu. À Vienne comme à Paris, les gouvernements s'inquiétaient de cette résurgence de la fibre bonapartiste. Côté autrichien, on fit en sorte d'empêcher que les oreilles de l'Aiglon ne viennent à entendre les vivats qui lui étaient adressés ; et surtout d'empêcher tout contact avec les séditieux de tout poil.

Également en 1828, le poète Barthélemy, auteur remarqué d'un long poème à la gloire de Bonaparte intitulé *Napoléon en Égypte*, se rendit à Vienne dans l'espoir d'en remettre en mains propres un exemplaire au duc de Reichstadt. À Schönbrunn, il fut reçu par Dietrichstein

SAGA_cs6_pc.indd 288 29/11/2017 12:55:14

à qui il exposa son souhait : « Aux premiers mots de cette humble requête verbale, le visage du comte prit une expression, je ne dirai pas de mécontentement mais de malaise[41] », raconte le poète. Feignant l'étonnement, Barthélemy le pressa de questions sur la position exacte du fils de Napoléon à Vienne. Toujours aussi embarrassé, le précepteur lui fit cette réponse : « Le prince n'est pas prisonnier mais… il se trouve dans une position toute particulière[42]. » Puis, il mit fin à cet entretien qui pour lui n'avait que trop duré. Dès son retour à Paris, le poète s'attela à l'écriture d'un long poème intitulé *Le Fils de l'homme* en s'inspirant de son voyage inabouti. Dans cette interminable rêverie, il entrevoyait un grand avenir à l'Aiglon, cet « usurpateur nouveau » qui entrerait un jour « en roi dans la grande cité ». Son imagination traduite en vers déplut souverainement au roi Charles X et à sa police. S'ensuivit une mise en cause devant le tribunal correctionnel pour sédition le 29 juillet 1829. Le procès déchaîna les passions. Les défenseurs du poète soulignèrent avec emphase l'injustice qui accablait le fils de l'empereur déchu : pourquoi toujours taire son nom alors même que le souvenir de son père restait si vivant dans toutes les mémoires ? Face à leur plaidoyer, le tribunal resta de marbre et condamna Barthélemy à trois mois de prison assortis de 1 000 francs d'amende, une somme considérable pour l'époque. Malgré sa sévère condamnation, le poète ne pouvait pas rêver meilleure publicité. Ses vers plutôt médiocres connurent un succès inouï. La seconde Restauration, on le sait, vivait ses derniers instants.

Devant l'instabilité ministérielle et parlementaire qui agitait le royaume, le roi s'essaya au coup de force constitutionnel avec les ordonnances de Saint-Cloud datées du 25 juillet 1830. Aussitôt, ce fut l'émeute. Le pouvoir vacillait, le trône de France était à prendre. Dans le tumulte, les élèves de l'École polytechnique prirent les armes et entre deux coups de fusil sur la colline Sainte-Geneviève crièrent « Vive Napoléon II ! ». Un bonapartiste répondant au nom de Dumoulin se présenta en uniforme à l'Hôtel de Ville pour lui aussi pousser le même cri. Mais à peine voulut-il lancer son vibrant appel qu'il fut arrêté par les partisans du duc d'Orléans. L'ancien compagnon de Napoléon I^er^ à Sainte-Hélène, le général Gourgaud, tenta de son côté de fédérer autour de sa personne les soutiens du duc de Reichstadt, mais son appel fut peu entendu et sa maigre conspiration échoua piteusement. Pour assurer le succès, « il n'eût fallu peut-être qu'un éclair de hardiesse, un chef et un cri[43] », commenta ensuite Louis Blanc. Rien n'est moins sûr. Si le « fils de l'homme » était populaire,

il ne représentait encore qu'une icône sans réelle consistance politique. Après avoir embrassé La Fayette au balcon de l'Hôtel de Ville, le duc d'Orléans s'apprêtait à régner sous le nom de Louis-Philippe Ier. Tandis que les « Vive Napoléon II ! » se faisaient plus rares en France, Louis-Napoléon Bonaparte conspira l'année suivante à Rome dans l'espoir d'y faire proclamer l'Aiglon. Si le complot était couronné de succès, le roi de Rome retrouverait ainsi son trône. Avec l'appui de plusieurs membres de sa famille, dont sa grand-mère Letizia, l'audacieux cousin essaya de rentrer en contact avec le proscrit de Vienne.

En novembre 1831, le duc de Reichstadt était sur le point de rendre visite à son nouveau précepteur, le baron d'Obenaus, quand il croisa dans la rue un regard aguichant et séduisant. La mystérieuse jeune femme s'approcha très près de lui et lui baisa la main avant de s'éloigner en silence. Cette belle inconnue n'était autre que la fille d'Élisa Baciocchi, plus connue sous le nom de comtesse Camerata. Dans les jours qui suivirent, il reçut d'elle une lettre au ton enflammé. Sa fine écriture l'encourageait à redevenir un prince français. S'il faisait preuve d'audace, lui disait-elle, on s'inclinerait à nouveau devant lui. Plus fâché qu'intrigué par sa démarche – il crut aussi à une manœuvre de la police –, l'Aiglon la pria de ne plus lui écrire. Loin de renoncer, la comtesse prit langue avec l'un des meilleurs amis du duc, le comte de Prokesch-Osten. Ce dernier accepta de la rencontrer, semble-t-il avec l'assentiment de l'Aiglon. Lors de leurs entrevues secrètes, il pressa de questions son interlocutrice. Pourquoi était-elle si sûre de la destinée du prince ? L'Aiglon pouvait-il vraiment compter sur de nombreux soutiens ? Devant les réponses évasives de la jeune femme, Prokesch tourna les talons et mit fin à leurs discussions. Après cet échec, Louis-Napoléon renonça à soulever la Ville éternelle. Le roi de Rome ne régnerait jamais sur sa terre promise. Toute l'Europe connaissait cependant le frisson révolutionnaire. À Varsovie, on criait « Vive Napoléon, roi de Pologne ! ». Sur les chopes de bière ou sur les têtes de pipe, il n'était pas rare de voir peint ou gravé son portrait en costume national polonais. Contre la tutelle russe, on prit les armes ; à la tête des insurgés se trouvait le général Józef Chłopicki qui avait autrefois servi l'empereur des Français. En Italie aussi, l'agitation gagnait le pays. Le 10 février 1831, à Parme, une manifestation populaire obligea même Marie-Louise à se réfugier à Plaisance. L'Aiglon serait-il enfin appelé à jouer un rôle ?

On prête ce mot à l'inamovible chancelier autrichien Metternich – il resta en poste pendant vingt-sept ans – à propos du duc de

SAGA_cs6_pc.indd 290 29/11/2017 12:55:14

Reichstadt : « Exclu une fois pour toutes de tous les trônes ! » Au vu de la géopolitique d'alors, il était en effet peu probable que le chancelier le relâche. Pour qu'il y consente, il eût fallu que l'Aiglon soit à même de servir les hauts intérêts de son pays. Dans les affaires polonaises, belges ou françaises, sa présence n'aurait pu que compliquer les choses et compromettre les positions diplomatiques autrichiennes, tout en contrariant des alliés essentiels tels que l'Angleterre ou la Russie. Et en France, même si le parti des Orléans n'était pas le plus désiré par Vienne, il restait préférable du point de vue de Metternich à une restauration impériale. À Parme, si le duc était prêt à courir défendre sa mère, il en fut empêché par son grand-père après que ce dernier eut pris conseil auprès du chancelier. Dans une péninsule où les partisans de l'unification menaçaient l'ordre établi, il n'aurait pas été prudent d'y faire apparaître le fils de celui qui enflammait encore l'imagination des patriotes. Avec l'Aiglon pour étendard, leur cause était susceptible de triompher avant l'heure. Pour ne pas risquer l'embrasement, le duc de Reichstadt fut une fois encore confiné à Vienne, ce qui lui laissa un goût amer : « Suis-je assez malheureux, me voilà obligé de perdre la première occasion qui se présentait à moi de montrer à ma mère tout mon dévouement pour elle. Il m'eût été si doux de la secourir. Et dans de telles circonstances je suis réduit à offrir des consolations stériles[44]. » Il ajouta : « C'est la première fois qu'il m'est pénible d'obéir à mon grand-père. » L'Aiglon était-il prêt à se laisser séduire par les nombreuses aventures qui s'offraient à lui ? On peut en douter.

Tantôt enthousiaste, tantôt résigné, le « fils de l'homme » tergiversait sans cesse. Par moments, son esprit s'enflammait : « Chaque nouvel orage qui menaçait d'éclater en Orient ou en Occident venait soulever dans son âme mille flots tumultueux[45] », relate son ami Prokesch. Puis, son enthousiasme retombait presque aussitôt par peur d'échouer. Il aurait ainsi confié à Metternich : « Jamais le fils de Napoléon ne peut descendre au rôle méprisable d'un aventurier[46]. » En mémoire de son père, il ne pouvait risquer l'échec. S'il ambitionnait bien de lui succéder, il ne voulait pas flétrir par quelque aventure indigne ce nom de Napoléon qu'il chérissait par-dessus tout. Comme le remarque Prokesch : « Son père était l'axe du monde de ses pensées. L'œil fixé sur le portrait peint par Gérard, il réfléchissait souvent pendant des heures entières sur les événements présents et il s'efforçait de les déduire du passé[47]. » Il collectionna ainsi des centaines d'ouvrages consacrés à la gloire du premier empereur

SAGA_cs6_pc.indd 291 29/11/2017 12:55:14

des Français. Quand il rencontra à Vienne le maréchal Marmont, il voulut entendre de sa bouche le récit des glorieuses campagnes d'Italie, d'Égypte, d'Allemagne ou de Russie. « Il m'est impossible, racontera le maréchal, d'exprimer avec quelle avidité il entendait mes récits… Toutes ses idées étaient dirigées vers un père auquel il rendait une espèce de culte[48]. » Sans expérience, il estimait nulles ses chances de pouvoir un jour l'égaler. Il devait donc apprendre encore, prendre de l'épaisseur, notamment sous l'uniforme autrichien : « Il faut que je cherche mon avenir dans l'armée ; moi-même je suis de cet avis. D'abord, quant à la France actuelle, on ne peut pas compter sur elle. Ensuite, il est certain que là-bas, vu mon jeune âge, il me serait impossible de me rendre maître des partis[49] », disait-il aussi à son ami. Mais en aurait-il seulement le temps ?

Derniers battements d'aile

En juin 1828, quand Marie-Louise lui rendit une de ses rares visites, elle remarqua avec bonheur que l'adolescent qu'elle avait laissé deux ans plus tôt était devenu plutôt bel homme. Irrésistible dans son superbe uniforme blanc, le duc portait fièrement son mètre quatre-vingts. Sa carrière militaire prenait aussi une belle tournure. Le 17 août, son grand-père le nomma capitaine dans son régiment de chasseurs tyroliens, ce qui lui valut de recevoir en récompense le sabre des Pyramides des mains de sa mère. Assurément, il ne pouvait recevoir plus bel hommage. La vie militaire lui convenait parfaitement, au point de vouloir le plus souvent possible partager l'existence fruste de ses hommes. Le 14 juin 1831, il fut affecté au 60e régiment d'infanterie hongroise à sa plus grande joie : « Je suis très heureux, très content du choix du bataillon que l'empereur a bien voulu me donner, qui est composé presque plus de la moitié de recrues, et de beaucoup de jeunes officiers ; mais soldats, officiers et chef sont animés de la meilleure volonté du monde ; nous nous élèverons ensemble et cela ne sera qu'un bien de plus qui nous attachera réciproquement[50] », écrit-il à sa mère. Le même jour, il fut mis fin aux fonctions de son précepteur Dietrichstein. L'Aiglon était désormais plus libre de voler de ses propres ailes.

Dans l'apprentissage du métier militaire, rien ne lui fut épargné. Tel un officier du rang, il souffrit comme tous les autres. Avec frénésie, il se dépensa sans compter au cours de longues et

SAGA_cs6_pc.indd 292 29/11/2017 12:55:15

exténuantes promenades à cheval, se brisant la voix à force de hurler d'impérieux commandements. Mais, malgré son endurance, il maigrissait à vue d'œil. Des fièvres persistantes l'affaiblissaient dangereusement. Le 27 décembre 1831, lors d'une grande parade, son grand-père remarqua d'emblée son extrême pâleur. Inquiet, il lui ordonna d'aller se reposer à Schönbrunn. Le mois suivant, son état ne s'améliora guère. Lors des funérailles d'un général de cavalerie, il fut encore obligé de laisser son commandement par une température polaire. Souffrant en outre d'une extinction de voix, il fut contraint de nouveau à garder la chambre. Ses médecins se voulaient toutefois rassurants, pour eux il ne s'agissait que d'une simple congestion pulmonaire. Du reste, le duc n'était pas inquiet, persuadé de seulement subir les conséquences d'une « rapide croissance », comme il l'écrivit à sa mère en mars. En vérité, son mal était bien plus sournois. Il était atteint de tuberculose.

Au fil des jours, ses quintes de toux devinrent de plus en plus inquiétantes. À la date du 20 avril 1831, la princesse Metternich notait déjà dans son *Journal* : « Les médecins sont unanimes à considérer son état comme désespéré. Il crache déjà des morceaux de poumon et il ne pourra vivre que quelques mois encore. Telle est la volonté de Dieu ! Mais nous devons plaindre le destin de ce prince, à qui le talent, l'esprit et le génie ne manquent pas[51]. » Il était en effet condamné. Une cure au soleil l'aurait-elle sauvé ? La reine Caroline de Bavière en était persuadée. Elle voulut l'emmener jusqu'à Nice, mais Metternich refusa, toujours pour les mêmes raisons politiques. Il était cependant trop tard. Le soleil de la Côte d'Azur n'aurait pu empêcher l'issue fatale. Le 12 juin, lors d'un misérable tour en calèche, il souffrit le martyre. Quand ses mouchoirs furent ramenés à la lingerie, impossible d'en ôter les taches de sang qui les maculaient. Tandis que le bacille tueur lui ôtait peu à peu la vie, les hommes d'Église se relayaient à son chevet. Prévenue dès le 5 mai par Metternich de la gravité de sa maladie, Marie-Louise ne se présenta à son chevet que le 24 juin. Même tardive, sa visite parut lui faire du bien. Il se sentait mieux et on se remit à espérer. Répit de très courte durée toutefois. Après s'être rendu auprès de lui le 7 juillet, Metternich écrivit à l'empereur : « Je ne peux me rappeler d'avoir jamais vu une image plus terrible de destruction. » Horrifié par ce qu'il venait de voir, le chancelier, oubliant toute prudence politique, se disait prêt à l'envoyer à Naples. Mansuétude bien tardive car le malade était désormais intransportable. Une lente et atroce agonie commença.

SAGA_cs6_pc.indd 293 29/11/2017 12:55:15

À la mi-juillet, sa voix s'éteignit à tout jamais. Sa langue et son palais n'étaient plus que plaies purulentes. On vomissait après l'avoir visité tant l'odeur qui émanait de lui était insupportable : « Son corps n'est plus qu'un squelette », écrivit le baron de Moll. Dans la nuit du 21 au 22 juillet 1831, Marie-Louise fut appelée auprès de lui. À 5 heures du matin passées de quelques minutes, il expira après avoir été si mal soigné. Son docteur, Malfatti (un gynécologue…), crut longtemps qu'il souffrait d'une maladie du foie. Cette mort est-elle suspecte ? Sans que l'on puisse conclure, la disparition de l'Aiglon arrangeait bien, il est vrai, les affaires autrichiennes au moment précis où, partout en Europe, les révolutions menaçaient l'ordre établi. Après l'autopsie rituelle, on plaça le cœur du défunt dans un vase canope pour être gardé dans la crypte des Capucins ; ses viscères, elles, furent déposées dans une urne en argent scellée dans une boîte métallique destinée à la crypte de la cathédrale Saint-Étienne. En uniforme autrichien, son corps fut ensuite exposé plusieurs jours à Schönbrunn puis au palais d'hiver. Parmi le long défilé de ceux qui vinrent se recueillir, on pleurait à chaudes larmes l'infortune de ce jeune prince. La famille impériale, l'empereur comme la plupart des archiducs, peut-être soulagée, au mieux indifférente, brilla cependant par son absence. Le 27 juillet, toutefois, selon le rite ancestral réservé aux archiducs, sa dépouille fut descendue avec dignité dans la crypte des Capucins pour un repos que l'on croyait alors éternel.

Qui aurait pu en effet imaginer le désastreux retour de ses cendres au siècle suivant ? L'implacable volonté du chancelier d'Autriche Metternich l'avait retenu à Vienne la plupart de son existence. Le sinistre calcul politique d'un chancelier d'Allemagne, Adolf Hitler, le ramena à Paris dans les conditions que l'on sait. Destin inachevé, triste jouet aux mains des puissants, Aigle brisé ou figure romantique, sa destinée est pathétique. « Ô revers ! Ô leçon ! » se désole Victor Hugo dans son poème *Napoléon II*. Aujourd'hui, il repose – après être resté jusqu'en 1969 dans la chapelle Saint-Jérôme – dans la crypte des Invalides, près de son père, dans une petite salle appelée la *cella*. Son cercueil, une bière de bronze à têtes de lions, n'est plus visible car enfoui sous une dalle que domine une majestueuse statue de Napoléon I^{er}. Une brève inscription presque discrète rappelle son passage malheureux sur terre.

SAGA_cs6_pc.indd 294 29/11/2017 12:55:15

X

Louis-Napoléon, le bonapartiste

Que le dernier fils de Louis et Hortense soit devenu le second empereur des Français est presque troublant. Souvenons-nous, le mariage de ses parents avait été orchestré par Napoléon et Joséphine pour résoudre la délicate question de l'hérédité. Ainsi, malgré sa stérilité, le couple impérial serait en quelque sorte fécond par procuration, quitte à enlever aux parents naturels leur précieuse progéniture. Puis cette solution dynastique fut vite abandonnée après la mort du premier fils du couple, Napoléon Charles. Ensuite, au fil du temps et au gré des circonstances, elle s'imposa, portant ainsi au pinacle l'un des enfants d'Hortense, comme si le successeur de Napoléon Ier ne pouvait qu'être le fils d'un Bonaparte et d'une Beauharnais. Malgré cette œillade du destin, l'avènement de Louis-Napoléon Bonaparte n'allait pas de soi. Il lui fallut s'imposer au sein de sa famille, sans forcément copier son oncle en tous points. D'ailleurs, tant qu'il s'évertua à vouloir reproduire la geste héroïque du vainqueur d'Austerlitz, il se couvrit de ridicule, mais quand enfin il démontra une forme d'originalité politique, la France lui tendit les bras. En laissant derrière lui une part de l'héritage napoléonien, il se transforma en Bonaparte porteur d'avenir. Homme politique accompli, il incarnera au fond mieux que personne le courant bonapartiste.

Comme son oncle, Napoléon III connut ses heures de gloire comme son lot de désastres. À son apogée, le second empereur fit également de Paris la capitale de l'Europe, mais dans des circonstances bien différentes. Aucun souverain ne vint jamais aux Tuileries

SAGA_cs6_pc.indd 295 29/11/2017 12:55:15

l'échine courbée et la tête basse. Au contraire, tous paraissaient heureux de s'afficher au côté de celui qui régnait en majesté depuis près de vingt ans pour ce qui s'annonçait comme le grand événement de l'année 1867, l'Exposition universelle. On n'avait jamais vu pareil gigantisme. Dans le préambule du guide édité pour le visiteur, l'avertissement se passait de commentaires : « Il importe d'arriver frais et dispos au palais et au parc, qui offrent la perspective de promenades aussi agréables que fatigantes. » On conseillait d'ailleurs au visiteur ainsi averti de prendre place à bord des nombreux trains qui depuis Auteuil empruntaient un magnifique viaduc pour ensuite rallier la capitale. Dans le Paris du baron Haussmann, les lignes d'omnibus avaient été multipliées pour faciliter les allées et venues. Rien n'avait été laissé au hasard pour que l'événement tant attendu soit un succès.

Pour accueillir au mieux plusieurs millions de visiteurs, un immense bâtiment de forme elliptique avait été construit sur l'actuel Champ-de-Mars. Ses dimensions avaient de quoi faire pâlir d'envie n'importe quel architecte. Œuvre du polytechnicien Kranz, la structure centrale s'étendait sur plus de quinze hectares, soit près de 150 000 mètres carrés, l'équivalent de quinze terrains de football. L'entrée principale située près du pont d'Iéna s'élevait à vingt-cinq mètres de hauteur et le vestibule d'entrée s'étendait sur plus de cinquante mètres. Afin d'éviter de trop longues files d'attente, on édifia quatorze autres portes qui donnaient accès au vaste ensemble. Après l'inauguration de l'Exposition par l'empereur, le 1er avril 1867, une foule nombreuse se pressa aux entrées du bâtiment. Dès le premier regard, pareille démesure ne pouvait qu'émerveiller. Au sein même de l'édifice, une rivière artificielle serpentait au milieu de vastes allées parsemées d'innombrables bassins et fontaines. Aux abords immédiats de cet amphithéâtre démesuré, des dizaines de cafés et restaurants éclairés à l'électricité accueillaient les milliers de visiteurs épuisés. Les pavillons des pays représentés (vingt-quatre au total) rivalisaient d'imagination et de splendeur. Au choix, on pouvait par exemple admirer celui de l'Égypte, en forme de temple du Nouvel Empire, celui de la Chine, avec ses parois de bambous et peuplé par de jeunes Chinoises aux pieds atrophiés et aux ongles démesurés, celui du Royaume-Uni, l'un des plus grands (près de 61 000 mètres carrés), ou encore ceux pittoresques et colorés représentant les colonies françaises. Les exposants se comptaient par

SAGA_cs6_pc.indd 296 29/11/2017 12:55:15

milliers (23 954 exactement) et au total la fréquentation atteindrait plus de 11 millions de personnes.

De partout on se pressait pour admirer l'un des événements du siècle. « Il pleut des rois », écrivit un journal satirique. Mérimée s'en amusait aussi : « Il en viendra tant qu'on sera obligé de les coucher à deux dans le même lit. » Quant aux amateurs de calembours, ils répétaient en chœur : « Le Shah de Perse viendra à la mi-août. » Louis II de Bavière s'extasia devant les architectures offertes aux curieux tandis que l'empereur de Russie, Alexandre II, arriva en train spécial de Saint-Pétersbourg. Aucune tête couronnée ne voulut en effet manquer l'Exposition. Du printemps à la fin de l'été 1867, Paris apparut comme la capitale du Monde. Pour Napoléon III, c'était une consécration diplomatique comme sociétale. L'Exposition universelle était un véritable condensé de sa politique mêlant progrès technique et avancées sociales. Les nouveautés mécaniques étaient les plus courues du salon : machines à coudre, ascenseurs hydrauliques qui équiperont bientôt les immeubles haussmanniens, « machines à plonger » évoluant dans d'immenses bassins et préfigurant nos modernes scaphandres, premiers microscopes ou hélices géantes, qu'un visiteur du nom de Jules Verne apprécia tout particulièrement, émerveillaient badauds et amateurs de sciences.

L'industrie européenne affichait alors sa belle santé et si quelques installations électriques firent leur apparition, la machine à vapeur régnait en maître. Une réclame vantait même les mérites de la machine à vapeur portative « s'appliquant par la régularité de [sa] marche à toutes les industries ». Ancêtre du métro parisien, une locomotive routière fut présentée par la firme nantaise Lotz. Pour les ouvriers venus pour l'occasion, l'empereur fit construire avenue Rapp des logements proprets pouvant accueillir jusqu'à 625 blouses bleues. Même parvenu au faîte de sa gloire, il n'oubliait pas les classes laborieuses dont le sort le préoccupait depuis sa jeunesse. Les arts et la culture ne furent pas oubliés. Le livre fut également mis à l'honneur. Et si le petit livre de cuisine édité par la librairie parisienne Faure, sobrement intitulé *L'Art d'accommoder les restes*, fut vite oublié, le stand Hachette régala les bibliophiles. Au pavillon autrichien, la musique de Johann Strauss II résonnait sous les voûtes de l'édifice. On dansait partout et les guinguettes offraient du vin jusqu'à minuit. C'était un peu la fête impériale transposée au Champ-de-Mars. Les réceptions officielles donnaient d'ailleurs le ton de la mode. Les dames de la Cour affichaient d'élégants roses

SAGA_cs6_pc.indd 297 29/11/2017 12:55:15

ou mauves, évoluant plus à leur aise depuis l'abandon de la pesante crinoline. L'insouciance gagnait les Parisiens. Comment aurait-il pu en être autrement ? Leur ville rayonnait depuis l'ouverture de l'Exposition universelle. Et pourtant, au-dehors comme au-dedans, l'orage grondait. Le Second Empire s'écroulerait bientôt dans un épouvantable fracas.

Surnommé le « Sphinx », l'empereur Napoléon III était passé maître dans l'art de masquer ses émotions. Sa cousine la princesse Mathilde disait de lui : « Il n'est ni vif ni impressionnable ! Rien ne l'émeut… L'autre jour, un domestique lui a lâché un siphon d'eau de seltz dans le cou, il s'est contenté de passer son verre de l'autre côté, sans rien dire, sans donner aucun signe d'impatience… Un homme qui ne se met jamais en colère et dont la plus grande parole de fureur est : C'est absurde ! Il n'en dit jamais plus[1]. » Il n'était donc pas aisé de déchiffrer son humeur et encore moins ses pensées. Ainsi, on ne saura jamais s'il fut impressionné ou s'il s'inquiéta des gros canons présentés par la firme Krupp et destinés à l'armée prussienne. Un an plus tôt, à Sadowa, ils avaient accéléré la défaite piteuse d'une armée autrichienne vaincue en trois semaines à peine. Grâce à cette campagne éclair, la Prusse emmenée par le chancelier Bismarck était désormais toute-puissante au centre de l'Europe. Cette montée en puissance était lourde de menaces pour une France qui se voulait toujours l'arbitre du vieux continent. Mais pour le moment Paris faisait encore illusion et Berlin ne semblait pas en mesure de contester sa toute-puissance. Depuis la guerre de Crimée, l'influence française restait prégnante, de Londres à Saint-Pétersbourg. L'Empire s'était étendu outre-mer, de l'Afrique du Nord à la lointaine Cochinchine, l'actuel Vietnam. Mais en cette année 1867, une guerre lointaine était en train de tourner au désastre.

Cinq ans plus tôt, sous prétexte d'obliger ce pays à payer ses dettes vis-à-vis de la France et de l'Europe, les armées de Napoléon avaient pris pied au Mexique et s'en étaient assuré assez facilement le contrôle. Exalté par cette réussite, l'empereur se mit à élaborer ce que le fidèle Rouher, celui que l'on considérait alors comme le « vice-empereur », allait imprudemment baptiser « la plus grande pensée du règne ». Cette pensée visait d'une part à faire du Mexique une monarchie catholique et latine, censée contenir l'expansion des États-Unis, et d'autre part à s'allier les bonnes grâces d'une Autriche que la France avait fort malmenée en Italie

SAGA_cs6_pc.indd 298 29/11/2017 12:55:15

les années précédentes, faisant de l'archiduc Maximilien, frère de François-Joseph et qu'une insistante rumeur désignait comme le fils de l'Aiglon, un empereur du Mexique. Sur le papier, la manœuvre semblait particulièrement astucieuse. Sur le terrain, elle se révéla désastreuse. Jamais l'archiduc ne parvint à se faire accepter ; pis même, il fut partout ou presque détesté. Monté sur le trône grâce aux baïonnettes françaises, il allait en descendre, chassé par une rébellion féroce conduite par le républicain Benito Juárez. Trois ans après être arrivé en terre mexicaine, son règne était sur le point de s'achever sur une note tragique. Dans le centre du pays, aux premières heures du 15 mai 1867, les républicains se rendirent maîtres du couvent de La Cruz, dans la ville de Querétaro, où s'était réfugié avec ses derniers fidèles l'empereur Maximilien I^er^ après son abdication. Dans la confusion, le souverain parvint toutefois à s'enfuir pour gagner les hauteurs. Mais bientôt cerné, il fut obligé de se rendre au général Ramón Corona qui, triomphant, lui lança : « Votre Majesté est mon prisonnier ! » Il encourait la loi dite « mortuaire » réservée aux traîtres. Autrement dit, sauf miracle, le peloton d'exécution l'attendait.

À Paris, le succès de l'Exposition universelle faisait un peu oublier les mauvaises nouvelles venues d'outre-Atlantique. Le 6 juin, le tsar Alexandre II et son cousin, le roi de Prusse Guillaume I^er^, assistèrent au grand défilé militaire de Longchamp qui rassemblait l'élite de l'armée française. Pendant plusieurs heures, près de 40 000 hommes défilèrent dans un ordre impeccable. Beaucoup d'entre eux venaient cependant de connaître la défaite. Au début de l'année, sur ordre de Napoléon III, le général Bazaine avait évacué le Mexique en moins de trois mois, laissant Maximilien aux prises avec une armée républicaine chaque jour plus forte. Après le défilé des « revenants » du Mexique, un attentat fut perpétré contre Alexandre II. Le patriote polonais manqua sa cible mais les relations franco-russes restèrent affectées par cet incident tout de même gravissime. En outre, tandis que la Russie était l'invitée d'honneur de l'Exposition, le coupable fut seulement condamné à une peine légère en raison de la sympathie que suscitait la cause polonaise dans l'opinion française. Cet attentat ruina tout espoir de rapprochement entre les deux pays, empêchant ainsi une alliance susceptible de préserver l'Europe des appétits prussiens.

Même si la fête semblait gâchée, on continuait de préparer avec entrain ce qui s'annonçait comme le point d'orgue de l'Exposition

SAGA_cs6_pc.indd 299 29/11/2017 12:55:15

universelle : la remise des prix prévue le 1er juillet. Pas moins de 19 256 prix devaient être décernés, dont les plus importants en présence de la famille impériale et de plusieurs souverains étrangers. Le sultan Abdülaziz était venu tout spécialement depuis Constantinople et le protocole avait aussi réservé une place d'honneur au roi de Hollande. On attendait donc du beau linge au palais de l'industrie, lieu désigné pour la cérémonie. En guise de prélude, un hymne inspiré et triomphant composé spécialement par Rossini fut joué avec ferveur par 1 200 musiciens. On aurait dit une apothéose. Mais à y regarder de plus près, les mines étaient sombres dans les tribunes d'honneur. Depuis la veille, une terrible nouvelle circulait et agitait les chancelleries. Personne n'osait cependant la croire tant elle paraissait horrible, ce qui explique que malgré cette ambiance de plomb personne ne se déroba à l'invitation de Napoléon III. Lui-même préoccupé, l'empereur continuait de promener un masque serein. Vers le milieu de la cérémonie, on vit l'un de ses aides de camp se faufiler jusqu'à son fauteuil. Sans un mot, il lui remit furtivement un télégramme qui venait de Vienne. Il contenait ces quelques mots : « L'empereur Maximilien a été fusillé. » À sa lecture, l'empereur blêmit. Et quand quelques instants plus tard il fut obligé de prendre la parole pour remettre plusieurs prix, sa voix tremblait. L'émotion était palpable au fur et à mesure qu'il parlait. Puis il fit passer le télégramme à la délégation autrichienne qui quitta aussitôt la tribune. Un frisson parcourut alors l'assistance. La rumeur répandue la veille était donc confirmée. Au crépuscule de cette terrible journée, l'empereur et l'impératrice, accablés de chagrin, revinrent aux Tuileries effondrés. Les balles tirées contre Maximilien venaient d'atteindre au cœur une France impériale que l'on croyait invincible.

Sur les traces de son oncle

La nuit du 20 avril 1808 se révéla plutôt agitée pour Louis Bonaparte et son épouse Hortense de Beauharnais. Lors d'une fête agrémentée par quelques piquantes curiosités du temps, elle ressentit une vive douleur dans son ventre. Son troisième enfant allait naître. Quand il vint au monde avant terme, Louis-Napoléon Bonaparte respirait à peine. Une sage-femme fut obligée de le frictionner vigoureusement pour le ramener à la vie. Dans la pièce voisine, sa mère

SAGA_cs6_pc.indd 300 29/11/2017 12:55:15

endurait le martyre et on s'inquiétait pour sa vie. Comme un miracle n'arrive jamais seul, elle survivrait. Dans les jours qui suivirent, les rumeurs allaient bon train autour du couple royal, et après l'épreuve physique vint le temps de la calomnie. « Hortense fait des faux Louis », répétait-on cruellement dans Paris. La discorde entre les deux époux n'était un mystère pour personne. Depuis de longs mois, tout à leur détestation l'un de l'autre, ils s'évitaient ostensiblement. Alors, comment avaient-ils pu concevoir un enfant ? La conception de Louis-Napoléon intervint à un moment très particulier de la vie du couple, juste après la mort de leur premier enfant, Napoléon Charles. À l'été 1807, ils passèrent ainsi plusieurs nuits ensemble dans les Pyrénées. Et pendant ce séjour loin de Paris et de la Hollande, les biographes de Napoléon III ont eu beau mener l'enquête, le seul à s'être glissé dans les draps d'Hortense à la nuit tombée, ce fut Louis. En outre, dans ses *Mémoires* où pourtant elle se livre volontiers, la reine de Hollande ne confesse aucune liaison coupable à cette période de sa vie.

Par ailleurs, en 1811, pour la naissance du fruit de ses amours – le futur duc de Morny – avec son amant Flahaut, elle accoucha en Suisse à l'abri des regards indiscrets. Pourquoi n'aurait-elle pas éprouvé la même honte trois ans plus tôt, alors même qu'elle régnait encore en Hollande ? Pourquoi ne pas se cacher ? Pourquoi Louis pourtant si suspicieux n'émit aucun soupçon quant à cette conception ? S'il n'avait eu aucun rapport intime avec son épouse, cette troisième grossesse ne pouvait qu'être coupable. À son ami Henri Bac, il confia : « J'ai fait mes calculs[2]. » Lesquels calculs ne semblaient guère le faire douter, au point qu'il désigna Louis-Napoléon comme son héritier naturel dans son testament définitif. Même si le mystère continue de planer, l'analyse historique commande de ne pas mettre en doute la paternité de Louis. La naissance de leur dernier fils fut toutefois impuissante à raccommoder le couple déchiré que formaient le roi et la reine de Hollande. Aussi le malingre bambin passa-t-il les premières années de sa vie loin de son père. Il fut élevé par sa mère avec son frère aîné comme un prince français dans la confortable enceinte du château de Saint-Leu. Après son abdication, le misanthrope Louis s'enferma dans la solitude, refusant de revoir cette épouse honnie mais aussi ses deux fils. Câliné par ses nourrices et choyé par sa mère, Louis-Napoléon restait cependant de santé précaire. Jusqu'à l'âge de six ans, il connut néanmoins le quotidien doré et presque insouciant des enfants de la IV^{e} dynastie.

SAGA_cs6_pc.indd 301 29/11/2017 12:55:15

Au seuil de l'âge de raison, le monde de son enfance s'évanouit soudain quand l'Empire disparut. À l'atmosphère doucereuse et sucrée des palais impériaux succéda brutalement une autre réalité, faite de bruits et d'angoisses. Il fallait fuir devant le Cosaque. Au mois de mai, il vit disparaître sa grand-mère, l'impératrice Joséphine, emportée par une impitoyable gangrène pulmonaire. À ses obsèques célébrées à Rueil le 2 juin 1814, il représenta au côté de son aîné une famille impériale qui avait étrangement déserté la cérémonie.

Grâce à l'empereur Alexandre qui avait pris les Beauharnais en affection, Hortense fut autorisée à vivre à Paris pendant la première Restauration et porta même le titre de duchesse de Saint-Leu accordé par Louis XVIII. Après les Cent-Jours, sa présence n'était en revanche plus souhaitée, à cause de son ralliement à l'empereur. Un second pardon n'était guère envisageable. Vint donc le temps de l'exil, mais pour aller où ? La reine de Hollande jeta d'abord son dévolu sur la Suisse, terre d'exil déjà fort prisée, mais la France intrigua pour qu'aucun permis de séjour ne lui soit délivré. Elle trouva alors refuge dans le grand-duché de Bade où régnait encore sa cousine, Stéphanie de Beauharnais, puis à Augsbourg, en Bavière. Dans le même temps, une loi en France avait proscrit les Bonaparte, les privant aussi de tous leurs biens. Dès lors, comment vivre ? À nouveau, la générosité du tsar – qui disons-le n'était pas insensible à ses formes – la sauva d'un mauvais pas. Il acheta sans sourciller une grande partie des tableaux de Malmaison – ils se trouvent aujourd'hui au musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg –, ce qui augmenta sensiblement la cassette de la mère de Louis-Napoléon. En outre, Eugène obtint pour sa sœur la somme de 1 million du taciturne Louis. Avec en poche un précieux pécule de plus de 3 millions de francs, Hortense retrouva une certaine sérénité et fit l'acquisition du charmant château d'Arenenberg, près du lac de Constance.

Après deux ans de travaux, la pittoresque demeure au romantisme étudié était enfin prête à accueillir la reine déchue et sa progéniture. Tandis que son époux avait obtenu la garde de son fils aîné, à Hortense échut celle de Louis-Napoléon. La mère et le fils, soudés et complices, s'entendaient à merveille. Comme presque tous les Bonaparte, Louis fut élevé dans le culte du grand Napoléon. Alors que le romantisme envahissait les cœurs et imprégnait les consciences, il s'éveilla très tôt à la politique et avait soif d'action. Délaissant les études classiques, il se mit en tête de devenir artilleur

SAGA_cs6_pc.indd 302 29/11/2017 12:55:15

comme son oncle, s'engageant ainsi dans l'armée de la Confédération helvétique pour tâter du canon. Une vie militaire qu'il délaissa cependant bien vite pour s'intéresser aux révolutions qui secouaient l'Europe. D'emblée, la cause des patriotes italiens l'enthousiasma. Avec son frère et sans en souffler mot à ses parents, il s'engagea à leurs côtés, courant les campagnes italiennes, vibrant et passionné, au sein de bandes armées parfois peu recommandables. Autour d'eux, on criait : *« Evviva Napoleone ! Evviva la libertà ! »* Grisés et exaltés, les deux frères connurent quelques succès, avant de devoir fuir devant des forces autrichiennes supérieures en nombre. Dans la famille Bonaparte, c'était la consternation. L'attitude de ces deux révoltés risquait de compromettre l'exil désormais tranquille du clan. De peur d'être éloignés d'Italie, les anciens insistaient pour qu'ils déposent les armes. Puis ce fut le drame, le 17 mars 1831, quand Napoléon Louis succomba à la rougeole. Inquiet à l'idée de perdre toute sa descendance, le roi Louis somma son dernier fils de rentrer dans le rang. Mais n'était-il pas déjà trop tard ? Le jeune révolutionnaire était aussi atteint du même mal. L'angoisse chevillée au corps, Hortense courut à son chevet. Heureusement, après dix jours de forte fièvre, il se remit. Pour échapper à la police autrichienne, il quitta ensuite l'Italie avec sa mère sous une fausse identité. Un aventurier était né, courageux et trompe-la-mort.

En 1831, Louis-Napoléon effectua plusieurs séjours en France au nez et à la barbe de la police royale. Après avoir revisité les lieux chéris de son enfance, il noua aussi quelques intelligences avec des militaires en mal d'Empire dans les places fortes de l'est de la France, avec l'idée de faire monter sur le trône le duc de Reichstadt. Aux aguets, la police fit échouer cette conspiration mal préparée et vite avortée. Après un premier séjour en Angleterre, Louis-Napoléon rentra en Suisse et retourna à ses lectures. Sa vie s'écoulait tel un fleuve tranquille quand il apprit la disparition de son cousin l'Aiglon. Désormais, sur la ligne de succession impériale, il venait en troisième position, après son oncle Joseph et son père Louis. Mais ces derniers étant vieux et épuisés, il devint rapidement le prétendant le plus prometteur. Cette soudaine élévation ranima sa fibre aventureuse tout en l'aveuglant quelque peu. Un peu trop sûr de lui, il se persuada qu'il lui suffirait d'apparaître pour soulever l'enthousiasme populaire. Plusieurs nostalgiques de l'Empire, dont un certain Fialin qui deviendra l'un de ses fidèles

SAGA_cs6_pc.indd 303 29/11/2017 12:55:15

– et qu'il fera comte de Persigny –, l'encouragèrent imprudemment à tenter l'aventure.

Louis-Napoléon et ses comparses rêvaient de rejouer le prodigieux vol de l'Aigle de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame que son oncle avait réussi en 1815. Le nouveau golfe Juan serait Strasbourg où l'on tenterait de soulever la garnison. Avec ses complices et proclamations en main, notre conspirateur se présenta devant un premier régiment, réputé acquis à sa cause, et lança : « Soldats ! puis-je compter sur vous ? La liberté et la gloire vous appellent ! » Quelques vivats saluèrent ses paroles enflammées puis, enhardis par ce premier succès pourtant bien modeste, les conjurés se dirigèrent vers le siège du commandement de la garnison. Mais rapidement il fallut déchanter. Le commandant de la place refusa de les rallier et appela au secours les troupes loyalistes. Le soulèvement était mort-né. Tandis qu'il essayait de s'enfuir, Louis-Napoléon fut arrêté. À Paris, la tentative bonapartiste suscita un mélange de consternation et d'ironie. Soucieux de ne pas ébruiter cette affaire qu'il jugea plutôt ridicule, Louis-Philippe consentit à libérer l'audacieux Bonaparte contre la promesse d'un exil en Amérique. Dépité, le prétendant accepta et, après un voyage fort mouvementé, débarqua à Norfolk, en Virginie, le 30 mars 1837. Sa tentative avortée n'avait en rien entamé son ambition. À ceux qui voulaient l'entendre, il répétait : « J'espère en Dieu et crois en moi. » La maladie de sa mère, un cancer de l'utérus, le ramena bientôt en Europe. Ayant appris qu'Hortense n'avait plus que quelques mois à vivre, il réussit à tromper la surveillance des mouches royales en arrivant jusqu'à Arenenberg. Après une agonie de deux mois, l'ex-reine de Hollande expira dans ses bras. Anéanti par le chagrin, le proscrit ne pourrait accompagner sa mère dans sa dernière demeure à Rueil, la France lui restant encore interdite. Il ne le tolérerait pas longtemps.

Les mois suivants, Louis-Napoléon s'installa à Londres d'où il lança un premier appel au peuple français en publiant *Des idées napoléoniennes*. Même s'il n'eut pas autant de retentissement que l'appel lancé par le général de Gaulle au siècle suivant, l'ouvrage connut un joli succès. Manifestement, un courant bonapartiste prenait racine dans le royaume de France. La nostalgie napoléonienne était telle qu'elle convainquit Louis-Philippe de ramener les cendres de l'empereur en France depuis Sainte-Hélène où elles étaient restées. Dans un pamphlet inspiré, Louis-Napoléon écrit : « Ce ne sont pas seulement les cendres mais les idées de l'empereur qu'il

SAGA_cs6_pc.indd 304 29/11/2017 12:55:15

faut ramener. » Des paroles aux actes, il n'y avait qu'un pas que le prétendant brûlait de faire. Avec des soutiens cette fois plus nombreux, il conçut le projet de soulever la ville de Boulogne, lieu emblématique de l'histoire napoléonienne. Dans la nuit du 5 au 6 août 1840, cinq à six canots accostèrent en silence près de cette sous-préfecture du Pas-de-Calais. Venant de la Tamise, Louis-Napoléon débarqua sur la plage avec sa petite troupe. L'objectif était simple, rallier la garnison de Boulogne puis marcher sur Lille. Pendant que notre comploteur marchait vers la caserne, l'un de ses complices tenta de convaincre les soldats. Comme à Strasbourg trois ans plus tôt, une inquiétante confusion succéda rapidement aux premières espérances. Par peur d'être arrêtée, la petite armée bonapartiste se débanda et courut vers les plages pour réembarquer. Accablé par ce nouvel échec, le fils d'Hortense voulut mettre fin à ses jours sous la colonne de la Grande Armée, mais il en fut empêché par ses compagnons d'infortune. Mais aurait-il encore le temps d'atteindre les canots ? Sous une pluie de balles, Louis-Napoléon et les siens se jetèrent à l'eau. À ses côtés, trois de ses complices furent touchés mortellement, tandis qu'une balle vint se perdre dans ses vêtements. Si la mort ne voulait pas de lui, la prison en revanche l'attendait. Contraint de regagner le rivage, il fut cerné et arrêté par les soldats. Le lendemain, la presse parisienne l'accabla, le traitant de fou dangereux. Il était discrédité.

Pour le roi, cette fois, pas question de le relâcher. Il l'enferma au fort de Ham, dans la Somme, où le prisonnier restera six années. Dans ce qu'il appela lui-même son « Sainte-Hélène sur Somme », le prince peaufina ses idées politiques et s'intéressa de près aux questions économiques et sociales. Parmi plusieurs écrits qu'il rédigea en captivité, *L'Extinction du paupérisme* se distingua et ne laissa pas indifférent. Adoptant un point de vue saint-simonien, il se disait partisan avec les premiers socialistes d'une régulation de l'État face aux excès du capitalisme libéral, militant par exemple pour le rétablissement du droit de coalition supprimé depuis 1791. Teintée d'opportunisme, sa démarche était toutefois sincère, l'homme n'étant pas insensible à la cause ouvrière. Son intuition politique fut excellente. Dans le champ politique, la question sociale prenait alors de l'ampleur en raison des transformations économiques, notamment industrielles, qui bouleversaient le quotidien des Français. Le peuple devenant ouvrier, parler en son nom allait se révéler un calcul habile.

SAGA_cs6_pc.indd 305 29/11/2017 12:55:15

Un triomphe en demi-teinte

Le « Sainte-Hélène » de Louis-Napoléon fut donc moins une fin de parcours qu'une nouvelle naissance. Notre héros délaissera désormais les coups de force, préférant la voie politique. Dans cet art, il excellera. Mais si le nom de Napoléon l'aidait à l'évidence dans sa quête, s'appeler ainsi pouvait être aussi un handicap. S'il restait enfermé dans la comparaison, il ne pouvait qu'être perdant. Sans aura militaire ni passé glorieux, ses chances étaient minces et il pouvait même être rapidement tourné en ridicule. En revanche, s'il devenait un homme ouvert sur son temps, tout devenait possible. Notre Napoléon se fit alors bonapartiste social tout en restant un partisan de l'ordre, subtil mélange, précurseur de bien des courants politiques tel le gaullisme. Mais pour convaincre, encore fallait-il qu'il soit libre. Toutes ses demandes de grâce ayant été rejetées, il opta pour l'évasion. Depuis quelques mois, la forteresse était en travaux. En épiant les allées et venues des blouses bleues, il imagina de se faire passer pour l'un d'entre eux. Le 25 mai 1846, aux premières heures du jour, il enfila une blouse de peintre, mit une perruque et se rasa la moustache. Le visage caché par la planche qu'il portait, il se faufila entre les gardiens et se fit ouvrir la lourde porte du fort. Dans la soirée, quand ses geôliers entrèrent dans sa cellule, ils ne trouvèrent qu'un mannequin habilement confectionné, tandis que l'évadé avait déjà gagné Bruxelles. Un second exil à Londres l'attendait, mais l'homme avait cette fois changé de dimension. Si les élites le raillaient en l'appelant Badinguet, du nom du peintre qui lui aurait prêté ses vêtements pour s'évader, les couches populaires prêtaient désormais l'oreille en entendant son nom.

S'il ne s'impliqua pas personnellement dans la révolution de 1848, ses partisans, eux, furent aux avant-postes. Ils espéraient beaucoup des probables élections qui allaient tôt ou tard intervenir en raison notamment de l'élargissement important du corps électoral qui passait ainsi de 246 000 personnes à 9 millions. Dès les premiers scrutins, alors même qu'il n'était pas candidat, le nom de Louis-Napoléon Bonaparte sortit en effet en tête des urnes dans trois départements. Le vote populaire lui était acquis, c'était indéniable. Les vignerons qui subissaient la crise comme les quartiers ouvriers votèrent ainsi en masse pour lui. Dans la confusion du moment, il préféra toutefois rester en retrait à Londres, renonçant de lui-

SAGA_cs6_pc.indd 306 29/11/2017 12:55:15

même à siéger. Partant, il devint un recours tandis que le chômage battait des records et que le mécontentement gagnait le pays. Sur les boulevards parisiens, il n'était pas rare d'entendre de vibrants « Poléon ! » parmi les petites gens. Aux élections suivantes, il confirma son succès, ce qui obligea la République à mettre fin à sa proscription. Dans la presse, Victor Hugo s'enthousiasmait : « Ce n'est pas un homme qui revient mais une idée. » La « fanfare de gloire » que moquait une certaine presse serait un chant triomphal. Autour du prince, la foule grossissait irrésistiblement, manifestement son heure était venue. S'inspirant des États-Unis d'Amérique, les constituants de 1848 décidèrent de confier pour la première fois l'exécutif à un président de la République élu au suffrage universel. Pour notre Bonaparte, l'occasion était trop belle. Le pouvoir était à portée de main.

Pendant six semaines, ses partisans firent campagne dans tous les cafés et sur toutes les places de France. Financée par une importante levée de fonds, la propagande de Louis-Napoléon submergea le pays. Jamais on n'avait assisté à pareil déferlement d'affiches ou de tracts en faveur d'un candidat. En se présentant comme libéral et progressiste, ce qui séduisait les ouvriers, tout en se disant partisan de l'ordre, ce qui rassurait les bourgeois, Louis-Napoléon faisait presque l'unanimité. Le résultat de l'élection du 10 décembre se passe d'ailleurs de commentaires : il triompha avec 74,5 % des suffrages exprimés, plus de 5 millions d'électeurs avaient voté pour lui, contre moins de 20 % à son principal adversaire, le général Cavaignac, qui, après quelques mois à la tête de l'exécutif, n'avait guère convaincu et payait la terrible répression de juin 1848. Trente-trois ans après la chute du vainqueur d'Austerlitz, un second Napoléon devenait le premier des Français.

Avant d'être empereur, Louis-Napoléon fut donc le premier président de la République française, qui plus est élu au suffrage universel direct (le suivant sera le général de Gaulle en 1965). Mais cette République, la Deuxième, limitait sensiblement ses pouvoirs. En vérité, ceux qui tenaient le manche étaient les parlementaires et les ministres. Si le président pouvait nommer le gouvernement, il était cependant obligé de composer avec la majorité qui siégeait au Palais-Bourbon. Or cette dernière, de couleur républicaine, était loin de lui être favorable. Sans assise parlementaire, Louis-Napoléon avançait pieds et poings liés. De concert, les ministres prirent ainsi l'habitude de placer le chef de l'État devant le fait accompli, parfois

SAGA_cs6_pc.indd 307 29/11/2017 12:55:15

sans même soigner les formes. Entre ce président, ses ministres et l'Assemblée, on assistait alors à une sorte de cohabitation avant l'heure. En réaction, impénétrable et secret, le président feignait l'indifférence pour mieux tromper ses adversaires. Son détachement était d'ailleurs tel que certains le croyaient sous l'emprise de l'opium ! Lors des Conseils des ministres, l'un de ses passe-temps favoris consistait à confectionner des cocottes en papier. Comment s'inquiéter de pareil personnage ? Thiers avait dit de lui : « C'est un crétin qu'on mènera. » Sans que l'on y prenne garde, le « crétin » noyautait l'administration et l'armée, en désignant des hommes à lui susceptibles le moment venu d'appuyer son action. Insensiblement et par petites touches il augmentait son influence et profitait des divisions politiques.

Aux élections législatives de 1849, les Français plébiscitèrent le « parti de l'ordre », d'obédience légitimiste et orléaniste. Les républicains modérés avaient été balayés, tandis qu'une centaine de députés « rouges » avaient pu sauver leurs têtes. Même circonscrit, le poids politique de ces derniers inquiétait. N'allait-on pas vers le désordre ? Avec l'approbation de la majorité de l'Assemblée, le président sut rester ferme face aux quelques troubles fomentés par les rouges, ce qui lui valut la bienveillance du parti de l'ordre. Il estimait que jamais le progrès social ne devait servir de prétexte à la moindre chienlit. S'il n'était pas insensible à la condition du peuple, il n'était pas prêt à détruire les fondements civils que son oncle avait établis presque cinquante ans plus tôt. Dans le même temps, il se rapprocha de l'armée, flattant la troupe et multipliant les revues. Parmi les soldats, le nom de Napoléon restait populaire car toujours synonyme de gloire. Les milieux catholiques furent séduits par ses prises de position sur la question romaine et apprécièrent son constant soutien au pape. En outre, en apparaissant détaché des affaires gouvernementales, aucune usure du pouvoir ne venait entacher une popularité qui chaque jour s'affirmait davantage. Sans y paraître, Louis-Napoléon était en train de se rendre incontournable.

Fort de sa nouvelle influence, le président remporta un premier bras de fer avec l'Assemblée. Lors d'une revue, quelques militaires enthousiastes crièrent : « Vive l'empereur ! » Aussitôt le ministre de la Guerre adressa un blâme aux imprudents, ce qui lui valut d'être renvoyé sur-le-champ par le prince-président. Qu'allait faire le Parlement en réaction ? Un débat houleux s'ensuivit. « Si l'Assem-

SAGA_cs6_pc.indd 308 29/11/2017 12:55:15

blée cède […] l'Empire est fait ! » s'époumona un Adolphe Thiers cette fois visionnaire. Comme l'on pouvait s'y attendre, le nouveau cabinet nommé par le président fut désavoué par une large majorité. Malgré ce vote, Louis-Napoléon continua de gouverner avec les ministres qu'il avait choisis, pour la plupart apolitiques. Sa fermeté impressionna. On commençait à comprendre de quel bois se chauffait le « crétin » porté au pouvoir trois ans plus tôt. Mais bientôt son mandat s'achèverait et il n'était pas renouvelable, à moins de réviser la Constitution. Un projet pour le rendre rééligible fut bien déposé sur le bureau de l'Assemblée, mais il échoua à obtenir la majorité requise, à savoir les suffrages des trois quarts des députés. La crise politique était ouverte. Pour la dénouer, le président se décida à passer en force.

Avec un cénacle restreint, il prépara un coup d'État dès le mois d'août 1851. Sur les travées de la représentation nationale, on craignait qu'il ne franchisse le Rubicon, mais les divisions intestines parmi la députation empêchèrent toute action d'envergure contre le président. Aussi, tandis que la situation devenait chaque jour plus tendue au sommet du pouvoir, le parti de l'Élysée voyait ses soutiens augmenter. Le pays s'impatientait, il fallait agir. Pour le coup d'État, une date s'imposa fort logiquement, celle du 2 décembre. Si l'on voulait réussir, il convenait toutefois d'avancer à pas feutrés. La veille du coup d'État, le président se montra au bal traditionnel de l'Élysée détendu et souriant ; aucun signe de fébrilité ne pouvait se deviner chez lui. Dans les spectacles de la capitale, ses partisans s'affichaient ostensiblement, applaudissant à tout rompre les performances d'artistes. Le calme avant la tempête. La pendule de l'Élysée sonna les 10 heures quand Louis-Napoléon retrouva ses comparses. Pendant que ce dernier faisait mine de se distraire, son demi-frère Charles de Morny avait orchestré le coup d'État (une « rude opération de police » dira-t-il ensuite) de main de maître. Les proclamations justifiant le coup d'État furent soigneusement relues avant que les premiers ordres ne soient donnés en direction de l'armée. En quelques heures Paris fut bouclé. Au petit matin, les Parisiens découvrirent éberlués la déclaration de leur président : « Si vous avez encore confiance en moi, donnez-moi les moyens d'accomplir la grande mission que je tiens de vous. Cette mission consiste à fermer l'ère des révolutions en satisfaisant les besoins légitimes du peuple et en le protégeant contre les passions subver-

SAGA_cs6_pc.indd 309 29/11/2017 12:55:15

sives. » Il serait à la fois contre la réaction royaliste et contre les dérives révolutionnaires. Progrès et ordre restaient ses maîtres mots.

Le 2 décembre, en début de matinée, la capitale paraissait sereine. Vers les 10 heures, le président fit une timide sortie, entouré par son oncle Jérôme et quelques descendants d'Empire. Un calme rassurant imprégnait les grands boulevards comme les faubourgs, mais rapidement les parlementaires du parti de l'ordre donnèrent de la voix. Trois cents d'entre eux se réunirent dans une mairie pour prononcer la déchéance du président comploteur. De leur côté, les députés rouges se tenaient prêts à résister et, bientôt, les premières barricades apparurent. À l'Élysée, les premières certitudes avaient laissé place au doute. Dans l'agitation du moment, Louis-Napoléon se disait prêt à se retrancher aux Tuileries pour mourir les armes à la main. Son nouveau coup de force était-il voué à l'échec ? Sans réserve, l'armée se rangea du côté du prince-président, réduisant au silence les milliers d'opposants qui voulaient en découdre. Au prix de plusieurs centaines de morts, l'émeute fut maîtrisée en trois petits jours, mais le sang avait coulé. Sur le moment, la popularité du nouvel homme fort du pays n'en fut guère affectée, mais ensuite, ce 18 Brumaire sanglant perpétré contre les républicains restera comme une tache pour sa postérité. « Napoléon le Petit », comme l'appellera cruellement Victor Hugo, échoua devant l'histoire son coup de force. Politiquement, sa réussite fut en revanche totale. Dans les jours qui suivirent, Louis-Napoléon remporta largement le plébiscite des 20 et 21 décembre. Sept millions de Français renouvelèrent leur confiance au chef de l'État, contre 640 737 qui lui dirent non et 1,4 million qui préférèrent l'abstention. Ce triomphe électoral rassura un Louis-Napoléon encore ébranlé par la répression qui avait suivi le 2 décembre : « Plus de 7 millions de Français viennent de m'absoudre* », disait-il.

* Par rapport aux plébiscites de son oncle, on ne votait plus sur un registre nominatif, mais on déposait un bulletin dans une urne, ce qui préservait en principe le secret du vote. Cependant l'électeur ne disposant ni d'enveloppe ni d'isoloir, son choix pouvait être connu. En outre, seuls les bulletins oui furent imprimés, celui qui faisait un choix différent devait l'écrire de sa propre plume. Malgré ces quelques manques, les résultats des plébiscites de Louis-Napoléon furent considérés comme sincères.

SAGA_cs6_pc.indd 310 29/11/2017 12:55:15

L'Empire, c'est la paix !

À peine avait-on remisé les urnes qu'une nouvelle Constitution fut promulguée. Comme on pouvait s'y attendre, elle renforça les pouvoirs du président et augmenta aussi à dix ans la durée de son mandat. Et si les assemblées subsistaient (Sénat et Corps législatif), le président avait désormais l'initiative des lois et les promulguait seul. La liberté de la presse fut suspendue et les lois d'exception prolongées. Alors que l'état de siège persistait, les élections législatives furent elles aussi remportées facilement, même si l'abstention progressa jusqu'à 37 %. L'opinion comme les élites comprirent d'emblée que la nouvelle organisation politique n'était qu'une étape, bientôt l'Empire serait rétabli. Installé désormais aux Tuileries, tout un symbole, le prince-président y songeait sérieusement. Dans tout le pays, des manifestations favorables au rétablissement de l'Empire furent organisées par les dévots du nouveau pouvoir. Mais étaient-elles sincères ? Louis-Napoléon voulut en avoir le cœur net en allant à la rencontre des Français. Au cours du voyage qu'il fit en province pendant l'automne, il se rassura en entendant les vivats nombreux qui saluaient son passage. Il en était désormais persuadé, la France était prête pour un changement de régime. Dès son retour à Paris, le processus constitutionnel fut accéléré et les 21 et 22 novembre 1852 les Français furent de nouveau appelés à voter afin d'approuver ou de rejeter l'intitulé suivant : « Le peuple veut le rétablissement de la dignité impériale dans la personne de Louis-Napoléon Bonaparte, avec hérédité dans sa descendance directe, légitime ou adoptive, et lui donne le droit de régler l'ordre de succession au trône dans la famille Bonaparte, ainsi qu'il est prévu par le sénatus-consulte du 7 novembre 1852. » Les résultats furent encore meilleurs qu'un an plus tôt. Près de 8 millions de oui furent recensés sur les cahiers électoraux, contre à peine 253 000 non.

Après la proclamation des résultats par les grands corps de l'État à Saint-Cloud le 1er décembre, le décret rétablissant l'Empire fut publié dès le lendemain. Quarante-huit ans après le premier, le Second Empire était porté sur les fonts baptismaux. En revanche, faute d'accord avec le pape, l'idée d'un sacre fut abandonnée. Au vu de son immense légitimité populaire, le nouvel empereur pouvait fort bien s'en passer. En outre, imiter d'emblée les fastes de son oncle n'aurait pu que brouiller l'image d'un monarque au style

SAGA_cs6_pc.indd 311 29/11/2017 12:55:15

résolument nouveau. En Europe, le rétablissement de l'Empire suscita cependant une certaine tiédeur, pour ne pas dire une franche hostilité. Le neveu allait-il rechausser les bottes de son oncle ? Dans les chancelleries, l'inquiétude était palpable. Avant même de devenir empereur, Louis-Napoléon s'était voulu rassurant : « L'Empire, c'est la paix ! » s'était-il exclamé le 9 octobre 1851 à Bordeaux. Allait-il tenir parole ? Force est de constater que non. En dix-huit ans de règne, la France de Napoléon III connaîtrait quatre guerres : la guerre de Crimée, la campagne d'Italie, la guerre du Mexique et enfin la guerre de 1870 qui allait d'ailleurs entraîner la chute du régime impérial. Mais l'origine comme la nature de ces conflits étaient sans rapport avec ce qui s'était passé cinquante ans plus tôt quand Napoléon I^er^ à la suite de la Révolution affronta seul plusieurs coalitions successives. Sous le Second Empire, la France ne ligua jamais toute l'Europe contre elle, l'empereur menant plutôt des guerres sur un théâtre restreint (Mexique), parfois au sein d'une coalition (Crimée ou Italie), ou affrontant seul une autre puissance européenne (Prusse). Et surtout, différence essentielle entre les deux Empires, jamais l'Angleterre ne prit les armes contre la France. Au contraire même, elle devint son alliée, une Entente cordiale qui avait en fait débuté sous le règne de Louis-Philippe et qui donc se poursuivit. En renonçant à toute hégémonie continentale et en limitant ses ambitions coloniales, la France n'apparaissait plus comme une menace pour Albion, mais comme une puissance avec laquelle on pouvait s'entendre.

Pour consolider cette idylle naissante, Louis-Napoléon, par ailleurs anglophile, ne ménagea pas sa peine pour séduire diplomatiquement la reine Victoria. Au cours de l'Exposition universelle de 1855 qui se déroulait à Paris, il lui réserva un accueil digne et fastueux, faisant preuve avec elle d'une exquise prévenance. Manifestement tombée sous le charme de cet empereur à la fine moustache, la reine remisa ses premiers doutes, conservant ensuite pour son hôte une véritable estime qui ne se démentira jamais. En politique étrangère, l'empereur était partisan de l'équilibre des puissances, quitte à multiplier des combinaisons parfois si complexes que même ses proches peinaient à comprendre ses véritables desseins. Avec lui, tout était affaire de mesure. Aucune puissance ne devait devenir hégémonique et aucun État ne devait souffrir des prétentions exagérées de ses voisins. Cohérent avec ses idées, notre Bonaparte respecterait toujours ses alliés. Aussi, comme le

SAGA_cs6_pc.indd 312 29/11/2017 12:55:15

remarque Georges-Henri Soutou, « les grandes lignes sont restées assez constantes » en matière diplomatique chez Napoléon III. Dans son ouvrage, *Des idées napoléoniennes*, il avait écrit quelques années plus tôt : « Il y a trois manières d'envisager les rapports de la France avec les gouvernements étrangers. Elles se formulent dans les trois systèmes suivants. Il y a une politique aveugle et passionnée qui voudrait jeter le gant à l'Europe et détrôner les rois. Il y en a une autre qui lui est entièrement opposée, et qui consiste à maintenir la paix en achetant l'amitié des souverains aux dépens de l'honneur et des intérêts du pays. Enfin, il y a une troisième politique qui offre franchement l'alliance de la France à tous les gouvernements qui veulent marcher avec elle dans des intérêts communs. Avec la première, il ne peut y avoir ni paix ni trêve ; avec la seconde, il n'y a pas de guerre mais point d'indépendance ; avec la troisième, pas de paix sans honneur ni de guerre universelle. » Peu ou prou, cette troisième voie fut la sienne.

Finalement, sans y paraître, Napoléon III caressait l'ambition de remodeler le continent européen sur des bases plus justes, se réservant la posture de l'arbitre presque désintéressé. Plus que d'éventuels gains territoriaux, il était avant tout sensible à l'influence qu'il pourrait exercer en Europe et dans le monde. La guerre de Crimée apparaît comme un parfait exemple de sa politique. Pour empêcher l'effondrement de l'Empire ottoman et contenir l'expansionnisme russe, la France s'allia à l'Angleterre pour envoyer une expédition militaire en Crimée. Après deux ans de conflit entre 1853 et 1855, l'assaut héroïque mené par les zouaves de Mac-Mahon contre les défenses de Sébastopol fit basculer le cours de cette guerre. Après la chute de la place, les Russes acceptèrent de négocier. Le règlement du conflit intervint à Paris où un important congrès fut réuni. Menées par le fils naturel de Napoléon I^er^, le comte Walewski, les négociations furent couronnées de succès. Modèle d'équilibre, le traité parvint à satisfaire les vainqueurs sans humilier les vaincus. Emportés par leur enthousiasme, les diplomates mirent aussi leur nez dans plusieurs affaires européennes en souffrance. Comme le souhaitait Napoléon III, la France arbitrait désormais les différends et ses diplomates se montrèrent d'autant plus persuasifs qu'ils ne demandaient quasiment rien en retour. Grâce à cette politique accommodante, le congrès de Paris fut un triomphe personnel pour l'empereur. Quarante ans après un congrès de Vienne où les vainqueurs de Napoléon I^er^ avaient décidé du sort de l'Europe,

SAGA_cs6_pc.indd 313 29/11/2017 12:55:15

celui de Paris consacrait le retour de la France sur la grande scène européenne. Après s'être raccommodé avec les Russes tout en ménageant les Anglais, Napoléon III pouvait désormais avancer ses pions comme il l'entendait, en particulier dans la péninsule italienne.

Depuis plusieurs décennies, la tutelle autrichienne était devenue insupportable aux patriotes italiens, ceux-là même que Louis-Napoléon avait autrefois soutenus en faisant le coup de feu à leur côté. Avait-il changé d'opinion ? Pas le moins du monde. De son point de vue, il restait impératif de chasser l'Autriche des États italiens. Mais comment s'y prendre sans apparaître comme l'agresseur ? Sous l'impulsion de son ministre Cavour, un État italien avait fort bien réussi à s'immiscer dans le jeu européen, le royaume de Piémont-Sardaigne. C'était l'allié idéal. En épousant sa cause contre l'envahissante Autriche, la France endossait le meilleur rôle, celui du chevalier servant. En juillet 1858, tandis qu'il était officiellement en cure à la station thermale de Plombières, l'empereur rencontra dans le plus grand secret Cavour pour mettre au point la future guerre contre l'Autriche. Resté conspirateur dans l'âme, Napoléon III mena seul les discussions, sans même en informer ses ministres. Le « Sphinx » restait décidément bien impénétrable. Après une longue promenade en forêt, le pacte d'alliance fut scellé et ses principes arrêtés. Un puissant royaume italien dirigé par la Maison de Savoie serait créé. En échange de l'appui impérial, Cavour promit à son interlocuteur la Savoie et le comté de Nice. Sûrs de leur succès, les deux hommes s'en retournèrent satisfaits dans leurs capitales. *Alea jacta est* comme disaient les Romains.

Le 10 mai 1859, l'empereur quitta les Tuileries pour se mettre à la tête de son armée. Tout au long du trajet qui le menait gare de Lyon, les vivats retentissaient nombreux et enthousiastes. La guerre était aussi populaire que le régime. Napoléon III ne partait pas cependant sans crainte. S'improviser commandant en chef d'une armée à cinquante ans passés sans vraiment avoir connu l'épreuve du feu n'était-il pas pure folie ? En outre, avec 160 000 hommes, l'armée autrichienne était supérieure en nombre à la sienne qui n'alignait que 104 000 soldats. L'équipement de l'armée française laissait à désirer, tandis que celui des alliés piémontais était notoirement déficient. Sur le terrain, en imitant la stratégie de son oncle, le neveu ne créa pas vraiment la surprise. Ayant déjoué ses plans, le commandant autrichien Gyulai trouva facilement la parade à toutes

SAGA_cs6_pc.indd 314 29/11/2017 12:55:15

ses manœuvres. Dès lors, l'empereur fut contraint de jouer son va-tout en tentant l'assaut frontal.

Le 4 juin 1859, près du pont de Magenta, son armée attaqua vigoureusement les positions autrichiennes repliées derrière le Tessin. Avançant sur des ponts de fortune, les fantassins du général Mac-Mahon – qui allait être fait maréchal de France au soir de la bataille – bousculèrent les soldats de François-Joseph. Sous une pluie battante, les Autrichiens furent alors contraints d'abandonner la Lombardie. Cette victoire ouvrit la route de Milan aux aigles françaises. Une seconde bataille près de Castiglione, à Solferino, décida ensuite du sort de la guerre. Pendant plus de vingt heures, les deux armées s'affrontèrent avec un bel héroïsme. La victoire resta à Napoléon III, mais au prix de pertes terribles. De part et d'autre, les régiments étaient décimés et 40 000 hommes gisaient sur le champ de bataille. Les armements modernes rendaient désormais les batailles épouvantablement meurtrières. Choqué par tant d'horreurs, le Suisse Henri Dunant allait ensuite fonder la Croix-Rouge. L'empereur fut également bouleversé par le carnage dont il avait été témoin. La guerre n'avait que déjà trop duré, pensait-il. En outre, malgré ses victoires, sa situation militaire n'était guère brillante. À cause des combats et de la dysenterie, son armée s'affaiblissait inexorablement, tandis que l'Autriche préparait de nouveaux renforts. Pour accélérer le processus de paix, il s'adressa directement à l'empereur François-Joseph. Dans la foulée, les deux hommes se rencontrèrent et s'entendirent pour faire cesser cette sinistre boucherie. Les préliminaires de paix furent signés le 11 juillet 1859 sans l'aval des Piémontais qui auraient voulu, eux, poursuivre cette campagne. Mais peu importait leur mauvaise humeur, l'empereur s'apprêtait à rentrer en vainqueur à Paris. Ce serait la dernière fois.

Un apogée en trompe-l'œil

La paix expéditive signée par Napoléon III obligea toutefois Cavour à démissionner. Et ensuite, même si l'on parvint à trouver un compromis avec le roi Victor-Emmanuel, l'unité italienne se ferait en définitive contre l'empereur des Français. Après plusieurs discussions, la Savoie et le comté de Nice tombèrent néanmoins dans l'escarcelle de la France, ce qui augmenta le prestige d'un souverain alors au faîte de sa puissance. Mais en voulant ménager

SAGA_cs6_pc.indd 315 29/11/2017 12:55:15

tous les partis, et notamment l'Autriche, l'empereur perdit durablement le soutien du nouvel homme fort de la péninsule, le roi Victor-Emmanuel, sans pour autant gagner celui de François-Joseph qui ne lui pardonna jamais de l'avoir évincé d'Italie. À l'aube de la décennie 1860, la France s'était aliéné trois puissances de premier ordre : la Russie et l'Autriche, qu'elle avait combattues, mais aussi l'Italie naissante qu'elle avait finalement déçue. Quant à l'Angleterre, même si elle jouait l'entente, elle n'était pas prête à une alliance inconditionnelle. Sur le terrain, les deux armées peinaient d'ailleurs à s'entendre, et même si elle ne le disait pas, Albion s'inquiétait en coulisse des appétits coloniaux français. Autrement dit, en dépit de ses succès, l'empereur s'isolait diplomatiquement toujours davantage. Mais pour le moment il ne s'en souciait guère tant la victoire de ses aigles avait soudé l'armée autour de lui. En multipliant parades, prébendes et honneurs pour la troupe, il conserva aussi l'estime de ceux qui défilaient devant lui. L'Empire français semblait en outre solide et prospère, tandis que politiquement les oppositions républicaines comme royalistes étaient laminées. Et sur son rocher de Jersey, Victor Hugo semblait bien seul à railler « Napoléon le Petit ». Ses critiques ne rencontrèrent un écho véritable qu'après la chute du régime, sa prose assassine restant plutôt confidentielle sous le Second Empire.

L'auteur des *Misérables* était d'autant moins écouté que la France se modernisait à grands pas. Il existe plusieurs raisons à ce miracle économique. On l'oublie généralement, mais la France pouvait apparaître comme un paradis fiscal et faisait la part belle à l'esprit d'initiative. Bien moins imposés que leurs voisins anglais ou prussiens, les industriels français réalisèrent ainsi des profits considérables. Combinée à une expansion bancaire sans précédent, cette accumulation capitalistique développa les capacités productives d'un pays résolument tourné vers le progrès. Loin de se contenter d'observer le mouvement, l'empereur sut l'encourager, fortifiant ainsi une expansion que tout le monde pouvait constater. Considérant l'État comme un « moteur bienfaisant » pour l'activité du pays, il estimait notamment que les investissements réalisés par la puissance publique seraient toujours payés en retour par l'augmentation de la richesse nationale. Laquelle richesse serait à la fois un motif de « fierté nationale » et le meilleur moyen d'éteindre le paupérisme. En revanche, il n'entendait pas se substituer à l'initiative privée et créer des compagnies nationales ou nationaliser. Sa politique d'inci-

SAGA_cs6_pc.indd 316 29/11/2017 12:55:15

tation eut pour résultat dans le seul domaine du chemin de fer la création de plus de 13 000 kilomètres de voies. Dès 1859, Paris était relié aux principales métropoles régionales. En parallèle avec l'essor du chemin de fer se développa également de manière spectaculaire l'usage du télégraphe. Désormais, en matière de communication, on ne comptait plus en jours ou en semaines mais en heures. Pour le développement économique, cette accélération fut tout aussi capitale que celle qui toucha au transport des personnes.

Le grand chantier du règne fut assurément la transformation de la capitale. Pour la construction de nouvelles gares, l'urbanisme parisien fut modifié de fond en comble par Napoléon III et le baron Haussmann. Il n'est pas excessif d'écrire que le Paris que nous admirons aujourd'hui est en grande partie l'œuvre de cet empereur progressiste. Outre les milliers d'immeubles bourgeois aux toits gris qui sortirent de terre le long de larges avenues, on travailla en sous-sol à faire circuler l'eau et le gaz, tandis que l'ingénieur Alphand remodelait parcs et jardins. Ajoutons que la province ne fut pas oubliée, des villes comme Lille ou Marseille furent également profondément transformées. Déterminé et attentif, l'empereur dessina une nouvelle France urbaine que nous pouvons toujours admirer aujourd'hui. Vis-à-vis des ouvriers, il souffla cependant le chaud et le froid, rétablissant certes le droit de coalition, mais réduisant par exemple leurs droits aux prud'hommes. Aucune contestation sérieuse ne se dressa toutefois contre lui. Pourtant, sans être débridé, son libéralisme aurait très bien pu se retourner contre lui. En 1855, il signa un important traité de quasi libre-échange avec l'Angleterre, dont les négociations restèrent toutefois secrètes jusqu'au moment de sa conclusion. Ne connaissant que trop bien la frilosité française sur tout ce qui touche au commerce extérieur, le Sphinx ne dévoila son jeu qu'au tout dernier moment pour garantir le succès du traité. Dans un pays resté très protectionniste, les milieux patronaux comme ouvriers protestèrent cependant, par peur de la concurrence, mais en vain. Napoléon III, qui croyait aux bienfaits de l'échange, source de développement, resta sourd à leurs demandes.

Souhaitant une France conquérante et ouverte vers l'extérieur, il eut alors raison contre presque tout le monde, comme le remarque l'un de ses meilleurs biographes, Éric Anceau : « La politique de libéralisation des échanges fut sans doute bénéfique à long terme, car elle permit de moderniser l'industrie, de développer le commerce et

SAGA_cs6_pc.indd 317 29/11/2017 12:55:15

de dégager des excédents croissants de capitaux placés à l'étranger, sans pour autant renchérir le coût de la vie[3]. » Ensuite, l'empereur conclura le même type d'accord avec presque toute l'Europe (Belgique, Prusse, Allemagne, Pays-Bas, Italie, pour ne citer que les plus importants). À court terme, cette politique entraîna cependant une certaine grogne, notamment chez ceux qui connurent provisoirement le chômage à cause de la concurrence. En outre, tout n'était pas rose dans la France de Napoléon III. Si le niveau de vie progressait, certaines libertés fondamentales manquaient à l'appel, libertés politiques, liberté de la presse ou liberté de réunion. Parmi les franges les plus conservatrices qui soutenaient l'empereur, le mot libéralisme faisait hurler. Ils étaient nombreux, tel le fidèle Rouher, plusieurs fois ministre et surnommé le « vice-empereur », à ne vouloir rien céder sur ce point. De leur point de vue, l'Empire était autoritaire et devait le rester. Qui aurait pu s'en émouvoir parmi ceux qui participaient à l'enivrante « fête impériale » ?

La cour de Napoléon III apparaît comme l'une des plus festives de l'histoire de France. Être invité aux fameuses « séries » de Compiègne était une faveur enviée. Sans humilier ni contraindre, le souverain sut à merveille rassembler les élites autour de lui. Ensuite, son audience et son prestige n'en furent que plus grands. N'oublions pas le rôle de l'impératrice parmi cette fête permanente. L'empereur séducteur – il collectionna les maîtresses – attendit l'âge de quarante-cinq ans pour jeter son dévolu sur une éblouissante Espagnole, Eugénie de Montijo, comtesse de Teba, aussi riche que belle. Contrairement à ce que beaucoup souhaitaient, Napoléon III refusa un mariage diplomatique. Eugénie ne descendait en effet d'aucune famille régnante, ce qui fut critiqué par certains. À ses détracteurs, il fit cette réponse : « Ce n'est pas en vieillissant son blason qu'on se fait accepter, c'est plutôt en se souvenant toujours de ses origines […] et en prenant franchement vis-à-vis de l'Europe le titre de parvenu, titre glorieux lorsqu'on parvient par le libre suffrage d'un grand peuple. » Le petit-fils de Joséphine n'avait évidemment pas oublié l'échec du mariage de son oncle avec Marie-louise. Suite à cette union, Napoléon I^{er} s'était plutôt coupé du peuple, sans établir de liens solides avec l'Autriche. Autrement dit, il avait perdu sur les deux tableaux. Le second empereur ne répéterait pas les mêmes erreurs. Sur le plan privé, sa jeune épouse le combla, lui donnant rapidement un fils, le prince impérial, en 1856. En outre, à la Cour elle savait admirablement tenir son rang. Dévote et par-

SAGA_cs6_pc.indd 318 29/11/2017 12:55:15

fois autoritaire, elle se mêla certes de politique, ce qui lui valut un déluge de critiques, mais aujourd'hui il lui est rendu justice. Cette conservatrice bon teint n'est pas à elle seule responsable de l'effondrement de l'Empire. Autre exemple, l'expédition mexicaine n'est pas née de son influence, fût-elle importante.

Cette affaire commença comme souvent par une question de gros sous. Le dictateur éclairé Benito Juárez, qui avait pris en main les destinées de son pays, refusait de payer ce qu'il devait à la vieille Europe. En 1861, pour venir chercher leur dû, Anglais, Français et Espagnols se liguèrent militairement et une armée coalisée débarqua à Veracruz. Dès les premiers engagements, les troupes mexicaines furent mises en déroute. Après que les armes eurent parlé, un accord financier fut vite trouvé entre belligérants. Mais après cette victoire, l'empereur décida de pousser plus loin son avantage en laissant son armée sous le chaud soleil mexicain, tandis que ses alliés de circonstance regagnaient l'Europe. N'était-ce pas le moment d'étendre son influence dans cette partie du monde ? Alors que les États-Unis étaient empêtrés dans la guerre de Sécession, l'idée de reprendre pied au Nouveau Monde prospéra dans les salons feutrés des Tuileries. Pourquoi ne pas profiter de la confusion qui régnait alors outre-Atlantique ? Après quelques déboires, le corps expéditionnaire porté à plus de 30 000 hommes s'empara de Mexico en mai 1863, mais si cette prise fut décisive, elle ne parvint pas à écraser complètement les forces républicaines. Progressivement, la rébellion gagna en intensité, mettant à mal la présence française. Pour le trône mexicain, Napoléon III favorisa la candidature d'un Habsbourg, espérant un peu naïvement retrouver les faveurs de l'Autriche après l'affaire italienne. Cette affaire se termina dans les conditions que l'on connaît par le retrait de l'armée française et la mort tragique du frère de l'empereur d'Autriche en 1867.

La descente aux enfers

En cette fin de décennie 1860, la situation en Europe devint préoccupante. En 1866, une autre défaite militaire avait assombri l'humeur de l'empereur des Français. À Sadowa, la Prusse avait écrasé l'Autriche et contraint François-Joseph à rendre les armes en moins de trois semaines. À l'annonce de la victoire prussienne, ce fut à Paris la consternation. Quand le conflit avait éclaté, l'im-

SAGA_cs6_pc.indd 319 29/11/2017 12:55:15

mense majorité des élites françaises était persuadée de la défaite prochaine d'une Prusse jugée orgueilleuse et hautaine. Au Quai d'Orsay, un diplomate note : « Partout les militaires encore plus que les diplomates avaient fait les mêmes pronostics. Ils vantaient les grandes qualités de l'armée autrichienne et l'on était plein de confiance dans la science et l'habileté des généraux. On mettait au contraire en doute la solidité de l'armée adverse formée sur la base du service militaire obligatoire. […] La rapidité foudroyante de la victoire prussienne, avant d'être un grand événement et de marquer une date fatidique pour l'Europe, fut surtout une surprise et déconcerta bien des prophètes qui se croyaient sûrs d'eux-mêmes[4]. » Au lendemain de la défaite de Sadowa, le ministre des Affaires étrangères Drouyn de Lhuys plaida pour l'envoi aux frontières de l'Est d'une armée de 80 000 hommes et l'occupation de la rive gauche du Rhin si d'aventure la Prusse se montrait trop gourmande après sa victoire. À la fin du Conseil du 5 juillet, le souverain semblait décidé à suivre son ministre, promettant même de faire paraître dans *Le Moniteur* du lendemain l'annonce de la mobilisation militaire. Mais le jour suivant, Drouyn de Lhuys eut beau relire deux fois toutes les feuilles du journal, l'annonce n'y figurait pas. Sous la pression notamment de Rouher, Napoléon III avait changé d'avis, se contentant de rester spectateur.

Tergiversant sans cesse, l'empereur paraissait désormais subir les événements tout en perdant peu à peu de son aura. Sans qu'il y puisse mais, l'équilibre européen était sur le point de se modifier et la Prusse en passe de devenir toute-puissante en Europe centrale. Tôt ou tard son expansion ne pourrait que contrarier les intérêts de l'Empire. Partant, il fallait se préparer à la guerre, et donc demander de nouveaux sacrifices aux Français. Napoléon III était désormais convaincu qu'il devait infléchir sa politique, mais en aurait-il la force ? Pour ne pas froisser l'opinion publique et en quelque sorte donner le change, il souhaita libéraliser son régime. Le 20 janvier 1867, il fit cette déclaration au *Moniteur* : « Aujourd'hui je crois qu'il est possible de donner aux institutions de l'Empire tout le développement dont elles sont susceptibles et aux libertés publiques une extension nouvelle sans compromettre le pouvoir que la nation m'a confié. » Après la publication de ce texte, la majorité conservatrice fronça les sourcils et fit de la résistance. Aussi, les réformes libérales voulues par le souverain tournèrent court. Dans le même temps, la modernisation de l'armée échoua. L'ambitieux

SAGA_cs6_pc.indd 320 29/11/2017 12:55:15

projet Niel fut vidé de son contenu, tandis que la Prusse poursuivait son effort militaire. Se refusant à passer en force, Napoléon III se désolait des blocages politiques. Où était passé le comploteur d'autrefois ? L'Empire ne referait jamais son retard.

Avec 36 millions d'habitants, si un véritable service obligatoire avait été instauré, la France aurait été capable d'aligner plus de 1 million d'hommes (contre 750 000 en Prusse). Au lieu de cela, l'armée ne dépassa jamais 450 000 hommes. Financièrement, le pays pouvait pourtant lever des sommes considérables pour équiper ses armées avec un armement dernier cri. Chaque emprunt public lancé sous le Second Empire fut en effet un franc succès, et techniquement, les talents ne manquaient pas. Le fusil modèle Chassepot à chargement par la culasse était par exemple sans équivalent, mais faute de volonté, à la veille de la guerre de 1870 seul un soldat sur trois en était équipé. D'autres réformes furent également remisées, faute de budget. Le pouvoir était usé. Plus préoccupant encore, le souverain était affaibli par la maladie. Dans sa vessie, une formation calcaire grosse comme un œuf de pigeon l'empêchait d'uriner et de se tenir à cheval. Souffrant le martyre, l'exercice du pouvoir lui était de plus en plus pénible.

Comme un malheur n'arrive jamais seul, la contestation gagnait progressivement le pays. La rentrée 1869 fut parsemée de grèves chez les ouvriers. Le climat social devenait détestable. Sur le plan électoral, le vote républicain malgré la censure progressait inexorablement. S'il ne reprenait pas la main, l'empereur compromettrait sa dynastie. Depuis de nombreux mois, il méditait une abdication au profit de son fils, quand celui-ci aurait atteint sa majorité, c'est-à-dire en 1874. Mais avant de lui passer le flambeau, un changement politique s'imposait. En juillet 1869, le « vice-empereur » Rouher, chantre de l'Empire autoritaire, fut congédié. Après son départ, une réforme institutionnelle donnant plus de pouvoir et d'autonomie aux Chambres fut lancée. Le 27 décembre 1869, l'empereur appela au gouvernement le député progressiste Émile Ollivier. Approuvant cette ouverture, plusieurs députés républicains modérés se rallièrent, ce qui ramena un peu de sérénité politique. Pour donner plus de force au tournant libéral de son régime, l'empereur renoua avec le plébiscite. Le 8 mai 1870, les premiers résultats provenant de la région parisienne parvinrent dans la soirée aux Tuileries. En les consultant, Napoléon III fit la moue. Ils étaient très mauvais, le non étant largement majoritaire. Parmi les courtisans, l'angoisse se lisait

SAGA_cs6_pc.indd 321 29/11/2017 12:55:16

sur tous les visages. Puis, au fil des heures, la tendance s'inversa. Au final, un oui franc et massif vint conforter le régime ; 7,3 millions avaient voté en faveur de la réforme contre 1,5 million de non et près de 2 millions d'abstentions. Tandis que les villes s'étaient plutôt prononcées pour le non, les campagnes avaient manifesté un soutien enthousiaste à l'empereur. Près de vingt-deux ans après son élection au suffrage universel, Louis-Napoléon conservait presque intacte la confiance de ses sujets sans tricherie ni manipulations. Cette performance démocratique est assez rare, hier comme aujourd'hui, pour être soulignée.

Après ses déboires au Mexique, le régime retrouva un peu de prestige avec l'inauguration du canal de Suez les 17 et 18 novembre 1869 en présence de l'impératrice. La maladie de Napoléon l'empêcha cependant de participer à la fête alors qu'il avait tant œuvré pour la réussite de ce projet pharaonique. À de nombreuses reprises, il s'était en effet personnellement impliqué pour éviter l'arrêt du chantier, lançant par exemple sur la place de Paris un emprunt pour sauver de la faillite la compagnie de Ferdinand de Lesseps. L'inauguration du canal et le plébiscite de 1870 seront les dernières réussites d'un régime qui n'avait plus que quelques mois à vivre. La Prusse décimerait bientôt les armées françaises. L'affaire qui mènerait le régime à sa perte commença par un imbroglio diplomatique. Depuis le départ forcé de la reine Isabelle II, le trône espagnol restait désespérément vacant. Pour l'occuper, le roi de Prusse soutenait la candidature de l'un de ses lointains parents, le prince Léopold de Hohenzollern-Sigmaringen. La diplomatie française s'opposa énergiquement à l'initiative prussienne qui s'apparentait à une provocation. Le ministre des Affaires étrangères, le duc de Gramont, exigea sans délai le retrait de cette candidature, à défaut la France ferait « son devoir sans hésitation et sans faiblesse ». La manœuvre prussienne étant peu soutenue en Europe, le roi de Prusse Guillaume I^{er}, à Ems où il prenait les eaux, consentit au retrait devant l'ambassadeur de France. La partie semblait gagnée quand une initiative malheureuse vint tout compromettre.

Enhardi par son succès, le duc de Gramont insista pour que le roi déclare solennellement que dorénavant il ne soutiendrait jamais plus son cousin. À trop vouloir pousser son avantage, le ministre commit là une belle imprudence. Jouant les outragés, les Prussiens opposèrent aux prétentions françaises une fin de non-recevoir.

SAGA_cs6_pc.indd 322 29/11/2017 12:55:16

Comprenant qu'il tenait là une occasion inespérée de piéger les Français, le chancelier Bismarck rédigea la fameuse dépêche d'Ems dans laquelle on pouvait lire : « Sa Majesté a refusé de recevoir l'ambassadeur et lui a fait dire par *l'aide de camp de service* qu'elle n'avait plus rien à lui dire. » À sa lecture, on pouvait croire que l'ambassadeur de France avait été congédié tel un laquais. L'affront était manifeste. La marche vers la guerre ne pourrait plus être arrêtée. Bismarck aurait sa guerre contre l'empire de Napoléon III qu'il rêvait d'écraser.

À Paris, sur les grands boulevards, on criait « À Berlin ! ». Et la presse devenue cocardière à outrance – républicains compris – n'était pas en reste. Impressionné, l'empereur confia à Ollivier : « Voyez dans quelle situation un gouvernement peut se trouver parfois ; n'aurions-nous aucun motif avouable de guerre, nous serions cependant obligés de nous y résoudre pour obéir à la volonté du pays[5] ! » S'il reculait, on le conspuerait, pensait-il. En outre, ses maréchaux paraissaient si sûrs de la victoire, brûlant d'en découdre ; quant à son gouvernement, il était à l'unisson pour la guerre, tandis que l'impératrice l'encourageait à la fermeté. Alliée aux bonapartistes autoritaires, elle n'était pas la seule à penser qu'une campagne victorieuse mettrait fin à cet Empire libéral que beaucoup détestaient à la Cour. Entre vanité et calculs politiques, personne ne prêta attention à l'extrême impréparation de l'armée. On connaît la célèbre formule du ministre de la Guerre, le maréchal Le Bœuf, sans doute jamais prononcée mais qui résume bien la pensée du moment : « Pas un bouton de guêtre ne manque au fourniment du soldat ! » En vérité, l'armée manquait de tout, fusils, mitrailleuses, effectifs et capotes. Le 15 juillet, les crédits militaires pour la guerre furent votés, et quatre jours plus tard l'Empire français entrait en guerre avec la Prusse. S'il parut suivre le mouvement, l'empereur miné par la maladie ne fit rien pour l'arrêter. Il est des spirales dont on ne peut jamais s'extraire. Comme on pouvait s'y attendre, le reste de l'Europe resta l'arme au pied, la réaction française étant considérée comme disproportionnée.

Concernant les opérations militaires, le monarque se remit à la tête de ses armées et laissa la régence à l'impératrice. Autour de lui, on doutait cependant de sa capacité à conduire les troupes à la victoire. Lui-même se disait bien vieux et fatigué, incapable en outre de monter à cheval. Le commandant en chef de l'armée française se déplacera toujours en calèche, obligé de comprimer violemment

SAGA_cs6_pc.indd 323 29/11/2017 12:55:16

sa vessie contre le premier tronc d'arbre qu'il trouvait pour misérablement uriner. Arrivé à Metz épuisé, il trouva une armée passablement désorganisée : « Tout n'est que désordre, incohérence, retards, dispute et confusion », soupira-t-il. Face à elle, alignés dans un ordre impeccable, les soldats prussiens remarquablement équipés et commandés par l'excellent général von Moltke n'attendaient qu'un ordre pour envelopper et couper en deux les armées françaises. Début août, il ne leur fallut que quelques jours pour bousculer une armée impériale certes courageuse, mais inférieure en nombre et surtout dépassée aussi bien tactiquement que stratégiquement. Avançant irrésistiblement, les Prussiens prirent pied en Lorraine, obligeant les Français à se grouper autour de Metz. Comprenant la faiblesse de sa position, Napoléon III songeait à retraiter pour rassembler ses forces et barrer la route de Paris aux soldats de Moltke. Il voulait aussi laisser son commandement pour retrouver les Tuileries. Cette perspective effraya l'impératrice et ses partisans. Si l'empereur revenait défait, le régime serait balayé, pensait-elle. Mieux valait la mort que le déshonneur dans ces conditions : « Il peut se faire tuer. […] Laissez-le se faire tuer », disait-elle. Politiquement, les bonapartistes autoritaires avaient repris la main et, de concert avec la régente, ils renversèrent Émile Ollivier. Dans les faits, le souverain ne régnait plus. Puis, le commandement de l'armée fut confié au « glorieux Bazaine », un maréchal à la gloire surfaite qui se laissera bientôt piéger dans Metz.

Avec les débris d'une partie de l'armée, l'empereur gagna le camp de Châlons tel un fantôme errant parmi le cortège de la débâcle. Dans son entourage on le pressait de regagner la capitale pour reprendre la situation en main. Abattu, il murmura, les yeux embués de larmes : « La vérité est qu'on me chasse ; on ne veut pas de moi à l'armée ; on n'en veut pas à Paris. » Nommé par Eugénie à la tête du gouvernement, le général Palikao rassembla toutes les troupes encore valides afin qu'elles portent secours à Bazaine enfermé dans Metz. Sans illusion, l'empereur sans pouvoirs se mit à la suite de l'armée de Mac-Mahon. Menacé d'enveloppement par des troupes prussiennes supérieures en nombre, le maréchal se réfugia à Sedan avec le souverain éteint dans ses bagages.

Le 1er septembre 1870, la ligne française fut durement pilonnée et en l'espace de quelques heures la ville fut entièrement encerclée. Était-ce le moment de mourir les armes à la main ? Trop de sang avait déjà été versé. Aussi, Napoléon III refusa-t-il d'être

SAGA_cs6_pc.indd 324 29/11/2017 12:55:16

responsable d'un carnage : « Tenir dans la main la vie de milliers d'hommes et ne pas faire un signe pour les sauver, c'était au-dessus de mes forces. […] Mon cœur se refuse à ces sinistres grandeurs[6]. » Après avoir fait hisser le drapeau blanc, il fit porter aux avant-postes prussiens un message destiné au roi de Prusse : « Monsieur mon frère, n'ayant pu mourir à la tête de mes troupes, il ne me reste qu'à remettre mon épée entre les mains de Votre Majesté. » Quand Moltke et Bismarck en prirent connaissance, ils furent les premiers étonnés car ils n'en espéraient pas tant. Capturer l'empereur venait couronner une campagne en tout point remarquable. À l'état-major prussien, le champagne coula à flots pour des hommes déjà ivres de victoires. Le 2 septembre, Sedan capitula. L'armée impériale était anéantie.

Exil en terre anglaise

En tenue de général, l'empereur quitta la place assiégée pour aller au-devant des Prussiens. Dans une misérable masure, Bismarck accueillit le vaincu, tentant sans succès de conclure la paix avec lui. Napoléon III resta inflexible, la paix devait être négociée avec l'impératrice régente. S'il déposait son épée aux pieds du vainqueur, il n'entendait pas signer avec Bismarck la capitulation de toute l'armée, espérant encore que la situation militaire pourrait se rétablir. Par son geste, il préféra sacrifier sa dynastie plutôt que la France. Après une brève entrevue avec le roi de Prusse, il fut décidé qu'il serait emmené au château de Wilhelmshöhe, en Westphalie, près de Cassel, là même où Jérôme avait régné soixante ans plus tôt. La route de la captivité fut longue et pénible. L'empereur exténué urinait du sang. Tandis que sa maladie ne lui laissait aucun répit, il s'effondra moralement. En écrivant à Eugénie, il pleurait seul dans les misérables chambres où il trouvait quelque repos dans son chemin de croix. Le lendemain de son départ pour Cassel, le 4 septembre 1870, le Second Empire fut renversé par les républicains. La chute était terrible, impitoyable. Quand le gouverneur de Cassel vint à la rencontre de l'empereur déchu, il aperçut « un masque sans vie et sans expression ». Devenu la triste ombre de lui-même, il allait rester six mois aux mains des Prussiens. Pendant quelques semaines, il fut question d'un rétablissement de l'Empire, Bismarck détestant les républicains. Mais lorsque Bazaine capitula

SAGA_cs6_pc.indd 325 29/11/2017 12:55:16

à son tour, les dernières chances de l'empereur s'évanouirent. En France, durement critiqués, les bonapartistes perdirent immanquablement en influence. Le 1er mars 1871, la nouvelle Assemblée réunie à Bordeaux confirma à une écrasante majorité la déchéance de Napoléon III (seuls six députés s'y opposèrent), lui imputant l'entière responsabilité de la défaite. Après la signature de la paix, le 19 mars, le vaincu de Sedan fut libéré. Tandis que l'Empire français n'était déjà plus qu'un souvenir, un autre empire, l'Empire allemand, fut proclamé à Versailles, cinglante humiliation, dans la galerie des Glaces. La France était amputée de l'Alsace et de la Lorraine, et devait payer une indemnité de guerre record.

Après avoir songé à retourner à Arenenberg, en Suisse, l'empereur trouva refuge en Angleterre à Chislehurst, dans le Kent. Depuis plusieurs mois, il avait retrouvé la compagnie d'Eugénie. Quand l'impératrice vint le rejoindre en captivité, Napoléon III l'accueillit cependant plutôt froidement, la crise politique des mois précédents n'étant pas encore totalement oubliée. Puis le couple retrouva une certaine complicité. Dans l'adversité, ils resteraient unis, premier réconfort moral pour un homme passablement éprouvé. Dans son dernier exil, l'empereur était au milieu des siens et surtout avec son fils, le prince impérial, qu'il chérissait par-dessus tout. En outre, il était loin d'être démuni. Avant que l'Empire ne s'écroule, Eugénie avait réussi à faire passer plusieurs millions à l'étranger, parvenant aussi à vendre ses propriétés espagnoles. Sage précaution. Grâce à cette manne, une soixantaine de courtisans gravitaient autour de la petite famille impériale. Parmi eux, le souverain déchu semblait enfin apaisé, s'adonnant à l'écriture, au plaisir de la promenade ou retrouvant le soir venu le plaisir de la lecture. Aux nombreuses attaques de la presse tricolore, il opposa un silence méprisant. Reprenant de l'allant, une meilleure santé lui donna même des envies de retour. Si les élites l'avaient condamné, peut-être le peuple voudrait-il encore de lui ? Parmi ceux qui le visitaient, on l'encourageait d'ailleurs à revenir, autant par conviction que par intérêt. Confiant en ses chances, Napoléon III laissa Rouher organiser son retour sur la scène politique. Dans la foulée, le parti de L'Appel au peuple fut créé, mais au sein des bonapartistes la division progressait tel un poison, rendant leur message quasi inaudible. En outre, pour l'opinion publique, l'empereur restait seul responsable de la défaite, ce qui lui interdisait tout retour par la voie démocratique. Aussi,

SAGA_cs6_pc.indd 326 29/11/2017 12:55:16

les résultats des élections législatives de 1872 furent-ils décevants pour les candidats qu'il soutenait.

Loin de le faire renoncer, ce désaveu ranima ses velléités de comploteur et il se remit à rêver d'un second « retour de l'île d'Elbe ». Il envisagea ainsi sérieusement de soulever la région lyonnaise pour ensuite faire tomber le pouvoir républicain. Son plan était arrêté : il se rendrait en Suisse, passant la frontière près de Thonon avant de rallier la garnison de Chambéry. L'opération était risquée, mais à tout prendre, pour lui, mieux valait la mort que rester prostré dans sa campagne anglaise, l'âme tourmentée par le terrible poids de la défaite : « Ce qui peut m'arriver de pis, c'est d'être fusillé comme ce pauvre empereur Maximilien ; ça vaut mieux que de mourir en exil et dans mon lit », répétait-il à son entourage. La maladie de la pierre l'empêcha cependant de mener à bien sa dernière aventure. Les ailes brisées, cet aigle-là ne volerait plus. Le calcul obstruant sa vessie le handicapait chaque jour davantage, au point de le rendre impotent. La science de l'époque permettait une opération, celle-ci restant cependant extrêmement risquée. Le gros œuf de pigeon pouvait disparaître, mais le malade aussi. Après avoir longtemps hésité, ses médecins se décidèrent à l'opérer le 2 janvier 1873. La première intervention se solda par un échec, le calcul ayant résisté au bistouri des praticiens. Tandis qu'une seconde opération était évoquée, une vive inflammation des reins et de l'urètre se déclara. Le 6 janvier, malgré son extrême faiblesse, Napoléon III fut de nouveau livré au scalpel de ses médecins. Pendant plusieurs heures ces derniers fragmentèrent son œuf de pigeon, s'acharnant sur un organisme épuisé. À la fin, l'opération paraissait réussie, mais le patient était à bout de forces. Sa douleur était si vive que même le chloroforme et l'opium furent impuissants à le soulager. En outre, sa vessie continuait d'être encombrée par d'innombrables débris calcaires. Pour y remédier, on était d'avis de l'opérer une troisième fois, quand le 9 janvier son état empira soudainement. Son pouls se mit à ralentir dangereusement. À 10 h 45, il succomba, ses reins ayant cessé de fonctionner. Il avait soixante-quatre ans. Comme son oncle, il mourut donc en exil et en terre anglaise.

À l'annonce de sa disparition, la presse parisienne ne fut pas avare de critiques acerbes. Le *Journal des débats* publia par exemple cette cruelle épitaphe : « Il a été, cet homme, la grande illusion de notre pays que les illusions ont perdu. » On dénombra tout de même plus

de 60 000 personnes à ses obsèques. Aucun souverain français ne connut pareille affluence, si l'on excepte le retour des cendres de son oncle. Sa postérité se révéla ensuite désastreuse. Pis même, son nom tomba dans l'oubli. Le temps semble aujourd'hui venu non pas d'une réhabilitation, mais au moins d'une plus juste appréciation de son règne. Tout comme l'épopée du Premier Empire ne peut se résumer au désastre de Waterloo, Sedan ne doit pas occulter les vingt années de progrès que connut la France grâce à cet homme étonnant, véritable figure de proue de son siècle.

SAGA_cs6_pc.indd 328 29/11/2017 12:55:16

XI

Mathilde, la franche

« Dans cette famille, il y a un homme, le Président [le futur Napoléon III], et une femme, la princesse Mathilde ; le reste est peu de chose », disait le cruel mémorialiste Horace de Viel-Castel. Pour mieux cerner cette singulière princesse, fille de Jérôme, il faut relire l'œuvre des frères Goncourt, de Sainte-Beuve ou de Proust. Leur prose dépeint une femme haute en couleur, au verbe souvent provocateur. Si sa parole crue mettait généralement les rieurs de son côté, elle pouvait blesser aussi. D'ordinaire, elle ne laissait personne indifférent. Fière et indépendante, courber l'échine n'était pas dans sa nature. Partant, ses amours furent quasi clandestins et sa seule union, un véritable naufrage. Cette femme libre à la franchise détonnante aurait même pu régner en France comme en Russie si elle s'était montrée plus conciliante. Sa renommée, elle la fit autrement, parmi les esprits éclairés de son temps.

Une invitation à dîner chez la princesse Mathilde ne se refusait jamais. Sans hésiter, écrivains ou artistes acceptaient volontiers d'apparaître dans l'un des salons les plus courus de la France des années 1860. Avec la plus parfaite exactitude, le dîner y était servi pour 7 h 30. Même si la princesse recevait toujours avec une « extrême douceur », il était préférable de ne pas traîner en chemin. Un jour Alfred de Musset osa, qui plus est aviné, se présenter chez elle une heure en retard. Il fut ignoré pendant tout le service et ne reparut jamais à la table de notre princesse. Sous le Second Empire, elle recevait rue de Courcelles, au n° 24, dans un petit hôtel particulier à deux pas du faubourg Saint-Honoré. Après une courte halte dans

SAGA_cs6_pc.indd 329 29/11/2017 12:55:16

le grand hall, les invités montaient à l'étage et prenaient place dans un salon de forme ronde finement décoré avec des panneaux de soie pourpre et de jolies glaces gravées. Sur la table du dîner, la vaisselle d'argent aux armes impériales rappelait la majesté de celle qui recevait. Adossés contre les murs se tenaient des laquais à la mine sévère et à la parole respectueuse. En l'absence de la maîtresse des lieux, les convives n'échangeaient que des paroles timides, comme si l'effervescence intellectuelle ne pouvait jaillir qu'une fois notre Bonaparte au milieu de ses invités.

Entourée de ses dames de compagnie, Mathilde faisait toujours une entrée remarquée : « Elle a le front haut et fier, fait pour le diadème ; les cheveux, d'un blond cendré, relevés en arrière, découvrent de côté des tempes larges et pures, et se rassemblent, se renouent en masse ondoyante sur un cou plein et élégant. Les traits du visage nettement et hardiment dessinés ne laissent rien d'indécis. […] L'œil bien encadré, plus fin que grand, d'un brun clair, brille de l'affection ou de la pensée du moment, et n'est pas de ceux qui sauraient la feindre ni la voiler ; le regard est vif et perçant. […] Cette tête si bien assise, si dignement portée, se détache d'un buste éblouissant et magnifique, se rattache à des épaules d'un blanc mat, dignes du marbre. […] La taille moyenne paraît grande, parce qu'elle est souple et proportionnée ; la démarche révèle la race : on y sent je ne sais quoi de souverain et la femme en pleine possession de la vie[1] », se souvient l'un de ses intimes, Sainte-Beuve. Chez elle, tout rappelait la race des Bonaparte. Victor Hugo fut également frappé par sa ressemblance avec son oncle Napoléon I^er^ ; elle avait disait-il « la bouche, le menton, les joues de l'empereur ». Parfois, ses gestes rappelaient aussi le glorieux ancêtre tant il n'était pas rare de la surprendre dans une « pose à la Napoléon », les mains croisées derrière le dos. Le salon de la princesse Mathilde méritait bien le qualificatif d'« historique » que lui donna Proust dans ses *Écrits sur l'art*. Le jeune écrivain fut notamment fasciné par le défilé des « titres d'Empire » auquel il assista une fois le dîner terminé. À chaque réception sous l'Empire, et même après, dignitaires et notables venaient respectueusement s'incliner devant la cousine de Napoléon III, comme ils l'auraient fait aux Tuileries. Mais si les grands noms ajoutaient au lustre des lieux, ce qui faisait tout le sel du salon de Mathilde, c'était Mathilde elle-même. Son naturel comme son franc-parler détonnait. Si dans les autres salons les préséances comme la bienséance étaient de mises, rue de Cour-

SAGA_cs6_pc.indd 330 29/11/2017 12:55:16

celles le ton était plus libre et la princesse elle-même ne mâchait pas ses mots, ce qui rendait la conversation parfois peu académique. En règle générale, figures pincées ou esprits gourmés étaient priés de s'effacer pour ne jamais reparaître.

Point de faux-semblants chez cette truculente Bonaparte : « Le caractère est simple ; il est droit : rien dans l'ombre. Les violettes se cachent sous l'herbe : les petits de l'aigle aiment le soleil. Tout ce qui est duplicité, tortuosité, faux-fuyants, manège, tout ce qui ressemble de près ou de loin à de l'astuce ou à de la perfidie la révolte d'instinct[2] », s'enthousiasme aussi Sainte-Beuve. Après l'avoir observée, Proust ne dit pas autre chose : « Cette fière humilité et la franchise, la verdeur presque populaire par laquelle elle se traduit donnent aux propos de la princesse une saveur originale et un peu crue qui est délicieuse. » Incapable de se contenir, Mathilde laissait libre cours à ses émotions. Son expression comme sa parole témoignaient sans fard de ce qu'elle vivait dans l'instant, de la joie à la colère, du doute à l'étonnement. D'où un sens de la réplique et de l'à-propos peu commun. Dans son salon, le temps de la causerie était attendu avec gourmandise. À vrai dire, on ne venait pas pour l'excellence de sa table (sa cuisine n'était guère réputée), mais pour la saveur de ses propos. Et personne ne repartait déçu. À l'heure de la digestion, elle régalait ses invités « de récits, de souvenirs, de portraits de gens à l'emporte-pièce, des débâcles de phrases à la Saint-Simon[3] ». La grossièreté ne lui était pas étrangère : « gueuse », « cabotin » ou « pouffiasse » revenaient ainsi souvent dans son vocabulaire. Autour d'elle, ses amis écrivains tendaient l'oreille pour écouter ses moindres saillies souvent provocantes, voire scandaleuses. Dans son propos, elle n'épargnait guère la gent féminine, coupable selon elle de pérorer sans esprit. Après avoir écouté un soir trop longuement deux « diseuses de rien », elle s'écria : « Mais qu'est-ce que me veulent ces deux dindes que je connais depuis vingt ans[4] ! »

Évidemment son propos ne faisait pas que des heureux, même si ses accès de colère duraient peu : « Il ne faut pas plus faire attention à ce qu'elle dit qu'au propos d'un enfant de six ans. […] Je l'ai vue déchirer des gens qu'elle recevait ensuite parfaitement bien. Tous les Bonaparte sont ainsi ; ils ont des accès de lyrisme sans cause[5] », relève Flaubert. En amitié, quoique d'un naturel susceptible, elle fit toujours preuve d'une belle fidélité. Quand elle se croyait trahie, elle s'emportait violemment mais regrettait vite son emportement, détestant au fond rester fâchée. Sans concessions vis-à-vis des autres,

SAGA_cs6_pc.indd 331 29/11/2017 12:55:16

elle était également lucide sur elle-même, au point d'apparaître dans notre saga comme celle qui finalement s'est le moins prise au sérieux. À une dame du faubourg Saint-Germain, elle tint un jour ce propos : « La Révolution française ! Mais sans elle je vendrais des oranges dans les rues d'Ajaccio ! » Maniant parfois le sarcasme avec brutalité, elle fit un jour cette autre réponse à une courtisane qui se demandait si les princesses pouvaient éprouver les mêmes sensations que les bourgeoises : « Je ne sais pas Madame, ce n'est pas à moi qu'il faut demander cela. Je ne suis pas de droit divin, moi ! » Malgré son langage peu châtié, il ne faut pas croire que cette princesse ait manqué de grâce : « Ce salon est le vrai salon du XIX^e^ siècle, avec une maîtresse de maison qui est le type parfait de la femme moderne. Une femme à l'amabilité comme son sourire, le plus doux sourire du monde – le sourire gras des jolies bouches italiennes –, et une femme ayant ce charme : le naturel, et vous mettant à l'aise avec une langue familière, la vivacité de tout ce qui lui passe par la tête, une adorable bonne enfance[6] », soulignent les frères Goncourt. Passionnée en outre par les arts et la littérature, notre exubérante princesse attira à elle une belle brochette d'écrivains ou d'artistes. Ainsi Dumas père et fils, Flaubert, Taine, Renan, Sainte-Beuve, les frères Goncourt, Théophile Gautier, Mérimée ou Proust, pour ne citer qu'eux, furent-ils ses compagnons de causerie. Si elle ne put toujours se soustraire à ses devoirs de cour, Mathilde refusa de se laisser enfermer dans un rôle trop étriqué pour elle. Pressée de fuir les pesanteurs de son temps, elle n'aimait que son salon, son seul et unique lieu de vie : « Elle nous dit, heureuse de nous montrer toutes ses chambres d'amis, qu'elle n'a qu'un plaisir, c'est d'avoir du monde, c'est de vivre au milieu de gens qui lui sont sympathiques et qu'elle aime, qu'elle aurait bien pu, si elle avait voulu, faire des choses extraordinaires, des monuments, des palais de financiers, mais qu'elle aime bien mieux sa perse avec de vieux amis assis dessus[7] », résument les frères Goncourt. À défaut de vivre une existence de souveraine, elle put au moins régner sur un cénacle d'amis au talent certain.

Un premier mariage

Lors de la naissance de Mathilde, le 27 mai 1820 à Trieste, plusieurs têtes connues se penchèrent sur son berceau : l'ancien ministre Fouché, sa tante Élisa, autrefois grande-duchesse de Toscane, et son

mari Baciocchi partagèrent ainsi la joie de ses parents, les anciens souverains Jérôme et Catherine. La délivrance du deuxième enfant du couple avait paru interminable. Sept longues heures avaient été nécessaires avant d'enfin apercevoir la tête du nouveau-né. À nos Bonaparte installés villa Vicentina, à la vue plongeante sur la mer Adriatique, cet événement fit un temps oublier le morne quotidien empreint de triste nostalgie qui les étouffait parfois. Oubliée, cette famille d'exilés n'était plus que l'ombre d'elle-même dans une Italie qui avait vu naître leur lignée et qui recueillerait bientôt les cendres de plusieurs d'entre eux. D'ailleurs, à peine Mathilde avait-elle poussé ses premiers cris qu'une disparition vint assombrir l'atmosphère tranquille de Trieste, celle d'Élisa, emportée soudainement au cœur de l'été. Une princesse s'en était allée, une autre lui succédait. Mais à la différence de sa tante qui avait vu le jour dans une famille corse en plein essor, l'avenir de Mathilde paraissait alors plus qu'incertain : « Je naquis exilée – morte civilement – à Trieste, le 27 mai 1820, confie-t-elle dans ses *Souvenirs*. Tout le monde connaît les événements qui firent des membres de ma famille des parias. Mon père, qui combattit et versa son sang un des derniers pour la France, s'en vit rejeté comme ses autres frères. Ses biens furent spoliés, la patrie lui fut interdite[8]. » Un sentiment d'injustice que notre princesse développa très tôt et qui ne la quittera jamais vraiment.

Après Trieste, la famille emménagea à Rome dans le confortable palais Nuñez, près de la place d'Espagne, que Jérôme avait racheté à son frère Lucien. S'il est des enfances tristes, celle de Mathilde fut plutôt heureuse. Choyée par une nourrice aimante, elle fit ses premiers pas dans cette « superbe » – le mot est d'elle – maison romaine que fréquentait assidûment la noblesse de la ville. La table de Jérôme étant réputée, on se pressait pour déguster les mets raffinés qui s'offraient à toutes les bouches gourmandes : « Ce qu'il passa chez nous de Français, d'Allemands, de Russes et même d'Anglais est considérable[9] », se souviendra Mathilde. Sous son regard espiègle défilèrent notamment le peintre Vernet, la comtesse Camerata, l'ancien ministre Savary, les familles Bessières et Soult, la princesse Ruspoli, le prince Gagarine ou encore le prince Gortchakov. Amusée par cette galerie de curiosités en bas de soie, la jeune princesse se rappela longtemps leurs petits ou grands défauts. À propos du peintre Chatillon, elle laissera par exemple ce court portrait : « Vieux bonhomme, ridé, ratatiné, que je vois encore avec sa petite perruque lui tombant sur les yeux[10]. » Ou comment cari-

SAGA_cs6_pc.indd 333 29/11/2017 12:55:16

caturer son prochain sans la moindre indulgence. Pour cette enfant déjà sans complaisance avec autrui, observer de si près l'hypocrite comédie des courtisans l'éclaira sans doute très tôt sur la véritable nature des rapports humains. Au palais Nuñez, elle fit donc son premier apprentissage de la vie mondaine, une première école fort utile pour celle qui allait animer un des plus fameux salons du XIX^e^ siècle. La société romaine l'aida peut-être aussi à oublier qu'au sein du ménage Montfort (nom d'emprunt choisi par Jérôme) elle n'était pas la préférée. Sa mère Catherine n'avait d'yeux que pour le petit dernier, Napoléon, né deux ans après elle, celui que l'on surnommera bientôt Plon-Plon. Tandis que l'on pardonnait facilement à cet enfant brouillon mais qui ressemblait tant à son oncle Napoléon, Mathilde connut à plusieurs reprises la main « leste » de sa mère et fut élevée strictement, à l'allemande, comme sous l'Ancien Régime, d'où son maintien impeccable ensuite.

Au cours d'un voyage à Stuttgart chez son oncle le roi Guillaume I^er^, elle s'aperçut avec bonheur que le reflet que lui renvoyait son miroir semblait plutôt agréable : « Je puis dire que j'étais très certainement une belle fille. La fraîcheur de mon teint était extraordinaire[11]. » Après avoir revêtu une robe longue, elle s'admira davantage encore : « Je ne fus pas sans m'apercevoir que je produisais quelque effet. » Jalouse de son éclat, sa mère l'ignorait ostensiblement, mais notre princesse n'eut pas à subir longtemps cette première rivalité féminine. Lors d'un voyage en Suisse en 1835, Catherine rendit son âme à Dieu, laissant un mari volage mais éploré. Même si sa mère s'était toujours montrée distante avec elle, sa fille ressentit douloureusement sa perte. Le regard triste, elle quitta Lausanne avec son père. Puis, alors que leur berline cheminait loin des Alpes, elle surprit Jérôme et sa gouvernante en train de parler mariage à son sujet. Mais qui pouvait bien s'intéresser à elle alors qu'elle n'avait que quinze ans ? Un nom s'imposa bientôt, celui de Louis-Napoléon, le troisième fils de Louis et d'Hortense. Si la nouvelle ne l'enchanta guère, Mathilde ne se montra pas hostile à l'idée de convoler avec son cousin germain. Elle le connaissait depuis sa tendre enfance et le prince affichait une vingtaine séduisante. Ce dernier semblait en outre conquis. Chaque fois qu'elle paraissait devant lui, il la couvait du regard. Après un nouveau séjour à Stuttgart, l'adolescente fut invitée à Arenenberg, la résidence d'Hortense de Beauharnais et de son fils Louis. Dès son arrivée, Hortense lui fit le meilleur accueil, la considérant déjà presque comme sa bru.

SAGA_cs6_pc.indd 334 29/11/2017 12:55:16

À l'évidence, le mariage n'était plus qu'une question de date, son père Jérôme ayant déjà donné son consentement.

Dans les allées du parc Napoléon à Arenenberg, les deux tourtereaux appréciaient leurs promenades romantiques. Dès que la gouvernante de Mathilde regardait ailleurs, ils s'échangeaient de tendres baisers aussi fougueux que rapides. Tout au long de son séjour, le prince Louis fit ainsi une « cour assidue » à sa pétillante cousine, sous l'œil d'un cupidon plutôt taquin, son frère Plon-Plon. D'un naturel espiègle, l'adolescent fit même chanter ses cousins, menaçant de révéler les étreintes passionnées dont il avait été témoin. Mais dans l'insouciance du moment, on avait oublié un détail qui avait son importance : la réponse du père de Louis-Napoléon se faisait attendre. Dans l'espoir de convaincre son frère, Jérôme fit le voyage jusqu'à Florence avec sa fille. Dès sa première entrevue avec l'ancien roi de Hollande, cette dernière comprit que celui-ci n'était guère favorable à cette union. Son attitude fut même plutôt déroutante. Confus et sarcastique, il conseilla par exemple à sa nièce de l'épouser lui plutôt que de devoir vivre à Arenenberg. L'opposition de Louis était sans doute comme souvent avec ce personnage à l'aigreur manifeste motivée avant tout par son hostilité à l'endroit d'Hortense. Avec aplomb, Mathilde le pria vertement de ne plus dire de mal de la reine Hortense qu'elle appréciait, ce qui ne servit guère sa cause. Même si rien n'était perdu, le mariage avec Louis paraissait donc fort compromis. L'affaire trouva ensuite sa conclusion quand le futur marié échoua à soulever la garnison de Strasbourg. Cet échec provoqua l'ire de son père : « Je vous avais bien dit que Louis finirait mal, et que sa mère le perdrait, comme elle a perdu son frère Napoléon [le second fils de Louis mort quelques années plus tôt en Italie][12] », confia-t-il rageur à celle qui désirait épouser son fils. Notre princesse fut-elle déçue ? Elle prétendit plus tard que non, n'avoir jamais éprouvé que de l'amitié pour lui. En outre, ils semblaient si différents. Tandis que Mathilde ne dissimulait rien de ses états d'âme, Louis-Napoléon cultivait le mystère, ne se livrant jamais vraiment. Sa posture de sphinx inspira plus tard cette réflexion à celle qui aurait pu devenir sa femme : « Si je l'avais épousé, il me semble que je lui aurai cassé la tête pour savoir ce qu'il y a dedans[13]. »

SAGA_cs6_pc.indd 335 29/11/2017 12:55:16

D'Arenenberg à Saint-Pétersbourg

Après l'échec du mariage entre cousins et au bord de la ruine, Jérôme Bonaparte espérait dénicher un parti intéressant – comprendre financièrement – pour sa seule fille. Tandis qu'à l'été 1838 il continuait de donner de somptueuses fêtes, il devait par exemple trois ans de gages à ses domestiques. De retour à Florence, il présenta sa fille à plusieurs barbons italiens dans l'espoir de leur soutirer une dot appréciable. Las, quand elle les aperçut, la princesse poussa les hauts cris, rebutée par leur aspect. Un hôte de marque se présenta toutefois au palais Serristori, le tsarévitch Alexandre, fils de l'empereur Nicolas I^er^. Ce dernier venait en Europe pour dénicher une épouse digne de lui. Comme on pouvait s'y attendre, Jérôme lui fit le meilleur accueil, flattant sans vergogne ce Romanov à l'immense fortune. Oubliant un peu vite que l'on devait à cette famille la chute de Napoléon I^er^, il lui ouvrit son cabinet particulier pour lui présenter ses précieuses reliques de Sainte-Hélène. Après sa courte visite, le grand-duc se montra favorable à une union avec la princesse Mathilde, mais à condition que celle-ci se convertisse à la religion orthodoxe et qu'elle consente à s'établir en Russie. Pour l'intéressée, ces deux conditions étaient inacceptables : encore dévote, elle n'entendait pas renoncer au catholicisme, et s'éloigner durablement de l'Italie comme de la France où elle espérait pouvoir vivre un jour lui était insupportable. On en resta donc là. En l'espace de quelques mois, la fille de Jérôme tourna donc le dos à deux unions impériales, la première avec le futur Napoléon III, la seconde avec le futur Alexandre II.

Un autre parti attendait Mathilde, moins prestigieux mais aussi riche que les deux premiers. Son père négociait en effet d'arrache-pied un mariage avec un autre Russe, le prince Anatole Demidoff. Ce rentier de vingt-six ans à l'allure de dandy ne manquait pas d'atouts. Avec ses traits fins et son portefeuille épais, il séduisit aussi bien la fille que le père. À Florence, le nom Demidoff était connu autant pour les frasques mondaines du père d'Anatole que pour ses largesses (il finança notamment plusieurs écoles élémentaires dans la ville). Dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, la ville honora d'ailleurs son généreux bienfaiteur en donnant son nom à une place bien connue aujourd'hui des touristes. Même si entre les Montfort et les Demidoff l'affaire semblait en bonne voie, les négociations prirent tout

de même deux ans, Jérôme prenant un malin plaisir à faire monter les enchères tandis que son futur gendre avait le plus grand mal à quitter les bras de sa maîtresse d'alors, Mme de Montaut. Après moult rebondissements, on parvint enfin à s'entendre et le mariage fut célébré le 1er novembre 1840 selon la tradition grecque puis romaine. Comme l'écrivit Mathilde, « les cadeaux pleuvaient. Les surprises succédaient aux surprises et l'amour de M. Demidoff croissait[14] ». Notre princesse connut donc un mariage rêvé, propice à toutes les espérances. Parmi les nombreuses promesses d'Anatole, il en était une qui l'enthousiasmait tout particulièrement : il devait l'emmener à Paris pour assister au retour des cendres de Napoléon Ier prévu pour le 15 décembre. Pour notre Bonaparte, c'était inespéré. Enfin, elle connaîtrait la France et assisterait, bonheur suprême, au retour du grand Napoléon. Mais c'était compter sans les sautes d'humeur de son époux. En se querellant avec l'ambassadeur russe Potemkine, il allait ruiner tous les espoirs de notre Bonaparte.

Tandis que les jeunes mariés venaient à peine de se passer la bague au doigt, une rumeur insistante se répandit : Anatole aurait soudoyé autorités catholiques et orthodoxes pour que l'on ne vienne pas contrarier son mariage multiconfessionnel. Quand l'ambassadeur lui demanda de s'expliquer à propos de ce bruit infamant, Anatole s'emporta au point de menacer physiquement son compatriote, ce qui lui valut d'être rappelé sans délai à Saint-Pétersbourg sous peine de voir tous ses biens saisis. Pour convoquer leurs vassaux, les maîtres de l'immense Russie n'ont jamais manqué d'arguments. Au lieu de cheminer émue vers la Seine, notre princesse prépara contrariée ses bagages pour se rendre sur les bords de la Neva. Son voyage de noces tournait à l'aigre, d'autant que désormais Anatole montrait un visage inquiétant : « L'humeur de M. Demidoff s'aigrit considérablement et il donna cours à une suite non interrompue de violences et de folies que je me flattais vainement de conjurer[15] », rapporte-t-elle dans ses *Souvenirs*. Au cours de leur périple dans une Europe enneigée et glaciale, l'entente au sein du couple se dégrada inexorablement. Tandis que Mathilde grelottait dans la voiture qui l'emportait vers la Russie, Anatole tirait sans cesse à lui les chaudes fourrures, sans égard pour celle qui désormais partageait ses nuits. Ils n'étaient pas mariés depuis deux mois qu'ils se disputaient déjà la couverture conjugale ! À ce stade, nous devons toutefois souligner que concernant l'histoire intime de ce couple, nous ne disposons que de la seule plume de Mathilde, ce qui doit donc nous inciter à la plus grande prudence

SAGA_cs6_pc.indd 337 29/11/2017 12:55:16

afin d'éviter d'accabler Anatole. Si cet enfant gâté était probablement capricieux, il faut bien reconnaître que l'épreuve qui l'attendait à la cour de Russie en aurait déstabilisé plus d'un.

Fort heureusement pour Anatole, l'empereur Nicolas Ier fut littéralement charmé par Mathilde. Dès qu'il l'aperçut, oubliant le protocole, il la prit dans ses bras et l'embrassa avec un enthousiasme remarqué sous l'œil amusé des courtisans. Après l'avoir admirée, l'autocrate regretta de ne pas l'avoir choisie pour belle-fille à la place de la princesse allemande que s'apprêtait à épouser son fils : « Celle-ci eût bien mieux fait notre affaire[16] », confia-t-il à la grande-duchesse Hélène. Ce rendez-vous manqué avec l'histoire inspira plus tard cette réflexion quelque peu désabusée à Mathilde : « C'était ma destinée d'être apte à faire ainsi l'affaire de plusieurs, et de manquer la mienne[17]. » Elle ne mit pas longtemps à comprendre à quel point son époux était détesté dans sa mère patrie. Personne ne le souhaitait à sa table et il lui était vivement conseillé de « faire le mort » plutôt que de reparaître dans les palais de la ville. Jaloux de son mariage avec une Bonaparte qu'il appréciait ouvertement, le tsar l'apostropha un jour en ces termes : « Jamais je ne vous le pardonnerai[18]. » À chaque fois qu'Anatole tentait un retour discret à la Cour, le maître de toutes les Russies l'ignorait superbement, une attitude bien vite imitée par la fine noblesse de Saint-Pétersbourg. Avec son mari, la princesse fut néanmoins invitée à Moscou au mariage du tsarévitch avec la princesse de Hesse-Darmstadt. Pour ne pas renier ses origines, elle refusa comme le voulait la tradition d'apparaître en costume national russe, ce qui lui valut de n'être présente qu'aux cérémonies privées du mariage, loin de la grande foule. Malgré son refus, l'empereur ne lui en tint pas rigueur tant il était chaque jour de plus en plus séduit par cette princesse. Si l'appui de Nicolas rassurait Mathilde, elle n'avait qu'un souhait, se rendre en France. En raison de sa proximité avec le successeur de Pierre le Grand, elle obtint facilement ses passeports pour le pays qui la fascinait depuis l'enfance.

Après un périple de plusieurs jours, elle aperçut enfin les bords du Rhin. Jamais elle n'avait été aussi heureuse : « Nous entrâmes en France par Strasbourg. La première sentinelle me fit violemment battre le cœur. J'aurais voulu l'embrasser[19] », dira-t-elle ensuite. Dès son arrivée dans la capitale française, elle se précipita aux Invalides pour se recueillir devant le cercueil de son oncle Napoléon Ier alors installé dans la chapelle que l'on appellera bientôt Saint-Jérôme

SAGA_cs6_pc.indd 338 29/11/2017 12:55:16

après la mort de son père*. Comme à Saint-Pétersbourg, la réputation d'Anatole à Paris n'était guère enviable tant ses frasques passées étaient restées dans toutes les mémoires, mais dorénavant avec une Bonaparte à son bras, il gagnait en respectabilité. Mise à la dernière mode, l'élégante épouse, cette « tête à la Napoléon », ne laissait personne indifférent. Tel un incorrigible parvenu, Demidoff la couvrait exagérément de bijoux. À son cou, on pouvait admirer le fameux Sancy, diamant de cinquante-cinq carats qu'Anatole avait acheté quelques années plus tôt. Mais une fois les portes de leur chambre refermées sur eux, leur intimité était détestable. Avec son prince russe, Mathilde ne savait plus sur quel pied danser. Un soir, alors qu'elle se préparait pour une soirée mondaine, elle surprit dans son cabinet de toilette un gentilhomme courlandais, M. de Meryem, une vieille connaissance de son mari. À peine l'avait-elle reconnu que l'homme se jeta à ses pieds pour lui avouer sa passion pour elle. Surprise par tant d'audace, elle refusa net toute avance : « Vous vous trompez d'adresse, Monsieur, relevez-vous, car je ne suis pas de celles que vous paraissez croire… Quelqu'un pourrait entrer, mon mari, votre ami[20]… » En se redressant, Meryem esquissa un large sourire et lui avoua qu'elle devait à son propre mari cette soudaine intrusion ! À l'inconvenance, on dit qu'Anatole ajouta aussi l'injure.

Entre vaudeville et drame conjugal, leur séjour parisien s'acheva une fois le passeport accordé par le tsar expiré. Sans enthousiasme, Mathilde prépara ses bagages pour un retour dans la sainte Russie. L'air frais de la Baltique allait-il sauver ce ménage à la dérive ? Pas vraiment. À Saint-Pétersbourg, les disputes au sein du couple devinrent plus fréquentes encore. En outre, l'attitude de Nicolas I^er^ devenait chaque jour plus équivoque. Au palais Demidoff, il semblait comme chez lui, s'invitant à n'importe quel moment de la journée et prenant place à la table du couple avec toujours un souverain mépris pour son hôte. Cette disgrâce rendait l'époux de Mathilde plus amer encore. Désormais, Anatole levait la main sur ses domestiques et, on le craint, aussi sur la princesse. Pour celle-ci, le piège russe n'avait que trop duré. Depuis plusieurs mois, Anatole souhaitait se rendre en Toscane afin de s'occuper de ses nombreuses affaires, mais l'empereur lui refusait toute sortie, par crainte sans doute de voir s'éloigner une femme chère à son cœur. À force

* Napoléon ne sera installé dans son tombeau de porphyre au sein de la crypte où il repose aujourd'hui qu'en 1861.

SAGA_cs6_pc.indd 339 29/11/2017 12:55:16

d'insistance, Mathilde obtint néanmoins les précieux sésames pour elle et son mari. De guerre lasse, Nicolas avait fini par accéder à sa demande : « Je ne refuse jamais à un mari d'accompagner sa femme ! » lui lança-t-il méprisant. Jamais elle ne reviendrait dans la cité des tsars.

À Florence, le couple s'installa dans la somptueuse propriété de San Donato. Délaissée depuis plusieurs années, la villa rebaptisée villa Matilde méritait d'importants travaux. Dépensant sans compter, son propriétaire ne lésina pas sur les moyens pour donner encore plus de lustre à cette vaste demeure de 15 000 mètres carrés entourée d'immenses et luxuriants jardins. Parmi les bronzes dorés et les mosaïques antiques, les nombreux invités du couple Demidoff étaient toujours reçus sur un grand pied. Les fêtes de la villa Matilde étaient d'ailleurs réputées à Florence. Entre deux contre-danses, les invités se pressaient pour déguster les mets rares apportés par des domestiques en costume circassien et il suffisait de tendre son verre pour qu'il soit aussitôt rempli avec un vin agréable en bouche. En marge de l'ivresse de la fête, Mathilde multipliait les attentions vis-à-vis d'un époux désormais moins colérique mais singulièrement absent. Sans dire mot, il disparaissait pour se rendre à Florence. Intriguée mais aussi inquiète, son épouse tentait de le suivre, attendant pendant de longues heures son retour place Santa Croce dans son triste coupé. Un jour, étonnée par la présence constante de sa voiture, une passante osa lui en demander la raison : « Mais j'attends mon mari qui a un rendez-vous d'affaires », protesta Mathilde. Sa réponse fit sourire son interlocutrice : « Ah ! c'est ainsi que s'appellent ces rendez-vous[21] ? » glissa-t-elle en s'éloignant. Anatole avait semble-t-il réenfilé son costume de séducteur (l'avait-il vraiment quitté ?). Confrontée à l'infidélité, Mathilde préféra détourner le regard, peut-être pour ne pas compromettre un mariage qui comblait financièrement son père.

Depuis qu'il avait épousé sa fille, Anatole n'oubliait jamais de garnir la cassette du dispendieux Jérôme. En retour, ce dernier l'appréciait toujours davantage, au point d'ignorer superbement le désœuvrement de sa fille alors même qu'il connaissait parfaitement le caractère de son gendre. Un jour, Anatole lui fit par exemple cette confidence : « Lorsque le sang me monte à la tête, je n'y vois plus clair et je serais capable même d'être très méchant[22]. » L'avertissement se passait de commentaires. Désormais, les scènes de ménage rythmaient le quotidien de la villa Matilde, au grand

SAGA_cs6_pc.indd 340 29/11/2017 12:55:16

désarroi de l'entourage du couple. De passage en Toscane, l'empereur Nicolas Ier survint à l'improviste chez les Demidoff immédiatement après une homérique dispute. En apercevant la mine défaite de Mathilde, il comprit aussitôt ce qui venait de se passer. Décidément, Anatole n'était qu'une « canaille », pensa-t-il. Personne n'était dans la confidence, mais l'épouse malmenée avait pris sa décision, elle quitterait bientôt Anatole, à l'occasion d'un séjour prochain à Paris. Après quelques jours passés dans la capitale française, le couple était censé retourner à Saint-Pétersbourg. Avec malice, Mathilde mit son plan à exécution : elle laissa Anatole partir en premier tout en lui promettant de le rejoindre dès que possible. Elle mentait. À peine son mari avait-il quitté la France qu'elle courut rue de Courcelles où l'attendaient des bras plus aimants, ceux du sculpteur Émilien de Nieuwerkerke, surnommé le « beau Batave ». Sa fuite sema la consternation. Inquiet à l'idée de perdre le pactole que lui distribuait régulièrement Anatole, Jérôme tenta de raisonner sa fille. Mais il était trop tard. Sans en souffler mot à personne, Mathilde s'était adressée au tsar pour qu'il mette un terme à cette déplorable union. Trop heureux de jouer un mauvais tour au prince Demidoff, l'autocrate russe ne se fit pas prier pour prononcer une séparation de fait (le divorce n'existait pas en Russie) à ses torts exclusifs. De la part de notre princesse c'était finement joué, car sauf à encourir les foudres de l'autoritaire Nicolas, son maître après Dieu, Anatole n'avait plus qu'à battre sa coulpe et à s'exécuter. L'accord financier fut très satisfaisant pour Mathilde, quelques millions de francs en or et bijoux vinrent la consoler de ce mariage ô combien raté. Tandis que l'année 1846 s'achevait, notre personnage était désormais libre et comblé financièrement.

D'une rivale à l'autre

Malgré sa séparation d'avec Anatole et sa relation discrète avec l'imposant Nieuwerkerke (il était marié), la position de Mathilde à la Cour restait enviable. Aux Tuileries, on l'accueillait avec les plus grands égards ; le roi Louis-Philippe appréciait sa compagnie et Madame Adélaïde la surnommait affectueusement « mon petit oiseau florentin ». Dans les salons parisiens, elle promenait désormais radieuse ses vingt-sept printemps. Elle y fit notamment la connaissance de Mérimée, de Sainte-Beuve ou encore du peintre

SAGA_cs6_pc.indd 341 29/11/2017 12:55:16

Eugène Giraud pour qui elle posa. Depuis qu'à Florence elle avait devisé avec écrivains, peintres ou sculpteurs, elle s'était prise de passion pour les arts. C'est d'ailleurs au cours d'une fête toscane qu'elle avait connu son bel amant à la barbe rassurante, le mondain Nieuwerkerke. Au crépuscule du règne de Louis-Philippe, elle vécut une période heureuse, peut-être la plus agréable de toutes. Tandis qu'elle connaissait enfin l'amour avec son sculpteur favori, elle papillonnait avec grâce dans la société louis-philipparde. Sous l'Empire, elle regrettera d'ailleurs ouvertement le dernier roi des Français : « J'étais plus heureuse sous son règne qu'à présent[23] », soupirait-elle. Aussi fut-elle désagréablement surprise par la révolution de 1848. Inquiète, elle se réfugia à Dieppe, tout en priant pour le salut de la monarchie. Puis une vague bonapartiste submergea la France, son frère Plon-Plon et Louis-Napoléon remportant très facilement plusieurs élections législatives. Pour l'élection suivante, celle de président de la République, son cousin se porta candidat. Sans hésiter, Mathilde lui apporta son soutien plein et entier, car non seulement elle le finança, mais elle mit aussi à sa disposition son carnet de relations. Son salon de la rue de Courcelles recevait ainsi régulièrement comme hôte de marque celui qui briguait le suffrage des Français. De partout on venait à la rencontre de celui qui était devenu en l'espace de quelques semaines seulement le favori de l'élection. Après son triomphe électoral le 10 décembre 1848, dès le premier tour, il nomma Nieuwerkerke à la direction des musées nationaux, un premier retour sur investissement pour celle que Victor Hugo surnommait la « caissière » du président.

En société, Mathilde et son cousin paraissaient si proches qu'on reparla mariage à leur sujet, ce qui irritait la princesse : « Je n'aurais pu aliéner mon indépendance en sentant que mon cœur n'était pas là[24] », protesta-t-elle. Cependant, tout en restant attachée à sa liberté de femme, elle entendait peser sur les choix du président. Autrement dit, elle aurait aimé être aussi influente qu'une favorite sans pour autant s'offrir tout entière. Mais avec un séducteur tel que Louis-Napoléon, son pari était perdu d'avance. Depuis plusieurs années, la place de favorite était occupée par l'élégante Miss Howard qui elle aussi n'hésitait pas à ouvrir sa cassette lorsque son amant moustachu l'appelait à l'aide. Afin de rester au plus près de son cher président, elle s'installa à deux pas de l'Élysée, rue du Cirque. Le chef de l'État ne faisait alors pas mystère de sa liaison avec l'élégante anglaise, la rue du Cirque devenant même une annexe quasi officielle de l'Élysée

SAGA_cs6_pc.indd 342 29/11/2017 12:55:16

pour le président comme pour ses ministres. L'influence grandissante de Miss Howard affligeait Mathilde. D'une manière ou d'une autre, cette rivale devait disparaître. Connaissant le goût immodéré de son cousin pour la gent féminine, elle imagina de le détourner de Miss Howard en lui présentant de jeunes et jolies jeunes femmes. Le 31 décembre, elle donna une fête en l'honneur du prince-président et y invita une splendide Espagnole, Eugénie de Montijo. D'emblée, Louis-Napoléon parut charmé, le regard comme le décolleté de la fière ibérique ne le laissèrent pas de bois, mais celle qu'il finira par épouser ne s'intéressait absolument pas à lui. Déçu par sa froideur, le président voulut s'éclipser, au grand dam de sa cousine qui tenta une dernière ruse en avançant la pendule pour faire sonner les douze coups : « Minuit ! Tout le monde s'embrasse ! » cria-t-elle. Au dernier tintement de la pendule, Louis-Napoléon tendit la joue à l'affriolante Andalouse, mais celle-ci « s'effaça avec l'agilité gracieuse d'un chulo évitant les cornes du taureau prêt à s'élancer sur lui[25] ». Interloqué, le président la vit disparaître avec grâce, mais, on le sait, leur corrida amoureuse n'était que partie remise. En pensant se débarrasser de Miss Howard, Mathilde fit un bien mauvais calcul. Devenue impératrice, Eugénie la privera de toute influence auprès de Louis-Napoléon, tout en réussissant à la marginaliser au sein de la Cour.

Mais pour le moment, les jeux amoureux passèrent au second plan en raison de la situation politique. Le président achèverait bientôt son mandat sans pouvoir être reconduit, la Constitution lui interdisant de se représenter. Pour se maintenir, il prépara en grand secret avec une poignée de fidèles l'opération *Rubicon* prévue pour le 2 décembre 1851. Sans hésiter, Mathilde appuya la conspiration – dont elle dira plus tard avoir suggéré le nom – en se délestant de quelques bijoux pour la financer. Nouveau pari gagnant pour notre intrigante quand le coup d'État permit à son cousin de s'imposer. Avant même l'avènement du Second Empire, une nouvelle cour se forma, alors que le futur empereur n'avait pas encore d'épouse. À qui allait-il tenir la main lors des réceptions officielles ? Sans se faire prier, Mathilde accepta de jouer les premières dames de substitution. Soudainement mise sur le devant de la scène, elle méritait un écrin plus somptueux que son petit hôtel situé 10, rue de Courcelles. Aussi déménagea-t-elle pour le n° 24 de la même rue, dans l'ancien palais de la reine Christine d'Espagne.

Dès son entrée dans les lieux, elle convoqua artistes et architectes pour transformer son nouveau logis en palais de lumière.

SAGA_cs6_pc.indd 343 29/11/2017 12:55:16

Une fois le décorum achevé, son salon devint l'un des plus fameux du nouveau régime. Mais, tandis que sa compagnie était appréciée du Tout-Paris, elle perdit son statut quasi officiel de première dame quand le Second Empire fut proclamé. Son rang restait enviable, mais elle ne pouvait plus par exemple marcher à la hauteur de son cousin, étiquette oblige. La dynastie attendait une impératrice, c'était dans l'ordre des choses. Avant même la proclamation de l'Empire, Louis-Napoléon avait évoqué la question du mariage avec sa cousine : « Je sens la nécessité de me décider et voudrais trouver une belle princesse dont je pourrais tomber amoureux[26] », lui confia-t-il. Inquiète à l'idée de voir triompher une rivale, Mathilde lui conseilla toutefois d'attendre. Comme à son habitude, celui que l'on surnommait le « Sphinx » n'avait pas révélé le nom de celle qui faisait battre son cœur. Son silence fit craindre le pire à Mathilde : et si l'empereur était amoureux de l'éblouissante Espagnole qu'elle lui avait présentée deux ans plus tôt ?

Notre princesse avait vu juste : c'était en effet Eugénie de Montijo qui avait les faveurs de l'empereur. L'anecdote est connue. En se promenant avec lui dans le parc de Compiègne, Eugénie offrit au souverain une feuille de trèfle sur laquelle perlaient quelques gouttes de rosée, on aurait dit un bijou délicat. Quelques jours plus tard, à une loterie de Noël, Louis-Napoléon s'arrangea pour qu'elle remporte un lot qui lui était spécialement destiné. Quand elle ouvrit l'écrin qu'on lui présenta, elle découvrit un trèfle formé par trois émeraudes qu'entouraient plusieurs brillants disposés en gouttes de rosée. Avec l'élégance parfaite d'un gentleman, Louis-Napoléon venait de lui avouer son penchant pour elle. Le 29 janvier 1853, il l'épousa d'abord civilement, puis religieusement. En raison de son rang, Mathilde assista en privilégiée mais l'air contrit à l'avènement en majesté de la nouvelle impératrice : « Nous sentions que l'empereur nous échappait[27] », commentera-t-elle ensuite avec une pointe de dépit. À la Cour, si notre altesse impériale restait parmi les personnages les plus en vue, son éclat s'était singulièrement affadi depuis l'apparition d'Eugénie. Mais, malgré une position chaque jour plus délicate, elle n'entendait pas laisser régner sans partage cette cousine détestée. Entre les deux femmes commença alors une course aux plus beaux atours pour la plus grande joie des joailliers parisiens. Clientes de la même Maison, celle du réputé Mellerio installé rue de la Paix à Paris, elles le sollicitaient sans cesse, toujours impatientes de posséder une nouvelle broche, un énième collier

SAGA_cs6_pc.indd 344 29/11/2017 12:55:16

ou une autre parure. À chaque fois, complices intéressés de l'âpre compétition que se livraient les deux rivales, les artistes de cette maison rivalisèrent de talent pour ne pas leur proposer les mêmes créations. Avec la plus grande habileté, le joaillier s'arrangea également pour que les deux altesses ne se croisent jamais rue de la Paix afin de ne pas compromettre ses précieuses affaires. Cette rivalité à coups de diamants et autres rubis contribua par ailleurs à l'excellence de la joaillerie française, ce qui valut à Mellerio d'être constamment distingué lors des Expositions universelles.

Mais si son apparence brillait encore, Mathilde avait en revanche perdu beaucoup de son influence. Elle n'était plus la confidente privilégiée de son cousin, Eugénie l'ayant remplacée dans ce rôle. Par ailleurs, aux Tuileries, l'impératrice s'imposa facilement, attirant à elle la multitude moutonneuse des courtisans. Contrainte par l'étiquette d'assister à son triomphe, Mathilde était au supplice. À la Cour, les deux femmes ne laissaient toutefois rien paraître de leur haine réciproque, faisant même assaut d'amabilités quand elles se retrouvaient face à face. Leur duel allait être aussi hypocrite qu'impitoyable. Le 14 juin 1856, pour le baptême du prince impérial, notre princesse fut par exemple reléguée au second rang à cause d'une subtile manœuvre de sa parente bien-aimée. Dans l'intimité des Bonaparte, notamment lors des rituels dîners de famille, Eugénie tenait la dragée haute à tous ceux qui s'avisaient de la contrarier, ce qui la rendait encore plus odieuse aux yeux de sa rivale. Avec l'impératrice, son combat était perdu d'avance, ce qu'elle finira par comprendre.

Tandis que la foule des courtisans se détournait d'elle, elle connaissait en outre sur le plan intime comme familial une période difficile. Pour ne point perdre ses avantages – il était alors directeur général des musées –, Nieuwerkerke fuyait désormais celle que l'impératrice haïssait par-dessus tout. Dans le même temps, Mathilde n'était pas au mieux avec son frère Napoléon. Depuis la mort de leur père en 1860, leur mésentente s'était accrue. Quand l'héritage de Jérôme fut dévoilé, elle n'hérita que de la portion congrue, tandis que son frère se taillait la part du lion. Sans mot dire mais le cœur serré, elle respecta néanmoins les dernières volontés de son père. Alors qu'elle approchait doucement de la quarantaine, Mathilde s'était donc peu à peu éloignée de ses proches. Mais, même esseulée, elle n'entendait pas s'évanouir dans une triste retraite. Contrairement à son frère Napoléon, elle ne devint pas une opposante politique, mais se piqua d'être la véritable protectrice des arts. Dans son salon, écrivains et

SAGA_cs6_pc.indd 345 29/11/2017 12:55:16

artistes deviseraient en toute liberté, oubliant les préséances pour ne privilégier que l'esprit. Contre l'art pompier qui régnait en maître aux Tuileries, elle soutiendra la créativité de son temps.

Notre-Dame des arts

À deux pas du quartier Saint-Michel, dans la rue Contrescarpe-Saint-André, le Tout-Paris littéraire aimait se donner rendez-vous chaque lundi *Chez Magny*. Tout en savourant un pied de mouton ou des écrevisses à la bordelaise agrémentés par un fin chablis, Flaubert, Dumas fils, Théophile Gautier, Théodore de Banville ou les frères Goncourt causaient littérature dans l'un des salons discrets du restaurant. Le président de ces agapes enjouées n'était autre que Sainte-Beuve, critique fameux et écrivain reconnu, qui avait fait la connaissance de Mathilde au printemps 1863. Après un déjeuner chez l'écrivain, une solide relation intellectuelle s'était nouée entre eux. La princesse appréciait le charme de ce vieux garçon à la parole aiguisée et au physique « si court » (le mot est d'elle). Ayant entendu parler de la rituelle réunion d'écrivains qui se déroulait *Chez Magny*, elle brûlait de s'y rendre et d'ainsi prendre part à leurs délicieux échanges. Au lieu de s'en réjouir, Sainte-Beuve s'inquiéta plutôt. L'endroit était certes coquet, mais était-il assez digne d'une princesse Bonaparte ? Il était permis d'en douter. Aussi lui suggéra-t-il d'inviter sa bande d'écrivains rue de Courcelles, ce qu'elle accepta bien volontiers. À partir de cette date, le salon de Mathilde prit une tout autre dimension en recevant régulièrement les acolytes de Sainte-Beuve, ce qui rendit jaloux l'impératrice, mais aussi Julie Bonaparte, petite-fille de Joseph, qui animait un salon concurrent. Sous le Second Empire, elle partagea son temps entre son salon et son domaine de Saint-Gratien, dans la vallée de Montmorency, à quelques kilomètres de la capitale. À la Cour, elle se fit plus rare, boudant même parfois les fameuses « séries » de Compiègne, le *nec plus ultra* pourtant de la fête impériale. À Paris, son emploi du temps était immuable : le dimanche ou le lundi, on écoutait de la musique, le mercredi, elle recevait les hommes de lettres, le jeudi, peintres et sculpteurs venaient lui rendre hommage, tandis que la soirée du samedi était consacrée au monde de la politique.

Comme l'explique l'historien Jérôme Picon, Mathilde était toujours aux petits soins pour son cercle d'amis et d'invités : « Ces

SAGA_cs6_pc.indd 346 29/11/2017 12:55:16

auteurs qui fréquentaient son salon, certes elle voulait se les attacher, mais pas seulement. Elle les flattait, elle les choyait. Une attention maternelle la poussait à se soucier de leur carrière, comme elle veillait à ce qu'ils fussent élégants et bien tenus, ce qui la faisait s'intéresser au dernier livre des Goncourt autant qu'à ce qu'ils avaient aux pieds. Le tout avec une bienveillance qui pouvait aller jusqu'à l'aveuglement[28]. » La princesse occupait en effet toutes ses matinées à solliciter pour ceux que l'on avait coutume d'appeler ses « bichons » une faveur, un ruban ou un siège. En faveur de Sainte-Beuve, elle usa par exemple de son influence pour que l'empereur lui confie le portefeuille de l'Instruction publique. En vain toutefois, car elle n'obtiendra pour lui qu'un fauteuil de sénateur, ce qui n'était déjà pas si mal. Fréquenter Mathilde pouvait aussi vous conduire sous la coupole de l'Académie française. Le poète Camille Doucet connut ainsi ce bonheur grâce à sa protectrice dévouée. En revanche, la princesse connut un échec retentissant avec Théophile Gautier – il échouera à quatre reprises – qui, malgré son soutien, ne revêtira jamais le prestigieux habit vert d'académicien. La défaite de son protégé, battu par l'obscur Auguste Barbier, la mit en rage. Aussitôt l'élection terminée, elle apostropha vertement à la sortie de l'Institut quai de Conti les immortels présents, les traitant de « cochons ». Outre sa constante sollicitude vis-à-vis de ses « bichons », Mathilde dépensait sans compter pour encourager leur art. Ses attentions redoublées lui valurent d'ailleurs le surnom de « Notre-Dame des arts », un surnom inventé par Sainte-Beuve.

En retour, son cercle de « bichons » ne fut pas ingrat avec elle. Ses amis écrivains lui réservaient souvent la première lecture de leurs œuvres, ce qui pouvait donner lieu parfois à des scènes assez cocasses. Un soir, emporté par sa fièvre créatrice, Flaubert se jeta à ses pieds comme un amoureux transi. Gênée par sa folie soudaine, Mathilde releva l'auteur de *Salammbô* en le grondant gentiment : « Soyez sage et ne recommencez plus : je me ferai continuer votre bouquin par un lecteur plus raisonnable[29]. » L'amitié, voire l'affection que lui témoignaient artistes et écrivains l'aida sans doute à supporter une vie amoureuse bien peu remplie. En 1869, tandis que le Second Empire vivait ses dernières heures, sa relation avec son « beau Batave » était sur le point de s'achever. Si elle ne le voyait plus guère depuis plusieurs années, elle lui était cependant restée fidèle. Mais lui, l'était-il encore ? Et si leurs conjoints respectifs venaient à disparaître – Nieuwerkerke était marié et Mathilde n'était que séparée

SAGA_cs6_pc.indd 347 29/11/2017 12:55:16

de Demidoff –, se passeraient-ils la bague au doigt ? « Ce ne serait pas possible[30] », lui répondit Nieuwerkerke quand Mathilde s'avisa de lui poser la question. « Pourquoi donc ? Ah, vous êtes l'amant de la comtesse Cantacuzène », lui lança-t-elle fort courroucée. « Elle ma maîtresse ! Quelle calomnie ! C'est une honnête femme », protesta le « beau Batave ». « Et moi ? » interrogea outragée la princesse. Qui était-elle à ses yeux ? Une femme légère ? Après ce vif échange amer, la rupture fut consommée et le sculpteur interdit de séjour rue de Courcelles. Mathilde se consola toutefois bien vite, puisqu'en l'espace d'une saison elle fit de Claudius Popelin, émailleur et poète, de cinq ans son cadet, son nouveau favori. La compagnie de ce jeune veuf lui était agréable, même si plusieurs de ses « bichons », notamment les frères Goncourt, n'aimaient guère la présence de ce « pétrin en jupons ». Lui aussi la trompera, la tourmentera, l'aimera sans véritable chaleur, mais il restera auprès d'elle jusqu'à son dernier souffle – il disparaîtra avant elle. Le 13 octobre 1869 disparut l'un des plus beaux esprits de la rue de Courcelles, Sainte-Beuve. Même si les rapports de l'écrivain et de notre Bonaparte n'avaient pas toujours été simples, un solide attachement liait ces deux êtres. Sa disparition l'affecta plus que toute autre : « Je viens de passer une mauvaise année… Un ami de moins c'est beaucoup[31] » soupira-t-elle. L'année suivante allait être plus douloureuse encore.

Au mois d'août 1870, tandis que les journaux parisiens égrenaient la triste liste des défaites françaises, Mathilde se résolut à quitter la capitale. Son salon de la rue de Courcelles vivait là ses derniers jours. Après trois jours de préparatifs, elle quitta Paris pour Dieppe, mais une fois arrivée à destination, elle ne put embarquer pour l'Angleterre à cause de la panique générale. Un seul pays était prêt à l'accueillir, la Belgique. La princesse se réfugia alors dans la ville de Mons, devenue terre d'exil pour bon nombre d'anciens dignitaires du régime déchu. Après l'armistice du 29 janvier 1871, elle revit une dernière fois Napoléon III près de la frontière avec la France. Il venait d'être relâché par les Prussiens et faisait route vers l'Angleterre. En découvrant sa figure triste et défaite, elle pleura à chaudes larmes. Malgré son désarroi, son cousin resta cependant distant. Même s'il souffrait atrocement, il n'en laissa rien paraître, impassible tel le « sphinx » qu'il avait toujours été. Après avoir un temps envisagé de se rendre en Italie, Mathilde osa retourner en France. Les ruines des Tuileries étaient encore fumantes quand sa berline s'arrêta rue de Courcelles. S'il avait été épargné par la fureur

SAGA_cs6_pc.indd 348 29/11/2017 12:55:16

du temps, son hôtel ne lui appartenait cependant plus car il avait été placé sous séquestre. La rue de Courcelles lui étant interdite, désœuvrée, elle retourna quelque temps à Saint-Gratien, avant de louer puis d'acheter au 20, rue de Berri l'hôtel de la marquise de Lesparre, autrefois propriété de Mme de Genlis.

La nouvelle adresse de la princesse était cependant moins prestigieuse que la précédente : « N'ayant pas un palais, j'ai voulu avoir un nid[32] », disait-elle avec une pointe d'amertume. Malgré un faste diminué, son nouveau salon rappelait l'ancien. Les mêmes bustes et les mêmes souvenirs impériaux trônaient ainsi dans les pièces principales. Comme auparavant, Mathilde s'installait dans le grand salon sur un canapé, près d'une table recouverte d'un tissu de soie rouge. À sa gauche, on retrouvait presque à la même place qu'avant ses intimes, tandis qu'à sa droite se tenaient les invités d'un soir. Dès l'automne 1874 reprirent à 7 heures précises les rituels dîners qu'affectionnait Mathilde. Le mercredi était le jour des hommes de lettres, le vendredi celui des peintres. Malgré le changement de régime, peu de « bichons » s'en étaient allés, Dumas fils, Hébert, Taine, Flaubert ou les inévitables frères Goncourt, pour ne citer qu'eux, entouraient toujours la princesse. Seuls quelques ingrats ou des partisans de la Commune désertèrent le fameux cénacle. Leurs défections furent toutefois vite comblées par de nouveaux arrivants : Maupassant, Proust, Daudet, Coppée, Victorien Sardou, Anatole France ou Frédéric Masson fréquentèrent ainsi régulièrement la rue de Berri.

Pendant près de trente années, notre princesse en République allait ainsi continuer de régner sur le Tout-Paris littéraire et artistique, même si au fil des années son salon perdit ses anciennes gloires. En 1895, du premier cercle, il ne restait plus ainsi qu'Edmond de Goncourt. Les autres avaient disparu ou avaient été congédiés, à l'exemple de Taine que Mathilde protégeait pourtant depuis 1863. Coupable de crime de lèse-Bonaparte, il fut impitoyablement écarté par son ancienne amie. Dans son ouvrage, *Les Origines de la France contemporaine*, il avait osé présenter Letizia, la grand-mère de notre héroïne, comme « une âme primitive […] sans souci du bien-être ni même de la propreté, parcimonieuse comme une paysanne ». Malpropre et avare, la *mater napoleonis* ? Pour notre Bonaparte, l'outrage était inacceptable. Quand Taine l'invita chez lui, elle lui retourna sèchement son bristol avec la mention « P.P.C. », abréviation rituelle de « pour prendre congé ». Dans les salons parisiens, on comprit autrement le message : « P.P.C. » signifiant plutôt

« princesse pas contente ». Furieuse, elle l'était en effet dès que l'on égratignait la mémoire de ses ancêtres.

Au matin du 7 octobre 1896, les servantes de la princesse Mathilde l'aidèrent à revêtir ses plus beaux atours. La journée s'annonçait importante : notre Bonaparte avait été désignée pour accueillir aux Invalides les souverains russes, le tsar Nicolas II et son épouse. La République avait insisté pour qu'elle soit présente lors de la visite du tombeau de l'empereur dont, privilège unique, elle possédait l'une des clés. Ce fut sa dernière cérémonie publique. Quand le cortège officiel se présenta avenue de Tourville, tous les regards se fixèrent sur celle qui paraissait comme chez elle, cette princesse de soixante-seize ans qui se tenait altière et droite en haut des marches qui mènent au Dôme. Après l'avoir détaillée, la tsarine comprit à quel point on l'avait trompée à son sujet. Elle ne ressemblait absolument pas à « la toute vieille femme » qu'on lui avait dépeinte. Après les salutations d'usage, la princesse accompagna les souverains et le président français Félix Faure vers la crypte. Au passage, elle remercia le chef de l'État de lui avoir généreusement octroyé une loge officielle à la Comédie-Française. Sourire aux lèvres, il lui répondit aimablement : « J'espère Madame que ce ne sera pas la dernière fois que je pourrai vous être agréable. » Après la visite, Mathilde fut conviée à un somptueux dîner d'État à l'ambassade de Russie ; tristes agapes cependant pour elle, des quarante-huit convives elle n'en connaissait presque aucun. Elle appartenait à un autre temps, c'était manifeste.

Après son apparition aux Invalides, elle ne quitta presque plus son hôtel de la rue de Berri, si ce n'est pour rejoindre son domaine de Saint-Gratien. En juin 1903, elle y reçut son dernier invité, l'écrivain Pierre Loti, avant de se briser le col du fémur dans ses escaliers, une chute dont elle ne se relèvera pas. Alitée et souffrante, elle s'éteignit paisiblement le 2 janvier 1904 dans son hôtel parisien. Le président Combes n'ayant pas autorisé ses obsèques dans la capitale, un service religieux fut organisé à Saint-Gratien. Le 18 janvier, ses restes y furent inhumés dans une chapelle portant son nom, en présence de l'impératrice Eugénie. Depuis, notre piquante Bonaparte s'y trouve toujours. Dans la modeste église, seul un buste rappelle au visiteur la présence trop discrète de sa sépulture. Pour rendre hommage à « Notre-Dame des arts », mieux vaut donc relire les pages que lui ont consacrées ses « bichons » plutôt que de chercher ses cendres dans la vallée de Montmorency.

SAGA_cs6_pc.indd 350 29/11/2017 12:55:16

XII

Napoléon IV, le dernier empereur

Les fins de règne de Napoléon Ier et de Napoléon III sont étonnamment semblables. À chaque fois, à leur tentative d'instaurer un Empire libéral succéda une cruelle défaite, sans relation de cause à effet toutefois dans les deux cas. Après leur immense chute, l'oncle et le neveu terminèrent leur existence en terre anglaise, même si évidemment l'air tropical de Sainte-Hélène n'a rien de commun avec le brouillard des environs de Londres. Autre parallèle étonnant, la destinée tragique de leurs aiglons. Au sortir de l'adolescence, ils s'enthousiasmèrent tous deux pour la carrière militaire. Puis, ils disparurent en pleine jeunesse, loin de leur terre natale et portant fièrement un uniforme étranger, de couleur blanche pour l'un, de couleur rouge pour l'autre. Si une maladie vint on le sait ruiner les espoirs de l'Aiglon, celui qui porta brièvement le nom de Napoléon IV, succomba les armes à la main. Parmi tous les Bonaparte, il est le seul à ne pas mourir dans son lit. Autre destin inachevé de notre saga, ce prince fut aussi le dernier Bonaparte à pouvoir convoiter une couronne impériale, même si celle-ci resta toujours hors de portée de ses mains courageuses.

Aux premières lueurs du 11 février 1879, les lecteurs du *Morning Chronicle* à Londres affichaient une mine sombre. La nouvelle était terrible pour les armes britanniques. Dans un endroit perdu de l'Afrique du Sud, entre les monts Drakensberg et l'océan Indien, les soldats de Sa Gracieuse Majesté avaient été taillés en pièces par 20 000 Zoulous armés de sagaies et de quelques vieux fusils. Surpris dans leur campement d'Isandhlwana, 800 soldats, 30 officiers

SAGA_cs6_pc.indd 351 29/11/2017 12:55:17

et 500 indigènes ralliés furent ainsi massacrés sans pitié. Le roi zoulou Cetshwayo s'était dressé contre les Anglais plutôt que de se soumettre à leurs exigences. Albion ne pouvait rester sans réagir. La conquête du Zoulouland fut aussitôt décidée par le cabinet de Londres et les renforts mis sur pied. Il était question d'envoyer six bataillons d'infanterie et deux escadrons de cavalerie. Choqués, de nombreux jeunes Britanniques s'engagèrent spontanément. Le 17 février, le ministre de la Guerre décacheta une enveloppe revêtue du sceau du fils de Napoléon III. Que pouvait bien lui vouloir l'héritier de la Maison impériale française ? Il demandait à servir au Zoulouland avec le contingent sur le départ. Âgé de vingt-trois ans et fasciné depuis toujours par la gloire de ses ancêtres, le prince ne rêvait qu'à une prestigieuse carrière militaire, délaissant bien volontiers la politique. S'il voulait se faire un nom, il en était persuadé, il lui faudrait d'abord prouver sa valeur. Rester un prétendant de salon ne lui convenait guère. Après avoir fait porter sa lettre au ministre, le jeune prince paraissait plus agité qu'à l'ordinaire. Quand il révéla son projet à sa mère, l'impératrice Eugénie, celle-ci, stupéfaite, tenta aussitôt de l'en dissuader. Cette campagne sous l'uniforme britannique était dangereuse et offrait peu d'intérêt sur le plan politique en France. Qui comprendrait que l'héritier du trône impérial se mêle d'une lointaine affaire coloniale ? « S'il t'arrive malheur, tes partisans ne te plaindront pas, ils t'en voudront », gronda Eugénie. L'angoisse se lisait sur le visage de cette mère inquiète que la crainte de perdre son fils unique dominait.

Eugène Louis Napoléon Bonaparte était un militaire dans l'âme. Depuis sa tendre enfance, il enfilait des tenues coupées à sa taille et admirait la prestance des soldats. Aujourd'hui, il en était persuadé, son heure était venue. Depuis la désastreuse campagne de Sedan, l'odeur de la poudre ne lui était plus étrangère. Et au milieu du fracas des balles et de la fumée des canons, il s'était senti plutôt à l'aise. Aussi, quand une aventure militaire se présenta à lui, pas question d'y renoncer. En s'engageant, il mettrait fin aussi, pensait-il, aux critiques parfois féroces des antibonapartistes qui ne voyaient en lui qu'un petit prince sans envergure. Face à ses détracteurs, l'héroïsme serait sa meilleure réponse : « Lorsqu'on appartient à une race de soldats, ce n'est que le fer à la main que l'on se fait connaître », écrit-il à son ami Louis Conneau. Sa décision était prise et personne, pas même l'impératrice, ne le ferait reculer. Mais deux jours plus tard, cruelle déception, le ministère britannique de la Guerre lui

SAGA_cs6_pc.indd 352 29/11/2017 12:55:17

opposa un refus catégorique. Abattu mais nullement résigné, le fils d'Eugénie insista auprès de sa mère pour qu'elle s'adresse à la reine Victoria. De son côté, il prit sa plume pour écrire à nouveau au duc de Cambridge une missive poignante : « J'espérais que ce serait dans les rangs de nos alliés que je ferais mes premières armes. En perdant cet espoir, je perds une des consolations de mon exil[1]. » Touchée par son désarroi, sa mère accepta de l'aider. Informée de sa démarche, la reine usa aussi de toute son influence. De guerre lasse, le Premier ministre Disraeli rendit les armes : « Que voulez-vous faire quand vous avez contre vous deux femmes obstinées ! » dira-t-il plus tard. S'il put se joindre à l'expédition, le prince impérial ne serait qu'observateur au sein de l'armée britannique. Il n'était pas question qu'il exerce le moindre commandement ou qu'il coure le moindre risque. De bien inutiles précautions quand on connaît la suite. Malgré ce bémol, le fils de Napoléon III ne boudait pas son plaisir. Fiévreux et l'œil exalté, il prépara activement son départ. Probablement en souvenir de ce père qu'il chérissait, plusieurs reliques familiales seraient aussi du voyage. Il prit notamment sa selle au cuir pourtant usé et craquelé dont les coutures des lanières étaient même sur le point de se défaire. « Bah, elles feront bien encore cette campagne ! » se rassura-t-il.

En France, quand la nouvelle fut connue, la presse antibonapartiste se déchaîna : « Bébé s'en va-t-en-guerre ! » pouvait-on lire à la une de certaines manchettes. Dans la presse britannique, le ton était bien différent : « La décision du prince est digne de son courage et digne de sa race », opina le *Daily Telegraph*. Quelques instants avant qu'il ne quitte la demeure familiale, Camden Place, dans la petite ville de Chislehurst, le prêtre de l'église Sainte-Marie l'aperçut aux petites heures du jour s'agenouiller devant le tombeau de son père et communier avec émotion. Quand il arriva au port de Southampton, c'était la foule des grands jours. Des milliers de curieux s'étaient rassemblés pour assister à son départ sur le quai où l'attendait le *Danube*, le bateau de l'Union Steamship Company. Eugénie était là aussi. Touchée par tant de ferveur autour de son fils, elle essuya une larme. Digne et souriante, elle monta à bord avec lui avant d'inspecter sa cabine, comme le ferait toute mère attentive. Tandis qu'elle conversait avec l'équipage, une sirène fit entendre un bruit strident. C'était le signal du départ. Gêné par la sollicitude de cette mère si prévenante avec lui, son digne rejeton la salua brièvement, presque sans un mot. Mère et fils étaient cepen-

SAGA_cs6_pc.indd 353 29/11/2017 12:55:17

dant très émus. « Que Dieu te garde ! » lui écrivit l'impératrice aussitôt rentrée à Camden.

Après un voyage de vingt-huit jours, le prince débarqua enfin en Afrique du Sud. La ville du Cap l'attendait avec enthousiasme et une brillante réception fut donnée en son honneur. Puis le *Danube* remonta la côte orientale de l'Afrique jusqu'à Durban. Prévenus de son arrivée, des centaines de colons l'accueillirent par des vivats. Au sein de l'état-major britannique, l'enthousiasme était cependant plus mesuré. On craignait que sa présence ne gêne les opérations. En l'apercevant, le général en chef de l'expédition, lord Chelmsford, marmonna ces quelques mots : « Ma seule crainte concernant sa conduite est qu'il soit trop courageux ou entreprenant[2]. » Afin de le préserver, il l'affecta à son état-major, jugeant que s'il le gardait auprès de lui il pourrait mieux le surveiller. Séduit par la fougue du jeune prince, il l'autorisa toutefois à porter l'uniforme anglais. Quelle fierté pour notre Bonaparte ! Enfin il ne serait plus un soldat de parade, comme autrefois, mais un véritable combattant. Sa carrière, sa vie même commençait enfin, du moins l'espérait-il.

Dans les premiers jours de la campagne, notre héros s'ingénia à tromper la vigilance de lord Chelmsford, réussissant même à se mêler à une patrouille de reconnaissance commandée par le major Bettington. Lors d'une exploration en territoire hostile, il s'approcha très près d'un *kraal*, un village zoulou. L'endroit paraissait bien défendu mais le major décida d'attaquer quand même. La dizaine de cavaliers qui composait la patrouille chargea alors avec vigueur. Avec leurs fusils hors d'âge, les Zoulous ripostèrent. Tandis qu'il emmenait son cheval au galop, le prince fut heureusement épargné par les dizaines de balles qui sifflaient à ses oreilles. Sabre au clair, il dispersa des dizaines de Zoulous affolés par tant de témérité. Victoire ! L'ennemi était en fuite. Impressionné par tant de bravoure, le major s'empressa de rebaptiser le village « *kraal* Napoléon ». Fier et radieux, le prince impérial accepta bien volontiers cet hommage. Après cet acte de bravoure, il fut ramené à l'arrière. Continuer à l'engager apparut trop dangereux. Le journaliste Paul Deléage qui croisa sa route écrivit : « Exubérant dans toute l'acception du terme, vif, entraînant, doué de tous ces dons naturels que rien ne peut faire acquérir, brave, valeureux, intelligent et prodigue de tout[3]. » Notre exalté disait ne pas craindre la mort.

Toujours dans le but d'épargner cette tête chaude, le commandant en chef l'affecta au repérage des campements destinés à l'armée, loin

SAGA_cs6_pc.indd 354 29/11/2017 12:55:17

des zones de combat. Doué pour le dessin, l'invité des Britanniques serait un illustrateur précieux pour l'intendance militaire. Tandis que la 2e division britannique marchait vers Ulundi, la capitale zouloue, il reçut la mission d'effectuer les relevés topographiques pour un futur campement. Furent désignés pour l'accompagner six volontaires et un officier d'infanterie fraîchement arrivé, Jahleel Brenton Carey. Six indigènes devaient aussi se joindre à eux, mais on ne vit jamais l'ombre de leurs sagaies. Le dimanche 1er juin 1879, l'aube était déjà chaude quand le prince se leva. Impatient, il attendait fébrilement l'ordre de partir quand il griffonna ces quelques mots à sa mère : « Je pars dans quelques minutes pour choisir le lieu où la 2e division doit camper sur la rive gauche du Blood River. L'ennemi se concentre en force et un engagement est imminent d'ici huit jours. […] Je n'ai pas voulu perdre cette occasion de vous embrasser de tout mon cœur. »

Sans même attendre les six indigènes, la petite troupe quitta le camp. Un fidèle Cafre leur ouvrait la route. Après une longue marche dans une chaleur moite, un *kraal* apparut à l'horizon. Il était désert. Quelques fumerolles semblaient indiquer que les Zoulous l'avaient déserté depuis peu. Seuls quelques chiens rôdaient encore autour de l'escorte. Tout danger paraissant écarté, Carey descendit de cheval et ordonna que l'on prépare du café. Tous les chevaux furent dessellés, sauf celui du jeune Français. Pendant que ses compagnons prenaient un peu de repos, le prince maniait le crayon tout en racontant à Carey les exploits de son ancêtre Bonaparte pendant la première campagne d'Italie de 1796. Après être parti pour chercher de l'eau, le Cafre revint l'air inquiet. Dans les hautes herbes, il avait entrevu plusieurs têtes ennemies. Les Zoulous étaient tout proches et progressaient en silence. Carey fit signe de partir, mais le prince insista pour rester encore dix minutes, le temps d'achever ses dessins. Tandis qu'il crayonnait sereinement, plusieurs coups de fusil se firent entendre. Aussitôt après, cinquante Zoulous poussèrent leur cri de guerre. C'était le signal de l'attaque. Il n'y avait plus un instant à perdre pour la petite troupe. Les chevaux étaient prêts. Carey et ses hommes montèrent dessus en un éclair. Autour d'eux, la fusillade redoublait. Premiers coups d'éperon, tous s'échappèrent, sauf notre Bonaparte. D'instinct, son cheval suivit ses congénères avant même que son cavalier soit parvenu à monter dessus. Accroché à la selle, il tenta à plusieurs reprises d'enfourcher sa monture, quand soudainement il chuta lourdement. Le cuir usé

SAGA_cs6_pc.indd 355 29/11/2017 12:55:17

de la selle de son père venait de rompre. À terre, le poignet droit foulé, il se releva hébété et poussiéreux. Devant lui, son cheval galopait au loin. Dans son dos, les Zoulous achevaient sans pitié ceux qui étaient tombés avant lui. Il serait leur prochaine proie. Tenant son pistolet de la main gauche, il tira trois coups en leur direction. Impressionnés, les Zoulous semblèrent hésiter un instant. L'un d'entre eux lança une première sagaie que le prince évita de justesse. Aussitôt après, une seconde fendit l'air, touchant cette fois l'épaule gauche de notre héros. Il titubait quand plusieurs Zoulous le piquèrent vigoureusement. Son bras gauche fut déchiqueté. Puis vint le coup mortel. Une sagaie lui perfora l'œil droit jusqu'au cerveau. À 16 heures, ce 1er juillet 1879, le prince impérial s'écroula sans vie. En moins d'une minute, il venait d'être massacré. Dénudée, sa dépouille fut toutefois respectée par pure superstition. Confondant les médaillons qu'il portait sur lui avec des amulettes, le chef zoulou jugea plus prudent de ne pas fâcher les dieux étrangers qui, croyait-il, veillaient sur lui. Grâce à cette méprise, le défunt fut traité tel un valeureux guerrier par ses ennemis. Une mort certes enviable pour un héros, mais une disparition si prématurée pour un prétendant au trône.

Un petit soldat

Le 16 mars 1856, personne n'aurait pu évidemment prédire pareille fin pour l'enfant qui était sur le point de naître. Depuis la veille 11 heures du soir, l'impératrice Eugénie souffrait atrocement. Ses cris de douleur résonnaient dans un palais des Tuileries plus animé qu'à l'ordinaire. Comme le voulait l'étiquette, l'accouchement serait public. Plusieurs membres de la famille impériale s'étaient déplacés pour assister à la naissance de l'héritier de la dynastie. Au plus près de l'impératrice, les médecins paraissaient inquiets. L'enfant se présentait mal. Comme pour l'Aiglon en 1811, il faudrait peut-être choisir qui resterait vivant entre la mère et l'enfant. Sans hésiter, l'empereur fit le même choix que son oncle près de quarante-cinq ans plus tôt : « Sauvez l'impératrice ! » murmura-t-il décomposé. Jamais Napoléon III n'avait paru si anxieux et agité, lui d'ordinaire si maître de lui-même. On prépara les forceps. Au bout de trois heures d'âpre lutte, la délivrance intervint enfin. Tandis que l'impératrice était en syncope, l'empereur ne parvenait pas

SAGA_cs6_pc.indd 356 29/11/2017 12:55:17

à sécher ses larmes. Le pire cependant avait été évité. « Sire, c'est un fils, venez ! » s'écria le docteur Conneau. Quelques heures plus tard, les canons des Invalides commencèrent leur tir roulant. Dans Paris, on dressait l'oreille.

Au vingt-deuxième coup de canon, un frisson de joie parcourut la capitale. Le second empereur des Français venait d'avoir un fils. Dans une France prospère et pacifiée, l'allégresse fut générale. Quel titre porterait l'enfant ? Celui de roi d'Alger fut un temps envisagé, mais on y renonça pour ne pas rappeler le funeste destin du roi de Rome. Le baptême du prince impérial fut toutefois calqué sur celui qu'avait reçu le fils de Napoléon I^er^. Devant une foule immense, le 14 juin, date anniversaire des batailles de Marengo et Friedland, l'enfant fut porté en triomphe jusqu'à Notre-Dame. L'impératrice était éblouissante de beauté et l'empereur d'habitude si réservé paraissait radieux. Quand Napoléon III éleva dans le chœur de la cathédrale son fils dans les airs, une vive acclamation se fit entendre : « Vive le prince impérial ! » criait-on jusqu'à s'époumoner. La dynastie vivait un véritable moment de grâce tant l'avenir semblait sourire à la race des Bonaparte. Dans la nuit, Paris festoya jusqu'à l'aube. Pour qu'il en soit ainsi, l'empereur n'avait pas regardé à la dépense. Le vin coulait à flots et les artistes de rue avaient envahi la capitale. Outre le petit peuple de Paris, 300 000 Provinciaux assistèrent aux festivités.

Être père fut une véritable révélation pour Napoléon III. Avec l'enfant, il en oubliait toute réserve, se montrant constamment attentionné et prévenant. Et quand il devait le quitter, ce n'était pas sans un certain serrement au cœur : « Toi et le petit vous êtes tout pour moi. […] Que dans ses promenades, on n'aille pas trop près de l'étang. Ne te fatigue pas non plus. Toutes ces recommandations sont bêtes peut-être, mais quand je suis heureux, j'ai peur », confia-t-il un jour à l'impératrice. Sur la recommandation de la reine Victoria, une nurse anglaise, Miss Shaw, fut choisie. Celle-ci, austère et intraitable, ne tolérait pas la moindre fantaisie concernant son protégé. Avec elle, on restait respectueusement à distance. En vigilant cerbère, Miss Shaw montait la garde. Servir l'impérial rejeton ne fut pas de tout repos, même pour une nurse de sa qualité. L'enfant était de ceux qui semblent animés par une inépuisable énergie, sa mère le surnommait d'ailleurs « Monsieur Bougillon ». Afin de tempérer sa vitalité, on lui apprit très tôt à monter à cheval, dès l'âge de dix-huit mois. Dans son petit manège, l'enfant adorait

SAGA_cs6_pc.indd 357 29/11/2017 12:55:17

les leçons de son maître en équitation, un certain Bachon. Chaque jour, Miss Shaw l'emmenait au manège du quai d'Orsay pour sa plus grande joie. Le cheval sera l'une de ses plus belles passions : « Bien monter à cheval était, à ses yeux, la réelle supériorité de l'homme[4] », souligne son biographe Jean-Claude Lachnitt. Il aimait aussi les lectures de ses gouvernantes, en particulier quand il était question d'histoire de France ou de l'histoire de sa famille. Biberonné à la légende impériale, le jeune prince ne pouvait qu'être séduit et marqué par les exploits de sa famille, d'où son désir farouche ensuite d'imiter ses aînés. Les uniformes militaires le fascinaient également.

Pour la Saint-Napoléon du 15 août 1858, il apparut en habit de grenadier, saluant fièrement les troupes défilant devant lui. Dès l'âge de trois ans, il suivit avec l'intelligence de son âge les progrès des armées de son père en terre italienne. Quand la victoire de Solferino fut connue, sa mère lui annonça fièrement : « Ton papa a gagné une victoire ! » Peu impressionné, l'enfant rétorqua : « Une seule ? Mon oncle en gagnait bien davantage. » Dès son plus jeune âge, l'imaginaire de l'héritier du trône n'était peuplé que d'exploits militaires. Ce jeune cavalier était né pour être soldat. Il en avait à la fois la volonté et l'énergie. Du reste, il sera sans cesse encouragé à porter l'uniforme. Dans le pays, le « petit prince » était populaire. Lors des sorties officielles de la famille impériale, on scandait son nom. Particulièrement fier de lui, son père l'installa bien en vue sur un petit fauteuil à droite du trône. Au mois d'avril 1861, il était même au premier rang quand la dépouille de Napoléon I^er^ fut déposée dans le tombeau imaginé par l'architecte Visconti. Cette cérémonie grandiose ne pouvait qu'impressionner un enfant baigné depuis toujours dans la légende impériale. Il s'extasiait aussi quand son père l'emmenait au camp de Châlons assister aux défilés militaires. Pour son septième anniversaire, un régiment de 300 enfants de troupes s'arrêta devant la tribune pour le saluer. En leur compagnie, il mania fusils miniatures et baïonnettes comme à la parade.

Aux Tuileries, il se montrait toujours aussi remuant, ajoutant parfois une pointe d'espièglerie à ses innocents chahuts. Également bagarreur, il n'était pas rare de le voir revenir de la promenade genoux écorchés et habits déchirés, ce qui contrariait l'impératrice. Si celle-ci le grondait souvent, son père en revanche lui pardonnait tout. La tendresse paternelle contrastait avec l'attitude tout en retenue de l'impératrice. Mais chacun à leur manière, ils aimaient cet enfant attachant qui le leur rendait bien. Derrière son masque

SAGA_cs6_pc.indd 358 29/11/2017 12:55:17

froid, l'impératrice se préoccupait davantage que son mari de l'éducation et aussi des futures obligations de son fils. À l'âge de sept ans, comme le voulait l'ancienne tradition monarchique, il passa aux hommes. À rebours des éducations strictes qui se pratiquaient alors, son précepteur Monnier, émule de Jean-Jacques Rousseau, lui dispensa un enseignement plutôt libre pour l'époque. Stimuler le sens critique de son élève fut au cœur de son enseignement, quitte parfois à négliger certaines bases que le jeune prince ne posséderait d'ailleurs jamais. Doué pour le dessin comme sa grand-mère, la reine Hortense, il ne reçut pourtant aucune leçon dans ce domaine. Eugénie jugeait en effet tout enseignement artistique indigne de l'héritier du trône, préférant le voir parader en tenue ou parfaire son équitation. Elle en ferait un homme fort, viril, et façonnait ainsi l'armure du prochain César.

Dans leurs échoppes, les marchands de statuettes, gravures, médailles ou souvenirs à son effigie réalisaient de belles affaires. Le « petit prince » devenait l'icône à la mode. À la Cour, il apparaissait parfois dans certains spectacles. Dans la pièce *Les Commentaires de César* mise en scène par la princesse de Metternich, il joua avec brio le rôle d'un jeune grenadier de la Garde censé incarner l'avenir, un rôle évidemment taillé sur mesure. Pour l'Exposition universelle de 1867, il fut désigné président d'honneur mais resta la plupart du temps absent de cette gigantesque fête impériale, car mal remis d'une opération à la hanche consécutive à un vilain abcès, ce qui alimenta quelques rumeurs. On ne le vit réapparaître que le 1er juillet pour la remise des prix clôturant l'événement. Devant un parterre de rois, le jeune enfant, la démarche encore gênée, remit une médaille au roi de Hollande, puis à son père, tandis que la nouvelle de la mort de Maximilien se répandait comme une traînée de poudre parmi une tribune affligée[5].

Alors que de premières lézardes fissuraient l'édifice impérial, l'héritier du trône continuait son apprentissage. Il eut droit à une Maison militaire que commandait le général Frossard. Cassant et autoritaire, le fier militaire fera de son jeune protégé un enfant de troupe. Comme à la caserne, son emploi du temps fut sévèrement minuté, aucun retard n'étant toléré par l'intraitable militaire. En marge de son apprentissage militaire, un nouveau précepteur, Augustin Filon, remplaça le libéral Monnier. Il deviendra ensuite son secrétaire et son confident. Au quotidien, le prince était souvent près de son père. L'empereur appréciait d'ailleurs sa présence et sa

SAGA_cs6_pc.indd 359 29/11/2017 12:55:17

conversation : « J'aime savoir ce qu'il pense », aimait-il à répéter. Et tandis que sa santé déclinait, mettre en avant cet héritier séduisant et plein de vie représentait un atout incontestable pour le régime. La continuité paraissait ainsi assurée. À la Cour, on pensait même un peu haut qu'il régnerait bientôt. Pour ses douze ans, quelques courtisans imprudents souhaitèrent « un grand et long règne à Napoléon IV, le plus tôt possible ». À ces mots, l'empereur sursauta : « Comment ça, le plus tôt possible ? » s'exclama-t-il. Dans la foulée, son fils visita Cherbourg. L'affluence fut incroyable. Au milieu d'une foule dense, il peina à se frayer un chemin. Même triomphe quand il visita Ajaccio deux ans plus tard. Sa présence à la maison familiale, la *casa* Bonaparte, suscita un enthousiasme tel que la gendarmerie ne pouvait contenir les Corses venus en nombre. Devant tant d'empressement, le prince s'écria : « Laissez-les entrer, ils sont de la famille. » Ses paroles touchèrent le cœur des Ajacciens. La nuit suivante, des ruelles de la vieille ville s'élevaient des chants à sa gloire. Dernières ferveurs avant la tempête.

L'enfant de la balle

Pour la prochaine guerre contre la Prusse, le prince-soldat serait de la partie. Comment pouvait-il en être autrement ? Au côté d'un père affaibli, il incarnerait la pérennité dynastique. Dans une proclamation, Napoléon III écrivit : « Il sait quels sont les devoirs que son nom lui impose, il est fier de prendre sa part dans les dangers de ceux qui combattent pour la patrie. » Tout le monde étant persuadé que cette guerre serait facilement remportée, personne ne s'inquiéta de voir partir pour la guerre l'héritier du trône. Du reste, celui-ci affichait une belle sérénité. Dans son uniforme de sous-lieutenant, il se prêta bien volontiers au jeu des photographies officielles avant son départ. Sa pose martiale servirait à nouveau la propagande bien huilée du régime. Le matin du 28 juillet 1870, le train impérial attendait ses passagers de marque dans la gare du parc de Saint-Cloud desservant le château. Avant que le convoi ne prenne la direction de l'est de la France, l'impératrice fit un discret signe de croix sur le front de son fils, puis lui glissa à l'oreille : « Louis, fais ton devoir. » Aussitôt après le chauffeur de la locomotive actionna le sifflet à vapeur. Dans le wagon impérial, l'héritier du trône avait pris place près de son père. Entre eux, le contraste

SAGA_cs6_pc.indd 360 29/11/2017 12:55:17

était saisissant. Malade, Napoléon III paraissait usé et prématurément vieilli, tandis que son fils resplendissait, impatient d'assister aux premiers combats qu'il imaginait déjà victorieux. Enfin la campagne commença. Pour le premier bal guerrier auquel il serait convié, l'état-major n'avait pris aucun risque. Il assista à la prise par deux divisions françaises de la ville faiblement défendue de Sarrebruck. Comme à la parade, l'armée française fit reculer un ennemi qui ploya sous le nombre. Dans l'âpre fumée de la bataille, le prince impérial paraissait imperturbable. La peur lui était étrangère, comme il l'expliqua à son précepteur : « L'on ramassa un éclat de bombe tout près de l'empereur ; j'avais entendu au-dessus de ma tête un bruit de vieille ferraille, mais je ne sus que plus tard ce que c'était[6]. » Presque amusé par le spectacle de la guerre, il descendit de son cheval pour ramasser une balle tombée à ses pieds. Son courage était une fierté pour l'empereur. Aussitôt l'engagement terminé, ce dernier s'empressa de télégraphier à son épouse le message suivant : « Louis vient de recevoir le baptême du feu, il a été admirable de sang-froid et n'a nullement été impressionné. Nous étions en première ligne, mais les balles et les boulets tombaient à nos pieds. Louis a conservé une balle qui était tombée près de lui. » À l'origine, cette dépêche n'était pas destinée à être publiée, mais le ministre de la Guerre insista auprès de l'impératrice pour qu'elle soit diffusée. Il l'assurait que l'effet serait « prodigieux ». Il le serait, en effet, mais pas comme l'espérait l'imprudent ministre. Dès sa publication, la presse d'opposition railla cette mise en scène plutôt ridicule. Dans Paris, on chantait :

Et le petit prince ramassait les balles
Qu'on avait mis là tout exprès.

Personne n'était dupe. Sans importance militaire, l'affaire de Sarrebruck n'avait été montée en épingle qu'aux fins de propagande. À force de surexposer le jeune prince, on avait abîmé son image. Il serait pour longtemps « l'enfant de la balle ».

À cette démonstration ratée succédèrent de terribles et effrayantes défaites. Wissembourg, Frœschwiller, Reichshoffen, Wœrth ou Forbach, le scénario fut partout le même : une armée mal équipée et inférieure en nombre se vit surpassée par des Prussiens triomphants. La cavalerie française, qui avait peu évolué depuis Napoléon I[er], se révéla impuissante à contenir le flot ennemi. Le Second Empire

SAGA_cs6_pc.indd 361 29/11/2017 12:55:17

s'écroulait. Parmi la débâcle, le prince et son père étaient pour le moment condamnés à rester au front. Impossible pour eux de regagner la capitale alors que le gouvernement venait d'être renversé. Dans le même temps, l'inexorable avance prussienne les menaçait très directement. À Longeville, un obus éclata tout près de l'adolescent, déchiquetant un officier de son escorte. Remplacé à la tête de l'armée par Bazaine, Napoléon III errait avec lui entre Metz et Châlons. L'abattement de l'empereur faisait peine à voir. Chaque jour, la suite impériale perdait en majesté, lente et cruelle déchéance comme une descente aux enfers. En gare de Verdun, l'empereur et son fils montèrent dans une voiture de troisième classe, tandis que leurs officiers furent obligés de se serrer dans des wagons à bestiaux. Avant qu'il ne soit trop tard, il fallait éloigner celui qui restait encore l'héritier du trône.

Le 27 août, le cœur serré, le prince salua une dernière fois son père à Tourteron avant de prendre la route de Mézières. Escorté par ses aides de camp, Louis rencontra en chemin d'innombrables colonnes de blessés et de soldats en retraite. La poussière de la défaite couvrait leur visage. Désormais, dans les rangs, on maudissait l'empereur qui les avait menés là. Ému par tant de désespérance, notre Bonaparte donna tout son argent aux malheureux occupants d'une ambulance près de Vrigne-aux-Bois. Près de la frontière belge, à Avesnes, il trouva refuge dans la maison du président du tribunal civil, un dénommé Hannoye. En lui faisant les honneurs de sa maison, son hôte s'empressa de lui confier que Napoléon I^er^ avait aussi séjourné dans la même demeure. C'était le 13 juin 1815 et il était en route pour… Waterloo. Douloureux clin d'œil du destin. Le 1^er^ septembre, à Sedan, la dernière armée impériale fut taillée en pièces sous les yeux du roi de Prusse. Le lendemain, Napoléon III, après avoir rencontré Bismarck, reconnut sa défaite et capitula. Par sécurité, Louis fut conduit en Belgique, à Namur. La nouvelle du désastre avait fortement ébranlé le prince. Abattu et épuisé, il se terrait, littéralement prostré, dans les misérables chambres qui l'accueillaient. Assez rapidement, il fut décidé de l'envoyer en Angleterre. Dans les villes qu'il traversait, une foule avide et curieuse guettait son passage. On venait sans bruit ni hostilité, souvent avec compassion, voir passer sa déchéance. Depuis toujours, la chute des puissants attire et fascine. Débarqué à Douvres, il trouva asile à Hastings dans l'un des hôtels de la ville. Son précepteur puis Miss Shaw le rejoignirent en toute hâte. Augustin Filon le trouva

SAGA_cs6_pc.indd 362 29/11/2017 12:55:17

changé : « Son visage où ses impressions se reflétaient, en général, avec tant de vivacité, était devenu pâle et immuable comme celui de l'empereur. On y lisait une immense et douloureuse fatigue à laquelle son esprit participait, la fatigue d'un enfant qui vient de subir une épreuve physique et mentale au-dessus de son âge[7]. »

Peu de temps après son arrivée, le prince retrouva fort heureusement sa mère. Quand elle arriva au Marine Hotel où il séjournait, il se précipita pour l'embrasser. Pour s'établir dans l'exil, Eugénie jeta son dévolu sur le domaine de Camden Place situé dans le comté de Kent, près du petit village de Chislehurst. La maison principale était vaste et le parc fort agréable. L'étendue du domaine permettait surtout de vivre à l'écart des regards indiscrets. Après l'épreuve, les exilés souhaitaient que l'on respecte leur intimité. Ils vivraient donc au calme, entourés seulement par quelques fidèles. L'adolescent vit ainsi revenir avec joie auprès de lui son meilleur ami, le fils du docteur Conneau, ainsi que son fidèle valet de chambre, Xavier Uhlmann, qui n'avait pas hésité une seconde à faire le voyage. Après la signature de la paix, Napoléon III prit à son tour la mer pour gagner l'Angleterre. Sur le quai, le prince guettait son navire avec impatience. À peine avait-il débarqué qu'il se jeta dans ses bras. Il avait eu si peur de perdre ce père aimant et aimé. D'emblée, ils retrouvèrent leur tendre complicité, passant de longues heures à converser ensemble dans les salons cossus de Camden Place. Mûri par l'épreuve, « Loulou » discourait facilement de politique. Malgré une certaine maturité, il n'en avait cependant pas terminé avec son éducation. Plutôt que de lui adjoindre de nouveaux maîtres, son père souhaita le mêler aux petits écoliers anglais. Avec son ami Conneau, il fut inscrit au King's College de Londres. L'héritier redescendait en quelque sorte parmi le commun des mortels, ce qui, loin de lui déplaire, lui permit d'échapper un peu à l'atmosphère parfois oppressante de Camden Place où l'étiquette impériale continuait de s'appliquer.

L'année suivante, il fut admis à l'Académie royale de Woolwich. Au concours d'entrée, il termina 27e sur 30 admissibles. Sa performance était moyenne mais il n'avait eu que trois mois pour se préparer. En outre, il aurait pu être admis sans passer par le concours, ce qu'il refusa crânement. Il restera vingt-sept mois à Woolwich, affublé de la tenue de l'école : courte tunique bleue sur les épaules, pantalon à bandes rouges et petit calot sur la tête. Les jours de cérémonie, il était coiffé d'un élégant bonnet à poil

SAGA_cs6_pc.indd 363 29/11/2017 12:55:17

d'ourson qui ressemblait à s'y méprendre à celui de la défunte garde impériale. Dans le petit appartement qu'il occupait à l'école, notre enthousiaste étudiant travailla d'arrache-pied à la réussite de ses études. Tout à ses calculs, il ne sortait qu'en fin de semaine pour retourner à Camden Place. La souffrance de son père le désespérait. L'empereur ne quittait plus que rarement sa chambre, restant presque toute la journée emmitouflé dans d'épaisses couvertures devant un vigoureux feu de cheminée. Quand il fut opéré, son fils était à ses côtés. Tandis que l'on croyait la seconde intervention réussie, il repartit à Woolwich, le cœur soulagé. Au matin du 9 janvier 1873, un cours de fortification absorbait toute son attention quand son aide de camp, le comte Clary, fit soudainement irruption dans la salle de classe. En voyant sa mine défaite, le prince comprit qu'il se passait quelque chose de grave : « Venez vite, Monseigneur, l'empereur est au plus mal », lui révéla Clary. Aussitôt, ils prirent la route de Camden Place. Reverrait-il son père vivant ? En chemin, l'angoisse le rongeait. Quand il pénétra dans le hall de Camden, il fut accueilli par un silence respectueux. Autour de lui, on baissait la tête. Sans un mot, il se précipita vers la chambre de son père. En ouvrant la porte, il découvrit sa mère effondrée et en pleurs : « Louis, je n'ai plus que toi ! » lui murmura-t-elle entre deux sanglots.

Napoléon IV

Au matin du 15 janvier 1873, le prince impérial s'apprêtait à dire adieu à son père. Le teint pâle et les traits tirés, il prit la tête du cortège funéraire emmenant la dépouille de l'empereur dans la petite église de Chislehurst. Après une émouvante oraison funèbre, il s'agenouilla devant le cercueil avant de jeter de l'eau bénite. Déchirant rituel pour ce fils éploré. À Camden Place, des centaines de fidèles nostalgiques s'étaient rassemblés en silence. Ils communiaient tristement quand l'héritier apparut dans le parc. Il entendit ému toutes leurs condoléances, restant un long moment auprès d'eux. On entendait des sanglots à son passage. Puis, un tonitruant « Vive l'empereur ! » vint troubler la sérénité de cette foule recueillie. L'imprudent cri émanait d'un groupe d'ouvriers qui avaient fait le voyage depuis la France. Surpris et presque courroucé, le jeune prince leur répliqua : « L'empereur est mort mais la France

SAGA_cs6_pc.indd 364 29/11/2017 12:55:17

vit, il faut crier : "Vive la France !" » Encore ébranlé par la mort de son père, il ne se considérait pas encore comme un prétendant au trône crédible. Sitôt les obsèques terminées, il retourna à Woolwich noyer son chagrin dans les études. Bourreau de travail, il ne quittait plus ses cahiers, tandis que dans son dos la guerre de Succession faisait rage. Le prince Napoléon, Plon-Plon, revendiquait désormais la direction du parti bonapartiste, demandant aussi que le jeune prince lui soit confié jusqu'à sa majorité. Cette bataille dynastique tourna cependant court. Détesté, le prince Napoléon perdit la partie, mis en minorité par les caciques du parti. L'impératrice conserva la tutelle de son fils, mais aurait-il seulement un avenir politique ?

En France, l'influence des bonapartistes déclinait inexorablement ; ils perdaient quasiment toutes les élections. Un autre prétendant, le comte de Chambord, était alors sur le point de s'imposer sous le nom d'Henri V. La jeune Troisième République paraissait condamnée et une troisième restauration royaliste inéluctable. Dans les échoppes parisiennes, son portrait figurait en bonne place et on avait même déjà songé à commander le carrosse qui servirait pour son sacre. Puis, une déclaration vint tout gâcher. Le 29 octobre 1873, il confessa son dégoût pour la bannière tricolore, affirmant péremptoirement à propos du drapeau blanc : « Il a flotté sur mon berceau, je veux qu'il ombrage ma tombe ! » Choquée, l'opinion publique se retourna. La République était sauvée. Partant, le courant bonapartiste reprit des couleurs. L'horizon politique semblait se dégager au moment même où le prince impérial atteignait dix-huit ans, l'âge de la majorité politique en vertu des Constitutions impériales. Le 16 mars 1874, il serait affranchi de toute tutelle. Serait-il enfin le prétendant dont tous les bonapartistes rêvaient ? Sous la pression de ses partisans, il accepta de prononcer un discours-programme le jour de son anniversaire, mais il posa d'emblée une condition non négociable. Après cette journée, il reprendrait le chemin de Woolwich. Même s'il se préparait à régner, le prétendant ne voulait rien brusquer : « Lorsque j'ai perdu mon père, mon devoir m'est apparu clairement. À partir de ce jour, je n'ai plus eu qu'un but dans la vie et je marche toujours droit devant moi sans regarder en arrière[8] », disait-il.

Dans les semaines qui précédèrent le 16 mars, les images d'Épinal à la gloire du jeune prince réapparurent chez les libraires. Aux comptoirs des compagnies maritimes, on se disputait les billets à destination de l'Angleterre. Dans l'armée, ils furent nombreux

SAGA_cs6_pc.indd 365 29/11/2017 12:55:17

à poser un congé pour la mi-mars. Inquiet, le gouvernement Thiers multiplia les entraves, imposant par exemple aux permissionnaires un retour pour le 12 mars. Mais rien n'empêcherait les bonapartistes de faire le voyage. Le 15 mars, on se pressait sur les quais des ports de Boulogne, Calais ou Dieppe. Le lendemain, des trains bondés affluèrent vers Chislehurst. La foule était dense quand le fils de Napoléon III fit son apparition dans le parc de Camden Place vers 1 heure de l'après-midi. Autour de lui gravitaient la famille impériale presque au grand complet et une belle brochette d'anciens notables impériaux. Seul l'irascible Plon-Plon n'avait pas fait le voyage. À l'heure convenue, le vieux duc de Padoue prit la parole. D'un ton digne, il exhorta le prince à se tenir « prêt pour les desseins de la Providence ». Sa réponse fut à la hauteur des espérances, malgré une voix souvent tremblotante. Depuis plusieurs jours, le jeune Bonaparte avait travaillé avec ses conseillers le moindre mot de son discours. Ce fut une réussite totale. Sa conclusion déchaîna un tonnerre d'applaudissements : « Si le nom de Napoléon sort une huitième fois des urnes populaires, je suis prêt à accepter la responsabilité que m'imposerait le vote de la nation. » Désormais, il était un prétendant déclaré au trône de France. À Paris, la presse bonapartiste fut comme on pouvait s'y attendre enthousiaste. Celle de Londres s'interrogea ouvertement sur la possibilité d'un Troisième Empire. En Belgique, des médailles à l'effigie de Napoléon IV empereur circulaient en nombre. Aucun écho, en revanche, dans la presse républicaine, et une litanie de quolibets dans la presse royaliste. On raillait ainsi « Napoléon trois et demi ». Pendant ce temps, le prince se préparait à l'examen de sortie de l'Académie royale.

Le 19 février 1875, il termina 7e, ce qui lui valut d'être porté en triomphe par ses camarades. Ses études étant achevées, il pourrait désormais s'intéresser de plus près à la politique, notamment aux prochaines élections législatives prévues pour les 20 février et 5 mars 1876. Le parti bonapartiste pouvait-il les remporter ? D'emblée, le prince comprit que ses chances seraient plutôt minces, tout au plus pouvait-il espérer obtenir 70 députés sur un total de 533 sièges. En revanche, il espérait peser sur la future majorité : « De deux choses l'une, ou bien la majorité sera républicaine, ou bien elle sera conservatrice. Si elle est de cette dernière couleur, le maréchal [Mac-Mahon, président de la République] sera forcé de s'appuyer sur le groupe le plus compact de cette majorité et ce sera nous ; nous serons donc son parti gouvernemental et, en

SAGA_cs6_pc.indd 366 29/11/2017 12:55:17

quelque sorte, maître de la situation[9] », expliqua-t-il. Mais son calcul politique fut vite déjoué. Si son parti réalisa un score conforme à ses espérances avec l'élection de 76 députés, le camp conservateur fut cependant largement battu. Les républicains avaient triomphé avec 393 des leurs envoyés sur les bancs de l'Assemblée. Monarchiste convaincu, le président de la République Mac-Mahon allait devoir à contrecœur cohabiter avec eux. Une période d'incertitude s'ouvrait, propice à la division. Dans son exil, le prétendant se désespérait du délitement du pays : « Le mal qui tue la société française, c'est la disparition du patriotisme, c'est le mépris de la loi et de l'autorité. Le mal qui tue l'armée, c'est la disparition de l'esprit militaire. Pour porter remède à ces deux maux qui ont une même origine, une cause unique, il faut des réformes d'ensemble énergiquement conçues et vigoureusement exécutées. Ce sera l'œuvre, je l'espère, du Troisième Empire ; en tout cas ce sera mon but[10] », affirme-t-il au baron de Bourgoing. De la chienlit naîtrait peut-être un Troisième Empire, c'est du moins ce que le prince espérait.

Le 16 mai 1877, Mac-Mahon renvoya le gambettiste Jules Simon. À sa place, il nomma à la présidence du Conseil le monarchiste duc de Broglie. La cohabitation entre le président et la Chambre n'avait pas duré dix-huit mois. Outré, le camp républicain rédigea un manifeste d'opposition, appelé ensuite « manifeste des 363 ». La Troisième République vacillait. Pour répondre au manifeste, le président prononça la dissolution de la Chambre et provoqua de nouvelles élections. C'était un saut dans l'inconnu. À Camden Place, le prince impérial rêvait de coup d'État si d'aventure le pays sombrait dans le chaos : « Tout y était prévu, souligne l'historien Jean-Claude Lachnitt, les relations avec les généraux capables de faciliter l'entreprise, les points de concentration des troupes engagées, le moyen le plus sûr et le plus rapide de gagner Paris si l'offensive débutait en Province, le lieu de réunion des membres agissants du gouvernement, réduit à quatre ministres essentiels, la nécessité d'établir la liste des personnes à arrêter et des points stratégiques à occuper, enfin le contrôle à assurer des chemins de fer et du télégraphe pour paralyser toute résistance[11]. » Ce projet ne connut toutefois aucune suite. Après l'avoir mûrement pensé, le prince impérial le rangea dans les tiroirs de Camden Place ; sage décision. Aux élections de l'automne, les républicains sortirent à nouveau vainqueurs, même si le parti bonapartiste tira son épingle du jeu en passant de 76 députés à 104. Mais, marginalisés par la

SAGA_cs6_pc.indd 367 29/11/2017 12:55:17

majorité républicaine, ils seraient sans influence ou presque. Au plus grand désespoir des monarchistes de tout poil, la « Gueuse », terme élégant qui désignait dans leurs bouches la République, prenait racine dans le pays.

Outre-Manche, notre héros continuait cependant de croire en ses chances : « Ce n'est pas sous nos efforts que tombera la République, mais il dépend de nous de profiter de sa chute. Si, puisant dans la justice et la grandeur de la cause qu'ils défendent, les partisans de l'Empire se montrent inaccessibles aux découragements comme aux emportements de l'esprit de parti, s'ils restent unis et toujours prêts à défendre nos institutions, nées avec le siècle et si bien appropriées à son génie, s'ils se pénètrent des doctrines impériales de façon à ne jamais pencher du côté des royalistes ou des jacobins, alors, le pays, désabusé de la République, ne cherchera pas longtemps sa route et 10 millions de voix s'écrieront, en les montrant : Voilà les hommes qui doivent nous gouverner[12] ! » confia-t-il au prince Murat. Sur son bureau de Camden Place, il élabora un projet de Constitution impériale encouragé par un cercle d'amis qui le voyaient coiffer très bientôt une couronne. Mais la République tenait bon, ce qui dissipa ses illusions d'exilé. Pour combattre l'ennui, il décida de prendre le large et de voyager pour l'Italie puis l'Égypte. Dans la péninsule, il fut accueilli avec ferveur. La flamme bonapartiste n'était pas encore éteinte au-delà des Alpes.

Lors d'une escapade au Danemark, on crut qu'il allait se marier avec la princesse Thyra, belle-sœur du prince de Galles. Las, la jeune fille étant d'une laideur repoussante, il s'éclipsa avec élégance. Ensuite, il poursuivit son périple nordique jusqu'en Suède où le petit-fils du maréchal Bernadotte, le roi Charles XV, l'accueillit avec faste dans sa résidence d'été. À l'automne 1878, il se trouvait en Suisse quand il eut vent d'une probable intervention militaire de l'Autriche en Bosnie-Herzégovine. Pourquoi ne pas s'engager aux côtés des officiers de l'empereur François-Joseph contre les Turcs ? Enfin, il sentirait de nouveau l'odeur de la poudre. Sa soif d'action était telle qu'il était prêt à s'embarquer dans la première aventure venue au mépris du danger comme de la politique. Effrayée par ses rêves téméraires, Eugénie s'angoissait, tentant en vain de le raisonner. À sa plus grande joie, l'empereur d'Autriche repoussa l'offre de services de son fils. Ce refus désespéra le prince : « Combien j'ai broyé du noir ces temps derniers. J'espérais, lorsque vous m'avez vu à Arenenberg, aller en Bosnie. Tout était prêt, uniformes,

SAGA_cs6_pc.indd 368 29/11/2017 12:55:17

équipement, etc., lorsque je reçus de Vienne une réponse à ma demande, fort polie, il est vrai, mais qui n'était autre qu'une fin de non-recevoir[13]. » Quelques mois plus tard, il partit le cœur exalté pour l'Afrique du Sud. Avant son départ, la France connut une nouvelle crise politique. Le 30 janvier 1879, Mac-Mahon démissionna. Son successeur fut le républicain Jules Grévy. Dans le camp des bonapartistes, on restait persuadé que Gambetta et les siens mèneraient la France à la ruine. Tôt ou tard, le fils de Napoléon III deviendrait un recours, pensait-on parmi les nostalgiques de l'Empire. La pointe mortelle d'une lance zouloue vint ruiner tous leurs espoirs. Leur favori succomba les armes à la main à l'âge de vingt-trois ans. Napoléon IV ne régnerait donc jamais. Comme l'Aiglon, il disparut dans la fleur de l'âge. Son corps fut rapatrié à Chislehurst puis enterré au côté de son père en uniforme britannique dans la petite église Saint-Michel. Quand la mort du prince fut connue, un vent de tristesse parcourut l'Europe. Même l'héritier des Bourbons, le comte de Chambord, prit le deuil. Au Parlement britannique, la nouvelle sema la consternation, comme au palais de Buckingham où la reine Victoria parut affligée. Le jour des obsèques, la foule était aussi nombreuse que cinq ans plus tôt lorsqu'il avait célébré sa majorité. De partout on saluait sa mémoire, sauf en France où le gouvernement fit interdire toute manifestation ou célébration ostentatoire. Les débitants de tabac furent par exemple priés de ne pas afficher ou vendre de portraits du défunt. La République restait fâchée avec les Bonaparte. Elle le sera longtemps.

Quand elle apprit l'effroyable nouvelle, on imagine sans peine le chagrin d'Eugénie. La disparition de son fils fut pour cette mère aimante d'une violence inouïe. Elle lui survivra quarante années, longue errance pour ce cœur brisé. En 1881, elle fit construire dans la petite ville de Farnborough l'abbaye Saint-Michel où furent transférées les dépouilles de son mari et de son fils. Elle y sera inhumée à son tour en 1920. Le jour de ses funérailles, l'abbé de Saint-Michel ôta le drapeau français qu'un attaché d'ambassade avait placé sur son cercueil pour le remplacer par un drapeau britannique. Puis, il s'inclina devant sa dépouille avant de lancer : « Maintenant, reposez en paix, Majesté ! » Depuis, ses cendres comme celles de l'empereur et du prince impérial reposent toujours en territoire britannique, sous la bienveillante protection

SAGA_cs6_pc.indd 369 29/11/2017 12:55:17

des moines bénédictins. Chaque 9 janvier, date anniversaire de la mort de Napoléon III, une messe rassemble dans l'abbaye quelques fidèles et passionnés parfois venus de loin. Devant leurs tombeaux de marbre, on prie pour le repos de ces trois âmes qui connurent un destin si tourmenté.

SAGA_cs6_pc.indd 370 29/11/2017 12:55:17

XIII

Plon-Plon, le prince sans-gêne

Le dernier descendant de Jérôme, Napoléon Jérôme, avait une haute opinion de lui-même. Bravache et même fantasque, ses opinions étaient si tranchées qu'il ne supportait aucune discussion. Son comportement débridé et impudique ne lui inspirait aucune gêne, alors qu'autour de lui on supportait mal son inconvenance. Et même si son cousin Napoléon III l'appréciait, il se tint à distance de la fête impériale comme pour mieux marquer sa différence. Téméraire mais parfois inconsistant, il ruina toutes ses chances d'accéder au pouvoir. À l'approche du Rubicon, il s'arrêtait, incapable de le franchir, comme fasciné par son propre reflet dans l'onde. Rebuté par la difficulté, il tournait souvent les talons pour se réfugier dans son univers singulier. Au fond, il resta toute sa vie un proscrit, un exilé narcissique dans un siècle qu'il jugeait trop étriqué pour son auguste et napoléonienne personne.

Depuis l'été 1814, une ombre célèbre hantait l'élégant palais Rinuccini, piazza Venezia à Rome. Recluse, Letizia Bonaparte, Madame Mère, y menait désormais une vie de famille paisible entourée de ses proches – tous les Bonaparte ou presque l'avaient rejointe – et de ses nombreux souvenirs. Le deuxième fils de Jérôme, Napoléon Bonaparte, détestait les visites rituelles à sa vieille grand-mère. Portant toujours le deuil de son mari depuis 1785, l'austère vieille dame l'effrayait : « Madame nous recevait bien mais sans tendresse. Napoléon n'aimait pas l'embrasser ; il aimait encore moins baiser la main diaphane et ridée qu'elle présentait au besoin. Son vieux visage l'impressionnait[1] », raconte sa sœur Mathilde. Après la

messe du dimanche, en compagnie de leur père, Napoléon et sa sœur étaient introduits auprès de la *mater napoleonis* par le vieux chambellan Colonna, toujours habillé de noir, cheveux poudrés et culottes courtes. Au côté de Madame occupée à filer le rouet se tenait endormi son demi-frère, le cardinal Fesch. Dans cette morne ambiance, Letizia se montrait toujours aussi sévère avec sa progéniture et avec Jérôme en particulier qu'elle considérait encore comme un petit garçon en culottes courtes. Ni l'âge ni la condition de ses fils ou de ses filles n'avaient finalement changé l'exigeant regard maternel qu'elle portait sur eux.

Quand elle fit connaissance pour la première fois de son dernier petit-fils Napoléon Jérôme, elle remarqua d'emblée son incroyable ressemblance avec son oncle, l'enfant ayant disait-elle « pour figure une médaille de l'empereur ». Lui-même dira plus tard à Lucien Bonaparte : « On ne m'a pas appris que j'étais de ma famille. Je l'ai su sans qu'on me le dise, rien qu'en me regardant dans la glace[2]. » À son profil impérial s'ajoutait aussi son nom de baptême, Napoléon, qui avait été choisi par son père à sa naissance en 1822 pour honorer la mémoire de son frère disparu un an plus tôt à Sainte-Hélène. Avec cet hommage, il s'éloigna toutefois de la tradition familiale qui voulait que seul l'aîné de la famille, donc l'héritier présumé de la dynastie, se prénomme ainsi. Comme s'il fallait à tout prix réparer cette erreur, presque ce sacrilège, l'enfant héritera d'un surnom qui lui collerait à la peau toute sa vie durant. Un dimanche, après avoir reçu de ses mains un tendre bouquet de fleurs, sa grand-mère lui posa cette innocente question : « Et toi, comment tu t'appelles ? » Avec assurance, il ânonna ce mot d'enfant : « Plon-Plon ! » L'assistance esquissa-t-elle un sourire en entendant sa réponse ? Rien n'est moins sûr tant il était plus prudent de contenir ses émotions en présence de Madame. En tout cas, ce surnom deviendra vite populaire grâce vraisemblablement à sa sœur Mathilde et bientôt le nom d'usage de cet homme sans cesse vilipendé.

Des surnoms, il en connut d'autres. On l'appellera aussi le « prince rouge » ou le « vainqueur de l'Alma ». Moins flatteur, il reçut également le sobriquet de « Craint-Plomb » à l'hiver 1855, en pleine guerre de Crimée. Ce dernier est probablement le plus injuste tant il fit preuve de courage sous la mitraille russe. Pour le conflit qui opposait la France et l'Angleterre à l'empire du tsar, il avait été nommé commandant de la 3e division sous les ordres d'un maréchal de Saint-Arnaud vieillissant et malade. N'étant pas du

voyage, l'empereur avait jugé souhaitable la présence d'un membre éminent de la famille impériale, pensant que cela donnerait plus de lustre à ses armes et à sa diplomatie. En outre, l'idée d'éloigner cet encombrant cousin n'était pas pour lui déplaire. Et qui sait ? Plon-Plon se couvrirait peut-être de gloire, faisant ainsi oublier sa désastreuse réputation. L'intéressé brûlait d'en découdre tant cette guerre contre un autocrate ennemi de la liberté lui paraissait juste, mais au sein de l'armée sa nomination suscita d'emblée de fortes réserves, son expérience au combat étant il est vrai fort limitée. En outre, le prince était réputé pour ignorer toute hiérarchie. Imprévisible et soupe au lait, il détestait en effet la contrainte, d'où qu'elle vienne. En guise d'uniforme, il s'affubla d'une tenue brodée de général de division, alors même qu'il n'avait mérité aucun grade, et y ajouta un sabre turc non réglementaire. Débraillé et négligé, il promenait son étrange accoutrement sous les yeux ébahis de l'état-major.

Arrivé en Orient, il ignora la cérémonie militaire prévue en son honneur. À Gallipoli, le 29 avril 1854, tandis que les troupes criaient « Vive l'empereur ! » et attendaient d'être passées en revue, il monta sans un regard dans sa calèche, fuyant la pluie battante qui ruisselait sur les uniformes et les képis. Au diable le protocole et l'étiquette ! Ce jour-là, il hérita du surnom de prince « sans-gêne ». Sur le plan militaire, l'armée était alors en plein désarroi. Rééditant une stratégie qui avait fait ses preuves contre Napoléon I^{er} en 1812, les Russes refusaient l'affrontement et jouaient l'enlisement. Établis à Varna, sur les bords de la mer Noire, les soldats de la 3^{e} division du prince pataugeaient dans la boue, couverts de vermine et mal nourris. Contre toute attente, leur général partagea leur quotidien, s'inquiétant de leur condition et fulminant contre les carences de l'intendance. Il s'impliqua ainsi personnellement pour améliorer l'ordinaire des soldats, leur épargnant tout effort inutile, ce qui lui valut une réelle popularité dans les rangs. On l'appelait même le « père Bugeaud ressuscité », du nom de ce maréchal de France mort quelques années plus tôt et qui s'était toujours inquiété de la santé de ses hommes. Au cœur de la saison chaude, le commandement ordonna d'attaquer les arrières russes dans la région de la Dobroudja qui accueille le delta du Danube. Erreur manifeste ! Sans même rencontrer un seul soldat russe, l'armée subit de très lourdes pertes. À cause des marais insalubres qui couvraient cette région, le choléra se répandit dans les rangs et décima l'armée d'Orient. De 7 000 à 8 000 hommes, sur un effectif de 60 000, succombèrent dans

SAGA_cs6_pc.indd 373 29/11/2017 12:55:17

d'atroces souffrances. Face à cette hécatombe, le prince fit tout son possible pour sauver ses soldats, imposant par exemple de strictes mesures de confinement. Quand les survivants de cette désastreuse expédition furent ramenés à Varna, il voulut dérider les mines renfrognées des pioupious de l'armée d'Orient en faisant jouer devant eux « tous les acteurs, pitres, saltimbanques, farceurs, loustics et blagueurs » des environs. Les théâtres improvisés du « père Bugeaud ressuscité » redonnèrent ainsi un peu de moral aux hommes.

Ses méthodes peu orthodoxes lui valurent bien des critiques parmi les généraux, ce qui n'était pas pour déplaire à son esprit frondeur. Avec son supérieur Saint-Arnaud, les relations étaient d'ailleurs plutôt fraîches. Répétant à l'envi que l'état-major n'était peuplé que d'incapables, le prince se fit vertement rabrouer par le maréchal : « S'il n'est pas content, qu'il parte ! » lança-t-il. On crut un moment que les fièvres qu'il avait contractées dans les cantonnements misérables de sa division l'éloigneraient définitivement, mais après un repos à Constantinople il revint frais et dispos à la tête de ses hommes, juste à temps pour participer au débarquement de l'armée en Crimée. Cette fois, la manœuvre obligea les Russes à combattre. Installés sur un plateau dominant l'Alma, ces derniers attendaient de pied ferme leurs adversaires, alignant 40 000 hommes et 96 bouches à feu. Le plan allié était simple : attaquer les ailes du dispositif russe pour dégarnir son centre et ensuite lui porter l'estocade en s'emparant du plateau. À quelques variantes près, on rejouerait la manœuvre d'Austerlitz. Forte de 9 000 hommes dont 2 000 zouaves, la division du prince devait enfoncer le centre russe dès qu'il serait affaibli. Comme son oncle cinquante ans plus tôt, Plon-Plon briserait en deux l'armée du tsar. Le 20 septembre 1855, à 4 heures du matin, la diane réveilla les soldats endormis. Quelques feux de camp furent alors allumés pour réchauffer les uniformes humides. Deux heures plus tard, les hostilités commencèrent, mais dans un tel désordre que l'effet de surprise fut totalement éventé. À la tête de ses troupes, le prince progressait fièrement vers l'Alma. Autour de lui, c'était l'hécatombe. L'artillerie russe semait la mort. En raison d'un manque de coordination, la géniale manœuvre se limita à un terrible choc frontal. Attaqués de toutes parts, les Russes cédèrent peu à peu du terrain. Dans le milieu de l'après-midi, notre Bonaparte fit enfin son apparition sur le plateau. La bataille était gagnée et la route de Sébastopol ouverte.

SAGA_cs6_pc.indd 374 29/11/2017 12:55:17

Quand la nouvelle fut connue à Paris, elle fit sensation. Quarante ans après la défaite de Waterloo, la France prenait enfin sa revanche et Plon-Plon apparut tel un héros. Lui-même était cependant plus circonspect sur la valeur de son exploit : « Nous avons tout simplement marché au hasard. La stratégie n'a rien à faire dans cette journée[3] », disait-il. Restait cependant à prendre la place de Sébastopol. Mieux défendue que ne le pensait l'état-major, la ville résistait vaillamment. Une attaque générale menée par le prince fut vivement repoussée dans la journée du 17 octobre et quelques jours plus tard une contre-attaque russe échoua de peu. À chaque engagement, le prince bravait la mort sous le feu ennemi. De son point de vue, la victoire était à portée de main. Encore une offensive pensait-il et les Russes plieraient, mais sa proposition fut sèchement refusée par le général Canrobert qui venait de remplacer un Saint-Arnaud mourant. Courroucé par les décisions d'un état-major qu'il jugeait inique, le cousin de l'empereur décida alors de claquer la porte.

Affaibli depuis plusieurs jours par des fièvres persistantes, il déserta vers Constantinople, le moral en berne. Notre héros le paiera cher. Sa décision de quitter l'armée sera sévèrement jugée. À peine arriva-t-il à Constantinople que la rumeur attribua son départ, sa désertion selon certains, à sa couardise. Sa maladie fut rapidement jugée diplomatique et sa réputation atteinte. Outre-Manche, la presse lança les premières attaques, ce qui ne manque pas de sel quand on sait que le duc de Cambridge, son homologue britannique en quelque sorte, prit la poudre d'escampette sans avoir jamais connu le feu. Quand Plon-Plon revint à Paris, les calembours persiflant son prétendu manque de courage couraient la capitale. On moquait sa « barbe de sapeur (sa peur) ». Pour sa défense, le héros déchu raillait l'armée de Crimée, une « armée de lions commandés par des ânes » disait-il, ce qui ne fit qu'envenimer les choses. Incapable de se maîtriser, Plon-Plon s'attirait toujours plus de critiques. Comme le souligne son dernier biographe, Michèle Battesti, « toutes les fois où il s'est senti pris au piège dans une impasse ou ce qu'il croyait en être une, il a voulu partir pour fuir l'instabilité de son humeur[4] ». Elle ajoute avec raison : « C'est son talon d'Achille. » Même s'il ne manquait pas de courage, après avoir paradé, tempêté, lutté et souvent fâché jusqu'à ses soutiens, il renonçait pour ensuite se murer dans le silence ou sombrer dans la dépression.

Le prince « rouge »

Le 9 septembre 1822 à Trieste, Catherine de Wurtemberg donna naissance à son troisième enfant prénommé comme on le sait désormais Napoléon. Avec son mari Jérôme, elle connaissait un exil plutôt serein, même si les problèmes d'argent venaient parfois troubler la quiétude de ces exilés. La cassette de Catherine ne parvenait plus à couvrir les dépenses fastueuses d'un couple qui se croyait encore couronné. Après Trieste, la famille de Jérôme vint s'établir à Rome très près de Madame. Comme un grand nombre de princes en devenir, Plon-Plon passa plus de temps en compagnie de sa gouvernante qu'avec ses parents. Dans son univers d'enfant les nombreux souvenirs familiaux tinrent une place importante. Élevé dans le culte du grand homme, Plon-Plon lui voua très tôt une vive admiration, lisant avidement tout ce qui le concernait. Sous sa plume, il devint « le Géant », c'est dire la fascination qu'il exerçait sur lui. Jusqu'à sa treizième année, aucun précepteur ne souhaita rester très longtemps auprès de lui. Aussi cet indomptable caractère peut-il être presque considéré comme un véritable autodidacte. Peu habitué à paraître en société, on ne lui enseigna jamais vraiment non plus les bonnes manières. Ce petit rustre ne connut qu'un seul véritable maître en la personne d'Enrico Mayer, pédagogue réputé. Hélas, il ne profita de son enseignement que très peu de temps. Faute d'argent, Mayer fut renvoyé après la mort de Catherine le 28 novembre 1835. Pour cet adolescent mal dégrossi, la disparition de sa mère représenta une première épreuve. Au chagrin s'ajouta ensuite la gêne. En même temps que Catherine disparurent les généreuses pensions versées par le royaume de Wurtemberg et la Russie qui faisaient vivre la petite famille.

Abattu et sans ressources, Jérôme préféra confier l'éducation de son fils à sa belle-sœur Hortense et à son neveu Louis-Napoléon qui résidaient alors en Suisse, à Arenenberg. Si l'on en croit la police toscane, le prince paraissait déjà bien exalté du haut de ses treize ans : « Ce garçon est d'un naturel indiscipliné ; il est ennemi de l'Église et du Trône ; il se vante que lorsqu'il sera plus âgé, il révolutionnera l'Europe[5]. » En Suisse, il se rapprocha naturellement de Louis-Napoléon devenu son précepteur le temps de son séjour dans le château d'Hortense. En marge des cours de latin ou de mathématiques, une certaine complicité s'installa entre ces deux

parents aux tempéraments pourtant fort différents. Contre toute attente, l'énigmatique et réservé Louis-Napoléon tomba sous le charme de ce cousin bouillant, exalté et parfois despote. Pratiquant tous deux la dérision, ils partageaient un amour commun pour leur oncle Napoléon I[er]. Sur le plan politique, celui qui écrira *De l'extinction du paupérisme* ne pouvait qu'être attendri par ce jeune révolutionnaire. Leur relation restera toujours solide et empreinte de respect. Malgré leurs différends, ils ne rompront jamais vraiment. Après cette pause bienvenue en Suisse, le jeune Napoléon fut envoyé dans la famille de sa mère, au Wurtemberg. Si la cour de son oncle était plutôt débonnaire et l'étiquette somme toute peu rigoriste, ce parfum d'Ancien Régime déplut souverainement au révolutionnaire en herbe : « Placé dans une situation fausse, écrira-t-il plus tard, parent toléré, prince discuté, il a appris là que sa noblesse datait de Marengo et qu'il était fils de la Révolution[6]. »

Même s'ils étaient admis dans quelques cours européennes, dont celle du Wurtemberg, les Bonaparte restaient malgré tout des parents encombrants, lointains fantômes d'une époque que l'on préférait oublier. Admis dans l'École des guides de Stuttgart, conçue sur le modèle de l'École polytechnique en France, il connut la discipline militaire et en fut presque révulsé. Abhorrant la contrainte et méprisant ses maîtres, il ne cachait rien de son dégoût, s'attirant un jour cette réplique cinglante de son instructeur lors d'un exercice de topographie sous une pluie battante : « Je dois prévenir Votre Altesse qu'en cas de guerre les opérations ne se font pas seulement par le beau temps[7]. » Tandis que ses camarades riaient sous cape, Plon-Plon fulminait, sévèrement atteint dans son orgueil. Il resta au Wurtemberg quatre années, avant de rentrer en Italie sans avoir pu obtenir le grade de colonel qu'espérait son père. En 1845, grâce au soutien de Thiers, il promena ses guêtres à Paris et put même rencontrer le roi Louis-Philippe. Le court entretien entre les deux hommes fut de la plus grande froideur. En prenant congé, Plon-Plon lui laissa entendre sur un ton bravache qu'il comptait profiter de sa liberté en terre de France pour libérer son cousin alors emprisonné au fort de Ham. À ces mots, le roi tourna les talons sans relever la provocation. Trois ans plus tard, c'était partout la révolution, en France, mais aussi en Autriche, en Italie ou en Allemagne, pour la plus grande joie de Plon-Plon : « C'est un moment de crise pour l'Europe entière, le vieux monde croule partout, il faut le détruire à tout jamais[8] », écrit-il enthousiaste au

patriote italien Farini. Aux élections de 1848 en France, il décida de se présenter en Corse sous l'étiquette républicaine. Plus de 77 % des votants se portèrent sur son nom, un véritable triomphe pour ce jeune député.

Au sein de l'hémicycle, il s'installa d'emblée au centre gauche et vota sans réserve en faveur de la République. Pour l'élection suivante, celle du président de la République, il appuya la candidature de Louis-Napoléon, s'opposant vigoureusement à tous ceux qui voulaient l'empêcher d'accéder au pouvoir. Son dévouement ne fut toutefois pas suffisant pour qu'il soit appelé au gouvernement comme il l'espérait. Au lieu d'un maroquin, il hérita des épaulettes de colonel de la 2e légion de la garde de banlieue. Belle désillusion pour notre prince ambitieux. Écarté de l'exécutif, il enfila avec panache les habits d'opposant, luttant pied à pied contre le gouvernement conservateur d'Odilon Barrot. Ce jacobin ambitieux gênait la droite parlementaire mais aussi le tout nouveau président. Pour l'éloigner, son cousin lui proposa de représenter la France en Espagne, imitant ainsi ce qu'avait fait Napoléon avec son frère Lucien près de cinquante ans plus tôt, comme si chez les Bonaparte l'habit d'ambassadeur madrilène devait nécessairement revenir au rebelle de la famille. Séduit, Plon-Plon accepta, mais sans renoncer à faire de la politique, ce qui lui valut au bout de deux mois un sévère rappel à l'ordre de la présidence. Après cette remontrance, courroucé, il présenta sa démission pour revenir à Paris. Son séjour en terre espagnole fut donc encore plus court que celui de son oncle Lucien Bonaparte. À son retour, le résultat des élections législatives du 13 mai 1849 montra un pays plus divisé que jamais entre les tenants du parti de l'ordre, essentiellement des monarchistes, et les républicains tendance rouge. Au centre, le parti des modérés avait été balayé. Sans hésitation, le député Plon-Plon confortablement réélu siégea avec les députés républicains, ce qui lui valut le surnom de « prince rouge ».

Quelles étaient ses idées ? Il était partisan d'un exécutif fort, tout en restant attaché à la démocratie et aux pouvoirs du Parlement. Sur le plan économique, il affichait ses sympathies pour la liberté d'entreprendre, tout en militant pour les droits sociaux des travailleurs. Par ailleurs anticlérical déclaré, il exaspérait le parti de l'ordre qui voyait en lui un dangereux révolutionnaire. Ce progressiste aux idées parfois confuses s'opposa très nettement à la révision constitutionnelle voulue par son cousin l'autorisant comme président de

SAGA_cs6_pc.indd 378 29/11/2017 12:55:17

solliciter un second mandat. Sans barguigner, il épousa la cause des rouges et donna de la voix contre ce que son parti appelait un coup de force. Des deux mains, il approuva la célèbre diatribe de Victor Hugo : « Quoi ! Parce que nous avons eu Napoléon le Grand, il faut que nous ayons Napoléon le Petit ! » Et quand après trois heures de discours, l'écrivain descendit épuisé et en sueur de la tribune, Plon-Plon se précipita vers lui pour le couvrir de son manteau : « Prenez garde ! Soignez-vous, moins pour vous que pour nous, car votre voix et votre personne sont trop utiles à la République », claironna-t-il. Faute d'obtenir une majorité suffisante de trois quarts des votes, la révision fut enterrée. Le « prince rouge » contribua donc à la défaite de son cousin, mais on le sait ce dernier n'avait pas dit son dernier mot. Le 2 décembre 1851, aux premières lueurs de l'aube, Plon-Plon fut tiré du lit par son valet. Étonné et meurtri, il découvrit une capitale désormais aux mains de l'armée. Tandis que les arrestations des opposants se multipliaient, son père, alors gouverneur des Invalides, s'affichait sur les boulevards au côté de son cousin. Le coup d'État était sur le point de réussir. N'y avait-il donc plus rien à faire ? Le lendemain, il retrouva ses alliés politiques au 10 de la rue des Moulins où un comité de résistance rassemblant soixante parlementaires républicains s'était formé. Dans une atmosphère enfiévrée, on réclamait la destitution du président. Tous attendaient fébrilement la déclaration du cousin rebelle. On connaissait ses convictions et son intransigeance. Allait-il prendre la tête de la résistance ? Dès ses premiers mots, les espoirs de ses partisans furent vite douchés. Adoptant une position très modérée, il leur conseilla de renoncer à l'insurrection, jugeant toute velléité d'opposition condamnée par avance. Le littérateur Girardin avait eu ce mot : « Votre prince Napoléon est un cheval andalou, cela piaffe, mais n'avance pas. Il ne remuera jamais un pavé et ne signera rien. » Sa dérobade provoqua un tollé parmi ses partisans qui s'estimèrent trahis. Mieux encore, au lendemain du plébiscite qui approuva massivement le coup d'État, il renoua avec son cousin, multipliant même les visites à l'Élysée. L'opinion eut beau crier « Au traître ! », le prince préféra rallier les vainqueurs plutôt que de subir une nouvelle proscription. Politiquement, il fit le pari de soutenir le régime, mais sans dévotion, espérant au total l'influencer. Il serait une sorte d'opposant de l'intérieur. Partant, il évoluerait sur le fil, s'attirant à la fois les foudres des partisans du

SAGA_cs6_pc.indd 379 29/11/2017 12:55:17

régime comme l'hostilité de ses opposants. Calcul politique bien imprudent qui ne pourrait que l'isoler davantage.

L'impérial jouisseur

Aux premières lueurs de la fête impériale, notre républicain enfila avec une certaine gourmandise ses nouveaux habits d'altesse. Contre son silence politique, il obtint de jolies compensations. Avec son père, il reçut la jouissance du Palais-Royal et du château de Meudon, et put aussi constituer une Maison forte de plusieurs dizaines de serviteurs. Pour financer le tout, Napoléon III le gratifia de 3,3 millions annuels. Le prince accepta également de recevoir la grand-croix de la Légion d'honneur, avec en prime des épaulettes de général de division. Comme altesse impériale, il était membre de droit du Sénat et du Conseil d'État. Enfin, l'étiquette l'autorisait à s'asseoir les jours de cérémonie à la droite du trône sur un splendide tabouret délicatement orné, conversion monarchique plutôt rapide pour celui qui quelques mois plus tôt affichait un républicanisme intransigeant. Si la mue était troublante, notre républicain n'en conçut aucune gêne, bien au contraire. N'était-il pas après tout le neveu de l'empereur Napoléon I^er^ ? De son point de vue, le faste n'était en rien incompatible avec ses convictions profondes. L'homme n'était pas à un paradoxe près. En vérité, rien ne devait entraver sa jouissance, surtout pas la pudibonderie. Avec ostentation, il choquera par ses mœurs, parfaitement indifférent à la morale de son temps.

C'est au royaume de son grand-père, le Wurtemberg, qu'il commença son éducation sentimentale. Entre deux manœuvres militaires, il tomba follement amoureux de sa cousine, Sophie de Wurtemberg. Premier amour impossible pour notre héros car Sophie était promise au prince héritier des Pays-Bas, Guillaume d'Orange, le futur Guillaume III. Après ce mariage dont l'amour serait singulièrement absent, leur romance put néanmoins se poursuivre. Pendant trente-sept ans, les deux complices s'échangeront de tendres billets, sans toutefois retrouver l'ivresse amoureuse de leurs débuts, nécessités dynastiques obligent. D'amante torride, la reine consort des Pays-Bas devint pour un Plon-Plon souvent habité par le doute une confidente toujours bienveillante. Plon-Plon oublia toutefois assez vite sa première déception sentimentale dans les bras de la

SAGA_cs6_pc.indd 380 29/11/2017 12:55:17

comtesse de La Roche-Ponchin, au nez et à la barbe du mari de celle-ci. Se doutant néanmoins de l'infidélité de sa femme, le comte traita de « polisson » le jeune prince au détour d'un couloir de théâtre. En réponse, il reçut un soufflet, auquel La Roche-Ponchin répliqua d'un coup de canne qui fit voler le chapeau de l'altesse. L'affaire ne pouvait évidemment en rester là. Seul un duel pourrait réparer l'outrage. Au jour convenu, Plon-Plon se présenta avec pour témoin Alexandre Dumas. Sur les bords du Neckar, près de la ville allemande d'Heilbronn, les deux hommes optèrent pour l'épée. Pendant de longues minutes, Plon-Plon ferrailla avec son adversaire ; à la troisième reprise le sang coula enfin de part et d'autre. Après s'être blessés mutuellement, chacun repartit satisfait. Notre duelliste s'en tirait ainsi avec une simple égratignure.

Autre amour périlleux pour notre coureur de jupons, sa relation avec la grande tragédienne Rachel Félix. Au moment où il la séduisit, elle tenait encore la main de Louis-Napoléon, après avoir notamment tenu celle du prince de Joinville et bientôt celle d'Alexandre Walewski*. Après avoir été témoin de leur passion naissante au cours d'un voyage en train, le futur empereur, *fair-play*, se retira sur la pointe des pieds. Le croyant assoupi dans le compartiment qu'ils partageaient ensemble, Rachel et Plon-Plon échangèrent sans pudeur des baisers passionnés sous le nez du futur empereur qui ne dormait que d'un œil. Sans mot dire, il les quitta dès le lendemain. S'ensuivit entre Rachel et Plon-Plon une passion fougueuse, comme en témoigne ce billet de la main de Rachel après une nuit d'amour : « Cher Nap, je t'aime. […] Oui je suis à toi, je suis tienne pour toujours si tu le veux ; sache m'aimer un peu pour être aimé beaucoup. » Mais la comédienne était alors… enceinte d'Arthur Bertrand, le fils du grand maréchal du palais de Napoléon Ier. Femme libre, Rachel cédait facilement aux avances des jeunes hommes portant un nom glorieux. Jusqu'à sa mort, survenue en 1858, elle resta par épisodes l'une des favorites du prince. À chaque fois qu'ils se retrouvaient, leur passion renaissait, plus ardente encore. Pour elle, il fit construire en plein Paris une réplique d'une villa entièrement inspirée par Pompéi. Rien ne manquait pour que l'on se croie revenu au Ier siècle de notre ère, si

* Ensemble, ils eurent un fils, Alexandre Antoine Jean Colonna Walewski, né en 1844 et adopté par son père en 1860. Ses descendants sont les actuels représentants de la Maison Walewski.

SAGA_cs6_pc.indd 381 29/11/2017 12:55:18

ce n'est qu'une statue de Napoléon Ier remplaçait avantageusement celle de César. Quatre ans de travaux furent nécessaires pour recréer un fastueux décor antique.

Las, Rachel ne vit jamais la villa terminée, mais elle servit de lieu de fête à notre jouisseur par ailleurs admiratif des bacchanales romaines. Y défilèrent en nombre comédiennes ou cantatrices dont le prince appréciait tous les charmes. Parmi celles-ci, citons Rosine Stoltz qui eut ce mot piquant quand on lui demanda si sa relation avec ce Bonaparte à la réputation sulfureuse n'allait pas nuire à sa carrière : « Que voulez-vous, mon faible, c'est Montfort ! » plaisante allusion au nom que portaient Jérôme et les siens en exil. Les amours du cousin de l'empereur étaient publiques, la pudeur, nous l'avons dit, n'étant pas sa qualité première. Personne ne pouvait donc ignorer qui partageait son lit. Les chroniqueurs mondains, tels les frères Goncourt ou le sournois Viel-Castel, firent leur miel des aventures amoureuses de ce Napoléon délicieusement provocant. Depuis le XVIIIe siècle, le Palais-Royal – surtout ses jardins et ses galeries – sentait le soufre. Les « belles de nuit » y pullulaient pour la plus grande joie de leurs nombreux clients. Avec Plon-Plon, la débauche pénétra au cœur du palais. Au défilé des opposants du régime s'ajouta celui des actrices, courtisanes, mondaines et demi-mondaines aux cris d'amour toujours plus intenses à mesure que leurs décolletés se garnissaient de liasses de billets. Généreux et célèbre, Plon-Plon ne résista point à leurs charmes coûteux.

En 1858, l'année de la mort de Rachel, le prince quitta l'actrice Sylviane Arnoult-Plessy pour la courtisane Anna Deslions plus connue sous le nom de « Nana », dont Zola s'inspirera pour son célèbre roman éponyme. Quand la belle Sylviane fut répudiée, elle ne laissa pas la place sans s'indigner et crier au scandale. Dans Paris, on affirmait que pour la chasser, son amant aurait appris à une pie à répéter « sacrée garce ! ». Autre version, celle de George Sand, qui prétendait que Plon-Plon avait exhibé « Nana » nue devant ses invités lors d'une soirée au Palais-Royal. En la découvrant dans le plus simple appareil, la Plessy fit une scène mémorable à son amant. Ivre, le prince lui aurait répliqué : « Venez, Madame, admirer celle qui vous succède. Soyez belle joueuse. » Fut-il parfois mufle dans la rupture amoureuse ? On peut le penser tant il collectionna les maîtresses. Parmi les mondaines que fréquenta assidûment notre fieffé cavaleur, il y eut aussi l'envoûtante Cora Pearl, surnommée « la grande horizontale » ou « plat du jour ». Tout un programme !

SAGA_cs6_pc.indd 382 29/11/2017 12:55:18

Cora, de son vrai nom, Emma Crouch, appréciait hautement la noblesse d'Empire qui le lui rendit au moins au centuple. Partagèrent notamment sa vie Victor Masséna, Paul Demidoff, Achille Murat ou encore le demi-frère de l'empereur, Morny. Cora aimant l'argent et surtout le dépenser, plusieurs fortunes familiales fondirent comme neige au soleil à cause de ses mille et un caprices. Excentrique – elle peignit un jour son caniche en bleu –, douée pour la fête et délicieusement canaille, elle était la luxure incarnée. Mais pour la séduire, le prix à payer était indécent. Le prince Napoléon lui versa non seulement une pension de 12 000 francs (vingt fois le salaire moyen de l'époque), mais il lui aménagea un petit hôtel particulier sis au 6 de la rue des Bassins, qu'il avait coutume d'appeler « les petites Tuileries ». Pour un homme réputé plutôt près de sa cassette, il ne regarda pas à la dépense avec la galante Cora qu'il entretint ainsi pendant près de sept années. Compte tenu de sa position, notre célibataire ne pouvait toutefois le rester éternellement, mais, autre paradoxe pour ce républicain, il voulait à tous crins contracter un mariage royal.

En janvier 1859, il s'intéressa de près à la fille aînée du roi de Piémont-Sardaigne, la jeune Marie-Clotilde de Savoie. Étonnant choix tant ils semblaient différents. La princesse italienne était son exact contraire, dévote, timide et peu à l'aise en société. Au côté de cet homme qui en imposait par son verbe et son allure, elle paraissait si frêle. Très vite, ses ennemis raillèrent ce qu'ils appelèrent le mariage d'un éléphant et d'une gazelle. En outre, leur différence d'âge était choquante : tandis que lui affichait trente-sept printemps, elle n'avait pas encore seize ans. Modèle de vertu, elle fut d'abord choquée à l'idée de se marier avec un homme dont la réputation licencieuse était connue au-delà des Alpes. Partisan de l'alliance avec la France, le comte Cavour obtint toutefois que celle qui ne rêvait que de couvent épouse le prince Napoléon. Véritable tour de force diplomatique, le mariage fut célébré en toute simplicité le 30 janvier 1859 dans la chapelle du Saint-Suaire de la cathédrale de Turin. Au jour dit, Plon-Plon donna son consentement, l'air distrait car tellement admiratif des chefs-d'œuvre de la cathédrale, tandis que la jeune mariée buvait littéralement les paroles de l'officiant. Qui aurait pu deviner qu'un jour notre impérial jouisseur convolerait avec une grenouille de bénitier ? Aucun croyant assurément. Horrifiée par le passé de son époux, la jeune mariée aspergea d'eau bénite la chambre nuptiale du couple au Palais-Royal dès son arrivée

SAGA_cs6_pc.indd 383 29/11/2017 12:55:18

dans la capitale. Tout Paris se gaussa de cette union si improbable, spéculant crûment sur la nuit de noces. Sous les lambris dorés, on répétait cette devinette à propos de Plon-Plon : « Quelle ressemblance entre lui et un chapon ? Le chapon est un coq impuissant, le prince un coquin puissant. » Clotilde préféra toujours ignorer les écarts amoureux de son mari. En bonne chrétienne, elle lui pardonna toutes ses aventures, se réfugiant dans la solitude et la prière. Contre toute attente, le mariage de ce couple mal assorti fut une réussite dynastique puisque naîtront trois enfants : Victor en 1862, Louis en 1864 et Marie-Laetitia en 1866. À la Cour, Clotilde tint admirablement son rang, au point même de rivaliser avec l'impératrice, ce qui lui valut d'ailleurs son inimitié. Dans l'adversité, ce couple princier ferait front, Plon-Plon soutenant toujours la cause de la Maison de Savoie.

Un politique avisé ?

Au sein du gouvernement, l'unité italienne était loin de faire l'unanimité. Pour le gendre du roi de Piémont-Sardaigne, la France devait se ranger derrière la bannière de la Maison de Savoie, quitte à risquer une guerre avec l'Autriche. Au sein du Conseil des ministres, il fut en butte à l'hostilité du ministre des Affaires étrangères, le comte Walewski, le fils naturel de Napoléon I[er]. En l'entendant critiquer ouvertement sa position, Plon-Plon s'apprêtait à lui lancer un encrier à la tête quand heureusement son bras fut retenu par les autres ministres présents. Autre sujet épineux, le cas du pape. Le prince ne comprenait pas le soutien de l'Empire au souverain pontife. De son point de vue, ce dernier devait renoncer à tout pouvoir temporel, une prise de position qui le fâcha définitivement avec les inconditionnels du régime impérial, tel Rouher ou Morny. Concernant l'Italie, l'histoire lui donnera raison. Malgré son arrogance et l'exaspération qu'il provoquait souvent, le prince ne manquait pas de discernement en politique comme en diplomatie. À propos de l'Algérie, dont il fut l'éphémère ministre, il écrivit par exemple : « Nous sommes en présence d'une nationalité armée et vivace, qu'il faut éteindre par l'assimilation, et d'une population européenne qui s'élève ; il faut concilier ces intérêts opposés[9]. » Sage discours quand on connaît la suite.

Lors de sa gouvernance algérienne, le ministre œuvra en faveur du rapprochement entre indigènes et colons, imposant par exemple la présence de deux notables arabes au sein des conseils généraux des provinces nouvellement créés. Autre mesure libérale, il facilita les transactions immobilières pour les musulmans et les israélites. La justice fut également réformée pour réduire l'arbitraire que subissaient les indigènes. Dans le même temps, il s'appliqua à développer la colonisation en bradant au profit des colons d'immenses domaines appartenant autrefois aux tribus. Sa politique certes contrastée est aujourd'hui considérée comme l'une des plus libérales qu'ait connue l'Algérie au XIX^e^ siècle, ce qui lui valut un déluge de critiques. En butte à l'hostilité des militaires, il fut également attaqué par le parti clérical qui s'inquiétait des faveurs qu'il accordait aux Juifs. Outre ces oppositions, exaspéré par la prudence de son cousin dans les affaires italiennes, il démissionna à peine quatorze mois après avoir été nommé. Le bouillant Plon-Plon ne comprenait ainsi presque rien à la politique de son cousin. Par ailleurs, le conservatisme du cabinet ministériel l'écœurait. Il n'était donc plus aux affaires quand l'empereur lui donna en partie raison en déclarant dans une atmosphère de liesse générale la guerre à l'Autriche le 3 mai 1859.

Pour cette nouvelle campagne d'Italie, Plon-Plon fut chargé par son cousin de lever des troupes en Toscane. Alors que l'on espérait recruter au moins 30 000 Toscans, le prince ne mobilisa que 6 000 hommes en état de combattre. En outre, un désordre indescriptible régnait au sein de cette petite armée. Avec la franchise qu'on lui connaît, il résuma ainsi la situation : « C'est une nation d'eunuques conduits par des femmes. […] Cette partie de l'Italie est une belle morte[10]. » On ne s'étonnera pas dès lors que, malgré ses efforts, il y ait manqué de soutiens. Aussi la formation de son corps d'armée, le 5^e^, fut-elle longtemps retardée. À Paris, on raillait allègrement l'inaction de cette unité vite renommée la « cinquième roue du carrosse ». Renforcée par une division française, l'armée du prince se mit enfin en marche mais arriva trop tard pour participer à la bataille de Solferino qui mit fin à la guerre. Ses soldats n'avaient pas fière allure. Leurs tenues débraillées et dépareillées provoquaient les risées des autres régiments. Conscient du ridicule de sa position, Plon-Plon parla (encore) de démission, mais cette fois son cousin parvint à le convaincre de rester. Si le gendre du futur roi d'Italie avait raté sa guerre, il allait connaître une meilleure fortune dans la paix. Après la rencontre à Villafranca

SAGA_cs6_pc.indd 385 29/11/2017 12:55:18

entre Napoléon III et François-Joseph, il fut envoyé à Vienne pour finaliser le texte de l'armistice entre la France et l'Autriche. Sa fermeté fit plier l'empereur d'Autriche qui confirma l'abandon de sa « plus belle province », la Lombardie, à la France. Fort de ce succès diplomatique, il reçut les félicitations à la fois de son cousin et de son beau-père.

Dans l'opinion publique, son action diplomatique fut toutefois éclipsée par sa pitoyable campagne militaire. Après cette guerre, qui vit pourtant le triomphe de ses idées, il se retira des affaires pour s'adonner à son passe-temps favori, le voyage. Notre aventurier aimait l'air du large. En 1860, il fit transformer un aviso de guerre que lui concéda généreusement l'empereur en yacht élégant avec intérieur en bois d'acajou et tentures vert Empire. Filant treize nœuds, le navire rebaptisé le *Jérôme-Napoléon* fit son premier voyage vers l'Angleterre sous son nouveau nom. Plon-Plon resta un mois à étudier l'agronomie britannique au pays de Galles, en Écosse ou en Irlande. Ses voyages ressemblaient davantage à des voyages d'exploration qu'à des voyages d'agrément. Explorateur infatigable, sa curiosité ne semblait pas connaître de limites. Au cours de l'année 1861, un second périple à bord du *Jérôme-Napoléon* le conduisit d'abord au Maghreb puis vers le Nouveau Monde, avec cent vingt hommes d'équipage et plusieurs dizaines de serviteurs. Dans une Amérique en pleine guerre de Sécession, il rencontra à Washington le président Lincoln mais en conserva un souvenir plutôt mitigé. « On entre tout droit, comme dans un café », note-t-il dépité dans son journal à propos de la Maison-Blanche. Reçu sans cérémonie et en retard, le prince fut choqué de la simplicité des manières de ce président à la barbe « vulgaire » et « mal mis » dans ses habits noirs. Ouvrant à peine la bouche, il laissa Lincoln s'empêtrer dans une discussion stérile et peuplée de lieux communs. Découvrant avec horreur au fil de la conversation que Lincoln le confondait avec un fils de Lucien, il prit ensuite froidement congé. Après sa visite au président américain, il s'enthousiasma à la découverte de ce pays, fasciné par les progrès industriels et agricoles de la jeune nation. Il tint d'ailleurs à ramener avec lui les meilleures innovations qu'il lui fut donné de voir, machines à coudre ou machines à laver le linge, par exemple. Les ouvrages d'art, en particulier hydrauliques, l'étonnèrent particulièrement.

Son périple le mena de New York jusqu'aux Grands Lacs, puis de Chicago jusqu'à Saint Louis, sur le Mississippi. Notre aventurier

SAGA_cs6_pc.indd 386 29/11/2017 12:55:18

accepta volontiers le confort parfois sommaire des trains ou navires à hélices qu'il empruntait. Une nuit, il voyagea sur la plateforme arrière d'un wagon pour échapper à l'odeur pestilentielle d'un corps en décomposition. Si la condition misérable des Indiens lui parut insupportable, il fut en revanche agréablement surpris de rencontrer des Noirs américains dans les wagons de première classe. La découverte de cette nation bigarrée mais aux inégalités parfois criantes n'entama en rien ses convictions libérales : « La liberté enfante de grandes choses et produit de plus grands hommes que l'égalité, qui baisse les sommets en élevant le niveau général. La liberté est plus poétique », souligne-t-il par exemple dans son journal de voyage. Les années suivantes, il prit la route de nouveau de l'Angleterre, mais aussi de l'Égypte où, sur les traces de son oncle, il emmena une caravane de cent chevaux et dromadaires. Il s'enthousiasma pour le creusement du canal de Suez à moitié achevé et dirigé d'une main de maître par Ferdinand de Lesseps. Découvrant stupéfait à Assouan que les inscriptions laissées par l'armée d'Égypte de Bonaparte avaient été martelées par les Anglais, il les fit regraver en l'espace de quelques heures, faisant ajouter cette maxime dans la pierre d'Osiris : « On ne salit pas une page d'histoire. » À ses yeux, la gloire familiale était sacrée. Autre exemple, quand il fut désigné président de l'édition de la correspondance de Napoléon I^er^, il s'appliqua à mettre sous le boisseau d'importantes lettres de son oncle qu'il jugeait indignes. Du reste, il ne s'en cachait pas, cette édition était pour lui autant une œuvre politique qu'une œuvre d'historien. Il faudra attendre la nouvelle édition de la correspondance de Napoléon I^er^ publiée par la Fondation Napoléon dans les années 2000 pour disposer d'un corpus de lettres plus exhaustif et sans aucun ajout ni omission dans le texte.

En politique, son influence restait cependant quasi nulle. Opposant de l'intérieur, il continuait à donner de la voix, mais en vain. Contre le parti clérical, sa bête noire, il ne manquait pas une occasion de se distinguer. Ainsi, lors d'une représentation d'une pièce pourtant médiocre de son amie George Sand intitulée *Le Marquis de Villemer*, qui avait le mérite selon lui de combattre à la fois le fanatisme religieux et l'obscurantisme, on le vit applaudir « comme trente claqueurs, se jet[er] hors de la loge et cri[er] à tue-tête[11] ». Partisan de la modernité, le prince restait aussi un libéral convaincu, ce qui lui valut un bref retour en grâce en 1866. Après avoir longtemps privilégié l'Empire autoritaire, Napoléon III n'était plus aussi

SAGA_cs6_pc.indd 387 29/11/2017 12:55:18

hostile au libéralisme. Et puisque son cousin était considéré comme l'un des chantres de ce courant de pensée, il jugea utile de l'appeler de nouveau auprès de lui en lui proposant la vice-présidence du Conseil privé ainsi que la présidence de l'Exposition universelle qui devait avoir lieu à Paris en 1867. Dans le camp libéral, on jubilait. Pour beaucoup, l'Empire autoritaire avait vécu. Mais toujours prudent, le Sphinx des Tuileries n'avait pour l'heure aucune envie de tout bousculer, d'autant qu'au sein des cours européennes le retour de son cousin était loin de susciter l'enthousiasme.

Avec l'assurance d'un favori, Plon-Plon prononça imprudemment à Ajaccio un discours de rupture qui allait provoquer sa perte. Après avoir réclamé l'avènement en France d'un libéralisme à l'américaine, il se livra à une charge violente contre les ministres qu'il côtoyait pourtant au Conseil privé, fustigeant au passage leur « faux dévouement » ainsi que leur « exagération intéressée ». Puis, il termina son discours en laissant entendre que contrairement à Napoléon I^er^ l'empereur n'était pas entièrement maître de sa politique. C'était incontestablement un faux pas. Aux Tuileries, à la lecture de son discours, on fronça les sourcils. Révulsés, les ministres protestèrent, sous l'œil d'une impératrice qui jubilait de la faute politique de son cher cousin. La réponse de Napoléon III fut sans nuance : « Le programme politique que vous placez sous l'égide de l'empereur ne peut servir qu'aux ennemis de mon gouvernement », lui répliqua-t-il. La réprimande impériale provoqua l'ire de l'intéressé. Dans un accès de rage, il jeta à terre tout ce qui lui passait entre les mains. La réponse de l'empereur serait en outre publiée. Cette fois, le linge sale ne serait pas lavé en famille.

Quand il revint à la Cour, Plon-Plon échangea quelques amabilités avec sa pire ennemie, l'impératrice. Dans un grand rire, il lui lança : « J'espère que Votre Majesté ne va pas me faire fusiller. » L'œil mauvais, Eugénie lui rétorqua du tac au tac : « Vous savez bien Napoléon que ces choses-là ne se font plus », avant d'ajouter : « Et je le regrette ! » Lors d'une entrevue avec son cousin, ce dernier l'accusa ouvertement de vouloir fonder un Troisième Empire et de semer le trouble : « Il ne peut y avoir deux têtes dans un bonnet ! », martela-t-il. Plon-Plon devait choisir entre se soumettre ou se démettre. Sans surprise, il opina pour la seconde solution, démissionnant à la fois de la présidence de l'Exposition universelle et de sa vice-présidence du Conseil privé. Son énième retour n'avait pas même duré deux saisons. Après ce douloureux épisode, il se

SAGA_cs6_pc.indd 388 29/11/2017 12:55:18

réfugia en Suisse à Prangins, sur les bords du lac Léman, où, sur les terres qu'il avait achetées et qui accueillaient autrefois les écuries de Joseph Bonaparte, il fit bâtir une splendide villa aux allures de château baroque. Dans les années qui suivirent sa disgrâce, il ne fut pas associé à la marche vers l'Empire libéral, même s'il fut vraisemblablement à l'origine du dernier plébiscite qui consacrerait les réformes constitutionnelles. Si le nouveau chef du gouvernement, son ami Émile Ollivier, le consulta parfois, son cousin l'empereur le laissa obstinément aux portes du pouvoir.

Errances d'un César déclassé

Éloigné des Tuileries, celui que l'on surnommait désormais le « César déclassé » n'avait pas perdu son goût pour les lointaines escapades. En 1870, il prépara avec application une expédition vers les régions boréales et le Spitzberg. Quatorze ans plus tôt, il avait déjà tenté de se rapprocher du pôle Nord mais avait dû renoncer à cause d'une fonte précoce des glaces. Cette fois-ci, il en était sûr, il atteindrait l'Arctique avec son nouveau yacht, le *Jérôme-Napoléon II*, considéré comme plus robuste que ses précédents navires. Confortablement installé dans sa luxueuse suite, le prince envisageait avec bonheur ce nouveau périple. Le 13 juillet 1870, le cercle polaire fut franchi sans difficulté et quelques heures plus tard, le prince débarqua à Tromsø, aux confins de l'Arctique. Dans ce village « boueux », il prit connaissance d'une flopée de dépêches toutes plus inquiétantes les unes que les autres : une guerre contre la Prusse paraissant imminente. Malgré la gravité de la situation, Plon-Plon n'était pas prêt à renoncer à son voyage, pestant contre ce maudit télégraphe qui l'importunait jusque dans les terres les plus reculées. Il s'apprêtait à faire cap vers le nord quand il reçut une autre missive signée de son cousin. Le message se terminait par « guerre inévitable » et son destinataire était prié de revenir. Le conflit de 1870 était sur le point de commencer. La mort dans l'âme, Plon-Plon se résigna à rentrer en France, renonçant ainsi au Spitzberg. À son ami Renan, il pronostiqua : « Encore une folie, mais c'est la dernière qu'ils feront ! » À n'en pas douter, c'était le commencement de la fin.

Tandis que le ministre de la Guerre, le maréchal Le Bœuf, assurait qu'aucun bouton de guêtre ne manquait aux soldats, Plon-Plon

SAGA_cs6_pc.indd 389 29/11/2017 12:55:18

était conscient de l'impréparation de l'armée comme de son infériorité numérique. Il en était persuadé, l'Empire courait au désastre. Malgré son défaitisme, il souhaita cependant s'engager, le prince était inconséquent mais pas lâche. On envisagea un moment de lui confier le commandement d'une expédition dans la Baltique destinée à prendre à revers les armées de Guillaume IV. Convaincu de sa supériorité, l'état-major n'en était pas à une chimère près ! Placé finalement à la suite de son cousin, Plon-Plon partit avec lui et le prince impérial pour le front. Après le simulacre de Sarrebruck, il assista impuissant à l'enchaînement des défaites. Devant pareil désastre, il plaida sans relâche pour un repli vers le camp de Châlons. Abattu et malade, l'empereur écouta pour une fois son cousin. Tandis que le canon prussien grondait au loin, la retraite fut pathétique : « C'est l'armée de Darius* », note dépité le prince dans son journal. Quand ce qui restait de la fière armée impériale fut tant bien que mal rassemblé au camp de Châlons, un conseil de guerre fut convoqué pour décider de la suite des opérations. Fallait-il maintenir le plus gros des troupes face aux Prussiens ou retraiter vers Paris pour mieux organiser la défense de la capitale ? Plon-Plon se prononça en faveur de la seconde option, militant pour un retour immédiat de l'empereur dans la capitale. Son verbe haut parut un moment emporter l'adhésion de tous. Véhément, il lança à son cousin : « Mais que diable ! Si nous devons tomber, tombons comme des hommes ! » Mais, on le sait, son conseil ne fut pas suivi et l'armée repartit à l'assaut des Prussiens avec à leur tête un empereur plus affaibli que jamais qui hissera bientôt le drapeau blanc. Pendant ces heures douloureuses, Plon-Plon fut sans doute l'un des plus lucides et des plus inspirés. Sa solution de repli partagée notamment par Castelnau n'aurait sans doute pas empêché la défaite, mais aurait peut-être évité l'anéantissement presque total de l'armée impériale à Sedan, comme le souligne Michèle Battesti[12]. Avant le désastre final, le prince Napoléon fut envoyé en Italie par son cousin pour tenter de rallier le roi Victor-Emmanuel. Sans illusion, mais uniquement par devoir, le gendre de ce dernier accepta cette ultime mission malgré une pluie de critiques présentant le voyage de « Craint-Plomb » comme une désertion. Ses talents de diplomate allaient-ils faire basculer le cours de la guerre ? Malgré

* Plon-Plon fait ici allusion à la déroute de l'armée perse de Darius III après la défaite d'Issos face aux troupes d'Alexandre le Grand.

SAGA_cs6_pc.indd 390 29/11/2017 12:55:18

son insistance, personne n'était prêt à soutenir une France déconfite de l'autre côté des Alpes. La défaite paraissant désormais inéluctable, le prince télégraphia à son épouse : « Roi et moi sommes inquiets et t'attendons. Réponse urgente. » Dans un premier temps, la courageuse Clotilde refusa de quitter la capitale, avant que la nouvelle de la capitulation de Sedan ne vienne semer la panique.

À Paris, c'était le sauve-qui-peut général. Digne malgré la tempête, Clotilde quitta le Palais-Royal le 5 septembre 1870, comme indifférente à ce qui se passait autour d'elle. Après quelques jours de voyage, elle retrouva son époux à Prangins. Après l'installation du couple impérial à Chislehurst, Plon-Plon décida de les rejoindre, mais sa mésentente avec Eugénie se transforma en conflit ouvert. Boudé par la cour impériale en exil, notre proscrit supportait mal l'ennui dans sa maison cossue située à quelques pas de Hyde Park : « Il faut beaucoup de patience mais que l'exil est bien triste, vous avez bien raison ! Londres est bien triste quoiqu'il y ait beaucoup de Français. L'Empereur est souffrant, je ne sais rien de ses projets, je vis fort retiré[13] », confie-t-il à sa cousine Julie Bonaparte. En outre, parti de France dans la plus grande précipitation, le prince, sans être complètement démuni, connaissait quelques difficultés financières : « J'ai tout perdu au Palais-Royal, sauf mes papiers qui étaient en sûreté depuis plusieurs années. Ce que je regrette le plus, c'est ma bibliothèque[14] », écrit-il aussi à Julie. Pour cet homme plutôt économe et souvent mesquin, la perte de l'essentiel de ses revenus fut dure à accepter. Dans l'urgence, il vendit fort mal sa demeure de Prangins, ainsi que la plus grande partie du domaine, ne conservant qu'un modeste chalet. Après s'être lassé du brouillard londonien, il revint en Suisse pour y faire construire sur les terres qui lui étaient restées une nouvelle villa de style Louis XIII. Cette demeure deviendra la maison familiale de ses descendants. Elle l'est encore aujourd'hui. De son côté, l'austère Clotilde intégra le tiers ordre dominicain. À vingt-huit ans, la pieuse jeune femme décida de consacrer sa vie aux déshérités. Vêtue de noir, elle visitait hôpitaux et hospices pour réconforter les malades, les indigents ou les femmes enceintes, tandis que ses enfants furent placés au pensionnat. Sans vie de famille et privé de son lustre d'antan, Plon-Plon se jeta à corps perdu dans la politique.

Aux élections cantonales de 1872, il se présenta à Ajaccio et fut élu triomphalement. Un Bonaparte allait-il faire son retour en France ? C'était compter sans l'hostilité du gouvernement qui mit

SAGA_cs6_pc.indd 391 29/11/2017 12:55:18

tout en œuvre pour empêcher son installation. Sous la houlette d'un commissaire extraordinaire nommé pour l'occasion, des troupes et même des navires de guerre furent envoyés à Ajaccio pour contenir d'éventuelles manifestations populaires en sa faveur. Cette démonstration de force n'impressionna toutefois guère notre Bonaparte qui entreprit quand même de se rendre en Corse. Cependant, devant les troubles que provoquait sa présence sur la terre natale de son père, il renonça à s'y installer. À la mort de Napoléon III, il tenta un coup de force en voulant diriger la Maison impériale, exigeant par exemple de superviser l'éducation du prince impérial. Mais, en butte à l'hostilité d'Eugénie, il échoua et fut même ensuite écarté de la maigrelette cour impériale. Cette mise au ban ne le dissuada en rien de continuer en politique. Contre l'avis du prétendant au trône, il se présenta à la députation en Corse et sortit vainqueur des urnes, ce qui le fâcha définitivement avec l'héritier de la Maison impériale : « Il se porte contre ma volonté, il s'appuie sur nos ennemis, je suis forcé de le traiter comme tel[15]. » À la discorde dynastique s'ajouta un différend politique. Tandis que le prince impérial était résolument conservateur, Plon-Plon redevenait un prince rouge, siégeant d'ailleurs à l'Assemblée avec les républicains. Éloigné de la Maison impériale, il le sera bientôt de sa femme. De plus en plus agacée par l'anticléricalisme de son mari, Clotilde le quitta à son tour et une séparation de corps comme de biens fut signée par les deux époux en 1879. La princesse Clotilde s'éteindra trente-deux ans plus tard dans la petite ville italienne de Moncalieri à l'âge de soixante-huit ans. En amour, notre séducteur avait délaissé les bras de Cora Pearl pour s'enticher de la marquise de Canisy avec qui il vécut maritalement. Ensemble, ils eurent deux enfants, Lucien et Catherine de Céligny. Cette union contraria la sœur de Plon-Plon, la princesse Mathilde, pour qui la marquise n'était qu'une « pouffiasse » sans envergure. En l'espace de quelques années, le prince avait ainsi brisé tous les liens qui l'unissaient à sa famille. Notre affranchi ignorait cependant qu'il allait être appelé à diriger la Maison impériale.

En ligne de succession, Plon-Plon venait immédiatement après le prince impérial. Aussi, quand ce dernier succomba au Zoulouland, il devint logiquement chef de famille. Pour Eugénie et ses soutiens s'ajouta ainsi à la douleur de la disparition de l'héritier du trône la répugnance de voir leur vieil ennemi accéder à cet enviable statut. Lors de l'enterrement de son neveu, le nouveau chef de famille offrit un visage digne, comme s'il était déjà pleinement investi par

SAGA_cs6_pc.indd 392 29/11/2017 12:55:18

sa charge. À l'ouverture du testament du disparu, on découvrit cependant avec surprise un dernier codicille rédigé peu de temps avant son départ pour l'Afrique du Sud. Celui-ci privait Plon-Plon de ses droits dynastiques au profit de son fils Victor, comme un dernier coup de griffe au visage de celui qui avait été si longtemps un adversaire de l'impératrice. Et même si cette disposition bafouait ouvertement les statuts de la Maison impériale – la dignité impériale se transmet de mâle en mâle par ordre de primogéniture –, elle sema une certaine confusion. Dans le camp bonapartiste, on s'interrogea. Un conflit ouvert entre le père et le fils était-il souhaitable ? Pour ne point envenimer une situation déjà compliquée, on s'accorda pour oublier ce codicille. Plon-Plon fut donc désigné chef de la Maison impériale et, ironie du sort, également appelé à diriger le parti bonapartiste qu'il ne cessait de combattre depuis de longues années. Cette étrange cohabitation n'était cependant pas viable. Contre son propre parti, le prince soutint par exemple deux décrets défavorables aux Jésuites et aux congrégations religieuses promulgués par le gouvernement Jules Ferry. Quand il fut atteint de diabète, ses ennemis spéculèrent avec gourmandise sur sa disparition rapide : « Saint Diabète, priez pour nous ! » répétaient-ils en chœur. Las, leurs prières ne furent pas exaucées. Loin de s'affaiblir, le prince rouge était au contraire prêt à repartir au combat.

En janvier 1883, immédiatement après la disparition de l'âme du parti républicain Léon Gambetta, il passa même à l'offensive, couvrant les murs de Paris d'une proclamation signée en lettres capitales « NAPOLÉON ». Dans ce texte, Plon-Plon appelait de ses vœux le retour de l'élection du président de la République au suffrage universel. Le manifeste du 16 janvier rencontra un certain écho jusque dans les campagnes. Surpris et pris de panique devant son succès, le gouvernement de l'effacé Charles Duclerc le jeta en prison à la Conciergerie. Son arrestation le rendit davantage populaire ; il était même soutenu par une Eugénie désormais réconciliée avec son turbulent cousin. Dans le parti bonapartiste, en revanche, on se désolait de sa proclamation hasardeuse. Après une ordonnance du tribunal de la Seine, il fut libéré et tenta d'exploiter politiquement sa popularité retrouvée. En vain car les quelques feuilles qu'il finança furent des échecs retentissants. Dans le même temps, au sein du parti bonapartiste la discorde se répandait. Ils étaient de plus en plus nombreux à souhaiter ouvertement l'avènement du prince Victor en remplacement d'un chef de famille aux convictions

SAGA_cs6_pc.indd 393 29/11/2017 12:55:18

républicaines insupportables. Mais qu'en pensait l'intéressé ? S'il résista longtemps à l'idée d'entrer en conflit ouvert avec son père, Victor se laissa peu à peu convaincre, d'autant que son père s'était toujours montré cassant et autoritaire avec lui. En outre, depuis que ce dernier avait pris connaissance du codicille qui le privait de succession impériale au profit de son fils, il l'avait semble-t-il pris en grippe, au point de lui refuser par exemple d'intégrer la prestigieuse école militaire de Saint-Cyr. Il l'aurait bien vu servir dans une armée étrangère, histoire d'éloigner de France un concurrent potentiel. Comprenant qu'une rupture était désormais possible, les adversaires de Plon-Plon dépensèrent sans compter pour soutenir la cause de Victor.

Au printemps 1884, le prince rouge découvrit avec stupeur que son fils possédait une belle somme d'argent, près de 40 000 francs. D'où venaient-ils ? Après avoir refusé de répondre aux interrogations de son père, Victor quitta soudainement le domicile familial. Le schisme était proche. Dans la foulée, les comités impérialistes que l'on appelait aussi « victoriens » votèrent sous la houlette de Paul de Cassagnac un ordre du jour éminemment favorable au jeune prince. Ce « témoignage de dévouement » fut accepté par l'intéressé sans la moindre réserve. En l'apprenant, son père ne décolérait pas. La rage au ventre, il adressa un ultimatum à son fils : « La malédiction d'un père n'est jamais une force et cette malédiction pèsera sur votre tête si dans vingt-quatre heures vous ne désavouez pas votre dernière démarche, et si, quittant Paris, vous ne mettez pas un terme aux misérables intrigues dans lesquelles vous salissez votre présent en compromettant votre avenir[16]. » En réponse, Victor refusa de se rétracter. La presse parisienne fit ses choux gras de cette dispute entre Bonaparte, publiant même *in extenso* leurs échanges épistolaires, ce qui renforça au sein de l'opinion le désintérêt croissant dont était déjà victime le courant bonapartiste. Jamais le fils et le père ne se réconcilieront. Même Eugénie resta impuissante à les raccommoder. S'il avait perdu le parti, Plon-Plon continuait néanmoins de croire en ses chances de devenir un jour le prochain président de la République élu au suffrage universel. Tôt ou tard, pensait-il, l'instabilité gouvernementale qui paralysait la République conduirait à une réforme constitutionnelle. Son analyse était juste, mais il faudra attendre le général de Gaulle et l'année 1962 pour que ses souhaits soient exaucés. En outre, l'Assemblée vota opportunément

SAGA_cs6_pc.indd 394 29/11/2017 12:55:18

une loi d'exil pour tous les prétendants au trône le 22 juin 1886. Plon-Plon protesta avec véhémence, mais en vain.

Comme les Bourbons et les Orléans, il dut se résigner à quitter pour toujours la France plus de quarante ans après y être revenu. Cette République qu'il avait tant soutenue ne voulait plus de lui. Fâché avec la « Gueuse », il se prit de sympathie pour le fantoche général Boulanger qui paraissait alors à même de la renverser. Il était même prêt à lever des fonds pour lui en Angleterre quand il manqua de sombrer avec le bateau sur lequel il venait d'embarquer à Ostende. Par miracle, la partie arrière du navire sur laquelle il s'était réfugié resta à flot : « Je n'en suis pas à un naufrage près[17] », soupira-t-il fataliste après cette mésaventure. Notre prince vivait là ses dernières émotions politiques. Le 9 janvier 1891, après une cérémonie à Rome au Panthéon, il rentra perclus de fièvre. Il était atteint de pneumonie. Les médecins étaient impuissants à le soigner et son agonie parut interminable. Caustique, il murmura : « Je ne réussis en rien, pas même à mourir[18]. » Entouré de sa femme et de sa sœur, il expira le 17 mars 1891. Alors qu'il avait souhaité des obsèques dans la plus stricte intimité, il eut droit à un enterrement royal dans la nécropole des princes de Savoie à Superga. Avant que l'on ne referme son cercueil, Clotilde lui glissa entre les doigts un rosaire et un crucifix, histoire sans doute de racheter l'âme flétrie de son pécheur de mari. Ce geste de foi n'aurait sûrement pas été du goût de l'intéressé. Comme si l'on s'acharnait à bafouer ses dernières volontés, son testament déshéritant le prince Victor fut annulé par un tribunal et ses héritiers s'entendirent ensuite à l'amiable. Dans la presse d'alors, on pouvait lire à son propos cette surprenante oraison funèbre : « Des réconciliations manquées, des conversions simulées et des testaments trahis, voilà ce qui a signalé la mort du dernier des Napoléon. Maintenant, il ne reste plus que des Bonaparte[19]. » L'homme n'était certes pas exempt de reproches. Ce « César déclassé » hésita toujours à franchir le Rubicon, paraissant incapable de forcer le destin. Personnage haut en couleur, présomptueux, anticlérical, exalté et impudique, il se réfugia dans l'excès comme pour mieux oublier ses nombreux revers politiques.

Après avoir servi en France et en Italie, son second fils, le prince Louis, orienté très tôt vers la carrière militaire sous l'impulsion de son père, intégra les unités d'élite de l'armée du tsar. Il devint aussi gouverneur de la province d'Erevan en 1905. Quant à la princesse

SAGA_cs6_pc.indd 395 29/11/2017 12:55:18

Marie-Laetitia, elle épousa son oncle, le duc d'Aoste, de vingt-deux ans son aîné. Après la naissance du prince Humbert, né en juin 1889, le gendre de Plon-Plon fut emporté par une méchante pneumonie. Veuve à l'âge de vingt-trois ans, Marie-Laetitia ne se remariera point et verra avec douleur son fils unique emporté par la grippe espagnole en 1918. Parmi les descendants de Jérôme, seule la branche du prince Victor connaîtra une postérité.

SAGA_cs6_pc.indd 396 29/11/2017 12:55:18

XIV

Charlie, l'incorruptible

Est-ce vraiment le sang de Jérôme qui coule dans les veines de ce Bonaparte-là ? On peut légitimement se le demander tant notre « Charlie » paraît différent de ceux qui le précèdent. Charles Joseph Bonaparte descendait de Jérôme par la branche des Patterson. Entre son demi-oncle Plon-Plon et lui, par exemple, le contraste est saisissant, au point d'en être caricatural. De notre saga, il est assurément le plus puritain de tous. Comme tant d'autres au pays de l'Oncle Sam, sa ferveur religieuse guida chacun de ses pas tout au long de son existence. Ennemi du progrès, il refusa par exemple l'intrusion de l'électricité dans son foyer et préféra toujours les transports en calèche aux pérégrinations en voiture à essence. Avocat émérite, il fut surtout, on l'ignore souvent, le dernier Bonaparte à avoir exercé une responsabilité ministérielle et même le dernier à avoir changé le cours de l'histoire. Personnage méconnu, il porta sur les fonts baptismaux une administration américaine appelée à un grand avenir dans la lutte contre le crime et source inépuisable de tant de fictions télévisées, le F.B.I.

Le président américain Theodore Roosevelt n'était guère impressionnable. Soldat valeureux, véritable cow-boy, policier hors pair et même champion de judo, c'était un vrai dur. Dans son parti, le parti conservateur, il appartenait aux faucons. Sa politique étrangère pouvait se résumer en une formule : « gros bâton ». Toujours prêt à frapper si d'aventure on venait à le contrarier, Theodore Roosevelt était incontestablement un homme à poigne. Considéré par les Américains comme l'un de leurs plus grands présidents, son effigie

SAGA_cs6_pc.indd 397 29/11/2017 12:55:18

en pierre défie le temps sur le mont Rushmore au côté de George Washington, d'Abraham Lincoln et de Thomas Jefferson, c'est dire son importance. Le 15 janvier 1906, une lettre à en-tête de son secrétaire d'État à la Marine attira son attention. Elle était signée Charlie Bonaparte. En la lisant, le locataire de la Maison-Blanche fronça les sourcils. Son vieux compagnon de lutte souhaitait retrouver l'anonymat, autrement dit il démissionnait. Le coup était rude pour celui qui était alors le plus jeune président des États-Unis – il était entré en fonction à l'âge de quarante-trois ans. Sans l'aide du précieux Charlie, il lui serait plus difficile de conduire les réformes qu'il souhaitait pour l'État fédéral. Pour ne pas le perdre, il prit aussitôt la plume. Sans détour, il lui avoua la force de leur lien, lui enjoignant de rester : « Vous m'êtes indispensable ! Souvenez-vous que j'ai toujours vu en vous un *attorney* général, attendant de vous nommer au 1er juillet. Je vous ai mis à la Marine pour patienter et vous permettre de progresser. Vous ne devez pas quitter le cabinet, même temporairement[1]. » Celui que l'on surnommait aussi Teddy Bear – l'ours Teddy – se faisait donc tout miel pour notre Bonaparte. Pourquoi de tels égards ? Comme son président, Charlie était partisan d'une reprise en main de la jeune Amérique, le laisser-faire des années précédentes n'ayant que trop duré estimait-il. Outre sa convergence de vues avec le président, cet homme clé de l'administration Roosevelt était indispensable à ce dernier pour mener à bien les réformes dont le pays avait besoin.

À l'orée du XXe siècle, les États-Unis progressaient économiquement à pas de géant. L'industrialisation accélérée du nord du pays reléguait au second plan aussi bien la vieille Amérique coloniale du Sud que l'héroïque *Far West*. On comptait désormais plus de cent villes de plus de 50 000 habitants. En 1908, la première Ford T sortit des chaînes de montage de Motor City. Entre ouvriers et classe dirigeante, la tension était à son comble. Concernant tous les chapitres de la vie économique ou sociale, la réglementation était pauvre, voire inexistante. Sans cadre légal, le développement économique menaçait d'être anarchique ou à l'inverse dominé par des trusts toujours plus puissants, notamment dans le tabac ou le pétrole, qui n'hésitaient pas à corrompre pour mieux asseoir leur puissance. Autre péril, dans les nouvelles villes, une délinquance plus dangereuse et tentaculaire commençait à apparaître. En 1908 toujours, à Brooklyn, Al Capone soufflait ses neuf bougies, à Indianapolis, John Dillinger chapardait déjà du haut de ses cinq ans et

SAGA_cs6_pc.indd 398 29/11/2017 12:55:18

à Chicago, « Baby Face Nelson » venait de naître. Cette génération allait faire parler d'elle. Sans institutions solides, l'État fédéral se trouverait vite démuni face à cette société en pleine mutation. Souvent stipendiées, les polices locales rechignaient à aider les services fédéraux. Pour maintenir un semblant d'ordre, ces derniers ne pouvaient compter que sur les maigres effectifs des services secrets. Impossible donc d'endiguer la vague de violence qui submergerait bientôt les villes américaines avec si peu d'agents, quand bien même ils auraient toutes les qualités du bondissant héros de la série télévisée *Les Mystères de l'Ouest*, James T. West.

L'Amérique d'alors n'était pas non plus épargnée par le terrorisme. En 1901, le président McKinley fut tué par un anarchiste de vingt-huit ans, Leon Czolgosz. Tandis qu'il visitait la ville de Buffalo, le président fut mortellement atteint par une balle tirée à bout portant dans l'estomac. Avant Kennedy, mais après Lincoln et Garfield (que l'on oublie toujours), McKinley fut ainsi le troisième président américain assassiné. Comme le veut la Constitution américaine, son vice-président, Theodore Roosevelt, lui succéda et termina son mandat avant d'être triomphalement élu en 1904 avec plus de 56 % des voix. Dans son équipe figurait en bonne place l'avocat Charlie Bonaparte, partisan comme lui d'un renforcement des pouvoirs de l'État fédéral. Sans ordre, aucun progrès durable n'était possible, martelait le petit-fils du roi Jérôme : « Les institutions sont ce que les fortifications sont à la guerre ; si elles sont bien organisées, elles peuvent aider l'honnête citoyen à accomplir son devoir[2]. » En 1906, l'occasion lui fut donnée de pouvoir mettre ses idées en pratique à la tête du département de la Justice en devenant le quarante-sixième *attorney* général de l'histoire des États-Unis. Depuis l'origine, l'*attorney* général, ou procureur général, représente l'État fédéral devant toutes les instances amenées à juger les crimes relevant de la justice fédérale. Parmi la liste des crimes fédéraux, on retrouve par exemple la fraude aux taxes fédérales – c'est sous ce seul chef d'accusation qu'Al Capone sera envoyé au pénitencier –, le terrorisme, la fraude relative aux passeports ou, depuis 1920, l'enlèvement des personnes. Au niveau local, l'*attorney* général est représenté par plusieurs procureurs de district qui instruisent les affaires. Ensuite, les prévenus sont jugés devant des cours fédérales de district, avec possibilité d'appel devant une autre cour fédérale. Pour les besoins de l'enquête, le procureur peut investiguer sur tout le territoire américain, mais quand Charlie prit la tête du départe-

SAGA_cs6_pc.indd 399 29/11/2017 12:55:18

ment de la Justice, son administration ne disposait d'aucune brigade d'enquêteurs dédiés.

Pour lutter contre le crime, il était obligé de faire appel aux agents du Secret Service, une agence dépendant de l'administration du Trésor et consacrée essentiellement à la protection du président. Peu motivés, ces derniers renâclaient à enquêter pour le compte du département de la Justice. En outre, l'*attorney* général ne pouvait ni les choisir ni les contrôler, et encore moins les sanctionner. Certains d'entre eux avaient même un passé plutôt louche et frayaient avec le grand banditisme. Ainsi, en matière de criminalité, le nouveau secrétaire d'État avait-il, comme il le disait lui-même, les mains liées. Devant le Congrès, Charles J. Bonaparte dressa ce constat amer : « L'attention du Congrès devrait être attirée, je pense, sur l'anomalie dans laquelle se trouve le département de la Justice à ne pas posséder de moyens propres pour exécuter ses ordres, et plus particulièrement de force de police permanente qui soit placée sous son contrôle direct. […] Un département de la Justice sans force de police permanente placée sous son autorité et son contrôle est assuré de ne pas remplir correctement son rôle[3]. » Si son discours fit impression, il fut ensuite peu suivi d'effets. Quand il proposa la création d'une police dédiée au département de la Justice, le Congrès repoussa fermement sa proposition. Les opposants au projet fustigèrent la création d'un service de sûreté et de renseignements susceptible d'entraver les libertés, comme c'était le cas pour certaines polices en Europe. On craignait que le petit-neveu de Napoléon I[er] ne devienne un nouveau Fouché ! La presse se déchaîna alors contre lui. En vérité, derrière les cris d'orfraie se dissimulait une manœuvre politique peu reluisante.

Dans les semaines qui avaient précédé la discussion du projet de loi de Charlie, une affaire concernant des ventes frauduleuses de terres fédérales avait passablement dégradé les relations entre le Congrès et l'administration américaine. Aidé par un agent du Secret Service pour une fois efficace, le département de la Justice avait réalisé un joli coup de filet en mettant sous les verrous plusieurs centaines de spoliateurs. Parmi ceux-ci figuraient plusieurs politiciens bien connus dans la capitale fédérale. Ce succès policier intrigua. Comment les hommes de Roosevelt avaient-ils pu être aussi bien renseignés ? Une rumeur accusa le président d'avoir recruté illégalement des enquêteurs pour espionner les membres du Congrès. Quand Charles J. Bonaparte présenta sa loi, de nombreux congres-

SAGA_cs6_pc.indd 400 29/11/2017 12:55:18

sistes s'étaient persuadés que l'on assistait là à la création d'une police politique destinée à faire chanter maris indélicats et amateurs de trafics en tout genre. Avec une telle arme, Roosevelt soumettrait le Congrès à sa guise, s'inquiétait-on. Dans ce climat de défiance, la Chambre des représentants porta un autre coup au département de la Justice en limitant le recours aux agents du Secret Service pour ses enquêtes. Loin d'augmenter, les moyens d'investigation de Charlie étaient au contraire sur le point de régresser. Devant cette attaque indigne, Roosevelt protesta auprès du *speaker* de la Chambre : « Il n'y a pas plus idiote protestation que ce recours à "l'espionnite". Seuls les malfaiteurs doivent craindre nos enquêteurs[4]. » C'était sans doute le problème tant la corruption minait le Congrès. Malgré les protestations du président et de son secrétaire d'État, le Sénat et la Chambre des représentants votèrent massivement l'amendement limitant l'aide du Secret Service au département de la Justice. Pour finir, Bonaparte comme Roosevelt avaient échoué sur toute la ligne. Cependant l'un comme l'autre n'étaient pas hommes à se laisser ainsi manipuler. Convaincus d'agir pour l'intérêt général, ils passèrent outre aux interdictions du Congrès. Avec le soutien total du président, mais dans la plus grande clandestinité, l'*attorney* recruta ainsi pour le compte de son administration neuf anciens agents du Secret Service bientôt rejoints par vingt-cinq autres.

Le 26 juillet 1908, il autorisa pour la première fois leur emploi dans plusieurs enquêtes. Quand il l'apprit, le Congrès somma Bonaparte de se justifier. Allait-il battre sa coulpe ? C'était mal le connaître. Un brin ironique, l'*attorney* expliqua que devant l'« entêtement » des parlementaires il n'avait pas eu d'autre choix que de créer ce bureau. Les protestations redoublèrent contre lui. Déterminé à soutenir son ministre, Roosevelt prit l'opinion publique à témoin. Pourquoi le Congrès refusait-il si obstinément au département de la Justice les moyens d'enquêter ? N'était-ce pas suspect ? Les parlementaires seraient-ils complices des criminels ? Particulièrement habile, l'attaque de Roosevelt fut imparable. L'opinion se retourna et la presse soutint aussi bien le président que Bonaparte, hurlant même au complot parlementariste. Après des semaines de débats houleux, le Congrès céda et accepta le principe d'une police dédiée au département de la Justice. Pour dissiper tout malentendu, Charlie promit un strict contrôle de l'activité de ses agents, s'engageant aussi à ne jamais effectuer de surveillance politique. Les honnêtes gens n'ont pas à craindre la police, affirma-t-il aussi. « On peut surveiller

SAGA_cs6_pc.indd 401 29/11/2017 12:55:18

mes allées et venues. Peu m'importe qu'il y ait quelqu'un au coin de la rue qui surveille où mènent mes pas[5] ! » avait-il coutume de dire. Placés sous la férule du chef enquêteur Stanley W. Finch, les trente-quatre agents très spéciaux commencèrent leurs investigations sur tout le territoire avant même la fin des débats parlementaires. Ce bureau prendra quinze ans plus tard le nom de F.B.I. (Federal Bureau of Investigation) et se développera considérablement sous la houlette de J. Edgar Hoover, son directeur pendant trente-sept années. Le coup de force de Charlie, son 18 Brumaire en somme, fut donc directement à l'origine de la création d'une des plus belles masses de granit jetée sur le sol américain. Aujourd'hui cette administration fédérale emploie 35 000 personnes et les fictions télévisées autour des exploits de ses agents réalisent partout de remarquables audiences.

Une enfance américaine

L'histoire de la branche américaine des Bonaparte débuta cent ans plus tôt, quand au cours d'un bal à Baltimore Jérôme s'était entiché de la fille d'un riche négociant de la ville dénommé Patterson puis l'avait épousée contre la volonté de Napoléon. Quand ce dernier obligea son frère à la répudier, la jeune Elizabeth était enceinte de son premier fils. Empêchée de débarquer sur le continent européen, elle trouva asile à Londres où elle donna naissance le 7 juillet 1805 à Jérôme Napoléon que l'on appellera plus familièrement Bo. Toute réconciliation avec le père de l'enfant étant impossible, elle retourna à Baltimore avec le nouveau-né. Le 2 janvier 1809, elle obtint d'un juge du Maryland l'annulation de son mariage ; au moins pourrait-elle refaire sa vie. Du moins le croyait-elle, car jamais elle ne s'éloignera vraiment des Bonaparte. Jérôme correspondait régulièrement avec elle, lui demandant souvent des nouvelles de Bo, et Napoléon s'intéressa également d'assez près à la famille américaine de son frère cadet. Quand il fut question d'un remariage d'Elizabeth avec un Anglais, l'empereur lui fit verser une rente de 5 000 francs par mois contre sa renonciation à cette union. À ce prix, le petit Bo ne serait pas élevé en terre anglaise. S'il se montra plutôt généreux financièrement avec Elizabeth, Napoléon continua néanmoins de lui fermer les portes du continent. L'épouse

SAGA_cs6_pc.indd 402 29/11/2017 12:55:18

répudiée fut obligée d'attendre la seconde abdication en 1815 de son impérial « beau-frère » pour enfin fouler le sol de France.

Aimant sincèrement l'Europe, au point de la préférer à sa terre natale, elle décida de s'y installer. En 1819, elle inscrivit Bo dans l'une des meilleures écoles de Genève. Avec les Bonaparte, les anciennes crispations n'étaient plus de mise ; Pauline Borghèse l'invita à Rome et la reçut fort aimablement. Au palais Rinuccini, Bo put ainsi faire la connaissance de Madame Mère. Les anciens proscrits de Baltimore étaient désormais si appréciés des Bonaparte que la possibilité d'un mariage entre Bo et l'une des filles de Joseph, Charlotte, fut même évoquée. Si cette idée comblait Elizabeth, en revanche à Baltimore les Patterson protestèrent énergiquement. Probablement avaient-ils conservé un fort mauvais souvenir du premier mariage avec un Bonaparte. Ajoutons qu'à ce moment-là les Bonaparte apparaissaient comme des proscrits avec qui il n'était pas toujours bon de s'afficher. Après cet épisode, Jérôme Napoléon retourna aux États-Unis pour être admis en 1823 à la prestigieuse université de Harvard d'où il sortit diplômé trois ans plus tard. Pendant ses vacances d'été, en 1825, il put enfin rencontrer son père au château de Lanciano, près de Sienne. Attendri par ce jeune homme de vingt ans, l'ancien roi de Westphalie passa toute la belle saison en sa compagnie. Après plusieurs séjours en Europe, Bo épousa à Baltimore Miss Susan May Williams le 3 novembre 1829. Dans la corbeille des mariés, de somptueux présents : ils reçurent 200 000 dollars et le grand-père paternel William leur offrit la demeure cossue de Montrose Mansion. De quoi envisager plutôt sereinement l'avenir. Ce mariage attrista cependant Elizabeth restée en Europe. La première épouse de Jérôme aurait tant aimé que son fils unique convole avec une Bonaparte. Déçue, elle refusa de le féliciter. Un an après le mariage, le 5 novembre 1830, vint au monde le premier enfant du couple, Jérôme Napoléon junior. Considéré comme l'un des citoyens les plus riches et les plus respectables de Baltimore, son père s'essaya avec succès à l'agriculture, devenant propriétaire de grandes terres agricoles. Son succès ne lui fit pas oublier la France qu'il visita à de nombreuses reprises.

En 1853, Napoléon III l'invita à Saint-Cloud, l'appelant même « mon cher cousin ». Par décret impérial, il lui donna ainsi qu'à toute sa famille la nationalité française, ce qui déplut fortement à Plon-Plon et à sa sœur Mathilde, inquiets à l'idée de devoir partager leur héritage à venir avec ce demi-frère devenu soudainement

SAGA_cs6_pc.indd 403 29/11/2017 12:55:18

bien encombrant. Devant leurs protestations, l'empereur rassembla un conseil de famille duquel émergea une solution boiteuse. Si la nullité du mariage de 1803 fut bien reconnue, en revanche le conseil autorisa le premier fils de Jérôme à porter le nom de Bonaparte attendu que « ce nom lui a été donné dans son acte de naissance et de baptême, dans tous les actes de la vie civile, dans les relations du monde et enfin par tous les membres de la famille impériale ; que, dans une telle situation, on ne peut lui enlever le droit de continuer à porter le nom qui ne lui a jamais été contesté ». De fait, ses descendants pourraient s'afficher comme des Bonaparte, au grand dam des enfants légitimes de Jérôme. Comprenant qu'il avait été trop généreux avec les Patterson, l'empereur proposa à son cousin Bo le titre de duc de Sartène contre sa renonciation au célèbre patronyme. En vain. Comme le redoutait Plon-Plon et Mathilde, à la mort de leur père Bo intenta une action en justice pour recueillir une part de l'héritage. Après une longue procédure il fut débouté, puis resta durablement fâché avec son demi-frère et sa demi-sœur. Chez les Bonaparte, on le sait, s'intéresser à la cassette de l'autre fut toujours source de brouilles durables.

Malgré la brouille familiale, après avoir servi dans l'US Army, Jérôme Napoléon II fit une brillante carrière dans l'armée française sous le Second Empire, s'illustrant notamment en Italie et en Crimée avec les épaulettes de colonel. Le second fils de Bo allait-il suivre les pas de son glorieux aîné ? Né le 9 juin 1851 à Baltimore, Charles J. Bonaparte survint plutôt tardivement dans la famille Patterson. Tandis qu'on lui passait ses premières layettes, son frère endossait déjà l'habit militaire à l'académie de West Point. On ne s'explique pas pareille différence d'âge, plus de vingt ans. Avec des parents affichant une belle quarantaine, Charlie fit ses premiers pas à Montrose Mansion dans un environnement donc plutôt mature, ce qui l'influença sûrement. À l'âge de six ans, il fut inscrit dans une école française de la banlieue de Baltimore, tradition oblige. S'il en sortit six ans plus tard avec une parfaite maîtrise de la langue de Molière – il correspondait toujours en français avec son père –, il semble n'avoir jamais cultivé un amour immodéré pour la nation tricolore. Quand son grand-père William Patterson lui lança un jour à la cantonade : « Tu es un *french boy*, Charlie ! », il lui répondit du tac au tac : « *No*, je suis un *american boy* ! » Pour lui, c'était entendu, il était né et resterait américain.

SAGA_cs6_pc.indd 404 29/11/2017 12:55:18

Amoureuse de la bannière étoilée, sa mère Susan influença sans doute le petit Charlie. Dans les études, notre petit Américain était plutôt doué. Le 27 juin 1863, il fut distingué à six reprises pour les matières suivantes, bonne conduite, français, anglais, latin, arithmétique et dessin[6]. Des études, il disait : « Elles ne me fatiguent jamais et sont pour moi comme une récréation permanente[7]. » Pour ce collégien, les plus grands espoirs étaient permis et il ne décevrait pas. À l'automne 1869, il intégra le Harvard College sans la moindre difficulté. L'institution fondée en 1636 à Cambridge, Massachusetts, accueillait depuis toujours la fine fleur de la jeunesse américaine. Travailleur acharné, Charles excellait dans toutes les disciplines, collectionnant les distinctions. En outre, son attitude sur le campus comme en cours apparaissait irréprochable. Son professeur de morale chrétienne, le docteur Peabody, ne tarissait pas d'éloges : « Il n'y a aucun autre élève qui soit à ce point respectueux et honorable, et il n'est certainement personne qui possède autant de capacités et de connaissances que lui[8] », confia-t-il à ses parents. Combien de parents aimeraient recevoir pareille lettre ! Un an après son admission, il apprit la mort de son père, Bo, disparu le 17 juin 1870.

Un puritain en politique

Après deux brillantes années passées au collège, il n'eut aucun mal à accéder à l'université, jetant son dévolu sur la Harvard Law School. Même s'il était la plupart du temps plongé dans ses manuels de droit, Charlie se passionnait déjà pour la politique, militant par exemple contre la réélection du président Ulysses Grant qu'il jugeait d'une « intelligence moyenne ». En classe, il continuait d'éblouir ses professeurs. Preuve s'il en était que l'école conserve un excellent souvenir de cet élève doué, un prix Charles J. Bonaparte fut créé à sa mort en 1922. Le prix *Charles Joseph Bonaparte Scholarship* récompense ainsi depuis cette date les étudiants méritants au sein du *Department of Government* de l'université. Pendant ses années d'étude, notre fort en thème fit aussi la connaissance de sa future femme, Mrs Ellen Channing Day, appartenant à la bonne société du Connecticut. Après une partie de base-ball plutôt enjouée, la prude demoiselle, fille d'un éminent juriste du comté de Hartford, tomba sous le charme de ce « jeune homme élancé, grand et large

SAGA_cs6_pc.indd 405 29/11/2017 12:55:18

d'épaules appelé Bonaparte[9] ». À vingt ans, Charlie affichait déjà une belle assurance. Dans les couloirs de l'université, on pouvait même le confondre avec un professeur confirmé tant il paraissait sûr de lui. Après quatre années de chastes rencontres, il épousa Ellen le 1er novembre 1875. Ils resteront mariés pendant quarante-six ans, jusqu'à la mort de Charlie. Malgré l'amour profond qui les unissait, aucun enfant ne naîtra de cette union.

À l'orée de ses vingt-quatre ans, Charlie devint avocat. Puritain dans l'âme, il menait une existence austère sans céder à la moindre fantaisie. Sa moralité était cependant un handicap de taille pour son métier d'avocat car il ne pouvait mentir ! S'il estimait ses chances de l'emporter trop faibles, il refusait l'affaire, répugnant à facturer des honoraires à une personne dans la gêne ou pour une cause perdue d'avance. Adepte du parler-vrai, il inquiétait plus ses clients qu'il ne les rassurait. Comme client de son cabinet, il ne fallait point attendre de réconfort, mais un langage de vérité souvent difficile à entendre et propre à faire fuir ceux qui patientaient dans sa salle d'attente. En revanche, sa générosité n'était pas à démontrer. Dès qu'une cause lui paraissait juste, il n'hésitait pas un seul instant à la défendre. Et pour toute rémunération, le sourcilleux Bonaparte se contentait alors de la satisfaction du devoir accompli. Avec de tels principes, Charlie ne roulera jamais sur l'or. À la barre, il se révéla un adversaire coriace, déterminé, imprévisible et sûr de lui. Aux effets de manche, ce bretteur du verbe ajoutait souvent l'humour, pour la plus grande joie de ceux qui l'écoutaient. Impassible qu'il gagne ou qu'il perde, il affichait toujours à la barre un sourire au naturel désarmant. Pointilleux et doté d'une mémoire exceptionnelle, ses plaidoiries étaient toujours convaincantes et précises, ce qui lui valait l'admiration de ses collègues et la sympathie de ses clients.

Parmi ceux qui franchissaient la porte de son cabinet, il n'était pas rare de croiser des personnages hauts en couleur, dignes de figurer dans un western spaghetti de Sergio Leone. Intéressons-nous par exemple à sa première cliente, Mrs Melissa Smith. Les terres que possédait cette femme courageuse en Caroline du Nord étaient illégalement occupées, ce qui l'empêchait non seulement d'en revendiquer la propriété, mais aussi de recourir à la force publique pour en chasser les résidents hors la loi. Après une rapide discussion, Charlie lui suggéra de faire justice elle-même, la loi américaine l'autorisant à manier la gâchette comme elle l'entendait sur

SAGA_cs6_pc.indd 406 29/11/2017 12:55:18

ses terres. Enchantée par ce précieux conseil, l'intrépide Melissa prit sans tarder la diligence armée de deux pistolets. Arrivée en Caroline du Nord, elle profita de l'absence de ses occupants illégaux partis prier à l'église pour s'installer dans sa propriété, fusil à l'épaule. Quand la messe prit fin, les imprudents pécheurs se retrouvèrent face à un sosie de Calamity Jane manifestement prêt à ouvrir le feu s'ils bougeaient une oreille. Impressionnés, ils décampèrent aussitôt. Justice était rendue ! Dans les années qui suivirent, Charlie resta très proche de Melissa, l'aidant même financièrement à plusieurs reprises. Pour peu que l'on soit droit dans ses bottes, on avait tout à gagner à fréquenter ce Bonaparte-là.

Quand fut fondée en 1881 la National Civil Service Reform League, une organisation non gouvernementale qui se proposait notamment de traquer la corruption parmi les fonctionnaires fédéraux, notre avocat y adhéra aussitôt. Au sein de cette organisation, il allait prendre une autre dimension et surtout rencontrer le futur président des États-Unis, Theodore Roosevelt. Réunis pour une enquête que dirigeait Teddy, ce dernier apprécia aussitôt le travail méthodique et sans concessions du *fighting lawyer* Bonaparte. Ensemble, ils mirent fin aux petits arrangements délictueux des fédéraux de Baltimore. Après cette enquête réussie, Charlie vit progresser sensiblement le nombre de ses ennemis parmi les milieux affairistes. Indifférent aux attaques, imperturbable, il continuait son bonhomme de chemin, sourire aux lèvres et le flegme presque insultant. Son assurance qui en exaspérait plus d'un lui valut le surnom d'*imperial peacock*, le paon impérial. Quelques années plus tôt, en 1884, il avait aussi hérité d'un autre sobriquet, celui de *Souphouse Charlie*, « Charlie soupe populaire », à cause d'une comparaison plutôt maladroite qu'il avait faite lors d'un discours prononcé contre l'école publique : « Pour l'État, assurer l'instruction publique serait aussi ridicule que d'ouvrir des soupes populaires ! » Notre puritain ne pouvait concevoir que l'instruction comme la charité échappe aux institutions religieuses. Ce surnom peu enviable de *Souphouse Charlie* lui collera obstinément à la peau durant toute sa vie publique.

Une vie publique qui justement allait prendre une autre dimension avec l'ascension de Teddy Roosevelt. Vice-président élu en 1900, ce dernier succéda l'année suivante au président McKinley tombé sous les balles d'un anarchiste. En arrivant à la Maison-Blanche, son nouveau locataire n'oublia pas son vieil ami Bonaparte, le nommant à la commission des affaires indiennes puis conseiller

SAGA_cs6_pc.indd 407 29/11/2017 12:55:18

spécial en charge des affaires de corruption. À Washington, auprès de Teddy, Charlie gagnait en importance. Tôt ou tard, il serait secrétaire d'État. En 1904, pour la réélection de son complice et ami, il fit une brillante campagne à Baltimore, devenant même le seul grand électeur républicain désigné par les habitants du Maryland. Le 8 novembre 1904, Roosevelt triompha, remportant facilement le vote populaire comme celui des États. Après cette belle victoire, son ami Bonaparte espérait être nommé au gouvernement, ambitionnant la place d'*attorney* général. Compte tenu de son expérience et de son engagement, cette désignation paraissait logique. Mais, contre toute attente, il se vit offrir un autre portefeuille, celui de secrétaire d'État à la Marine. Surpris, notre Bonaparte demanda à son ami les raisons de son choix. À mots couverts, le président lui fit comprendre qu'il valait mieux attendre encore un peu avant de prendre les rênes de la justice américaine. À la Marine, Charlie apprendrait à diriger une administration, une expérience utile pour mieux diriger ensuite le département qu'il convoitait. Séduit par l'argument, il accepta le poste.

Dans la presse, la nouvelle de sa nomination fit sensation : un Bonaparte au poste de secrétaire d'État à la Marine ! Pour les caricaturistes, l'occasion était trop belle. Publié au lendemain de sa nomination, un *cartoon* burlesque imagine un dialogue entre Napoléon I^er^ et Roosevelt. Le président : « J'ai fait votre petit-neveu secrétaire d'État à la Marine. » L'empereur : « J'espère qu'il fera mieux que je ne l'ai fait avec ma marine ! » Régulièrement, Charlie fut ensuite croqué sous les traits de son grand-oncle, ce qui n'était pas toujours à son avantage. À peine avait-il prêté serment devant le président que les ennuis commencèrent. Le 21 juillet 1905, l'USS *Bennington* explosa en rade de San Diego. Le bilan humain fut catastrophique : soixante-six marins périrent dans l'accident. Devant ce désastre, le nouveau secrétaire d'État pointa du doigt la responsabilité du capitaine du navire et de son enseigne de vaisseau, les accusant publiquement devant une cour martiale de négligences. Dans les cercles navals où l'on avait plutôt l'habitude de laver son linge sale en famille, l'attitude du secrétaire d'État choqua. Comme à son habitude, ce dernier ignora les critiques, mais en définitive il perdit la partie car les marins furent acquittés. Il venait de commettre sa première erreur.

D'autres suivirent, à l'exemple de la malencontreuse affaire de l'USS *Constitution*, une vieille frégate qu'il aurait bien aimé voir

SAGA_cs6_pc.indd 408 29/11/2017 12:55:18

disparaître. Le secrétaire d'État ne voyait pas l'utilité de conserver un navire datant de 1797 et retiré du service depuis 1881. Aussi il proposa de s'en servir comme cible de tir avant qu'il ne soit envoyé par le fond. Mais l'USS *Constitution*, dernier bâtiment baptisé par George Washington, restait un symbole fort de l'indépendance américaine. À Boston, on protesta vigoureusement contre ce Bonaparte prêt à tous les sacrilèges. Un richissime homme d'affaires leva une souscription pour que la frégate soit sauvée. Le flot de protestations poussa le Congrès à voter des fonds pour sa conservation et l'USS *Constitution* devint un musée flottant. À nouveau, Charlie fut contraint de baisser pavillon. Malgré quelques maladresses, il réalisa toutefois avec autorité au sein de son département un travail considérable, mettant notamment un terme à la gabegie qui y régnait. Mais, peu à l'aise au milieu des marins et sans doute affecté par les échecs publics qu'il avait subis, le secrétaire d'État était prêt à jeter l'éponge. Comprenant son désarroi tout en estimant qu'il était temps de mettre fin à son apprentissage ministériel, Roosevelt lui confia une autre mission, bien plus dans ses cordes. En décembre 1906, à l'âge de quarante-cinq ans, il devint le nouvel *attorney* général des États-Unis.

Bonaparte contre Rockefeller

Notre partisan de l'ordre ne pouvait rêver mieux. À lui désormais de diriger l'action publique contre ceux qui bafouaient les lois fédérales. Pour cette place, personne n'était plus légitime que cet incorruptible. Travailleur acharné, il étudia avec application l'ensemble des dossiers et procédures en cours. Au département de la Justice, on avait rarement connu un patron aussi impliqué. Devant la Cour suprême, il fit plaider pas moins de 560 affaires, rédigeant en personne près de 138 avis. Quarante-neuf fois il se présenta seul à la barre pour mener l'accusation. Comme vingt ans plus tôt à Baltimore, son verbe assuré impressionnait ses adversaires. Dans la lutte ardue que menait alors l'État fédéral contre les trusts, il sera un précieux renfort. Depuis la fin du XIX^e^ siècle, l'Amérique capitaliste faisait la part belle aux monopoles. Malgré le *Sherman Act* de 1890 visant à limiter les activités anticoncurrentielles des grands groupes, les géants du pétrole, du tabac, des chemins de fer ou encore de l'acier défiaient l'État fédéral, continuant impu-

SAGA_cs6_pc.indd 409 29/11/2017 12:55:18

nément de régner en maître sur leurs marchés respectifs. En outre, pour conforter leurs positions, les firmes en question (Standard Oil, Tobacco, Union Pacific, etc.) recouraient à des méthodes peu reluisantes et corrompaient à tout va. Pour Roosevelt et Bonaparte, cette situation absolument intolérable devait cesser au plus vite. Mais face à eux, un adversaire particulièrement coriace n'entendait pas se laisser impressionner. Son nom : John Davison Rockefeller. Il était alors l'homme le plus riche du monde. Le magnat du pétrole trustait (à près de 90 %) la distribution de l'or noir sur le continent américain en violation de toutes les lois fédérales. Contre Rockefeller, le combat de l'*attorney* Bonaparte ressemblait à celui de David contre Goliath. Un seul mot d'*Uncle John* suffisait à faire trembler Wall Street. Probablement personne n'a concentré entre ses mains autant de pouvoir économique et financier dans l'histoire moderne. Pour s'attaquer à l'empire Rockefeller, le département de la Justice mobilisa des moyens d'enquête exceptionnels : 1 374 pièces à conviction furent rassemblées et 444 témoins auditionnés. Le dossier était accablant pour *Uncle John*. Le 2 août 1907, le sémillant et cynique homme d'affaires perdit la première manche, écopant d'une amende record de 29 millions de dollars, mais une crise boursière suspendit un moment la procédure. Pour éviter à Wall Street de sombrer, Rockefeller fut ménagé en coulisse. La justice américaine allait-elle perdre sur tapis vert ?

Jamais Charlie n'avait perdu une procédure. Contre l'emblématique *Uncle John*, il n'était pas question de connaître la défaite. Dans le train qui le menait chaque jour de Baltimore à Washington – il refusait de passer ses nuits dans la capitale fédérale –, l'*attorney* examinait et réexaminait les milliers de pages du dossier Rockefeller. Pour mieux déstabiliser son adversaire, il n'était pas rare qu'il change de stratégie à la dernière minute. Avec l'effet de surprise dans sa manche, il était capable de renverser le cours d'un procès, transformant en triomphe une cause *a priori* perdue d'avance. Et tandis que ses adversaires la mine déconfite voyaient leurs derniers espoirs s'envoler, Charlie rayonnait, narquois, terminant son éclatante démonstration par un trait d'humour ravageur. Comme une dernière flèche à l'endroit de ceux qui l'avaient défié. Le 20 novembre 1909, c'est un *Uncle John* à la mine sombre qui se présenta devant ses juges. D'ordinaire goguenard, le magnat n'en menait pas large. La cour fédérale de Saint Louis prononça un verdict sévère à son encontre. La Standard Oil était jugée coupable

SAGA_cs6_pc.indd 410 29/11/2017 12:55:18

d'avoir violé la loi antitrust et Rockefeller sommé de démanteler son empire en se séparant de ses trente-sept filiales. Même s'il n'était plus *attorney* général – il avait quitté le département de la Justice depuis le 4 mars, après la fin du second mandat de Roosevelt –, notre Bonaparte savourait son triomphe. Son acharnement avait payé. Seize mois plus tard, la Cour suprême confirmera la sentence du tribunal de Saint Louis. L'une des plus grandes affaires antitrust de l'histoire américaine s'acheva ainsi sur une belle victoire de l'État fédéral contre celui que l'on croyait invincible, même si ce triomphe était plus symbolique que vraiment gênant pour Rockefeller*.

Avec le même engagement, l'habile petit-fils de Jérôme s'était joué du Congrès pour créer une police au service du département de la Justice. Grâce à son entente parfaite avec Roosevelt, l'État fédéral se renforça, abordant ainsi le nouveau siècle en bien meilleure posture que quelques années plus tôt. Sous la direction du chef enquêteur William Finch, les premiers *G Men* (argot américain pour *governmental men*, agents spéciaux du gouvernement) de Charlie Bonaparte commencèrent à traquer dès 1908 les fraudeurs bancaires, les magnats trop gourmands, les escrocs patentés, les fonctionnaires indélicats, les requins de l'immobilier ou les faussaires de génie. Les missions d'abord limitées du B.O.I. (Bureau of Investigation) furent, malgré les premières réticences du Congrès, progressivement étendues à partir de 1910. Charles J. Bonaparte avait planté là une graine qui ne cessera de pousser, au point de réglementer de larges pans de la vie américaine. En mars 1909, quand l'administration Roosevelt acheva son mandat, Charlie regagna ses pénates avec la satisfaction du devoir accompli. S'il continua de militer et de s'engager pour Teddy – qui songea un moment à se représenter en 1912 –, sa vie publique était désormais derrière lui. À Baltimore, notre puritain retrouva une existence paisible, continuant de s'éclairer à la bougie et préférant les cahots de son fiacre aux moteurs des automobiles. Le progrès n'entrerait jamais chez lui. Ses domestiques comme son cocher, coiffés d'un haut-de-forme en soie galonnée d'or, arboraient

* L'empire Rockefeller ne fut en vérité démantelé qu'en apparence. *Uncle John* conserva une minorité de blocage dans la plupart des sociétés qu'il céda. En outre, la vente des actions décupla la fortune du magnat du pétrole et les cours s'envolèrent à Wall Street. Après cet épisode, Rockefeller devint ainsi le premier milliardaire en dollars de l'histoire mondiale, confortant son titre d'homme le plus riche du monde et même de tous les temps.

SAGA_cs6_pc.indd 411 29/11/2017 12:55:19

fièrement la livrée noir et rouge de la famille Bonaparte-Patterson. Ils appréciaient tous cet avocat bonhomme, prévenant et toujours d'humeur égale.

S'il était fier de ses origines, Charlie ne fut jamais un amateur de reliques napoléoniennes. Dans sa demeure cossue de Bella Vista à l'élégant style colonial, quelques bustes, portraits et miniatures visibles au salon du second étage rappelaient toutefois son illustre ascendance. À aucun moment il n'eut l'envie de se rendre en France. Patriote sincère, son cœur ne vibrait que pour les États-Unis. En 1914, quand la Première Guerre mondiale ravagea l'Europe, il regretta profondément l'inaction de son pays. Comme son ami Teddy, il ne comprenait pas la neutralité des États-Unis, la jugeant même dangereuse et injuste. Un pays de 100 millions d'habitants aux ressources naturelles si généreuses et à la santé économique florissante ne devait pas rester l'arme au pied, estimait-il. Malgré sa retraite, il n'en continuait pas moins de faire connaître par voie de presse ses opinions tranchées. L'homme n'avait rien perdu de ses convictions. La mort vint le surprendre à l'été 1921, le 28 juin, à l'âge de soixante-dix ans. Une grande partie de sa fortune fut ensuite léguée à des institutions catholiques de charité par son épouse dévouée et sa collection napoléonienne, héritée de ses parents, donnée à la société historique du Maryland où elle se trouve toujours. Son frère, Jérôme Napoléon II, disparu en 1893, eut deux enfants, Louise Eugénie et Jérôme Napoléon Charles. Le nom des Bonaparte-Patterson s'éteindra avec ce dernier, mort sans postérité en 1945. Sa sœur épousa le 29 décembre 1896 Adam Gottlob Carl von Moltke-Huitfeldt, d'ascendance danoise, avec lequel elle eut cinq enfants. Leurs descendants sont aujourd'hui les seuls héritiers de cette incroyable saga américaine des Bonaparte.

SAGA_cs6_pc.indd 412 29/11/2017 12:55:19

XV

Marie, la névrosée

Qui ne rêverait pas d'une vie à la Marie Bonaparte, descendante d'une illustre lignée, fille de prince passionné et passionnant, épouse d'un séduisant prince de Grèce et intime de Freud ? Une existence assurément enviable, sauf à passer de l'autre côté du miroir. Que découvre-t-on dans l'ombre de son intimité ? Une souffrance aiguë, immense, de celles qui submergent une vie. Ne pas sombrer, trouver une bouée fut pour cette princesse une quête incessante. Sa dérive commença très tôt. Elle se serait tragiquement terminée si une main amie ne l'avait pas retenue. Il est en effet des rencontres qui changent une vie. Pour Marie, elle intervint le 30 septembre 1925. Juste à temps.

Depuis plusieurs semaines, le complice de Sigmund Freud, le docteur Laforgue, insistait pour que le maître de la psychanalyse consente à recevoir l'une de ses meilleures amies, princesse de son état. Mais celui-ci renâclait à l'idée de prendre un nouveau patient. Éclectique dans ses choix, il n'ouvrait son carnet de rendez-vous qu'à ceux qu'il suivait depuis longtemps, plutôt riches de préférence. En outre, celle qui demandait à le voir exigeait de passer au moins deux heures avec lui tous les jours sur une période allant de six à huit semaines. Pour céder à ses exigences, Freud voulait être certain que cette princesse présentât un cas psychanalytique du plus haut intérêt, lui permettant de faire progresser sa science. Sans but sérieux pour son analyse, il refuserait tout net. Sans garantie de succès, Laforgue persévéra dans sa demande : « Elle a selon moi un complexe de virilité prononcé et d'autre part de nombreuses

difficultés dans la vie, si bien que l'analyse serait de toute façon indiquée[1]. » De son côté la princesse prit la plume pour l'assurer de la sincérité de sa démarche et lui promit de faire le meilleur usage de son enseignement. En son for intérieur, elle souffrait atrocement. Le mal qui la rongeait était sur le point de la détruire : « La vie m'apparaît atrocement encombrée. Je ne me sens pas à la hauteur pour lui faire face. […] Je suis fatiguée, fatiguée… J'ai pitié du monde entier et m'en laisserais dévorer. Je voudrais être un tant soit peu barbare. Mais je ne le suis qu'au-dedans ! Ça ne sort pas[2] ! » confia-t-elle tourmentée à Laforgue. Elle se croyait perdue : « Je crains que les murs autour de mon âme, malgré vous, malgré Freud que j'espère bien voir à l'automne, ne s'écroulent que bien tard[3] ! » Sa vie chaotique était dévastée par un mal sournois depuis son enfance. Mais lequel ?

Malgré ses premières réticences, Freud accepta de la recevoir à la saison des feuilles mortes. Rencontrer une princesse était après tout flatteur. Et puis, outre le prestige, il la savait riche. Sur le plan financier, l'après-guerre avait été plutôt difficile pour lui. En juillet 1925, il fit donc savoir à la princesse qu'il pourrait l'admettre dans son cabinet fin septembre. Le maître l'ignorait encore, mais il était sur le point de mener « l'une des cures les plus réussies de toute l'histoire de sa pratique[4] ». Après un séjour dans le midi de la France pour soigner ses « difficiles douleurs au bas-ventre », Marie Bonaparte prit le chemin de Vienne. Même si elle était impatiente de connaître enfin celui dont toute l'Europe parlait, le voyage lui fut pénible : « J'étais très déprimée hier soir en arrivant au bout du superbe mais interminable couloir du Vorarlberg et du Tyrol qui vous sépare du reste du monde », écrit-elle à Laforgue[5]. Une fois installée dans le meilleur hôtel de la ville, l'hôtel Bristol, à deux pas de l'Opéra, elle jugea pourtant son appartement « lugubre ». Tout lui paraissait morne, désespérant. Son chemin de vie semblait sur le point de s'achever quand elle changea de toilette, la mine triste, pour se rendre au n° 19 de la *Berggasse*.

Après quelques instants passés dans une salle d'attente fort modeste, assise sur un siège au tissu rouge élimé, elle entra dans le pittoresque cabinet de Freud. Peuplée d'antiquités, la plupart africaines, la pièce respirait le tabac froid des cigares que le maître aimait fumer sans discontinuer tandis qu'il recevait. À ses pieds reposait sagement un magnifique berger allemand répondant au nom de Wolf. Après de rapides salutations, le maître invita Marie

SAGA_cs6_pc.indd 414 29/11/2017 12:55:19

à prendre place sur le divan. Lors de ses entretiens, il parlait lui-même beaucoup, préférant capter l'attention de ses patients plutôt que de garder le silence. Au cours de longs soliloques, il confiait ses tracas du moment, se montrant toujours très disert quand il s'agissait d'évoquer sa propre personne. Entre lui et sa *Prinzessin*, comme il finit par l'appeler affectueusement, une véritable complicité se noua presque d'instinct. L'analyse n'en serait que meilleure. Au fil des séances, Freud s'inquiéta même de cette proximité : « J'offre ma confiance et ensuite je suis déçu. Peut-être que vous me décevrez aussi[6]… », lui dit-il. Les mains dans les siennes, « Mon cher ami, non, je ne vous décevrai pas », lui promit-elle. Jamais leur amitié ne se démentirait, l'un et l'autre tiendraient parole.

Il ne fallut pas longtemps à Sigmund Freud pour comprendre que sa nouvelle amie était hantée par sa sexualité. Souffrant de frigidité, elle recherchait éperdument une solution à sa féminité défaillante, quitte à se faire opérer par tous les charlatans de l'époque. À la douleur de l'opération et de ses suites s'ajoutait la déception, aucune opération ne pouvait la guérir. Avec Freud, trouverait-elle enfin « le pénis et la normalité orgastique[7] » ? Au cours de l'analyse, la conversation devint rapidement impudique. Si Freud n'était nullement gêné par les propos crus de sa *Prinzessin*, il la pria cependant de ne pas s'exhiber devant lui. Émoustillée par leurs échanges, Marie avait tendance à s'effeuiller un peu facilement. Plus sagement, pendant l'analyse, elle remit à Freud ses manuscrits d'enfance qu'elle appelait *Cinq cahiers*. En les parcourant, il remarqua que ses écrits étaient, selon lui, truffés de références phalliques. Au cours de ses nuits agitées, un rêve revenait sans cesse hanter le sommeil de notre Bonaparte. Ce songe la ramenait à l'âge de deux ans dans son berceau. Près d'elle, un couple faisait passionnément l'amour. À peine sa patiente avait-elle terminé de se confier que Freud lui certifia qu'elle n'avait pas rêvé la scène mais l'avait bel et bien vécue. Enfant, elle aurait assisté bien malgré elle à ce que la psychanalyse appelle la « scène primitive », d'où ses blessures névrotiques. À ces mots, la princesse haussa les épaules, la chose était impossible. Sa mère mourut peu après sa naissance et le veuvage de son père s'accompagna d'une irréprochable chasteté.

Puis, en se remémorant ses années d'enfance, Marie se rappela la présence dans la maison familiale de sa nourrice surnommée affectueusement Nounou et d'un certain Pascal qui s'occupait des chevaux. Auraient-ils été amants ? Pour en avoir le cœur net, elle décida

SAGA_cs6_pc.indd 415 29/11/2017 12:55:19

de mener l'enquête. De retour à Paris, elle s'empressa de retrouver Pascal. À ses questions indiscrètes, le vieil homme de quatre-vingt-deux ans parut soudainement gêné aux entournures. À force de le presser, elle obtint une réponse. Pascal avoua sa liaison torride avec Nounou. En effet, ils s'aimèrent dans sa chambre, à l'écart de leurs maîtres, mais devant elle. Pour l'endormir, sa nourrice lui servait du sirop de Flon avant de s'offrir à Pascal. La dose de sirop ne devait pas être suffisante pour que Marie dorme d'un sommeil profond. Cette vision dérangeante pour une jeune enfant l'avait à la fois pervertie et frustrée. La petite « voyeuse » en fut marquée à tout jamais. Après cette découverte, la psychanalyse fut pour elle comme une révélation : « L'analyse est la chose la plus "empoignante" que j'ai jamais faite », confia-t-elle enthousiaste à Laforgue tandis que ses démons intérieurs paraissaient s'éloigner. Après des années de souffrance, une autre vie commençait pour elle. Enfin, elle avait trouvé un but à son existence.

Petite-fille d'un assassin

Le mariage du deuxième frère de Napoléon, Lucien, avec Alexandrine de Bleschamp fut on le sait particulièrement prolifique. Huit enfants naquirent de cette union, dont un prince Pierre Napoléon qui vint au monde le 11 octobre 1815 à Rome, la terre de refuge des Bonaparte. Le sixième rejeton du prince de Canino se révéla rapidement être un exalté. À treize ans, il faillit occire avec un couteau l'aubergiste qui l'empêchait de conter fleurette à une soubrette de son établissement. Deux ans plus tard, en Toscane, pendant les événements de 1830, il fit le coup de feu aux côtés des libéraux. Inquiet pour sa vie, son père ne trouva rien de mieux que de le faire arrêter pour, disait-il, le protéger contre lui-même. Mais, aussitôt relâché, Pierre voyagea vers les Amériques où il se mit à partager l'existence aventureuse du général Santander, héros de l'indépendance colombienne. Après avoir frôlé la mort à cause d'une fièvre exotique, il fit son retour en Europe et conspira contre le Saint-Père. Tandis qu'il était sur le point d'être arrêté à Rome, place de Canino – cela ne s'invente pas –, il poignarda mortellement un lieutenant de la garde pontificale, ce qui lui valut d'être condamné à mort. Malgré son courroux envers lui, Lucien intervint auprès du pape, obtenant que sa peine soit commuée en détention à vie. Ensuite,

SAGA_cs6_pc.indd 416 29/11/2017 12:55:19

il fut amnistié, à condition de ne jamais plus remettre les pieds dans la Ville éternelle. Il tint parole puis s'installa dans les Ardennes belges où il put s'adonner sans retenue à sa passion, la chasse.

Après le départ de Louis-Philippe en 1848, il fut élu membre de l'Assemblée constituante, mais sa soif d'action le fit rapidement déserter les bancs trop sages de l'hémicycle. Sous le soleil algérien, il pourchassa les rebelles à l'autorité française, s'illustrant avec bravoure dans les combats qui réduisirent la poche de résistance de Zaatcha. Rentré en France sans autorisation, il sollicita un poste d'ambassadeur auprès de son cousin, le prince-président. En vain car Louis-Napoléon, qui connaissait son caractère, n'avait aucune envie de voir sa diplomatie compromise par cette tête enragée. De dépit, il se retira en Corse avec Éléonore Justine Ruflin, que l'on appelait familièrement Nina, qu'il venait d'épouser en secret. D'emblée, cette dernière fut détestée par sa belle-mère, car elle avait le tort d'être issue d'un milieu modeste. Que son fils Pierre épouse la fille d'un ouvrier l'horripilait, tout comme Louis-Napoléon du reste. Tout à son bonheur avec Nina, le prince Pierre ignora la vindicte familiale. Quinze ans après la bénédiction nuptiale, ils se marièrent civilement le 2 octobre 1867. Mais restait encore à obtenir l'approbation de l'empereur qui seul pouvait, selon les statuts de la famille impériale, approuver une union regardant un Bonaparte. Elle ne vint jamais. Comme son père avant lui, le prince Pierre refusa de se séparer de sa femme, quitte à subir le courroux impérial. Aux Tuileries, on l'ignorait superbement. Le jour du mariage de l'empereur, il fut carrément oublié par le protocole impérial (ainsi que le prince Murat d'ailleurs) : « La cérémonie allait commencer et tout le monde se dirigeait vers la salle du trône, mais comme Pierre et Murat n'avaient pas de place désignée, tout le monde passait avant eux. Alors restant les derniers, Pierre dit à un huissier : Est-ce que le chien du concierge n'est pas là, pour qu'il puisse passer aussi avant nous[8] ? », rapporte Nina dans ses Mémoires.

Après un long séjour en Corse occupé à chasser le mouflon ou le lièvre dans le maquis, il refit parler de lui. À chaque fois que le nom Bonaparte était attaqué dans la presse, il publiait des tribunes enragées contre les auteurs sacrilèges. Avec plusieurs journaux républicains, la querelle s'envenima et Pierre provoqua en duel leurs patrons. Le 10 décembre 1870, il reçut à son domicile deux hommes se présentant comme les témoins de l'un de ses futurs adversaires. Une dispute éclata. Pierre sortit son revolver et tua l'un des deux

SAGA_cs6_pc.indd 417 29/11/2017 12:55:19

hommes, Victor Noir, que la presse désignera ensuite comme journaliste pour mieux faire pleurer dans les chaumières. Qui avait provoqué qui ? On l'ignore encore. Aussitôt après les coups de feu, Pierre et Nina se retranchèrent dans leur domicile du 59 de la rue d'Auteuil : « On cacha les enfants sous le lit, puis on attendit les événements. Pendant ce temps, Pierre avait fait fermer toutes les portes de la maison, sauf celle donnant sur le grand escalier ; et là, tous deux armés de nos fusils, nous attendions les assaillants, prêts à faire feu sur ceux qui entreraient les premiers, et voulant nous défendre jusqu'au bout. Comme j'avais l'habitude des armes, ayant toujours chassé avec mon mari, je ne craignais rien[9] », se souvint fièrement Nina. Aucun assaillant ne se présenta, mais la police vint arrêter Pierre qui fut incarcéré. Ce meurtre causa une grande émotion dans l'opinion publique, au point qu'au sein du gouvernement on se mit à redouter une émeute, voire une révolution. Cet acte odieux jetait un voile sombre sur la réputation de toute la famille impériale. Pierre Bonaparte fut néanmoins rapidement acquitté, à condition qu'il renonce à vivre en France. Deux meurtres sanctionnés seulement par deux exils !

Réfugié à Bruxelles, le prince assassin épousa pour la troisième fois Nina le 14 novembre 1871. Reconnue juridiquement, cette dernière union permit enfin à son épouse de porter le nom de Bonaparte et d'être reconnue comme une princesse. Et surtout, les enfants du couple devenaient des enfants légitimes, un véritable soulagement pour leurs parents. Peu après d'ailleurs, le couple se sépara et le prince, incorrigible amateur du beau sexe, se consola dans les bras d'une servante. Il mourut le 8 avril 1881 dans un hôtel de Versailles avec dans ses bagages pas moins de trente-trois pistolets et une dizaine de fusils. La destinée pour le moins tourmentée de son grand-père inspira vers la fin de sa vie cette curieuse réflexion à Marie Bonaparte : « J'aimais les assassins, ils me semblaient intéressants. Mon grand-père n'en avait-il pas aussi été un quand il tua un journaliste Victor Noir[10] ? » Provocante, elle ajouta : « Et mon arrière-grand-oncle Napoléon, quel assassin monumental ! »

Nina avait eu deux enfants du prince Pierre : un fils prénommé Roland, venu au monde le 19 mai 1858, et une fille, Jeanne, née en 1861. Après sa séparation d'avec Pierre, elle s'installa à Londres dans une certaine gêne, étant obligée de tendre la sébile à une belle-famille qui ne la portait pas dans son cœur. À force de volonté, elle trouva néanmoins de quoi assurer l'éducation coûteuse de ses deux

SAGA_cs6_pc.indd 418 29/11/2017 12:55:19

enfants. Dans l'épreuve, elle se révéla être une maîtresse femme. De retour à Paris, elle fit intégrer l'École militaire de Saint-Cyr à son fils Roland. Il en sortira parmi les premiers. Appliqué et réfléchi, Roland préférait de loin le calme des salles d'étude au fracas des armes, et ce malgré sa formation d'officier. Le contraire de son père en vérité. Pourtant, l'emprise que possédait Nina sur ce fils ne se démentira jamais. Une « vraie femme phallique » dira d'elle sa petite-fille Marie. Après la belle réussite scolaire de Roland, elle se mit en tête de lui trouver une épouse, mais on ne se bousculait guère au 17, rue de Grenelle où elle vivait avec ses deux rejetons, boudée par la famille Bonaparte et l'aristocratie. Si aucun mariage avec une princesse ou une marquise n'était envisageable, peut-être pourrait-elle convaincre une famille fortunée de s'intéresser à Roland ?

Elle trouva la perle rare en la personne de Marie-Félix Blanc. Son père, que l'on surnommait le « magicien de Monte-Carlo », avait fait fortune grâce aux tables de jeux monégasques, non point en tentant sa chance à la roulette, mais en ayant opportunément racheté un casino de Monte-Carlo alors en pleine déshérence. Son épouse, Marie Blanc, fut même à l'origine de la construction du fameux Hôtel de Paris. Bref la famille avait le portefeuille bien rempli et la dot de Marie-Félix se comptait en centaines de milliers de francs. Avec de tels atouts, les prétendants ne manquaient pas, ce qui faisait sourire Nina : « Chez Mme Blanc, c'était depuis longtemps une course au clocher pour le mariage[11]. » Pour Roland et sa mère, tous deux désargentés et cupides, l'innocente Marie-Félix représentait une véritable aubaine. Séduite à l'idée de marier sa fille à un Bonaparte, Marie Blanc dépensa sans compter pour ce mariage. Le 17 novembre 1880, le petit-fils de Lucien épousa la descendante du « roi de Monaco » en l'église parisienne de Saint-Roch, là même où en 1795 le général Bonaparte avait dispersé les émeutiers royalistes. Aussitôt l'« affaire » conclue, Roland et Nina évitèrent astucieusement la fête donnée par Marie Blanc dans son château d'Ermenonville puis conduisirent une Marie-Félix apeurée dans leur maison de Saint-Cloud. Le piège venait de se refermer sur la jeune mariée. Désormais, elle serait l'otage de ces Bonaparte aux doigts crochus. Sans cesse humiliée par son mari et sa belle-mère, la jeune femme crut cependant que la naissance d'un enfant pourrait apporter un peu de joie au sein de ce sinistre foyer.

À l'automne 1881, ses vœux furent exaucés et elle tomba enceinte. Mais elle n'était pas au mieux. Chaque matin, ses mouchoirs deve-

SAGA_cs6_pc.indd 419 29/11/2017 12:55:19

naient de plus en plus rouges de son sang. Elle était atteinte de la tuberculose. Comprenant sans doute que sa bru avait de bonnes chances de disparaître, Nina la convainquit de rédiger un testament en faveur de son fils bien-aimé. Tout à sa joie de porter un enfant, la princesse Roland s'exécuta en toute innocence pour la plus grande satisfaction des rapaces qui l'entouraient. Elle venait ainsi de déshériter sa mère, la prodigue Mme Blanc, et pour partie l'enfant à naître. Le 2 juillet 1882, elle accoucha d'une fille prénommée Marie à la santé excellente : « Bébé tête toujours comme un petit loup et profite en conséquence[12] », écrit-elle soulagée à Nina. Les joies de la maternité furent bien courtes pour cette parturiente à la blancheur cadavérique. Un mois plus tard, elle succomba à une embolie. Le soir de sa mort, Nina cachait bien sa peine : « En a-t-il de la chance, Roland ! à présent, toute la fortune est à lui ! » s'exclama-t-elle. Restait cependant l'enfant, celle que l'on appelait Mimi vite confiée aux soins d'une nounou amatrice de bonne chère et de vin rouge. Elle était bien la seule à s'intéresser à Marie. Tandis qu'elle faisait ses premiers pas, son père était parti en Norvège étudier les Lapons et sa grand-mère l'ignorait superbement. À l'âge de trois ans, Mimi connut une nouvelle résidence au 22, Cours-la-Reine, toujours à Saint-Cloud, dans une maison que l'on disait avoir été bâtie par François I^er^ pour l'une de ses favorites, la duchesse d'Étampes. Couvé par sa mère, le jeune veuf Roland – il n'avait que vingt-quatre ans – se réfugia dans l'étude et multiplia les voyages. Orpheline de mère, Mimi ne comprenait pas l'attitude froide de ce père si distant qui pour seules sorties ne lui offrait que des avant-premières scientifiques*. À n'en pas douter, elle espérait mieux.

Premier amour, premières souffrances

Privée de sorties par cette grand-mère revêche, la recluse Mimi ouvrit ses cahiers d'écolier pour consigner ce qu'elle-même appellera des « bêtises ». De sept à dix ans, elle remplira de sa fine écriture cinq cahiers mêlant historiettes imaginaires et impressions diffuses d'une enfant triste. Comme le souligne sa biographe Célia Bertin, « il est rare de posséder pareil témoignage sur sa propre préhistoire[13] ».

* Lors de l'Exposition universelle de 1889, elle croisa par exemple Thomas Edison qui présentait alors à travers le monde son étonnante machine parlante.

SAGA_cs6_pc.indd 420 29/11/2017 12:55:19

Plus tard utilisés par Freud, ils furent à l'origine de la réussite de son analyse. Pour la future psychanalyste – car elle le deviendra elle-même –, retrouver ses mots d'enfance l'aidera ensuite à surmonter son mal-être persistant. Entre deux leçons de latin ou de mathématiques dispensées par sa sévère préceptrice, Mme Reichenbach, la petite fille n'ignorait rien des potins parfois glauques du personnel de maison. On murmurait autour d'elle que la mort de sa mère n'était peut-être pas aussi naturelle que ce qui avait été affirmé. Et si crime il y eut, à qui profita-t-il ? À la princesse Pierre évidemment. On imagine sans peine l'effroi de notre petite héroïne. Au même moment, Marie commençait aussi à s'interroger sur sa sexualité. Contre toute attente, elle se mit à admirer le caractère viril de sa grand-mère. Écuyère douée et chasseresse passionnée, Nina ne ressemblait en rien à ces autres femmes « féminines, faibles, maladives, létales » que pouvait côtoyer par ailleurs Marie. Elle se vantait de savoir « pisser debout, comme les hommes, au milieu même d'une foule, rien qu'en écartant jambes et jupes ». De quoi troubler plus d'une féminité naissante ! Avec l'adolescence vint néanmoins pour Mimi le temps de ses premières amours, d'abord celles innocentes d'une midinette de son âge, fascinée par le grand tragédien Mounet-Sully dont les portraits envahissaient les murs de sa chambre. Puis elle tomba sous le charme du secrétaire de son père, le ténébreux Leandri. Elle avait pour lui les yeux de Chimène : « Le secrétaire corse, cheveux noirs, yeux bleus, barbe en pointe – j'avais seize ans, lui trente-huit. J'étais laide. Il était beau[14] », confessa-t-elle ensuite.

Dévorée par une vilaine acné et la démarche masculine, l'apparence de Mimi laissait en effet à désirer. Aussi n'étaient-ils pas nombreux à vouloir la séduire. Seul le ténébreux Leandri s'intéressait à elle. Au cœur de l'été 1898, quand Roland emmena sa maisonnée en villégiature en Suisse, Mimi et Leandri étaient évidemment du voyage. Sous la houlette du prince, la découverte de la nature était au programme. Et tandis que Roland s'extasiait à la vue de la flore helvète, son secrétaire contait fleurette à sa fille. Pendant un pique-nique au cours duquel Leandri avait ébloui son monde en tirant au pistolet, il parvint à isoler Mimi dans l'herbe fraîche. Un peu éméchée, la jeune innocente accepta d'effeuiller un à un les pétales d'une marguerite en susurrant le délicat serment des amoureux : « Je t'aime, un peu, beaucoup, etc. » Au mot passionnément, Leandri lui avoua tout son amour. Littéralement subjuguée, Mimi n'en croyait pas ses oreilles. Il faudrait cependant s'aimer en secret : Leandri

SAGA_cs6_pc.indd 421 29/11/2017 12:55:19

était marié et le père de Mimi serait évidemment horrifié s'il apprenait sa liaison avec sa fille. Un soir, dans un hôtel de Grindelwald où l'on s'était arrêté, les deux amants échangèrent leur premier baiser. Ensuite, Leandri réclama sans cesse des preuves d'amour, mèche de cheveux ou billets enflammés. « Ce soir-là, le Corse eût pu faire de moi tout ce qu'il eût voulu[15] », se souviendra Marie.

De retour à Paris, elle mua en adolescente rebelle, criant tout son désarroi d'être toujours recluse dans la demeure familiale. Elle voulait connaître l'ivresse du monde. Dans son combat, Leandri et plus étonnamment sa femme se montrèrent des alliés précieux, jusqu'à bafouer les consignes pourtant strictes du prince Roland. Ayant compris que le couple Leandri échauffait la tête de sa fille, il les renvoya séance tenante, malgré l'attachement qu'il éprouvait pour eux. Ce renvoi révéla la véritable nature de Leandri. Peu de temps après son départ, Mimi reçut une inquiétante missive. Aucun mot d'amour n'y figurait. Dans cette lettre, les Leandri réclamaient la somme exorbitante de 100 000 francs-or, estimant avoir été renvoyés à cause d'elle. En cas de refus, ils intenteraient un procès à son père avec comme pièces à conviction les billets d'amour de sa fille. Brutale et cruelle désillusion pour notre adolescente encore fleur bleue. Non seulement Leandri ne l'aimait pas, mais depuis le début il ne faisait que convoiter la fortune qu'elle possédait depuis le décès de sa mère. Désemparée, Marie donna satisfaction en toute discrétion à son maître-chanteur, avec l'aide de son tuteur légal, l'oncle Edmond Blanc. Pendant quatre longues années, elle leur versa 1 000 francs par mois, soit au total la somme rondelette de 48 000 francs pour taire cette amourette embarrassante.

Cette affaire eut en outre d'importantes répercussions sur son état psychique. Perpétuellement angoissée, elle s'inventa des maladies imaginaires, restant persuadée qu'elle serait atteinte comme sa mère par la tuberculose. Devenue hypocondriaque, la peur de la mort l'obsédait. Dans le même temps, son maître chanteur se rappelait parfois à son bon souvenir, car c'est bien connu dans ce genre d'affaires plus la victime cède, plus le bourreau s'acharne. Quand en 1903 elle atteignit la majorité légale, à l'époque vingt et un ans, elle reçut une lettre dont elle reconnut immédiatement l'écriture. C'était encore Leandri. Ayant appris qu'elle pouvait désormais disposer de son argent comme bon lui semblait, le Corse fit de la surenchère, exigeant à présent une rente viagère de 12 500 francs par an ou le versement immédiat de 200 000 francs-or. Rien ne semblait arrêter

SAGA_cs6_pc.indd 422 29/11/2017 12:55:19

sa rapacité et, de nouveau, il se disait prêt à divulguer au moindre retard de paiement les touchantes lettres d'amour de l'innocente Marie. Abattue, celle-ci demanda conseil à l'oncle Edmond. Sans détour, cet homme avisé lui conseilla d'en parler à son père. Malgré sa frayeur, elle suivit son conseil, tremblante et apeurée.

Contre toute attente, son père se montra compréhensif, même s'il lui adressa quelques reproches. Chez cet homme, le désarroi l'emporta sur la colère, s'étonnant surtout que sa fille ne lui ait pas davantage fait confiance. Soulagée, Marie prit quelques jours de repos dans le midi de la France. Mais alors qu'elle se trouvait à Nice, son maître chanteur la retrouva. Tant qu'il n'obtiendrait pas de réponse à sa demande d'argent, il menaçait de ne jamais quitter la capitale azuréenne. Sûre de l'appui de son père, sa victime ne répondit point. Comme il fallait s'y attendre, une assignation judiciaire arriva au domicile familial. S'il modérait ses exigences en ne demandant plus que 18 000 francs, Leandri après avoir menacé tenait parole. Les avocats du prince, dont le célèbre M^e^ Edgard Demange qui avait autrefois plaidé pour Pierre Bonaparte dans l'affaire Victor Noir ou dans l'affaire Dreyfus, furent d'avis de transiger. Contre la somme de 100 000 francs, ils obtinrent la restitution des écrits amoureux de leur cliente. En observant son avoué compter les billets promis à Leandri, Marie s'exclama : « Je suis délivrée ! Ma liberté d'esprit valait bien 100 000 francs ! L'argent n'a jamais beaucoup compté pour moi. Il n'a de valeur que pour acheter la liberté[16] ! » Mais quelle affligeante initiation amoureuse que cette sordide affaire ! Elle ne pouvait à l'évidence qu'en conserver de douloureuses séquelles et douter à tout jamais de la sincérité des hommes. Peu après la fin de cette affaire, la princesse Pierre fit une chute mortelle dans son petit cabinet de toilette. Jamais son fils ne se remettra vraiment de sa disparition. Et au lieu de rapprocher Roland et Marie, cet immense chagrin les éloigna davantage, au plus grand désespoir de celle qui venait à peine de s'extirper des griffes de l'abominable Leandri. Au comble de sa névrose, elle songea plus que jamais à la mort et envisagea le suicide. Pour ne pas sombrer, elle crut qu'un mariage la sauverait peut-être.

SAGA_cs6_pc.indd 423 29/11/2017 12:55:19

Et un prince survint

Parmi ceux qu'elle convoitait figurait en tête de liste le prince Georges de Grèce. Elle n'avait jamais oublié ce beau géant blond du jour où elle l'avait découvert dans un magazine – que l'on ne nommait pas encore *people* – de Londres. Au cours de l'été 1906, le Tout-Paris savourait à l'avance la visite pour le mois de septembre du roi des Hellènes, Georges I^er^. L'ayant appris, Roland convia pour un grand déjeuner le monarque qui accepta volontiers l'invitation d'un prince Bonaparte à la réputation plutôt flatteuse. Depuis plusieurs semaines, l'idée d'un mariage entre le prince Georges et Marie séduisait d'ailleurs Athènes. Aussi, la venue du roi à ce déjeuner était-elle de bon augure, l'affaire paraissant en bonne voie. Avenue d'Iéna, dans le somptueux hôtel particulier où résidaient désormais Roland et sa fille, le déjeuner avec le roi rassembla plus de cinquante convives. Autour d'eux, une kyrielle de souvenirs impériaux rappelait l'illustre ascendance de la princesse. Bien disposé, Georges I^er^ se montra très aimable avec elle et donna sans la moindre hésitation son accord à Roland pour le futur mariage. Ce dernier pouvait être fier de lui, il avait fait un sans-faute. Mais la perspective de quitter à la fois son père et la France inquiéta Marie. À présent, elle doutait. Devant son air boudeur, son père l'admonesta : « Vous êtes une enfant. Vous ne retrouverez jamais un pareil parti[17]. » À force d'insister, sa fille accepta de rencontrer son promis.

Le 19 juillet 1907, enfin survint le grand jour. Ce matin-là, elle ne parvenait pas à s'extraire de son lit tant son appréhension était grande. Notre Bonaparte était envahie par le trac. Lentement, elle s'habilla pour recevoir dignement son géant blond. Assise dans le salon bleu dont les fresques murales provenaient de l'ancien hôtel de Joséphine, rue de la Victoire, elle causait avec sa tante Jeanne quand soudain son soupirant entra : « Il est grand, beau, blond, et surtout il semble si bon, si bon. De plus, il paraît un peu souffrant, ce beau géant, ce qui le rend encore plus touchant, plus sympathique[18] », écrivit-elle ensuite, encore charmée par ce qu'elle venait de voir. Les deux jeunes gens passèrent ensuite l'après-midi à converser innocemment. Le lendemain, le prince lui envoya une splendide brassée d'orchidées. Si Marie n'était pas encore séduite à l'idée de vivre à Athènes, elle n'était pas insensible à ce prince qui dépassait tout le monde d'une tête. Le 30 août, il revint avenue

SAGA_cs6_pc.indd 424 29/11/2017 12:55:19

d'Iéna pour faire sa demande, accompagné par son père, le roi. Le sourire aux lèvres, Roland accepta la requête de son futur beau-fils et, après les compliments d'usage, le roi Georges pria sa future bru de l'appeler « mon père ». La descendante de Lucien allait donc entrer dans la famille royale de Grèce.

Né à Corfou en 1869, le prince Georges de Grèce et de Danemark était le deuxième fils du roi Georges Ier et de la reine Olga de Grèce, née grande-duchesse de Russie. Après des études classiques à Athènes, il avait fait son apprentissage de marin au sein de l'École navale de Copenhague. Ami du tsarévitch, le futur Nicolas II, il avait bourlingué autour du monde avec lui mais avait été piteusement renvoyé de la flotte russe à cause d'une rixe confuse dans la ville de Kyoto pour laquelle il avait été injustement mis en cause. Après cet incident, il avait été désigné comme haut-commissaire en Crète suite à la guerre gréco-turque de 1897. Contesté, il n'était resté que quelques années en poste et avait quitté l'île, découragé et chassé par le parti autonomiste. Cette mésaventure politique l'avait affecté au point de lui faire perdre plus de trente-quatre kilos, d'où cet aspect un tantinet chétif qui plaisait tant à son épouse.

Quand elle monta en rade de Brindisi à bord du yacht royal, l'*Amphitrite*, qui devait la conduire à Athènes, Marie fut accueillie par une fanfare joyeuse et des marins aux tenues impeccables. Autour d'elle, on multipliait les honneurs et les mots aimables. Partout s'affichaient le luxe et l'élégance d'une cour européenne. Comme prise dans un tourbillon, la jeune femme était subjuguée. Elle paraissait vivre un véritable conte de fées. Malgré son mal de mer – elle n'avait jamais mis les pieds sur un bateau –, elle nota fiévreusement les moindres événements de son premier périple en Méditerranée. Le 10 décembre 1907, l'*Amphitrite* accosta dans le port d'Athènes. Deux jours plus tard, Marie et Georges furent unis devant Dieu selon le rite orthodoxe. L'imposante cérémonie parut interminable et au balcon du palais on aperçut une princesse épuisée. Pendant toute la journée, Georges se montra distant avec elle, presque froid. Pas la moindre effusion, pas le moindre contact physique entre eux. Après avoir salué la foule des invités, les jeunes époux gagnèrent leurs appartements. Pour la première fois depuis sa brève relation avec Leandri, Marie se retrouvait seule avec un homme. Allait-elle enfin connaître l'amour tendre qu'elle appelait de ses vœux ? Ses espérances furent vite déçues : « Tu me pris, ce soir-là, d'un geste court, brutal, comme t'y forçant toi-même et

SAGA_cs6_pc.indd 425 29/11/2017 12:55:19

t'excusant : "Je hais cela autant que toi." Mais il faut bien, si l'on veut des enfants[19]. » D'emblée, son mariage prit un tour inattendu et affligeant. Que se passait-il ?

La jeune mariée ne mit pas longtemps à comprendre. Près de Georges évoluait toujours, comme omniprésent, l'oncle Valdemar. Manifestement, son mari appréciait beaucoup sa présence. Dès qu'il s'éloignait, il paraissait perdu et son œil devenait humide. Pendant ses années à l'École navale, Valdemar avait veillé sur lui, l'aidant à passer des moments difficiles. Cet oncle, surnommé *Papa two* par Marie, était cependant plus qu'un père. Depuis l'âge de quatorze ans, Georges était tombé amoureux de son oncle. Si cette relation fut probablement chaste, elle fit néanmoins intensément souffrir la princesse. Ses accès de jalousie n'y changeraient rien, le cœur de son géant blond ne battrait jamais pour elle. Dans cette relation à trois (et même à quatre car Valdemar était marié), elle comprit très vite qu'elle ne jouerait que les seconds rôles. Davantage désarmée que vraiment furieuse face à l'homosexualité de son conjoint, elle se refusa toujours à détester celui qu'elle continuait d'appeler « mon sucre d'orge ». Sensible et torturé, cet homme lui inspirait de la compassion, mais aussi de la tendresse, même si leurs rapports furent parfois houleux. Ils resteront toujours ensemble, donnant naissance à deux enfants, Pierre de Grèce en 1908 et Eugénie de Grèce deux ans plus tard. À la Cour, en sa compagnie, Marie affichera un maintien impeccable et jamais elle ne tentera de se soustraire aux obligations de son rang. Et même si elle partageait son temps entre Athènes et Paris, elle sera une princesse de Grèce reconnue et appréciée.

Sauver Freud

En épousant Georges, Marie crut être comme enterrée vivante. Pour s'extraire de son univers glacé, elle rechercha désespérément l'amour ailleurs. Plusieurs amants défilèrent dans ses draps, banales rencontres d'un soir ou relations passionnelles. Pendant la guerre balkanique de 1912, elle séjourna plusieurs mois en France, ce qui facilita ses escapades amoureuses. En 1913, tandis qu'elle donnait un déjeuner en l'honneur de l'auteur du *Livre de la jungle*, Rudyard Kipling, pour le plus grand bonheur de ses enfants, elle croisa le regard de celui que tout le monde appelait « le Président ».

SAGA_cs6_pc.indd 426 29/11/2017 12:55:19

Le sourcil en broussaille, la moustache peu soignée et le costumé élimé, l'homme ne payait pas de mine mais possédait le charme des grands fauves de la politique. Il fut quatorze fois président du Conseil et vingt fois ministre. Personne ne fit mieux tout au long de la Troisième République. Âgé de cinquante et un ans, il s'appelait Aristide Briand. Marie aimait sa voix suave et ses mains tendres et belles. Une nuit de novembre, ruisselante de « rosée et d'étoiles », tandis que leur fiacre s'attardait dans la forêt de Sénart, ils échangèrent un premier baiser. Au même moment, elle fautait aussi avec un jeune chirurgien du nom de Reverdin. Avec lui, aucun amour, mais une relation tristement sexuelle. Dans son livre des « amours » où elle relate ses moindres aventures, Reverdin reçut le numéro six et Briand le numéro sept. Le décompte amoureux de la princesse n'en resterait pas là. Avec Briand, elle s'inquiéta de la rumeur. Passionné et fou d'amour, « le Président » la couvrait de baisers, parfois en public. Cet amour l'effrayait et, surtout, il n'était pas partagé. Loin de lui, Marie ne ressentait aucun manque, mais dès qu'il posait la main sur elle, impossible de lui résister. En outre, Briand était souvent invité dans la maison du couple princier à Saint-Cloud.

À la nuit tombée, il rejoignait son amante dans sa chambre et, là, elle devenait sienne dans une maison à peine endormie. Pendant leurs étreintes, les pas de Georges résonnaient encore sur le parquet bien ciré tandis que les domestiques vaquaient à leurs dernières tâches. Après l'acte sexuel, notre infidèle culpabilisait. Briand la rassurait toujours, lui répétant inlassablement de touchants serments d'amour. Mais le chemin amoureux de Marie n'était jalonné que de frustrations. En vérité, elle était incapable d'éprouver le moindre plaisir avec un homme. Elle compensa alors l'absence de plaisir charnel par une vraie effervescence intellectuelle. Dès les années 1900, elle manifesta une attirance certaine pour ceux qui se passionnaient pour le psychisme d'autrui ou la psychologie du plus grand nombre. Grâce à son père, elle fit la connaissance en 1909 du docteur Gustave Le Bon. Polygraphe et esprit universel, il s'était fait un nom en publiant son très remarqué *Psychologie des foules*. Invitée assidue de ses « déjeuners du mercredi » où il n'était pas rare de croiser Proust, Marie s'enthousiasmait pour cet original au poil brûlé par le soleil d'Orient : « Le Bon est devenu le noyau de ma vie. Tout se groupe autour, hiérarchisé[20] », écrit-elle dix ans après avoir fait sa connaissance. Grâce à lui, elle devint plus sûre

SAGA_cs6_pc.indd 427 29/11/2017 12:55:19

d'elle-même, constatant avec bonheur qu'elle était tout à fait capable de se confronter et de se lier d'amitié avec les esprits les plus avertis. Consciente aussi que parfois sa supériorité intellectuelle pouvait blesser, en particulier les hommes, elle apprit à devenir prudente. Au fil des années, la pensée parfois confuse de Gustave Le Bon la laissa toutefois sur sa faim. Dans l'exigence intellectuelle, l'élève avait dépassé le maître. Désormais, Marie voulait progresser sur la connaissance de l'intime.

À Paris, un jeune médecin alsacien, le docteur Laforgue, commençait à être réputé pour ses premiers travaux psychanalytiques. La princesse le fréquenta assidûment à partir de 1925. Avec lui, elle s'adonnait à de longues causeries, avec pour unique thème les tourments si nombreux de l'esprit humain. Comme elle l'aurait fait pour une analyse, elle ne dissimula rien à Laforgue de ses angoisses ou de son histoire, l'assaillant de mille et une questions. Ses interrogations avaient redoublé depuis qu'elle avait perdu son père un an plus tôt. Dans les dernières années de sa vie, le prince Roland s'était épris de botanique. À sa mort, sa bibliothèque comptait plus de 100 000 ouvrages et encore aujourd'hui les livres revêtus de son ex-libris sont une référence pour tout bibliophile. Mais, absorbé par ses lectures et souvent parti en exploration, il oublia de mieux connaître celle qui était là tout près de lui, sa fille Marie. Sans la mépriser, il ne remarqua jamais vraiment son intelligence, ni ne comprit sa soif de reconnaissance. Tant de fois Marie guetta un signe, un encouragement venant de cet esprit scientifique aiguisé. En vain. D'où sa quête permanente de pères de substitution, de Gustave Le Bon à Aristide Briand pour arriver à Sigmund Freud. Avec ce dernier, elle noua une relation profonde, empreinte de respect. Désormais convaincue des bienfaits de la psychanalyse par sa propre analyse, elle participa à la création de la Société psychanalytique de Paris le 4 novembre 1926, dont elle fut l'un des neuf membres fondateurs. Pendant longtemps, l'institution reçut son appréciable soutien financier. Après avoir terminé son analyse, en 1929, elle souhaita pouvoir à son tour pratiquer.

Chez cette émule de Freud, les conditions de l'analyse étaient plutôt agréables. Quand vous aviez rendez-vous avec elle, son chauffeur particulier se présentait à votre domicile pour vous emmener jusqu'à Saint-Cloud confortablement installé dans l'une de ses limousines de luxe. Quand le ciel était clément, la princesse recevait dans son jardin, une chaise longue remplaçant alors avantageusement le

SAGA_cs6_pc.indd 428 29/11/2017 12:55:19

traditionnel canapé du psychanalyste. Telle une grand-mère bienveillante, la princesse de Grèce se tenait près de vous, toujours occupée à faire du crochet. Désormais convaincue par sa science, elle tenait la dragée haute aux sommités médicales et autres mandarins de son temps. On raconte qu'un jour à l'hôpital psychiatrique de Sainte-Anne, elle expliqua à l'un des professeurs que la phobie d'une de ses patientes pour les savonnettes provenait de son désir de caresser les testicules de son père. Peu convaincu et même gêné, le professeur préféra lui tourner le dos, au grand dam de Marie qui ensuite passa toute sa journée à le poursuivre dans tout l'hôpital. On dit aussi qu'aux exhibitionnistes du bois de Boulogne, elle tenait ce langage : « Rentrez tout ça, c'est sans intérêt, mais j'aimerais bien vous parler, venez me voir demain chez moi. » Comme on pouvait s'y attendre, elle s'était spécialisée dans les problèmes à caractère sexuel. Elle connut un début de reconnaissance dès 1932 au Congrès international de psychanalyse où l'assistance l'entendit discourir sur « La fonction érotique chez la femme ». Mais si elle s'épanouissait sur le plan intellectuel, son problème physiologique n'avait en revanche pas disparu. À l'âge de quarante-six ans, elle ne désespérait pas de connaître enfin un jour le plaisir physique. En 1930, elle se fit opérer une seconde fois. À nouveau son clitoris connut le scalpel et elle ajouta une hystérotomie. Cette nouvelle opération ne lui apporta, comme la précédente, que de la souffrance. Depuis deux ans, elle avait entrepris de traduire les œuvres de Freud en français. Au total, elle traduira neuf de ses œuvres, dont, chez Gallimard, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* en 1928 et *Ma vie et la psychanalyse* en 1930, ouvrage suivi par *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*. À l'occasion des soixante-quinze ans du maître, elle fit une intervention remarquée en Sorbonne devant plus de 500 personnes. C'était la première fois que la prestigieuse université l'acceptait en son sein. Ce ne serait pas la dernière. Au fil des années, sa relation avec Freud gagna en intensité. Marie était non seulement en harmonie intellectuelle avec lui, mais elle devint aussi l'une de ses meilleures amies. Avec le vieil homme, les relations épistolaires étaient soutenues et plutôt franches. L'un se confiait à l'autre sans retenue.

En mars 1933, Marie reçut de son ami une lettre au ton plus inquiétant qu'à l'ordinaire. Même si Freud ne voulait pas l'admettre, une menace pesait sur lui : « On m'a même déjà conseillé, lui écrit-il, de fuir en Suisse ou en France. Cela n'a pas de sens, je ne me crois

SAGA_cs6_pc.indd 429 29/11/2017 12:55:19

pas au danger ici. S'ils me tuent, très bien. C'est une façon de mourir comme une autre[21]. » Dans l'Allemagne voisine, Hitler venait d'accéder à la chancellerie du Reich. Et en Autriche, l'antisémitisme gagnait irrésistiblement les consciences. Avec son corpus théorique, le Juif Freud était une proie toute désignée à la fureur nazie. En mai, à Berlin, ses livres furent brûlés dans un autodafé géant. Après cinq années de répit, l'annexion de l'Autriche en mars 1938 par Hitler changea la donne. Dans les jours qui suivirent l'arrivée des uniformes noirs, la maison d'édition du maître, S. Fischer Verlag, fut mise à sac. Au cours de la fouille, la Gestapo mit la main sur un contrat d'édition signé par Freud avec une maison d'édition étrangère, ce qui contrevenait aux lois scélérates du Reich. Le domicile familial fut également fouillé et pillé. Les nazis partirent avec quelques documents et saisirent 6 000 schillings. Désormais la fuite n'était plus une option, mais une nécessité. Il était temps d'agir.

Une semaine après l'annexion de l'Autriche, Marie Bonaparte arriva à Vienne bien décidée à sauver son analyste et ami. Chaque jour la police resserrait son emprise. Le 22, la fille de Freud, Anna, fut convoquée à la Gestapo. La princesse insista pour l'accompagner mais, impressionnés par cette altesse royale, les policiers refusèrent poliment. Au n° 19 de la *Berggasse*, l'angoisse se lisait sur le visage de Freud qui allumait cigarette sur cigarette. Allaient-ils relâcher sa fille ? Persuasive, Anna parvint heureusement à réfuter toutes les accusations d'« activités subversives » qui pesaient sur elle. Après son retour, Freud accepta d'émigrer vers l'Angleterre où on était disposé à l'accueillir. Mais il ne voulait pas fuir à la sauvette, désirant notamment emmener ses archives, le travail de toute une vie. Avec l'aide de ses proches, Marie entreprit de classer et de ranger les papiers importants. Elle put également faire passer en toute discrétion à la légation de Grèce où elle résidait quelques objets de collection appartenant au maître. Elle emmena ainsi sous sa jupe, au nez et à la barbe des nazis, une statuette en bronze représentant la déesse Athéna ainsi que quelques pièces d'or appartenant à *Herr Professor*. Et pour empêcher toute nouvelle intrusion des nazis, elle campait sur les escaliers de la maison de Freud : « Vison bleu-noir serré autour des épaules, aux mains des gants clairs et sur la tête un vaste chapeau d'apparence fragile. À côté d'elle un sac de crocodile marron. Enveloppée d'un nuage de stephanotis, son parfum préféré, elle demeurait accroupie[22]. » Avec pour toute nourriture un peu de thé et de chocolat, elle monta la garde de longues heures durant.

SAGA_cs6_pc.indd 430 29/11/2017 12:55:19

Heureusement, elle n'eut pas à affronter les cohortes nazies. S'il n'était pas opposé au départ de Freud, le régime d'Adolf Hitler entendait le dépouiller sans vergogne. Pour éviter une fuite massive des capitaux et dans le même temps se servir au passage, tout Juif voulant quitter le Reich était obligé de s'acquitter d'une taxe de sortie atteignant 20 %. Or, comme la plupart avaient vu leurs avoirs bancaires gelés, il leur était impossible de régler cette taxe sans le secours d'amis ou de proches. Pour que Freud puisse entreprendre son voyage vers des cieux plus cléments, il devait s'acquitter de 4 824 dollars qu'il n'avait pas. Sans la moindre hésitation, Marie prit sur elle de payer la *Reichsfluchtsteuer* aux autorités de l'émigration. D'autres Juifs également menacés purent aussi compter sur son soutien. Elle facilita ainsi le départ du docteur Berczeller. Le 4 juin 1938, Freud monta à bord de l'Orient-Express en compagnie de sa femme et de sa fille. Destination Paris où l'attendait son amie rentrée quelques semaines plus tôt. Quand il arriva à la gare de l'Est, on ne voyait qu'elle sur le quai. Elle était resplendissante dans sa robe de grand couturier, une écharpe en zibeline nouée autour du cou. Sous les éclairs aveuglants des flashs des photographes, Marie emmena d'autorité Freud et sa suite jusqu'aux deux splendides limousines qui patientaient à l'entrée de la gare. Pendant quelques heures, Freud put se reposer à Saint-Cloud dans la propriété de Marie avant de gagner Calais pour passer en Angleterre. Au soir du 5 juin 1938, la princesse pouvait être soulagée, son ami et son œuvre étaient hors d'atteinte.

D'un monde à l'autre

Malade et épuisé, Freud ne survécut toutefois pas longtemps à son exil. Le 23 septembre 1939, il mourut à Londres. On imagine sans peine l'émotion de Marie quand elle entendit le speaker de la BBC prononcer son oraison funèbre. Tandis que la guerre gagnait l'Europe, son meilleur ami venait de disparaître. Dans le quartier londonien de Golders Green, elle assista à ses obsèques et entendit l'hommage prononcé par Stefan Zweig, autre intime de Freud. Après la crémation, les cendres du maître de la psychanalyse furent recueillies dans un vase en argent, un cadeau de Marie auquel son ami tenait particulièrement. Le même jour, le siège de Varsovie était sur le point de s'achever sous la pression des troupes de von

SAGA_cs6_pc.indd 431 29/11/2017 12:55:19

Rundstedt. En moins de trois semaines l'armée polonaise avait été écrasée par les divisions blindées d'Hitler. Quelques mois plus tard, l'invasion allemande la surprit en Bretagne, à Bénodet, où elle s'était installée depuis le déclenchement des hostilités en mai 1940. Après de brefs séjours à Paris puis Saint-Tropez, elle retourna en Grèce, mais en avril 1941 il fallut fuir à nouveau quand la croix gammée fut hissée sur l'Acropole. Avec le reste de la famille royale, elle se réfugia alors au Cap, en Afrique du Sud. À soixante ans passés, elle souffrait désormais de diabète et d'angines à répétition. Affectée par son exil désolant et morose, elle comprit le geste de Stefan Zweig quand il mit fin à ses jours au Brésil en février 1942. L'écrivain avait vu juste : le monde d'hier avait disparu, comme si la civilisation s'en était allée.

En l'espace de deux années, elle avait presque tout perdu. Son ami et maître Freud avait disparu. Son autre mentor, le docteur Laforgue, frayait avec les nazis. Son havre de Saint-Cloud était quasi à l'abandon dans une France occupée. En outre, sa nouvelle terre d'accueil ne fut pas toujours très hospitalière pour le couple princier. « Je hais la Croix du Sud », répétait-elle. Sans maître ni amants, elle trouva son salut dans l'écriture : « Ce réflexe de fuir dans l'écriture m'est resté, écrira-t-elle, le chagrin, la douleur, loin de m'empêcher de travailler, me poussent immédiatement vers le refuge de la création littéraire[23]. » Auteur de dizaines d'essais et de centaines d'articles, Marie fut un écrivain prolixe qui connut le succès. Son ouvrage *De la sexualité de la femme* fut par exemple plusieurs fois réédité. Après la guerre, elle fut très active au sein du mouvement psychanalytique français, mais sa position dominante ne lui fit pas que des amis. Elle fut ainsi rapidement contestée par l'étoile montante de la psychanalyse, Jacques Lacan. Pour cet universitaire et ses collègues, la psychanalyse était une affaire de professionnels. Autodidacte, la princesse était évidemment d'un avis opposé. La rupture entre Marie et les lacaniens était dès lors inévitable. Sans tourner complètement la page, les dissensions au sein du mouvement la firent s'éloigner peu à peu du monde des analystes. Il faudra attendre le milieu des années 1970 pour que son œuvre soit davantage reconnue, en particulier grâce aux travaux de Jacques Derrida.

À l'automne 1957, son « vieux compagnon », le prince Georges, succomba, victime d'une hémorragie interne. Ce drôle de mariage avait tenu cinquante années. Au fil du temps, ils avaient su trouver

SAGA_cs6_pc.indd 432 29/11/2017 12:55:19

un équilibre de vie, s'appréciant tendrement l'un l'autre. La veille de ses funérailles, elle resta longtemps auprès de lui, recueillie et émue : « Je voulais passer cette dernière nuit de sa mort avec mon mari seule… Alors je me penchai sur son front froid et le baisai. Pas ses lèvres qu'il m'avait toujours refusées[24]. » Le 4 décembre, le prince fut enterré au cimetière royal de Tatoï – à quinze kilomètres d'Athènes – qui abrite la nécropole de la famille royale à l'ombre de pins maritimes. Tandis qu'elle accompagnait son époux dans sa dernière demeure, la princesse était entrée dans sa soixante-seizième année. Désormais la solitude sera sa seule compagne.

Malgré le poids des années, elle milita pour une nouvelle cause, l'abolition de la peine de mort. À l'orée des années 1960, elle se passionna pour le cas d'un condamné à mort répondant au nom de Caryl Chessman détenu dans la prison de San Quentin en Californie. Petit truand sans envergure, celui-ci attendait son exécution dans le couloir de la mort depuis plus de dix ans. Considéré comme un « psychopathe agressif », Chessman était l'auteur d'une dizaine de cambriolages et d'une tentative de viol. Il était également connu pour avoir détroussé avec violence dans les environs de Los Angeles et en se faisant passer pour un policier les jeunes amoureux en train de flirter dans leurs voitures. Pour obtenir sa grâce, Marie multiplia les pétitions, sollicitant les nombreux intellectuels qu'elle connaissait, Raymond Aron, François Mauriac ou encore André Maurois. Elle écrivit aussi au gouverneur de l'État de Californie et même au président Kennedy. En Avril 1960, elle rencontra Chessman avant de s'entretenir avec le gouverneur Brown. Malgré son opiniâtreté, son combat était perdu d'avance. Le 2 mai, le condamné fut conduit à la chambre à gaz et exécuté. Cet échec affecta profondément Marie. Dépitée et souffrante, elle rentra en Europe et de nouveau l'écriture lui servit de refuge. À la fin de l'année 1961, elle fut invitée en Israël en remerciement de son action en faveur des Juifs dans la Vienne de 1938. À l'été suivant, tandis qu'elle se préparait à écrire une biographie du poète Walt Whitman, elle fut atteinte d'une forte fièvre et se mit à cracher du sang dans sa résidence varoise du « Lys de mer » où elle se reposait après une fracture du col du fémur. Emmenée d'urgence à la clinique de Saint-Tropez, le diagnostic tomba : elle était atteinte d'une leucémie. « Verrai-je un autre été ? », confia-t-elle, la mine défaite, à sa fille Eugénie.

SAGA_cs6_pc.indd 433 29/11/2017 12:55:19

La mort ne lui en laissa pas le temps. Cette mort qui l'avait tant intriguée depuis son enfance et qu'elle avait tant redoutée par le passé. Le dernier jour de l'été 1962, le 21 septembre, elle expira sereine et sans appréhension. Depuis longtemps la psychanalyse l'avait préparée à accepter l'issue fatale. Elle fut incinérée à Marseille et ses cendres déposées ensuite dans la tombe du prince Georges en toute intimité. Point de service religieux, ni de croix sur sa tombe. Telles étaient ses dernières volontés. Son fils, Pierre de Grèce, après un mariage avec une divorcée russe, perdit ses droits à la couronne grecque. Il disparut sans postérité en 1980. Sa fille, Eugénie de Grèce, eut trois enfants, deux avec son premier mari, le prince polonais Dominique Radziwill, et un dernier avec son second mari, le prince italien Raymond della Torre e Tasso. Elle fut notamment l'auteur d'une biographie de son arrière-grand-père, le prince Pierre, parue en 1963. Décédée en 1989, elle connut néanmoins ses cinq petits-enfants, tous lointains descendants de Lucien Bonaparte. Dans les années 1970, les papiers de Marie Bonaparte furent déposés à la Bibliothèque nationale de France. Son legs comprend notamment plusieurs valises et malles en osier, toutes cadenassées, qu'il est interdit d'ouvrir avant 2030. La *Prinzessin* n'a peut-être pas encore dit son dernier mot.

SAGA_cs6_pc.indd 434 29/11/2017 12:55:19

XVI

Louis, le gaulliste

Notre saga débute, on s'en souvient, par la courte rencontre entre Charles Bonaparte et Louis XVI en 1778, un face-à-face certes anecdotique, mais à la force symbolique certaine. Dans les années qui suivirent, les Bonaparte, supplantant partout les Bourbons, firent entrer la France mais aussi l'Europe dans la modernité. Notre saga se termine (provisoirement) par un autre passage de témoin en quelque sorte, tout aussi bref que le premier. Il intervint en 1944, soit près d'un siècle et demi après la présentation au roi de Charles Bonaparte. Tandis que la Seconde Guerre mondiale s'achevait, le prétendant de la Maison impériale croisa la route du géant français de son siècle, le général de Gaulle. Très tôt, le petit-fils de Plon-Plon et par conséquent descendant de Jérôme, résistant admirable, se rapprocha naturellement du chef de la France libre et, partant, du courant qu'il représentait, se faisant comme lui une certaine idée de la France, une idée empreinte de grandeur. Conscient des responsabilités qui pesaient sur lui, le prince Napoléon enterra le bonapartisme politique et même le bonapartisme dynastique pour mieux les faire entrer dans l'histoire, et de surcroît dans la grande. S'il s'était obstiné ou, pire, s'il avait pris alors un mauvais chemin, il aurait sans nul doute jeté l'opprobre sur sa famille, la condamnant probablement à une longue proscription mémorielle. Au contraire, en choisissant par conviction l'honneur et le rassemblement, il permit à l'épopée napoléonienne d'être reconnue et ensuite saluée par la mémoire collective. Si Louis le gaulliste n'a pas fait l'histoire, sa digne attitude en a facilité l'étude. C'est tout aussi remarquable.

SAGA_cs6_pc.indd 435 29/11/2017 12:55:19

Lorsqu'il le vit pour la première fois, Sacha Guitry fut impressionné : « C'est le plus bel homme du monde », disait-il à propos de lui. Avec sa taille gaullienne, un mètre quatre-vingt-seize, le prince Louis Napoléon possédait le charme comme la prestance des sportifs accomplis. Champion de ski, il fut aussi un alpiniste de haut niveau. Son verbe était plutôt rare, mais ses manières toujours affables et prévenantes. Taillé dans le roc, il paraissait inébranlable face aux circonstances du moment. Son caractère réservé s'accompagnait d'une grande dignité, de celles qui marquent et séduisent. Son calme apparent n'était que le paravent d'un tempérament de feu. Quand survint la Seconde Guerre mondiale, il fit le choix de s'engager, alors qu'il aurait très bien pu ne pas s'en mêler ; pour un homme de sa trempe, rester l'arme au pied tandis que sa patrie de cœur était menacée n'était tout simplement pas envisageable.

Le 10 novembre 1942, quand la zone libre passa sous contrôle allemand après le débarquement allié en Afrique du Nord, le doute n'était plus permis : toute paix « honorable » avec Hitler n'était qu'un leurre. Détestant les nazis, le prince Napoléon était depuis quelques mois déjà de ceux qui voulaient reprendre les armes. Résidant en Suisse, à Prangins, il avait la ferme intention de gagner la frontière espagnole pour ensuite passer de l'autre côté de la Méditerranée. Mais avant de rejoindre les Alliés, il lui fallait transiter par la France. En compagnie de son fidèle secrétaire Deniau, il se faufila entre les barbelés qui gardaient la frontière aux premiers jours de décembre. Pour échapper aux patrouilles, il chemina lentement dans le lit d'un torrent et arriva en France muni de faux papiers. Sans trop d'encombre, il parvint jusqu'à Toulouse où l'attendaient plusieurs amis à lui, dont Charles Trochu, président du conseil municipal de Paris. Après s'être un temps rallié à Pétain, ce fervent bonapartiste par ailleurs descendant de Kléber voulait aussi rejoindre la Résistance. Parmi ceux qui se tenaient prêt à aider le prince figurait aussi le sous-préfet de Pamiers, André Desfeuilles. Avec Trochu, ce dernier prépara soigneusement le passage de leur illustre ami à travers les chemins ignorés de la contrebande sillonnant les Pyrénées et que l'occupant était encore loin de connaître. À partir de la petite ville de Seix, en Ariège, les chemins du salut vers l'Espagne fourmillaient. La route la plus sûre menait au port de Salau, à 2 100 mètres d'altitude. On la disait libre de toute présence allemande. Le temps d'une solide randonnée et ce serait la liberté, l'Espagne. Le lieutenant de gendarmerie Keller fut choisi comme

SAGA_cs6_pc.indd 436 29/11/2017 12:55:19

passeur. Ardent patriote, cet homme sûr connaissait par cœur les routes de montagne vers l'Espagne, ayant déjà accompagné avec succès beaucoup de candidats au départ. Serait également du voyage Roger de Saivre, l'ancien chef adjoint du cabinet civil du Maréchal, qu'il connaissait depuis longtemps. Ce dernier, nationaliste convaincu et hostile aux Allemands, venait également de rompre avec la Révolution nationale depuis l'invasion de la zone libre.

Après avoir quitté Toulouse, le prince, son secrétaire et Roger de Saivre s'arrêtèrent comme convenu à Saint-Girons, à l'hôtel Rieu, où les attendait Keller. À peine s'étaient-ils installés que le bar de l'hôtel fut soudainement envahi par une kyrielle de militaires allemands. Pour ne rien compromettre, il valait mieux ne pas se montrer. Enfermé depuis des heures dans la chambre n° 15, le prince n'y tenant plus descendit pour chercher de l'eau chaude. Affolée, la patronne de l'hôtel se précipita vers lui et lui fit signe de remonter. « Peu importe », répondit calmement le prince tout en poursuivant son chemin jusqu'aux cuisines. À la nuit tombée, les quatre hommes commencèrent à s'équiper. Ils enfilèrent des vêtements chauds et passèrent des chaussures cloutées. Au-dehors, tout paraissait tranquille, mais un vent glacial s'était levé. Depuis quelques jours, la neige tombait en abondance sur les cols. Aux premières heures du dimanche 20 décembre, par un beau clair de lune, les quatre clandestins entamèrent leur expédition. Par endroits, l'épaisseur de neige dépassait un mètre. Montagnard accompli, le prince était cependant à son aise. Dans une neige molle, il fallut plus de douze heures pour atteindre le port de Salau, mais après cette marche harassante, une mauvaise nouvelle les attendait au sommet. Depuis la veille, la frontière était gardée par trois soldats allemands. Que faire à présent ? Le temps de trouver une parade, le prince et ses compagnons se dissimulèrent derrière un rocher, mais une seconde patrouille approchait dangereusement. Il fallait rebrousser chemin au plus vite.

Après une brève marche, les fuyards trouvèrent refuge dans un chalet tout proche apparemment désert. Épuisés, les quatre hommes décidèrent d'y passer la nuit quand soudain des aboiements furieux troublèrent le silence neigeux. Puis le chalet fut rapidement éclairé par le faisceau de plusieurs lampes torches. Le prince et ses acolytes étaient cernés par la patrouille allemande, laquelle avait suivi leurs traces depuis le sommet. Toute résistance était vaine. En file indienne, les soldats allemands conduisirent leurs prisonniers jusque

SAGA_cs6_pc.indd 437 29/11/2017 12:55:19

dans la vallée. Profitant de l'obscurité qui régnait encore, le prince et ses compagnons jetèrent à la hâte leurs pièces d'or – pour l'anecdote, aucun napoléon dans leurs gilets, mais seulement des louis. Quant aux papiers compromettants et monnaies de papier, ils furent brûlés dans le premier âtre où une flambée fut allumée par une sentinelle allemande – celle-ci n'y vit, selon l'expression consacrée, que du feu. Puis ce fut le retour à Foix, dans la nuit du 22 au 23 décembre. Quand le prince révéla son identité au commandant de la police allemande, le fonctionnaire du Reich répétait fièrement à qui voulait l'entendre : « J'ai capturé Napoléon ! » Le 17 janvier, le *Pariser Zeitung* ironisa sur l'aventure du nouvel « empereur » capturé dans les Pyrénées. Dès son arrivée à la prison de Fresnes, Hitler dépêcha auprès de lui un émissaire chargé de lui mettre le marché suivant en mains : sa libération contre une déclaration en faveur de l'Allemagne. Le Führer du Reich espérait en effet rallier un Napoléon à ses sinistres desseins. Sans barguigner, le prince rejeta en bloc toutes ses demandes. L'aigle impériale ne pouvait se confondre avec la croix gammée.

À la croisée des chemins

Trente ans plus tôt, le prince Louis Napoléon était venu au monde à la veille d'une autre guerre mondiale, le 23 janvier 1914, en Belgique. La délivrance avait été laborieuse et de longues heures plutôt pénibles avaient précédé l'heureux événement. La grossesse avait obligé la mère, la princesse Clémentine, à rester alitée de nombreuses semaines. Cette souffrance fut toutefois vite oubliée quand on sut que c'était un garçon. La Maison impériale avait enfin un héritier. Il était temps car son chef, le prince Victor, petit-fils de Jérôme Bonaparte, avait dépassé la cinquantaine et son épouse approchait de la quarantaine. Un an plus tôt, la venue au monde de la princesse Marie-Clotilde avait été selon les propres mots de sa mère une « cruelle déception ». Le 23 janvier 1914, le sourire se lisait sur les lèvres de Clémentine : « Que Dieu est bon d'avoir couronné notre bonheur ! » répétait-elle. La feuille bonapartiste *La Volonté nationale* salua l'événement comme il se devait et le parti bonapartiste encouragea la production de photographies et gravures à la gloire du nouveau-né. Une chansonnette, *Le Petit Proscrit*, se tailla un joli succès. Sur l'air de *Partant pour la Syrie* de la reine Hortense,

SAGA_cs6_pc.indd 438 29/11/2017 12:55:19

le chansonnier nationaliste Antonin Louis, auteur des *Pioupious d'Auvergne*, fit fredonner Paris avec cet air à la mode. Quelques mois avant la guerre, les chansons patriotiques ravissaient les âmes exaltées. En outre, le centenaire du Premier Empire battait son plein avec plusieurs manifestations ayant attiré une foule nombreuse. Un premier Souvenir napoléonien, ancêtre de l'association qui rassemble aujourd'hui la plupart des passionnés de l'épopée impériale, vit le jour en 1912, tandis que parurent les premiers numéros de l'érudite *Revue des études napoléoniennes*. Monographies ou études consacrées à la période recouvraient les tables des libraires.

Cette popularité des Bonaparte fit espérer à leurs partisans un rapide retour en politique, mais en vain. Le Second Empire n'était pas si loin… mais la France se préparait à la guerre et ils n'étaient plus très nombreux à souhaiter un retour des Bonaparte. En outre, depuis la loi d'exil de 1886, aucun prétendant ne pouvait mettre un pied en France. La règle valait évidemment pour le nouveau-né. Son baptême fut l'occasion de réunir les bonapartistes les plus convaincus, dont l'historien Frédéric Masson qui participa comme des milliers d'autres à la souscription lancée pour offrir un cadeau au jeune prince. Le 23 mai 1914, le nouveau-né reçut ainsi une croix en cristal finement travaillée surmontée d'un aigle en or massif. Selon la tradition, on enfila au charmant poupon la robe de baptême du roi de Rome ressortie pour l'occasion. Dans la chapelle de l'avenue Louise, à Bruxelles, on se bousculait presque pour entendre les sacrements du prêtre. Parmi les hommes en redingote, ils étaient nombreux à rêver d'une restauration impériale ou plus modestement d'un retour prochain en France de cette illustre famille. Cette dernière perspective paraissait bien lointaine. Le prince fraîchement baptisé appartenant à la famille royale de Belgique par sa mère, il existait de surcroît un risque qu'il choisisse son pays d'adoption pour y mener carrière et même s'épanouir dans sa noblesse. Cet enfant-là était à la croisée des chemins. Les Bonaparte resteraient-ils attachés à la France ? Des choix du prince Louis dépendrait l'avenir de sa famille.

Quelques semaines à peine après son baptême, les canons résonnaient partout en Europe. Le premier conflit mondial commençait et d'emblée la Belgique fut menacée par l'avancée allemande. Le prince Victor était volontaire pour servir, mais toutes ses offres furent poliment refusées. Sur l'invitation de l'impératrice Eugénie, le couple princier consentit à se réfugier en Angleterre. Encore

SAGA_cs6_pc.indd 439 29/11/2017 12:55:19

vaillante malgré ses quatre-vingt-huit ans, l'impératrice aménagea pour eux sa résidence de Farnborough Hill, un ancien manoir qu'elle avait acquis en 1880. Le prince Louis allait y passer les cinq premières années de sa vie. Dans ce lieu chargé d'histoire, un véritable sanctuaire, les souvenirs des deux Empires s'offraient en nombre au regard du jeune enfant. Uniformes, meubles, livres et tableaux rappelaient tous la gloire familiale. Pendant la Grande Guerre, Eugénie réserva toute une aile du château aux blessés de guerre, ce qui bouscula sans doute les habitudes de la maison. En toute circonstance, elle exigeait un maintien impeccable de son entourage et *a fortiori* de sa famille. Sous son œil sévère, Louis fit son apprentissage de prince en satisfaisant à ses premiers devoirs d'étiquette. Même si la guerre prit fin le 11 novembre 1918, Victor ne souhaita pas rentrer avant août 1919. Il ne croyait pas – l'avenir lui donnera raison – aux vertus du traité de Versailles, persuadé que la guerre se rallumerait bientôt.

Néanmoins rassurés à la fin de l'été 1919, le prince et sa famille retrouvèrent leur grande maison de l'avenue Louise à Bruxelles miraculeusement préservée des aléas de la guerre. En revanche, leur château de Ronchinne, près de Namur, était dévasté. Sa remise en état mobilisera des années durant toute l'énergie du prince Victor, ainsi que l'essentiel de ses moyens financiers. Si son épouse Clémentine croyait encore au bonapartisme, lui paraissait avoir renoncé à tout destin national. En revanche, l'histoire de sa famille le passionnait, au point de consacrer beaucoup de temps à la recherche historique. Avenue Louise, il créa un véritable musée privé, conservant précieusement les legs des générations passées et achetant parfois sans discernement les reliques que l'on venait lui vendre. Son fils, le prince Louis, évolua ainsi près de la redingote de Napoléon I^{er}, de son bicorne, de ses nécessaires estampillés Biennais, sans oublier ses spectaculaires décorations. Dans une autre vitrine, il pouvait aussi contempler les souvenirs du roi de Rome, tandis que sur chaque mur, casques, cuirasses, lances et sabres rappelaient la gloire du Premier Empire. Plutôt que de se mêler de politique, le prince Victor préféra donc cultiver le souvenir de sa famille. À ses yeux, le combat pour la mémoire des deux Empires primait désormais sur toute autre considération. Ajoutons qu'en France le parti bonapartiste, réduit alors à sa plus simple expression au niveau parlementaire, se perdait en vaines querelles. Convaincu qu'il ne ferait qu'ajouter à la confusion s'il tentait quelque chose, il renonça ainsi à toute

SAGA_cs6_pc.indd 440 29/11/2017 12:55:19

ambition personnelle. En outre, il ne voulait pas non plus nuire à son pays à l'heure où ce dernier affrontait de graves périls en se lançant dans une aventure inconsidérée. Les Bonaparte resteraient désormais attentifs mais discrets, patriotes mais réalistes, engagés aussi mais désintéressés. Son fils saura retenir la leçon.

Concernant son éducation proprement dite, Victor jugea souhaitable de mêler le petit prince aux enfants de son âge. Inscrit à l'école publique, Louis fut ainsi pendant ses jeunes années un élève comme les autres. Cette première école de vie lui enseigna sans doute la modestie, l'une des vertus premières de cette altesse impériale en devenir. Mais dès qu'il remettait les pieds chez lui, outre les leçons d'art militaire qu'on lui donnait par ailleurs, sa mère lui inculquait toutes les règles du maintien et de la conversation. L'air sévère, elle convoquait régulièrement dans son bureau son fils et sa fille Marie-Clotilde afin de les initier aux propos de salon selon un rituel immuable. En tenue de soirée, nos deux jeunes Bonaparte prenaient place parmi plusieurs chaises vides censées accueillir autant de figures imaginaires. Endossant chacun des rôles de cette société recréée pour les besoins de la leçon – abbé, prince, homme politique ou souverain –, Clémentine questionnait tour à tour les deux chérubins, attendant de leur part la réponse juste. Si elle ne venait pas, des coups de baguette s'abattaient sur leurs petits doigts tremblants. La rigueur de leur mère rapprocha naturellement le frère et la sœur qui devinrent solidaires l'un de l'autre.

Quand Marie-Clotilde, mise au régime forcé, fut par exemple privée de dessert, Louis imagina une astuce pour la ravitailler. À l'aide d'une corde que le prince avait volée, sa sœur faisait descendre le long des murs de la propriété de Ronchinne l'un de ses souliers pour que quelques étages plus bas Louis le remplisse de sucreries interdites. On imagine sans peine la mine enjouée des deux enfants à chaque fois qu'ils réussissaient à contourner l'interdit maternel. Leur stratagème fut cependant vite éventé. Un après-midi, la princesse Clémentine vit passer avec stupeur cette chaussure contrebandière et s'en empara. Punis et grondés, les deux rebelles mirent fin pour toujours à leur jeu innocent. Malgré sa rigidité, la princesse n'avait rien d'une Folcoche, la mère épouvantable du roman autobiographique d'Hervé Bazin *Vipère au poing*. Elle aimait sincèrement ses enfants au moins autant que son mari. Son intransigeance n'avait d'autre but que de les préparer aux devoirs de leur position. Plus débonnaire, Victor pardonnait davantage les écarts de sa descen-

SAGA_cs6_pc.indd 441 29/11/2017 12:55:19

dance, d'où une certaine harmonie au sein de cette petite famille. Une harmonie vite bouleversée par la disparition du père. Pour Louis, cette disparition, alors qu'il n'avait que douze ans, fut sans doute terrible à vivre. Toutefois, il n'en laissa presque rien paraître, car soudainement propulsé au premier rang dynastique et attirant désormais tous les regards il lui fallait contenir son chagrin. À l'âge où l'on joue encore aux billes ou aux petits soldats, il devint donc le prince Napoléon, chef de la Maison impériale. Comment ne pas développer très tôt un sens aigu des responsabilités dans de telles circonstances ? L'héritage qu'il reçut était cependant si lourd à porter pour ses jeunes et encore frêles épaules. Et, malgré la présence rassurante de sa mère, il se sentait désormais si seul à la tête de la Maison impériale. La solitude devint alors l'une de ses compagnes détestées mais hélas si fidèles. Son élévation subite se fit donc dans la tristesse et dans la douleur. Allait-il être le prétendant que les bonapartistes attendaient ?

Servir la France

En 1927, Louis fit une escapade discrète en France, visitant notamment le champ de bataille de Verdun en compagnie du général Boyer. Même si leur influence politique diminuait de jour en jour, on espérait sincèrement du côté des bonapartistes que tôt ou tard le jeune prince reprendrait le flambeau du mouvement. Par ailleurs, Clémentine désirait ardemment que son fils entre dans l'arène politique. Les espoirs des uns et des autres seront rapidement déçus. Le jeune prince détestait la politique et les inévitables intrigues qui l'accompagnent. En outre, le parti L'Appel au peuple emmené par le général Koechlin-Schwartz se rapprochait dangereusement des partis factieux d'extrême droite. Face à cette dérive, Louis préféra dans un premier temps jouer la prudence. Le 23 janvier 1935, il fit entendre sa voix pour souhaiter que son nom « devienne le signe de la collaboration loyale de tous pour l'honneur du patrimoine français et de la prospérité nationale[1] ». Et même s'il évoqua dans cette déclaration la perspective d'une « démocratie napoléonienne », il affirma surtout ne pas vouloir « ajouter à l'inquiétude économique et à l'angoisse des Français ». Puis, pour éviter toute récupération possible de la part de l'extrême droite, il annonça solennellement son retrait de la vie politique à l'approche des élections de 1936.

SAGA_cs6_pc.indd 442 29/11/2017 12:55:20

À vrai dire, il n'y était jamais vraiment entré. Deux ans plus tard, il renonça aussi au statut de prétendant au trône, affirmant que « la politique à suivre ne différait pas de la politique de principe du gouvernement actuel[2] ». Autrement dit, il apparut comme un partisan de l'unité nationale face aux périls qui menaçaient la patrie.

Quand Hitler menaça la Pologne, il prononça également la dissolution des partis, groupements, associations et organes de presse bonapartistes. Le dernier éditorial du journal *L'Appel au peuple* du 1er novembre 1939 se concluait ainsi : « Répondant [au désir du prince Napoléon], massons-nous autour du drapeau et, évitant toute vaine critique, gardons jusqu'au bout la confiance dans la Patrie et dans ses chefs[3]. » Le rejet de tout extrémisme non seulement honore le prince Louis, mais fut également heureux pour la mémoire des Bonaparte. Lucide malgré son jeune âge et son inexpérience, il ne confondit jamais nationalisme et fanatisme. Très tôt il détesta les régimes totalitaires, que ce soit celui d'Hitler ou celui de Mussolini. Un choix pas forcément évident car il aurait très bien pu emprunter un autre chemin. L'ordre nazi séduisit ainsi tant d'esprits brillants, y compris au sein de L'Appel au peuple, le parti qui soutenait la cause politique de sa famille. Aucune compromission avec l'un des pires régimes du XXe siècle mais au contraire une franche hostilité chez le prince Louis. Et personne n'aurait pu le faire dévier de sa route : « L'homme n'était guère influençable[4] » se souvient son épouse. Il ne rêvait que de servir sa patrie loyalement et sans nourrir la moindre ambition. Mais à cause de la loi de proscription, la France ne voulait pas encore de lui. Renouer avec elle sera le but de sa vie tant il souffrit de rester éloigné de cette terre qu'il chérissait par-dessus tout : « Ceux qui n'ont pas connu l'exil ne peuvent imaginer le poids qu'il fait peser sur celui qui en est frappé[5] », disait-il.

Au début de l'année 1939, le président du Conseil Édouard Daladier reçut sur son bureau une lettre à la signature prestigieuse. Elle émanait du prince Napoléon. Dans ce courrier, il suppliait le chef du gouvernement de l'autoriser à effectuer son service militaire en France : « Je voudrais que vous le fassiez en sachant combien je suis désireux de servir mon pays de toutes mes forces. » Mais à l'enthousiasme de Louis, Daladier opposa un silence blessant, alors même que la guerre paraissait désormais inévitable. Sans se décourager, le chef de la Maison impériale reprit la plume, se faisant encore plus insistant et se déclarant prêt à servir sous un nom d'emprunt afin d'éviter toute « publicité quelconque » autour de

SAGA_cs6_pc.indd 443 29/11/2017 12:55:20

son nom. Son engagement n'était pas un acte politique mais un pur acte patriotique. À nouveau, aucune lettre au timbre de la République ne parvint jusqu'à Prangins. Puisque Daladier restait sourd à ses demandes, il s'adressa au président de la République Albert Lebrun et sollicita une audience. En vain. En septembre, tandis que la « drôle de guerre » venait de commencer, il reçut enfin une réponse de Daladier. Elle était sèche et sans appel : « J'ai été touché par votre lettre et votre désir de contracter un engagement dans l'armée française. Malheureusement, la loi ne permet pas d'accéder à votre demande. » Profondément déçu, il demanda alors à servir dans la Royal Navy. Comme le prince impérial soixante ans plus tôt, il était prêt à rejoindre une unité britannique, mais il n'eut pas plus de succès qu'en France. Comme en 1914, personne ne souhaitait voir les Bonaparte participer au conflit.

Mais c'était compter sans l'obstination de ce jeune homme de vingt-six ans. Peu à peu il se lia d'amitié avec le renseignement français auquel il rendait quelques services. Séduit par son engagement, le commandant Fourchot l'intégra même dans son bataillon d'espions. Mais, même s'il servait la France, rester un agent de renseignements en Suisse n'était pas satisfaisant pour le prince. Il rêvait d'action et surtout de porter enfin l'uniforme français. Pour contourner la proscription, il décida de s'engager sous une fausse identité. En toute clandestinité et avec l'aide de l'un des sous-chefs du renseignement, le capitaine Georges, il passa la frontière aux premiers jours de mars 1940 puis chemina lentement vers le vaste camp militaire de Sathonay créé sous le Second Empire par le maréchal de Castellane au bord du plateau de la Dombes, dans le département de l'Ain. S'y trouvait le dépôt métropolitain de la Légion étrangère dans laquelle comptait s'engager Louis. Le 18 mars 1940, l'officier recruteur de la Légion vit s'avancer vers lui un géant de près de deux mètres. Il disait s'appeler Louis Blanchard et être citoyen suisse. En l'entendant décliner son identité, l'officier fit la moue. L'homme était habitué à démasquer les nombreux imposteurs cherchant à fuir un passé peu reluisant. Le géant Blanchard lui parut ainsi d'emblée suspect. Peut-être était-ce un déserteur ? Avec autorité, il lui demanda alors ses papiers. Louis n'avait sur lui que son passeport diplomatique belge. En le parcourant, l'officier découvrit, stupéfait, qu'il avait affaire au prince Napoléon. Allait-il être renvoyé en Suisse ?

SAGA_cs6_pc.indd 444 29/11/2017 12:55:20

L'officier recruteur préféra ne rien précipiter et en référer à sa hiérarchie. Interloqué, le commandement militaire s'adressa à son tour au chef du gouvernement Daladier. Après plusieurs jours d'attente dans les baraquements du camp d'entraînement, la réponse fut portée au prince. Pour sa plus grande joie elle était positive. Devant son insistance, Daladier avait fini par céder. Le président du Conseil mit toutefois deux conditions à son engagement : notre Bonaparte devait rester anonyme, même avec ses camarades, et ne recevrait aucun avancement. Euphorique, l'intéressé accepta avec enthousiasme. Il boutonna ensuite avec émotion la vareuse en drap kaki-moutarde que lui remit l'intendance. Muni de son paquetage, il embarqua pour Oran le 29 mars 1940. Entre Sidi Bel Abbes et Saïda, les séances d'instruction furent longues et éprouvantes. Depuis toujours, la Légion se mérite. « Une, deux, trois, piquez », répétaient inlassablement les sergents instructeurs aux jeunes recrues armées de leur fusil à baïonnette. L'un d'entre eux, l'adjudant Santini, répétait inlassablement : « Il y a cent cinquante ans, le plus grand génie militaire du monde était corse ! Ici, c'est moi qui le remplace, et je vous ferai marcher comme il faisait marcher ses grognards ! » On imagine le sourire discret du chef de la Maison impériale en entendant ces paroles. Maniement d'armes, escrime à la baïonnette, combat rapproché ou même corvée de patates, Louis partagea incognito le quotidien des nouveaux incorporés, des « bleus » en langage militaire. Mais quand allait-il enfin partir pour le front ?

Une expédition pour Narvik, en Norvège, se préparait. Le prince demanda à en être, mais essuya aussitôt un refus ferme de sa hiérarchie. Si d'aventure il venait à disparaître en uniforme français, le gouvernement aurait été immanquablement questionné. Pour éviter tout problème politique, on préféra le laisser l'arme au pied, son képi devant rester immaculé. Après la défaite de mai-juin 1940, l'armistice mit un terme à son engagement. Devant ses supérieurs, il prétendit vouloir sagement retourner dans sa demeure de Prangins, mais en vérité il brûlait déjà de poursuivre la lutte dans la clandestinité. À Marseille, il renoua avec ses anciennes relations du service des renseignements, obtenant même une fausse carte d'identité. Mais, surveillé car hostile au régime de Vichy, il songea un temps à se rendre à Londres pour rejoindre la France libre. Très tôt, il n'éprouva aucune sympathie pour la Révolution nationale prônée par le maréchal Pétain, réprouvant le défaitisme ambiant et

SAGA_cs6_pc.indd 445 29/11/2017 12:55:20

estimant que continuer la lutte restait possible. En outre, collaborer avec l'ennemi d'hier lui paraissait infamant et contraire à l'honneur. Pour un Napoléon de sa trempe, il n'était pas question de transiger. L'esprit révolté, il regagna Prangins à la fin de l'année 1940. Dès son retour, il reçut une invitation à se rendre à Paris pour assister au retour des cendres de l'Aiglon. Ne voulant pas cautionner cette sinistre mascarade, il refusa fermement. La seule idée de voir son ancêtre escorté par des uniformes vert-de-gris le révulsait. En lien avec le B.C.R.A. du colonel Passy, il renseignait Londres et la Résistance, menant même quelques opérations clandestines en France dont on ignore hélas à peu près tout. Il s'employa aussi à convaincre relations et amis de quitter le régime de Vichy. Parmi ceux qui se laissèrent séduire, on retrouve le chef adjoint du cabinet civil du Maréchal, Roger de Saivre, avec lequel il tenterait l'aventure dans les Pyrénées.

Résistances

Après sa capture, le prince fut transféré à Bordeaux, à la prison civile du fort du Hâ. Jeté au « mitard », on le laissa croupir dans le froid jusqu'au lendemain 24 décembre. Les interrogatoires se succédaient à un rythme épuisant. Louis et ses compagnons étaient en danger. Les Allemands menaçaient de fusiller Roger de Saivre. Que leur répondre ? Tous répétèrent en chœur qu'ils s'étaient rendus dans les Pyrénées à des fins d'excursion. L'explication ne convainquit guère mais heureusement dans la confusion de l'arrestation toutes les pièces compromettantes avaient pu être brûlées. Surpeuplée, la prison grouillait de détenus politiques que l'on bousculait à coups de ceinturon. Jour et nuit, la cellule du prince, au rez-de-chaussée de la prison, voisine de celle de l'ancien ministre Georges Mandel, restait éclairée. Malgré les avanies qu'il subissait, Louis ne paraissait pas atteint. Ses geôliers n'obtiendraient rien de lui, même en l'outrageant. Au grand étonnement de ses gardiens, pour garder la forme il nettoyait sans cesse frénétiquement le parquet de sa cellule avec un cul de bouteille. Le 21 janvier 1943, le commandement allemand décida de le transférer à Paris. Sa première entrée officielle dans la capitale se fit dans une camionnette bâchée qui l'emmena de la gare d'Austerlitz au siège de la Gestapo, avenue Foch. Après un nouvel interrogatoire, il fut conduit à

SAGA_cs6_pc.indd 446 29/11/2017 12:55:20

Fresnes où il attendit plusieurs heures accroupi dans une cage de fer la fin des formalités d'incarcération. Il fut ensuite enfermé dans la même cellule que ses compagnons d'infortune, revêtu comme eux de l'habit des taulards, mais le sien n'était pas à sa taille, les manches ne le couvrant que jusqu'aux coudes et les pantalons aux genoux. Ce fut dans cet accoutrement improbable qu'il fêta sa vingt-neuvième année avec ses camarades. Le commandant de la prison, le major Giselherre, était heureusement un admirateur de l'épopée impériale. À chaque fois qu'il évoquait avec son accent guttural le « Grand Napoléoun », il se mettait irrésistiblement au garde-à-vous, faisant claquer ses bottes comme à la parade. Avec empressement, il accepta d'améliorer un peu l'ordinaire de celui qu'il appelait avec respect « l'Empereur ». La détention de Louis à Fresnes dura peu car il fut transféré quelques jours seulement après son arrivée dans une villa cossue de Neuilly qui avait vu passer quelques prisonniers célèbres comme le président Albert Lebrun ou André François-Poncet. Que lui voulait-on ?

À peine avait-il pris ses quartiers qu'il reçut la visite d'un curieux personnage, le *Hauptsturmführer* (capitaine SS) Roland Nosek. Élégant et habile, l'homme était l'un des chefs du renseignement nazi dans la capitale. Habitué à fréquenter le gotha mondain autant par goût que par nécessité, il fut désigné pour approcher « l'Empereur ». Avec la séduction du diable, le SS fit miroiter au prince tous les avantages qu'il pourrait retirer d'un ralliement à l'Allemagne nazie. Le Führer s'était imaginé qu'un message antianglais ou antirusse signé Napoléon servirait sa propagande. Indigné, Louis répliqua vertement : « Comment reconnaîtrais-je votre politique alors que vous occupez la France, que vos alliés et vous revendiquez ses terres de Corse, Nice et la Savoie, et que l'Alsace et la Lorraine enfin sont terres allemandes ? Trop de mes fidèles ne me comprendraient plus. Je suis français et national. Je serai donc envoyé en déportation en Allemagne ou libéré en France, sans conditions ou concessions, et avec mes camarades[6]. » Louis préférait endurer l'univers concentrationnaire nazi plutôt que de se compromettre avec ses geôliers. Son courage impressionna Nosek qui n'insista plus. Mais que faire de cet « Empereur » ? Le déporter aurait été politiquement malvenu. Hitler décida alors de le « libérer » en même temps que ses camarades de captivité en l'assignant à résidence dans la capitale. Les barreaux aux fenêtres avaient disparu mais le prince n'était toujours pas libre de ses mouvements.

SAGA_cs6_pc.indd 447 29/11/2017 12:55:20

Ce séjour forcé aux frais de l'occupant était un piège. À terme, la propagande nazie ne manquerait pas de souligner avec quels égards elle traitait le chef de la Maison impériale. En novembre 1943, notre héros faussa compagnie à ses gardiens et s'échappa de sa prison dorée. Depuis plusieurs semaines déjà il travaillait pour le compte du B.C.R.A. sous les faux noms de Renaud ou de Muller, recrutant plusieurs officiers, sous-officiers, chasseurs, dont le sous-lieutenant prince Murat ou le capitaine Jean Reille, pour constituer un maquis dans l'Indre. Il mena aussi au nez et à la barbe des Allemands plusieurs missions clandestines dans le nord de la France ou en Belgique. Intégrant l'Organisation de résistance de l'armée (O.R.A.), il participa à la formation du 17e bataillon de chasseurs à pied. Une fois sa mission de recrutement terminé, il se rendit dans l'Indre, près de Châteauroux, pour rejoindre la lutte armée. Enfin venait le temps de l'action militaire. Commandé par Jean Costa de Beauregard, dit Carol, le 17e B.C.P. appartenait à la brigade Charles Martel et formait ce que l'on appelait le maquis Carol. Alors qu'il aurait pu prétendre au grade de capitaine, compte tenu de ses états de service dans la Résistance déjà bien étoffés, Louis exigea de servir comme simple soldat. Humilité quand tu nous tiens. L'ex-légionnaire Blanchard prit alors un nouveau nom, se faisant désormais appeler Louis Monnier.

Le 6 juin 1944, le débarquement en Normandie donna le signal de l'insurrection. Le maquis Carol passa alors à l'offensive, érigeant des barrages routiers, sabotant les voies ferrées et multipliant les embuscades contre l'ennemi. Les combats furent intenses contre la colonne Täglishbeck, forte de 10 000 hommes et partie du centre-ouest de la France pour rejoindre la frontière allemande. Entre-temps devenu sergent, le soldat Monnier prit tous les risques. À ses côtés tomba l'un de ses meilleurs amis, le prince Murat, qui disparut au cours d'une mission de liaison. Malgré la vigueur de l'offensive alliée et le harcèlement de la Résistance, les troupes allemandes se défendirent vaillamment. Chaque engagement fut d'une violence rare. Les hommes du colonel Charles Martel infligèrent des pertes sévères à l'ennemi : 800 tués, 1 508 blessés, 208 prisonniers, 110 véhicules et 14 canons. La brigade quant à elle n'eut à déplorer « que » 75 tués et 63 blessés. Le 28 août 1944 au matin, on signala plusieurs convois ennemis dans l'un des secteurs défendus par le bataillon auquel appartenait le prince. Aux fins de vérification, Louis fut envoyé aussitôt en reconnaissance. Si l'ennemi paraissait loin des axes routiers,

SAGA_cs6_pc.indd 448 29/11/2017 12:55:20

plusieurs tirs nourris indiquaient toutefois sa présence à proximité. Après être rentré au poste de commandement pour son rapport, Louis reçut l'ordre de monter à bord d'un camion américain qui se rendait à Châteauroux. Comme il l'avait fait des centaines de fois, il effectuerait une nouvelle mission de liaison tout aussi banale que les autres. Dans le camion marqué de l'étoile blanche prit également place une équipe d'artificiers venant de réussir une mission de déminage à hauts risques. Tandis que le lourd véhicule roulait à vive allure, l'ambiance était plutôt enjouée parmi les valeureux résistants. La Libération semblait si proche. La joie de ces F.F.I. sera hélas de courte durée.

Alors qu'il fonçait sur les routes de l'Indre, le camion reçut une pluie de projectiles provenant d'un barrage allemand protégeant la retraite d'une unité. Plusieurs mitrailleuses et un canon de 47 mm l'avaient pris pour cible. À l'arrière du camion, les balles sifflaient au-dessus des têtes. À cause du feu nourri, le véhicule stoppa net sa course et commença à prendre feu. Dès les premières flammes, le prince se jeta dans le fossé. Autour de lui, les tirs redoublaient d'intensité. À terre, Monnier appela ses camarades. Aucune réponse. Les trois autres résistants étaient étendus pas loin, raides morts. Seul Louis était indemne, mais encore loin d'être tiré d'affaire. S'il venait à être capturé, c'était à coup sûr le peloton d'exécution. Apercevant un bois voisin, il comprit que sa seule chance serait de l'atteindre, mais 800 mètres l'en séparaient. Bondissant en un éclair du fossé, il courut vers le bois avec la rage du désespoir. À moins de 300 mètres de la lisière de la forêt, il progressait toujours, mais plié en deux pour éviter les balles. Tandis que le feu ennemi continuait d'être nourri, il se mit à ramper. Autour de lui, c'était le chaos, les troncs d'arbres volaient en éclats, déchirés par les balles. Deux chevaux tombèrent à quelques mètres de lui. Le souffle coupé, il se traîna jusqu'au bois. L'épaule brûlée et une jambe meurtrie par un éclat d'obus, il parvint à bout de forces au poste de commandement de son bataillon, informant ainsi ses camarades de l'existence de ce point de résistance allemand. Comme ses ancêtres avant lui, il venait avec bravoure de côtoyer la mort.

Le sergent Monnier fut donc épargné mais resta convalescent plusieurs semaines à l'hôpital de Châteauroux. Après cette passe d'armes, il voulut à tout prix reprendre du service, mais cette fois dans l'armée régulière. Le 23 octobre, il fut reçu par le général Kœnig, le héros de Bir Hakeim, qui laissa ce témoignage : « Je n'avais

SAGA_cs6_pc.indd 449 29/11/2017 12:55:20

jamais rencontré le prince. Comme l'officier recruteur du camp de Sathonay lorsqu'il reçut, en 1940, l'engagé volontaire Blanchard, je fus frappé par la haute stature du maquisard, par son ascendant naturel et son parler lent et calme. Le prince me fit sobrement le récit de ses tentatives répétées pour rejoindre le combat. Il conclut sur une prière insistante, celle d'être admis à servir, pendant la durée de la guerre, sous l'uniforme réglementaire d'officier français[7]. » Mais la loi d'exil étant toujours en vigueur, le général lui répondit l'air désolé qu'il ne pourrait accéder à sa demande. Après son entretien, il prit tout de même l'initiative d'en référer au général de Gaulle. Comme l'espérait Kœnig, le chef du gouvernement provisoire accepta bien volontiers d'affecter le sergent Monnier au bataillon de chasseurs alpins de l'armée des Alpes, avec le grade de lieutenant. Il l'autorisa même à porter le nom de Montfort, ce nom qu'avaient utilisé autrefois Jérôme et Plon-Plon. Une fois remis de ses blessures, il fut envoyé à Saint-Nazaire pour y réduire la poche de résistance allemande.

Le 29 octobre, il fit la connaissance du général de Gaulle. Deux géants face à face. Deux noms héroïques enfin réunis. L'entretien fut bref mais empreint d'un grand respect mutuel. Le jeune résistant était évidemment ému de rencontrer le chef de la France libre. Quant à ce dernier, féru d'histoire de France, il ne pouvait être insensible à tout ce que représentait ce jeune prince, chef de la Maison impériale. Moins d'un mois plus tard, le 27 novembre, le prince fut décoré de la croix de guerre, et en février 1946 il reçut la Légion d'honneur des mains du général Béthouart. Il fut ainsi le premier Bonaparte à être honoré pour raison de service et non point en raison de sa position. Se montrer digne de la décoration créée par son illustre arrière-grand-oncle représente bien la grandeur du personnage. Après la capitulation allemande et un bref passage à l'école de haute montagne des chasseurs alpins, il fut démobilisé le 30 novembre 1946. Le prince Napoléon serait-il enfin français ? Il lui faudrait hélas encore attendre, malgré son héroïsme ; il serait obligé même de se marier dans une semi-clandestinité.

Le retour, enfin

Dès la fin de son entretien avec Louis, de Gaulle s'était inquiété auprès de Kœnig de la situation matrimoniale du prince : « Il faut

qu'il se marie, il faut qu'il se marie[8] ! » répétait le général. Pour cet amoureux des traditions françaises, le chef de la Maison impériale se devait d'avoir une descendance. À l'orée du printemps 1949, une jeune demoiselle du nom d'Alix de Foresta, descendante d'une très vieille famille d'origine italienne établie en Provence depuis quatre siècles, fit une rencontre qui allait bouleverser son existence : « J'entrai dans le salon ; il me tournait le dos, examinant une des œuvres d'art décorant la pièce. Lorsqu'il se retourna, dans un mouvement nonchalant qui devait me devenir familier, nos regards se croisèrent et nous commençâmes spontanément une longue conversation détendue, confiante, heureuse[9]… » Cette conversation avec le prince Napoléon se prolongera pendant quarante-huit ans. Pour notre patriote, épouser une Française allait de soi. Du reste, depuis son entrevue avec le chef du gouvernement provisoire, il pensait pouvoir revenir bientôt en France. Et quoi de mieux pour célébrer son retour qu'un mariage avec une fille de France ? Aussi souhaita-t-il une cérémonie en l'église Saint-Louis des Invalides, mais le secrétaire d'État à la Guerre jugea froidement cette demande inopportune. Quand il apprit la nouvelle, de Gaulle félicita le prince et s'en réjouit « pour de très hautes raisons nationales et historiques ». L'appelant « Monseigneur », il disait aussi éprouver pour sa personne une « extrême estime ». Quand on connaît l'importance que le général accordait au vocabulaire, on mesure l'importance de l'hommage, mais depuis 1946 il avait quitté le pouvoir. Aussi ne pouvait-il plus rien pour le chef de la Maison impériale. Maigre concession, le président de la République Vincent Auriol autorisa le mariage en France, mais à condition qu'il ait lieu dans la « plus stricte intimité ». Ce fut donc dans la petite commune de Linières-Bouton, en Anjou, où le fidèle Félix Ramolino possédait une propriété, que le 16 août 1949 le prince Napoléon et Alix de Foresta se passèrent l'alliance au doigt en petit comité et avec notamment pour témoin le général Kœnig. L'application de la loi d'exil n'avait cependant que trop duré. Louis allait et venait en France comme bon lui semblait, mais sous un faux nom. Cette mascarade était indigne d'une République qu'il avait pourtant servie avec loyauté.

Le 16 mai 1950, il était 21 heures passées à l'Assemblée nationale quand la présidente de la 112e séance de la législature rouvrit les débats. Désignée au perchoir, Mme Germaine Poinso-Chapuis, députée MRP de Marseille, première femme ministre de plein exercice de notre histoire et première vice-présidente de l'Assemblée – elle fut élue deux fois à ce poste –, s'apprêtait à présider jusqu'au

SAGA_cs6_pc.indd 451 29/11/2017 12:55:20

petit matin en raison d'un ordre du jour important dont le quatrième point concernait la modification de la législation relative aux membres des familles ayant régné en France, suite à une proposition de loi du député Hutin-Desgrées. Enfin un retour semblait possible pour tous les chefs de famille en exil, le prince Napoléon comme le comte de Paris. Le rapporteur de la loi, Bertrand Chautard, fut le premier à s'exprimer. À la tribune, il rappela avec ferveur la carrière militaire de notre Bonaparte, concluant par ces mots : « Voilà donc les hommes que maintient en exil, au mépris des principes qui nous sont chers, une loi provisoire et cruelle[10]. » Quand celle-ci fut adoptée en 1883, c'était par crainte, du moins officiellement, d'une restauration monarchique royale ou impériale. Près de soixante-dix ans plus tard, la République n'était absolument plus menacée par d'éventuels prétendants, les partis bonapartistes comme royalistes ayant quasiment disparu du paysage politique. La loi d'exil n'avait plus de raison d'être.

Sur les travées des bancs communistes, on s'opposa cependant farouchement à son abolition. Le jeune député Jean Toujas, ancien instituteur et résistant émérite, qualifia la proposition de loi de « réactionnaire » et dit douter du républicanisme aussi bien du prince Napoléon – que l'on appelait dans les débats prince Bonaparte, comme si le nom de Napoléon faisait encore trembler la République – que du comte de Paris. Le débat tourna rapidement au règlement de comptes entre centristes et communistes, les premiers reprochant aux seconds leurs velléités révolutionnaires – des dépôts d'armes appartenant au parti venaient d'être découverts – et les seconds accusant les premiers de mener une politique répressive envers la classe ouvrière – certaines grèves dures avaient été réprimées. Maurice Schumann rappela aux communistes que certains députés issus de leurs rangs avaient condamné le maintien de la loi d'exil, estimant que la République n'avait à craindre personne. La pique de ce grand européen laissa cependant de marbre la gauche de l'hémicycle. Toujas reprit la parole pour expliquer que si elle voulait rester forte, la République devait absolument maintenir cette loi d'exception. Après une ultime joute parlementaire, on passa au vote. Le résultat fut sans appel, sur 499 votants, 314 votèrent en faveur de l'abolition de la loi du 22 juin 1886, tandis que 179 votèrent contre. Sans surprise, le groupe communiste – sauf trois députés – rejeta la loi, mais des socialistes à la droite elle fut approuvée. Cette nuit-là, l'exil du prince Napoléon prit officiellement fin.

SAGA_cs6_pc.indd 452 29/11/2017 12:55:20

Il pouvait être fier, son engagement ayant à l'évidence facilité ce vote. S'il avait pris quelques années plus tôt un chemin différent, le collaborationnisme par exemple, il n'est pas certain que l'Assemblée eût été aussi favorable à son retour en France. Quelques semaines après le vote de la loi, la princesse Alix donna naissance à des jumeaux, Charles et Catherine, le 19 octobre 1950. Suivront deux autres enfants, Laure en 1952 et Jérôme en 1957. Tous sont donc nés en France, les Bonaparte pouvant enfin y continuer le cours de leur existence.

Tandis que sa famille s'agrandissait, le prince avait les yeux tournés vers l'Afrique. Sous l'uniforme de légionnaire, il était tombé amoureux de ce continent, fasciné par la beauté de ses déserts et attiré par ses grands espaces. Immédiatement après la naissance de ses jumeaux, il emmena sa jeune épouse pour un long périple à travers la savane du Congo belge. Le voyage fut épique, parfois mouvementé. Des milliers de kilomètres de pistes furent avalés à un rythme effréné. Conducteur émérite, Louis se joua des pièges de ces routes improbables. Trop sollicité, le moteur de sa voiture rendit l'âme une nuit en pleine brousse. Pas âme qui vive à l'horizon. Le couple dormit alors à la belle étoile dans l'attente du lendemain. Parmi cette nature encore préservée, le prince n'avait jamais paru si heureux. Mais si l'aventure n'était pas pour lui déplaire, il n'était cependant pas venu en terre africaine pour enchaîner les rallyes sur des pistes poussiéreuses, mais pour aider à l'essor de ce continent en devenir. Aussi, avec son épouse, allait-il multiplier les séjours en Afrique. Usant de son influence au sein des grandes entreprises dont il était administrateur, il favorisa notamment l'implantation et l'extension d'élevages ou de plantations. À chaque fois, il fit en sorte d'ajouter au développement économique une dimension sociale et éducative. Sous son impulsion, de nombreux centres sociaux ou écoles ouvrirent leurs portes dans ces zones d'expansion autrefois désertées. Par ses conseils avisés, il aida également les éleveurs locaux à se regrouper en coopératives et à créer leurs propres réseaux de distribution. Décisive, son action au service du continent africain resta malgré tout discrète. L'homme était réservé et n'aimait pas faire parler de lui. Pour Louis, servir une cause dépassa toujours son estimable personne.

Dans les années 1960, les événements d'Algérie furent un déchirement pour lui. Pendant cette guerre douloureuse, le prince Napoléon resta proche des militaires qui avaient été envoyés maintenir

SAGA_cs6_pc.indd 453 29/11/2017 12:55:20

l'ordre. En revenant de l'ancien Congo belge, il s'arrêtait parfois à Sidi Bel Abbes et, à chaque fois, la Légion le recevait avec joie. Dans la cour de la caserne, la cour Viénot, on lui rendait toujours les honneurs. Tandis que résonnait la musique militaire, il put ainsi de nombreuses fois, digne et concentré, passer en revue les fiers képis blancs. Lors de l'une de ses visites, un drame survint hélas. En avril 1959, la princesse Napoléon passait en revue le 13e régiment de dragons parachutistes, les « dragons de l'impératrice », dont elle est la marraine, quand une Jeep sauta sur une mine. Bouleversée, elle s'empressa de porter secours aux malheureux blessés. Puis vint le temps de l'indépendance de l'Algérie. L'adieu au Sahara fut douloureux pour le prince. Quand ce désert fut enlevé à la France, il projetait de s'investir personnellement dans le domaine pétrolier. Jamais il ne mènera à bien les vastes entreprises dont il rêvait, ce qui le rendit amer.

Mais une autre mission l'attendait, plus importante encore. Depuis le milieu des années 1960, on préparait avec l'appui du chef de l'État, le général de Gaulle, le bicentenaire de la naissance de Napoléon, le 15 août 1969. Vingt ans plus tôt, le prince s'était déjà rapproché des Invalides pour que soit dignement évoquée l'histoire de sa famille au sein de cette prestigieuse institution. Ayant hérité de quasiment toutes les collections des Bonaparte, il souhaita ainsi très tôt que les nombreux souvenirs qu'il possédait soient montrés à un large public. Pendant quinze ans, presque au rythme d'une par année, des expositions prestigieuses furent ainsi montées grâce à son appui. Puis il obtint qu'une partie de sa collection soit mise en dépôt de manière pérenne, principalement à Malmaison. Lors du bicentenaire, le chef de la Maison impériale et son épouse vidèrent quasiment Prangins pour donner un bel éclat aux deux expositions organisées en 1969 autour de la naissance de Napoléon Ier, la première au Grand Palais, la seconde aux Archives nationales. On imagine sans peine la joie des commissaires de ces expositions quand ils reçurent la confirmation des prestigieux prêts venus de Suisse.

Le 15 août 1969, à Ajaccio, le descendant de Jérôme fut désigné pour accueillir le président de la République Georges Pompidou* et

* À la suite du référendum perdu en avril 1969, le général de Gaulle démissionna de la présidence de la République. Il n'assista donc pas aux célébrations de 1969.

SAGA_cs6_pc.indd 454 29/11/2017 12:55:20

son ministre Michel Debré sur le tarmac de l'aéroport de la ville. En descendant de leur avion, ils furent ainsi salués en premier par le chef de la Maison impériale. Le symbole était fort. Au plus haut niveau, l'État était alors fier de son histoire ! Quelle différence avec 2005 quand Jacques Chirac, pourtant prétendument héritier politique de Pompidou, refusa de célébrer dignement la victoire d'Austerlitz !

Pour revenir à 1969, après le discours du président de la République, les nombreuses fêtes organisées dans la ville natale des Bonaparte enchantèrent les milliers de personnes spécialement venues pour l'occasion. Toute la journée Pompidou et Michel Debré s'affichèrent volontiers avec le prince, sourire aux lèvres. Pour ce dernier, quel chemin parcouru en trente ans, de la clandestinité à la lumière ! À la veille de la Seconde Guerre mondiale, on s'en souvient, aussi bien le président de la République de l'époque que son président du Conseil avaient *in fine*, après bien des atermoiements, accepté ses offres de service, mais à la seule condition qu'il dissimule son identité. Trois décennies plus tard, tandis que son imposante silhouette se détachait dans le bleu azur de ce chaud matin d'août 1969, il pouvait être fier de son parcours. Grâce à lui, l'histoire de sa famille retrouvait avec éclat l'histoire nationale.

Le prince ne se considéra jamais comme un prétendant. De sa renonciation il fit un atout, comprenant très tôt la mission historique qui lui revenait. Pour les Bonaparte, le temps de l'histoire était venu. Il l'avait compris. Prônant toujours un rassemblement patriote, il préféra s'effacer plutôt que d'ajouter aux divisions. Après avoir combattu pour son pays, il devint un ardent défenseur du patrimoine national. Dans les années 1970, il négocia ainsi avec l'État le sort des collections impériales. Trois lieux furent alors désignés pour les accueillir : Malmaison pour l'histoire du Consulat et de Joséphine, Fontainebleau pour la période du Premier Empire et Compiègne pour le Second Empire. Aujourd'hui encore, cette organisation prévaut. Ajoutons aussi qu'en 1978 le prince fit don de l'ensemble des papiers de sa famille aux Archives nationales. Ils forment la fameuse série 400 AP qui depuis cette date fait le bonheur des historiens. L'œuvre du prince Louis est donc immense. Détestant le verbe inutile, discret mais efficace, abhorrant les divisions, Louis était un homme d'action. Un grand Bonaparte assurément.

SAGA_cs6_pc.indd 455 29/11/2017 12:55:20

L'avant-dernier prince Napoléon disparut le 3 mai 1997, le même jour que son père – le prince Victor s'était éteint le 3 mai 1926. Ses obsèques furent célébrées en l'église Saint-Louis des Invalides, puis il fut inhumé dans la chapelle impériale à Ajaccio. Il repose depuis près de ses parents, dans l'allée qui mène à la crypte où se trouve notamment Charles Bonaparte*.

Discrets mais essentiels, le dernier comme le premier de notre saga sont désormais réunis pour l'éternité.

* Outre Charles et Louis sont aussi inhumés dans cette chapelle le prince Victor, son épouse Clémentine, Madame Mère Letizia, Charles Lucien, fils de Lucien, les princesses Zénaïde et Eugénie, petites-filles de Lucien, Napoléon Charles, un autre fils de Lucien, et le cardinal Fesch.

SAGA_cs6_pc.indd 456 29/11/2017 12:55:20

Épilogue

19 juin 2015. Deux cent mille personnes venues des cinq continents assistent à la reconstitution de la bataille de Waterloo sur les lieux mêmes où les aigles françaises ont perdu pied il y a deux siècles. Tandis que 850 journalistes suivent de leur tribune les manœuvres des 6 000 reconstituants qui, au bouton près, portent le même uniforme que ceux qui bravèrent la mort en 1815, un jeune homme élancé, de belle taille (un mètre quatre-vingt-dix-huit), au sourire bienveillant et à la distinction parfaite, se glisse anonyme dans la foule. Seuls quelques connaisseurs de l'épopée impériale, dont l'auteur de ces lignes, remarquent sa présence discrète. Il ne cherche point à fuir cependant. Avec ceux qui le reconnaissent, il se montre au contraire proche, disponible, presque humble. Il s'appelle Jean-Christophe Napoléon et n'a même pas trente ans. Petit-fils de Louis le gaulliste, descendant direct de Jérôme Bonaparte, il est désormais le chef de la famille impériale. Avant que le champ de bataille de Waterloo revive la symphonie guerrière qui l'a rendu célèbre, il a tenu à échanger une poignée de main avec le descendant du duc de Wellington. Devant plusieurs têtes couronnées, il a ensuite prononcé un discours de paix et de réconciliation. Autant de gestes appréciés et bienvenus. Au soir du 19 juin 2015, après le dernier coup de canon, il semble ému et recueilli. Cette journée fut un triomphe médiatique pour la mémoire de son aïeul, mais pas seulement. Autour de cette page sanglante de l'histoire européenne, les peuples du vieux continent paraissaient en paix avec eux-mêmes. Une touchante communion qui ne pouvait qu'émouvoir le fervent européen qu'est le prince Napoléon. Un bémol toutefois, comme à Austerlitz dix ans plus tôt, les autorités françaises brillèrent à nouveau par leur absence. Souverain mépris quand tu nous tiens !

SAGA_cs6_pc.indd 457 29/11/2017 12:55:20

Jean-Christophe n'aurait bien entendu manqué ce rendez-vous pour rien au monde. Dans les jours qui précédèrent la reconstitution, le public français fit sa connaissance grâce à la une de *Paris Match*. On le découvrait souriant et charismatique assis dans le métro de Londres près de la cocarde de la Waterloo Station où il se trouvait. Astucieux clin d'œil. Si le cliché déconcerta quelques puristes, il témoigne bien de l'ouverture d'esprit d'un jeune homme qu'anime un bel optimisme. Jean-Christophe Napoléon travaille dans la finance et faisait en 2015 ses premières armes à la City. À ceux qui s'étonnent de sa présence outre-Manche, il leur rappelle les liens profonds qui existaient entre ses grands-oncles, Napoléon III ou le prince impérial, et la monarchie britannique. Aujourd'hui, à l'heure où nous écrivons ces lignes, il termine ses études au sein de la prestigieuse université Harvard. À ceux qui ne comprennent pas son choix, il répond qu'il suit une nouvelle fois la trace de l'un de ses aïeux, Charlie l'incorruptible. Son passage à Boston lui valut d'ailleurs en février 2017 une nouvelle une, celle du magazine *Point de vue* au titre flatteur : « Le prince Napoléon – Un homme d'avenir. » Le premier des Bonaparte aime l'idée d'incarner un homme de son temps : « J'ai choisi de commencer ma carrière dans le monde des affaires parce que c'est la meilleure manière de faire mes preuves. Mais aussi de comprendre les problèmes et la complexité du monde d'aujourd'hui[1] », affirme-t-il. Et la politique ? Il ne l'exclut pas, bien au contraire. Un jour, il fera entendre sa voix, mais pas avant d'avoir acquis une certaine stature. Il sait que malgré le prestige de son titre, il n'est pas suffisant pour prétendre à quelque chose sans avoir au préalable prouvé sa valeur. Être un Napoléon, cela se mérite. Porter ce nom est certainement une chance mais peut se révéler aussi un lourd fardeau.

Sa désignation comme chef de la famille impériale se fit toutefois dans des circonstances particulières. En 1997 quand le prince Napoléon disparut, l'aîné de ses fils, Charles, né en 1950, aurait dû lui succéder. Or le prince Louis fit un autre choix en la personne de son petit-fils Jean-Christophe, qui n'avait alors que onze ans. Nouveau coup de théâtre donc chez nos Bonaparte. Pourquoi Charles fut-il ainsi écarté de la succession impériale ? De la même manière que Plon-Plon au siècle dernier, l'héritier présomptif perdit son titre en raison d'une brouille familiale née d'un profond désaccord politique. Du prince « rouge » il hérita quelques gènes

SAGA_cs6_pc.indd 458 29/11/2017 12:55:20

révolutionnaires qui l'amenèrent à fréquenter plutôt la gauche de l'échiquier politique. En 1968, il préféra ainsi Cohn-Bendit au général de Gaulle, ce qui ne pouvait qu'exaspérer Louis le gaulliste. De surcroît, son divorce en 1989 de la princesse Béatrice Bourbon des Deux-Siciles qu'il avait épousée en 1978 acheva de convaincre son père qu'il n'était pas digne de lui succéder. Dans les années 2000, il se lança en politique, partant fièrement à la conquête de la mairie d'Ajaccio contre, ce qui ne manque pas de sel, le parti bonapartiste qui tenait la ville depuis des lustres. Las, il dut déchanter, obtenant seulement 10 % des voix. Néanmoins, il intégra la nouvelle majorité de centre gauche, devenant conseiller municipal dans la ville qui avait vu naître tant de Bonaparte, avant de démissionner quelques années plus tard. Il se présenta à nouveau devant les électeurs à Fontainebleau en 2007 sous l'étiquette Modem sans plus de succès. L'année suivante, il redevint toutefois conseiller municipal de Nemours appartenant toujours au parti de François Bayrou, mais siégera à peine six mois, avant de disparaître de la scène politique.

En outre, ce prince atypique ne s'est jamais vraiment senti à l'aise avec l'héritage impérial, comme en témoignent ces quelques propos parus dans la presse : « Il n'était pas rare, lorsque je partais à l'école, que je croise des militaires galonnés au garde-à-vous… À midi, certains étaient toujours là, plantés face au fameux tableau de David qui ornait l'entrée de notre immeuble. Ceux-là ne repartaient jamais sans crier "Vive l'Empereur !". Il m'arrive encore d'en rencontrer aujourd'hui, même si j'ai pu constater que, souvent, les esprits faibles sont fascinés par Napoléon. Mais au moins, grâce à mes deux mètres de haut, ils ne me confondent pas avec lui[2]. » En outre, l'homme n'est pas à un paradoxe près. Après avoir obtenu du procureur de la République de Paris en 1998 de pouvoir porter le nom de Napoléon, il fit changer à nouveau son état civil quelques années plus tard pour devenir « M. Charles Bonaparte ». Malgré son rapport complexe à l'héritage napoléonien, Charles a néanmoins publié plusieurs livres sur le sujet, s'intéressant notamment – et on ne s'en étonnera pas – aux « rebelles » de la famille, Lucien ou Plon-Plon. Depuis plusieurs années, il tente également de développer le tourisme autour de l'histoire de sa famille en fédérant plusieurs cités napoléoniennes. S'il ne renie pas ses origines, il ne se reconnaît pas dans les statuts de la famille impériale et encore moins dans les traditions dynastiques des Bonaparte. Ne se consi-

SAGA_cs6_pc.indd 459 29/11/2017 12:55:20

dérant pas comme prince et refusant de s'appeler Napoléon, il ne pouvait être par conséquent chef de famille.

Dès ses premiers pas de prince Napoléon, Jean-Christophe put compter sur l'aide précieuse de sa grand-mère Alix de Foresta, la princesse Napoléon, qui ne ménagea pas sa peine pour faire de lui un digne successeur. Depuis quelques années, tous les 5 mai, il préside à ses côtés la cérémonie aux Invalides à la mémoire de Napoléon Ier et des soldats morts pour la France. Comme son grand-père avant lui, notre moderne prince porte donc le patronyme de Napoléon. Cet usage remonte en fait aux années d'exil. À chaque déclaration d'état civil de leur progéniture, le nom de Napoléon fut ainsi substitué à celui de Bonaparte par les chefs de famille successifs. Concernant son titre, le premier à l'avoir porté fut Plon-Plon. Toujours avide de reconnaissance, ce dernier pensa que se faire appeler prince Napoléon l'aiderait à s'affirmer comme prince de sang. Depuis la mort du prince impérial en 1879 et la succession impériale passée aux descendants de Jérôme Bonaparte, ce titre est devenu celui du chef de la Maison impériale. Ajoutons à propos de Jean-Christophe qu'outre son ascendance Bonaparte, il est aussi apparenté à la Maison royale de France (Bourbon Anjou) et à la Maison royale d'Espagne (Bourbon d'Espagne) par sa mère, à la Maison royale de Belgique (Saxe-Cobourg-Gotha) à la Maison impériale et royale d'Autriche (Habsbourg) ainsi qu'à la Maison royale de France (Orléans) par sa grand-mère, la princesse Clémentine de Belgique, et enfin à la Maison royale d'Italie (Savoie) par sa trisaïeule, Clotilde de Savoie. À lui seul, il réunit la plupart des monarchies ayant régné en Europe ! En début d'ouvrage, nous avons cité cette confidence de Napoléon Ier à Las Cases : « La Maison impériale de France contracta des alliances avec toutes les familles souveraines de l'Europe […]. Ces mariages sont heureux : de tous sont nés des princes et des princesses qui en transmettront le souvenir aux générations futures[3]. » Comme il l'espérait, la race des Bonaparte n'est en effet pas près de s'éteindre.

SAGA_cs6_pc.indd 460 29/11/2017 12:55:20

Notes

Prologue. Charles, l'absent

1. François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, Paris, Gallimard, 1951, t. I, p. 129.

2. Louis Nicolardot, *Journal de Louis XVI*, Paris, E. Dentu, 1873, p. 112.

3. Voir notamment dans l'ouvrage de Michel Vergé-Franceschi, *Napoléon, une enfance corse*, Paris, Larousse, 2009, l'étude en annexe sur les ancêtres de Napoléon, p. 344-352.

4. Voir à ce sujet, Jean Defranceschi, *La Jeunesse de Napoléon. Les dessous de l'histoire*, Paris, Lettrage, 2001, p. 56 et 57.

5. « Exposé historique ou mémoires domestiques », cité *in extenso* dans Dorothy Carrington, *Portrait de Charles Bonaparte*, Ajaccio, Alain Piazzola, 2002, p. 94.

6. *Ibid.*

7. Voir notamment, Jean-Baptiste Marcaggi, *La Genèse de Napoléon*, Paris, Perrin, 1902, et Dorothy Carrington, *Portrait de Charles Bonaparte*, *op cit.*, p. 15-20.

8. Lettre du 11 septembre 1767 à Marbeuf cité par Xavier Versini, *M. de Buonaparte ou le Livre inachevé*, Paris, Albatros, 1977, p. 18.

9. Antoine-Marie Graziani, *Pascal Paoli*, Paris, Tallandier, 2004, p. 204.

10. Dorothy Carrington, *Portrait de Charles Bonaparte*, *op. cit.*, p. 30.

11. *Ibid.*, p. 38.

12. Antoine-Marie Graziani, *Pascal Paoli*, *op. cit.*, p. 258.

13. Dorothy Carrington, *Portrait de Charles Bonaparte*, *op. cit.*, p. 94.

14. Dorothy Carrington, *Napoléon et ses parents au seuil de l'histoire*, Ajaccio, Alain Piazzola et La Marge, 2000, p. 69 et 70.

15. *Ibid.*, p. 83.

16. Voir Michel Vergé-Franceschi, *Napoléon, une enfance corse*, *op. cit.*, p. 292.

17. Dorothy Carrington, *Portrait de Charles Bonaparte*, *op. cit.*, p. 94.

18. Voir Jean Defransceschi, *La Jeunesse de Napoléon*, *op. cit.*, p. 52.

19. Marcel Mirtil, *Napoléon d'Ajaccio*, Paris, Éditions Siboney, 1947, p. 15.

20. Voir à ce sujet Dorothy Carrington, *Napoléon et ses parents au seuil de l'histoire*, *op. cit.*, p. 67-69.

21. Selon les calculs effectués par Xavier Versini à partir du Livre de raison de Charles, Xavier Versini, *M. de Buonaparte ou le Livre inachevé*, *op. cit.*, p. 94 et 95.

SAGA_cs6_pc.indd 461 29/11/2017 12:55:20

22. Dorothy Carrington, *Portrait de Charles Bonaparte*, *op. cit.*, p. 83.
23. Lettre à Letizia Bonaparte du 15 avril 1789, *Correspondance générale de Napoléon publiée par la Fondation Napoléon*, Paris, Fayard, 2003-2016, ci-après simplement dénommée *Correspondance générale*, t. I, nº 25.
24. Dorothy Carrington, *Portrait de Charles Bonaparte*, *op. cit.*, p. 59.
25. *Ibid.*, p. 79.

I. Napoléon, le totem

1. Général Bertrand, *Cahiers de Sainte-Hélène*, Paris, Sulliver, 1951, t. I, p. 173.
2. Général Gourgaud, *Journal*, Paris, Flammarion, s.d., p. 368.
3. *Ibid.*, p. 386.
4. Général Bertrand, *Cahiers de Sainte-Hélène*, *op. cit.*, p. 178.
5. Lettre du 25 juin 1784 à Joseph Fesch, *Correspondance générale publiée par la Fondation Napoléon*, Paris, Fayard, 2003-2016, ci-après seulement désignée *Correspondance générale*, nº 1.
6. Lettre du 2 juin 1784, Piero Misciattelli, *Lettere di Letizia Buonaparte*, Milan, Hoepli, 1936, p. 22.
7. Lettre du 12 ou 13 septembre 1784, *Correspondance générale*, nº 2.
8. Lettre du 28 mars 1785 à l'archidiacre Lucien, *ibid.*, nº 4.
9. Lettre du 3 juillet 1792, *ibid.*, nº 66.
10. Lettre du 27 juillet 1792, *ibid.*, nº 67.
11. Lettre à la Convention nationale d'avril 1793, *ibid.*, nº 79.
12. Napoléon Bonaparte, *Œuvres littéraires et écrits militaires*, Paris, Bibliothèque des introuvables, 2011, t. II, p. 286.
13. Patrice Gueniffey, *Bonaparte*, Paris, Gallimard, 2013, p. 122.
14. Emmanuel de Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène*, Paris, Gallimard, 1956, t. I, p. 98.
15. Patrice Gueniffey, *Bonaparte*, *op. cit.*, p. 202.
16. Stefan Zweig, *Le Monde d'hier*, Paris, Le Livre de Poche, 2015, p. 71.
17. Nous nous y sommes toutefois essayés en compagnie de Thierry Lentz, Pierre-François Pinaud et Clémence Zacharie, *Quand Napoléon inventait la France. Dictionnaire des institutions du Consulat et de l'Empire*, Paris, Tallandier, 2008 ; réédition poche 2016.
18. Thierry Lentz, *Le Grand Consulat*, Paris, Fayard, 1999, p. 524 et 525.
19. Germaine de Staël, *Considérations sur la Révolution française*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2017, p. 608.
20. José Cabanis, *Le Sacre de Napoléon*, Paris, Gallimard, 1970, p. 15.
21. Jérôme Bonaparte, *Mémoires et correspondances*, Paris, E. Dentu, 1866, t. VII, p. 83.
22. Emmanuel de Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène*, Paris, Gallimard, 1957, t. II, p. 67.

SAGA_cs6_pc.indd 462 29/11/2017 12:55:20

II. Joseph, le mesuré

1. Lettre de Joseph à Napoléon du 27 avril 1808, Vincent Haegele, *Napoléon et Joseph Bonaparte. Correspondance intégrale, 1784-1818*, Paris, Tallandier, 2007, nº 941, p. 514.

2. Thierry Lentz, *Joseph Bonaparte*, Paris, Perrin, 2016, p. 318.

3. Gaspard de Clermont-Tonnerre, *L'Expédition d'Espagne 1808-1810*, Paris, Perrin, 1983, p. 94.

4. Thierry Lentz, *Joseph Bonaparte*, *op. cit.*, p. 22.

5. Lettre à Joseph Fesch de 1784, *Correspondance générale publiée par la Fondation Napoléon*, Paris, Fayard, 2003-2016, ci-après seulement désignée *Correspondance générale*, nº 1.

6. Lettre aux Isoard du 13 juin 1793, dans Théodore Iung, *Bonaparte et son temps. 1769-1799*, Paris, Charpentier, 1880, t. II, p. 276.

7. Thierry Lentz, *Joseph Bonaparte*, *op. cit.*, p. 134.

8. Joseph Bonaparte, *Mémoires et correspondance politique et militaire du roi Joseph*, Paris, Perrotin, 1855, t. I, p. 82.

9. Lettre à Joseph du 27 janvier 1806, *Correspondance générale*, nº 11335.

10. Général Bertrand, *Cahiers de Sainte-Hélène 1818-1819*, Paris, Albin Michel, 1959, p. 227.

11. Lettre à Napoléon du 19 février 1809, Vincent Haegele, *Napoléon et Joseph Bonaparte. Correspondance intégrale, 1784-1818*, *op. cit.*, nº 1125.

12. Lettre à Julie du 8 novembre 1809, *Mémoires et correspondance politique et militaire du roi Joseph*, *op. cit.*, t. VII, p. 59.

13. Vincent Haegele, *Napoléon et Joseph Bonaparte. Correspondance intégrale, 1784-1818*, *op. cit.*, p. 468.

14. Lettre du 12 mars 1814, *ibid.*, nº 1581.

III. Lucien, l'éphémère

1. Frédéric Masson, *Napoléon et sa famille*, Paris, Ollendorff, 1903, t. V, p. 74.

2. *Ibid.*, p. 73.

3. Théodore Iung, *Lucien Bonaparte et ses Mémoires*, Paris, Charpentier, 1883, t. III, p. 156.

4. Lettre du 1er avril 1810, Piero Misciattelli, *Lettere di Letizia Buonaparte*, Milan, Hoepli, 1936, p. 69.

5. Frédéric Masson, *Napoléon et sa famille*, *op. cit.*, t. V, p. 88.

6. Théodore Iung, *Lucien Bonaparte et ses Mémoires*, *op. cit.*, t. III, p. 157.

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*, p. 162.

9. Antonello Pietromarchi, *Lucien Bonaparte*, Paris, Perrin, 1985, p. 217.

10. Marcello Simonetta et Noga Arikha, *Napoleon and the Rebel*, New York, Palgrave Macmillan, 2011, p. 224.

11. Lettre de Napoléon à Savary du 4 août 1810, *Correspondance générale publiée par la Fondation Napoléon*, Paris, Fayard, 2003-2016, ci-après seulement désignée *Correspondance générale*, nº 24243.

SAGA_cs6_pc.indd 463 29/11/2017 12:55:20

12. Antonello Pietromarchi, *Lucien Bonaparte*, *op. cit.*, p. 219.
13. Théodore Iung, *Lucien Bonaparte et ses Mémoires*, *op. cit.*, 1882, t. I, p. 11.
14. *Ibid.*, p. 22.
15. *Ibid.*, p. 28.
16. *Ibid.*, p. 90.
17. François Piétri, *Lucien Bonaparte*, Paris, Plon, 1939, p. 55.
18. Lettre à la citoyenne Isoard du 26 juillet 1795, *Correspondance générale*, nº 315.
19. Lettre du 9 août 1795 à Joseph, *ibid.*, nº 320.
20. Théodore Iung, *Lucien Bonaparte et ses Mémoires*, *op. cit.*, t. I, p. 136.
21. *Ibid.*, p. 315.
22. François Piétri, *Lucien Bonaparte*, *op. cit.*, p. 100.
23. Théodore Iung, *Lucien Bonaparte et ses Mémoires*, *op. cit.*, t. II, p. 172.
24. *Ibid.*, t. I, p. 381 et 382.
25. François Piétri, *Lucien Bonaparte*, *op. cit.*, p. 126.
26. *Ibid.*, p. 133.
27. *Ibid.*, p. 140.
28. Nicole Gotteri, *Napoléon et le Portugal*, Paris, Bernard Giovanangeli Éditeur, 2004, p. 75.
29. Théodore Iung, *Lucien Bonaparte et ses Mémoires*, *op. cit.*, t. II, p. 105.
30. François Piétri, *Lucien Bonaparte*, *op. cit.*, p. 160.
31. Théodore Iung, *Lucien Bonaparte et ses Mémoires*, *op. cit.*, t. II, p. 152.
32. *Ibid.*, p. 178.
33. François Piétri, *Lucien Bonaparte*, *op. cit.*, p. 179.
34. Cet extrait est tiré d'un supplément aux Mémoires de Lucien publiés par Théodore Iung intitulé *L'Éperon du souterrain*, que l'historien Paul Fleuriot de Langle révéla dans « Le second mariage de Lucien Bonaparte », *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1936, p. 786-792. Malgré le luxe de précautions pris par Lucien, il semble que le souterrain ait été visité par un aide de camp de son frère. En utilisant le passage, Madame Mère tomba nez à nez avec cet officier. Dans la confusion qui s'ensuivit, l'espion du Premier consul laissa semble-t-il l'un de ses éperons.
35. *Ibid.*, p. 192.
36. Théodore Iung, *Lucien Bonaparte et ses Mémoires*, *op. cit.*, t. II, p. 345-347.
37. François Piétri, *Lucien Bonaparte*, *op. cit.*, p. 197.
38. Pierre Louis Roederer, *Œuvres du comte P. L. Roederer*, Paris, Firmin-Didot Frères, 1854, t. III, p. 514.
39. Lettre de Lucien à M. de Bleschamps du 5 décembre 1804, Paris, catalogue de vente Sotheby's du 8 février 2017.
40. Lettre du 6 septembre 1805, Égypte, N. 400 AP 14.
41. Jean-Antoine Chaptal, *Mes souvenirs* sur Napoléon, Paris, Plon, 1893, p. 259.
42. François Piétri, *Lucien Bonaparte*, *op. cit.*, p. 286.
43. Théodore Iung, *Lucien Bonaparte et ses Mémoires*, *op. cit.*, t. III, p. 205.
44. *Ibid.*, p. 234.
45. François Piétri, *Lucien Bonaparte*, *op. cit.*, p. 293.
46. *Ibid.*, p. 302.
47. *Ibid.*, p. 311.

SAGA_cs6_pc.indd 464 29/11/2017 12:55:20

48. Princesse Mathilde, « Souvenir des années d'exil », *Revue des Deux Mondes*, t. XLII, 1927, p. 723.

IV. Élisa, la discrète

1. Voir notamment Florence Vidal, *Élisa Bonaparte*, Paris, Pygmalion, 2005, p. 62.
2. Frédéric Masson, *Napoléon et sa famille*, Paris, Albin Michel, 1927, t. II, p. 201.
3. *Règlements et usages des classes de la Maison de Saint-Louis*, Saint-Cyr, 1700.
4. Paul Marmottan, *Élisa Bonaparte*, Paris, Soteca, 2012, p. 19.
5. Lettre du 18 juin 1792, *Correspondance générale publiée par la Fondation Napoléon*, Paris, Fayard, 2003-2016, ci-après seulement désignée *Correspondance générale*, nº 64.
6. *Ibid.*
7. Frédéric Masson, *Napoléon et sa famille*, *op. cit.*, t. I, p. 178.
8. Pierre Louis Roederer, *Œuvres du comte P. L. Roederer*, Paris, Firmin-Didot Frères, 1856, t. IV, p. 128.
9. Paul Marmottan, *Élisa Bonaparte*, *op. cit.*, p. 84.
10. Théodore Iung, *Lucien Bonaparte et ses Mémoires*, Paris, Charpentier, 1883, t. II, p. 109.
11. Florence Vidal, *Élisa Bonaparte*, *op. cit.*, p. 44.
12. Frédéric Masson, *Napoléon et sa famille*, *op. cit.*, t. II, p. 395.
13. Florence Vidal, *Élisa Bonaparte*, *op. cit.*, p. 74.
14. Lettre au comte de Ségur du 30 juin 1807, « Lettres inédites d'Élisa », *La Revue hebdomadaire*, nº 36, 5 septembre 1908, p. 57.
15. *Ibid.*, p. 54.
16. Lettre au comte de Ségur du 25 février 1807, *ibid.*, p. 49.
17. Lettre de Napoléon à Élisa du 31 mars 1806, *Correspondance générale*, nº 11804.
18. Lettre de Napoléon à Élisa du 24 mai 1806, *ibid.*, nº 12163.
19. Frédéric Masson, *Napoléon et sa famille*, *op. cit.*, t. III, p. 218.
20. *Ibid.*, p. 227.
21. Thierry Lentz, *Nouvelle histoire du Premier Empire*, Paris, Fayard, 2007, t. III, p. 730.
22. Florence Vidal, *Élisa Bonaparte*, *op. cit.*, p. 193.

V. Louis, le torturé

1. Voir notre ouvrage, *Les Secrets de Napoléon*, Paris, Vuibert, 2014.
2. Lettre du 24 avril 1791, *Correspondance générale publiée par la Fondation Napoléon*, Paris, Fayard, 2003-2016, ci-après seulement désignée *Correspondance générale*, nº 49.
3. Louis Bonaparte, *Documens historiques et réflexions sur le gouvernement de la Hollande*, Paris, Aillaud, 1820, t. I, p. 36.

SAGA_cs6_pc.indd 465 29/11/2017 12:55:20

4. Lettre du 24 juin 1795, *Correspondance générale*, nº 308.
5. Lettre du 9 août 1795, *Correspondance générale*, nº 320.
6. Louis Bonaparte, *Documens historiques et réflexions sur le gouvernement de la Hollande*, *op. cit.*, t. I, p. 47.
7. *Ibid.*, p. 44.
8. Voir à ce sujet Gérard Tilles et Daniel Wallach, *Le Traitement de la syphilis par le mercure. Une histoire thérapeutique exemplaire* (http://www.biusante.parisdescartes.fr/sfhm/hsm/HSMx1996x030x004/HSMx1996x030x004x0501.pdf).
9. Louis Bonaparte, *Documens historiques et réflexions sur le gouvernement de la Hollande*, *op. cit.*, t. I, p. 107.
10. Théodore Iung, *Lucien Bonaparte et ses Mémoires*, *op. cit.*, t. I, p. 268.
11. Hortense, *Mémoires de la reine Hortense*, Paris, Plon, 1927, t. I, p. 129.
12. *Ibid.*
13. *Ibid.*, p. 150.
14. Mme de Rémusat, *Mémoires*, Paris, 1880, t. I, p. 354-355.
15. Miot de Mélito, *Mémoires*, Paris, 1880, t. II, p. 242.
16. Lettre du 14 décembre 1805 au maréchal Berthier, *Correspondance générale*, nº 11182.
17. Lettre du 14 mars 1806 à Talleyrand, *ibid.*, nº 11689.
18. Louis Bonaparte, *Documens historiques et réflexions sur le gouvernement de la Hollande*, *op. cit.*, t. I, p. 124.
19. Félix Rocquain, *Napoléon Ier et le roi Louis*, Paris, Firmin-Didot et Cie, 1875, p. XVII.
20. *Ibid.*, p. XIX.
21. Lettre de Napoléon au roi Louis du 21 juillet 1806, *Correspondance générale*, nº 12552.
22. Lettre de Napoléon au roi Louis du 11 juillet 1806, *ibid.*, nº 12467.
23. Jean Hanoteau, *Les Beauharnais et l'empereur*, Paris, Plon, 1936, p. 178.
24. *Ibid.*, p. 204.
25. *Ibid.*, p. 219.
26. *Ibid.*, p. 210.
27. Louis Bonaparte, *Documens historiques et réflexions sur le gouvernement de la Hollande*, *op. cit.*, t. II, p. 102.
28. Frédéric Masson, *Napoléon et sa famille*, *op. cit.*, t. IV, p. 137 et 138.
29. *Ibid.*, p. 145.
30. Lettre du 18 juillet 1807, *Correspondance générale*, nº 16035.
31. Lettre du 3 août 1807, *ibid.*, nº 16098.
32. Félix Rocquain, *Napoléon Ier et le roi Louis*, *op. cit.*, p. 122.
33. *Ibid.*, p. 128.
34. *Ibid.*, p. 131.
35. *Ibid.*, p. 207.
36. *Ibid.*, p. 211.
37. *Correspondance générale*, nº 21778.
38. Félix Rocquain, *Napoléon Ier et le roi Louis*, *op. cit.*, p. 213.
39. Lettre du 23 mai 1810, *Correspondance générale*, nº 23666.
40. Félix Rocquain, *Napoléon Ier et le roi Louis*, *op. cit.*, p. 272.
41. *Correspondance générale*, nº XXXX.
42. Frédéric Masson, *Napoléon et sa famille*, *op. cit.*, t. V, p. 318.

SAGA_cs6_pc.indd 466 29/11/2017 12:55:21

43. Lettre du 20 février 1813, Piero Misciattelli, *Lettere di Letizia Buonaparte*, Milan, Hoepli, 1936, p. 75.

VI. Pauline, la fidèle

1. J. de Norvins, *Mémorial*, Paris, Plon, 1896, t. II, p. 390.
2. Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, Bruxelles, Société belge de librairie, 1837, t. I, p. 543.
3. Lettre du 8 décembre 1801, Paul Roussier, *Lettres du général Leclerc*, Paris, Société de l'histoire des colonies françaises et E. Leroux, 1937, p. 57.
4. *Ibid.*, p. 72.
5. Lettre du 16 mars 1802, *Correspondance générale publiée par la Fondation Napoléon*, Paris, Fayard, 2003-2016, ci-après seulement désignée *Correspondance générale*, nº 6814.
6. Lettre du 6 juillet 1802, Paul Roussier, *Lettres du général Leclerc*, *op. cit.*, p. 190.
7. Lettre du 11 septembre 1802 à Mme Michelot, *Napoléon Ier et Pauline Borghèse. Correspondance inédite*, catalogue de vente, Hôtel Drouot, 20 juin 1939, p. 44.
8. J. de Norvins, *Mémorial*, *op. cit.*, 1897, t. III, p. 22.
9. Général Bro, *Mémoires*, Paris, Plon, 1912, p. 10.
10. Lettre à Pauline du 1er juillet 1802, *Correspondance générale*, nº 6979.
11. Thomas Madiou, *Histoire d'Haïti*, Port-au-Prince, Éditions Henri Deschamps, 1989, t. II, p. 419.
12. J. de Norvins, *Mémorial*, *op. cit.*, t. III, p. 37.
13. *Ibid.*, p. 38.
14. *Ibid.*
15. *Ibid.*, p. 39.
16. Paul Roussier, *Lettres du général Leclerc*, *op. cit.*, dernière lettre.
17. *Ibid.*
18. J. de Norvins, *Mémorial*, *op. cit.*, t. III, p. 43.
19. *Ibid.*, p. 44.
20. Chevalier de Fréminville, *Mémoires*, Paris, H. Champion, 1913, p. 84.
21. *Ibid.*
22. Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, *op. cit.*, t. I, p. 551.
23. François Antommarchi, *Les Derniers Moments de Napoléon*, Paris, Barrois, 1825, t. I, p. 277.
24. Lettre à Joseph du 22 juin 1792, *Correspondance générale*, nº 65.
25. Lettre à Joseph du 20 octobre 1795, *Correspondance générale*, nº 331.
26. Emmanuel de Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène*, Paris, Gallimard, 1952, t. I, p. 270.
27. Frédéric Masson, *Napoléon et sa famille*, Paris, Albin Michel, 1927, t. I, p. 155. Publié dès 1834, le corpus de lettres de Paulette à Fréron ne semble pas pouvoir être localisé de nos jours, ce qui peut faire naître le soupçon quant à leur authenticité.
28. Lettre à Joséphine du 13 mai 1796, *Correspondance générale*, nº 595.
29. Frédéric Masson, *Napoléon et sa famille*, *op. cit.*, p. 161.

SAGA_cs6_pc.indd 467 29/11/2017 12:55:21

30. Antoine Vincent Arnault, *Souvenirs d'un sexagénaire*, Paris, Dufey, 1833, t. III, p. 34.
31. Lettre du 20 janvier 1799, collection particulière.
32. Constant, *Mémoires*, Bruxelles, Louis Hauman, 1831, t. VI, p. 178.
33. Lettre du 11 novembre 1803, *Correspondance générale*, nº 8252.
34. Lettre du 6 avril 1804, *ibid*., nº 8789.
35. Lettre du 20 juillet 1804 à Mme Michelot, *Napoléon Ier et Pauline Borghèse. Correspondance inédite*, *op. cit.*, p. 46.
36. Lettre du 10 juin 1807, citée dans la *Revue de Paris*, Paris, 1900, vol. 7-9, p. 809.
37. Lettre du 30 mai 1808, Joseph Bonaparte, *Mémoires et correspondance politique et militaire du roi Joseph*, Paris, Perrotin, 1855, t. I, p. 232.
38. Lettre du 26 mai 1808, *Correspondance générale*, nº 18109.
39. Hector Fleischmann, *Pauline Bonaparte et ses amants*, Paris, Librairie universelle, 1910, p. 79.
40. Docteur Goldcher, « Pauline Bonaparte », article à paraître.
41. Gilbert Martineau, *Pauline Bonaparte, princesse Borghèse*, Paris, France-Empire, 1986, p. 127.
42. Capitaine J.-C. Friedrich, *Mémoires d'un mort, faits de guerre et exploits d'alcôves sous l'Empire, 1805-1828*, Paris, Librairie universelle, 1903, 3 vol.
43. Hector Fleischmann et Pierre Bart, *Lettres d'amour inédites de Talma à la princesse Pauline Bonaparte*, Paris, Charpentier et Fasquelle, 1911, p. 57.
44. Lettre du 7 mars 1813, *Napoléon Ier et Pauline Borghèse. Correspondance inédite*, *op. cit.*, p. 6.
45. Lettre du 26 mars 1813, *ibid*., p. 21.
46. Frédéric Masson, *Napoléon et sa famille*, *op. cit.*, t. VIII, p. 335.
47. *Ibid.*, p. 354.
48. *Ibid*., t. X, p. 76.
49. *Ibid*., p. 79.
50. Lettre du 11 juin 1814, *Napoléon Ier et Pauline Borghèse. Correspondance inédite*, *op. cit.*, p. 49 et 50.
51. Frédéric Masson, *Napoléon et sa famille*, *op. cit.*, t. X, p. 318.
52. Marchand, *Mémoires*, Paris, Plon, 1955, t. I, p. 72.
53. Mameluck Ali, *Souvenirs sur l'empereur Napoléon*, Paris, Arléa, 2000, p. 72.
54. Frédéric Masson, *Napoléon et sa famille*, *op. cit.*, t. XII, p. 78.
55. *Ibid.*, p. 81.
56. Georges Blond, *Pauline Bonaparte*, Paris, Perrin, 1986, p. 279.

VII. Caroline, la danseuse

1. Albert Espitalier, *Napoléon et le roi Murat*, Paris, Perrin, 1910, p. 245.
2. Florence de Baudus, *Caroline Bonaparte*, Paris, Perrin, 2015, p. 283.
3. Emmanuel de Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène*, Paris, Gallimard, 1952, t. I, p. 635.
4. Rapport de Mier à Metternich du 16 décembre 1813, cité par Albert Espitalier, *Napoléon et le roi Murat*, *op. cit*., p. 274.

SAGA_cs6_pc.indd 468 29/11/2017 12:55:21

5. Jean Antoine Chaptal, *Mes souvenirs sur Napoléon*, Paris, Plon, 1893, p. 315.
6. Michel Lacour-Gayet, *Joachim et Caroline Murat*, Paris, Perrin, 1996, p. 261.
7. Jean Tulard, *Murat*, Paris, Fayard, 1999, p. 410.
8. Lettre du 13 février 1814, *Correspondance de Napoléon Ier publiée par ordre de l'empereur Napoléon III*, Paris, Henri Plon, J. Dumaine, 1869, t. 27, nº 21239.
9. Florence de Baudus, *Caroline Bonaparte*, *op. cit.*, p. 300.
10. Xavier Versini, *M. de Buonaparte ou le Livre inachevé*, Paris, Albatros, 1977, p. 155. Le 25 mars étant le jour de l'Annonciation, elle fut naturellement prénommée Maria-Annunziata.
11. Antoine Vincent Arnault, *Souvenirs d'un sexagénaire*, Paris, Dufey, 1833, t. III, p. 258.
12. Lettre du 20 janvier 1799 à Joseph, collection particulière.
13. Florence de Baudus, *Caroline Bonaparte*, *op. cit.*, p. 74.
14. Mme de Rémusat, *Mémoires*, Paris, Calmann-Lévy, 1880, t. I, p. 395.
15. *Ibid*.
16. Hortense, *Mémoires de la reine Hortense*, Paris, Plon, 1927, t. I, p. 268.
17. Emmanuel de Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène*, *op. cit.*, 1956, t. II, p. 840.
18. Florence de Baudus, *Caroline Bonaparte*, *op. cit.*, p. 148.
19. *Ibid*, p. 171.
20. Lettre du 15 février 1809, *Lettres et documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat*, Paris, Plon, 1912, t. VII, p. 20.
21. Lettre à Murat du 27 février 1810, *ibid*., 1914, t. VIII, p. 201.
22. *Ibid*., p. 202.
23. Lettre à Murat du 18 mars 1810, *ibid*., p. 226.
24. Lettre à Napoléon du 12 mars 1810, *ibid.*, p. 220.
25. Lettre à Napoléon du 24 mars 1810, *ibid.*, p. 231.
26. Vincent Haegele, *Murat. La solitude du cavalier*, Paris, Fayard, 2015, p. 555.
27. Lettre du 24 janvier 1813, *Correspondance générale publiée par la Fondation Napoléon*, Paris, Fayard, 2003-2016, nº 32438.
28. Voir notre livre, *La Guerre secrète de Napoléon. Île d'Elbe 1814-1815*, Paris, Perrin, 2014, p. 296.
29. Florence de Baudus, *Caroline Bonaparte*, *op. cit.*, p. 326.
30. Gilbert Matineau, *Caroline Bonaparte*, Paris, France-Empire, 1991, p. 270.
31. *Ibid*., p. 272.

VIII. Jérôme, le survivant

1. *Mémoires et correspondance du roi Jérôme et de la reine Catherine*, Paris, E. Dentu, 1865, t. I, p. 461.
2. *Ibid.*, 1866, t. VII, p. 14.
3. *Ibid.*, p. 19.
4. *Ibid.*, p. 95.
5. Emmanuel de Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène*, Paris, Gallimard, 1956, t. II, p. 270.
6. Prince Napoléon, *Napoléon et ses détracteurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1887, p. 25.

SAGA_cs6_pc.indd 469 29/11/2017 12:55:21

7. Jacques-Olivier Boudon, *Le Roi Jérôme, frère prodigue de Napoléon*, Paris, Fayard, 2008, p. 38.

8. Sur la carrière maritime de Jérôme Bonaparte, voir l'excellent article très complet de Patrick Le Carvèse, « Jérôme Bonaparte, officier de marine », *Napoleonica La Revue*, nº 26, 2016/2 (à consulter sur le site www.cairn.info).

9. Lettre du 22 novembre 1800, *Correspondance générale publiée par la Fondation Napoléon*, Paris, Fayard, 2003-2016, ci-après seulement désignée *Correspondance générale*, nº 5824.

10. Lettre du 6 août 1802, *ibid.*, nº 7074.

11. *Mémoires et correspondance du roi Jérôme et de la reine Catherine*, *op. cit.*, t. I, p. 125.

12. *Correspondance générale*, nº 9039.

13. Cité par Jacques-Olivier Boudon, *Le Roi Jérôme, frère prodigue de Napoléon*, *op. cit.*, p. 92.

14. Voir Patrick Le Carvèse, « Jérôme Bonaparte, officier de marine », art. cité.

15. Jacques-Olivier Boudon, *Le Roi Jérôme, frère prodigue de Napoléon*, *op. cit.*, p. 133.

16. Égypte, N. 400 AP 19.

17. *Mémoires et correspondance du roi Jérôme et de la reine Catherine*, *op. cit.*, t. V, p. 64.

18. Jacques-Olivier Boudon, *Le Roi Jérôme, frère prodigue de Napoléon*, *op. cit.*, p. 210.

19. Emmanuel de Waresquiel (éd.), *Mémoires et correspondances du prince de Talleyrand*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2007, p. 350.

20. Lettre du 17 juillet 1809, *Correspondance générale*, nº 21551.

21. Lettre du 17 juillet 1809, *ibid.*, nº 21550.

22. *Mémoires et correspondance du roi Jérôme et de la reine Catherine*, *op. cit.*, t. V, p. 30.

23. *Ibid.*, p. 158.

24. *Ibid.*, p. 257.

25. *Ibid.*, p. 169.

26. *Ibid.*, p. 539.

27. Lettre du 18 janvier 1813, *Correspondance générale*, nº 32332.

28. Jacques-Olivier Boudon, *Le Roi Jérôme, frère prodigue de Napoléon*, *op. cit.*, p. 409.

29. *Ibid.*, p. 449.

30. Lettre du 25 février 1831, Égypte, N. 400 AP 86.

31. *Mémoires et correspondance du roi Jérôme et de la reine Catherine*, *op. cit.*, t. VII, p. 471.

32. Victor Hugo, *Choses vues*, Paris, Calmann-Lévy, 1900, p. 188.

33. *Ibid.*, p. 190.

34. *Ibid.*, p. 191.

35. Lettre du 4 décembre 1851, Égypte, N. 400 AP 87.

36. Jacques-Olivier Boudon, *Le Roi Jérôme, frère prodigue de Napoléon*, *op. cit.*, p. 586.

SAGA_cs6_pc.indd 470 29/11/2017 12:55:21

IX. N., le maudit

1. Jacques Benoist-Méchin, *À l'épreuve du temps*, Paris, Perrin, 2011, p. 308.
2. *Ibid.*, p. 309.
3. *Ibid.*, p. 315.
4. *Ibid.*
5. Georges Poisson, *Le Retour des cendres de l'Aiglon*, Paris, Nouveau Monde, 2006, p. 80 et 81.
6. *Ibid.*, p. 90.
7. *Ibid.*, p. 124.
8. *Ibid.*, p. 131.
9. Claude François de Méneval, *Napoléon et Marie-Louise. Souvenirs historiques*, Paris, Librairie d'Amyot éditeur, 1843, t. II, p. 92.
10. Capitaine Coignet, *Cahiers*, Paris, Hachette, 1896, p. 182.
11. Lettre du 16 juin 1812, *Correspondance générale publiée par la Fondation Napoléon*, Paris, Fayard, 2003-2016, ci-après seulement désignée *Correspondance générale*, n° 30967.
12. Charles-Éloi Vial, *L'Adieu à l'empereur. Journal de Marie-Louise*, Paris, Vendémiaire, 2015, p. 107.
13. *Ibid.*, p. 147.
14. Général de Caulaincourt, *Mémoires*, Paris, Plon, 1933, t. II, p. 339 et 340.
15. Lettre du 8 février 1814 à Joseph, *Correspondance générale*, n° 38050.
16. Henri Welschinger, *Le Roi de Rome*, Paris, Plon-Nourrit, 1897, p. 69.
17. Claude François de Méneval, *Mémoires*, Paris, E. Dentu, 1894, t. III, p. 295.
18. Guy Godlewski, *Napoléon à l'île d'Elbe. 300 jours d'exil*, Paris, Nouveau Monde, 2003, p. 149.
19. Claude François de Méneval, *Mémoires*, *op. cit.*, t. III, p. 341.
20. Georges Blond, *Les Cent-Jours*, Paris, Juliard, 1983, p. 101.
21. Lettre du 20 mars 1815, dans *Mémoires et correspondances du prince de Talleyrand*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2007, p. 677.
22. Claude François de Méneval, *Mémoires*, *op. cit.*, t. III, p. 513.
23. Observations du comte Maurice Dietrichstein, dans *Revue des études napoléoniennes*, juillet-août 1932, p. 8.
24. *Ibid.*
25. *Ibid.*
26. Notes du capitaine Foresti, dans *Revue des études napoléoniennes*, juillet-août 1932, p. 26.
27. Henri Welschinger, *Le Roi de Rome*, *op. cit.*, p. 196.
28. Bibliothèque nationale de France, NAF 28824, lettres de Dietrichstein à Neipperg, 1815-1829. Merci à Charles-Éloi Vial pour m'avoir permis de partager ses travaux.
29. Notes du capitaine Foresti, dans *Revue des études napoléoniennes*, juillet-août 1932, p. 32.
30. Observations du comte Maurice Dietrichstein, dans *Revue des études napoléoniennes*, juillet-août 1932, p. 21.
31. *Ibid.*, p. 24.

SAGA_cs6_pc.indd 471 29/11/2017 12:55:21

32. Bibliothèque nationale de France, NAF 28824, lettres de Dietrichstein à Neipperg, 1815-1829.
33. Observations du comte Maurice Dietrichstein, dans *Revue des études napoléoniennes*, juillet-août 1932, p. 25.
34. Notes du capitaine Foresti, dans *Revue des études napoléoniennes*, juillet-août 1932, p. 34.
35. Observations du comte Maurice Dietrichstein, dans *Revue des études napoléoniennes*, juillet-août 1932, p. 21.
36. *Ibid*.
37. Jean de Bourgoing, *Papiers intimes du duc de Reichstatd*, Paris, Payot, 1928, p. 18.
38. Henri Welschinger, *Le Roi de Rome*, *op. cit.*, p. 269.
39. *Ibid*.
40. Charles-Éloi Vial, *Marie-Louise*, Paris, Perrin, 2017.
41. Auguste Marseille Barthélemy et Joseph Méry, *Œuvres*, Paris, Furne et C^ie^, 1838, t. I, p. 174 et 175.
42. *Ibid*., p. 176.
43. Louis Blanc, *Histoire de dix ans 1830-1840*, Paris, Pagnerre, 1844, t. I, p. 352.
44. Henri Welschinger, *Le Roi de Rome*, *op. cit.*, p. 309.
45. Comte de Prokesch-Osten, *Mes relations avec le duc de Reischstatd*, Paris, Plon, 1878, p. 64 et 65.
46. Henri Welschinger, *Le Roi de Rome*, *op. cit.*, p. 312.
47. Comte de Prokesch-Osten, *Mes relations avec le duc de Reischstatd*, *op. cit.*, p. 45.
48. *Ibid.*.
49. *Ibid*., p. 32.
50. André Castelot, *Le Fils de l'empereur*, Paris, Plon, 1962, p. 211.
51. Henry Vallotton, *Metternich*, Paris, Fayard, 1965, p. 262.

X. Louis-Napoléon, le bonapartiste

1. Jules et Edmond de Goncourt, *Journal des Goncourt*, Paris, G. Charpentier et C^ie^, 1888, t. II, p. 168.
2. Ferdinand Bac, *Napoléon III inconnu*, Paris, Félix Alcan, 1932, p. 15.
3. Éric Anceau, *Napoléon III*, Paris, Tallandier, 2008, p. 381.
4. Yves Bruley, *La Diplomatie du Sphinx. Napoléon III et sa politique internationale*, Paris, CLD Éditions, 2013, p. 237.
5. *Ibid.*, p. 505.
6. Cité par Nicolas Chaudun, *L'Été en enfer*, Paris, Actes Sud, 2011, p. 139.

XI. Mathilde, la franche

1. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, Paris, Garnier Frères, 1868, t. XI, p. 389 et 390.

SAGA_cs6_pc.indd 472 29/11/2017 12:55:21

2. *Ibid.*, p. 390.
3. Jules et Edmond de Goncourt, *Journal des Goncourt*, Paris, G. Charpentier et C^ie^, 1888, t. III, p. 225.
4. *Ibid.*, t. II, p. 236.
5. Jérôme Picon, *Mathilde, princesse Bonaparte*, Paris, Flammarion, 2005, p. 9.
6. Jules et Edmond de Goncourt, *Journal des Goncourt*, *op. cit.*, t. II, p. 71.
7. *Ibid.*, t. III, p. 154 et 155.
8. Princesse Mathilde, « Souvenirs des années d'exil », 1re partie, *Revue des Deux Mondes*, t. XLII, 1927, p. 721.
9. *Ibid.*, p. 725.
10. *Ibid.*, p. 723.
11. *Ibid.*, p. 747.
12. Princesse Mathilde, « Souvenirs des années d'exil », 2e partie, *Revue des Deux Mondes*, t. XLIII, 1928, p. 90.
13. Jules et Edmond de Goncourt, *Journal des Goncourt*, *op. cit.*, t. II, p. 168.
14. Princesse Mathilde, « Souvenirs des années d'exil », 2e partie, art. cité, p. 103.
15. *Ibid.*, p. 104.
16. Princesse Mathilde, « Souvenirs des années d'exil », 3e partie, *Revue des Deux Mondes*, t. XLIII, 1928, p. 369.
17. *Ibid.*
18. Jules et Edmond de Goncourt, *Journal des Goncourt*, *op. cit.*, t. III, p. 74.
19. Princesse Mathilde, « Souvenirs des années d'exil », 3e partie, art. cité, p. 385.
20. Jérôme Picon, *Mathilde, princesse Bonaparte*, *op. cit.*, p. 92.
21. *Ibid.*, p. 100.
22. Lettre de Jérôme à Plon-Plon du 7 octobre 1843, Égypte, N. 400 AP 130.
23. Horace de Viel-Castel, *Mémoires*, Paris, 1884, t. II, p. 233.
24. Nicolas-Joseph Primoli, « Autour du mariage de l'impératrice », *Revue des Deux Mondes*, novembre 1924, p. 74.
25. *Ibid.*, p. 79.
26. *Ibid.*, p. 84.
27. Jérôme Picon, *Mathilde, princesse Bonaparte*, *op. cit.*, p. 152.
28. *Ibid.*, p. 228.
29. *Ibid.*, p. 220.
30. *Ibid.*, p. 258.
31. *Ibid.*, p. 263.
32. *Ibid.*, p. 293.

XII. Napoléon IV, le dernier empereur

1. Cité par Jean-Claude Lachnitt, *Le Prince impérial « Napoléon IV »*, Paris, Perrin, 1997, p. 280.
2. *Ibid.*, p. 289.
3. Paul Deléage, *Trois mois chez les Zoulous*, Paris, E. Dentu, 1879, p. 243 et 244.

SAGA_cs6_pc.indd 473 29/11/2017 12:55:21

4. Jean-Claude Lachnitt, *Le Prince impérial « Napoléon IV »*, *op. cit.*, p. 39-40.
5. Voir p. 39-40.
6. Lettre à Augustin Filon d'août 1870, Éric Pradelles, *Le Prince impérial Napoléon IV, correspondance inédite, intime et politique*, Aix-en-Provence, Nouvelle Mémoire & Documents, 2013, p. 27.
7. Augustin Filon, *Le Prince impérial*, Paris, Hachette, 1912, p. 91.
8. *Ibid.*, p. 111.
9. Lettre du 3 février 1876, Éric Pradelles, *Le Prince impérial Napoléon IV, correspondance inédite, intime et politique*, *op. cit.*, p. 62.
10. Lettre au baron de Bourgoing 1876 ou 1877, *ibid.*, p. 65.
11. Jean-Claude Lachnitt, *Le Prince impérial « Napoléon IV »*, *op. cit.*, p. 252.
12. Lettre au prince Murat de février 1879, Éric Pradelles, *Le Prince impérial Napoléon IV, correspondance inédite, intime et politique*, *op. cit.*, p. 85.
13. Jean-Claude Lachnitt, *Le Prince impérial « Napoléon IV »*, *op. cit.*, p. 274.

XIII. Plon-Plon, le prince sans-gêne

1. Princesse Mathilde, « Souvenirs des années d'exil », 1re partie, *Revue des Deux Mondes*, t. XLII, Paris, 1927, p. 732.
2. Ferdinand Bac, *Le Prince Napoléon*, Paris, Éditions des Portiques, 1932, p. 39.
3. Michèle Battesti, *Plon-Plon*, Paris, Perrin, 2010, p. 145.
4. *Ibid.*, p. 152 et 153.
5. *Ibid.*, p. 40.
6. Éléments autobiographiques, 400 AP 145.
7. Ferdinand Bac, *Le Prince Napoléon*, *op. cit.*, p. 56.
8. Michèle Battesti, *Plon-Plon*, *op. cit.*, p. 78.
9. Rapport du prince Napoléon à Napoléon III, 400 AP 126.
10. Michèle Battesti, *Plon-Plon*, *op. cit.*, p. 238.
11. *Ibid.*, p. 348.
12. *Ibid.*, p. 498.
13. Lettre du 17 avril 1871, dans Ida Dardano Basso, *Una corrispondenza tra Italia e Francia nel secondo ottocento – Lettere inedite di Napoléon Jérôme Bonaparte alla cugina Julie Bonaparte-Roccagiovine*, Rome, Biblink Éditions, 2016, p. 112. Julie Bonaparte était l'enfant de Charles Lucien, fils de Lucien, et de Zénaïde, fille de Joseph.
14. Lettre du 10 juillet 1871, *ibid.*, p. 121.
15. *Ibid.*, p. 61.
16. Laetitia de Witt, *Le Prince Victor Napoléon*, Paris, Fayard, 2007, p. 158.
17. Michèle Battesti, *Plon-Plon*, *op. cit.*, p. 238.
18. *Ibid.*, p. 547.
19. Cité par Michèle Battesti, *ibid.*, p. 548.

SAGA_cs6_pc.indd 474 29/11/2017 12:55:21

XIV. Charlie, l'incorruptible

1. Joseph Bucklin Bishop, *Charles Joseph Bonaparte. His Life and Public Services*, New York, Charles Scribner's Sons, 1922, p. 128.
2. *Ibid.*, p. 175.
3. Cité par Jacques Berlioz-Curlet, *FBI : histoire d'un Empire*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2005, p. 27.
4. *Ibid.*, p. 28.
5. *Ibid.*, p. 30.
6. Joseph Bucklin Bishop, *Charles Joseph Bonaparte. His Life and Public Services*, *op. cit.*, p. 28.
7. *Ibid.*, p. 29.
8. *Ibid.*, p. 42.
9. *Ibid.*, p. 210.

XV. Marie, la névrosée

1. André Bourguignon, « Correspondance Sigmund Freud-René Laforgue », *Mémoires, Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 15, printemps 1977, p. 260.
2. Célia Bertin, *Marie Bonaparte*, Paris, Perrin, 1982, p. 252.
3. André Bourguignon, « Correspondance Sigmund Freud-René Laforgue », art. cité, p. 260.
4. Élisabeth Roudinesco, *Sigmund Freud en son temps et dans le nôtre*, Paris, Seuil, 2014, p. 389.
5. André Bourguignon, « Correspondance Sigmund Freud-René Laforgue », art. cité, p. 275.
6. Marie Bonaparte, *Journal d'analyse*, p. 14, cité par Célia Bertin, *Marie Bonaparte*, *op. cit.*
7. Marie Bonaparte, *Sommaire d'analyse*, 10 novembre 1925.
8. Nina Bonaparte, *Histoire de ma vie*, manuscrit, Fondation Napoléon, p. 16.
9. *Ibid.*, p. 43.
10. Marie Bonaparte, *Derrière les vitres closes*, Paris, Presses universitaires de France, 1958, p. 174.
11. Nina Bonaparte, *Histoire de ma vie*, *op. cit.*, p. 67.
12. *Ibid.*, p. 75.
13. Célia Bertin, *Marie Bonaparte*, *op. cit.*, p. 73.
14. *Ibid.*, p. 108.
15. *Ibid.*, p. 110.
16. *Ibid.*, p. 134.
17. *Ibid.*, p. 148.
18. *Ibid.*, p. 149.
19. D'après le manuscrit de Marie Bonaparte, *Le Vieux Compagnon*, BnF, NAF 28230.
20. *Ibid.*, p. 180.

SAGA_cs6_pc.indd 475 29/11/2017 12:55:21

21. Ernest Jones, *La Vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, Paris, Presses universitaires de France, 1969, t. III, p. 201.
22. Detlef Berthelsen, *La Famille Freud au jour le jour*, Paris, Presses universitaires de France, 1991, p. 81.
23. Marie Bonaparte, *Cahiers*, Paris, 1951, t. II, p. 62.
24. Célia Bertin, *Marie Bonaparte*, *op. cit.*, p. 394.

XVI. Louis, le gaulliste

1. Cité par Charles Napoléon, *Les Bonaparte. Des esprits rebelles*, Paris, Perrin, 2006, p. 265.
2. *Ibid.*, p. 266.
3. *Ibid.*, p. 267.
4. Témoignage de la princesse Napoléon, entretien avec l'auteur, janvier 2015.
5. *Ibid.*
6. Jacques Jourquin, « Le prince Napoléon sous l'uniforme. Chronologie des années de guerre », dans *Revue du Souvenir napoléonien*, n° 413, 1997, p. 27.
7. *Ibid.*, p. 30.
8. *Livre d'or de la famille impériale*, p. 246.
9. Témoignage de la princesse Napoléon, dans *Revue du Souvenir napoléonien*, juillet 1997, n° 413, p. 38.
10. Assemblée nationale, extrait des débats, séance du 16 mai 1950, p. 53.

Épilogue

1. Interview donnée à *Point de vue*, n° 3577, février 2017.
2. Interview donnée à *Sud-Ouest* le 8 juillet 2015.
3. Emmanuel de Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène*, Paris, Gallimard, 1957, t. II, p. 67.

SAGA_cs6_pc.indd 476 29/11/2017 12:55:21

Remerciements

Entreprendre une saga ne pouvait être une aventure solitaire.

Soutien précieux et correcteur avisé, Thierry Lentz m'a une nouvelle fois accompagné de belle manière dans cette traversée au long cours. Pour les personnages issus du Second Empire, Eric Anceau fut un réflecteur attentif et ses encouragements m'ont été particulièrement précieux.

L'indispensable Chantal Prévot, responsable des bibliothèques de la Fondation Napoléon, est parvenue à trouver pour cet ouvrage quantité de documents rares et inédits. François Houdecek, Charles-Eloi Vial et le docteur Alain Goldcher ont tout au long de l'écriture de ce livre éclairé ma route par leurs conseils et avis.

Sans mes éditeurs Benoît Yvert et Laurent Theis, cette aventure n'eut évidemment pas été possible. Ils m'ont aidé à garder le cap, qu'ils en soient eux aussi remerciés, de même que Pascale Leca, équipière hors pair, dont les excellents conseils ont rendu le présent manuscrit bien meilleur qu'il n'était.

Enfin, je tenais à saluer la disponibilité et la bienveillance de S.A.I. la princesse Napoléon avec laquelle j'ai pu évoquer en détail la mémoire glorieuse de son époux.

SAGA_cs6_pc.indd 477 29/11/2017 12:55:21

Table

Généalogies 7
Avant-propos 15
Prologue. Charles, l'absent 19

I. Napoléon, le totem 37
II. Joseph, le mesuré 73
III. Lucien, l'éphémère 101
IV. Élisa, la discrète 135
V. Louis, le torturé 159
VI. Pauline, la fidèle 183
VII. Caroline, la danseuse 211
VIII. Jérôme, le survivant 237
IX. N., le maudit 265
X. Louis-Napoléon, le bonapartiste 295
XI. Mathilde, la franche 329
XII. Napoléon IV, le dernier empereur 351
XIII. Plon-Plon, le prince sans-gêne 371
XIV. Charlie, l'incorruptible 397
XV. Marie, la névrosée 413
XVI. Louis, le gaulliste 435

Épilogue 457
Notes 461
Remerciements 477

SAGA_cs6_pc.indd 479 29/11/2017 12:55:21